

SACRIS ERUDIRI

Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen



V
1953

UITGAVE VAN DE SINT PIETERSABDIJ, STEENBRUGGE

FIRMA KAREL BEYAERT

BRUGGE



N.V. MARTINUS NIJHOFF

's-GRAVENHAGE

UITGEGEVEN MET DE STEUN VAN DE UNIVERSITAIRE STICHTING VAN BELGIË
EN VAN HET MINISTERIE VAN NATIONALE OPVOEDING EN CULTUUR

SINT PIETERSABDIJ, STEENBRUGGE

CORPUS CHRISTIANORUM

SEU

NOVA PATRUM COLLECTIO

Series Latina

VOL. I.: Q. Sept. Flor. Tertulliani Opera

PARS I.: *Praefatio* — *Tertulliani ad Martyres* (ed. E. DEK-
KERS) — *Tertulliani ad Nationes* (ed. J. W. Ph.
BORLEFFS).

xxviii-76 pag. et IV tabulae 15×25 cm.

80 b. fr.

Proxime prodibit:

VOL. CIII: **Sancti Caesarii Arelatensis Sermones**
(ed. G. MORIN † et C. LAMBOT)

*Petentibus gratis mittentur conspectus
pleniores totius collectionis*

N. V. BREPOLS, TURNHOUT, BELGIE

SACRIS ERUDIRI

JAARBOEK VOOR GODSDIENSTWETENSCHAPPEN

verschijnt eenmaal 's jaars
in een boekdeel van circa
400 blz.

320 fr.

Redactie en Administratie : St. Pietersabdij, Steenbrugge.

Postrekening : Brussel 1333.19.

Bankrelatie : Bank van Roeselare.

Medeuitgevers :

Voor België : Firma Karel Beyaert, Brugge ;

Voor alle overige landen : Martinus Nijhoff, 's-Gravenhage.

Adressen der Medewerkers aan de vijfde jaargang :

Chan. G. BARDY, Grand Séminaire, 9, Boulevard Voltaire, Dijon (Côte-d'Or), France.

Dom L. BROU, Quarr Abbey, Ryde, Isle of Wight, England.

Dom C. DAMEN, St. Benedictusberg, Vaals (Limb.), Nederland.

Dom E. DEKKERS, St. Pietersabdij, Steenbrugge, België.

Prof. C. M. DIAZ Y DÍAZ, Rúa Nueva 24, Santiago de Compostela, España.

Dom A. DOLD, Erzabtei Beuron, Hohenzollern, Deutschland.

Prof. H. FLASCHE, Bonn, Richard Wagnerstrasse, 9, Deutschland.

Dom N. HUYGHEBAERT, St. Andriesabdij, Sint-Andries-bij-Brugge, België.

Prof. A. KURFESS, Neu-Ölsburg, Kreis Peine/Hannover, Deutschland.

R. P. J. MADOZ, S. J., Colegio Maximo de S. Francisco Javier, Oña (Burgos), España.

Dom A. OLIVAR, Montserrat (Barcelona), España.

H. SILVESTRE, 40, rue Général Capiaumont, Bruxelles, Belgique.

Dr. M. STENZEL, Würzburg, Scheffelstrasse 2a, Deutschland.

Dom A. STOELLEN, O.Cart., St Hugh's Charterhouse, Parkminster, Partridge Green, Horsham, Sussex, England.

Dom F. VANDENBROUCKE, Abbaye du Mont-César, Louvain, Belgique.

SACRIS ERUDIRI

Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen

SACRIS ERUDIRI

Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen



V
1953

UITGAVE VAN DE SINT PIETERSABDIJ, STEENBRUGGE

FIRMA KAREL BEYAERT
BRUGGE



N.V. MARTINUS NIJHOFF
's-GRAVENHAGE

UITGEGEVEN MET DE STEUN DER UNIVERSITAIRE STICHTING VAN BELGIË

IMPRIMI POTES

Steenbrugls,
31 Decembri 1952
† Isidorus LAMBRECHT
Abbas.

IMPRIMATUR

Brugls,
28 Ianuaril 1953
A. QUAEGEBUER
Vic. Gen.

Sur la lecture chrétienne du psautier au V^e siècle

PAR

Dom F. VANDENBROUCKE

(Louvain)

La lecture chrétienne du psautier a connu une évolution très intéressante. Aux origines les chrétiens l'ont surtout utilisé comme un livre prophétique leur parlant du Christ à venir ou exprimant prophétiquement ses sentiments ; et dans leur liturgie ils s'en servaient donc parmi les lectures de l'Ancien Testament. Plus tard, soit vers 200, les psaumes ont pris la place des hymnes chrétiennes de la liturgie primitive : on les adressait au Christ, ou bien on s'en servait pour exalter ses perfections ou ses mystères rédempteurs : *psalmus vox ecclesiae ad Christum* ou *de Christo*, pour s'exprimer comme les *Enarrationes* de saint Augustin. La piété s'orientait ainsi vers le Christ, et notamment à la faveur de l'équivoque planant sur le mot *κύριος* ou *Dominus* — traduisant le Yahweh hébreu, mais évoquant aussi le Christ aux yeux des premières générations chrétiennes — on en vint à « lire » le Christ là où, au sens littéral, les psalmistes parlaient de Yahweh. Les témoignages de cette transposition se découvrent un peu partout. On en a décélé dans le monachisme oriental, qui annonce déjà l'hésychasme et la « prière de Jésus ». On la découvre chez des théologiens comme Origène qui, loin d'être le rationaliste qu'on prétend parfois, fut passionné de la personne de Jésus¹.

1. Voir F. BERTRAND, *Mystique de Jésus chez Origène* (Paris, 1951) ; cf. J. DANIELOU, S.J., *Origène* (Paris, 1948), Introduc-

Sans compter, bien entendu, de nombreux témoignages proprement liturgiques¹.

En somme la lecture et la prière chrétiennes des psaumes consistait à cette époque à « lire » le Christ là où il est parlé de Dieu ou du Seigneur, le fidèle prenant donc à son compte, à l'endroit du Christ, les sentiments du psalmiste pour Yahweh. C'est ce que M. B. Fischer a appelé la « christologisation par en-haut »². Cette orientation mettait l'accent sur la divinité du Christ et ceux de ses attributs qui en découlent. Elle se prêtait par voie de conséquence très normale à ce penchant monophysite qui a hanté toujours la piété de l'Orient chrétien, même après les définitions christologiques qui, du v^e au vii^e siècle, sauvegardèrent l'orthodoxie de la foi. A force de contempler le Christ de gloire, la piété était menacée d'en oublier l'humanité médiatrice.

Mais l'évolution de la prière liturgique a subi l'influence de courants opposés, et on sait que les noms d'Arius et de Nestorius restent attachés aux formes les plus extrêmes de cette orientation divergente. La piété chrétienne s'en ressentit : elle admit cette autre forme de la prière des psaumes qui consiste à mettre cette fois le Christ dans leur « moi » et à unir à ce « moi » celui des fidèles : « christologisation par en-bas »³. Les psaumes deviennent ainsi *vox Christi* ou *ecclesiae cum Christo ad Patrem*.

Cette orientation nouvelle est très manifeste dans le tem-

tion ; A. DUMON, O.S.B., *Grondlegers der middeleeuwse vroomheid*, *Sacris Erudiri* 1 (1948), 206-224.

1. Tous ces témoignages ont été réunis par M. B. FISCHER, *Die Psalmenfrömmigkeit der Märtyrerkirche* (Frib.-en-Br., 1949). Cette leçon doctorale, donnée à Bonn en 1946, a été traduite en français et mise à jour sous le titre *Le Christ dans les psaumes. La dévotion aux psaumes dans l'Église des martyrs*, Maison-Dieu, cah. 27 (1951), 86-189. (Les témoignages liturgiques sont rassemblés p. 95-101.) Consulter

encore, sur la prière adressée au Christ comme Dieu, J. A. JUNGSMANN, S.J., *Die Stellung Christi im liturgischen Gebet* (Munster, 1925) ; et J. LEBRETON, S.J., *La prière dans l'Église primitive*, *Rech. Sc. Relig.* 14 (1924), 5-32 ; 97-133.

2. « Par en-haut », parce que le Christ prend, parmi les deux acteurs habituels des psaumes (l'homme et Dieu), la place de celui « d'en-haut ».

3. Le Christ prenant cette fois la place de l'autre acteur, l'homme,

poral de la liturgie romaine¹. Il faut souligner l'importance de ce fait. D'abord d'un point de vue strictement liturgique, car c'est ce cycle qui fait l'armature fondamentale de l'année. Le reste (sanctoral, commun des saints, psautier) ne fait que s'organiser autour de lui. La manière dont le temporel christianise les psaumes doit recevoir de ce fait une estimation exceptionnelle. Mais cette importance liturgique se double de celle que prend, dans l'évolution des idées christologiques de l'époque patristique, cette mise en honneur de l'humanité rédemptrice du Christ à laquelle s'est attaché le Concile de Chalcédoine. Les psaumes ne servent pas seulement à adorer le Dieu fait homme. Ils traduisent aussi les sentiments de son humanité. Son âme humaine y prie le Père. Et sans que l'on puisse voir en cette attitude une condamnation de la christianisation « par en-haut » dont il vient d'être question, ni même une réaction anti-monophysite délibérée, ou anti-orientale, il y a là cependant un trait typique de la liturgie romaine, et plus généralement du génie de l'Occident chrétien².

Mais ne systématisons pas trop. Une ancienne fête du temporel comme l'Épiphanie christianise assez volontiers les psaumes, dans le bréviaire et dans le missel romains, « par en-haut ». Il en va de même à l'Ascension et à cette autre fête glorieuse du Christ qu'est la Transfiguration : toutes exaltent le triomphe du Christ et se servent plus d'une fois à cet effet des psaumes qui glorifient Yahweh³. En somme, l'authentique temporel

1. Voir à ce sujet notre travail *Le psautier, prophétie ou prière du Christ?*, Quest. Liturg. et Paroissiales 33 (1952), n° 4 et 5.

2. Parlant du livre du P. J. A. JUNGSMANN, *Die Stellung Christi im liturgischen Gebet*, le P. Y. CONGAR écrivait récemment : « On a pu reprocher [à ce livre] un certain caractère systématique dans l'affirmation selon laquelle, par réaction antiarienne, les liturgies orientales auraient, au IV^e siècle, affaibli le sens de l'humanité et du rôle médiateur du Christ. Par contre, un sens alexandrin et donc une tendance

au monophysisme, même dans les limites de l'orthodoxie, s'est assez nettement affirmé en Orient à partir du VI^e siècle » (*Le Christ, Marie et l'Église*, p. 96. — Bruges, 1952).

3. Quelques autres fêtes du Christ, plus récentes et moins conformes au « génie du rit romain », christianisent volontiers les psaumes « par en-haut » ; ici la tendance « monophysite » est plus nette. Ce sont les fêtes du Christ-Roi, la Fête-Dieu, le Sacré-Cœur, le Saint-Rédempteur, etc.

romain donne un équilibre harmonieux entre les deux tendances de la piété envers le Christ, mais ne cache pas sa préférence pour lire dans les psaumes les sentiments subjectifs de son âme rédemptrice.

Mais la liturgie romaine donne d'autres leçons sur la prière chrétienne des psaumes. A côté du temporel viennent d'abord le sanctoral et le commun des saints. Ici les psaumes reçoivent fréquemment, non plus une portée christologique, mais bien allégorique¹; mais il s'agit de couches généralement plus récentes que le temporel. Il faut enfin tenir compte du psautier du bréviaire, dont la répartition hebdomadaire remonte très haut : on connaît les dispositions que prennent à cet effet les règles monastiques du v^e et du vi^e siècle ; or, tant dans le bréviaire actuel que, semble-t-il, dans l'*Opus Dei* de l'antiquité, ce n'est pas ici qu'il faut chercher un appel explicite au Christ. La prière de notre âme, chrétienne bien sûr, trouve à s'exprimer par celle du psalmiste, sans plus².

Telle est en quelques mots la manière dont la liturgie romaine christianise les psaumes, après une évolution qui a donc connu certains méandres et qu'on ne peut pas considérer comme fixée aujourd'hui en un type exclusif et *ne varietur*.

*
* *

Une publication récente nous a suggéré une vérification de la courbe qui vient d'être tracée. Dom L. Brou, utilisant des notes de feu dom A. Wilmart, a livré à l'édition trois recueils d'oraisons psalmiques³. On sait que le monachisme primitif

1. Par exemple le ps. 111, qui sert à exalter les aumônes de saint Laurent : *dispersit, dedit pauperibus*. Les applications allégoriques sont le plus tangibles au commun des saints.

2. Prenons en exemple l'antienne qui ouvre les Matines du dimanche : *Beatus vir qui in lege Domini meditatur*. En elle-même, elle ne dépasse pas la portée littérale du psaume, et

ne peut servir donc à le « christianiser ». Mais elle suggère une « christianisation » facile, celle qui y lit l'Évangile, vraie « loi du Seigneur », et le bonheur de qui le médite.

3. A. WILMART, L. BROU, *The Psalter Collects from V-VIth Century Sources* (Three Series) (Henry Bradshaw Society, 83). — London, 1949 ; in 8, 283 p.

prit la coutume de ne reprendre la psalmodie, à la fin de chaque psaume, qu'après un bref intervalle de silence et une prière récitée ou improvisée par l'abbé ou le supérieur. A l'origine, soit au iv^e ou au v^e siècle, cet usage était public. Quelques siècles plus tard, il était certainement devenu privé¹. Quant à ses origines, elles paraissent monastiques, si l'on considère les témoignages littéraires² et les manuscrits³.

On a conservé trois séries de pareilles oraisons. Dom Wilmart en admettait, sur la base des psautiers qu'elles citent, la provenance africaine, espagnole et romaine. Les séries africaine et romaine seraient du v^e siècle, homogènes, et chacune l'œuvre d'un seul auteur. La série espagnole serait du vi^e siècle, moins homogène, et sans doute due à plusieurs auteurs⁴.

Nous avons entrepris l'examen de ces oraisons qui toutes s'inspirent du psaume qu'elles suivent : elles peuvent donner bien des indications utiles sur la façon dont leurs auteurs christianisaient les psaumes.

On peut faire d'abord quelques constatations générales, communes aux trois séries.

1. La plupart de ces oraisons, dans les trois séries, sont adressées à Dieu, ou plus exactement au « Seigneur » (*Domine*). Ce Seigneur ne peut être le Christ, au moins habituellement. D'abord parce que ces oraisons s'achèvent en général par la conclusion *Per [Dominum]* etc.⁵. Et surtout parce que ce Seigneur est

1. Voir les témoignages réunis par WILMART-BROU, *op. cit.*, p. 10-16.

2. *Ibid.*

3. Les éditeurs remarquent, par exemple, que 16 ou 17 sur 24 psautiers « à collectes » des bibliothèques publiques de France sont d'origine monastique.

4. WILMART-BROU, *op. cit.*, p. 18-67. Nous citerons ces oraisons par les sigles A (série africaine), H (espagnole) et R (romaine), suivis, en chiffre arabe, de leur numéro d'ordre. Par exemple, H 109 désigne l'oraison du ps. 109 dans la série espagnole. Voir, sur

la localisation des trois séries, Chr. MOHRMANN, *A propos des collectes du psautier*, *Vigiliae Christianae*, 6 (1952), 1-19.

5. Cette conclusion se présente dans la plupart des oraisons H et R ; un peu moins souvent en A, mais tout laisse supposer que le scribe de l'unique ms de cette série (PARIS, *Nat. lat.* 13159) supposait la conclusion, même quand il omettait d'en transcrire le mot initial, sauf dans les quelques cas où, comme il sera dit, l'oraison s'adresse directement au Christ. Il arrive cependant, surtout dans R, que la con-

normalement celui dont parle le psaume lui-même dont l'oraison reprend les expressions *ad litteram*. L'oraison s'adresse donc habituellement au Père en faisant appel à la médiation du Christ. Ceci suppose, comme il est aisé de le comprendre, une lecture du psautier où l'on respecte la place transcendante de Dieu et où le Christ aide à accéder à lui. Ce qui est conforme à l'attitude générale de la liturgie d'Occident.

2. Une seconde constatation commune, c'est que ces oraisons s'inspirent la plupart du temps du psaume *ad litteram* (au moins selon la version utilisée par l'auteur). Prenons un exemple, celui qui ouvre la série afriaine :

Visita nos in salutari tuo domine, ut in lege tua
iugiter meditemur die ac nocte. Muni nos [...] diuine
gratie in omni loco dominationis tuo presidio, ut tibi
fructos diuine culture reddamus tempore suo (A 1).

Les mots en caractères espacés (ici comme dans les citations ultérieures) font allusion au psaume correspondant. On remarque que le climat de l'oraison prolonge exactement celui du psaume. Tout au plus y a-t-il une légère allusion au mystère chrétien dans les mots *in salutari tuo* : allusion possible au Christ, en tout cas à l'initiative salutaire du Père. Il serait donc inexact de déclarer l'oraison tout à fait infra-chrétienne, comme le psaume qui, lui, ne souffle mot ni du Messie, ni de son Royaume, ni de son œuvre rédemptrice. Le psaume est lu par un chrétien et quand, dans la communauté monastique, ce chrétien veut résumer la prière qui vient d'être psalmodiée (en une *collecta*, dira-t-on plus tard en Gaule¹), il lui échappe d'instinct

clusion *Per* ne correspond pas au texte de l'oraison quand celle-ci est adressée au Christ ; mais en ces cas, l'apparat critique révèle souvent que certains mss ont corrigé en *qui tecum...* ou une formule analogue. On ne peut donc pas tirer une conclusion absolue de la présence — ou de l'absence — de *Per* à la fin des oraisons ; il est des cas où la présence tient manifestement

à l'automatisme du scribe ; comme son absence à sa distraction.

1. Voir D. B. CAPELLE, « *Collecta* », Rev. Bénéd. 42 (1930), 197-204. Le mot s'inspirait de Cassien qui, le premier, a parlé de *is qui orationem collecturus est* (Inst. II, 7). On s'étonne que les éditeurs de *The Psalter Collects* aient donné sans hésiter le nom de *collectes* à ces oraisons, alors que le mot n'était

des allusions au mystère chrétien proprement dit. Le psaume est chanté avec une âme chrétienne qui projette parfois en lui ce qu'elle sait du Christ.

Cet exemple pourrait être répété pour la plupart des oraisons. Et si l'on se rappelle qu'elles forment trois séries indépendantes, il devient très remarquable que chacune adopte la même manière foncière de lire le psautier. Ce n'est pas là la fantaisie d'un isolé. C'est l'attitude que prenaient spontanément les moines d'Occident en exécutant leur *pensum servitutis*.

3. Certains psaumes, on le sait, parlent cependant au sens littéral de réalités chrétiennes. Ce sont les psaumes messianiques et ceux que l'on a appelés du « Règne de Yahweh ».

(a) On considère en général comme messianiques les psaumes 2, 88, 109 et 131¹. Or il est assez frappant que, dans les trois séries, les oraisons sont peu explicites à leur propos. Les seules qui soient claires sur le messianisme de ces psaumes sont les suivantes :

Int(er) nostrae terrae nihil permittas demonem nequissimum preuadere, quia tota passio humane substantiae in Christo filio tuo cecidit sorte dum sibi muniret ea in uirgine. Dona ergo nobis quesumus in eo uiuere cuius sumus membra ex parte, ut seruientes in timore tibi deo et patri beatitudinis mereamur premia adipisci (A 2).

In medio inimicorum fac et nos domine dominari nostrorum, ut qui iam meruimus a dextris tuis in Christo filio tuo creatori nostro et domino sedere patria<m> mereamur aeternam sanctis cum omnibus possedere. Per (A 109).

Domine pater omnipotens qui ex tua substantia tamquam

certainement pas entré dans la langue liturgique ni des pays d'origine de ces trois séries ni même d'une contrée quelconque à la même époque. C'est pourquoi nous préférons parler d'*oraisons* psalmiques, selon le mot de Cassien lui-même (*Inst.* II, 5, 7 et 11) et de tous les autres

témoignages recueillis dans *The Psalter Collects*.

1. Les psaumes 44 et 71 sont parfois mis dans cette catégorie (voir p. ex. R. TOURNAY, O.P., *Les psaumes*, Bible de Jérusalem, Paris, 1950, p. 31). Mais ce sont bien des psaumes royaux au sens littéral,

ex utero filium ante luciferum genuisti, quesumus ut ipse nos sua claritate inluminet, qui tecum uniuersam lucem ex nihilo procreauit, qui nec ante genitus aliquando recessit, et pro nobis natus dominus ex utero uirginali processit: effice nos passionum eius participes, quos promisisti gloriae fieri coheredes. Per (H 109).

Ante luciferum genite, qui es ante principium totius creaturae, rogamus et quaesumus, ut sicut tuos inimicos pedibus ad dexteram patris residens subiecisti, ita nos tuis officiis dignos habeas, ablata dominatione peccati (R 109).

Il n'y a donc unanimité que pour le psaume 109. Les autres oraisons relatives aux psaumes messianiques se meuvent dans le climat de l'ensemble, sans plus. Citons R 131

In omni ingressu nostro memor esto nostri omnipotens deus, indue nos sacerdotali iustitia, ut induci mereamur in tabernacula sempiterna. Per.

Citons encore H 131, plus typique encore, puisqu'il y est fait allusion à l'action du Christ, mais sans se baser sur le psaume :

Exsurge domine ut corda nostra tibi preparentur in requiem, sitque in singulis archa tuae sanctificationis meditatio sanctitatis et operum nostrorum lucerna, Christo tuo domino nostro haec praeparante, et fructu iustitiae repleamur ad gratiam, et uerbum uitae contineamus ad gloriam. Per.

(b) On considère comme psaumes du « Règne de Yahweh » les psaumes 46, 92, 95 à 98, et parfois 94¹. Même phénomène : les applications au Règne du Christ sont réduites à quelques unités :

Factor caeli terraeque creator deus, quem omnis terra cantici noui modulatione persultat, ut sicut te a ligno regnantem supplices, confitemur, ita amisso omni gentilitatis errore, futuri aduentus tui gloriam in tantis sensibus praestolemur (R 95).

1. Voir A. FEUILLET, P.S.S., Théol. 73 (1951), 244-260 ; 352-
Les psaumes eschatologiques du 363, Cf. TOURNAY, *op. cit.*, p. 28,
Règne de Yahweh, Nouv. Rev,

In citharis nostri cordis et uoce psalmi tibi nostra exsoluimus serui tui a deo patri poscentes ut nostra dextera et tuo brachio sanes et in saluari tuo Christo omnibus iam gentibus manifesto conseruis. Per (A 97).

Inmitte domine salutare tuum mentibus nostris, qui reuelasti iustitiam tuam gentibus uniuersis, ut qui quondam iudicari venisti pro perditis, misericordiam tuam cum adueneris pro quibus iudicatus es largiaris. Per (R 97).

On peut trouver en quelques autres oraisons de ces psaumes une légère christianisation, mais extrinsèque à leur lettre. Il s'agit plutôt d'une interprétation allégorique. C'est le cas des oraisons suivantes :

Omnes gentes ex quibus est in Christo species Iacob quem dilexisti adsumpta salua quesumus pater omnipotens deus, quo tua omnipotens misericordia liberati tuis in laudibus iubilemus et deo deuote nostro psallamus (A 46).

Domine qui testimonia tua in eo multum credibilia facis dum ea quae a sanctis tuis praedicta sunt ueritate perspicua manifestas, domum ecclesiae tuae quam sanctitas decet diffusa in longitudinem dierum sanctificatio te habitante perornet, atque fide tua sine fine resplendeat. Per (H 92).

Cantet tibi domine in omnem terram ecclesia tua canticum novum, qui renouasti faciem terrae, adnuntians in cunctis populis mirabilia tua, qui regali partu editus nouam in mundo natiuitatem, nouam in mirabilibus potentiam, nouam in passionibus patientiam, nouam in resurrectione uirtutem, nouam in celorum ascensione declaras maiestatem. Per (H 95).

Ce qui arrive habituellement, c'est que, respectant la pensée du psaume, l'oraison fait allusion au Règne du « Seigneur », mais sans soupçonner, apparemment au moins, que ce Seigneur pourrait être le Christ. Un seul exemple :

Perfice in nobis domine quesumus opus misericordie tue, ut non irascantur populi tui te regnante, sed

mereantur tecum per tuam gratiam conregnare, ut exaltemus te dominum deum <et> adoremus scabellum pedum tuorum. Per (A 98).

4. Il y a enfin les psaumes royaux. Ce sont ceux qui, au sens littéral, ont pour objet le roi d'Israël, et indirectement le Messie dont ce roi était la figure. Ici aussi les applications au Christ sont rares. Nous n'en avons trouvé que dans les oraisons suivantes :

Domine deus noster cuius sedes in saeculum saeculi manet, rege nos sic uirga directionis, ut cum laetitia ducamur in templum regis. Per (H 44)¹.

Non despicias animas pauperum tuorum domine, liberet nos ille de quo ex profeta cecinit ex manu potentis, et dominetur a mari usque ad mari in nobis Iesus Christus deus noster qui tecum uiuit et regnat (A 71).

Un seul cas d'application christologique est plus net, mais reste assez extrinsèque au texte du psaume :

Christe domine uerbum patris, per quem cuncta creata sunt et creantur, custodi quaesumus ecclesiam tuam uarietate gentium congregatam, ut dum te ex ipsa credulitatis iustitia corde puro diligimus principatum aeterni saeculi cum patribus mereamur. Per (R 44).

*
* *

On se rend compte par conséquent que ces oraisons n'appliquent au Christ les psaumes messianiques et royaux — sauf 109 et 97 — qu'assez exceptionnellement. Faut-il croire que les moines du v^e et du vi^e siècle avaient si peu le sens du Christ, qu'ils se contentaient en général du climat infra- ou pré-chrétien des psaumes ? Nous croyons qu'une telle conclusion serait ex-

1. Les autres mss que S avons transcrite ici, sont difficilement intelligibles. (LONDRES, *Brit. mus.*, Stowe 2), d'où vient la leçon que nous

cessive. Nous n'avons pas encore recueilli en effet tous les enseignements christologiques de ces recueils. Bien d'autres oraisons encore parlent du Christ, ou bien font allusion clairement à ses mystères, ou bien encore s'adressent directement à lui. Il reste à établir le dossier de ces cas pour avoir une image complète de nos trois séries. Mais leur physionomie présente de telles divergences que nous les traiterons séparément.

*
* *

1. *La série africaine.* Commençons par la constatation la plus frappante pour le lecteur attentif de nos trois recueils. Cette série est celle des trois qui fait le plus souvent allusion au Christ ou à ses mystères sans que rien dans le psaume n'y invite spécialement. Nous avons relevé 11 cas semblables¹. Prenons un exemple où l'on voit bien que rien dans le psaume ne suggère même une application allégorique au Christ. L'allusion à celui-ci est complètement étrangère à la lettre :

Domine ex omnibus persequentibus nos
erue, nequando rapiat demon nequissimus
velut leo id quod est nobis conlatum a Christo... (A 7).

Autre caractéristique : cette série applique volontiers au Christ l'un ou l'autre trait des psaumes, mais c'est alors dans un sens nettement allégorique. On peut en noter 7 cas². Prenons un exemple, où l'on voit un mot du psaume, *lucerna*, appliqué allégoriquement au Christ :

... in lumina corda nostra consubstantiali uerbi tui
lucerna manentis in utraque nature eius... (A 17).

Quant à déterminer si cette série christianise les psaumes en les lisant « par en-haut » ou « par en-bas », le mieux qu'on puisse dire, c'est que son auteur n'y songe guère³. Deux fois seulement l'oraison invoque le Christ d'une façon qui ne s'ex-

1. A 7, 30, 35, 40, 45, 46, (4 fois), mais non en R (8 fois). 57, 58, 87, 110, 118-22. H présente 3 cas semblables ; R aucun.

2. A 17, 23, 48, 55, 84, 86, et le premier (par « en-haut ») 117. Procédé plus rare en H en H.

3. On verra que ces deux procédés sont plus fréquents en R ;

plique que si le psaume est christianisé par identification du Christ avec le Seigneur :

Inclina tuis seruis placitam aurem domine, et esto nobis in deum protectorem. Erue nos a muscipula insidiantium nobis, ut semper tibi dicat ecclesia tua que est anima nostra : REDEMISTI ME DOMINE DEUS VERITATIS (A 30).

... Tu confrigisti per uirtutem tuam qui Christus es caput draconis magni in ligno... (A 73).

Et un seul cas suppose l'autre christianisation, « par en-bas », où le « moi » du psaume devient celui du Christ :

In uirtutibus nostris egre<de>re domine, ut in tui sit uerbi uirtute, uirtus nostra, qui extendit calciamentum suum in Idumea, quando se induit humanam naturam... (A 59).

Ce qui est plus intéressant à noter, ce n'est pas tant le mode précis de la christianisation des psaumes que l'auteur affectionne. C'est la doctrine christologique qui se trahit sous sa plume. Dom Brou a remarqué le caractère théologique de cette série¹. Dans le domaine christologique tout au moins, cette série a cela de particulier de mettre l'accent sur l'œuvre rédemptrice historique du Christ et ses grandes étapes, tout en laissant dans l'ombre des considérations dogmatiques sur son être humano-divin². Ainsi l'incarnation :

... quo ueritas tua que est ex t<er>ra nostra secundum carnem oborta... (A 84).

... ut in eo qui sic n[oster] deus ter[ri]s factus est homo... (A 96).

Christi tui dilectione consisten<te> in natura utraque... (A 118, 22).

... qui extendit calciamentum suum in Idumea, quando se induit naturam humanam... (A 59).

1. *Op. cit.*, p. 22-23.

2. Notons ici quelques allusions à l'action créatrice du Christ. Ainsi A 109 : « in Chris-

to filio tuo creatori nostro » : avant d'être rédempteur, il est créateur. On découvre plusieurs allusions à cette vérité dans R.

Ce Christ est le Verbe :

... consubstantiali uerbi tui lucerna... (A 17).

... ut rite laudamus uerbum consubstantialem
filium tuum... (A 55).

Son incarnation fut orientée vers la rédemption du genre humain, et ceci est le centre de la christologie de A :

... nequando rapiat demon nequissimus velut
leo id quod nobis conlatum est a Christo (A 7).

... in manus inimici quos iam in Christo domino
suscitasti (A 40).

... quos non frater redimet, sed homo me-
diator Dei et hominum liberavit (A 48).

... carne, in qua de eis [inimicis] unigenitus tuus trium-
fauit in cruce (A 58).

... tu confrigisti per uirtutem tuam qui
Christus es caput draconis magni in ligno ... (A 73).

... subueni humane nature in filio tuo unigenito restau-
rate... (A 87).

... quo redemptos in redemptore conserues et ueniam tuo
populo dones (A 110).

... Fac nos manere in edificio domus eius, ubi duos con-
iungens populos in caput est anguli factus,
ut nobis in eo manentibus caput nostrum maneat ipse et
nos membra eius ex parte (A 117).

L'auteur aime exalter l'ascension du Christ :

... quas [portas] rex glorie Christus ac si in ipso
celo intret... (A 23).

Non timebimus domine cum turbatur terra
nostra, qui meruit audire in Christo filio tuo : SEDE AD DEX-
TERAM MEAM (cfr. ps. 109, 1) (A 45).

Le salut qu'il nous a acquis est universel :

Omnes gentes ex quibus est in Christo species
Iacob... (A 46).

En résumé le Christ apparaît comme le bon samaritain
qui se penche sur l'humanité déchue, et le bon pasteur qui
la guide en sécurité :

... quos Samaritanus mundi medicus omnes in uno proprio
portauit iumento (cfr. Luc 10, 33 sv.) (A 35).

... ad defendendas oves pro quibus animam suam posuit pastor bonus... (cfr. Jean 10, 11) (A 57).

On peut remarquer que les oraisons de cette série, quand il leur arrive de parler du mystère de la rédemption, en parlent généralement sans faire allusion très formellement à notre rédemption à nous. Elles évoquent les étapes de la vie du Christ, de l'incarnation à l'ascension, et il est relativement rares que ce soit avec la conséquence immédiate d'obtenir tel ou tel fruit de grâce.

* * *

2. *La série espagnole* ne présente pas les mêmes caractères. Il lui arrive, bien sûr, comme la série A, de faire allusion au Christ ou à ses mystères sans s'appuyer sur aucun mot du psaume¹, ou encore de donner une application franchement allégorique². Mais c'est dans la « christianisation » du psaume lui-même que se marque une divergence plus accentuée. Nous n'avons pas rencontré un seul cas où le psaume est supposé « christianisé par en-bas », mais au contraire 7 cas de nette christianisation « par en-haut », manifestant donc une certaine préférence de l'auteur, ou des auteurs, de la série pour la piété envers la personne humano-divine du Christ évoquée par le « Seigneur » des psaumes. Citons, parmi ces cas³, les deux suivants, dont on remarquera la richesse et la chaleur d'expression :

Quid est homo domine quod memor es
eius aut filius hominis, nisi ut eum ne in
perpetuum periret redimeres, da ergo nobis auxilium neces-
sarium qui dedisti pro nobis sanguinem pretiosum, et presta
ut quos mors tua redemit eorum te uita glorificet (H 8).

Redemptor noster domine deus ueritatis,
qui genus humanum sub peccato uenditum non auri argen-
tique pondere, sed pretioso filii tui sanguine redemisti,
esto protector noster, et respice humili-

1. Voir H 78, 117, 118-5. 85, 87 et 95. La plupart de
2. Voir H 66, 73, 106, 131. ces oraisons sont adressées au
3. Ce sont H 8, 30, 37, 81, Christ.

tatem nostram, et quia magna est multitudo dulcedinis tuae, semper ad eam desideria nostra suscita ac adinventionem mentis instiga. Per (H 30).

Ce qui distingue encore cette série de la précédente, c'est l'accent mis presque à chaque coup sur l'application personnelle des mystères rédempteurs : comme dans la série A, on découvre les grandes étapes de la vie rédemptrice du Christ, mais il est plus rare que ce soit fait sans en même temps se tourner vers nous et nos difficultés. Des allusions à l'incarnation comme la suivante :

Domine qui uerbum caro factum in medio terrae operatus es salutem... (H 73);

ou à la mort sanglante du Christ, à laquelle l'auteur ou les auteurs de H portent une vraie dévotion :

... dedisti pro nobis sanguinem pretiosum... (H 8).

... quos mors tua redemit... (H 8).

... sed pretioso filii tui sanguine redemisti... (H 30 cf. H 37)¹.

... ut crux tua... tua redemi passione... (H 85).

... quibus es propitiatus in mundo... (H 87).

... saluatorem quem propitiaculum et uidimus iudicem (H 118, 6).

sont relativement fréquentes. Mais au total il arrive plus souvent que la série fasse une application morale ou spirituelle des mystères évoqués. C'est ce qu'on a pu remarquer déjà dans les oraisons 8 et 30 citées en entier plus haut. Donnons encore les autres témoins de cette orientation :

Ne derelinquas nos domine, quos pretioso sanguine redemisti, neque discesseris a nobis, qui te usque in finem seculi nobiscum esse ueridico ore pollicitus es... (H 37).

Ne memineris iniquitates nostras antiquas domine, neque nos originalis debiti culpa constringat, quos secunda natiuitas in Christo regenerat; apprehendat nos itaque misericordia tua domine... (H 78).

1. Remarquer l'allusion au *pretiosus sanguis* du Christ : on la découvre trois fois en H (8, 30 et 37).

Exsurge deus, iudica terram... in tuamque hereditatem gentes credendo transeunt, quem resurrexisse pro salutem fidelium confitentur (H 81).

Fac nobiscum domine signum in bono, ut crux tua quae a pereuntibus stultitia creditur in te credentibus uirtus indeficiens demonstretur; uideant et confundantur in ostensione gloriae, qui dedignantur tua redemi passione; tu es domine deus noster qui adiuuas in labore et consolaris in munere (H 85).

... culpas abluas... mitis appareas in iudicio, quibus es propitiatus in mundo (H 87).

... ut Christum dominum per quem iustis tribuitur introitus et salutaris condonatur accessus, et portam habeamus et patriam (H 117).

... fac nos odire seculum et diligere Christum (H 118, 5).

Veniat super nos misericordia tua domine ne in nobis ira deseuire habeamus in remedium saluatorem quem propitiaculum et uidimus iudicem. Per (H 118, 6).

Exsurge domine ut corda nostra tibi preparentur in requiem... Christo tuo domino nostro haec prae-parante... (H 131).

Christe domine qui es caput in te credentium... da quesumus unguentum uerticis tui in barbam decoris populi tui... (H 132).

Un dernier trait caractéristique de cette série espagnole vient d'une certaine présence de la dimension eschatologique de la vie chrétienne, mais sans insistance. On peut s'en rendre compte en relisant les oraisons 81, 85 et 87 que nous venons de citer.

* * *

3. *La série romaine* présente, indépendamment des traits communs aux trois recueils qui ont été décrits plus haut, une physionomie qui n'est exactement ni celle de la série A, ni celle de H. La première chose qui frappe quand on la compare aux autres, c'est qu'elle s'appuie toujours sur le texte des psaumes quand il lui arrive de faire allusion au Christ (on se rappelle que A et H le font plus d'une fois

sans aucune référence à ce texte). Cette référence est parfois allégorique, comme les *aquae* du psaume 76 (v. 17) qui évoquent, pour l'auteur de l'oraison correspondante, le miracle de Cana :

Mirabilium omnium operator immense, qui quondam aquas in aspectu tuo sistentes deinceps in uina mutasti, te humiliter imploramus... (R 76)¹.

Quelques-unes de ces oraisons supposent la christianisation du psaume correspondant « par en-haut », et la présence de tels cas est de nature à rapprocher la série romaine des autres. Citons l'une de ces oraisons :

Inmitte domine salutare tuum mentibus nostris, qui reuelasti iustitiam tuam gentibus uniuersis, ut qui quondam iudicari uenisti pro perditis, misericordiam tuam cum adueneris pro quibus iudicatus es largiaris (R 97)².

Mais ce qui sépare surtout la série romaine des deux autres, c'est la présence de plusieurs cas de christianisation « par en-bas », où le « moi » du psaume correspondant devient celui du Christ. Citons celle qui est peut-être la plus caractéristique à ce point de vue³ :

Praepara tibi domine cor nostrum ad confitendum nomini tuo, ut te intelligentes surrexisse diluculo, illuc tendamus merito, quo tu uictor eleuatus es in regno (R 107)⁴.

Il faut donc constater que, si la série romaine nous invite parfois, comme d'ailleurs la série espagnole et plus rarement la série africaine, à invoquer le Christ en priant les psaumes,

1. Les autres cas d'application allégorique se lisent en R 18, 44, 48, 86, 88, 108 et 117. oraisons où l'application christologique se fait simultanément de plusieurs manières différentes.

2. Les autres oraisons sont R 3, 15, 73, 74, 75, 87, 95, 106, 108 et peut-être 103. Ainsi R 108 allégorise, mais aussi « christianise par en-haut ». R 3 et 87 christianisent à la

3. Les autres sont R 3, 21, 39, 54, 87, 92, 138, 142. fois « par en-haut » et « par en-bas ». R 21, 39 et 54 allégorisent et en même temps christianisent « par en-bas ».

4. Cette série présente la particularité de donner quelques

elle nous invite aussi à y découvrir les sentiments de son âme humaine. Ce qui aussi est assez caractéristique, quand on compare cette série aux autres, c'est que la plupart des oraisons dont il vient d'être question (supposant soit une application allégorique de la lettre du psaume au Christ, soit sa christianisation « par en-haut », soit « par en-bas »), sont adressées directement au Christ ; ici la fréquence dépasse de loin ce que présentent les séries A et H ¹.

Quant à la doctrine christologique, la série romaine paraît, comme la série espagnole, faire assez souvent appel aux mystères du Christ, mais en mélangeant continuellement le plan historique de son œuvre rédemptrice avec le plan de son action quotidienne dans l'âme chrétienne. Le premier plan, celui de l'action rédemptrice « objective » du Christ, reçoit cependant des allusions et des précisions qu'on ne découvre pas au même degré ailleurs. Le Christ est, comme l'enseignent les Écritures, l'auteur de la première création :

... qui paterna praecinctus uirtute caelum
mare terramque locasti... (R 92).

Factor caeli terraeque creator deus... (adressé au Christ ;
R 95).

Mais il est aussi l'auteur de la seconde création. Sa vie rédemptrice pourrait s'écrire au moyen de fragments empruntés à cette série romaine ; elle fait même allusion à des épisodes qui ne peuvent être considérés comme centraux dans l'œuvre de la Rédemption : ainsi, on l'a vu, le miracle de Cana. Quelques oraisons tracent une sorte de « vie du Christ » :

Caput misericordiae deus, qui propter nos descendens in
utero, addictus ligno, perfossus clauo, uesti-
mentis insuper sorte diuisis, surrexisti liber ab
inferis, precamur ut huius commercii non immemor sis,
populi ab ore leonis ereptor, qui fuisti quondam
patribus in te sperantibus liberator (R 21).

1. Ce sont R 3, 15, 18, 21, 106, 107, 108, 109, 117, 118-22, 39, 44, 48, 54, 67, 73, 74, 75, 138, 142, 76, 86, 87, 88, 92, 95, 97, 103,

Caeli terraeque prospector deus, quo moriente inluminata sunt tartara, quo resurgente sanctorum est multitudo gauisa, quo ascendente angelorum exultauit caterua, precamur.... (R 138).

Relevons les allusions à l'incarnation :

- ... qui uirginalis thalami egressu procedens... (R 18).
- ... quem uenturum in mundum caput libri principalis edocuit... (R 39).
- ... ut memores te hominem factum... (R 48).
- ... conditionem humanam suscipiens... (R 54).

Et à la passion rédemptrice :

- ... nosque redemisse de tartaro... (R 48).
- ... ab unanimo discipulo proditus, mortem subisti pro perditis... (R 54).
- ... mortem tuam intelligere, teque triumphatorem mortis sedentem ad patris dexteram confiteri (R 67).
- ... gregis tui quem effusione cruoris proprii redemisti... (R 73).
- Pastor bone qui propter mortalium ouium redemptionem hausisti calicem passionis... (R 74).
- ... ad redemptionem nostram hominem factum... (R 86).
- ... qui pro nobis inferna fortiter confregisti... (R 88).
- ... ut sicut te a ligno regnantem... (R 95).
- ... ut qui quondam iudicari uenisti pro perditis... (R 97).

Remarquons la saveur paulinienne de la phrase suivante :

- ... qui maledictioni subiacere dignatus es, ut nos a maledicto legis erueres... (R 108).

L'œuvre du Christ ne s'arrête pas là. La passion est orientée vers la gloire pascalle. Les allusions à la résurrection sont assez fréquentes :

- ... ut tua resurrectione muniti... (R 3).
- ... ut clarificati laetitia resurrectionis tuae... (R 15).
- ... dum resurrectionis tuae gloriam suscipimus (R 75).
- ... factus es inter mortuos liber... (R 87).
- ... ut te intelligentes surrexisse diluculo... (R 107).
- ... ut tua resurrectione clarificata... (R 117).

Et surtout :

Deus qui matutinam sacrae resurrectionis tuae auditam fecisti iocunditatem, cum ex inferno rediens replesti terram gaudiis quam reliqueras in obscuris, rogamus... (R 142).

L'ascension enfin :

... ascensum tuae gloriae contueri... (R 103).

... ut qui exaltatus in ecclesiis resides, ad dexteram patris in throno., (R 106).

L'application à notre rédemption « subjective » de ces mystères salutaires est, disions-nous, assez caractéristique des séries espagnole et romaine. De cette dernière, nous avons déjà cité en entier l'oraison 21, où l'on a remarqué le lien étroit entre les deux plans. Les exemples pourraient être multipliés. Prenons celui de l'oraison 18 qui donne un programme complet de vie spirituelle, sous la forme d'une prière destinée à en obtenir la réalisation :

Piissime deus qui uirginalis thalami egressu procedens, liberatos nos ad patris dexteram conscendisti immensam misericordiam tuam exposcimus, ut lege tua conuersi, praeceptis inluminati, testimoniis eruditi, mereamur et ab alienis et ab occultis uitiiis emundari (R 18).

Il faudrait citer à nouveau la plupart des oraisons dont nous avons donné des fragments à l'instant, et montrer qu'elles ajoutent, après la mention du mystère de la vie rédemptrice du Christ, une prière plus ou moins appropriée, sinon à ce mystère, du moins à la lettre du psaume correspondant. Cette prière commence parfois par les mots qui sont devenus traditionnels dans la langue des oraisons : *concede nobis...*, *da nobis, quaesumus...*, etc. Mais ici aussi rien de stéréotypé : le texte du psaume commande souvent la rédaction de l'oraison, et il paraît bien difficile de considérer telle manière d'introduire la demande comme celle qui, en fréquence, passe avant les autres.

Relevons enfin, comme il a été fait déjà pour la série espagnole, les allusions débouchant sur l'épanouissement eschatologique de la vie chrétienne. Ainsi :

... ut clarificati laetitia resurrectionis tuae mereamur

a dextris tuis cum sanctis omnibus delectari
(R 15).

... futuri aduentus tui gloriam in tantis sensibus
praestolemur (R 95).

... misericordiam tuam cum adueneris pro
quibus iudicatus es largiaris (R 97).

... ut qui actenus quasi perditae oves errauimus, tuis piis humeris restitui paradyso gloriemur
(R 118, 22).

*
* *

Nous ne prétendons pas avoir épuisé tous les enseignements que les trois recueils d'oraisons psalmiques édités par dom Wilmart et dom Brou peuvent nous donner. Nous pensons cependant que le dépouillement attentif auquel nous nous sommes livré, autorise quelques conclusions qui ne sont pas sans importance pour l'histoire de la liturgie.

1. La première de ces conclusions regarde la place incontestablement très centrale que, en pleine période patristique, les auteurs de ces recueils donnaient tous trois au sens littéral des psaumes. On ne saurait assez remarquer ce fait, car nous ne croyons pas errer en constatant la faveur accordée aujourd'hui à l'exégèse spirituelle et à l'autorité qu'on lui décerne volontiers en faisant appel aux Pères et surtout à saint Augustin. Or l'unanimité de ces trois recueils indépendants est très significative à cet égard.

2. Remarquons ensuite que ces trois séries d'oraisons font appel, en règle assez générale, à la médiation du Christ pour élever nos prières vers le Père. Cette orientation d'ensemble doit être mise en rapport avec les controverses christologiques de l'époque : sans y découvrir un parti-pris anti-oriental, ou même anti-monophysite, ces oraisons reflètent cependant, sans doute tout à fait inconsciemment, la position que prit l'Église d'Occident dans ces luttes doctrinales.

3. Cette constatation doit cependant être corrigée par une autre : nos séries d'oraisons ignorent l'esprit de système. Ainsi, l'orientation générale qui vient d'être dite n'exclut pas un bon nombre de cas où l'on s'adresse au Christ comme à Dieu lui-même, et il est frappant que ce dernier procédé se découvre

surtout dans la série romaine. Ainsi encore, on ne peut dire si les recueils en question préfèrent la christianisation des psaumes « par en-haut » ou « par en-bas » (l'indifférence au procédé est la plus nette dans la série romaine). Cette liberté dans la manière de christianiser les psaumes se remarque spécialement dans le cas des psaumes messianiques et royaux, où cependant la lettre engagerait à une plus grande hardiesse dans l'application christologique. Les auteurs des trois recueils font l'effet d'être loin des controverses christologiques, et très libres dans l'évocation des mystères du Christ à propos des psaumes.

4. Mais cette évocation est, somme toute, assez fréquente. Parfois, surtout dans les séries africaine et espagnole, cette évocation n'a rien à voir avec la lettre du psaume correspondant. Les auteurs sont des chrétiens qui songent volontiers au Christ et à ses mystères rédempteurs. Mais ils ne se croient pas obligés d'y revenir à tout propos. Les psaumes leur paraissent déjà riches tels quels, sans qu'il faille nécessairement y mettre un contenu proprement chrétien. Mais ce contenu chrétien leur vient facilement à l'esprit.

Ces conclusions nous paraissent se diriger vers la prudence quand il s'agit de proposer des reconstitutions historiques. La vie est plus complexe que tous les systèmes. Certains faits autorisent des schématisations. Mais il faut être conscient que ce sont des schémas et que le réel leur échappe toujours par un bout.

SUMMARIVM

Quaeritur quomodo in psalmis recitandis fideles saec. v^o suam pietatem specificè christianam exprimebant. Ope trium collectionum « orationum post psalmos » nuper editarum ostenditur christianos saepissime psalmos ad litteram intellexisse. Interdum tamen psalmus de Christo intellegebatur, et quidem ut oratio ad Christum Dominum directam, vel etiam ut vox ipsius Christi Filii hominis orantis ad Patrem. Quae ultima interpretatio maxime occurrit in serie romana orationum. Ceterum haud raro ipse Salvator et mysteria salutis memorantur in nostris orationibus, quod etiam evenit quando psalmus minime ad Christum refertur. Influxus vero controversiae cum haereticis illorum temporum, Arianis nempe et Eutychianistis, fere nusquam apparet.

Die Konstanzer und St. Galler Fragmente zum altlateinischen Dodekapropheton *

VON

Meinrad STENZEL

(Würzburg)

I. — Die Handschriften (cst sg)

Der verdiente Forscher Donatien de Bruyne gedachte 1929 in einer Studie über das Buch der Weisheit der altlateini-

* Vorliegende Veröffentlichung ist der dritte Teil einer am 3. Mai 1949 der Hochwürdigen Theologischen Fakultät der Universität Würzburg eingereichten Habilitationsschrift: *Das Dodekapropheton der lateinischen Septuaginta. Untersuchungen über Herkunft und die geschichtliche Entwicklung der lateinischen Textgestalt des nichthieronymianischen Dodekapropheton*. Der Verfasser will zunächst jene Partien, die einigermaßen gesicherte Forschungsergebnisse bieten, veröffentlichen. Dann will er seine Behauptungen über die Frühgeschichte der lateinischen Bibel noch einmal nachprüfen, vor allen Dingen die im Auslande im letzten Jahrzehnt veröffentlichte Literatur über Tertullian

einsehen. Sie war ihm bisher nicht zugänglich. Als wichtigste Erkenntnis dieser Veröffentlichung sei festgestellt, dass der Eztext der Konstanzer u. St. Galler Fragmente einen wesentlich anders gearteten Übersetzer aufweist als der Dodekaprophetontext, dass aber Tyconius im Dodekapropheton jenen Text bietet, der dem Eztext der Konstanzer Fragmente entspricht. Es gibt also einen Tyconius und einen Konstanzer Typ im Dodekapropheton. In geschichtlich greifbarer Zeit haben sich nun beide Typen so einander durchdrungen, dass sich ein Mischtyp ergab, der bis zur Hälfte des 5. Jahrhunderts und später in Geltung blieb. Er wird handschriftlich für das

schen Bibelforscher, die vom Blickpunkte einzelner biblischer Bücher aus sich um die Frage nach Herkunft und Textgestalt der altlateinischen Bibel bemüht haben (z.B. Billen,

Dodekapropheton durch den codex Wirceburgensis dargestellt, dessen Jeremias text wiederum dieselbe Übersetzerhand aufweist wie die Konstanzer Fragmente. Gemeint ist natürlich immer der Urtyp der Handschriften. Zum Tyconius typ zähle ich nun Tyconius selbst (TY reg), Bodlejanus Auct. F. 4.32 (BOD), den Interpolator der Testimonienbibel Cyprians (IN), einige Dodekapropheton zitate Augustins (AU) und des Lactantius (LAC), zum Würzburger Rezensionstyp zähle ich das pseudoaugustinische Speculum (PS-AU spe oder m), Hilarius (HIL), Ambrosius (AM und PS-AM), die Schrift Contra Varimadum (PS-VIG Var.). Vom Tyconius typ aus führt der Weg über Cyprian zu einer urafrikanischen Übersetzung der Gesamtbibel?!! Hier hören indes die gesicherten Resultate auf, weil das handschriftliche Material fehlt. Die Bibelzitate Tertullians in ihrer Gesamtheit können uns vielleicht das Wörterbuch dieser afrikanischen Urübersetzung liefern, von dem dann auch der TYtyp abhängig ist. Die Abkürzungen sind entnommen: *Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel. Nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron* I Verzeichnis der Sigel. Freiburg 1949. Hier seien Tertullians (TE) und Cyprians (CY) zitierte Schriften aufge-

führt: ap = *Apologeticum*, id = *De idolatria*, Her = *Adversus Hermogenem*, Mar = *Adversus Marcionem*, nat = *Ad nationes*, pud = *De pudicitia*, Pra = *Adversus Praxean*, res = *De resurrectione carnis*, sco = *Scorpiace*, spec = *De spectaculis*, hab = *De habitu virginum*, te = *Ad Quirinum seu testimoniorum libri tres*. Andere Väterabkürzungen vgl. oben und die Beuroner Edition. Griechische Bibelhandschriften nach Zieglers S. 29 zitiertem Werk. Andere Abkürzungen: al = andere Textzeugen, bd = cst sg stimmen überein, Ca = P. Capelle, *Le texte du psautier latin en Afrique. Coll. Bibl. Lat. IV*, Rom 1913, Hatch = *Concordance to the Septuaginta and the other Greek Versions of the Old Testament*. Ed. Hatch and H. A. Redpath 1892-1906, lugd = U. ROBERT, *Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi*. Paris 1881 und: *Heptateuchi partis posterioris versio latina antiquissima e codice Lugdunensi*. Lyon 1900, Mansi = Joh. Dom. MANSI, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*. Florentiae 1759-98 Paris 1899-1927, R = *codex Veronensis. Griechisch-lateinischer Psalter mit Canticanhang* in: *Vindiciae canoniarum scripturarum* I Romae 1740, Schä = K. Th. SCHÄFER, *Untersuchungen zur Geschichte der lateinischen Übersetzung des Hebräerbriefes*, Freiburg 1929 23

Capelle, Allgeier). Er macht dabei die Feststellung¹: « Pour les prophètes il n'existe pas de travail d'ensemble. Burkitt a donné des indications précieuses. Corssen a démontré que les manuscrits de Constance et de Wurzburg sont deux formes d'une traduction primitive. Aujourd'hui grâce au Père Dold, nous connaissons un troisième manuscrit plus important encore et il faudrait reprendre tout le problème, mais l'unité primitive des trois témoins ne laisse aucun doute ». De Bruyne meint hier die aus der Feder des P. DDr. Alban Dold, O.S.B., in Beuron stammenden: *Konstanzer altlateinische Propheten- und Evangelienbruchstücke mit Glossen nebst zugehörigen Prophetentexten aus Zürich und St. Gallen. Texte und Arbeiten, herausgegeben von der Erzabtei Beuron. Heft 7-9, Beuron 1923. Diese Edition wurde 1940 vervollständigt und ergänzt durch: Neue St. Galler vorhieronymianische Prophetenfragmente der St. Galler Sammelhandschrift 1398 zugehörig, ebd. Heft 31. Eine Übersicht über die vorhandenen Texte zum Dodekapropheton bietet Joseph Ziegler, Dodekapropheton in: Septuaginta Societatis Scientiarum Gottingensis vol. XIII, Göttingen 1943, S. 15 f.*

P. DDr. Alban Dold gibt uns recht interessante Fund- und Arbeitsberichte und erörtert die Frage, wann die Niederschrift des est erfolgt sein kann. Einen Fingerzeig bietet die Tatsache, dass Is. und Jer. in Vgfassung geboten werden. Es wäre nun eine erstaunliche Tatsache, wenn ein oberitalienischer Skribent bald nach dem Tode des HI mit einer Jahrhunderte alten Tradition in zwei Punkten gebrochen hätte: }

a) Er führt in einer Zeit, die immer noch an die Inspira-

Supplementheft der Römischen Quartalschrift, Schi = J. SCHILDENBERGER, *Die altlateinischen Texte des Proverbienbuches, untersucht und textgeschichtlich eingegliedert. I Teil: Die alte afrikanische Textgestalt. Texte und Arbeiten*, Heft 32-33, Beuron 1941. Besonderen Dank schuldet der Verfasser der Erzabtei Beuron, die das von Pfarrer Joseph Denk gesammelte Material zu altla-

teinischen Väterzitaten einzusehen gestattete, und dem hochwürdigen Herrn P. DDr. Alban Dold, der verschiedene brieflichen Anfragen bereitwilligst beantwortete. Die zu meinen Arbeiten gehörigen Texte werden im neuen *Sabatier* erscheinen, sobald das Dodekapropheton an die Reihe kommt.

1. *Étude sur le texte latin de la Sagesse. Rev. bén. 41 (1929) p. 123.*

tion der LXX glaubte, einen ganz anders lautenden Text für Bücher mit christologischen Beweisen in den kirchlichen Gebrauch ein.

b) Er ändert die gewohnte Reihenfolge in der Anordnung der Prophetenbücher, indem er das Dodekapropheton hinter die grossen Propheten stellt.

Die Niederschrift kann also erst in einer Zeit erfolgt sein, als die Vg schon kirchliches Ansehen erlangt, die, « antiqua translatio » aber noch nicht verdrängt hatte. Ihr Siegeszug ist aber nicht allein aus der Autorität angesehener Kirchenlehrer zu erklären, sondern auch aus dem Mangel an lesbaren altlateinischen Handschriften. Letzters trifft vielleicht gerade für Oberitalien zu. Aus Not musste der Schreiber für Is. und Jer. zur Vg greifen.

Hierdurch ist auch die Änderung in der Reihenfolge der Prophetenbücher bedingt. Der Schreiber des *wc* konnte das Dodekapropheton vor die grossen Propheten stellen, die Schreiber des *cst sg* brauchten die Reihenfolge Is. Jer. Dodekapropheton Ez. Dan. Diese Reihe finden wir auch in der Glibibel und in jenem Bibelwerk, aus dem PS-AU spe zusammengestellt wurde. Ähnlich mag es auch bei den Vorgängern des *cst sg* gewesen sein.

Inwieweit eine spätere Datierung freilich mit dem paläographischen Befund zu vereinbaren ist, kann von hier aus nicht beurteilt werden ¹.

1. Wie die einzelnen Forscher die Niederschrift der Konstanzer Prophetenhandschrift datieren, bei Allgeier, *Die Konstanzer altlateinische Prophetenhandschrift* (Jahresbericht der Görresgesellschaft 1939, Köln 1940) S. 81. Er nennt hier Corssen (*Zwei neue Fragmente der Weingartener Prophetenhandschrift nebst einer Untersuchung über das*

Verhältnis der Weingartener und Würzburger Prophetenhandschrift. Berlin 1899), P. Lehmann (*Neue Bruchstücke aus « Weingartener » Itala-Handschriften*, Sitzungsberichte der Münchener Akademie. Ph.-hist. Kl. 1908, 4 Abh.), H. Degering u. A. Böckler (*Die Quedlinburger Itala-Fragmente: Veröffentlichungen der Cassiodor-Gesellschaft I*, 1932) S. 80 ff.

1. — SCHREIB- UND LESEFEHLER
IN DEN ALTATEINISCHEN HANDSCHRIFTEN DES
DODEKAPROPHETON (Übersetzungstechnik).

1. — a) Fehler, die sich auf innerlateinischem Wege erklären lassen.

Alle Handschriften der altlateinischen Bibel sind durch eigenartige lateinische Spracherscheinungen gekennzeichnet. Für *cst sg* und *wc* haben dies bereits Ranke, Corssen und Dold erkannt. Buchstaben sind verwechselt worden (b-v i-e e-u), Fälle von Haplographie oder Dittographie, Auslassen von Buchstaben sind recht häufig. Der Sinn des Textes wird hierdurch nicht gestört. Die genannten Forscher haben indes im *cst* und *wc* eine Reihe sinnumgestaltender Fehler entdeckt (vgl. Os. 2,5 *wc* Joel 1,7,8 *cst*). Wir begnügen uns mit der Anführung innerlateinisch zu erklärender Fehler aus *sg*:

Mich. 6,16 TRIBULATIONEM sibilationem

7,4 ETGENS egrediens

7,11 DILECTIONIS deletionis

Soph. 1,12 MANDATA SUNT QUI mandata sua qui

1,13 DISPERSIONEM direptionem

Man möchte zunächst Mich. 7,7 für « *requiescam* » lieber « *respiciam* » ἐπιβλέψομαι lesen, zumal PS-AU spe (m) es Is. 66,2 auch tut. Allein Stummer weist auf 1 Regn. 7,2 hin, wo ein Verbum, das im Hebräischen ausruhen bedeutet, im Griechischen als ἐπέβλεψεν und in der Vg als « *requievit* » erscheint¹ (קִינָה).

b) Fehler, die sich erklären lassen durch Angleichung an eine in der Nähe stehende grammatische Form oder syntaktische Fügung:

Os. 2, 6 sg semitas τὴν τρίβον .cf. vias

2, 13 sg illos τῶν dies vid. a/

2, 19 sg pietate οἰκτιρμοῖς justitia, iudicio, misericordia

1. Beiträge zur Lexikographie die Gleichung ἐπιβλέπειν der lateinischen Bibel. Biblica « *requiescere* ». 18 (1937) S. 44. Also auch hier

- 4, 4 sg accusetur ἐλέγχῃ judicetur
 4, 14 wc intellegebatur συνίων commiscebatur
 4, 14 wc noli intrare μὴ εἰσπορεύεσθε noli ignorare
 4, 15 wc agnos ἀμόν eos
 5, 9 wc ostendit ἔδειξα factus est
 9, 1 cst aepulari, sg aepulare εὐφραίνου gaudere
 10, 6 sg accipietur δέξεται confundetur 4, 4 4, 14
 10, 10 sg verberabit ἤλθεν παιδεῦσαι congregabuntur
 12, 1 sg oleo ἔλαιον, εἰς Αἴγυπτον Aegypto, kann
 auch umgekehrt sein, da oleo als Bestimmung
 zu negotiabatur passt.
 12, 12 sg in muliere custodiebatur ἐν γυναικὶ ἐφυλάξατο
 12, 13 sg in propheta conservatus est ἐν προφῆτῃ διε-
 φυλάχθη
 14, 10 sg intellegens συνήσει sapiens, prudens
 Mich. 2, 12 cst Istrahel Ἰακώβ Istrahel
 4, 13 cst tabescere faciam κατατήξεις ponam
 7, 9 sg faciat ποιήσει justificet
 Nah. 1, 3 cst pulves κονιορτός nubes
 Abd. 1 sg audivit ἤκουσα emisit
 3 sg commorans κατασκηνοῦντα dicens, exaltans
 exaltans
 Abd. 16 sg erint ἔσονται sint
 Hab. 2, 8 sg civitates πόλεως impietates
 3, 16 sg custodivit ἐφυλαξάμην expavit
 Soph. 2, 13 sg exterminavit θήσει exterminationem

c) Innerlateinische Zusätze.

- 1, 2 wc sg et] + *fac* scheint aus der Vg eingedrungen
 zu sein.
 13, 4 sg ires] + *retro* 2, 5 fehlt Zusatz
 13, 15 sg ipse] + *rex* ursprünglich Schreibfehler vgl. a/
 dachte späterer Abschreiber sicher an 13, 10
 Am. 8, 2 cst consummatio] + *vere* Vgl. Jer. 28, 13 ἦκει τὸ
 πέρας σου ἀληθῶς
 8, 13 cst juvenes] + *electi* vgl. Jer. 31, 15 ἐκλεκτοὶ νεα-
 νόσκοι
 ch. 1, 8 cst nuda] + *facie*. Gegenstück zu pede, zugleich
 Dittographie zu faciens, ursprünglich also viel-
 leicht Lesefehler.

1, 10 cst terram] + *vos*.

4, 7 cst saecula] + *saeculorum*. Liturgische Reminiscenz. vgl. Ps. 112, 2 113, 26 120, 8 124, 2 130, 3.

Joel 4, 13 sg laci] + *vino*. Erklärende Beifügung.

Abd. 5 sg non] + *tibi*. Erklärende Beifügung.

Hab. 3, 14 sg ea] + *gentes*¹. fehlt in AU HI und R scheint also durch liturgischen Gebrauch eingedrungen zu sein.

Jon. 3, 3.4 cst Nineuen] + *civitatem* bzw. *civitas* aus 3, 2 eingedrungen.

d) Stellen, in denen das Griechische durch ein Lehnwort wiedergegeben wird.

Os. 4, 12 συμβόλοις symbolis sg 10, 8 τρίβολοι triboli sg

Os. 13, 2 εἰδώλων idolorum sg 13, 2 ἀπορουμένη aporiatus bd

Am. 7, 14 σκάμυνα sycamina corr. cst

Mich. 1, 8 σειρήνων Sirenum cst

e) Wiedergabe des Griechischen durch ein homophones lateinisches Wort :

Os. 1, 5 συντρέψω contribulabo sg

1, 8 ἀπεγαλάκτισεν appellit a lacte sg

2, 15 συνεσιν sensum dagegen Abd. 7. 8

8, 14 τεμένη templa bd

9, 7 παρεξεστηκώς qui exstitit bd

9, 8 σκοπός inspectus bd 10, 5. 8. Ων eorum sg.

Am. 8, 3 φανώματα fundamenta cst

Mich. 2, 11 ἔστησεν stetit cst 6, 11 δόλον dolosum sg

7, 12 θορόβου turbationis cst

Joel 1, 3 ὑπὲρ αὐτῶν super eos cst. Hier ist ausserdem die neutrische Form des Plurals nicht erkannt. Solche Geschlechtsverwechslungen auch Am. 6, 2 cst Mich. 2, 7 cst

2, 5 ἐξαλοῦνται exilient cst

1. A. DOLD, *Das älteste Liturgiebuch der lateinischen Kirche. Ein altgallikanisches Lektionar des 5/6 Jahrh. aus dem Wolfen-* *büttleer Palimpsest-Codex Weissenburg 76 T. A., Beuron 1936,* p. 8.

- 3, 13 *παρέστηκεν* adsistit sg
 Nah. 1, 4 *ἐξεργμῶν* exterminans cst
 Soph. 3, 19 *ἐκπεπιεσμένην* expressam sg
 Agg. 1, 9 *ἐξεφύσησα* exsufflavi sg
 1, 4 *κοιλοστάμοις* valestate sg
 2, 5 *ἐφέστηκεν* substetit sg

f) Wiedergabe der Komposita und der zusammengesetzten Nomina etc.

- Os. 2, 5 *ἐξεπόρνευσεν* exfornicata sg
 2, 15 *διανοῖξαι* adaperire sg (warum nicht ut-Satz)
 4, 10 *διότι* propterea quod sg
 9, 15 *ἀπειθοῦντες* incredibiles bd
 11, 9 *ἐξαλειφθῆναι* perexterminare
 13, 12 *συστροφὴν* collectionem bd
 13, 15 *καταξηρανεῖ* perexsiccabit bd
 Am. 5, 27 *ἐπέκεινα* in illa cst
 6, 1 *ἀπετρέγγησαν* pervindemiare cst *εἰσῆλθον* superin-
 traverunt cst
 8, 12 *περιδραμοῦνται* percurrent ähnlich perfusa est Jon.
 2, 6 cst
 Mich. 1, 10 *καταγέλωτα* super derisum cst
 2, 7 *παρώργιζε* intra exasperaverunt cst.
 2, 13 *διὰ τῆς διακοπῆς* propter incisionem cst. Warum
διέκοψαν interciderunt und *δι' αὐτῆς* richtig
 per eam?
 Joel 1, 7 *ἐξηρέυνησεν* exscrutavit cst
 Joel 2, 32 *ἀνασωζόμενος* resalvatus cst Abd. 21 sg
 3, 2 *συνάξω* conligabo cst *διακριθήσομαι* adjudicabor
 cst
καταδιέλλαντο perdiviserunt bd
 3, 4 *ἀνταπόδομα* pro redditione bd
 Mich. 7, 4 *ἐκτρώγων* excomedens sg
 7, 16 *ἀποκωφεθήσονται* exsurdabuntur sg
 7, 17 *ἐκστήσονται* expavescent sg
 Abd. 14 *διεκβολάς* effugia sg
 17, 19 *κατακληρονομήσουσιν* perpossidebunt sg
 Jon. 2, 8 *ἐκλείπειν* deficere cst
 3, 6 *ἐξάνεστη* exsurrexit cst
 Jon. 4, 2 *πολύελεος* nimium misericors cst

- Os. 4, 5 *ΑΣΘΕΝΗΣΕΙΣΗΜ*
ΑΣΘΕΝΗΣΕΙ/εἰς *ΣΗΜ* infirmabitur in sg
ΚΑΙ/ΤΑ
ΚΑΤΑ secundum sg
- 8, 4 *ΟΠΩΣ*
ΩΣ quemadmodum cst sg
ΕΞΟΛΕΘΕΡΕΥΘΩΣΙΝ
ΕΞΟΥΔΕΝΩΘΩΣΙΝ ad nihil redigantur cst
redicantur sg
- 10, 8 *ΑΝΑΒΗΣΟΝΤΑΙ*
ΑΝΑΣΤΗΣΟΝΤΑΙ exurgent sg
- 10, 11 *ΕΝΙΣΧΥΣΕΙ/ΔΥΤΗ* ἐνισχύσω 763
ΕΝΙΣΧΥΣΩ/ΕΜΑΥΤΩ invalecam mihi, daraus
durch Lesefehler invalecamini sg
- 11, 4 *ΔΥΝΗΣΟΜΑΙ*
ΔΙΑΘΗΣΟΜΑΙ disponam sg
- 11, 10 *ἐκστήσονται* ? curabuntur, kann auch Lesefehler
aus mirabuntur sein. Vgl. Sap. 5, 2
- 11, 10 *ΥΔΑΤΩΝ*
ΔΥΝΑΤΩΝ potentium sg
- 12, 10 *ΟΡΑΣΕΙΣ/ΕΠΛ.*
ΟΡΑΣΕΙ/ΣΕ/ΕΠΛ. visione(s) te repl. sg
- 13, 9 *ΔΙΑΦΘΟΡΑ/ΣΟΥ*
ΔΙΑΦΘΟΡΑΣ/ΣΟΥ corruptioni(e)s tuae
- Am. 9, 7 *ΕΚΤΗΣ*
ΕΚΤΗΣ ex cst Mich. 6, 3 7, 15
- Mich. 1, 13 *ΘΥΓΑ/ΤΡΙ/ΣΙΩΝ*
ΙΣΤΡ huic domus Istrahel (domui) Zu I.
passt filia nicht. Mich. 1, 13
- Mich. 2, 4 *ΕΝΜΕΛΕΙ*
ΕΝΜΕΡΕΙ in parte cst
ΕΤΑΛΛΙΠΩΡΗΣΑΜΕΝ
ΗΣΕΝ laboravit cst
- 2, 8 *ΣΥΝΤΡΙΜΜΟΝ*
ΣΥΝΤΡΙΜΜΟΥ tribulationis cst
- 2, 9 *ΕΓΓΙΣΑΤΕ/ΟΡ.*
ΕΓΓΙΣΑΤΕ/ΕΝ/ΟΡ. accedite in mont. cst
- 2, 11 *ΕΣΤΗΣΕΝ*
ΕΣΤΗ/ΕΝ/Σ.... stetit in te cst

- 3, 1 *ΚΑΙΕΡΕΙ*
ΚΑΙΡΩ in tempore cst
- 4, 13 *ΑΝΑΘΗΣΕΙΣ*
ΑΝΟΙΣΕΙΣ referes cst Deut. 14, 24 lugd. re-
 ferre für ἀναγγέλλειν Is. 30, 23 Jud. 5, 5
 Lev. 14, 35 AU
- 5, 4 *ᾠΥΘΗ*
ΑΥΘΗ ei vgl AM
- 6, 13 *ΑΦΑΝΙΩ/ΣΕ*
ΑΦΑΝΙΣΜΩ exterminatione
- Mich. 6, 14 *ΚΑΤΑΛΗΨΗ*
ΚΑΤΑΚΑΛΥΨΗ absconderis tu sg
- 6, 16 *ΟΙΚΟΥ*
ΟΙΚΟΝ/ΤΟΥ hujus sg
- 7, 4 *ΣΚΟΠΙΑΣ*
ΣΚΟΤΙΑΣ tenebrarum sg
- 7, 5 *ΑΝΑΘΕΣΘΑΙ*
ΛΑΛΕΙΣΘΑΙ loquaris sg
- 7, 19 *ΚΑΤΑΛΥΣΕΙ*
ΚΑΤΑΛΥΣΕΙ dissolvit IR absolvet. καταλύ-
 σει hat 407. καταδυναστεύσει liest Cyr p.
 Von hier aus versteht man die rätselhafte Er-
 scheinung, dass Am. 8, 4 καταδυναστεύοντες
 mit dissolvitis übersetzt ist. Der Übersetzer
 las καταλύοντες und der Schreiber der grie-
 chischen Handschrift hatte das lange Wort ab-
 gekürzt. *ΚΑΤΑΛΥΟΝΤΕΣ*
- Joel 2, 3 *ΠΕΔΙΟΝ* Joel. 4, 4 *ΤΙ* adhuc
 4, 6 *ΟΠΩΣ* donec
ΠΕΔΙΟΥ campi cst
- Joel 4, 4 *ΤΙ*
ΕΤΙ adhuc
- 4, 6 *ΟΠΩΣ*
ΕΩΣ donec
- Soph. 3, 7 *ΠΛΗΝ*
ΠΛΕΟΝ magis sg vgl. Os. 12, 8 attamen Am. 9, 8
 Zach. 1, 6 verumtamen
ΠΕΡΙΕΙΛΕ
ΠΕΡΙΕΤΕΜΕ circumcidit sg Vgl. Lev. 3, 9 lugd.

- 3, 20 ΔΙΟΤΙ
 ΙΔΟΥ ecce sg
 Agg. 1, 8 ΕΥΛΟΚΗΣΩ
 ΕΥΛΟΓΗΣΩ benedicam Mal. 1, 17 LUC

2. — DIE CST UND SG GEMEINSAMEN TEXTSTÜCKE

Auf den ersten Blick kann man erkennen, dass cst und sg miteinander aufs engste verwandt sind ¹. Ihre Verwandtschaft ist näher untereinander als in ihrem Verhältnis zu wc. Man kann indes den sg nicht für eine Abschrift des cst halten. Denn tatsächlich weisen die Lesarten des sg einen älteren Charakter auf, wenigstens in vielen Fällen. Sie passen sehr gut in andere Texttypen der VL hinein und sind am besten als in den Text hineingeratene Marginallesarten zu verstehen. Umgekehrt weist mitunter cst die ältere Lesart auf, die durch einen Abschreiber hineingebracht wurde. Was also für die liturgischen Canticatexte gilt, ist auch hier in Anwendung zu bringen: die einzelnen Texttypen haben sich untereinander gemischt.

Die beiden Handschriften gemeinsamen Texte sind:

- Os. 8, 1 - 9, 17 13, 4 - 14, 4
 Mich. 5, 7 - 6, 5 7, 18 - 20
 Joel 1, 1 - 6 4, 15 - 17

Ihre Abweichungen voneinander sind folgende: cst - sg

- Os. 8, 4 regnaverunt / regem constituerunt ἐβασίλευσαν
 8, 5 contri / contere ἀπότριψαι
 8, 7 quod corruptum est vento cj. / vento corrupta ἀνε-
 μόφθορα
 8, 11 multiplicavit cj. / replevit ἐπλήθυνεν
 8, 12 ei marg. / illi αὐτῷ depotata sunt / conversa
 sunt ἐλογίσθησαν sacraria dilicta / et
 altaria quae dilexit θυσιαστήρια ἡγαπημένα
 8, 13 immolabunt cj. / immolaverint θύσωσιν
 hostias cj / victimas θυσίαν

1. DOLD, 1940, S. 61.

- carnes comedent cj / manducaverunt carnem φάγωσιν
 κρέα dms non suscepit eas cj. / ds non
 accepto habebit ea κύριος οὐ προσδέξεται
 αὐτά
- 8, 14 inmittam / mittam ἐξαποστελῶ comedet /
 comedent φάγονται
- 9, 1 fornicatus es / effornicatus es ἐπόρνευσας
- 9, 4 ejus / ei αὐτῷ in animas eorum / om. sg. ταῖς
 ψυχαῖς αὐτῶν
- 9, 7 profetes qui exstitit homo spiritalis / propheta que
 exstitit homo qui spiritu fertur ὁ προφήτης ὁ
 παρεξεστηκώς ἄνθρωπος ὁ πνευματοφόρος
- 9, 8 profetes / profeta προφήτης insaniam / insania
 μανίαν
- 9, 9 memor erit dabitur / memor erit μνησθήσεται
 injustitia / iniquitatum ἀδικίας
- 9, 11 conceptionibus / conspectionibus τόκων
- 9, 12 vae illis est / et vae illis est καὶ οὐαὶ αὐτοῖς ex
 ipsis / ex ipsis est ἐξ αὐτῶν
- 9, 13 in bestiam adstiterunt / in venationem constitue-
 runt εἰς θήραν παρέστησαν
 produceret / perduceret τοῦ ἐξαγαγεῖν
- 9, 14 quid dabis / et qui dabis τί δώσεις
- 9, 15 magnas adinventiones / malitias adinventionum κα-
 κίας τῶν ἐπιτηδευμάτων
- 9, 16 ejus / suas αὐτοῦ
 non adferet / jam non adf. οὐκέτι μὴ ἐνέγκη
 desideria / desiderium ἐπιθυμήματα
- 13, 6 pascuas illorum / pascua illorum et armenta illorum
 τὰς νομὰς αὐτῶν
- 13, 8 conclusionem / conclusiones συγκλεισμόν
 catuli silvae / catuli leonis silvae σκύμνοι δρυμοῦ
- 13, 13 tuus / meus tuorum / suorum
- 13, 15 candentem / cadentem vel calentem καύσωνα
 perexsiccabit / rex siccavit καταξηρανεῖ
- 14, 1 m. illorum / m. eorum αὐτῶν
- Mich. 5, 14 et fanos tuos / et excidam lucos tuos καὶ ἐκκόψω
 τὰ ἄλση σου
- 6, 5 quae cogitaverit / quid c. τί ἐβουλεύσατο
- 7, 18 misericordiam est / miam ἐλέους

Joel 1, 2 in terram / terram τὴν γῆν
 3, 4 restituistis / retribuistis ἀνταποδίδοτε
 3, 16 clamavit et / et ἀνακεκράζεται καί

2. — Der Vollständigkeit halber muss noch erwähnt werden, dass auf dem mit Danieltexten beschriebenen Streifen aus dem Cod. Sang. 433 sich noch Texte aus dem Dodekapropheton befinden, von denen allerdings nur ein Oseevers einen Vergleich zulässt ¹ (8,13). In ihm befinden sich 3 Abweichungen :

sg 1	sg 2
recordabitur cj	memor erit μνησθήσεται
frt. rememorabitur	
una littera omitti debet	
iniquitatis	iniquitatum τῶν ἀδικιῶν
in egyptum	in egypto εἰς Αἴγυπτον

3. — Wo im cst der 13. Vers im 8. Oseekapitel anfängt, findet sich nach der Mitteilung Dolds die Marginallesart : « Describam ei multitudinem et legitima ejus in aliena depotata sunt sacraria dilicta ». Dieser Vers erscheint sg mit folgenden Änderungen :

depotata sunt / conversa sunt ἐλογίσθησαν
 ei / illi αὐτῷ
 sacraria dilicta / et altaria quae dilexit θυσιαστήρια ἡγαπημένα.

Zunächst weist die Marginallesung im cst zwei Vokabeln auf, die der erste Übersetzer unserer Handschriften nie gebraucht hat. Diese können infolgedessen nur aus einer anderen Übersetzung hineingekommen sein, die unabhängig von dieser entstanden ist. Man müsste dieses Wort z. B. in Am. 6,5 cst erwarten, doch hier heisst λογίζεσθαι « aestimare ». Am. 6,5 zitiert indes auch TE, und dieser verwendet tatsächlich « deputare », einen seiner Lieblingsausdrücke. Auch die Vokabel « sacrarium » weist auf ihn hin.

in *sacrarium* testamenti sui recepit Mar IV,13 458,1
 et utique si id colebatur,...nusquam magis quam in *sacrario* suo exhiberetur ap 16 42,18
 theatrum sacrarium Veneris spec 10.12,5

Unsere Handschriften bezeichnen das griechische *θυσιαστήριον* durchweg als « altarium ». Vgl. Hatch.

Aus dem « deputare » der Marginallesung kann natürlich nie das « convertere » des sg werden. Diese Möglichkeit besteht aber leicht, wenn man P und M verwechselt. Dass dies vorkommen kann, zeigt wiederum TE Mar V,20 649,13 « in carne demutari habebunt », wo manche Handschriften tatsächlich « deputari » haben. « Demutare » und « convertere » heissen beide « verwandeln ».

natura et in deo *demutari* poterit de bono in malum Her
12.139,4

qui lapidum quoque naturam *convertere* valeat in filios
Abrahae. Her 37.167,19

Mithin stammen weder « depotata » noch « conversa » vom ersten Überstezer des cst, sondern sind als Leseart einer älteren Übersetzung hier hineingeraten.

4. Auf eine ältere Übertragung weist auch Os. 8,4 « regem constituerunt » hin. Dass der sg als die bedeutend spätere Abschrift diesen alten Text hat, ist bezeichnend. Die Lesart ist verbürgt durch CY und COLL CARTH¹ und 1 Reg. 15,11 bei LUC.

Der juristische « Terminus accepto habere » findet sich bei TE mehr in der Form « accepto ferre » und « accepto facere », z.B.

Deus delicta ante lavacrum accepto facit pud 16,252

Tacent igitur et accepto ferunt mysteria nat I,7 70,13

Accepto ferent dei vestri ap 13,37,35

« Haereditati habere » für das einfache *κληρονομεῖν* finden wir bei Is. 53,12 Mar III,19 409,24. « Iniquitatum » finden wir spec 2,4.2 *ἀδικίας* 9,13 könnte sowohl « producere » und « perducere » auf TE zurückgehen. Zu « producere » ist zu vergleichen Gen. 1,20.24 bei Her 22,150.18, zu « perducere » Mt. 10,18 in sco 9.163,6.

« Manducare » scheint aus der Feder jenes Übersetzers

1. H. v. SODEN, *Sententiae thago am 1. Sept. 256*, in *Nachr. LXXXVII episcoporum. Das der Kön. Gesellsch. der Wiss. Protokoll der Synode von Kar- zu Göttingen*, Phil.-hist. Kl. 1909.

zu stammen, dem wir den Dodekaprophetontext verdanken, der Ez. sg und wc entspricht.

5. Auch cst enthält mitunter Lesarten, die aus der ältesten Übersetzung stammen oder anderen Handschriften entnommen sind.

Die Lesart « prophetes » findet sich bei TE ständig.

Deut. 13,2 zit. sco 2.148,20

Luc. 7,16 Mar IV,18 478,2

Luc. 7,26 propheten Mar IV,18 479,15

prophetes Abacuc Mar V,3 577,8

paene periit prophetes pud 10.239,17

Bildungen ähnlicher Art sind folgende: « Samarites et daemonium habens » spec 30,29.14 « idolatres » id 1,30,7. « Fanus » in Mich. 5,14,13 kann das im Walde gelegene Heiligtum bedeuten und wäre als *pars pro toto* zu bewerten. Es ist die Übersetzung für *ναός* in PS-CY mont (c. 4 in Joh. 2,19). Bei TE findet es sich in Anwendung auf heidnische Tempel. « ad fanum Carnae » nat II,9 111,14.

« Contrire » finden wir Dan. 11,20 im wc und cst, während das gewöhnliche Übersetzungswort für *συντρίβειν* « conterere » ist. « Multiplicare » kennen wir aus dem wc, cst und sg. Hier steht es als Textkonjektur in 8,11 cst. « Fornicari » scheint eine Verbesserung in 9,1 cst zu sein, während « effornicari » im sg noch an « exfornicari » in Os. 2,5 erinnert. 9,13 steht für *παρέστησαν* « adstiterunt », was auch in Jer. 15,11 wc der Fall ist. « Pascua » für *νομός* lernen wir noch Ez. 25,5 im cst kennen. « Calentem » in Os. 13,15 sg mag nur eine Verbesserung aus « cadentem » sein, einem Schreibfehler für « candentem », doch kennen wir « calentem » auch aus TE, z.B.: « Nihil illic nisi feritas calet. Mar I, 1 291,14.

3. — DODEKAPROPHETON UND EZECHIEL IM CST SG

Bei einem Vergleiche der Handschriftenfragmente mit patristischen Texteszeugen finden wir im Ez. fast völlige Übereinstimmung mit den Zitaten des TY, dagegen im Dod. mit LUC. Schon hieraus ergibt sich, dass beide Bücher verschiedenen Übersetzerkreisen entstammen, Dies soll

jetzt nachgewiesen werden und zwar auf Grund des Wortschatzes, der Syntax und der Phraseologie.

Wortschatz (D. = Dodekapropheten E. = Ezechiel)

- D. Wechsel zwischen injustitia, iniquitas Os. 10,9 und 13,12
injustitia cst iniquitatum sg Os. 9,9
- E. Im Plural ständig, im Sing. fast ständig iniquitas 7,16 9,9
14,3 ἀδικία
- D. stets confusio Os. 9,10 cst Mich. 7,10 sg etc
- E. compositio 16,36 sg confusio 7,18 αἰσχύνη
- D. spurritia Os. 2,10 sg immunditia Mich. 2,10
- E. spurritia 7,20 22,10 immunditia 9,9 ἀκαθαρσία
- D. alienus Os. 3,1 sg 8,12 cst Abd. 12 sg Soph. 1,8 sg ex-
teri Os. 8,7 alienigenae Abd. 11
- E. extraneus 7,21 11,9 ἀλλότριος
- D. ständig vinea nur Joel 1,12 vitis cst
- E. vitis 7,6 cst 15,2 19,10 ἄμπελος
- D. proclamare Jon. 1,5 sg 3,8 cst
- E. exclamare 9,8 11,13 ἀναβοᾶν
- D. suscipere Os. 11,3 sg Am. 5,26 cst assumere Am. 7,15 cst
- E. adprehendere 8,3 ferre 8,3 accipere 10,19 assumere
11,1 suscipere 12,6 16,61 cst ἀναλαμβάνειν
- D. mori sg. Os. 13,1
- E. defungi 11,13 ἀποθνήσκειν
- D. denudare Os. 2,10 sg. Mich. 1,6 cst
- E. revelare 16,37.57 21,24 denudare 6,36 Abwechslung ἀπο-
καλύπτειν
- D. exsurdari Mich. 7,16 sg.
- E. obmutescere 24,27 ἀποκωφοῦσθαι
- D. stets initium auch da, wo es sich nicht um Zeitverhältnisse,
sondern um Rang und Würde handelt. Os. 1,11 sg Am. 6,1
Mich. 4,8 cst Mich. 3,1 ist principes gewählt als Äquivalent
zu residui. Nah. 1,6 cst principatus als cj. Dolds.
- E. principatio 29,15 principatus 31,9 ἀρχή
- D. turpitudine Os. 2,9
- E. dehonestamentum 16,8 ἀσχημοσύνη

- D. altitudo Mich. 7,19 Jon. 2,4 cst.
 E. profundum 26,20 cst. 23,32 βάθος
- D. contaminant sancta Soph. 3,4
 E. Im sacralen Sinne profanare 20,13.14.16.39.44 24,21 contaminare der Abwechselung wegen. vgl. cp 20 βεβηλοῦν
- D. generatio Hab. 3,17 sg
 E. natiuitates 48,18 γέννημα(τα)
- D. tempestas Soph. 1,15 sg.
 E. globus 34,12 γρόφος
- D. adjudicabor Joel 3,2 cst
 E. disceptabo 20,35 διακρίνεσθαι
- D. corruptio Os. 11,4 Soph. 3,6
 E. interitus Ez. 19,4 exterminium 19,8 corruptio 21,31 διαφθορά
- D. honor Os. 4,7 sg Mich. 1,15 cst Agg. 2,4.9.7 gloria Os. 9,11 10,5 sg Mich. 5,4 sg cst
 E. majestas 8,4 9,3 10,3 39,21 δόξα
- D. saltus Mich. 5,7 cst 7,14 sg silva Os. 13,8 in Verbindung mit catuli
 E. silva Ez. 15,2.6 20,46 39,10 saltus 20,47 Abwechselung δρυμός
- D. virtus Os. 10,13 Abd. 11 Soph. 2,9
 E. exercitus 26,12 cst 27,10 cst 29,18 virtus 27,11.18 Abwechselung δόναμις
- D. accedere Os. 12,7 sg Mich. 2,9 cst
 E. adpropiare 9,1 accedere 9,6 ἐγγίζειν
- D. exspectare Os. 8,13 suscipere Mich. 4,6 cst recipere Soph. 3,8.19.20
 E. recipere 11,17 20,34 20,41 ἐισδέχεσθαι
- D. Fast ständig introire ausgenommen Mich. 4,8 Joel 1,13 cst superintrare Am. 6,1 cst
 E. Ständig intrare vgl. Hatch ἐισέρχεσθαι
- D. ulcisci Nah. 1,2 cst defendere Abd. 21 Soph. 1,8 3,7 sg vindicare Soph. 1,9
 E. ulciſci 7,27 vindicare 16,38 19,12 20,4 23,45 25,12 ἐκδικεῖν

- D. ultio Os. 9,7 cst Mich. 5,14 cst 7,4 sg
 E. ultio 9,1 14,21 16,41 vindicta 16,38 20,4 23,45 25,11
 12 cst ἐκδίκησις
- D. ibi mit Ausnahme von Joel 3,11 sg. Richtung wohin angegeben
 Agg. 2,14 illuc sec. cj Dold
- E. illic ständig, illuc bei Angabe der Richtung, z.B. 11,18 13,20
 20,29 32,22 40,30 ἐκεῖ
- D. stupor Hab. 3,14 Gal. pavor sg
 E. stupor mentis 26,16 cst mentis alienatio 32,10 cst ἔκ-
 στασις
- D. praecipio Am. 9,9 cst mando Zach. 1,6 sg
 E. mandare 9,11 10,6 24,18 ἐντέλλεσθαι
- D. evellere sg Os. 2,10 auferre Mich. 7,3 liberare Soph.
 1,18 sg
 E. liberare 33,5 cst eripere 33,9.12 34,10 ἐξαιρεῖσθαι
- D. perexterminare Os. 11,9 sg
 E. delere 20,17 ἐξαλείφειν
- D. delitio Mich. 7,11 sg
 E. litura 9,6 ἐξάλειψις
- D. exterminare Mich. 5,10 5,13 cst interficere Abd. 14 sg
 disperdere Soph. 2,11
 E. exterminare 14,19 disperdere 14,21 21,3 25,7.13 cst ἐξ-
 ολεθρεύω
- D. in illa Am. 5,27 cst deinceps Mich. 4,5 cst Agg. 2,18
 E. deinceps 39,22 43,27 ἐπέκεινα
- D. adinventiones stets
 E. studia stets vgl. Hatch ἐπιτηδεύματα
- D. gaudere Os. 10,5 sg Mich. 4,11 cst Abd. 12 sg super-
 gaudere Mich. 7,8 sg
 E. exultare 25,3 cst insultare 25,6 cst ἐπιχαίρειν
- D. reptilia Os. 2,12 4,3 sg
 E. repentia 38,20 ἐρπετά
- D. ständig adhuc ausgenommen iterum Os. 1,8 sg
 E. amplius 13,23 14,11 18,3 20,48 26,13.21 cst 29,15 34,10

- ultra 16,63 cst 26,14 cst adhuc 8,6.13.15 15,5 24,13
33,22 ἔτι
- D. epulari Os. 9,1 cst 14,3 sg Soph. 3,14 sg laetari Joel
2,21 cst in Verbindung mit gaude oblectari Hab. 1,15 sg
- E. laetari 23,41 εὐφραίνεσθαι
- D. dux Mich. 2,9 cst 7,5 sg 3,9 GI praepositus Mich. 3,9
LUC Mal. 1,8 GI
- E. princeps 19,11 summa 20,46 dux 44,3 cst ἡγούμενος
- D. lugere Mich. 1,8 cst Joel 1,8 cst flere Mich. 2,4 cst
plangere Joel 1,13 cst lamentare Soph. 1,11 sg
- E. soniari 7,12 lamentare 8,14 auch GI θρηνεῖν
- D. planctus Am. 8,10 cst fletus Mich. 2,4 cst
- E. lamentum 19,1.14 28,12 sg lamentatio 26,17 cst 27,2 cst
θρῆνος
- D. thronus Jon. 3,6 cst sedes Agg. 2,22 sg cj. Dold
- E. sedes 10,1 26,16 cst θρόνος
- D. furor Os. 8,5 bd. Jon. 3,9 cst Nah. 1,6 cj Dold Hab. 3,12
sg Soph. 2,2 3,8 sg iracundia Nah. 1,2 cst indignatio
Os. 11,9 13,11 sg
- E. ira ständig vgl. Hatch θυμός
- D. hostia Os. 8,13 cst/victima sg/ Am. 5,25 cst Joel 1,9.13
Jon. 1,16 cst Soph. 1,7 3,10 sg victima Os. 9,4 bd
sacrificium Os. 3,4 sg
- E. sacrificium 39,17.19 44,29 cst θυσία
- D. immolare Os. 13,2 sg Jon. 1,16 cst Hab. 1,16 sg sacri-
ficare Os. 11,2 immolare steht hier für θυμιᾶν suppli-
care Jon. 2,10 cst
- E. sacrificare 16,20 20,28 immolare 39,17.19 θύειν
- D. virtus ständig
- E. vires 32,29 cst sonst virtus fortitudo 24,21 ἰσχύς
- D. opus esse Os. 2,5
- E. condecere 21,32 καθήκειν
- D. devertere Soph. 2,7 sg
- E. devertere ad refectionem Ez. 16,8 commorari 21,30 κατα-
λύειν

D. umbrosus Hab. 3,3

E. condensus 20,28 κατάσκιος

D. commorari Mich. 4,10 cst 7,14 sg Abd. 3 sg habitare
Joel 4,21 sg

E. habitare 25,4 cst κατασκηνοῦν

D. inhabitare 11 mal commorari 9 mal habitare 4 mal

E. habitare ständig vgl. Hatch κατοικεῖν

D. inhabitare facere Os. 2,18 sg commorantem facere Os. 12,9 sg

E. collocare 26,20 cst 29,14 39,26 κατοικίζειν

D. vitis Joel 1,7 cst Mal. 4,1 LUC

E. palmes 15,2 vitis 17,6 cst propago 17,23 cst 19,11 sg κλήμα

D. triturare Am. 9,9 cst

E. ventilare 30,23.26 29,12 λικμᾶν

D. aestimare Am. 6,5 cst cogitare Mich. 2,1 cst cognosco
Mich. 2,3 cst LUC Lesefehler?

E. cogitare 11,2 λογίζεσθαι

D. mamilla Os. 2,2 sg 9,14 cst

E. mamma 16,4.7 μαστός

D. coinquinare Os. 9,4 cst

E. contaminare 9,7 14,11 7,21 20,18 26,31 22,3 44,25
coinquinare 20,7 20,43 inquinare 24,13 polluere 7,22
μιαίνειν

D. rememorari Os. 2,17 sg recordari Os. 8,13 Mich. 6,5 cst
memorari Jon. 2,8 memor erit dabitur / memor erit Os. 9,9
cst/sg

E. memor esse 16,43 16,60 cst rememorari 16,61 cst meminisse
16,63 cst commemorari 33,13 μνησκεισθαι reminisci 20,43

D. conductio Os. 2,12 sg Mich. 1,7 2 mal im cst locatio
Mich. 1,7 cst

E. merces 16,31.32.33.34.41 μίσθωμα

D. moecham Os. 3,1 sg

E. adultera 16,38 23,45 μοιχαλίσ

D. nubes Os. 13,3, sg Soph. 1,15 sg

E. nebula 10,3 nubes 10,4 31,10 32,7 cst 34,12 38,16
νεφέλη

- D. minimus Mich. 5,2 cst Abd. 2
 E. paucissimus 29,15 ἑλιγοστός
- D. holocaustoma Am. 5,22 cj Dold cst holocaustum Mich. 6,6 LUC
 E. holocaustum 43,24.27 cst 46,12 cst δολοκαύτωμα
- D. improperium Soph. 2,8 3,18 sg opprobrium Os. 12,15
 E. opprobrium 21,28 36,6 δνειδισμός
- D. visio Os. 12,11 sg Hab. 2,3 sg aspectus Joel 2,4 cst visum Joel 2,28 cst visus Abd. 1 sg
 E. visio 7,26 8,4 40,2 aspectus 8,2.3 10,22 21,29 40,3 ὄρασις
- D. ita Os. 4,7 sg 11,2 sg sic Os. 4,9 sg 10,15 sg Am. 8,1 cst Joel 2,4 cst Abd. 15
 E. sic 11,5 16,28.43 20,36 cst 21,4 23,44 33,10 ita 15,6 18,4 20,44 34,12 οὕτως
- D. verberare Os. 10,10 sg
 E. corripere 23,48 erudire 28,3 cst παιδεύειν
- D. mercatus Os. 2,11 sg 9,5 cst
 E. conventus 46,11 cst πανήγυρις
- D. praevanicare Os. 8,1 bd.
 E. transgredi 17,19 praevanicare 16,59 παραβαίνειν
- D. per omnia Soph. 3,6 sg
 E. omnino 20,9.14.15.22 semper 46,20 τὸ παράπαν
- D. exacerbare Os. 12,14 sg exasperare Mich. 2,7 cst
 E. exacerbare 16,26 16,54 cst 20,27 exasperare 32,9 cst παροργίζω
- D. comprehensio Abd. 1
 E. obsidio 12,13 sg 17,20 cst περιοχὴ
- D. volucres Os. 2,12.18 4,3 volatilia Soph. 1,3
 E. volucres 29,5 31,13 38,20 44,31 cst πετεινά
- D. replere Os. 2,8 8,11 sg 8,14 bd 9,7 cst 10,1 sg 12,2.11 sg Joel 4,13 sg Hab. 2,6 sg multiplicare Os. 8,11 cst
 E. multiplicare 11,6 16,7.25 ständig vgl. Hatch πληθύνειν
- D. abundantia Os. 13,6 cst satietas Agg. 1,6 sg
 E. satietas 39,19 πλησμονή

- D. irrigare Joel 3,18 sg adquare m
 E. rigare 32,6 cst ποτίζειν
- D. suscipere Mich. 6,7 sg Os. 8,13 cst cj. Dold accepto habere Os. 8,13 sg
 E. recipere 20,40.41 cst 43,27 cst προσδέχεσθαι
- D. porta Soph. 2,14 cj sec. TY
 E. janua 33,30 cst porta 40,9 πυλών
- D. granata Joel 1,12 cst
 E. granea 19,10 ρόα
- D. Am. 9,1 cst Joel 3,16 sg Hab. 3,14 sg
 E. commoveri Ez. 26,15 cst 38,20 σαλεύεσθαι
- D. inspectus Os. 9,8 cst speculam Os. 9,10 cst
 E. speculator 33,7.8 σκοπός
- D. libatio Joel 1,9.13 cst
 E. libamen 20,28 σπονδή
- D. sollicitudo Soph. 1,18 sg
 E. festinatio 7,11 σπουδή
- D. columna Os. 10,1.2 sg titulus Mich. 5,13
 E. titulus 8,3 στήλη
- D. stragulum Am. 6,4 cst
 E. stratum 27,7 στρωμνή
- D. colligere Os. 1,11 sg Mich. 4,12 cst 7,1 sg Soph. 3,1 Agg. 1,6
 conligere Joel 3,2 cst Soph. 2,1 sg congregare Os. 10,10 sg
 Mich. 1,7 cst Mich. 2,11 4,6 cst 5,7 cst
 E. congregare 16,31.37 34,13 39,2.17.27 συνάγειν
- D. contribulare Os. 1,5 sg 2,18 Mich. 4,7 cst Soph. 3,18 sg
 affligere Mich. 4,6 Abwechselung oder vg quam afflixeram
 frangere Jon. 1,4
 E. conterere 14,13 30,8.21 adterere 34,4.16 vgl. Mich. 4,6
 συντρίβειν
- D. contribulatio Os. 13,13 sg Am. 6,6 cst
 E. contritio 21,6 συντριβή
- D. contenebescere Am. 8,9 cst Mich. 3,6 GI Joel 3,15
 E. obscurare e2,7.8 cst obumbrare 30,18 cj. Dold σσκοτάζειν

- D. collectio Os. 13,12 cst conventus Am. 7,10 LUC
 E. conversio 13,21 *συστροφή*
- D. victima Am. 5,25 cst
 E. victima 21,10 occisio 21,15 occidium 21,28 *σφάγιον*
- D. nimis Abd. 2 sg valde Jon. 4,4 cst Soph. 1,14 sg
 E. nimis ständig nur 47,7 valde *σφόδρα*
- D. statuere Os. 2,3 sg Agg. 2,18 sg dirigere Agg. 1,5 con-
 stituere Mich. 5,1 Soph. 1,14 imponere Hab. 3,19
 E. statuere 14,4.7 constituere 16,14 17,5 19,5 24,7 44,5
 ordinare 20,28 40,4 *τάσσω*
- D. muris circumdare Os. 8,14 bd
 E. murare 17,4 cst 33,27 cst *τειχίζω*
- D. filius ständig vgl. Hatch
 E. natus Ez. 16,21.36 filius innatus 16,45 filius 182, 20,18.
 21 23,37.39 *τέκνον*
- D. collum Os. 10,11 sg cervix Mich. 2,3 cst Hab. 3,13 sg
 E. cervix 16,11 21,29 *τράχηλος*
- D. voluptas Joel 2,3 cst cj. Dold aepulatio Mich. 2,9 cst
 E. deliciae 28,13 cst 34,14 sg *τροφή*
- D. injuria Am. 6,8 cst Mich. 6,10 sg Soph. 2,10 3,11 sg
 E. contumelia 30,6 injuria 33,28 superbia 30,18 cj Dold
ὑβρις
- D. sub Mich. 4,4, cst Abd. 7 sg Jon. 4,5 cst
 E. subtus 10,2.22 17,23 cst 24,5 47,1 subter 46,23 cj Dold
ὑποκάτω
- D. excelsus Mich. 6,6 Hab. 3,19 sg Soph. 1,16 sg
 E. excelsus 9,2 17,22 cst 20,28.33 20,34.40 altus 17,24 cst
 34,6.14 40,2 *ὑψηλός*
- D. altitudo Am. 2,9 sg Hab. 3,10
 E. exaltatio 31,2 altitudo 31,7 altitudo 40,5 Verwech-
 selung der beiden ersten Buchstaben *ὑψος*
- D. decalvatio Am. 8,10 cst GI
 E. calvitium 7,18 *φαλάκρωμα*
- D. luminaria Joel 3,15 cst splendor Hab. 3,11
 E. lumen 10,4 *φέγγος*

D. decursus Zach. 11,3 GI

E. impetus 7,24 24,21 *φρόαγμα*

D. custodire überall

E. custodire 18,9.21.27 20,18.19.21 44,24 48,11 observare
33,6 cavere 33,8 *φυλάττεσθαι*

D. pulvis Os. 13,3 sg humus Mich. 7,17 sg .limus Soph. 1,17

E. pulvis 26,12 cst *χούς*

D. falsus Am. 6,3 cst Os. 10,4.13 mendax Os. 12,12

E. mendax 13,8 GI falsa 13,23 21,29 *ψευδής*

D. fremere Soph. 3,3 sg

E. rugitus 19,7 *ῥόρεσθαι*

Soweit das Vokabular. Von ganz anderen Voraussetzungen her und vom Blickpunkte anderer Texte urteilt Vogels: « Eine Version des vierten Ev. für *λόγος* sermo, für *κόσμος* saeculum, für *δόξα* claritas, für *δοξάζειν* clarificare, für *ἐντολή* mandatum verwendet, wird mithin eine ganz andere Farbe tragen als jene, die mit den Vokabeln verbum, mundus, gloria, glorificare, praeceptum arbeitet »¹.

Was Vogels hier offen ausspricht, hat Ph. Thielmann in seiner Arbeit über die Vulgata zu Jesus Sirach schon geahnt. Er rechnet den Prolog, und Kpp. 44-50 zu den europäischen Bestandteilen des lat. Sirach. (S²) So sagt S¹ stets nimis, S² valde, S¹ vindicare, S² ulcisci; S¹ mandatum, S² praeceptum; S¹ sermo, S² verbum².

Mutatis mutandis kann man sagen: S¹ ist der Tyconius-typ und S² der Konstanzer Übersetzertyp der lat. Bibel.

1. *Rev. Bén.* 40 (1928) S. 125. Übersetzungsfarbe... Vgl. *Der Bibeltext der Schrift « De physicis »*, in *Rev. Bén.* 37 (1925) S. 230 stellt V. Lk. 2,6-14 nach PS-MAR phy und der Evhandschrift e zusammen. Bezeichnend für beide Texte « illic » 2,6 und « claritas » 2,9. Einige Abweichungen illustrieren uns

den Prozess der Textmischung: 2,7 « primitivus e primogenitus phy illum 2mal e « eum illum phy » 2,10 « ait e dixit phy » 2,14 « altissimis e excelsis phy ».

2. *Die europäischen Bestandteile des lateinischen Sirach. Wölfflins Archiv für lateinische Lexikographie* 9 (1894) 247-284.

Formenlehre und Syntax

D. propter hoc

E. propterea διὰ τοῦτο

D. prophetare Am. 7,15 cst προφήτευσον

E. prophetiza 11,4 21,2.9.14.28 etc

D. a te Mich. 1,16 cst Soph. 3,11 abs te ἀπὸ σοῦ

E. abs te 16,9

D. dixit ständig εἶπεν

E. ait ständig

D. sanguinem Os. 4,2 sg Mich. 7,2 sg Hab. 2,8

E. sanguina 22,3 αἱματα

D. per omnia Os. 12,6 sg διὰ παντός

E. semper 39,14

D. pascuas Os. 13,6 cst νομάς

E. pascua 25,5 cst

D. οὕτως wiedergegeben mit sic, wenn καθώς vorangeht. Ausnahme Os. 11,2 sg

E. ita, wenn vergleichende Partikel vorangeht. Vgl. den Wortschatz und Hatch

D. cum verberari coeperint Os. 10,10 sg ἐν τῷ παιδεύεσθαι in hoc defecerit in convertendo Soph. 3,20 sg ἐν τῷ ἐκλείπειν Jon. 2,8 cst ἐν τῷ ἐπιστρέφειν

E. dum induco 20,42 ἐν τῷ εἰσαγαγεῖν dum facio 20,44 ἐν τῷ ποιῆσαι

Phraseologie.

D. juxta altarium Am. 2,8 sg auch Mich. 1,11 cst

E. conjuncti altari 9,2 auch 10,6

LXX ἐχόμενα τοῦ θυσιαστ.

D. in gladio decident Os. 14,10 sg Am. 7,17 cst

E. gladio cadent 17,21 cst vgl. 25,13 cst 11,10 sg

LXX ἐν ῥομφαίᾳ πεσοῦνται

D. de via sua maligna Jon. 3,8

E. de via sua mala 13,22 18,23

LXX ἀπὸ τῆς ὁδοῦ αὐτοῦ τῆς πονηραῆς

D. et factum est verbum domini Agg. 1,3 sg

E. et factus est sermo domini 14,2.12 15,1 16,1 etc.

LXX καὶ ἐγένετο λόγος κυρίου

D. qui liberantur illorum Abd. 14 sg

E. qui evaserint ex eis 7,16 auch 24,26

LXX τοὺς ἀνασφoζομένους αὐτῶν

D. quid disponam Os. 11,8 sg

E. quid constituam 16,30

LXX τί διαθῶ

D. audite igitur Mich. 3,1 cst itaque 6,1

E. audite nunc 18,25

LXX ἀκούσατε δὴ

D. non erit qui metu premit Mich. 4,4 cst non erit qui in timore mittat Soph. 3,13 sg

E. non erit qui deterreat 39,26

LXX οὐκ ἔσται ὁ ἐκφοβῶν

D. secundum dies pristinos Mich. 7,20 cst

E. in diebus antiquis 38,17

LXX κατὰ τὰς ἡμέρας τὰς ἔμπροσθεν

4. — VOKABEL- UND FORMENWECHSEL IM CST UND SG

1. In den Bibelzitate TE findet man einen reichen Wechsel im Wortschatz und in den Ausdrucksformen. Zwar kehren dieselben Ausdrücke in den verschiedenen Teilen der hl. Schrift wieder, aber es gibt kaum ein griechisches Wort, für das es bei TE nicht mindestens zwei Wiedergaben gibt. Nicht ein primitiver Übersetzer kann hier am Werke gewesen sein, sondern ein literarisch hochbegabter Schriftsteller.

Der Schöpfer der Konstanzer und St. Galler Fragmente mag die lateinische Sprache ebenfalls in seiner Gewalt gehabt haben. Doch bindet er sich absichtlich an das Original. So gewinnt es den Anschein, als ob er mit der griechischen Sprache nicht viel anzufangen weiss. So kennt er für ἀτιμία in Os. 4,7 sg nichts Besseres als « sine honore ». Er übersetzt die Komposita mit einem Kompositum auch wenn dies

im Lateinischen keinen Sinn hat (exfornicari Os. 2,5 sg, exscrutare Joel 1, 7 cst). Für das Fremdwort *πρόπυλον* gibt es als einzige Ausdrucksmöglichkeit *propyllanua*, Sph. 1, 9

Desto merkwürdiger mutet es an, wenn wir Am. 9, 1 cst das gut lateinische *liminar* finden. Dieses Wort hat der Übersetzer entweder vorgefunden oder es ist später in den Text hineingekommen. Einen solchen Wechsel primitiver und gewählter lateinischer Ausdrucksformen stellen wir nun durch alle Partien des cst und sg fest. Auch da wo der Ausdruck gewählt ist, bemerken wir Verschiedenheit in der Wahl der Wörter. Es ist nun nicht auszumachen, ob die primitiven Ausdrucksformen sich mehr im cst oder sg finden. Sie finden sich in beiden in fast gleicher Zahl. Das ist der beste Beweis dafür, dass die Verwandtschaft zwischen beiden eine recht weitläufige sein muss.

Gerade die Betrachtung des Textgutes, das beiden Handschriften gemeinsam ist, zeigt einen, wenn auch geringen Wechsel an. In anderen Partien kann er noch grösser gewesen sein. Da fehlen aber leider die Vergleichsmöglichkeiten. Nur durch Gegenüberstellung des Vokabulars können wir hier annähernd feststellen, welche Ausdrucksform dem ersten Übersetzer zu verdanken ist und welche aus einem anderen Texttyp übernommen ist.

2. Wir bringen im folgenden den Wortschatz des cst und sg in alphabetischer Reihenfolge. In einer dritten Kolumne bringen wir einen anderen Texteszeugen der altlateinischen Bibel, meist zu anderen Büchern der hl. Schrift immer aber handelt es sich um die Übersetzung des gleichen griechischen Wortes.

cst inferni Jon. 2,3 sg inferorum Os. 13,14

al inferorum Os. 13,14 LAC ἄδου

cst vitis Joel 1,12 sonst vinea sg stets vinea

al vitis Hab. 3,17 R Jud. 9,13 PS-PROS ἄμπελος

cst restituere Joel 3,4 reddere Joel 3,7 sg retribuere Joel

3,7 sg retribuere Joel. 3,4 Os. 12,3.15 14,3 reddere Os. 4,9

al reddere Jer. 16,18 18,20 wc retribuere Ez. 27,15 cst ἀνταποδιδόναι

- cst confixio Os. 9,13 sg compungere Soph. 1,10
 al compungere Ez. 21,11 sg ἀποκέντησις ἀποκεντεῖν
- cst proicere Mich. 2,9 Jon. 2,4 Mich. 7,19 sg reicere Os. 10,7 abicere Os. 11,1 proicere Abd. 5
 al proicere bei Ez. sg wc immer ἀπορρίπτειν
- cst repellere Mich. 4,6 Mich. 2,6 abicere Os. 4,6 9,17 bd
 al repellere Lam. 3,17.30 wc Ez. 11,16 16,45 20,13.16 sg ἀπωθεῖν
- cst pecunia Am. 8,6 sg argentum Os. 2,8
 al pecunia Os. 2,8 wc und auch sonst im wc u. sg ἀργύριον
- cst quadriga Mich. 1,13 Joel 2,5 currus Mich. 5,10 sg quadriga Os. 1,013 currus Agg. 2,22 cj
 al quadriga Jer. 22,4 currus Ez. 26,10 wc Dn. 11,40 sg ἄρμα
- cst inchoare Mich. 1,12 sg incipere Mich. 6,13
 al incipere Mt. 11,7 24,49 vg ἄρχεσθαι
- cst impie agere Os. 8,1 bd sg impie agere Soph. 3,4 facere in me Soph. 3,11
 al iniquitatem facere, Jer. 22,3 wc impie agere Ez. 16,28 sg impie facere adversus me Ez. 18,31 sg ἀσεβεῖν
- cst disperdere Mich. 5,14 exterminare Joel 2,20 sg exterminare Os. 2,12
 al Ez. bevorzugt ext. 26,20 disperdere 36,5 sg ἀφανίζω
- cst exterminium Mich. 1,7 Joel 1,7 Joel 2,3 sg exterminatio Mich. 6,16 7,13 Soph. 2,13 exterminium Joel 4,19 Soph. 1,15 2,15 2,4 dispersio Soph. 1,13
 al exterminatio Jer. 19,8 wc Ez. 7,27 sg exterminium Ez. 14,8. 15 15,8 sg ἀφανισμός
- cst natio Joel 1,13 sg progenies Soph. 3,9 frt Os. 10,12
 al progenies Ex. 34,7 natio Num. 13,29 lugd Luc. 1,48 e γενεά
- cst propterea sonst propter hoc sg stets propter hoc
 al Jer. wc propter hoc Ez. cst sg propterea διὰ τοῦτο
- cst concidere in c. Am. 9,1 sg praecidere c Hab. 3,15
 al concidere Jud. 9,48 (κόπτω) διακόπτειν
- cst segregare Mich. 5,8 sg separare Os. 13,15
 al segregare Gen. 31,35 lugd Ez. 39,14 διαστέλλειν

- cst corrumpi Mich. 2,10 sg exterminari Soph. 3,7
 al evitari Jer. 13,7 wc διαφθείρειν
- cst persequi Mich. 2,11 adsequi Hab. 2,2 persequi Os. 12,1
 Agg. 1,9
 al persequi Vg. d.N.T. διώκειν
- cst gloria Mich. 5,4 honor Mich. 1,15 sg honor Os. 4,7 Agg.
 2,4.9.7 gloria Os. 1,05 bd gloria Os. 9,11
 al majestas Is. 58,9 LUC Ez. 8,4 9,3 10,3 39,21 claritas Ex.
 33,19 gloria Ex. 33,22 Is. 45,25 wc Dan. 11,20 sg honor
 13,11 14,21 δόξα
- cst suscipere Mich. 4,6 recipere Soph. 3,8.19.20
 al recipere Jer. 23,3 wc Ez. 11,17 sg 20,34 sg εισδέχεσθαι
- cst superintrare Am. 6,1 Joel 1,13 introire Jon. 3,4 introire
 al bei Jer. wc und Ez. cst sg stets intrare εισέρχεσθαι
- cst ulcisci Nah. 1,2 defendere Abd. 21 Soph. 1,8 3,7 vin-
 dicare Soph. 1,9
 al vindicare bei Jer. wc und Ez. sg εκδικεῖν
- cst evigilare Joel 1,5 sg expergefieri Hab. 2,7
 al evigilare 1 Cor. 15,34 vg ἐκνήφειν
- cst qui metu premit Mich. 4,4 sg qui in timore mittat Soph.
 3,13
 al qui in timore mittat Lev. 26,6 lugd qui terreat Ez. 34,28
 wc AU qui deterreat Ez. 39,26 sg ὁ ἐκφοβῶν
- cst repleri Os. 13,6 auch sg sg satiari Os. 4,10
 al saturari Deut. 31,20 Is. 29,19 wc repleri Jer. 15,17 wc
 impleri Ez. 7,19 sg satiari Ez. 16,28.29 Sus. 22 sg ἐμ-
 πίμπλασθαι
- cst mercari Am. 8,6 sg negotiari Os. 12,1
 al negotiari Ez. 27,13 cst ἐμπορεύεσθαι
- cst se induere Jon. 3,5 vestiri Soph. 1,8
 al induere Ez. 7,27 9,2.3.11 10,2.6.7 se induere Ez. 42,14 wc
 ἐνδύεσθαι
- cst praecipere Am. 9,9 sg mandare Zach. 1,6
 al mandare Ex. 34,11.18 Dt. 31,23.25 Lam. 3,37 wc Ez. im
 wc und sg ständig ἐντέλλεσθαι

- cst auferri Am. 6,7 Joel. 5,9 sg auferri Os. 10,8 Abd. 9
extolleris Abd. 10
- al extollere Jer. 12,17 wc Ez. 10,16 auferre Ez. 11,18 sg tol-
lere Ez. 14,8.13 sg *ἐξαίρεσθαι*
- cst subito Mich. 2,3 sg repente Hab. 2,7
- al repente Mc. 13,36 subito Lc. 2,13 *ἐξαίφνης*
- cst exurgere Jon. 3,6 sg exurgere Os. 1,014 sg surgere Abd. 1
- al exurgere Lev. 19,32 wc surgere Is. 29,8 2 mal *ἐξανιστάναι*
- cst inmittere Os. 8,14 Am. 8,11 sg mittere Os. 8,14 emittere
Abd. 1
- al mittere Lev. 20,23 emittere Ez. 13,20 sg mittere Ez. 14,13
sg *ἐξαποστέλλειν*
- cst exscrutare Joel 1,7 sg scrutari Abd. 6 scrutinare Soph. 1,12
- al scrutari 1 Petr. 1,10 vg *ἐξερευνᾶν*
- cst exterminare Nah. 1,4 sg desertum facere Os. 13,15 Soph. 3,6
- al desolare Ez. 19,7 sg *ἐξερημώω*
- cst exivit Mich. 2,13
- al exivit Joh. 10,19 19,34 ct 16,19 Rom. 10,18 processit 1 Cor.
14,35 sonst in vg exiit *ἐξῆλθεν*
- cst prodiet Mich. 5,2 sg procedet Joel 3,18
- al exhibit Is. 45,23 wc Ez. 21,4 sg 44,3 cst exies Jer. 19,2
Joel 3,18 Vgl zu procedere Hag. 3,5 *ἐξελεύσεται*
- cst interire Mich. 5,9 sg dissipari Soph. 1,11 interire Soph. 3,7
- al eradicari Is. 29,20 *ἐξολερεύεσθαι*
- cst dies sollemnis Am. 8,10 sg dies festus Os. 2,11 dies solem-
nis Os. 12,10 Soph. 3,17
- al sollemnis Ex. 34,18.22 dies festus Lev. 23,6 Ez. 44,24 45,17
wc dies festivitatis Ez. 23,34 dies sollemnis Ez. 45,21 wc
dies solemnitis Ez. 45,23 *ἐορτή*
- cst intrare Mich. 5,5 sg ascendere Hab. 2,1 3,8
- al ascendere Act. 27,2 vg *ἐπιβαίνω*
- cst super eundem Mich. 2,12 sg in idipsum Os. 1,11
- al in unum Ex. 26,9 communiter Sus. 14 sg *ἐπὶ τὸ αὐτό*
- cst manifestus Joel 2,31 sg splendidus Soph. 3,2 a
- al illustris Mal. 1,14 CY manifestus Mal. 4,4 PS-PROS *ἐπι-
φανής*

- cst gaudere Mich. 4,11 sg supergaudere Mich. 7,8 gaudere Os. 10,5 Abd. 12
- al exultare Ez. 25,3 cst insultare Ez. 25,6 cst *ἐπιχαίρειν*
- cst quaerere Mich. 3,2 sg inquirere Os. 2,7 Soph. 1,6
- al quaerere Jer. 19,7 21,7 22,25 Os. 2,7 wc Ez. 7,25 *ζητεῖν*
- cst statera Am. 8,5 sg jugum Os. 12,7 st. Mich. 6,11 j. Soph.
- al statera Lev. 19,35.36 Is. 46,6 Ez. 45,10 wc jugum Lam. 3,25 wc *ζυγός*
- cst sg nur Abd 14 perditio sg *θλίψις*
- cst lugere Mich. 1,8 Joel 1,8.11 ululare Joel 1,5 plangere Joel 1,13 flere Mich. 2,4 lamentare Soph. 1,11
- al plangere Jer. 22,10 wc soniari Ez. 7,12 sg lamentare Ez. 8,14 sg auch GI *πενθεῖν θρηνεῖν*
- cst hostia Os. 8,13 Am. 5,25 Joel 1,9.13 Jon. 1,16 sg hostia Soph. 1,7 3,10 sacrificium Os. 3,4
- al sacrificium Lev. 4,31 5,13 7,5.7.10 22,21 Ez. 39,17.19 sg 44,29 cst hostia Lev. 7,1 Joel 1,13 ZE *θυσία*
- cst iracundia Nah. 1,12 furor Jon. 3,9 cst sg indignatio Os. 11,9 13,11 furor Hab. 3,8.12 Soph. 2,2 3,8
- al animus Ex. 32,19 ira Deut. 31,17 Jer. 15,14 18,20.23 23,20 Ez. indignatio Jer. 21,5 wc Is. 58,11 Jer. 4,4 m furor Lam. 3,1 animatio Is. 42,25 C Y Nah. 1,6 C Y *θυμός*
- cst immolare Jon. 1,16 supplicare Jon. 2,10 sg immolare Os. 13,2 sg Hab. 1,16 sacrificare Os. 11,2 zur Abwechselung
- al sacrificare Ez. 16,20 20,28 sg immolare Ez. 39,17.19 sg *θύειν*
- cst ut quid Mich. 4,9 sg quare Os. 10,13
- al ut quid Jer. 15,18 20,18 wc 18,31 33,11 sg Hab. 1,3 GI m *ἵνα τι*
- cst validus Mich. 4,7 fortis Joel 1,6 sg fortis Am. 2,9
- al fortis Ez. 30,22 34,4.16.20 validus Mich. 4,3 C Y fortis Jer. 9,22 C Y *ισχυρός*
- cst secundum quod Jon. 3,5 sg sicut Mich. 7,20
- al eo quod Lc. 1,7 19,9 iuxta quod Act. 2,24 vg *καθότι*
- cst lacrimari Mich. 2,6 plorare Joel 1,5 flere Os. 12,5
- al flere Jer. 22,10 wc Joel 2,17 GI plorare Jer. 22,10 *κλαίειν*

- cst circumire Jon. 2,4,6 sg circumvenire Os. 11,12
 al circumire Is 29,3 circumdare Lam. 3,5 κυκλοῦν
- cst recordari Mich. 6,5 Os. 8,13 memor erit dabitur Os. 9,9
 memorari Jon. 2,8 sg rememorari Os. 2,17
 al memorari Gen. 40,13 40,20 Lam. 3,19.20 memor esto Gen.
 40,14 Is. 46,8 Jer. 14,21 15,15 Jer. 18,20 wc Ez. 16,43
 16,60 cst reminisci Is. 46,9 Jer. 18,20 wc rememorari Ez.
 16,61 cst commemorari Ez. 33,13 μνησκεισθαι
- cst in vincendo Am. 8,7 sg in victoriam Am. 1,11 Soph. 3,5
 al in victoria 1 Cor. 15,55 vg εἰς νίκος
- cst pascuas Os. 13,6 sg pascua Os. 13,6
 al pascua Ez. 25,5 cst νομάς
- cst aspectus Joel 2,4 visum Joel 2,28 sg visio Os. 12,11
 Hab. 2,2.3 visus Abd. 1
 al visus Jer. 23,16 wc visum Zach. 10,2 GI visio Ez. 7,26
 8,4 40,2 sg aspectus Ez. 8,2.3 10,22 21,29 40,3 ὄρασις
- cst exasperare Mich. 2,7 sg exacerbare Os. 12,14
 al vid. Ez. παροργίζω
- cst consummatio Am. 8,2 sg finis Hab. 2,3
 al finis Ez. 21,25.29 Dan. 11,27.35.40 πέρας
- cst in abundantia Os. 13,6 sg in satietatem Agg. 1,6
 al ros Jer. 14,22 wc satietas Ez. 39,19 sg εἰς πλησμονήν
- cst malus Mich. 2,9 3,2 malignus Jon. 3,8.10 Mich. 2,3
 sg malignus Os. 3,1 Zach. 1,4 nequam Os. 12,1
 al malus Is. 30,4 Ez. stets. Ausn. 38,10 wc nequam malignus
 Jer. 23,2.10.14.22 36,3.7 vgl. Jon. 3,8 πονηρός
- cst mediocris Am. 8,4 pauper Am. 8,6 sg pauper Hab. 3,14
 al egens Ez. 18,22 sg πτωχός
- cst ficus Mich. 4,4 ficulnea Joel 1,7 arbor ficus Os. 9,10 sg
 ficus Os. 2,12 Hab. 3,17 Agg. 2,19
 al arbor ficus Mc. 24,31 21,19 Luc. 13,6 ficulnea Mc. 21,21
 Luc. 21,29 sonst ficus b. Marc. u. Joh. συκή
- cst congregare Mich. 1,7 4,6 colligere Mich. 4,12 conligare Joel
 3,2 sg colligere Mich. 7,1 Soph. 3,18 Agg. 1,6
 al Ez. stets congregare im wc und sg συνάγειν

cst funiculus Am. 7,17 Mich. 2,4.5 sg restis Am. 2,8

al funiculus Joh. 2,14 funis Act. 27,32 vg *σχοινίον*

cst valde Jon. 4,4 sg valde Soph. 1,14 nimis Abd. 2

al nimis Jer. 14,17 wc Ez. ständig valde Dan. 8,8 11,25 Sus.
2,4.31 sg *σφόδρα*

cst constituere Mich. 5,1 sg statuere Os. 2,3 Agg. 2,18 ponere
Os. 2,14 constituere Soph. 1,14 dirigere Agg. 1,5 imponere
Hab. 3,19

al statuere Lam. 3,21 wc Zu sg vgl. Ez. *τάσσειν*

cst fundamenta Am. 8,3 praesepe Soph. 2,14

al praesepiae Ez. 41,20 wc Cant. 1,17 *φατνώματα*

cst falsus Am. 6,3 Jon. 2,9 sg mendax Os. 12,12 falsus Os.
10,4.13

al mendax Jer. 15,18 falsa Jer. 20,6 23,25.26.32 wc vgl. Ez.
sg *ψευδής*

Die lange Liste hat uns gezeigt, dass keine der beiden Handschriften so sein kann, wie sie aus den Händen des ersten Übersetzers hervorgegangen ist, sondern im Laufe der Zeit fremde Elemente in sich aufgenommen hat. In vielen Fällen kann natürlich damit gerechnet werden, dass auch dem ersten Übersetzer mehrer Vokabeln und Ausdrucksformen zur Verfügung gestanden haben.

3. — Es liegt jetzt nahe, zu untersuchen, ob nicht ein solcher Vokabelwechsel innerhalb derselben Handschrift stattfindet und wie diese Tatsache zu erklären ist.

sg constituere Os. 2,3 restituere Os. 11,11

al restituere Gen. 40,13 40,21 Jer. 15,19 Ez. 16,55 17,24 sg
ἀποκαθιστάναι

sg amor Os. 11,4 charitas dilectio Soph. 3,17

al dilectio im Joh. der vg ständig, sonst im N.T. charitas Rom.
13,10 auch dilectio *ἀγάπη*

sg inter Os. 13,15 inter media Abd. 4

al inter medium Lev. 20,25 inter Ez. 18,8 20,12 sg 34,17 wc
inter medium Ez. 34,20.22 40,7 inter media Ez. 41,9
ἀνὰ μέσον

- sg liberari Abd. 14 resalvari Abd. 21
 al resalvari Lam. 2,22 Joel 2,3 3,5 cst fugere Zach. 2,7 m
ἀνασώζεσθαι
- sg sumere Os. 4,11 Soph. 3,7 suscipere Os. 10,6 percipere
 Soph. 3,2 accipere Zach. 1,6
 al accipere Lev. 22,27 wc recipere Jer. 2,30 m recipere
 TY Soph. 3,2 *δέχεσθαι*
- cst intercidero Mich. 2,13 concidere Am. 9,1
 al concidere Dan. 7,23 θ' LUC *κατακόπτειν διακόπτειν*
- cst egredi Am. 6,2 pertransire Am. 8,5 transire Mich. 2,13
 Jon. 2,4 introire Mich. 5,8
 al pertransire Ex. 32,27 wc Ez. 9,4 transire Jer. 13,1 wc
 Ez. 16,6.8 egredi Jer. 22,8 *διέρχεσθαι*
- cst silva Os. 13,8 saltus Mich. 5,8
 al silva Is. 29,17 wc Ez. 15,2.6 20,46 39,10 saltus Jer. 12,14
 Ez. 34,25 wc 20,46 sg Abwechslung *δρυμός*
- cst occidere Am. 8,9 demergere Jon. 2,6
 al occidere Marc. 1,32 Luc. 4,40 vg *δέεσθαι*
- sg potens factus est Os. 12,5 fortes facti sunt Abd. 7
 al potens factus es Jer. 20,7 *ἡδυνάσθη*
- sg allidere Os. 10,14 defodire Os. 14,1 offenbar gel. *ταφή-
 σονται*
- al ad terram prosternere Lc. 19,44 *ἐδαφίζειν*
- sg introire Am. 2,7 Joel 3,11 cj intrare Joel 4,13 Agg. 2,16
 al introire Jer. 22,2 36,29 intrare Deut. 31,16 wc Ez. 20,29
 23,39.44 sg Ez. 46,9.10 cst 42,9.12 wc *εἰσπορεύεσθαι*
- cst decoriare Mich. 2,8 detrahare Mich. 3,3
 al decoriare Lev. 1,6 vgl. RUF Lv 1,4 excoriare Mich. 3,3
 GI *ἐκδέρειν*
- sg stupescere Os. 3,5 cj Dold expavescere Hab. 3,2
 al a mente esse Is. 29,9 pavere Jer. 18,16 et stupere / ex-
 stupere / Ez. 26,16 cst alienari Dan. 2,1.3 wc *ἐκστῆναι*
- sg evellere Os. 2,10 auferre Mich. 7,3 liberare Soph. 1,18
 al educere Jer. 20,13 wc eruere Jer. 21,12 22,3 wc libe-
 rare 33,5 wc eripere Ez. 33,9.12 34,10 sg 34,12 wc
ἐξαίρεισθαι

- cst proficisci Mich. 1,11 exire Mich. 2,13
 al exire Ex. 34,18 35,20 Is. 45,23 Jer. 20,18 Jer. 22,11
 23,15 bei Ez. und Dan. stets proficisci Mich. 4,2 CY ἐξ-
 ελθεῖν
- sg interficere Abd. 14 disperdere Soph. 2,11
 al vgl. Ez. 1 Regn. 15,15 ἐξωλέθρευσα disperdidi et exter-
 minavi. Das zweite Wort ist sekundär und stammt aus an-
 derer Bibel (Schultze, Quedlinburger Itala-Miniaturen, 1898
 z. St). ἐξολεθρεύειν
- cst repellere Mich. 2,9 expellere Mich. 4,6
 al expelli Jer. 16,15 wc ἐξωθεῖν
- sg adlevare Abd. 3 elevare Hab. 3,11 exaltare Soph. 1,11
 al extollere Ez. 18,6 cst sg ἐπαίρειν
- sg superducere Os. 10,11 inmittere Hab. 3,15 imponere
 Hab. 3,19
 al imponere Lc. 19,35 Act. 23,24 ἐπιβιβᾶν
- sg racemi Mich. 7,1 folium Abd. 5 superfolia Soph. 3,7
 al nicht bezeugt ἐπιφυλλίς
- sg spernere Abd. 12 dispicere Abd. 13
 al respicere A 4,29 vg ἐφορᾶν
- sg immolare Os. 11,2 supplicare Hab. 1,16
 al Ex. 40,7.25 incensare sacrificare Jer. 19,4.13 θύειν
- sg comprehendere Os. 2,7 10,9 Abd. 6 Mich. 6,6 adpre-
 hendere Zach. 1,6 cj
 al comprehendere Deut. 28,45 καταλαμβάνειν
- cst metiri Am. 7,17 mensurata est Mich. 2,4
 al mensuram inicere Ez. 45,1 cst mensuram facere Ez. 48,14
 καταμετρεῖσθαι
- cst sg devorare Os. 8,8 gluttire Lam. 2,16 wc Jon. 2,1
 al deglutire Lam. 2,16 wc καταπίνειν
- cst commorari Mich. 4,10 inhabitare Joel. 3,17 sg commo-
 rari Mich. 7,14 Abd. 3
 al commorari Jer. 23,6 habitare Ez. 25,4 κατασκηνοῦν
- sg peregrinatio Os. 11,7 habitatio Os. 14,5 Abd. 3 com-
 moratio Soph. 2,5
 al habitatio Ez. 34,13 sg κατοικία

- sg manere Soph. 2,14 dormire Soph. 3,13
 al collocabuntur Ps. 103,22 vg κοιτάζεσθαι
- sg clamor Soph. 1,10 clangor Soph. 1,16
 al clamor Jer. 18,22 wc Ez. 21,22 Sus. 26 sg κραυγή
- cst diminuere Joel 1,10.12 minorare Nah. 1,4 Hab. 3,12 sg
 al diminuere Hab. 3,12 TE Mar ὀλιγοῦν
- sg opprobrium Os. 12,14 improprium Soph. 2,8 3,18
 opprobrium Mich. 2,6 cst Joel 2,17 GI improprium
 Mich. 5,16 sg
- al improprium Rom. 15,3 Heb. 11,26 13,13 vg opprob-
 rium Heb. 10,33 1 Tim. 3,7 vg ὀνειδισμός
- sg dolor Os. 12,8 labor Abd. 13 Agg. 1,11
 al dolor Hab. 1,3 GI Jer. 14,18 20,18 wc labor Ez. 23,29
 sg πόνος
- sg patiens Joel 3,11 mansuetus Soph. 3,12
 al mansuetus Zach. 9,9 AN HIL PS-PROS πραῦς
- sg expaviscet Am 3,6 Mich. 7, 17 expavebunt Abd. 9
 al pavebunt Jer. 23,4 wc expavescent Hab. 3 omn Mich.
 7,17 CY πτοηθήσεται
- sg seminare Os. 2,23 Agg. 1,6 serere Os. 10,12 Mich. 6,15
 al seminare Ex. 32,20 Jer. 12,13 serere Ez. 36,9 sg σπει-
 ρειν
- sg columna Os. 10,1.2 titulus Mich. 5,13
 al titulus Ex. 34,13 wc Ez. 8,3 sg Is. 19,19 TY columna
 Gen. 19,26 lugd t. im Lev. lugd στήλη
- sg collum Os. 10,11 cervix Hab. 3,13 Mich. 2,3 cst
 al collum Deut. 28,48 wc Jer. 19,15 wc Dan. 5,7.16.29 sg
 cervix Ez. 16,11 21,29 sg τράχηλος
- cst aepulationes Mich. 2,9 voluptas Joel 2,3
 al deliciae Ez. 28,13 cst 34,14 sg 36,35 TY τρυφή
- sg derelinquere Abd. 5 subrelinquere Soph. 3,3
 al relinquere Ez. 12,16 cst ὑπολείπεσθαι
- sg lacus Joel 3,13 torcular Agg. 2,16
 al lacus Mc. 12,1 vg ὑπολήμιον

- sg se subtrahere Hab. 2,4 sterilem esse Agg. 1,10
 al se subtrahere Heb. 10,38 Zitat vg subtimuerit me d (Schä
 80) ὑποστέλλεσθαι
- sg phantasma Hab. 2,19 phantasia Hab. 3,10
 al se ostendere (φαντάζεσθαι) Sap. 6,16 φαντασία
- sg corrumpi Os. 9,9 auch cst exterminari Soph. 3,7
 al disperdere 1 Cor. 3,7 sonst corrumpere vg φθείρεσθαι
- sg clangere Am. 3,6 vocem dare Soph. 2,14
 al clamare Is. 29,4 φωνεῖν
- sg illuminare Os. 10,12 lucere Mich. 7,8
 al illuminare Luc. 11,36 Apc. 22,5 vg φωτίζειν
- sg pulvis Os. 13,3 humus Mich. 7,17 limus Soph. 1,17
 al pulvis Is. 29,5 wc Mich. 7,17 IN Is. 41,15 CY Lev. 14,42
 lugd Soph. 1,17 GI χούς

Wenn man von der vorgefassten Meinung ausgeht, dass die Handschriften des cst sg noch so sind, wie sie aus den Händen des ersten Übersetzers hervorgegangen sind, so wird man eine grosse Mannigfaltigkeit lateinischer Vokabeln und Ausdruckformen bewundern. Man kann diese aber bis zu einem gewissen Grade erklären. Es ist zu bedenken, dass in der Zeit, als cst sg zum ersten Male übertragen wurden, bereits eine Bibelübersetzung verbreitet war, deren Vokabular und Ausdruckformen vom Verfasser übernommen wurden überhaupt da, wo es sich um oft zitierte Verse handelt. So mag « inferorum » in Os. 13,14 und « inferni » in Jon. 2,3 echt sein. « Inferorum » wurde eben bereits vorgefunden.

4. — Es lässt sich aber nicht bestreiten, dass eine ganze Reihe von Wörtern nicht echt sein kann. Das zeigt uns schon die Gegenüberstellung und das Vorkommen in solchen Textformen, die der Urgestalt des cst sg fremd sind. Es sei jetzt eine Reihe solcher Wörter angeführt, die recht zweifelhaft sind. Diese Liste soll die Tatsache erklären, dass ein solcher Vokabelwechsel auch innerhalb derselben Handschrift stattfindet. Es wird jedes Mal die echte Vokabel gegenübergestellt. Bei Angabe eines Schriftstellers sei auf seinen Dodekaprophetontext verwiesen.

immunditia Mich. 2,10 *spurtitia* — Vorkommen jenes Wortes bei AM und in Texten des wc und Ez. sg *ἀκαθαρσία*

retribuere Joel. 3,4 sg. *reddere*, *restituere* — Restituere ist die Lesart des cst, die darum ursprünglich zu sein scheint, weil sie als Übersetzung des gr. Wortes primitiver klingt, während *retribuere* aus Ez. cst sg stammt. *Reddere* ist die Übersetzung des Jer. wc, der vieles mit Dodekapr. des cst sg gemeinsam hat.

ἀνταποδιδόναι

retributio Joel 3,4 cst sg *reditio* Joel 3,7 Abd. 15 — Ist eine Bestätigung für die Unechtheit von *retribuere*, da in der Tat auch für *ἀνταπόδομα* *reditio* gebraucht wird. *ἀνταπόδομα*

pecunia Am. 8,6 cst *argentum* — Vgl. wc cst sg. Die beiden letzten nur in Texten, die nicht zum Dodekapropheten gehören.

ἀργύριον

disperdere Mich. 5,13 sg *exterminare* — *disperdere* an zwei Stellen des Ez. cst sg *ἀφανίζειν*

dispersio Soph. 1,13 sg *exterminatio* — Soph. enthält recht viele fremdartige Bestandteile, und « *dispersio* » ist aus demselben Grunde unecht wie *disperdere*. Auch « *exterminium* », das gerade bei Soph. häufig ist, stammt aus der Bibel des TY. Vgl. auch Eztexte des sg. « *Exterminatio* » ist dagegen der Ausdruck des Jer. wc *ἀφανισμός*

gloria Os. 9,11 bd Os. 10,5 sg Mich. 5,4 cst *honor* — Der Jer. wc gebraucht nur « *honor* », während *gloria* neben *majestas* und *claritas* in allen Texten abwechselt, die dem Ez. sg verwandt sind. (Biblica, 12, 168 zu Ex. 24,16) *δόξα*

potens factus est Os. 12,5 sg *fortes facti sunt* Abd. 7 — *Potens factus est* lesen wir Jer. 20,7 wc. *Fortis* und *fortitudo* eine Ausdrucksweise, die wir Os. wc m CY IN usw antreffen. Aus diesem Typ scheint Abd. sg manche Elemente übernommen zu haben. Zu suchen unter *ισχύς* und *ισχυρός*. *ἡδυνάσθη*

vindicare Soph. 1,9 *ulcisci* Nah. 1,2 — Für die Ursprünglichkeit von « *ulcisci* » spricht der ständige Gebrauch von « *ultio* » für *ἐκδίκησις*. « *Vindicare* » ist eine charakteristische Vokabel der Tyroniusbibel. Vgl TY Ez. sg. Ob « *defendere* » eingedrungen ist, lässt sich nicht erweisen, ist aber immerhin möglich, da es nur bei Soph und Abd. vorkommt. *ἐκδικεῖν*

illic Joel 3,11 *ibi* — *Illic* die ständige Wiedergabe im Ez cst sg. *ἐκεῖ*

satiari Os. 4,10 sg *repleri* — Für die Echtheit von « *repleri* » *Sacris Erudiri.* — 5.

ist der Umstand beweisend, dass es Os. 13,6 in beiden Texten den Begriff der Sättigung ausdrückt. Auch Jer. 15,17 wc steht es. Satiari ist klingender und kommt je einmal im Ez. sg und Sus. sg vor. Daneben werden saturari und impleri gebraucht. Das primitive repleri ist verschwunden. *ἐμπίμπλασθαι*

mandare Zach. 1,6 praecipere — mandare finden wir ständig im Ez. sg. Zu Zach. 1,6 ist *ἐξεγείρει* Var. zu vergleichen *ἐντέλλεσθαι*

mittere Os. 8,14 sg inmittere — Inmittere lesen wir Os. 8,14 cst. Mittere eine Lesart zweiter Hand, die freilich auch Mich. 1,14 6,4 cst steht. Emittere Abd. 1 kann echt sein, während *relinquere* Abd. 7 sg zwar sinngemäss aber auch sehr frei übersetzt ist. *ἐξαποστέλλειν*

scrutari Abd. 6 exscrutare scrutinare — Exscrutare entspricht dem ersten Übersetzer, der bestrebt war, Komposita durch Komposita wiederzugeben. Scrutinare kann aber auch echt sein, weil es schon bei LUC vorkommt. Dagegen ist scrutari literarisch zu gewählt, als dass es echt sein könnte. Auch das Vorkommen bei Abd. ist verdächtig. *ἐξερευνᾶν*

disperdere Soph. 2,11 sg *interficere* Abd. 14 exterminare — Disperdere im Ez. sg interficere vielleicht aus Hi eingedrungen. Auch interibunt Mich. 5,8 cst aus Vg. *ἐξολεθρεύειν*

suscitare Agg. 1,14 sg excitare Jon. 1,14 sg — Suscitare. vgl. Var. zu Jon. 1,4. AM sagt Agg. 1,14 excitare. Auch Joel 3,9 sg steht neben anderen fremdartigen Elementen suscitare. *ἐξεγείρειν*

converti Agg. 1,17 Zach. 1,3 sg reverti — Zu converti ist PS-AM pae und PS-CYpae zu vergleichen. *ἐπιστρέφειν*

gaudere Os. 10,5 sg Mich. 4,11 cst Abd. 12 sg supergaudere — Vgl. die PS-CY pae zu Mich. 7,8. *ἐπιχαίρειν*

metuens Mich. 7,2 sg reverens — Vgl. die PS-CY pae zu Mich. 7,2. *εὐλαβής*

laetari Joel 2,21 cst *oblectari* Hab. 1,15 sg epulari — Laetari setzt schon einen wesentlichen Fortschritt gegenüber epulari voraus, das an allen übrigen Stellen unserer Handschriften vorkommt. Oblectari kann allerdings schon in einer früheren Übersetzung gebraucht worden sein. Es steht Prov. 8,30. 31 bei TE (Schi 16). Auch Ps. 18,9 gebraucht es (Ca 13 Schi 57) *εὐφραίνεισθαι*

jocunditas — Ein Schriftsteller, der « epulari » für *ἐδφραίνεσθαι* sagt, wird für *ἐδφροσύνη* « epulatio » sagen. Und doch lesen wir an allen drei vorkommenden Stellen « *jocunditas* ». Os. 2,11 Joel 1,15 Soph. 3,17. Vielleicht fand dies Wort der erste Übersetzer unserer Handschriften, da auch TE Os. 2,11 so sagt *ἐδφροσύνη*

statera Am. 8,5 *jugum* — *Statera* lesen wir fast ständig in den Texten des wc. Auch Os. 12,7 zitieren es Konzilsakten aus dem Jahre 870 Mansi 16,183 *ζυγός*

lamentare Soph. 1,11 *lugere ululare plangere flere* — *Lamentare* finden wir Ez. sg und GI. Welche von den vier anderen Ausdruckformen noch unecht sind, ist nicht zu erweisen. Der Jer. wc verwendet an der einzigen Stelle, wo es vorkommt, *plangere*. Vgl. auch AM. *θρηνείν*

iracundia Nah. 1,2 cst *furor indignatio* Os. 11,9 für *δργή* — *Iracundia* ist die ständige Wiedergabe des Wortes *δργή* in m und AM. Vgl. dortstelbst. *θυμός*

sacrificium Os. 3,4 sg *hostia victima* — *Sacrificium* lesen wir fast ständig in Ez. cst sg und im wc. *θυσία*

quare Os. 1,013 sg *ut quid* — « *Ut quid* » finden wir zweimal im Jer. wc, während « *quare* » schon eine verfeinerte Wiedergabe ist, die wir dem ersten Übersetzer kaum zutrauen dürfen. *ἰνατι fortis* Am. 2,9 Joel 1,6 *validus* — Zu *fortis* und *fortitudo* sind unter *ἰσχυρός* bzw. *ἰσχυς* zu vergleichen wc m CY TY. *ἰσχυρός*

adprehendere Zach. 1,6 *comprehendere* — IN verwendet dies Wort auch. Zach. 1,6 steht es auch in der Schrift Var cst sg kennen sonst *nur* *comprehendere*. *καταλαμβάνειν*

inhabitare habitare commorari — Obwohl *commorari* für *κατοικεῖν* nur 9 mal vorkommt und *inhabitare habitare* 15 mal, ist es tatsächlich echt. Die beiden anderen Wörter sind aus der Donastistenbibel eingedrungen. Vg. Ez. sg und TY. Eine Bestätigung für diese Behauptung ist *κατασκηνοῦν* das 3 mal mit *commorari* übersetzt ist und nur Joel 3,21 mit *habitare*. *κατοικεῖν*

inhabitare facere Os. 2,18 sg *commorantem facere* — Vgl. hierzu *κατοικεῖν κατοικίζειν*

habitatio Abd. 3 *commoratio* — Hierzu sind die beiden vorhergehenden Wörter zu vergleichen. Alle drei Ausdrücke auch bei TY *κατοικία*

populus plebs — Zu plebs und *populus* ist zu vergleichen
PRIS Os. 2,2. *λαός*

cogitare Mich. 2,1 cst *cognoscere* *aestimare* — Cogi-
tare auch im Ez. sg. *λογίζεσθαι*

sermo Zach. 1,1 *verbum* — Zu *sermo* vgl. TY CY BOD
Ez. sg cst. Der Abschreiber hat vergessen, das vorher stehende
factum est in *factus est* zu verwandeln. *λόγος*

opprobrium Mi. 2,6 est os. 12, 14 19 *improperium*
Opprobrium ist die Lesart des Ez. sg. Auch Joel 2,17 GI liest
so. *δνειδισμός*

volucres Os. 2,12.18 4,3 *volatilia* — *Volucres* ist die
ständige Wiedergabe des Ez. cst, *volatilia* die des Jer. wc. *πετεινά*

multiplicare Os. 8,11 cst *replere* — *Replere* steht auch
Os. 8,11 sg. *Multiplicare* vgl. Ez. sg und m. *πληθύνειν*

labor Abd. 13 Agg. 1,11 sg *dolor* — *Labor* auch Ez. 23,29
sg Os. 12,9. Konzilakten des Jahres 870 Mansi 16,183. *Dolor*
erweist seine Ursprünglichkeit durch sein Vorkommen im Jer.
wc 14,18 20,18. *πόνος*

mansuetus Soph. 3,12 *patiens* — *Mansuetus* bezeugen HIL
und QU pro für Zach. 9,9. *Patiens* für *πραθς* kann einem pri-
mitiven Übersetzer eher zugetraut werden. *πραθς*

intendere Zach. 1,4 sg *attendere* Os. 5,1 LUC — *Atten-
dere* muss, weil es im Oseetext des LUC vorkommt echt sein
intendere finden wir Os. 5,1 bei GI, Mal. 3,16 bei LUC. Vgl.
daselbst. *προσέχειν*

titulus Mich. 5,12 sg *columna* — *Titulus* erscheint nicht
nur im Ez. sg, sondern auch Is. 19,19 bei TY. *στήλη*

nimis Abd. 2 sg *valde* — *Nimis* finden wir fast ständig im
Ez. cst sg, aber auch BOD TY. *σφόδρα*

congregare an 5 St. *colligere* an 5 St. *conligare* an
2 St. — *Congregare* die ständige Wiedergabe des Ez. sg. *συν-
άγειν*

derelinquere Abd. 5 *subrelinquere* — Ein Übersetzer, der
so primitiv das griechische Kompositum ausdrückt, kann un-
möglich das literarisch hochwertige *derelinquere* verwenden. Vgl.
zu *scrutari* und *interficere*, die ebenfalls bei Abd. vorkommen.
ὑπολείπεσθαι

praesepe Soph. 2,14 sg *fundamentum* — Bei « *praesepe* » kann
an *φάτνη* gedacht worden sein. Wir finden aber dasselbe griechi-
sche Wort Ez. 41,20 mit « *praesepia* » wiedergegeben. *φάτνωμα*

pulvis Os. 13,3 sg *humus limus* — In Texten des wc und cst Ez. ist « *pulvis* » zu finden, ausserdem IN GI CY Is. 41,15 te II,5. *χούς*

In diese Liste sind mit Absicht nur solche Wörter aufgenommen worden, deren Unechtheit sich beweisen lässt. Bezüglich mancher Wörter ist diese Reihe eine Ergänzung der beiden vorangehenden.

5. — Das Eindringen dieser Vokabeln setzt nun sowohl im cst als auch im sg einen längeren Entwicklungsprozess voraus, dessen Phasen dann leicht zu bestimmen wären, wenn ein vollständiges Exemplar beider Handschriften uns zur Verfügung stände.

Charakteristisch ist in dieser Hinsicht der Gebrauch der Eigennamen. *Ισραηλ* legt uns allerdings keine besonderen Probleme auf. Der cst verwertet sowohl bei Ez. als auch im Dod. Istrahel, der sg kürzt ab ihl. In der Vorlage kann sowohl Istrahel als auch Israhel gestanden haben. Den recht häufig vorkommenden Eigennamen *Εφραιμ* lesen wir im cst ständig « efrem ». So steht er auch in den Handschriften A L B der tc CY zu Os. 11,9, ebenso in den Handschriften A W L zu Gen. 48,17. Da in beiden Fällen L die gleiche Lesart bietet, muss sie auf CY zurückgehen. Vgl. cst Os. 8,11 9,3 9,8 13,12 Am. 6,7. Das aber ist ein Beweis, dass die erste Übersetzung unserer Handschriften örtlich und zeitlich von CY nicht weit auseinanderliegen kann. Der sg liest diesen Eigennamen « ephrem », gleicht sich damit in etwa dem Griechischen an. Os. 8, 11 9,3 10,6.11 11,3.5. 8.9 12,1.8 13,12. Nur Abd. 19 sg hat « effrem » und folgt den Testimonienhandschriften W M zu Os. 1,9.

In der Schreibweise des Namens *Εφραθα* würden wir eine ähnliche Konsequenz erwarten. Mich. 5,2 cst lesen wir « efrata », die Lesart der Codices L M B zu CY ist aber « ephratha », der auch FIR con folgt. Abd. 20 tut es gleichfalls. Hartel hat die Lesung « efrata » für richtig gehalten. Für den Abdiastext ist es aber wichtig festzustellen, dass im ersten Falle eine grosse Abweichung, im zweiten Falle dagegen eine grosse Übereinstimmung mit der griechischen Schreibweise vorliegt.

6. — Der komplizierten Frage, welche griechische LXX-handschriften dem ersten Übersetzer als Vorlage gedient

haben mag, soll hier nicht nachgegangen werden. Oft genug müssen Korrekturen vorgenommen worden sein, die auf einer anderen LXXüberlieferung beruhen, als jene, deren sich der erste Übersetzer bediente. Hier nur zwei Stellen, die auf eine nicht mehr existierende griechische Überlieferung hinweisen!

Nicht leicht erklärlich ist die Lesart «revelatum est» in Os. 10,5. Der alexandrinische Übersetzer (*μετωκίσθη*) nahm das Wort *גלה* für das Führen in die Gefangenschaft. Woher kennt VL die Bedeutung, «offenbaren, enthüllen». Der Cod. W, der ja in vieler Hinsicht uns die Eigenart der VL erklärt, kommt uns vielleicht auch hier zu Hilfe. Nach den Darlegungen seines Herausgebers finden sich in ihm zahlreiche Stellen, die eine Angleichung an den hebräischen Text enthalten, ohne dass eine sonstige griechische Überlieferung vorliegt. Nun ist zum Buche Os. der grösste Teil nicht mehr vorhanden. Es ist also möglich, dass W in Os. 10,5 *ἀπεκαλύφθη* gelesen hat.

Überhaupt ist in mancher LXXhandschrift eine Angleichung an den hebräischen Text festzustellen. Vgl. Os. 1,7 13,13 14,1 Mich. 7,10 Abd. 21 u.a.

Eine verlorene griechische Überlieferung muss auch in Soph. 1,9a (*ἐμφανῶς*) vorliegen. Dieser Vers handelt sicher nicht von sozialer Ungerechtigkeit, sondern entweder von einer höfischen oder kultischen Sitte. Den Sinn dieses Verses hat weder der alexandrinische Übersetzer noch der Verfasser der Pešittā verstanden. *ܠܗܘܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ*

Dieser gebraucht statt des Objektes noch ein synonymes Verbum. Es handelt sich hier in beiden Fällen um eine targumartige Umschreibung einer unerklärlichen Sache, die in beiden Fällen unabhängig voneinander erfolgt sein kann. In den Zeiten der Dolmetschergottesdienste mag solche deutende Erklärung des Gotteswortes nicht selten gewesen sein.

II. — Die Dodekaprophetonzitate bei Lucifer von Calaris (LUC)

1. — Abgesehen von dem langen Jonzitat, das in einen wesentlich anderen Typus hineingehört, lassen sich folgende Texte direkt mit Handschriften vergleichen: (Seitenzahl bei Hartel).

Os. 5,1 mit wc (Ath 128) Am. 7,10-17 mit cst (par 225)
Am. 8,10 (Tob. 2,6) mit cst (par 226)
Mich. 2,1-3 mit cst (Ath 128) Mich. 3,9-11 (Ath 128)
Mich. 6,6-8 mit sg (Ath 128) Hab. 2,5 mit sg (Ath 129)
Hab. 2,9 mit sg (Ath 130) Soph. 1,12 mit sg (Ath 130)
Soph. 2,3 mit sg (Ath 130) Soph. 3,1-5 mit sg (Ath 130)

Mit vorhandenen Handschriften sind direkt nicht zu vergleichen:

Am. 5,7 (Ath 128)	Johel 12,12.13 (reg 64)
Ambacum 1,4.13 (Ath 129)	2,12 (Ath 130)
Zach. 1,14.15 (Ath 131)	7, 9-13 (Ath 131) 8, 15-17 (Ath
Zach. 8,19 (Ath 132)	Mal. 1,6 (Ath 132) [132]
Mal. 2,17 (Ath 133)	Mal. 3,13-4,1 (Ath 134)

Wie abhängig LUC von seinem Bibelcodex ist, wie kritiklos er seine Zitate abschreibt, zeigen die zahlreichen Fehler, die sich in seinen Bibeltextrn finden: Vgl. zu Os. 5,1 Am. 7,16 Mich. 3,10.11 Hab. 2,9 Soph. 3,3.4 Zach. 8,15 Mal. 2,17¹.

2. — LUC und cst sg weichen in folgenden Lesarten voneinander ab: (LUC cst sg)

Am. 7,14 pastor caprarum / pastor eram caprarum αἰπόλος ἡμῶν
vellicans / bellicans mora κνίζων σνκάμινα
7,15 vade prophetare / vade et profetare βάδιζε καὶ προ-
φήτευσσον
7,16 in domo | in domum ἐπὶ τὸν οἶκον
7,17 in terra immunda | in terram immundam ἐν γῇ
ἀκαθάρτῳ

1. Vgl. ZIEGLER, *Nachrichten* Phil.-hist. Kl. (1943) S. 391-399.
der Ak. der Wiss., Göttingen,

Mich. 2,2 concupiebant | concupiscebant ἐπεθύμουν

Mich. 6,7 aut si | si εἰ

fructum | fructus καρπὸν

6,8 renuntiandum tibi est | renuntiatum est tibi ἀνηγγέλη σοι

quod | quid τί

exquisivit | exquirat ἐκζητεῖ

deo | domino deo κυρίου θεοῦ

Hab. 2,5 inferus | infernus. — Infernus ist ohne Zweifel die unseren Handschriften entsprechende Lesart Jon. 2,3 est, inferus ist dann nur ein Schreibfehler. Der erste Übersetzer hätte ohne Zweifel inferi gesagt. ἄδης

Soph. 3,2 exaudivit | audivit εἰσήκουσεν

disciplinam | doctrinam παιδείαν — Beide Wörter sind schon für die älteste lateinische Bibel nachweisbar, die für viele Texte die CY te ist. Doctrina findet sich Is. 53,5 te 2,13 ; es muss dies bei CY ein seltener Ausdruck gewesen sein. Denn hab 1187,7 sq und te 3,66 168,6 begründet er das Lob der disciplina durch 5 Schriftstellen und zwar : Jer. 3,15 Prov. 3,11 Ps. 2,12 49,17 Sap. 3,11. Nur bei Jer. heisst das griechische Wort ἐπιστήμη sonst liegt überall παιδεία zu Grunde. Vgl. AU zu Ps. 118,66. Sed disciplinam, quam Graeci appellant παιδείαν. Disciplina findet sich auch Ez. 13,9 bei GI und Prov. 2,17 in einer erstmalig von Vogel edierten Wiener Palimpsesthandschrift, hier freilich als Übersetzung von διδασκαλίαν. Dieses gleiche Zitat findet sich auch bei FU und m. Hier aber lesen wir bereits doctrina. Vgl. Am. 3,7 im sg. Doctrina scheint sich also später durchgesetzt zu haben. Zu disciplina auch Is. 50,4 Pra 23.273,2.

Soph. 3,2 confidit | confidebat ἐπεποθέει

3,3 sicut leones fremunt | praep. in ea ἐν αὐτῇ

3,4 impie agunt | + legem ἀσεβοῦσιν νόμον

3. — Die Ausführung über das Wort « disciplina » hat uns gezeigt, dass LUC sicher den Text gebraucht hat, der vom ersten Übersetzer des est sg stammt. Er hat ihn freilich nicht geprägt, sondern bereits vorgefunden. Abschreiber brachten dann den weniger gebräuchlichen Ausdruck zu Ehren.

Ähnliche Wahrnehmungen machen wir, wenn wir jene Texte betrachten, die zwar nicht handschriftlich belegt sind, die aber auch bei anderen Schriftstellern in ähnlicher Form vorkommen. So finden wir Mich. 3,9-11 bei GI. Die einzige Abweichung, die bedeutsam ist, steht 3,9 und heisst « duces », eine Ausdruckweise, die sich auch Mich. 2,9 cst und 7,5 sg bietet. Dafür lesen wir « praepositus » Mal. 1,8 ἡγοούμενον bei GI. Der erste Übersetzer des cst sg scheint mithin beide Ausdrücke gekannt zu haben, aber in Mal. 3,9 ist « praepositus » ursprünglich. Kannte man dieses Wort schon in der Zeit TE? In seinen Schriften gebraucht er es nicht, wir finden dieses Wort aber bei PRIM, der zu Apk. 6,6 schreibt: « In tritico et ordeo ecclesiam dixit, sive in magnis et minimis sive in *praepositis* et populis ».

Zach. 7,9 ff. finden sich ebenfalls bei GI. Auch m und PS-VIG Var bieten den Text. Die Unterschiede, die sich zwischen den einzelnen Zeugen aufweisen lassen, erklären sich daraus, dass GI Lesarten aus der ältesten Bibel aufbewahrt hat und auch später Lesarten aus anderen Typen aufgenommen hat. So kommt « contumaces fuerunt », auch in der Tyconiusbibel vor. Is. 63,10 ist « contumaces fuerunt » zitiert bei TY II.10,3. Das « dissuaserunt » bei LUC ist aber konsequenter, weil 7,12 bei ihm und GI « insuadibile » steht.

Die Abweichungen des LUCtextes von m erklären sich daraus, dass m einen Text bietet, in den sich zahlreiche Lesarten aus einem anderen Übersetzertyp eingeschlichen haben. Wenn Zach. 7,10 statt des ursprünglichen « per potentiam nocere » « opprimere » bietet, so ist zu beachten, dass m auch Jer. 22,3 denselben griechischen Ausdruck so übersetzt.

4. — Mit anderen Worten: LUC hat seine Zachitate wörtlich einem Codex entnommen, der ein Vorfahr unserer Handschriften gewesen sein kann. Dass auch seine Malzitate nicht von ihm selbst übersetzt sind, versteht sich von selbst. Es muss aber aus ernsthaften Gründen bestritten werden, dass diese Zitate zur Textform cst sg LUC gehören. Im Wortschatze stellen wir folgende Abweichungen fest:

Mal. 2,17 coram ἐνώπιον

al. in conspectu Qs. 2,10 Soph. 3,20 coram Agg.
2,14 cj

- 3,14 praecepta illius *φυλάγματα αὐτοῦ*
 al mandata sua Soph. 1,12
 ambulare *πορεύεσθαι*
 al nur ire und abire
 ante conspectum *πρὸ προσώπου*
 al a facie und ante faciem Mich. 2,13 ante fa-
 ciem Mich. 6,4 Joel 2,3 cj
- 3,16 intendit *προσέσχευ*
 al attendere ist die gewöhnliche Lesart unserer Hand-
 schriften. Vgl. Os. 5,1 bei LUC und im wc. Wenn
 wir Zach. 1,4 sg intendere finden, so ist das ein spä-
 terer Eindringung, wie wir solche auch im Aggtext
 des sg haben. Vgl. coram Agg. 142, intendere bei
 Os. 5,1 GI
 memorialem *μνημοσύνου*
 al memoria Os. 12,6 14,8
 metuentibus *ἐνλαβονμένοις*
 al timere Soph. 1,7 Hab. 2,20 pavere Soph. 3,12
- 3,17 in possessione *εἰς περιποίησιν*
 al in adeptionem Agg. 2,10 possidebant *περι*
ἐποιούντο Ez. 13,18 sg GI acquirit Prov. 6,32 m
- 3,18 injustum *ἀνόμου*
 al iniquus Mich. 6,10.11 Hab. 3,13
- 4,1 ut sarmenta *καλάμη*
 al stipula Mich. 7,1 Joel 2,5 Abd. 18
 derelinquetur *ὀπολειφθῇ*
 al subrelinquere Soph. 3,3 sg LUC derelinquere
 Abd. 5 nicht ursprünglich.

Es folgen jetzt einige Übersetzungen, die sich auf einen griechischen Text nicht zurückführen lassen. Sie deuten aber darauf hin, dass Mal. bei LUC zu einer anderen Textgestalt gehört als die übrigen Texte:

Mal. 2,17 und 3,17 deus für *κύριος*. — Diese Übersetzung treffen wir auch Os. 10,3 sg 11,10 sg CY Am. 8,11 GI Mich. 3,4 GI 4,2 m 7,9 AM Jon. 4,2 LUC Agg. 1,12 CY. Es scheint mithin gerade in der ältesten Textform der Bibel üblich gewesen zu sein, *κύριος* und *θεός* miteinander zu vertauschen.

3,13 consilia ist allenfalls das griechische *λογισμούς*

- 3,16 detraxerunt *κατελάλησαν* — detrahere gehört zu den Lieblingswörtern TE vgl. Thesaurus ling. lat. V, 822 ff Vorkommen im Bibellatein unter d p. 830
- 3,15 magnificamus *μακαρίζομεν* — Der älteste Übersetzer biblischer Texte gebraucht diesen Ausdruck von der Lobpreisung Gottes, hier wird er von der Seligpreisung der Menschen gebraucht. *μακαρίζειν* *magnifica deum tuum sco* 5.155,12 1 Cor. 6,20 *magnificare deum res* 10.39,17 *δοξάζειν*
- 3,15 renovantur *ἀνοικοδομοῦνται* — *reaedificare* sagen die altlateinischen Handschriften Os. 2,6 Mich. 1,10
- 4,1 scelera *ἄνομα* 3,15 für dasselbe Wort *iniqua*. *scelera* für *ἀνομίαι* Heb. 10,17 d (Schä 33) *scelestus* für *ἄνομος* Is. 1,4 Jud. 3.260,37 und Is. 13,11 TY IV.51,11 *scelus* für *ἀνομία* und *sceleratus* *ἄνομος* Ez. 3,19 LUC. Die nahe Beziehung des Ez. bei LUC zur Tyconius-bibel ist bekannt. *conscelerare legem* *ἀσεβεῖν νόμον* — bei TY deutet auf den gleichen Sachverhalt hin.

Man kann mithin die Zitate LUC als Fragmente eines Bibelcodex ansehen. Die fast wörtliche Übereinstimmung mit vorhandenen Handschriften ist der beste Beweis dafür. Wo er also nicht übereinstimmt, schreibt er offenbar aus Handschriften ab, die wir heute nicht mehr besitzen.

III. — Das Dodekapropheton bei Priscillian (PRIS)

1. — Für die Textform des Dodekaprophetons, den unsere Handschriften bieten, gibt es unter den Schriftstellern des christlichen Altertums noch mehrere andere Zeugen. Einer von ihnen ist der Häretiker Priscillian, der in Spanien gewirkt hat und im Jahre 385 zu Trier hingerichtet worden ist¹.

1. F. C. Burkitt macht auf die Übereinstimmung von Hiob 40, 3-9 bei PRIS und aufmerksam: *The Old Latin and the Itala Texts and Studies Cambridge*, IV, 3, 1896, S. 32,

PRIS zitiert folgende Verse : Os. 2,2.6.9.10.18 4,5 13,4 14,10 Am. 5,8 (Joel 2,28-32 gehört in die Textgeschichte der lateinischen Apostelgeschichte) Hab. 2,1.18.19, Teile der Verse Soph. 3,8 und Mal. 4,5 sowie Mich. 5,5. Ausserdem finden wir bei ihm Anspielungen an Os. 2,17 4,13.19 und Joel 2,23.

Auffällig ist es, dass PRIS einige Zusätze kennt, die in unseren Handschriften nicht enthalten sind und auch in der griechischen Überlieferung fehlen :

- Os. 2,2 a facie *plebis* meae | a facie mea cst — Ein *λαοῦ* fehlt in der griechischen Überlieferung, jedoch scheint dieses Wort « plebs » das der Urschrift des cst entsprechende Übersetzungs wort zu sein, obwohl « populus » häufiger ist. « Plebs » steht circa 11 mal, « populus » 24 mal. Vgl. auch Os. 4,6 bei PRIS und im sg. Dafür fehlt « populus » im Jer. des wc vollständig, nicht einmal zur Abwechslung wird es gebraucht. Jer 12,16 gebraucht 3 mal « plebs »
- Am. 5,8 faciem *totius* terrae. *πάσης* fehlt in m und wird nur von W und 26 geboten. « Totius » ist aber eine Form die dem cst und sg unbekannt ist. Mich. 4,13 steht universae, Soph. 1,18 3,8.19 steht omnis. « Totius » entspricht der von einem Teil der Glizitate gebrauchten Textform. Vgl. Zach. 3,5 auch bei m.
Ecce iudicium ad matrem vestram ist ein Zusatz zu Os. 2,2, im Vergleiche zum sg.

2. — Wir bringen jetzt jene Stellen, an denen eine Abweichung des Textes PRIS zu unseren Handschriften vorliegt.

- Os. 2,2 iudicate | iudicamini sg wc *κρίθητε* || quia haec non est uxor mea wc | quia non haec uxor mea *ὅτι αὐτῇ οὐ γυνή μου* || nec ego sum | et ego non sum wc | et ego non sg *καὶ ἐγὼ οὐκ* || illius | ejus wc sg *αὐτοῦ* | a medio | de medio *ἐκ μέσου*
- 2,6 concludam sg | saepio wc *φράσσω* || matris vestrae | ejus wc sg *αὐτῆς* || sudibus sg wc | in sudes sg *ἐν σκόλοπιν* || non aedificabo | reaedificabo wc non reaedif. sg *καὶ ἀνοικοδομήσω* || iter | vias wc sg *τὰς ὁδοὺς* || semitas | semitam *τὴν τρίβον* ||

- 2,7 melius | bene καλῶς
 2,10 ipsius | ejus wc sg αὐτῆς
 2,18 volatilibus | volucris sg πετεινῶν
 4,5 adsimilavi | similavi ὁμοίωσα
 14,10 percipiet | intellegens συνήσει ||sciet | agnoscet ἐπι-
 γνώσεται || illas | eas ἀτά

Hab. 2,1 quis | quid τι

Illius für αὐτοῦ gibt es in unseren Handschriften nicht, es findet sich Nah. 3,3, bei TY, ebenso Hab. 3,5 in R. Die Übersetzung der Präpositionen ἐκ mit a kommt kaum vor, auch Jer. 12,14 wc bietet de medio, dagegen scheint ab die gewöhnliche Wiedergabe von ἐκ in te CY zu sein. ab Hierusalem in Mich. 4,2 a diebus saeculi in Mich. 5,2.

Für iter in 2,6 verweisen wir auf Mich. 4,2 im BOD, via ist aber sonst in unseren Handschriften das Ursprüngliche, auch die Jer. texte des wc haben es.

Ipsius für αὐτοῦ ist ausserordentlich selten. Es steht Os. 8,14 cst sg 9,8 cst sg Mich. 4,12 sg 5,2 sg und Hab. 3,19 sg. Im letzteren Texte steht das Wort mit claritas zusammen, ein Beweis, dass es vom ersten Übersetzer vorgefunden wurde.

Die Os-texte des sg bieten alle volucres, jedoch scheint volatilia, das sonst nur Soph. 1,3 vorkommt, ursprünglich zu sein, denn es steht auch in den Jertexten des wc. 15, 319,7 auch Os. 2,12 wc.

Percipere für συνήμι kennen unsere Texte nicht. Mich. 4,12 cst Jer. 23,5 wc haben intelligere. Dagegen ist in den vorhandenen Texten weder scire noch agnoscere das Übersetzungswort für ἐπιγινώσκειν, sondern cognoscere.

Zu illas vergleiche man TY, IN und AU.

3. — Dass PRIS bzw. der Schreiber des von ihm benutzten Bibelexemplars neben dem cst sg noch andere Textformen der altlateinischen Bibel gekannt haben muss, versteht sich von selbst. Dieser Tatbestand wird noch deutlicher, wenn man einige Anspielungen auf Dodekaprophetontexte ins Auge fasst.

Os. 2,17 spricht von der Ausrottung des Baalskultes. Das griechische ἐξάλειψαι, dem im masoretischen Texte הִסִּיר entspricht, wird durch die kräftigen Ausdrücke « eradicaire » und « exterminare » wiedergegeben. « Exterminare » würde nun unseren Handschriften entsprechen, « eradicari » finden

wir Is. 29,20 im wc, wo es von der Ausrottung der ἀνομοῦντες gebraucht wird.

In einer Anspielung auf Os. 4,19 gebraucht PRIS das Wort « sacrarium » θυσιαστήριον. Den gleichen Ausdruck finden wir in einer Marginallesart des cst zu Os. 8,12. Es ist bestimmt aus einer anderen Bibel eingedrungen¹.

IV. — Das Dodekapropheton bei Salvianus von Marseille (SALV)

Salvianus von Marseille, der nach 480 gestorben ist, hinterliess ein Werk über die Weltregierung Gottes (gu) und eine Schrift paränetischen Inhaltes (eccl)². An Dodekaprophetonzitaten finden sich hier: einige Worte aus Os. 1,6 verbunden mit 2,23 Am. 7,9a Mich. 2,10b Jon. 4,9.11, die Sentenz vom Augapfel nach Zach. 2,8.

1. — Alle diese Zitate lassen erkennen, dass dem Salvian eine etwas spätere Form des cst sg bekannt gewesen sein muss. In Os. 2,23 lesen wir bereits « populus », während das Ursprüngliche « plebs » gewesen zu sein scheint. Am. 7,9 ist zwar in unseren Handschriften nicht belegt. Jedoch sind die Wörter nachzuweisen. « Exterminabuntur » für ἀφανισθήσονται lesen wir Os. 10,2 sg, « hujus » für τοῦ Os. 1,5 sg und Mich. 1,13 cst, zu « risus » vergleichen wir Mich. 1,10. In Mich. 2,10 bietet SALV sogar das ursprüngliche mit « spurtitia ». Sein Zeugnis wird gestützt durch AM. Cst weist hier mit « immunditia » eine eingedrungene Lesart auf. « Exterminati estis exterminio » weicht freilich ab. Für den griechischen Text passt besser « corrupti estis corruptione ». Für διαφθείρω finden wir indes « exterminare » auch Soph. 3,7 sg. Auch hier mag ein Eindringling vorliegen. Ebenso lassen sich alle Lesarten in Jon. 4,9.11, die cst sg nicht mehr bieten, aus anderen Stellen dieser Handschriften nachweisen, obwohl dies Zitat rein gedächtnismässig niedergeschrieben wurde.

1. DOLD, 1923, S. 32.

S. 21-23; SALV stimmt in Ez.

2. J. B. ULLRICH, *De Salviani Scripturae S. versionibus* (Programm) Neustadt 1883. Dodekaprophetonzitate stehen hier

mit TY und AU überein (S. 36-38). Andere biblische Bücher zeigen Abweichung von TY und AU.

2. — Die Sentenz vom Augapfel Zach. 2,8 scheint allerdings in cst sg nicht so gestanden zu haben. « Quoniam » statt « propter quod », « quasi » statt « sicut » und endlich « mei » statt « ejus ». « Mei » ist eine Vglesart, die aus dem griechischen Cod. W stammt, der überhaupt manche Veränderung am Texte der VL verursacht hat. Wir finden sie sonst noch bei TE PAT und in der Schrift PS-VIG Var.

V. — Das Dodekapropheton bei Fulgentius von Ruspe (FU)

1. — FU ist ein typischer Vertreter jener Form, die uns im cst sg vorliegt. Freilich hat sie schon manche anderen Einflüsse aufgenommen. Das erklärt sich leicht aus der vorgeschrittenen Zeit. Der Textform des cst sg gleichen oder kommen sehr nahe Os. 1,7 2,19 13,4 Am. 9,5 f. Hab. 3,11 Soph. 3.8-10 Zach. 2,6-9. Dagegen wollen Joel 2,12 f. und die Mal.zitate nicht zu der von cst sg vertretenen Form passen. Leider gibt es zu diesen Versen keinen handschriftlich belegten Text.

In Os. 2,19 ist « pietate » οἰκτιρμοῖς wichtig. Am. 9,5 f. ist auch noch mit AM zu vergleichen. In diesen charakteristischen Vokabeln stimmen sie überein :

5 lugebunt commorantes consummatio

πενθήσουσιν, κατοικοῦντες, συντέλεια

Nur 2 von ihnen stimmen überein

5 flumen cst Am fluvius FU ποταμός

6 repromissionem cst AM remissionem FU ἐπαγγελίαν

confirmat AM FU fundat cst θεμελιῶν

advocat cst AM vocat FU προσκαλούμενος

aquam, eam cst AM aquas, eas FU ὕδωρ, αὐτό

ei cst AM ejus FU αὐτῷ

Die meisten Abweichungen des FUtextes erklären sich restlos aus der Vg und sind verschuldet durch den Abschreiber des Mignetextes. So « fluvius, vocat, aquas eas, ejus ». Auch « remissionem » gibt keinen Sinn und ist Verschreibung aus « repromissionem ». Die einzige Abweichung, die man als echt bezeichnen kann, ist AM und FU gemeinsam, « confirmat ».

Das ist eine Lesart, die dem von AM vertretenen Mischtext entspricht und wahrscheinlich auch Var bekannt war.

Soph. 3,8,9 stimmen in beiden Textzeugen überein. 10 ist im sg nur ein Fragment, es enthält bei FU einen lukianischen Zusatz.

In Zach. 2,6-9 sind folgende Lesungen bestimmt zu verbessern :

- 2,7 salvamini in resalvamini nach FAU ἀνασώξεσθε
 habitatis in inhabitatis nach FAU κατοικοῦντες
 2,8 post gloriam misit me ad gentes post honorem misit
 me super gentes ct ὅπισω δόξης ἀπέσταλκέν με ἐπὶ
 τὰ ἔθνη

Die Zugehörigkeit dieses Textes zu dem von cst sg vertretenen Typ ergibt sich schon aus der dreimal hintereinander folgenden Wiedergabe von *διότι* durch « propter quod » und « eo quod » in 2,6. Es ist typisch für den Urtyp beider Handschriften. « Colligere » in 2,6 « resalvari » in 2,7 und « inducere » in Zach. 2,9 sind leicht im cst sg zu finden. Letzteres wird hier allerdings für *ἐπιφέρω* gebraucht. « Exspoliaverunt » liest FU gemeinsam mit FAUn. Es hat also die starke Vermutung der Echtheit an sich.

In unseren Text haben sich nun einige aus dem Mischtyp wc m HIL AM Var. stammende Lesarten eingeschlichen, die genau zu bestimmen sind :

- 2,7 inhabitatis vgl. Am. 8,9 in m und im cst
 tamquam vgl. Os. 4,15 wc Mich. 1,4 HIL ὥς
 praeda praedantibus vgl. AM PS-AU sol Var. z St. spolia spoliaverunt FAUn

2. — Während die bisher betrachteten Zitate nur einige fremde Einflüsse zeigen, ändert sich das Bild bei Joel 2,12 f. und Mal. 2,17 von Grund aus. Diese Zitate kommen nämlich in m in fast genau derselben Form vor wie bei FU. In Joel 2,12 fehlt bei FU « ex tota anima vestra ». Joel 2,13 hat m « patiens in malignitatibus », FU « patientiam habens in malis ». LEO, der sonst das Zitat genau so kennt, zitiert nur bis « misericors ». Beide aber haben « poenitentia » verlesen in « patientia ». Schon dies ist ein Beweis dafür, wie eng sie zusammengehören. « Magnanimis » in 13 scheint

ebenfalls verlesen zu sein. Auch bei LEO heisst es « magnanimus. » AM und LUC sind hier zum Vergleich nicht heranzuziehen, da sie der Textform CY bezüglich dieses Zitates folgen.

Ex. 34,6 enthält z.T. die gleichen Vokabeln als Eigenschaften Gottes. Es wird sowohl von wc als auch von FU zitiert. Die Wiedergaben der einzelnen Wörter sollen jetzt miteinander verglichen werden :

misericors omnes	ἐλεήμων		
miserator wc	indulgens FU	patiens FU	LEO PAC
	οἰκτιρῶν		
longanimis wc	-us PAC	patiens FU	magnanimus FU
	LEO μακρόθυμος		
multa misericordia wc	multae misericordiae FU		
multum misericors FU	LEO πολυέλεος		

Diese Zusammenstellung zeigt uns nicht allein, wie verschieden die Übersetzung griechischer Wörter derselben Art von Buch zu Buch ausfallen können. Wenn sie nun bei den drei zeitlich und örtlich so weit auseinanderliegenden Textzeugen übereinstimmen, so verrät das eine gemeinsame Quelle. Sowohl LEO als auch FU haben sicher schon PS-AU spe benutzt. FU hat den letzten Ausdruck dann selbsttätig geformt.

Aus PS-AU spe ist auch Mal. 2,17 zu erklären. Bis auf orthographische Varianten, von denen bonus vielleicht nach vg zu erklären ist, stimmen beide Textzeugen überein. LUC kann als Zeuge des cst sg hier bei Mal. nicht angeführt werden. Immerhin fehlt in m und FU der auf Verwechslung von Δ und Λ beruhende Lesefehler. EYΔOKHZEN | EYΔOΓHZEN.

Zusammenfassend lässt sich sagen, dass FU seine Dodekaprophetonzitate z.T. nach cst sg gibt und eine Handschrift ausschreibt, zu einem anderen Teile aber nach PS-AU spe zitiert ¹.

1. Ezzitate von m TY und FU finden sich fast Wort für Wort in PS-CY pae wieder. Es ist dies ein Beweis dafür, dass Ez. allgemein nach der Donatistenbibel zitiert wurde. Ken-

nedy sagt über Burkitts TY : « It must be noted that there is a considerable difference between Tyconius text of Is. and of Ezk. Burkitt suggests that perhaps there was a partial revision

VI. — Die Dodekaprophetonzitate des Victor von Cartenna (PS-AM pae)

M L 17 steht als ein Werk des AM eine Schrift « De paenitentia ». Dieses Buch der « paenitentiae officia et merita » weist Gennadius dem Victor von Cartenna zu. Aus dem Dodekapropheton werden in dieser Schrift folgende auf die öffentliche Busse bezüglichen Stellen zitiert : Os. 14,2,3 Joel 2,12 Jon. 3,4 Zach. 1,2,3.

Das lange Oszitat ist mit der im cst sg stehenden Textform identisch¹. Auch der Zusatz von der Macht der Sündenvergebung nach 534 764 mg und die eingedrungene Stelle Is. 55,2, die von Syh. 49' 130'239 534 u.a. vertreten wird, fehlen nicht.

Das Zitat kennt allerdings kleine Auslassungen und wird offenbar nicht wortwörtlich sein. Es zeigt aber insbesondere durch « reverti, propter quod, epulari », wohin es gehört. Denn « reverti » scheint der ständige Ausdruck im cst sg für die religiös-sittliche Bekehrung zu sein. Os. 11,5 12,7 14,8. Vgl. dagegen Os. 6,1 im wc. « Remittere » scheint gegenüber « dimittere » des sg persönliches Eigentum des Verfassers zu sein.

Wenn wir nun Joel 2,13 und Zach. 1,3 « converti » lesen, so ist auch diese Ausdrucksform die in den beiden Zitaten gebräuchliche. « Reverti » steht in Joel 2,12 nur bei CY LUC und Zach. 1,3 bei GI. Umso erstaunter sind wir, vier von den fünf persönlichen Eigenschaften Gottes so zitiert zu finden wie sie bei CY stehen. Nur das Wort « miserationis » ist durch « misericordiae » ersetzt. Es ist nur schade, dass in den Handschriften dieser Text nicht zu vergleichen ist.

Jon. 3,4 ist auch nicht nach cst mit « evertetur » (vgl. « eversio » Os. 8,7) sondern mit dem bei LUC AU vg vorkommenden « subvertetur » niedergeschrieben. Offenbar ist das kurze Zitat gedächtnismässig wiedergegeben.

of the African Bible anterior to Cyprian. The result of which is seen in the text of Ezk. » Dictionary of the Bible. Ed. by J. Hastings Edinburg 1898-1904, v. III, p. 47 ff.

1. PS-AM pae und PS-CY pae stehen Zach. 1,3 und Os. 14,2,3, nebeneinander. Hier wären Fingerzeige für die Datierung beider Schriften.

VII. — Das Dodekapropheton in der Exhortatio (PS-CY pae)

Die von Wunderer und Miodoński herausgegebene « Exhortatio » besteht aus einer Reihe von Bibelstellen, die nach bestimmten Gesichtspunkten in speculumähnlicher Art aneinandergereiht sind. Ihre Datierung ist vielleicht möglich, wenn man die Reihenfolge der zitierten Bücher ins Auge fasst. Das Dodekapropheton steht wie vg nach den Grossen Propheten.

1. — Aus dem Dodekapropheton werden in der Schrift zitiert : Os. 14,2.3 Mich. 7,2.3.8.9 Soph. 2,1-3 Zach. 1,3. Alle diese Texte vertreten in wesentlichen Zügen die Textgestalt des cst sg.

Unter den Abweichungen bemerken wir zunächst zwei Zusätze. Hinter « dicite ei » Os. 14,3 fügt sie hinzu « adorantes ». Für diesen Zusatz ist bei Ziegler ein Zeuge nicht angegeben. Ein anderer Zusatz findet sich Soph. 2,3 « quaerite mansuetudinem ». A. Miodoński bemerkt : « Verba spuria mihi videntur, absunt enim a graeca versione omissaque sunt in libro de divinis scripturis et apud Luciferum.... cum quo saepissime auctor exhortationis verbis consistat »¹. Ohne jede griechische Bezeugung ist dieser Zusatz indes nicht. Zi. führt an : L' 407 und vor allen Dingen W, der so oft in die altlateinische Überlieferung hineinragt.

Eine Variante, die eine andere griechische Lesart voraussetzt, steht in Mich. 7,8. « Sederò » gegen « ambulavero » im sg. In dieser Lesung stimmt AM überein.

Dort, wo sg das griechische *συνδέθητε* Soph. 2,1 mit « conligamini » und GI mit « jungimini » wiedergibt, sagt die EXH « deprecamini ». Es ist dies wiederum eine Verbesserung nach der ursprünglichen Lesart des Cod. W (*συνδεθήτε*). *κατεδέθη* wird sg Ez. 30,21 durch « es(t) deprecatus » übersetzt.

PS-CY pae zitiert also eine Handschrift, die gegenüber dem

1. *Incerti auctoris Exhortatio de paenitentia*. Cracoviae 1893 z. St.

ursprünglichen Texte des cst sg Verbesserungen erfahren hat. Wie Mich. 7,8 und in gewisser Hinsicht auch Soph. 2,1 kann dies ein Exemplar gewesen sein, das auch AM gehabt hat, also ein Mischtext.

2. — Jedoch treten hier solche Verbesserungen nur vereinzelt auf : PS-CY pae / sg :

Os. 14,2	convertere	revertere sg
	vgl. Zach. 1,3	<i>ἐπιστράφητι</i>
14,2	quoniam	propter quod
	dagegen Mich. 7,8	<i>διότι</i>
Mich. 7,8	noli gaudere super me	
	noli supergaudere mihi	<i>μὴ ἐπὶ χαιρέ μοι</i>
Soph. 2,2	efficiamini	fias <i>γενέσθαι</i>
	veniat super vos	superveniāt super vos
		<i>ἐπελθεῖν ἐφ' ὑμᾶς</i>
	protegamini	tegamini <i>σκεπασθῆτε</i>

Bei diesen Verbesserungen war der Verfasser sicher auch persönlich beteiligt. Mich. 7,8 und Soph. 2,2 verdanken diese Fassung bestimmt nicht einer Einsicht in den anderen Codex, sondern dem Sprachgeföhle des Verfassers.

Es scheint, dass « reverens » in Mich. 7,2 gegenüber « metuens » des sg das ursprüngliche ist. Es ist auch die Lesart bei GI. Der wc des Jer., der uns oft darüber Aufschluss gibt, welches die ursprüngliche Lesart im Dodekaprophetontext des cst sg ist, übersetzt Jer. 15,17 *ἐδλαβεῖσθαι* mit « vereri ». « Veritas » in den Handschriften Wunderers ist ein späteren Schreibfehler¹.

1. Der Urtyp der Konstanzer Übersetzung des Dod. scheint haargenau dem von K. Th. Schäfer angenommenen Urtyp des Cod. d zu entsprechen. Vgl. Schä S. 41 u. 120. Den vorliegenden Text d rechnet auch Schä zu den Mischtypen. S. 102. Unser Donatistentyp wäre dann r. Für unsere Beweisführung sind folgende Vokabeln des Hebr.

aufschlussreich « introire » r « intrare » d 6,20 « sermo » r « verbum » d 7,28 « holocaustum » r « olocautoma » d 10,6,8 « iniquitas » r « scelus » d 10,17 « retribuere » r « reddere » d 10,30 « obprobrium » r « impropertium » d 10,33 « quaerere » r « inquirere » d 11,6 « promissio » r « repromissio » d 11,9.

SUMMARIUM

His in lucem edidimus tertiam partem operis, cui titulus est: Das Dodekapropheton der lateinischen Septuaginta. Untersuchungen über die Herkunft und die geschichtliche Entwicklung der lateinischen Textgestalt des nichthieronymianischen Dodekapropheton. *Cuius operis summarium vide in adnotatione pag. 27.*

Auctor textum prophetarum minorum traditum in fragmentis Constantiensibus et Sangallensibus prorsus differre a textu Ezechielis eorundem fragmentorum ostendit. Quos textus a duobus translatoribus ingenii maxime varii translatus fuisse, at citationes Tyconii textum minorum prophetarum exhibere congruentem cum textu Ezechielis in praedictis fragmentis verisimile est. Codices, ut exarati sunt, habere non videntur textum genuinum, sed locos multos mutatos esse decursu temporum lectionibus typi Tyconii constat.

Non dubitamus, quin archetypus fragmentorum nostrorum translationem interlinearem constituerit, cujus auctor accuratissime unamquamque vocem graecam ubicumque eadem voce latina interpretatus est neglegens omnino regulas et grammaticam linguae latinae. Citationes sequentium scriptorum congruunt cum fragmentis Constantiensibus et Sangallensibus: Luciferi Calaritani, Priscilliani, Salviani Massiliensis, Fulgentii de Ruspe, Victoris de Cartenna, auctoris Exhortationis de paenitentia.

Abbreviationes usitatas vide p. 28. 29.

Les origines des écoles monastiques en Occident

PAR

Gustave BARDY

(Dijon)

Les historiens se plaisent volontiers à opposer les monastères de l'Orient où « l'on ne trouvera jamais surprenant qu'un saint moine soit illettré »¹ aux monastères de l'Occident où « la *lectio divina*, la lecture des livres saints et d'abord de l'office, paraît inséparable du plein exercice de la vie monastique »². Ils s'appuient dès lors sur cette opposition pour mettre en relief l'importance qu'a dû prendre de très bonne heure l'école monastique dans les pays de culture latine et l'on comprend sans peine la gravité d'une telle conclusion. Est-il permis de dire qu'un examen attentif des documents nous amène à des résultats plus modestes tout au moins pour la période des origines, la seule qui doive nous retenir ici.

* * *

Les origines du monachisme dans les pays de langue latine sont fort mal connues. On admet cependant qu'un rôle décisif fut joué par saint Athanase lorsque, après le concile de Tyr, il vint en Gaule où il avait été exilé et surtout lorsque, après son expulsion par ordre de l'empereur Constance, il s'in-

1. H. I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, p. 439.
2. H. I. MARROU, *op. cit.*, p. 439.

stalla pour un temps à Rome. Nous savons que l'évêque d'Alexandrie avait emmené avec lui un moine égyptien, Isidore, qui fit grande impression sur les chrétiens fervents de la capitale¹. Les récits d'Athanase, les exemples d'Isidore ne tardèrent pas à provoquer l'émulation et à favoriser l'éclosion de communautés monastiques jusque parmi les dames de la haute noblesse². Quelques années plus tard, la *Vie de saint Antoine* fut dès sa publication l'objet de deux traductions latines³. On les lut avec passion dans l'Occident entier⁴, et fort nombreux furent les hommes qui s'efforcèrent de rivaliser avec le grand ascète dont les prouesses excitaient l'enthousiasme. Enfin l'envoi en exil des grands défenseurs occidentaux de l'orthodoxie, Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Vercell, Denys de Milan, Hilaire de Poitiers, mirent ces évêques en relations personnelles avec des moines orientaux. Ceux d'entre eux qui revinrent dans leurs diocèses eurent à cœur, chacun à sa manière, de favoriser l'établissement de communautés monastiques⁵.

Si les influences orientales se manifestèrent ainsi pour provoquer la naissance et le développement du monachisme en Occident, on ne saurait guère douter que les premières communautés du monde latin aient gardé l'esprit de leurs

1. PALLADIUS, *Hist. lausiaca*, I, 4. Cf. JÉRÔME, *Epist.* 127, 5, Il ne serait pas absolument impossible que le monachisme occidental eût pris naissance à Trèves, lors du séjour de saint Athanase dans cette ville. Les moines de Trèves dont parle saint Augustin, *Confess.*, VIII, vi, semblent installés depuis un certain temps à l'époque où se place le récit.

2. Cf. Ph. SCHMITZ, *La première communauté de vierges à Rome*, dans *Revue Bénédictine*, XXXVIII, 1926, p. 189-195. Le monastère de sainte Agnès aurait été fondé par Constantine, fille de l'empereur Constantin, aux environs de 340,

3. Une de ces traductions est due à Évagrios d'Antioche. Une autre, plus ancienne, est l'œuvre d'un anonyme ; elle a été publiée par G. GARITTE, *Un témoin important du texte de la vie de saint Antoine par saint Athanase*, Rome, 1939, d'après un ms. de la Fabrique de Saint-Pierre de Rome.

4. Cf. AUGUSTIN, *Confess.*, VIII, vi, 15.

5. Eusèbe de Vercell introduisit même la vie commune dans son clergé et fut le premier à se soumettre à ses exigences. L'organisation de la communauté de Vercell semble même antérieure à l'exil de l'évêque. Saint Ambroise, *Epist.* LXIII, 66,

modèles¹. Sans doute, il y eut des adaptations nécessaires². Le climat plus rude de nos pays ne permettait pas aux ascètes de pratiquer les dures mortifications qui étaient possibles en Égypte et les chrétiens d'Italie, d'Afrique et de Gaule n'étaient pas disposés à accomplir des exploits semblables à ceux des Pères du désert. Cassien s'en plaint quelquefois avec amertume, mais il est obligé de tenir compte des circonstances et de se montrer indulgent³. Dans l'ensemble, les premiers moines d'Occident ne furent pas plus intellectuels ni même plus cultivés que leurs frères d'Orient ; et s'ils avaient quitté le monde pour vivre à l'écart du tumulte des villes, leur dessein avait été de se consacrer au service de Dieu dans la contemplation, dans la solitude et dans le silence, non pas de copier des manuscrits ou de se livrer à l'étude. Il peut y avoir eu parmi eux des hommes instruits : les deux officiers de la cour impériale qui, à Trèves, abandonnent le monde

attribue aux habitudes austères qu'avait prises Eusèbe la facilité avec laquelle il supporta les dures conditions de son exil.

1. L'influence de l'Égypte demeura particulièrement sensible. De nombreux occidentaux visitèrent les colonies monastiques du désert : cf. P. DE LABRIOLLE, dans A. FLICHE et V. MARTIN, *Histoire de l'Église*, Paris, 1936, III, p. 366-367. Plusieurs demeurèrent dans les couvents ou les solitudes du pays et saint Jérôme traduisit en latin la règle de saint Pachôme à l'usage des frères occidentaux qui ne connaissaient ni le grec ni le copte. Plus tard, Cassien, dans les *Institutions* et dans les *Conférences*, s'inspira surtout des souvenirs qu'il avait rapportés de son long séjour en Égypte. Les *Conférences* sont même censées rappeler les enseignements exprès des grands docteurs de l'ascétisme égyptien ; Cassien pro-

pose leurs leçons à Léonce de Fréjus et à Helladius, à Honorat et à Eucher, aux moines de Lérins, comme des modèles à imiter.

2. La règle de saint Pachôme fut popularisée en Occident par une recension brève de la traduction latine ; cette recension élimine les éléments spécifiquement égyptiens, substitue aux indications relatives à la culture des palmiers des données sur l'exploitation de la vigne etc. Cf. A. BOON, *Pachomiana latina*, Louvain, 1932, p. XXXIX-XLII. Elle paraît du reste ne s'être répandue qu'assez tard dans nos pays

3. Cf. CASSIEN, *Instit.*, II, 7 ; III, 5 ; IV, 13. Cependant, dès la préface des *Institutions*, Cassien ajoute : « Si rationabilis possibilium mensura servetur, eadem observantiae perfectio est etiam in impari facultate ». Mais il ne fait pas cette concession de bon cœur,

pour mener la vie monastique, même s'il ne s'agit pas, comme l'a supposé P. Courcelle¹, de saint Jérôme et de Rufin, sont des esprits cultivés ; mais ils constituent presque des exceptions et il serait imprudent de généraliser leur cas.

Les premiers renseignements un peu complets que nous avons sur le monachisme occidental concernent saint Martin de Tours². Sulpice Sévère, son biographe, nous apprend

1. P. COURCELLE, *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*, Paris, 1950, p. 181-187.

2. Nous ne nous arrêterons pas sur les données fournies par les *Consultationes Zacchaei et Apollonii*. Dom Morin attribue cet ouvrage à Firmicus Maternus et le date des environs de 360. F. CAVALLERA, *Un exposé de la vie spirituelle au IV^e siècle*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, t. XVI, 1935, p. 132-146, sans s'arrêter à la question d'auteur, croit pouvoir affirmer que le dialogue a été écrit à Rome vers 360. Je crois cette date trop reculée et serais disposé à situer l'ouvrage tout à la fin du IV^e siècle ou au début du V^e. Le tableau qu'il trace de la vie cénobitique n'est pas moins intéressant :

« Ils habitent des lieux retirés, même s'ils vivent dans les villes ; sans faire superbement ostentation de leur genre de vie, ils regardent comme une faute de vouloir y renoncer sur les instances des autres. Ils ont un lieu de réunion commun, mais non pour l'habitation ; leur habit est humble, leur nourriture sans attrait. Attentifs à la psalmodie, ils y recourent fréquemment, il y a des heures déterminées par périodes pour s'acquitter de leur dévotion à louer Dieu. Le jeûne

pèse sur eux sans discontinuer jusqu'au soir ; chacun s'occupe comme il sied durant le jour au travail. Pas de propriété personnelle ; celle qui est commune est insuffisante ; aussi la paresse est elle odieuse à tous ; la nourriture ne provient que du travail. On couche sur des joncs et de légères couvertures revêtent les corps livrés au sommeil. La nuit même a ses moments fixés pour la prière et les veilles sont pratiquées » (III, 3, trad. F. CAVALLERA, *art. cit.*, p. 142).

L'auteur parle ensuite de ceux qui occupent le premier rang dans cette observance, c'est-à-dire des solitaires :

« Ils habitent seuls le désert et les solitudes incultes... soit dans des rochers creusés en habitations, soit dans des cavernes souterraines les protégeant contre le soleil et la pluie ; du pain moisi et sans accompagnement est leur nourriture ; leur boisson est l'eau pure des sources. Leur habit est fait de peaux et de cilices et toute leur activité est consacrée à la lutte du corps et de l'esprit. D'incessantes prières montent à Dieu qui tiennent lieu de sacrifice ; ou, si la prière cesse, c'est pour chanter la louange divine par la psalmodie et accroître l'ardeur de l'âme

que, dès l'âge de douze ans, étant encore catéchumène, Martin rêva du désert et qu'il aurait satisfait à ces aspirations si la faiblesse de l'âge n'y avait mis obstacle et il ajoute qu'il continua dès lors à avoir l'esprit hanté pour les cellules des moines¹. Ce ne fut pourtant que beaucoup plus tard, après avoir servi dans l'armée impériale, que Martin put réaliser le rêve de son enfance. Vers 360, lorsqu'il eut quitté le métier des armes et reçu le baptême, il s'arrêta à Milan où il aménagea pour lui une cellule de solitaire. Mais il ne tarda pas à y être en butte aux persécutions des Ariens, si bien qu'il se retira dans une île appelée Gallinaria, en compagnie d'un prêtre riche en vertus surnaturelles, et qu'il y vécut quelque temps de racines et d'herbes².

Quelque temps après, sur la nouvelle que saint Hilaire, pour qui il avait une profonde vénération et qui l'avait ordonné exorciste, était rentré à Poitiers, Martin alla rejoindre l'évêque ; et, non loin de la ville, à Ligugé, il installa pour

par l'exercice d'une religieuse allégresse. Il faut en outre mentionner la présence d'une foule disparate de démons : souvent la constance victorieuse doit entrer en lutte avec les ruses des esprits impurs » (*ibid*).

On peut comparer cette description avec celle que donne saint Augustin, *De moribus ecclesiae catholicae*, xxxi, 66-68 ; xxxiii, 78-71. Dans l'un comme dans l'autre cas, il semble y avoir au point de départ, des sources littéraires. Saint Augustin parle assurément de ce qu'il a vu à Milan et à Rome, mais il utilise également des descriptions toutes faites. Quant à l'auteur des *Consultationes*, il ne localise pas les moines dont il parle et il n'est pas sûr qu'il ait jamais rencontré un de ces ascètes. Comment tirer des renseignements précis d'un écrivain aussi livresque ?

1. SULPICE SÉVÈRE, *Vita Mar-*

tini, 2. Si saint Martin est né vers 335, il aurait eu douze ans vers 347. On peut croire qu'il a connu les ascètes orientaux par quelques récits de voyageurs.

2. SULPICE SÉVÈRE, *Vita Martini*, 6. On imagine volontiers ce qu'était la vie de Martin dans l'île de Gallinaria, en lisant la description faite par RUTILIUS NAMATIUS, *De reditu suo*, 525-526, du solitaire de l'île d'Urgo : « C'est là qu'un de nos concitoyens s'est perdu, s'est enseveli vivant. Car naguère encore ; il était des nôtres, ce jeune homme qui, issu d'ancêtres de haute qualité, restait digne d'en vie par sa fortune aussi bien que par son mariage. Poussé par les furies, il a abandonné le monde des hommes, et sa crédulité le fait vivre dans l'exil, d'une manière honteuse. Il s'imagine, le malheureux, que la crasse entretient les mystiques pensées »,

lui une cellule de solitaire ¹. Là il resta une dizaine d'années, non sans être rejoint par des compagnons qui désiraient imiter ses exemples. Enfin, vers 371 ou 372, lorsqu'il eut été élu évêque de Tours, il continua à mener la vie ascétique à Marmoutier, à deux milles environ hors de la cité.

« Cet endroit, écrit Sulpice Sévère, était si retiré et si écarté, qu'il n'avait pas à envier la solitude du désert. D'un côté il était entouré par les rochers à pic d'une haute montagne ; de l'autre côté, la plaine était fermée par un petit coude de la Loire... L'évêque occupait une cellule construite en bois. Beaucoup des frères étaient logés de même ; la plupart avaient creusé le roc de la montagne qui surplombait pour s'y faire des retraites. Il y avait là environ quatre-vingts disciples qui se formaient à l'exemple de leur bienheureux maître. Personne n'y possédait rien en propre ; tout était en commun. Défense de rien acheter ou de rien vendre, comme le font bien de moines. On n'y exerçait aucun art, excepté celui de copiste ; encore ce travail était-il réservé aux plus jeunes, les anciens vaquant à la prière. Rarement on sortait de sa cellule, excepté quand on se réunissait au lieu de la prière. Tous mangeaient ensemble, après l'heure du jeûne. On ne connaissait pas le vin, sauf quand on y était contraint par la maladie. La plupart étaient vêtus de poil de chameau ... » ².

On insiste volontiers, lorsqu'on parle du monastère de Marmoutier, sur le travail de calligraphie auquel s'adonnent les jeunes moines ³. Cette insistance ne paraît pas fondée. La copie des manuscrits en effet est réservée aux novices, à ceux qui ne sont pas encore capables de prier longuement et que guette le démon de la paresse : elle est un dérivatif plutôt qu'autre chose. Rien d'ailleurs ne donne au couvent de Martin l'allure d'un *scriptorium*. L'évêque lui-même est qualifié d'illettré par son biographe ⁴, ce qui ne veut pas dire qu'il est absolument ignorant, puisqu'il est capable de lire les livres saints, mais qu'il n'a pas reçu la culture profane que possèdent par exemple ses admirateurs, Sulpice Sévère

1. SULPICE SÉVÈRE, *Vita Martini*, 7.

2. SULPICE SÉVÈRE, *Vita Martini*, 10,

3. H. I. MARROU, *op. cit.*, p. 439.

4. SULPICE SÉVÈRE, *Vita Martini*, 25,

lui-même et Paulin de Nole, et l'on se demanderait où et quand il l'aurait reçue, puisque sa première jeunesse se passa à Pavie. Quant à ses disciples, ce sont, à ce qu'il semble, de solides chrétiens, mais pour la plupart de braves gens qui, pas plus que lui, ne connaissent les mystères de la rhétorique. Presque tous ont dû entrer au monastère, sinon à l'âge d'hommes, du moins, comme Gallus, après avoir cessé de fréquenter les écoles¹ ou comme Refrigerius², Clair et Anatole³ au temps de leur adolescence. Parmi ceux que nomme Sulpice Sévère, Brice seul pourrait avoir été élevé au couvent⁴ et ce que nous savons de lui ne donne pas l'impression qu'il a été formé aux belles manières. Mais est-ce de belles manières qu'il s'agit lorsqu'on se convertit à la vie ascétique et qu'on prend pour maître un homme rude, austère, intransigeant, un grand pourfendeur d'idoles, un impitoyable redresseur de torts, tel que l'évêque de Tours?

*
*
*

Les monastères de saint Martin ne sont donc à aucun degré des asiles pour la culture littéraire. Les moines y vivent sans règle fixe et ne se réunissent que pour la prière commune dont on ne nous dit même pas qu'elle comporte une lecture de l'Écriture sainte ou le chant des psaumes. Beaucoup d'entre eux vont et viennent avec leur évêque qu'ils accompagnent dans ses tournées pastorales ou dans ses courses apostoliques. Le seul livre qu'ils connaissent — et encore — est la Bible.

Il est inutile de s'arrêter davantage aux autres groupements ascétiques que nous savons avoir existé en Gaule avant la fin du iv^e siècle⁵. Nulle part on ne trouverait quoi que

1. SULPICE SÉVÈRE, *Dialog.*, à son sujet. Cf. AUGUSTIN, *Confess.*, VIII, vi, 15. Saint Martin, partout où il passe, fonde des monastères et des églises,

2. SULPICE SÉVÈRE, *Dialog.* III, 1.

3. SULPICE SÉVÈRE, *Vita Martini*, 23.

4. SULPICE SÉVÈRE, *Dialog.*, III, 15.

5. Le monastère de Trèves est peut-être le plus ancien, mais nous ne savons rien de précis

à son sujet. Cf. AUGUSTIN, *Confess.*, VIII, vi, 15. Saint Martin, partout où il passe, fonde des monastères et des églises, SULPICE SÉVÈRE, *Vita Martini*, 13. Sulpice Sévère, après sa conversion, s'installe à Primi-lacum et y mène une vie mortifiée, sans qu'il soit permis de donner le nom de monastère à son habitation. Cf. C.

ce fût qui ressemblât à une école. Il en est de même pour l'Italie. Saint Augustin qui doit à Ponticianus la révélation de la vie de saint Antoine¹ ignore, jusqu'à cet entretien décisif, l'existence d'un monastère aux portes de Milan. Une fois converti, il visite ce monastère et ceux de Rome, dont il fait la description ravie : « J'ai vu moi-même à Milan une maison d'hommes saints, nombreux, qui avaient à leur tête un prêtre, homme excellent et très savant. A Rome, j'ai même connu plusieurs maisons dans lesquelles ceux qui se distinguaient par la gravité et la prudence et la science divine commandent à ceux qui habitent avec eux, vivant tous dans la charité, la sainteté et la liberté chrétienne. Pour n'être à charge à personne, selon la coutume d'Orient et à l'exemple de l'apôtre Paul, ils vivent du travail de leurs mains. J'ai appris que beaucoup pratiquent des jeûnes tout à fait incroyables, non seulement ne prenant pas de nourriture une fois par jour, au commencement de la nuit, ce qui est partout d'un usage courant, mais passant très souvent trois jours entiers et davantage sans nourriture ni boisson »².

Ces visites ont d'autant plus intéressé Augustin, que, depuis longtemps, il a rêvé de mener la vie commune avec ses amis et que déjà même il a pu pendant quelque temps réaliser ce rêve. Le premier projet a été échafaudé à Milan :

« Nous étions un groupe d'amis qui avions discuté et à peu près arrêté déjà le projet de nous retirer de la foule pour vivre en paix, par horreur des turbulents tracassés de la vie humaine. Voici comment nous arrangions cette paisible existence : les biens dont nous disposions seraient mis en commun ; tous les patrimoines se fondraient en un seul... Il nous semblait que nous pourrions être une dizaine à nous associer ainsi, et plusieurs d'entre nous étaient fort riches... Nous avons décidé que chaque année, deux d'entre nous seraient

JULLIAN, *Histoire de la Gaule, évêque d'Arles*, Paris, 1894, p. t. VIII, p. 344, qui exagère sûrement lorsqu'il affirme qu'à la fin du IV^e siècle on trouve des

1. AUGUSTIN, *Confess.*, VIII, vi, 15.

2. AUGUSTIN, *De moribus catholicae ecclesiae*, xxxiii, 70.

Voir A. MALNORY, *Saint Césaire*,

chargés de veiller à tous les détails indispensables, les autres n'ayant à s'occuper de rien »¹.

On n'avait oublié qu'un détail dans cette belle organisation : que penseraient les femmes de ceux qui étaient déjà mariés ? Il suffit de se poser la question pour briser le rêve. Lorsque Augustin eut abandonné sa chaire professorale et eut décidé de recevoir le baptême avec quelques-uns de ses amis, la Providence lui permit de reprendre et de réaliser l'idéal de la vie commune à Cassiciacum.

Le seul nom de Cassiciacum éveille en nous la pensée d'une merveilleuse existence, la plus belle peut-être qu'il soit possible d'imaginer pour des hommes qui ne sont pas encore chrétiens. Une agréable maison de campagne, une mère dévouée et des serviteurs pour s'occuper des travaux matériels ; un groupe d'amis et de parents : avec Augustin, le maître, son fils Adéodat, son frère Navigius, ses deux cousins Rusticius et Lastidianus, son ami de toujours, Alype ; enfin deux élèves Trygetius et Licentius. Le matin, le professeur donne des leçons et commente Virgile devant ses élèves. Le soir, tout le monde se retrouve et l'on discute sur l'ordre, sur la vie heureuse, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, sur le libre arbitre. Pendant la nuit, lorsque le sommeil le fuit, Augustin médite et prépare la dictée des *Soliloques*. Quelle splendeur ! Mais il ne faut pas s'y tromper. Cassiciacum n'est pas un monastère. On y prie sans doute, on y chante parfois les psaumes ; on y parle souvent de Dieu et du Seigneur Jésus. Sans être pauvre, la vie matérielle est simple et frugale. Le silence est de règle et la seule femme de la société est une mère, voire une sainte grand' mère, Monique. Seulement, l'amitié humaine tient trop de place ; et aussi, surtout dirait-on, les questions intellectuelles. Les problèmes qu'on soulève sont proprement de l'ordre philosophique et on les résoud à coups d'arguments. Un couvent est autre chose qu'une réunion d'amis, les études d'un couvent sont autres que ces études de rhétorique ou de philosophie. Cassiciacum est une étape ; ce ne peut être un terme.

Thagaste sera-t-il ce terme ? Après avoir reçu le baptême, Augustin et ses amis rejoignent l'Afrique natale et s'installent

1. AUGUSTIN, *Confess.*, VI, xiv, 24.

dans la propriété familiale d'Augustin, que celui-ci a d'ailleurs donnée à l'Église afin d'être véritablement pauvre. Les jeunes élèves de Cassiciacum ne sont plus là ; ils poursuivent leurs études et marchent vers la gloire humaine. Adéodat, l'enfant du péché, ne tarde pas à mourir. Nébride, le plus jeune des amis d'Augustin, est resté à Carthage. Licentius, resté en Italie, fait des vers et son attitude cause bien des soucis à son ancien maître.

Dans l'ensemble, la communauté de Thagaste, où se retrouvent Alype, Évode, Sévère, donne l'impression d'être plus âgée, plus mûre que celle de Cassiciacum. Elle est surtout plus chrétienne. Tous ceux qui la composent sont des baptisés et ils ont renoncé à toute propriété individuelle. Ils doivent donc pratiquer la pauvreté et vivre de leur travail. Ils donnent une large place à la prière, méditation ou chant des psaumes, nous sommes mal renseignés sur ce point. Ils ne s'intéressent plus guère aux questions profanes : la Bible seule demeure le centre de leurs préoccupations intellectuelles. Enfin ils ouvrent les portes de la maison à tous ceux qui veulent se joindre à eux au lieu de rester entre amis et c'est là un des plus grands sacrifices qu'ils peuvent offrir au Seigneur. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'ils mènent la vie monastique, bien qu'ils ne pratiquent pas les extraordinaires austérités de leurs modèles égyptiens.

Est-ce à dire que, pour eux, comme on l'a écrit, « l'essentiel après la prière et la méditation est le travail intellectuel »¹ ? Ou encore, que « saint Augustin a donné à sa première communauté, celle que, laïc encore, il a groupé autour de lui à Thagaste, le caractère d'un monastère savant »² ? Assurément non ! Il est vrai que l'on peut citer une liste importante d'ouvrages écrits par saint Augustin au cours des années passées à Thagaste : il y achève le *de musica* et le *de libero arbitrio* ; il y écrit le commentaire de la Genèse contre

1. P. MONCEAUX, *Saint Augustin et Saint Antoine*, dans *Miscellanea Agostiniana*, Rome, 1931, t. II, p. 74. Un peu plus loin, P. MONCEAUX ajoute : « Si l'on en juge par l'exemple d'Au-

gustin, on travaillait sans relâche chez ces premiers cénobites africains, qui aux pratiques de la dévotion associaient franchement le culte des lettres ».

2. H. I. MARROU, *op.cit.*, p. 439.

les Manichéens, le *de Magistro*, le *de vera religione* ; il commence à y rassembler les éléments du curieux recueil *de diversis quaestionibus LXXXIII*¹. Mais si l'on met à part les deux premiers traités qui avaient été commencés depuis longtemps et qui attendaient leur achèvement, ces livres sont tous de caractère religieux : l'ancien manichéen, devenu catholique, s'efforce de réparer le mal qu'il a fait en poussant ses amis à l'erreur et de mettre en relief la vérité de l'enseignement catholique. Les problèmes de philosophie profane sont exclus du cadre de ses préoccupations : c'est tout juste si quelquefois, en passant, ils traversent les conversations : on en retrouve les traces dans le *de diversis quaestionibus*. Presque rien ne rappelle ici le culte des lettres : c'est la Bible qu'on lit et qu'on commente ; c'est pour le Christ et pour l'Église qu'on travaille. Encore Augustin est-il le seul à travailler de la sorte. Ses compagnons, Alype en particulier, ne sont pas des illettrés, mais ils ne font pas de livres, parce que telle n'est pas leur vocation ; et l'on n'a pas le droit de juger de la vie de la communauté d'après l'exemple d'Augustin. Le monastère de Thagaste est une maison où l'on prie, où l'on donne tout au service de Dieu. Ce n'est pas autre chose.

Augustin ne reste d'ailleurs pas longtemps à Thagaste, où le monastère survit à son départ. En 391, il est ordonné prêtre à Hippone : l'évêque Valère, dès qu'il a connaissance de ses projets de vie commune avec d'autres serviteurs de Dieu, lui donne un jardin qui appartient à l'Église, et là s'élève bientôt le monastère où le rejoignent de nombreux frères². Le point capital du règlement est la pauvreté :

1. P. MONCEAUX, *loc. cit.*, attribue encore à la période de Thagaste la rédaction ou du moins l'achèvement des *Disciplinae* et la composition du *De moribus catholicae ecclesiae* et le *De moribus Manichaeorum*. Tous ces livres doivent avoir été écrits avant le retour en Afrique.

Le *De diversis quaestionibus*, LXXXIII est particulièrement révélateur des soucis intellectuels des

moines de Thagaste, puisqu'il est constitué par des notes prises au cours des conversations familières. Or la plupart de ces questions concernent soit l'explication de la Bible, soit la théologie ou la théodicée, soit les problèmes de vie morale.

2. POSSIDIUS, *Vita Augustini*, 5 : « Factus ergo presbyter, monasterium intra ecclesiam mox instituit ; et cum Dei servis vi-

chacun renonce, lorsqu'il se convertit, à la propriété de ses biens qu'il donne à la communauté. Pour le reste, il faut avouer que nous ne savons rien du programme de l'existence quotidienne, sinon que le travail était obligatoire pour tous.

Quel travail? Quelques années après son élévation à l'épiscopat, saint Augustin répond expressément à cette question dans un livre qui vise, avant tous les autres, les moines de Carthage, mais qui vaut pour tous les moines d'Afrique, dont le nombre s'est considérablement accru. Les moines viennent de toutes les classes sociales. Il y a des riches qui ont été élevés délicatement et ne sont pas capables de se livrer aux travaux manuels¹. Mais « la plupart sont issus soit de la classe servile : affranchis de longue date ou sur le point d'être libérés à cet effet par leurs maîtres ; soit de la classe paysanne ou de celle des artisans et des rangs du peuple qui travaille : tous gens dont l'éducation a été d'autant plus heureuse qu'elle a été plus énergique² ». Il est évident qu'on doit tenir compte des habitudes prises dans le passé pour répartir les besognes. Les riches, s'ils sont bien portants et affranchis de toute charge ecclésiastique, donneront un bel exemple à la fraternité en travaillant de leurs mains ; pourtant, s'ils ne le veulent pas ou ne le peuvent pas, on leur trouvera à l'intérieur du monastère une occupation exigeant moins d'activité corporelle, mais réclamant dans la pratique du soin et de la vigilance. Quant

vere coepit secundum modum et regulam ab Apostolis constitutam : maxime ut nemo quidquam proprium in illa societate haberet, sed eis essent omnia communia et distribueretur unicuique sicut opus erat ; quod iam ipse prior fecerat dum de transmarinis ad sua remeassset. Cf. AUGUSTIN, *Sermo*, 355, 2.

1. AUGUSTIN, *De opere monach.*, XXI, 25.

2. AUGUSTIN, *De opere monach.*, XXV, 33 : pour ce qui est de lui, Augustin écrit : « Je prends à

témoin de mes sentiments le Seigneur Jésus, au nom de qui je déclare en toute sécurité ceci : pour ce qui regarde mes aises, je préférerais de beaucoup faire chaque jour quelque travail manuel à des heures déterminées, comme il est établi dans les monastères bien réglés et profiter des autres moments pour lire, prier ou étudier quelque passage de l'Écriture, plutôt que d'être en butte à la tumultueuse confusion des chicanes du prochain », *ibid.*, XXIX, 37.

aux autres, à ceux qui menaient dans le siècle une vie de labeur corporel, et c'est le grand nombre dans les monastères, leur condition est réglée d'un mot : s'ils ne veulent pas travailler, qu'ils ne mangent pas¹.

Il n'est pas question dans tout cela de travail intellectuel, et pas davantage d'écoles monastiques. P. Monceaux écrit, il est vrai : « On recevait même à Hippone, sinon de véritables novices, du moins des adolescents, des enfants, auxquels on donnait une instruction soignée »². Par malheur nous ne connaissons personne de ces adolescents. Augustin parle bien d'un jeune garçon qui vivait avec lui, et qui, après avoir longtemps souffert d'un mal étrange, en a été miraculeusement guéri³. Il parle encore d'Antoine de Fussala qui, dit-il, avait été élevé dès son plus jeune âge au monastère et qui était devenu lecteur⁴. Évode de son côté signale un jeune garçon de vingt-deux ans qui était à son service comme sténographe et qui faisait preuve du plus grand zèle dans ses lectures⁵. Cela ne mène pas loin et surtout il n'est pas question le moins du monde de la formation que ces jeunes gens avaient reçue.

Lorsque saint Augustin eut reçu la consécration épiscopale, il se trouva obligé de modifier sa manière de vivre. Son monastère d'Hippone resta ce qu'il était, destiné à de pieux laïcs qui voulaient mener la vie ascétique. Lui-même s'installa, avec son clergé, dans un nouveau monastère. Par la force des choses, le travail manuel y fut délaissé, les clercs ayant autre chose à faire qu'à labourer la terre. Mais les seules études auxquelles il fut permis de se livrer furent des études cléricales, si l'on peut dire ; lecture et commentaire de la Bible avant tout le reste. Est-ce pour satisfaire une exigence intellectuelle de ses prêtres et pour leur fournir un programme d'études que l'évêque commença vers 397, c'est-à-dire peu de temps après son installation au nouveau monastère, le grand traité *de doctrina christiana*? Il n'est pas interdit de le supposer. En tout cas, ce traité donne une orientation exclusivement chrétienne aux études, et rem-

1. AUGUSTIN, *De opere monach.*, xxv, 33.

2. P. MONCEAUX, *a. c.*, p. 77.

3. AUGUSTIN, *De Genesi ad litteram*, XII, 17.

4. AUGUSTIN, *Epist.*, 207, 3 ; P. L., XXXIII, 954.

5. ÉVODE, ap. AUGUSTIN, *Epist.* 158, 1 ; P. L., XXXIII, 694A.

place sans hésiter le lecture des auteurs profanes par celle des écrivains ecclésiastiques¹. La seule question qui se pose est de savoir dans quelle mesure les méthodes préconisées par saint Augustin trouvèrent leur application à Hippone ou ailleurs. On peut croire qu'elles restèrent lettre morte d'autant plus que le *de doctrina christiana* demeura longtemps inachevé et même, semble-t-il, inédit², comme si l'auteur en avait le premier reconnu le caractère utopique.

Nous voudrions être assuré que la *Règle* connue sous le nom de saint Augustin a été rédigée pour des monastères d'hommes et même qu'elle a été très tôt mise en usage à Hippone : quelque vraisemblables que soient ces conclusions, des doutes restent permis à leur égard³. Il faut du moins remarquer que le travail de l'esprit tient peu de place dans la *Règle* : il n'y fait allusion qu'à propos des livres : « Ceux qui ont la charge de la dépense, de la lingerie ou des livres serviront leurs frères sans murmurer. Les livres seront demandés, à heure fixe chaque jour ; qui en demandera hors de cette heure n'en recevra pas »³. On voit ici qu'il y a une bibliothèque dans le monastère, et que les moines en utilisent les ouvrages ; ce qui laisse supposer que beaucoup d'entre eux, sinon tous, savent lire. Comme rien n'est précisé à ce

1. Cf. H. I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1938, p. 387 et ss.

2. Cf. P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris, 1943, p. 149-150. Nous n'admettons pas, comme le fait D. DE BRUYNE, *L'Italia de Saint Augustin*, dans *Rev. Bénéd.*, XXX, 1713, p. 381 ss., que Saint Augustin a remanié complètement le *De doctrina christiana* pour le publier. Il s'est borné à le compléter.

3. La bibliographie du sujet est inépuisable. Citons seulement parmi les études les plus récentes en faveur de la priorité de la règle masculine N. MERLIN, *Exemple typique d'un*

préjugé littéraire, dans *Analecta Praemonstratensia*, t. XXIV, 1948, p. 5-19 ; L. CILLERUELO, *El monacato de San Agustín y su regla*, Valladolid, 1947, p. 59-85 ; ID., *Nuevas dudas sobre la « Regula ad servos Dei » de San Agustín*, dans *Archivo Agustini*, t. XLIV, Madrid, p. 85-88 ; M. VERHEYEN, *Autour de la règle de saint Augustin*, dans *L'année théologique*, 1951, p. 345-348. En faveur de la priorité de la règle féminine : C. LAMBOT, *Saint Augustin a-t-il rédigé la règle pour moines qui porte son nom ?*, dans *Rev. Bénéd.*, t. LIII, 1941, p. 41-58.

3. AUGUSTIN, *Regula*, 17.

sujet, on ne saurait affirmer que la connaissance des lettres est absolument obligatoire ni surtout que certains moines son chargés de les enseigner à leurs frères ignorants à cause de leur jeunesse, ou pour toute autre raison.

Les deux catégories de monastères organisées à Hippone par saint Augustin furent très rapidement imitées dans toute l'Afrique chrétienne. Et bientôt il n'y eut plus en Afrique une communauté fervente qui ne possédât un ou plusieurs établissements monastiques. Les évêques issus du monastère clérical d'Hippone se hâtèrent en particulier d'instituer auprès de leurs cathédrales des maisons analogues dans lesquelles ils menèrent la vie commune avec leurs prêtres, leurs diacres et les membres de leur clergé inférieur. Alype à Thagaste, Sévère à Milève, Possidius à Calama, Novat à Sitifi, Fortunat à Constantine, Théasius à Membrane, Évode à Uzalis. Le nom de séminaire que l'on a quelquefois donné à ces maisons ne saurait faire illusion : ceux qu'on y reçoit ne sont pas des enfants, ni même de très jeunes gens, puisque tous ont achevé leurs études ; beaucoup d'entre eux ont fait une sorte de noviciat dans le monastère laïque. L'évêque qui les ordonne les connaît de longue date¹ et espère qu'il peut compter sur leur fidélité. Ce qui lui importe, une fois qu'il les agrège à son clergé, est d'en faire non pas des savants, mais des saints.

* * *

Nous rejoignons ainsi les constatations que nous avons faites à propos des monastères élevés par saint Martin, ou sous son influence. Pas plus à Hippone qu'à Tours, le but des fondateurs n'a été de transformer les couvents en maison d'études et d'y élever de jeunes garçons dans la connaissance des lettres humaines. Il n'y a pour ainsi dire pas d'enfants dans l'entourage de saint Augustin, pas plus que dans celui de saint Martin, et ceux que nous y entrevoyons sont plutôt formés à la vie ascétique qu'à la science, fût-ce celle de la théologie.

1. Ce qui ne veut pas dire que saint Augustin ne se trompe jamais sur la valeur spirituelle et morale de ceux qu'il agrège à son clergé. Rien n'est plus émouvant que les sermons 355 et 356 qui sont un véritable examen de conscience à ce sujet.

Ce n'est pas à dire que l'on ne s'intéresse pas, dans les monastères, aux problèmes théologiques qui passionnent et parfois divisent l'Église catholique. L'écho des controverses parvient d'autant plus facilement aux moines que la clôture est alors chose inconnue et que le devoir de la résidence n'est pas strictement défini. On peut même mesurer le niveau intellectuel des couvents à la manière dont sont comprises les questions, et les moines préfèrent généralement les solutions simples et mêmes simplistes au risque de s'égarer et de troubler la paix.

Dans certains cas, les moines sont même si ardents à prendre parti qu'ils semblent sinon en Afrique¹, du moins dans la Gaule du Sud, donner naissance à de véritables écoles théologiques, et qu'aux environs de 425-450 les monastères de Marseille et de Lérins apparaissent quelquefois comme ayant été des foyers de culture extraordinairement vivants. Encore faut-il s'entendre sur ce point.

A Marseille, un nom domine tous les autres, celui de Cassien, ascète et théologien, qui, après avoir rappelé les grands exemples des moines égyptiens dans les *Instituta Coenobiorum* et les *Collationes*, est chargé par le pape Célestin de réfuter la doctrine de Nestorius. Mais Cassien est un isolé. Les moines de Saint-Victor peuvent prendre parti dans les controverses pélagiennes, provoquer par leurs discussions l'appel de Prosper et d'Hilaire à saint Augustin ; nous ne pourrions pas citer les noms de ceux qui, à Marseille, engagèrent la lutte. Cassien donne le ton à ses moines ; son érudition et sa sainteté inspirent assez de respect pour qu'ils se croient

1. Particulièrement connu est, en Afrique, l'épisode des moines d'Hadrumète. Certains moines se demandent quel est le sort de la liberté humaine, si Dieu donne sa grâce à ceux qu'Il a choisis et la refuse aux autres, et ils déclarent qu'il est bien inutile de leur donner des ordres ou des conseils. D'autres au contraire nient joyeusement le libre arbitre et assurent que les hommes ne sont pas responsables de leur

salut et de leur damnation. Pris entre ces deux feux, l'abbé Valentin ne sait que dire et se trouve incapable de rétablir l'ordre. Le prêtre Sabinus et l'évêque Évode n'y réussissent pas mieux que lui. Il faut que saint Augustin intervienne et écrive le *De gratia et libero arbitrio* et le *De correptione et gratia* pour calmer les esprits. Les moines d'Hadrumète sont loin d'être des théologiens distingués.

autorisés à penser comme lui et à défendre la réalité du libre arbitre. Nul, parmi eux, n'a fait école et n'a laissé un nom.

A première vue, il en va autrement à Lérins. Le nom seul du célèbre monastère suffit, même aujourd'hui, à provoquer l'enthousiasme des historiens. On a écrit que Lérins fut au ^v^e siècle un des centres de la pensée catholique en Gaule¹. On a dit encore que Lérins se présente dans l'histoire comme un remarquable essai de fusion du monastère avec l'école². Il s'en faut de beaucoup que ces formules soient exactes.

Il est vrai qu'un nombre considérable d'évêques et de docteurs du ^v^e et du ^{vi}^e siècle ont commencé par être moines à Lérins avant d'accéder à l'épiscopat, Honorat et Hilaire, évêques d'Arles ; Eucher, évêque de Lyon ; Salonius, évêque de Genève ; Veranus, évêque de Vence ; Maxime et Fauste, évêques de Riez ; Loup, évêque de Troyes ; Valérien, évêque de Cimiez ; Césaire, évêque d'Arles, et bien d'autres encore. Mais il faut ajouter que si ces hommes se sont formés à Lérins aux vertus surnaturelles et à la pratique de la vie ascétique, ils y sont presque tous venus à l'âge adulte et n'y ont pas appris ce qu'ils pouvaient savoir de littérature profane. Comme on l'a justement noté, « tant qu'il a été donné (au monastère de Lérins) de faire des prosélytes parmi les hommes qui avaient reçu dans le monde une éducation complète, il s'y est rédigé des écrits remarquables par la forme comme par le fond, dont la gloire a rejailli sur l'institution tout entière. Malheureusement, les auteurs de ces écrits n'ont pas songé à léguer à ceux qui devaient vivre après eux dans leur monastère, avec les monuments de leur science, les méthodes d'éducation et de préparation littéraire par lesquelles ils s'étaient rendus eux-mêmes capables de faire honneur aux lettres chrétiennes. Ils se réunissaient pour les exercices communs de la prière ; puis chacun d'eux regagnait sa cellule pour y vaquer avec une liberté sagement prévue par la règle, à des lectures et à des travaux isolés. Aussi, eux disparus, la génération qui les remplaça se trouva-t-elle li-

1. P. DE LABRIOLLE, dans
A. FLICHE et V. MARTIN, *Histoire
de l'Église*, t. III, p. 372,

2. LAHARGOU, *De schola Leri-
nensi*, Paris, 1892.

vrée sans contrepoids à la néfaste influence que les malheurs des temps exercèrent sur les études classiques »¹.

Il est encore vrai que parfois, en se retirant à Lérins, quelques ascètes y ont amené leurs enfants et que ces derniers ont reçu au monastère leur formation complète. L'exemple le plus connu, et peut-être le seul, est celui de saint Eucher qui amène avec lui à Lérins ses deux fils, Salonius, alors âgé de dix ans, et Veranus, un peu plus jeune que lui. Bientôt d'ailleurs Eucher quitta Lérins pour l'île voisine de Léro, où il trouva une solitude encore plus complète ; mais il y laissa ses enfants. Salonius commença son éducation avec le fondateur même de Lérins, Honorat, la poursuivit avec Hilaire et l'acheva sous la direction de Salvien et de Vincent, qui excellaient, dit-on, en éloquence et en sagesse. Salvien devait toujours garder un souvenir ému de son disciple : lorsque celui-ci fut devenu évêque, il lui rappela qu'il était son disciple par l'instruction qu'il lui avait donnée, son fils par l'amour qu'il lui portait, son père par l'honneur de l'épiscopat².

Nous pouvons juger de l'éducation reçue par Salonius, et sans doute aussi par son frère Veranus, grâce à deux ouvrages sur l'Écriture sainte rédigés par leur père, saint Eucher : les *Formulae spiritualis intelligentiae*, dédiées à Veranus, et les *Institutiones*, dédiées à Salonius. Le premier de ces ouvrages est une explication des divers termes ou façons de parler de l'Écriture ; le second fournit la réponse à des difficultés sur des passages variés de l'Écriture. Dans l'un comme dans l'autre, Eucher s'applique à ne rien tirer de son propre fonds, en vue de rester fidèle aux principes de ses devanciers ; il s'appuie en particulier sur saint Jérôme et sur saint Augustin. Sa science est donc tout ecclésiastique ; à plus forte raison en est-il de même de celle de ses deux fils : si distingués qu'aient été leurs maîtres, ils ne leur ont appris que les sciences nécessaires au salut et nul n'a le droit d'en être surpris.

*
* *

1. A. MALNORY, *Saint Césaire, Evêque d'Arles*, Paris 1894, p. 20. 2. SALVIEN, *Epist.*, 9.

Au point où nous en sommes arrivés, c'est-à-dire vers le milieu du ^{ve} siècle, nous ne voyons donc pas qu'il ait existé en Occident des écoles monastiques proprement dites ; et sur ce point l'Orient est plus avancé, puisque les règles de saint Pachôme et de saint Basile parlent expressément de l'instruction qu'il faut donner aux enfants élevés dans les monastères ¹.

Il serait pourtant injuste de tirer de cette remarque des conclusions défavorables à l'Occident : nous ne possédons pas en effet, pour la période des origines dont nous nous sommes occupés, de règle comparable à celles des Pères Orientaux. La règle de saint Augustin elle-même, si respectable qu'elle soit, est des plus brèves et résout certaines difficultés particulières plutôt qu'elle ne fixe la vie quotidienne du monastère. Les seuls textes que nous avons eus à notre disposition sont des textes narratifs, comme les écrits de Sulpice Sévère et de Possidius ou des traités de morale comme le *de opere monachorum* de saint Augustin. Des livres de ce genre sont loin d'apporter toute la lumière désirable. Au plus paraît-il, d'après ce que nous avons vu, que les monastères occidentaux recevaient fort peu d'enfants et que ces enfants étaient élevés en vue de la profession monastique qu'ils devaient embrasser plus tard. Il faut arriver au ^{vie} siècle, c'est-à-dire à l'époque où apparaissent les premières règles développées, pour obtenir des renseignements plus précis.

1. Cf. G. BARDY, *Les origines* dans *Mélanges Joseph de Ghel-des écoles monastiques en Orient*, Linck, Gembloux, 1951, p. 293-309.

SUMMARIUM

Conditores vitae monasticae in Occidente, ut tirones in liberalibus disciplinis erudirentur in monasteriis, minime intenderunt. Primaeva monasteria non fuerunt scholae studiorum, sed scholae « domini servitii » et ibi non enutriebantur pueri ; saltem non apparent in monumentis coevis quae supersunt ; at revera, cum nulla datur regula monastica proprie dicta saeculo sexto antiquior, scholas ac tirones in monasteriis occidentalibus non adfuisse certo iure probari nequit,

Citas y reminiscencias clásicas en los Padres españoles

POR

José MADOZ S. J.

(Oña)

Nuestro estudio sobre este procedimiento literario entre los Padres, no es un mero registro de un hecho frívolo. Ha de ser más bien una mirada observadora sobre cierto aspecto psicológico y humano de la elaboración literaria en aquellos grandes autores, que, por lo mismo, nada tienen de secundario e insignificante para nosotros, cuando se trata de su actividad y escritos.

El resultado, por otra parte, derramará mucha luz sobre su erudición clásica, sobre el alcance y valor de sus afirmaciones, sobre el matiz de sus exposiciones, etc. Es un capítulo de crítica patrística.

Conocido es el clasicismo en nuestros poetas Juvenco y Prudencio. Las ediciones críticas que de ellos se han publicado muestran, con el recuento de los autores clásicos de que dependen, su familiaridad con la literatura de los antiguos.

Por lo que toca a los prosistas entre los Padres españoles, ninguno es comparable, en punto a reminiscencias clásicas, con las grandes figuras de la Iglesia universal, San Jerónimo, San Ambrosio, San Agustín. La inmensa enciclopedia de San Isidoro de Sevilla arguye muchas veces derivación de segunda mano; el mismo fallo hay que dar a la *Ars Grammatica* de San Julián de Toledo. Martín de Braga está impregnado de Séneca y no admite otra coloración. Gregorio de Elvira devuelve un eco más teológico y eclesiástico que profano,

Los únicos nombres que sufren parangón con los de aquellos magnos doctores son : Orosio, en cuya historia resuenan las voces de los antiguos historiadores y poetas, en consonancia agustiniana, y, en menor escala, San Paciano, de varia y selecta erudición clásica ; ambos de filiación exclusivamente latina.

I

EL PROCEDIMIENTO LITERARIO

El uso de citas y reminiscencias en la antigüedad es universal y se funda en el estilo, entonces en boga, de la imitación retórica y de la documentación doctrinal. No solamente la Historia, la Moral, la Filosofía ; no hay género literario en la antigüedad, ni siquiera la poesía — que parece la más encerrada en un personalismo subjetivo — que no dependa de fuentes y modelos. Bien lo saben los editores de las obras antiguas, para cuya exactitud y fidelidad crítica textual esta derivación literaria crea un problema y señala al mismo tiempo un gran recurso para la reproducción primigenia ¹. Solamente en los pugilatos poéticos, ante un flagrante robo literario, se elevaba la protesta, y aun a veces el castigo. Fuera de estos casos, las quejas contra los plagarios no hallaban eco en la antigüedad ².

La documentación y los materiales históricos para los historiadores, y aun las sentencias y consideraciones morales para los demás escritores, teníanse como bienes comunes al alcance de la primera oportunidad. Horacio viene a cano- nizar el procedimiento cuando, ponderando la dificultad de cantar con propiedad lo común, aconseja tomar un argu- mento clásico antes de tentar, innovador, algo inaudito :

Difficile est proprie communia dicere ; tuque
rectius Illiacum carmen deducis in actus,
quam si proferres ignota indictaque primus ³.

1. Sobre el caso puede verse Th. BIRT, *Kritik und Hermeneutik nebst Abriss des antiken Buchwe-* sens, Munich 1913, p. 29 sq., 37 sq.
2. BIRT, *ibidem*, p. 198 sq.
3. *Arte poética*, 128-130,

Y Séneca ruega a Lucilio que no tenga reparo en describirle las bellezas del Etna, después de Virgilio, de Ovidio y de Severo Cornelio, ya que los predecesores no agotaron la materia, sino que abrieron el camino; y la ventaja, añade es del último, que halla palabras apropiadas, que él puede combinarlas con novedad; y no se diga que echa mano de lo ajeno, pues que son públicas:

«... Aetnam describas in tuo carmine et hunc solemnem omnibus poetis locum adtingas: quem quominus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod iam Vergilius impleverat. Ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit. Omnibus praeterea feliciter hic locus se dedit et qui praecesserant, non praeripuisse mihi videntur quae dici poterant sed aperuisse... Praeterea condicio optima est ultimi: parata verba invenit quae aliter instructa novam faciem habent. Nec illis manus inicit tamquam alienis. Sunt enim publica¹.

Antes de tratar determinadamente de los principales Padres españoles en punto a citas y reminiscencias clásicas, tal vez sea oportuno observar ciertas leyes o costumbres seguidas en este recurso literario y algunas aplicaciones características.

Hay citas que pudiéramos llamar documentales, como por ejemplo, sin salirnos del ambiente literario, las autoridades de San Julián en su *Ars Grammatica*, confirmativas de sus preceptos literarios:

Ille, pronomen est finitae qualitatis... Potest prima persona istud pronomen de se ipso referre? Potest, sicut dicit: *Ille Origines ego, doctor verissimus olim*: et alibi: *Ille ego, qui quondam gracili modulatus avena* (II, 65).

Donde se contiene una cita, la primera que existe, de los *Versus Isidori*, y otra de aquellos cuatro versos que en la antigüedad corrían como introductorios de la *Eneida*, y se hallan en las diversas *Vitae Vergilianae* de Donato, Servio, Probo, etc..

Otras citas son literarias, de ornamentación retórica, para ilustrar la redacción propia con palabras de un clásico ilustre.

1. *Epist.* 79, 5,

San Braulio, en su Carta XI, a Tajón, quiere suavizar la reprensión que acaba de dirigir a su corresponsal :

Sed dum studemus et caritati servire et te non amittere,
omittimus cuncta, nec aliquod risu dignum inserimus, *ne*
habeat ingratos fabula nostra iocos, secundum Ovidium ¹.

Poco antes citaba también otro verso, del mismo poeta en los Fastos, aunque sin nombrarlo : « Sed *ne faciat longa fabula nostra moras* ».

Esta última modalidad, de citas calladas, es frequentísima en la época patrística : la alusión erudita, a veces, o el simple afán de exornación clásica ya estereotipada, brindaba este recurso fácil principalmente en épocas ya carentes de potencia creadora.

Conocidas son las líneas de la Carta IV de Alvaro a Juan de Sevilla, en las cuales, con intencionadas reminiscencias virgilianas, censura despectivamente el cordobés la servidumbre de los cristianos en punto a citas de los clásicos paganos en sus escritos :

« ... dum legerent Virgilio Aeneidos, et flerent Didonem
extinctam ferroque extremo secutam, vel spretam iniuriam
formae, et rapti Ganymedis honores, fallacemque donum Mi-
nervae et dolum Iunonis inique ².

La censura se redacta exactamente con frases virgilianas extraídas de diversos y muy distantes pasajes de la *Eneida* :

... Infelix Dido, verus mihi nuntius ergo
venerat extinctam ferroque extrema secutam (*Aen.* VI, 456-7).
... Iudicium Paridis spretaeque iniuria formae
et genus invisum et rapti Ganymedis honores (I, 27-8).
... pars stupet innuptae donum exitiale Minervae (II, 31).
... Frater ut Aeneas pelago tuus omnia circum
litora iactetur odiis Iunonis iniquae (I, 667-8).
... ut duros mille labores
rege sub Eurystheo, fatis Iunonis iniquae
pertulerit... (VIII, 291-3).

¹. *Epist.* 11 (edic. J. MADOZ, *Epistolario de San Braulio de Zaragoza, Estudios Onienses, ser. I, vol. 2, Madrid 1941, p. 97).*

². *Epist.* 4, 10 (edic. J. MA-

DOZ, *Epistolario de Alvaro de Córdoba, Monumenta Hispaniae Sacra, ser. patr., vol. 1, Madrid, 1947, p. 123 sq.).*

Inconsecuencia cómica, la de execrar todos estos episodios con una caracterización que arguye el mucho estudio que en ellos se ha invertido.

Traube ha visto, con mucha razón, en este hecho una prueba de que esta correspondencia es posterior al 848, fecha del viaje de Eulogio a Navarra, del cual retornó portador de las obras de Virgilio¹. Pero el caso podía matizarse más todavía. Así, el primer inciso, en Alvaro, ha sufrido el influjo también de San Agustín: « Et haec non flebam, et flebam Didonem extinctam ferroque extrema secutam »²: la integridad de la frase, con la comunidad del verbo *flere*, que falta en Virgilio, señala la fuente inmediata. Alvaro utiliza elementos de muy varia procedencia, y retenía este pasaje del autor de las *Confessiones*.

No solamente en la Carta IV, sino ya en la II se perciben reminiscencias virgilianas innegables: en un párrafo laboriosamente poético se expresa así Alvaro:

Reddunt montuosa vallium concava et saxorum erecta
pinnacula vocem in se flexuoso margine missa, et sine mente
aes tinniens dat mirum auribus delectabile sonum; sic inlisa
arborum ascia dat vocem qualem illi dedit natura, et plerum-
que calculus inlisis lapidi cum igne mittit clamorem (II, 2).

En el cual hay, evidentemente, términos, junturas e imágenes que devuelven un eco virgiliano:

... aut ubi concava pulsu
saxa sonant, vocisque offensa resultat imago (*Georg.* IV, 49-50).
... dat sine mente sonum (*Aen.* X, 640).
... sonat icta securibus ilex (*Aen.* VI, 180).
... scopulis inlisa reclamant
aequora (*Georg.* III, 261-2).

Poco antes había dicho: « Si ut amicum me colis, mala aurea mitte » (II, 1), lo cual también es virgiliano:

Quod potuit, puero silvestri ex arbore lecta
aurea mala decem misi; cras altera mittam (*Ecl.* III, 70-1)³.

1. En su edición de los *Carmina* de Alvaro, en *Mon Germ Hist, Poet. lat. aev. car.*, III, 1, 1886, p. 122.

2. *Confess.* 1, 21.

3. También se halla en PETRONIO, *Fragm.* 33, 1: « Aurea mala mihi, dulcis mea Marcia, mittis ».

En la correspondencia anterior al viaje de Eulogio a Navarra, hay una reminiscencia virgiliana que pudiera desconcertar a los críticos :

Sed quantus velis in clypeum surge ; quo malles turbines torque ; hasta fortis, est, et in disputatione vehemens tenax (*ms texat*), nodosus dignoscitur esse, et qui arcuato (*ms acuto*) capite pugnet, hostemque non solum vulneret sed detruncet. De qualibus Virgilius dicit : *Teutonico ritu soliti torquere cellas* (XVIII, 19).

El verso explícito de Virgilio, aun en época en que Alvaro no conocía la obra del poeta, no ofrece dificultad : lo toma de segunda mano, de San Isidoro de Sevilla, *Etymol.* 18, 7, 7, como ya lo notó Traube. Pero la dificultad, que no observó Traube, está en la interesante reminiscencia virgiliana que precede a ese verso. Compárense las palabras citadas de Alvaro con estos versos de la *Eneida* :

Contulimusque manus ; experto credite, quantus
in clipeum adsurgat, quo turbine torqueat hastam (XI, 283-4).

La cita virgiliana, como se ve, es innegable : ¿habrá que deducir que Alvaro conocía ya por estas fechas, es decir, acia el 840 en que escribió esa carta, la *Eneida* de Virgilio? Nada de eso : Alvaro cita calladamente a San Jerónimo, el cual utiliza a su vez a Virgilio. La reminiscencia virgiliana en Alvaro es de segunda mano :

Ego enim bene novi
experto credite, quantus
in clipeum assurgat, quo turbine torqueat hastam.
Fortis est, et in disputando nodosus et tenax et obliquo et acuminato (*al.* arcuato) pugnet capite ¹.

A la luz de la fuente se esclarecen ciertas oscuridades en el texto de Alvaro, como la del término *texat* del manuscrito, que dessafiaba, sin éxito, las conjeturas del editor Flórez, y que ha de ser, evidentemente, *tenax* ; *acuto* ha de leerse *arcuato* ².

1. *Epist.* 50, *Ad Domnionem*, 4.
2. También debe de ser de segunda mano el hexámetro vir-

giliano : « Nec visu facilis nec dictu affabilis ulli », *Aen.* III, 621, que en la *Epist.* 18, 2,

El mismo proceso se observa en un texto de la Carta II, 1 de Alvaro, donde hay una remota alusión a la *Eneida*; pero Alvaro depende inmediatamente de San Jerónimo:

Alvaro

Vere e silice excissa geres precordia, et hircanum tigrinumve lacte nutrita.

San Jerónimo

Quae enim aures tam durae, quae de silice excissa praecordia et Hircanarum tigrum lacte nutrita, possunt sine lacrimis Paulinae tuae audire nomen¹?

La cita a veces está tan natural y dissimuladamente inserta que su descubrimiento exige redoblada atención. A título de ejemplo voy a citar una de éstas, aunque no se trate de un autor clásico, también incluida en el Epistolario de Alvaro de Córdoba:

En la Carta XVIII, 11, defiende el apologista cordobés la pureza incontaminada de la encarnación del Verbo, contra el apóstata Eleazar que la negaba, y dice así, utilizando un símil tradicional en la patrística:

Intuere miser, quod Phoebii radii cloacam penetrent, nec tamen aut lumen proprium carent aut immunditiam cloace sumunt. Quin potius exicatur cloaca et solis lumina semper permanent clara. Quod si oculis celi, famulus super astra tonantis, sol haec facit, quanto magis ille qui solem creavit?

En medio de la invectiva increpatoria, habrá notado ya el lector las cadencias de un perfecto hexámetro, imposible de atribuir a la espontánea redacción del latín de Alvaro. Es, en efecto, un verso de Draconcio, ligeramente detruncado:

Sol, oculus caeli, famulus super astra tonantis

(*De laudibus Dei*, I, 674).

Entre estas citas y reminiscencias más directas y sustanciales, por decirlo así, apenas si merecen el apelativo de ci-

aduce Alvaro, para caracterizar el judaísmo, con aquel poco halagüeño retrato que del Cíclope hace Virgilio. El rasgo era ya proverbial, y se hallaba ya entre los ejemplos escolares

de las gramáticas, como se ve en PRISCIANO, *Gramm. lat.*, edic. KEIL, III, p. 278.

1. *Epist.* 66, 1, *Ad Pammachium*.

tas clásicas las que más bien debieran catalogarse en la categoría de proverbios, por el uso frecuentísimo y que pasa a impersonal, en todos los tiempos, gracias a la feliz y lapidaria expresión que ha logrado acuñar en brevísima frase un concepto del común patrimonio filosófico. Por lo mismo, no daré el valor de cita clásica al « ne quid nimis » terenciano, que cita San Leandro en su *De institutione virginum*, y que, por otra parte, él toma inmediatamente de San Jerónimo; ni al verso pesimista del mismo cómico « Obsequium amicos, veritas odium parit », aducido por Eutropio de Valencia; ni al filosófico proverbio de Plauto y Terencio: « Sapienti enim viro pauca dicta sufficiunt », que Braulio acomoda en su Carta XXI al Papa Honorio; ni a otras semejantes frases que ocurren en nuestros escritores.

La misma precisión hay que adoptar con ciertos similes-adagios, como el conocidísimo de endulzar los bordes de la copa de contenido amargo, que cinceló para la eternidad el poeta Lucrecio, y se halla en muchos autores, en Paciano, en Gregorio de Elvira, en el Rey Sisebuto, entre los españoles, los cuales todos tal vez no conocieron otros versos del cantor materialista ¹.

Ha sido privilegio de los clásicos el fundir en la belleza lapidaria de un verso un concepto así moldeado a perpetuidad. Por no citar sino unos pocos ejemplos, Horacio en cortos hemistiquios brinda las ponderaciones siguientes: *monumentum aere perennius* (Od. III, 30, 1); *bella matribus detestata* (Od. I, 1, 24); *genus irritabile vatum* (Epist. II, 2, 102), cien más. Otras veces es un hexámetro de corte y talladura definitivas: *Dat veniam corvis, vexat censura columbas* (Juvenal, Sat. II, 63), estigmatiza la parcialidad de un fallo injusto: *Donec eris felix multos numerabis amicos* (Ovid., Trist., I, 1, 39), llora el egoísmo de cierta amistad; *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* (Virg., Georg., II, 489), exalta la penetración investigadora del hombre culto. Lucrecio no va en zaga de los demás clásicos en esta celebridad. Bastaría para demostrarlo el bellissimo hexámetro

1. Cf. J. MADOZ, *Un símil latino cristiano*, en *Príncipe de Lucrecio en la literatura latina*, Viana, VII, 1946, 573-582.

de los jóvenes corredores en el estadio, que se pasan de mano en mano las antorchas en llama, con que el poeta quiere sensibilizar el sucederse de las generaciones humanas en la vida :

Et quasi cursores vitae lampada tradunt (*De rer. nat.*, II, 79).

Hoy ha pasado a todas las literaturas para significar la transmisión de la cultura en las sucesivas épocas, la perduración de una escuela, la persistencia inmutable de una estirpe, etc.

La cinceladura del hexámetro confiere a la cita una totalidad que no posee a veces en su fuente original, determinándole así un sentido nuevo.

En el Prefacio de su Poema evangélico augura arrogantemente Juvenco la indestructibilidad para su obra en la conflagración final del universo ; y a continuación emite también un ruego de esperanza, para verse él mismo libre del fuego del terrible juicio final ante Jesucristo :

Nec metus ut mundi rapiant incendia secum
hoc opus : hoc etenim forsán me subtrahet igni
tunc, cum flammivoma descendet nube coruscans
Iudex altithroni genitoris gloria Christus (*Praef.* 29-32).

La posteridad ha desgajado de este conjunto, precisamente el verso segundo, todo él, — aun con sus dos primeras palabras, que se refieren a la primera afirmación —, como fórmula cincelada del deseo que a todo autor cristiano asalta de que su libro represente un mérito ante el divino Juez :

Hoc opus, hoc etenim forsán me subtrahet igni.

Al allegarle las dos palabras mencionadas, suprimida la puntuación, se creaba, por otra parte, una repetición enfática — « hoc opus, hoc etenim » —, que aumentaba su sentido efectista. Así, desgajado en su nueva totalidad independiente, pasó a las citas medievales.

San Braulio celebra su extremada elegancia, que adapta gozoso a sus sentimientos, en la *Vita S. Aemiliani* :

« ... perceptione huius operis laborisque mercede non alias
adepturum quod vitam meam inquinatissimam pollutamque
Sacris Erudiri. — 8.

quasi nitro quodam possim eluere, secundum quod elegantissime quidam veterum patrum ait :

Hoc opus, hoc etenim forsán me subtrahet igni »¹.

Alcuino, en su ubérrima producción, tuvo ocasión de insertar esta reminiscencia española. En su Carta 186² cita, con ligeras variantes el verso de Juvenco, y aplica su sentido al mérito laborioso de su corresponsal :

Ait enim quidam poeta de opere carminis evangelici :
Hoc opus, hoc etenim forsán me subtrahet igne
tunc cum flammivoma iudex descendet ab arce.

Dicam et ego :

Hoc opus, hoc etenim non solum subtrahet igne
te iam, sed faciet caeli conscendere in arcem.

Nueva adaptación aparece en otra cita suya, en la Carta 225 a Teodulfo de Orleans³ :

Tua vero, vir venerande, sanctitas honoret ministerium
tuum : praedica oportune importune et ut trapezeta sapiens
multiplica pecuniam domini, ut denaria mercede dignus efficiaris :

Hoc opus, hoc etenim forsán te subtrahet igni
hoc opus, hoc etenim caelesti te inserit aulae
Hoc poeta.

Más tarde, en San Eulogio de Córdoba — no en Alvaro, como distraídamente dice Arévalo⁴ —, la cita es filosóficamente impersonal, como valor consagrado por el tiempo de una manera ya anónima :

Et sicut me indignum tanto opere fateor, ita quoque sui
perfectione non solum erui culpis confido, verum etiam
poenis abstractus, praestantiolem gratiam interventu eius
apud Dominum invenire spero : ut est illud philosophicum :
Hoc opus, hoc olim (sic) forsán me subtrahet igni⁵.

1. Edic. de L. VAZQUEZ DE PARGA, Madrid 1943, p. 10.

2. En MonGermHist., *Epist.* IV, p. 313.

3. *Ibidem*, p. 369.

4. C. Vetti Aquilini *Iuveni Historiae evangelicae libri IV*, Roma 1792, p. 67.

5. *Memoriale Sanctorum*, I, 3.

Frecuente ocasión de intercalar citas era el prólogo de una obra. Sabido es que en la antigüedad era costumbre aprenderse los prólogos de memoria en las escuelas, y luego utilizarlos según la oportunidad. El hecho tiene aplicación curiosa en algunos autores españoles. El amigo de Alvaro de Córdoba, Juan de Sevilla, celebrado entre sus correspondientes como consumado humanista, no duda en calcar servilmente dos largos de obras ajenas, como introducción a una de sus cartas, la III en el Epistolario de Alvaro. El primero, de unas veinte líneas, está tomado de una Carta de San Braulio a San Isidoro; el segundo, de catorce líneas, es una adaptación de la *Praefatio in explanationem Origenis super Epistolam Pauli ad Romanos*, de Rufino. El trabajo personal de Juan, en esta ocasión, se limita a ligeros retoques de acomodación y a cambios de nombres de los destinatarios. Este trabajo, de ajuste de dos extensos párrafos ajenos, que no ofrecen precisamente una documentación o utilización de materiales objetivos, sino que se traen únicamente por cierto lejano parecido de circunstancias, da la sensación de que el escritor no halla manera de introducirse y de comenzar sus cartas ¹.

De ahí cierta incongruencia a veces entre los Prólogos y el contenido de la obra prologada, como sucede en los antepuestos a *Iugurta* y a *Catilina* de Salustio, ya censurados por Quintiliano ². Cicerón poseía, él mismo nos lo cuenta, todo un volumen de Prólogos coleccionados a este efecto; y tal vez le sucedió, por distracción, utilizar uno por otro, en su tratado *De gloria*, que ya había utilizado otra vez; Atico se lo advirtió ³.

1. Cf. MADOZ, *Epistolario de Alvaro de Córdoba*, p. 74 sq. y 102 sq.

2. « Crispus Sallustius in bello Iugurthino et Catilinario nihil ad historiam pertinentibus principiis orsus est ». *Inst.*, III, 8.

3. Así escribe CICERÓN a su correspondiente: « Nunc neglegentiam meam cognosce. De Gloria

librum ad te misi; at in eo prohoemium idem est quod in Academico tertio. Id evenit ob eam rem, quod habeo volumen prohoemiorum; ex eo eligere soleo, cum aliquod σύγγραμμα institui... itaque statim novum prohoemium exaravi et tibi misi; tu illud desecabis, hoc adglutinabis », *Att.*, 16, 6, 4.

El reconocimiento de ciertas reminiscencias clásicas, dada la índole cristiana de la obra en que se halla, es de un efecto sorprendente a veces. Por citar un solo ejemplo, aunque no sea de la Patrística española, pero sí de la antigua literatura, no todos se imaginarían que las aclamaciones cristianísimas « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* » tuvieran su origen primero en Quintiliano. En su *Institutio oratoria* (7, 4, 23) el preceptista calagurritano habla del papel que la conjetura puede desempeñar en el conocimiento del hecho de que se trate en una controversia, y dice :

Coniectura extrinsecus quoque adductas frequenter probationes habet et argumenta ex materia sumit : quale quidque videatur, eloquentiae est opus : hic regnat, hic imperat, hic sola vincit.

Sin duda que el afortunado recorte de la frase, la fijó en la mente de los humanistas medievales, predestinándola para la aclamación solemne y entusiasta de un éxito triunfal. Usábase ya en las *Laudes* a manera de letanías durante la coronación de los reyes y emperadores en la Edad Media¹.

Aun en el género epigráfico de epitafios mortuorios, cierto no el más calificado para citas de la cultura clásica profana, es dado hallar reminiscencias tan curiosas como versos de Marcial :

Un epitafio de Sevilla, del año 641, celebra la memoria de Honorato el inmediato sucesor de San Isidoro en la sede Hispalense. Pagado el tributo al sentimiento cristiano en dísticos no desafortunados — « *Spiritus astra petit, corpus in urna iacet* » — consignadas las fechas de su episcopado, termina :

Non timet ostiles iam lapis ste minas².

Que es a la letra un verso de Marcial, en el cual el poeta bilbilitano celebra a Fusco, un guerrero, que murió en el campo de batalla (6, 76, 4).

1. Cf. C. WEYMAN, *Die Inschrift des Obeliskens auf dem Petersplatze*, en *HistJahr*, 37, 1916. 79.

2. El texto del Epitafio en J. VIVES, *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda*, Barcelona 1942, n. 273.

No siempre la reminiscencia viene introducida de la mano de la discreción, como cuando en la Misa de la víspera de la Epifanía, en el Misal gótico, se ve cruzar la sombra del epicúreo Horacio, al decirse que en las Bodas de Caná se trocó el agua en *Falerno*. Menos mal que el término venía ya inmediatamente de la cuarentena de Prudencio, el cual, utilizaba la reminiscencia en su *Cathemerinon* (9, 28) :

Cantharis infusa lymphæ fit falernum nobile.

Nada digamos de los centones virgilianos y ovidianos, que en versos del más caracterizado paganismo se esforzaban por encerrar los relatos del Génesis, de Lot, de Jonás, etc. La estigmatización del género por la Iglesia, dirigida contra Proba en el Decreto de Gelasio, estaba muy fundada : « Inter apocryphas scripturas vergilianis compaginatum versibus ».

Pero hay que confesar que el mismo procedimiento de la imitación, aun expuesto a violencias en el ajuste, lograba contenerse en términos de discreción y mesura en general. La frialdad de un Lactancio, que se acuerda de las « Ver-rinas » de Cicerón, en la crucifixión de Cristo, o la inoportunidad de Arnobio al prestar al Salvador los rasgos de Epicuro en Lucrecio, son casos aislados.

En la Misâ de la Anunciación, 18 de diciembre, del mismo rito mozárabe, se han notado también términos del léxico de Plauto, como « paritudo » etc.

La Iglesia ha procedido a veces con severidad en casos relacionados con su liturgia, como fué el del « Exultet » pascual, felicísima elación ambrosiana ante el triunfo de la Resurrección, pero en la cual el Santo Obispo de Milán se dejó llevar más de la cuenta en el ingenuo y prolongado elogio de la abeja madre, del cirio pascual : la Iglesia pudo tales exuberancias : « Esto hæc iucunda sint — criticaba San Jerónimo — et aures composito pede mulceant. Quid ad Ecclesiae Sacramenta? Quid ad tempus Paschæ quo Agnus occiditur »¹. Sabría que el autor del *Exultet* era San Ambrosio? Si así fuera, habría que sumar ésta a otras censuras del Solitario de Belén contra el Obispo de Milán.

1. *Epist. ad Praesidium*. Acerca de su autenticidad, cf. G. MORIN, *Bull. Anc. Litt. Arch. Chr.* 3, 1913, 51-68 ; E. DEKKERS, *Clavis Patrum Latinorum, Sacris Eru-di*, 3, 1951, p. 19.

II

CITAS DE SEGUNDA MANO

La cita o reminiscencia de segunda mano pierde todo su frescor y aroma primigenios : es una flor que se toma, no del jardín, sino de un búcaro ya trasnochado.

La serena grandiosidad de aquella imagen de Lucano, que en la bóveda del universo ve una tumba digna del héroe abandonado en olvido insepulto :

Caelo tegitur qui non habet urnam (*Phars.* 7, 819).

se cita atinadamente en al *Memoriale Sanctorum* de San Eulogio, para compensar el abandono de algunos cuerpos de mártires. Pero en este caso el autor de la feliz aplicación es San Agustín, el cual, en su *De civitate Dei*, recuerda el famoso verso, erigiendo el grandioso túmulo al cristiano carente de tumba : la introducción de la cita en ambos escritores demuestra, por la comunidad de redacción, la inmediata derivación para Eulogio, no de Lucano, sino de San Agustín :

San Agustín

San Eulogio

Licuit de hac re poetis plausibiliter dicere :

Licuit etiam de hoc poetis plausibiliter ludere :

Caelo tegitur qui non habet urnam. (*De civ. Dei*, I, 1).

Caelo tegitur qui non habet urnam. (*Memor. Sanct.*, I, 17).

El verso en Lucano alude a los muertos en el campo de batalla, que César prohibió fueran quemados o inhumados.

En la antigua literatura, tanto profana como eclesiástica, se da un fenómeno, en punto a citas y alusiones, que hoy pugnaría con nuestra mentalidad en punto a mutuas referencias literarias : tal es el silencio chocante que a veces se observa y la carencia de alusiones mutuas entre escritores contemporáneos. En el mundo de las letras parecen ignorarse mutuamente Tertuliano, Hipólito de Roma y Clemente de Alejandría ; San Ambrosio no cita a San Jerónimo ni a San Agustín ; ni San Anastasio a S. Hilario, a quien tanto debía por otra parte ; Casiodoro y San Benito parecen des-

conocerse mutuamente. La literatura clásica precedió en este ejemplo: Horacio nunca nombra a Ovidio ni a Propertio; Plutarco no lleva su curiosidad nativa a citar a escritor alguno notable de sus días, y él es así mismo ignorado de todos los contemporáneos ¹.

Bien se ve las consecuencias que esta costumbre puede tener para el capítulo de las citas y reminiscencias tácitas y de segunda mano.

Tratándose ya de nuestros autores, es ley reconocida en su uso de los clásicos — en San Isidoro se ha probado documentalmen- te — que las citas textuales, sobre todo cuando se hacen con mención expresa del nombre del autor citado, no son de ordinario directas, sino tomadas inmediatamente de algún autor intermedio. Esta ley tiene aplicación muy frecuente entre los españoles. Lactancio, San Jerónimo y San Agustín han sido el arsenal que tenían a su alcance para muchas citas de Virgilio, de Lucano, de Cicerón.

Por lo mismo, más valor de citas directamente personales tienen las reminiscencias calladas de autores clásicos, cuando la redacción se elabora cuidadosamente adaptando el texto antiguo a la expresión del momento. Vienen a la memoria espontáneamente los ejemplos manifiestos de los « Versus » de San Isidoro, trabajosamente cincelados en un calco de los *Epigramas* de Marcial; o su ditirambo *De Laude Spanie*, corona triunfal tejida con las flores de todas las *Laudes* clásicas de los antiguos a España: del panegírico de Plinio a Italia y — no habían de faltar en el autor eclesiástico — de varios incisivos patrísticos, como el *De habitu virginum* de San Cipriano, todo ello entrelazado en la urdimbre efusiva de un entusiasmo filial hacia España ².

Esta puede ser, entre otras, la causa de que en las citas de los Santos Padres, sean mucho más frecuentes las referencias nominales, cuando se trata de autores profanos citados.

1. Cf. E. DESPOIS, *Les écrivains à Rome*, RevDMond, 1859, 792; P. DE LABRIOLLE, *La réaction patenne*, Paris 1934, p. 290 sq.
2. Cf. J. MADDOZ, *De laude Spanie. Estudios sobre las fuentes*

del Prólogo isidoriano, en RazFe 1939, 247-257; IDEM, *Ecos del saber antiguo en las Letras de la España visigoda*, en RazFe, 1941, 228-240.

Las tomaban de segunda mano. También podía contribuir al mismo resultado el que el contenido de los autores sagrados se estimaba como un bien común, del dominio público para la exposición doctrinal ¹.

La advertencia en una cita de segunda mano da a veces solución a pequeños enigmas de la historia literaria. Veamos algunos casos.

En su *Praenotatio librorum divi Isidori* tiene San Braulio una cita curiosa de Cicerón. Vale la pena analizarla un momento, porque posee valor de clave para casos análogos. Caracteriza el Santo obispo de Zaragoza, con mano elogiosa de amigo y discípulo, la obra del polígrafo sevillano autor de las *Etimologías*, y le aplica un célebre ditirambo que a Varrón dirigía Marco Tulio :

Quem Deus, post tot defectus Hispaniae novissimis temporibus suscitans, credo ad restauranda antiquorum monumenta, ne usquequaque rusticitate veterasceremus, quasi quandam apposuit destinam. Cui non immerito illud philosophicum a nobis aptatur : « Nos, inquit, de nostra urbe peregrinantes errantesque tanquam hospites, tui libri quasi domum reducerunt ; ut possimus aliquando, qui et ubi essemus agnoscere. Tu aetatem patriae, tu descriptiones temporum, tu sacrorum iura, tu sacerdotum, tu domesticam publicamque disciplinam, tu sedium, regionum, locorum, tu omnium divinarum humanarumque rerum nomina, genera, officia, causas aperuisti ».

El elogio ha sido celebrado como inspiración feliz del sabio bispo de Zaragoza, aplicación acertada de una valoración concisa y lapidaria para condensar el carácter enciclopédico del metropolitano de Sevilla, que sería menester pesar y analizar como una inscripción damasiana ². En cada uno de sus incisos y frases se ha querido ver, en efecto, in-

1. Cf. F. PRAT, *Imitation ou plagiat? Emprunts littéraires des Pères de l'Église*, en *RevApol*, 38, 1924, 257.

2. Cf. P. SÉJOURNÉ, *Le dernier*

Père de l'Église, Saint Isidore de Séville, son rôle dans l'histoire du Droit Canonique, Paris 1929, p. 47-50.

geniosamente significadas las principales obras del polígrafo : El cronista y el legislador se verá claramente aludido en las primeras líneas : « Tu aetatem patriae, tu descriptiones temporum, tu sacrorum iura, tu sacerdotum, tu domesticam publicamque disciplinam... aperuisti »; las *Etimologías* se significan en los incisos : « tu sedium tu regionum, tu locorum, tu omnium divinarum humanarumque rerum nomina, genera, officia, causas aperuisti »; y aun tal vez, más por menudo, en « rerum nomina » las *Etimologías*; en « rerum genera » las *Diferencias* en « rerum divinarum... officia », el *De ecclesiasticis officiis*; en « rerum causas », el *De rerum natura*; y hasta, sutilizando un poco más, en « sedium, regionum, locorum... nomina », el *De ortu et obitu patrum*, que es en fin de cuentas, una geografía sagrada. Todo ello subrayado por la coincidencia de haber existido ambos enciclopedistas, el romano y el bético, en épocas de decadencia análogas, en sus respectivos países : « Nos in nostra urbe peregrinantes errantesque tanquam hospites, tui libri quasi domum reduxerunt; ut possimus aliquando, qui et ubi essemus, agnoscere ».

No negamos la coincidencia general entre las actividades de ambos escritores, y el fundamento que existe para la adaptación que hace Braulio. Pero no hay que dar un valor lapidario y cuasi sacramental a la cita. El obispo de Zaragoza no ha ido a buscar el elogio a los *Académicos* del orador romano, sino que se lo ha hallado recortado con toda exactitud en el libro VI, cap. 2 del *De civitate Dei* de San Agustín, Las variantes comunes a Braulio y San Agustín, y no a Cicerón, lo están proclamando irrefutablemente.

Hasta se había querido subrayar cierta intención estudiada en San Braulio, al anteponer el « divinarum » al « humanarum rerum », invirtiendo el orden que tienen esas partículas en el orador romano : era caracterizar así acertadamente de parte de San Braulio, la doble iniciativa de la actividad isidoriana, cristianizando el legado antiguo. Nada de eso : Braulio antepuso el « divinarum » al « humanarum rerum », sencillamente porque así lo halló en San Agustín, como puede verse en las ediciones críticas del *De civitate Dei*.

Ni Séjourné, ni Brehaut, que insisten en la cita de Braulio, habían observado su derivación inmediata agustiniana.

Es curioso notar la impugnación de Pellizer contra la autenticidad de la *Praenotatio* de San Braulio : el Santo obispo de Zaragoza, dice, no aplicaría a San Isidoro el elogio de un gentil. Nicolás Antonio defiende la propiedad de la aplicación : Braulio, dice, estaba impuesto en el conocimiento de los clásicos. Mejor todavía la hubiera defendido al saber que el elogio se tomaba de las manos de San Agustín¹.

Una referencia a Hesiodo, en la II Carta de San Paciano ha planteado varios problemas a los críticos. Como en su lugar indicamos, censuraba Semproniano las reminiscencias clásicas del obispo de Barcelona. Este le responde, entre otras cosas :

Tu ipse, cur ais : « Litteras tuas vivaci cedro perlinam propter cariosos hostes Musarum? » Quarum, oro, Musarum? An que invenerint litteras, et scripserint chartas quas tineae persequentur? Dic, oro, frater? Praeter illas centum et viginti linguas fuit adhuc alia Musarum? Hesiodus istud in Helicone mentitus est.

¿A qué alude el Santo Obispo? Noguera, el editor y comentarista valenciano de la obra de Paciano, no se explica esta insinuación sobre que Hesiodo atestigüe la existencia de otra lengua diferente de las tradicionales, hablada por las Musas en el Helicón². Van der Vliet ve una alusión a Hesiodo, *Op.* 661, 662³; pero no satisface esta referencia. Los demás autores nada determinam.

Creo sencillamente que se trata de una cita de segunda mano : Paciano en este pasaje, como en otros muchos, toma la referencia de Lactancio, el cual, desacreditando la autoridad de Hesíodo dice de la elaboración de su poema :

Non enim Musarum instinctu, sicut videri volebat in Helicone carmen illud effudit, sed meditatus venerat ac paratus⁴.

Paciano toma la aseveración fundamental de lo que Lactancio afirma, es a saber, la falsedad de aquella inspiración

1. Cf. F. ARÉVALO, *Isidoriana*, cap. 4.

2. V. NOGUERA, *Obras de San Paciano*, Valencia 1778, p. 118,

3. En *Mnemosyne* 1892, p. 283, nota 4.

4. *De div. inst.*, I, 5,

o lenguaje de las Musas, y la aplica a su caso, para negar, ante la alusión que acaba de hacerle Semproniano, toda acción inspiradora o literaria de la Musas, extraña a lo contenido en las lenguas tradicionales :

Lactancio

Non enim Musarum instinctu, sicut videri volebat, in Helicone carmen illud effudit.

Paciano

Musae litteras repererunt?... Hesiodus istud in Helicone mentitus est...

La ausencia en Paciano de todo influjo directo de parte de la literatura griega, que se observa en toda su obra, vendría a confirmar esta nuestra conclusión.

En punto a citas de segunda mano es interesante el caso de San Braulio de Zaragoza. Cuantos han descrito su personalidad han subrayado su formación clásica. Y su atención se fijaba preferentemente en la Carta XI, dirigida a Tajón, entonces presbítero, y que más tarde había de sucederle en la sede de Zaragoza. En efecto, los nombres de Flaco, Virgilio, Apio y Terencio, cuyas sentencias la esmaltan, parecen un alarde de erudición con que tratara de abrumar el irritado presbítero destinatario. Todo ello es verdad ; pero la crítica ha de poner también aquí su granito de sal.

Son todas ellas de segunda mano. Braulio las toma del gran humanista San Jerónimo, a quien se había propuesto como modelo para sus Cartas, y de cuyo epistolario han pasado al del obispo de Zaragoza viaras decenas de las sentencias más geniales del Solitario de Belén en reminiscencias tácitas. Véase solamente este párrafo de la Carta XI :

Braulio

Sed ne in multiloquio offendamus amicum, breviter apud te habeas fixum me posse remordere si velim, posse genuinum laesus infigere, Quia et nos, iuxta Flaccum, didicimus litterulas, et saepe manum ferulae subtraximus, et de nobis dici potest : Fenum habet in cornu, longe fuge ; immo illud virgilianum :

San Jerónimo

Possum remordere si velim, possum genuinum laesus infigere. Et nos didicimus litterulas ; « et nos saepe manum ferulae subtraximus » (Juvenal, *Sat.* I, 15). De nobis quoque dici potest : « Fenum habet in cornu, longe fuge » (Horacio, I *Sat.* IV, 34). Sed magis volumus esse discipuli eius, qui ait : *Dorsum meum posui ad fla-*

Et nos tela, pater, ferrum-
que haud debile dextra / spar-
gimus, et nostro sequitur de
vulnere sanguis....

Sed dum studemus et caritati
servire et te non amittere, omit-
timus cuncta nec aliquod risu
dignum inserimus, ne habeat in-
gratos fabula nostra iocos, se-
cundum Ovidium, ac secundum
Appium, caninam videamur exer-
cere facundiam. Sed, ut dixi
spretis his, officii nostri func-
tionem exequentes, et Magistri
Domini Christi humilitatem te-
nentes, magis volumus sequi eum
qui ait: *Dorsum meum posui
ad flagella et maxillas meas ad
palmas. Qui cum malediceretur,
non remaledicebat, cum patere-
tur non comminabatur.*

*gella et faciem meam non averti
a confusione sputorum, qui cum
malediceretur, non remaledixit,
et post alapas, crucem...*

Et nos tela pater, ferrum-
que haud debile dextra spar-
gimus, et nostro sequitur de vul-
nere sanguis (Virgilio, *Aeneid.*
XII, 12)¹.

... iuxta Appium canina exer-
ceretur facundia².

... ut caninam exerceant fa-
cundiam³.

Como se ve, Braulio en su Carta adapta muy oportuna-
mente las sentencias que San Jerónimo escribía en su Carta
a Domnión contra aquel monje romano anónimo. Puesto
a enfadarse, gran acierto tuvo en acudir a una de las dia-
tribas más virulentas del solitario betlemita. No tan acer-
tado en atribuir, por su cuenta, a Flaco el verso de Ju-
venal, *Sat.* I, 15, juntamente con el otro hemistiquio que
sí le pertenece.

También es de segunda mano la única cita clásica que
se halla en San Leandro. Recomendaba, en el cap. 20 de
su « Regla » o *De institutione virginum*, la sinceridad y recti-
tud en las palabras, que no teme sean expuestas a la luz
del día y documenta así su prescripción :

Unde et ille philosophorum prudentissimus dicit : « Omnia
recte facta in luce se amant collocari ».

1. *Epist.* 50, *ad Domnionem*, 5.
2. *Epist.* 134, *ad Augustinum*, 1.

3. *Epist.* 125, *ad Rusticum*, 16.

El dicho es de Cicerón, en sus *Tusculanas* (2, 26, 64), e cual lo contiene así : « Omnia enim benefacta in luce se collocari volunt ». Pero San Leandro lo ha tomado del *De civitate Dei* de San Agustín :

Et quoniam, sicut ait etiam quidam romani maximus auctor eloquii (Luc., *Phars.*, 7, 62), « Omnia recte facta in luce se collocari volunt », id est, appetunt sciri¹.

La prueba de la derivación inmediatamente agustiniana está en las variantes « Omnia recte facta », comunes a San Agustín y San Leandro, y extrañas a Cicerón, el cual dice « Omnia benefacta ».

Para completar el conocimiento de esta dependencia literaria en los Padres en punto a citas y reminiscencias, no ha de olvidarse un hecho de la historia del libro, que, aunque de índole inmediatamente material, no dejó de influir profundamente en varios aspectos de la cultura. En el siglo V, se generaliza el códice, en vez del volumen, en la historia del libro. Con ello aparece en la vida literaria el fenómeno de la dependencia literal de un autor respecto de varios predecesores a la vez. El manejo del volumen, o rollo antiguo, hacía incómoda y molesta la consulta literal y promenorizada de una cita particular ; por eso se utilizaban los antiguos más bien al sentido, en sus ideas ; el uso era más por asimilación ideológica que por copia verbal ; y ello, por la misma razón, con respecto a pocos autores simultáneamente. La introducción del códice, por el contrario, facilitaba el manejo material de los predecesores, y, con ello, la búsqueda textual de un pasaje determinado en uno y aun en muchos autores a la vez. De ahí la dependencia literal, observada ya desde el siglo V, de un autor con respecto a varios autores simultáneamente.

El caso es notable desde Orosio : su *Historia* depende de la *Cronica* de Eusebio, en la traducción y refundición jeronimiana, de Tito Livio, de los *Comentarios* de César, que él atribuye a Suetonio, de Tácito, de Justino, Floro, Eutropio, Rufino y San Agustín, sin contar otras muchas reminiscencias de orden puramente literario.

1. *De civ. Dei*, 14, 18.

Hay a veces ciertas adaptaciones en las citas, de índole más lejana, digámoslo así, y que por lo mismo pueden despistar a los investigadores de las fuentes. Tal es, por ejemplo, la que emplea San Braulio en su Carta 44, acomodando un hemistiquio virgiliano, cuya identificación no había sido lograda que sepamos.

Lleno de emoción y de cariño responde el obispo de Zaragoza a Fructuoso, el futuro obispo de Braga, abad a la sazón, que le consultaba sobre diversos puntos doctrinales desde los confines de Galicia. Y a las múltiples frases de veneración y elogio que le dirigía el monje gallego, le devuelve las tornas el zaragozano, diciéndole, entre otras cortesías :

Gentilis poetae antiquum in te vertam praeconium, et hoc solum dicam : *O decus Hispaniae sacrum*.

Quién es este « antiguo poeta gentil », que no ha logrado ser revelado todavía? ¹ Aunque a primera vista parezca inverosímil, el saludo mencionado es una adaptación del elogio virgiliano de Turno a Camila : « *O decus Italiae virgo* » (*Eneida*, XI, 508). Braulio habla, en efecto, de acomodación o aplicación del elogio : — *vertam praeconium* — ; y esta adaptación, muy conforme al estilo de Braulio cuando utiliza fuentes antiguas, tiene una réplica del mismo corte en la Carta XI, a Tajón, cuando le aplica graciosamente el texto de San Mateo : *Modicae fidei, quare dubitasti?* en esta forma : *Modicae patientiae, quare turbaris?* Es la misma psicología de estilo. No hay otro poeta antiguo a quien semejante cita pueda referirse.

Y aquí tendríamos — notemos de paso — un ejemplo cierto de reminiscencia directa virgiliana en Braulio. A no ser que aun en este caso, un espíritu malicioso viera interpuesta otra vez la mano de San Jerónimo, el cual en su libro I *Contra Joviniano* recorta cabalmente ese mismo hemistiquio y lo introduce de este modo :

«...insignis poeta... reginam Volscorum Camillam, quam Turnus, cui auxilio venerat, laudare volens, *non amplius habuit quod diceret nisi virginem nominaret : O decus Italiae virgo* ».

1. « In Letter 44 he quotes *lio Bishop of Saragossa*, 631- an unknown « gentile poet », 651. *His Life and Writings*, observaba C. LYNCH, *Saint Brau-* Washington 1938, p. 162.

La cita vaga jeronimiana — *insignis poeta* — y la modalidad de restringir el elogio — *non amplius habuit quod diceret* —, para proferir, escuetamente desgajado de Virgilio ese hemistiquio, pudiera brindar una sospechosa precedencia a las frases correspondientes de Braulio: *gentilis poetae, y hoc solum dicam*. La misma cadencia y el mismo número de sílabas, conservados en la cita serían una nueva invitación a su empleo. Braulio sería pues autor solamente de la adaptación, pero el verso lo habría tomado de la mesa de San Jerónimo, por él tan frecuentada. Pero no pequemos de excesivamente suspicaces.

III

CITAS EQUIVOCADAS QUE SE TRANSMITEN DE MANO EN MANO

Hay citas equivocadas que se transmiten y pasan de mano en mano, como moneda falsa entre los distraídos. La venerable figura de San Braulio, así mismo, es responsable de un *quid pro quo* muy curioso en esta materia.

En una carta jocoseria, la XI de su Epistolario, responde el obispo de Zaragoza al entonces abad Tajón, que luego había de sucederle en el episcopado. Habíale escrito el aragonés, disgustado al parecer por cierta burla amistosa de su corresponsal. San Braulio trata de calmarlo con breves razonamientos de cariñosa amistad; y, al terminar su carta, le pide excusas de haberse alargado más de la cuenta. Y aquí entra la cita a que aludimos. San Jerónimo, en su Carta CVII, a Leta, excusándose de haberse desviado del asunto, cita, invirtiendo su contenido, dos conocidos versos del *Arte Poética* de Horacio, vv. 21-22:

... Amphora coepit
institui; currente rota cur urceus exit?

Braulio toma la cita jeronimiana, la aplica él a la extensión imprevista que ha tomado su propia carta a Tajón, y de su propia minerva, atribuye los versos a Terencio:

Braulio

San Jerónimo

Ecce si ante tibi fuit motus, Paene lapsus sum ad aliam
modo sit modus; et cui potius materiam, et currente rota, *dum*

placent vina quam verba, ca- urceum facere cogito, amphoram
veat vina ne eum offendant finxit manus ¹.

verba. En dum urceum fin-
gere volo, ut ait Terentius, am-
phoram finxit manus. Nam
brevem schedulam scribere cogi-
taveram, sed...

En otras dos ocasiones hace Braulio la misma cita: en una sin atribución alguna; en otra, con un vago « ut ait quidam »:

Pro ineruditae impedimento linguae brevem evenire volui
tramitem epistolae, sed ut est illud tibi notum, dum urceum
facere nitor, amphoram finxit manus (Carta XXXVI).

Ecce dum nescit amor ordinem, plus oneravi epistolam
meam sermone quam utilitate, et, ut ait quidam, dum ur-
ceum facere nitor, amphoram finxit manus (Carta XLIV).

La cita invertida corría ya como proverbio, en unos, como en San Jerónimo, para significar el cambio de materia; en otros, como en Braulio, para excusarse de la prolijidad de sus cartas.

Tal vez del mismo Braulio aprendió Tajón la cita, en la carta que a él precisamente se dirigía, cuando más tarde él mismo la utiliza, un poco perfeccionada, en una Carta a Eugenio de Toledo:

En, prudentissime virorum, ut causarum ordines singilla-
tim perstringerem, modum brevitatis excessi, quia, ut ait
quidam doctissimus, dum figuli rota currente urceum facere
nitor, amphoram finxit manus ².

El hecho de la continua dependencia de Braulio respecto de San Jerónimo, hace sospechar que él fué quien introdujo entre los españoles esta cita horaciana invertida, dándole la aplicación, que se hizo frecuente entre los visigodos, a excusar la prolijidad de un escrito.

Es innegable, sin embargo, que en Tajón se dan elementos horacianos de la cita, que no se hallan en San Braulio, sino

1. *Epist.* 107, ad Laetam, 3. XIV, p. 290.

2. En *MonGermHist*, Auct.,

en San Jerónimo. Tal vez el entonces abad Tajón fundió ambas reminiscencias, jeronimiana y brauliana, en su propia redacción.

En la falsa atribución de los versos a Terencio Braulio no fué seguido de nadie. Pudiera alguien observar, para salvar el buen nombre de Braulio en esta cita, que tal vez haya aquí un error del copista medieval en transcribir *Terentius*, en vez de *Horatius*. Es posible en absoluto. Lo cierto es que el código de León está muy claro en este punto ; y aquella otra equivocación de Braulio « iuxta Flaccum », en la Carta XI, que antes comentábamos, por la cual atribuye a Horacio un verso de Juvenal, no favorece mucho a esta última benigna interpretación.

Para terminar este capítulo de citas y reminiscencias clásicas entre los Padres españoles, no resisto a la tentación de transcribir y comentar brevisísimamente las diez líneas de que consta la última Carta del Epistolario de Alvaro de Córdoba. Es una pirotecnia de citas y reminiscencias de las cuales parece como empedrada. Curioso e interesante ejemplar en este aspecto, si no se observara que todas sus citas son de segunda mano.

Es la respuesta final contra el judío apóstata Eleazar, a quien no ha logrado meterlo en cordura y del cual se despide con un adiós desabrido y arrogante.

Que stylus tue prosecutionis elicuit — escribe el apologista cordobés — impigre oculus precucurrit, et te vitantem periculum sapienter miravit. Verum quia prudens arte rhetorica ludis¹, et pisoniano vitio, dum loquere nescis, tacere non vales²; atque, ut fabulae ferunt, lupum auribus retinens, nec tenere potes nec vales dimittere³, ideo tibi abte canit poeta :

1. Increpación que toma Alvaro de SAN JERÓNIMO, *Contra Rufinum*, 3, 21 : « Et interim homo eloquentissimus, arte ludis rhetorica, et simulas te praeterire quae dicis ».

2. También es de SAN JERÓNIMO este inciso, *Epist.* 69, 2, *ad Oceanum* : « Postea vero, Piso-Sacris Erudiri. — 9.

niano vitio, dum loqui nesciret, tacere non potuit ».

3. Esta situación proverbial, que aquí Alvaro acomoda a su caso, se deriva de SAN JERÓNIMO, *Liber contra Iohannem Hierosolymitanum*, 6 : « Nunc vero, quasi auribus lupum apprehenderis, nec tenere potes, nec audes dimit-

« Quod potes id tenta, operis ne pondere pressus
incumbat labor, et frustra tentata relinquo »¹.

Sed ut me quis sim ipse cognoscas, et apertius me tacendo de-
vites, Virgilium audi :

« Mortem contemnunt laudato vulnere Getes »².

Nec non et illud :

« Getes, inquit, quo pergit equo »³.

Unde et illud extat poete :

« Hinc Dacus premit, inde Getes occurrat »⁴.

tere ». El proverbio, que en su original griego y en su primera versión latina — TERENCIO, *Phorm.* 506 — está en primera persona, se adapta aquí a la segunda, aplicado al corresponsal.

1. Es un dístico, de los *Dicta Catonis* o *Catonis disticha moralia* :

Quod potes, id temptato ;
operis ne pondere pressus

succumbat, labor et frustra in-
ceptata relinquo.

CATON, 81. También EULOGIO, *Memoriale Sanctorum*, I, 29, tiene la misma cita, con la variante « succumbat », más conforme al original, introducida con la referencia : « Cato infert philosophus ». Sabido es que la difusión de estos *Dicta Catonis* se debe a manuscritos españoles. Cf. L. TRAUBE, *Vorlesungen und Abhandlungen*, en P. LEHMANN, *Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters*, Munich, 1911, II, p. 126.

2. No es Virgilio el autor de ese verso : Alvaro toma la cita de SAN ISIDORO, en la descripción entusiasta que éste hace del pueblo godo, como conclusión de su *Historia Gothorum* : « Populi natura pernices, ingenio alacres, conscientiae viribus freti, robore corporis validi, staturae

proceritate ardui, gestu habituque conspicui, manu prompti, duri vulneribus, iuxta quod ait poeta de ipsis : *Mortem contemnunt laudato vulnere Getae*. Quibus tanta extitit magnitudo bellorum, et tan extollens gloriosae victoriae virtus, ut Roma ipsa, victrix omnium populorum, subacta captivitatis iugo, geticis triumphis accederet, et domina cunctarum gentium illis, ut famula, deserviret ».

3. También para este hemistiquio es cierta la fuente isidoriana, en la misma *Historia Gothorum*, 69 : « Nec equestri tantum proelio, sed et pedestri incedunt : verumtamen magis equitum praepeti cursu confidunt, unde et poeta, *Getes*, inquit, *quo pergit equo* ». Nótese que Alvaro copia aquí hasta el « inquit », que no viene tan a cuento, ni suele poner en otras citas. El autor de estos versos aducidos por San Isidoro, « ignotus » ya para MOMMSEN, editor de la *Historia Gothorum*, MonGermHist, *Acht.*, XI, p. 294, permanece desconocido todavía.

4. Nuevas citas poéticas, en este caso de LUCANO, *Phars.*, 2, 54 :

Hinc Dacus premit, inde Getes : occurrat Iberis alter.

También SAN ISIDORO, hablando de los Godos en las *Etimolo-*

Ego sum, ego sum, quem Alexander vitandum pronuntiavit, Pyrrhus pertimuit, Cesar exhorruit ¹. De nobis quoque et noster Iberonimus dicit : « Cornu habet in fronte, longe fuge » ². Et ideo noli canes rabidos dicere ; sed te vulpeum gannientem cognosce. Neque me compilatorem veterum, quod magnarum est virium, asseras ³.

Estas últimas palabras de la Carta de Alvaro contienen una locución proverbial, de significación a primera vista desconcertante. Observando, sin duda, el abundante uso que Alvaro hacía de San Jerónimo y de otros Padres antiguos en su argumentación contra Eleazar, éste le había tildeado de « compilador ». Alvaro replica por toda defensa : « Neque me compilatorem veterum, quod magnarum est virium, asseras ». La razón alegada en esta defensa desconcierta, ya que mayor mérito y esfuerzo arguye el saber desbaratar al adversario con ciencia propia que con razones ajenas. Pero la lectura de un pasaje análogo, de San Jerónimo, lo esclarece todo : Alvaro se defiende recordando la anécdota reproducida por San Jerónimo, con la cual el Solitario de Belén respondía a sus detractores en una ocasión semejante :

Hoc idem passus est ab aemulis et Mantuanus vates, ut cum quosdam versus Homeri transtulisset ad verbum, com-

gías, contiene el hexámetro de Lucano, con la referencia explícita : « De quibus Lucanus : *Hinc Dacus premat, inde Getes occurrat Iberis* ». *Etym.*, 9, 2, 89. San Isidoro es, sin duda, la fuente inmediata de Alvaro. En efecto, si bien se observa, San Isidoro, al citar solamente el hexámetro, y no completar el inciso con « alter », como lo pide el texto y el sentido de Lucano, parece que junta el verbo « occurrat » con « Getes » : y, exactamente, eso es lo que hace Alvaro en su cita.

1. Es adaptación de lo que SAN ISIDORO — el cual, a su vez, copia a OROSIO, *Hist.*, I, 16, 2 —

dice del pueblo godo, en el comienzo de su *Historia*, 2 : « Isti sunt enim quos Alexander vitandos pronuntiavit, Pyrrus pertimuit, Caesar exhorruit ».

2. SAN JERÓNIMO tiene el mismo texto con casi idéntica introducción : « De nobis quoque dici potest : *Foenum habet in cornu, longe fuge* », *Epist.* 50, 5, *ad Domnionem*. La cita clásica es de Horacio, I *Sat.*, 4, 34 ; Alvaro no la reconoce, y la atribuye sin más, desfigurándola verbalmente, a San Jerónimo.

3. Sobre esta curiosa Carta de Alvaro puede verse nuestra edición, *Epistolario de Alvaro de Córdoba*, p. 279-281.

pilator veterum diceretur. Quibus ille respondit : *Magnarum esse virium clavem Herculi extorquere de manu* ¹.

Alvaro no termina la frase ; solamente la insinúa a su propósito. La anécdota se halla también extractada en las *Etimologías*, 10 ,44. Lo más curioso del caso es que, al defenderse del cargo de compilador, Alvaro amontone citas y más citas calladas : diez en otras tantas líneas de que consta la Carta ; las clásicas, casi todas de segunda mano. Y por toda defensa, de compilar a los antiguos, aduzca una nueva cita clásica, también de compilación de segunda mano.

En conclusión : Fuera de algunas brillantes excepciones, Prudencio, Orosio..., las citas y reminiscencias clásicas no abundan entre los Padres españoles, al menos de primera mano. Las que en ellos se observan tómanse, en una buena parte, de segunda mano, derivadas inmediatamente de algún autor eclesiástico intermedio. El estudio de estas citas y reminiscencias puede dar solución a ciertos breves problemas en la literatura patrística.

Praef. in librum Hebraicarum quaest., In Genesim.

SUMMARIUM

Si paucos seponis scriptores, ut sunt Prudentius, Paulus Orosius, qui litteris profanis optime eruditi fuerunt, haud saepe occurrunt centones ex « litteratura classica » quam vocant apud Patres Hispaniae et Romanae et Visigothicae. Et quando occurrunt, saepius hausti sunt non ex ipsis fontibus, sed e quodam scriptore ecclesiastico. Traditionem locorum illorum investigando nonnullae quaestiones solvuntur relationum inter opera diversorum patrum.

Der 186. Sermo des Pseudo-Augustinischen Anhangs

VON

Dom Alexander OLIVAR
(Montserrat)

Vor drei Jahren habe ich mich mit einer vatikanischen Handschrift beschäftigen müssen, die eine von Kardinal A. Mai zum ersten Mal unter dem Namen des hl. Augustin veröffentlichten Predigt enthält, ein « Sermo de medio Pentecostes », in welchem ich ein Werk des hl. Petrus Chrysologus erkannt habe¹. Es ist der Cod. Vatic. lat. 4951, ein englisches Sermonar « de claustro Roffensi » (Rochester), aus dem XII. Jahrhundert². Zurückkommend auf diese Handschrift, möchte ich die Aufmerksamkeit auf ein anderes homiletisches Stück lenken.

Direkt auf dem « Sermo de medio Pentecostes », in fol. 164v-165, folgt eine kurze Predigt « In die Pentecostes », die im Anhang des hl. Augustin, unter den ihm irrtümlich zugeschriebenen Sermones, die Nr. 186 enthalten hat³, und welche mit den Worten *Perpetui muneris refulsit hodie ornamentum* beginnt. Der Text dieser Predigt erscheint in der vatikanischen Handschrift vollständiger als in den gedruckten Ausgaben. Es handelt sich um wenige unedierte Wörter,

1. *Ephemerides Liturgicae* 63 (1949) 389 ff. *bibliothecae Apostolicae Vaticanae manu scripti*. Friburgi Brigoviae 1897, S. 150.

2. Eine summarische Beschreibung der Handschrift gibt H. Ehrensberger, *Libri liturgici Bi-* 3. PL 39, 2094 f.

die aber ein Tobiaszitat aus der Vetus Latina-Bibelrezension enthalten, und die wir nicht unbekannt lassen wollen.

Es seien zunächst die unedierte Fragmente angegeben (die in eckigen Klammern gesetzten Wörter gehören zum bekannten gedruckten Text) :

[... Ante hos decem circiter dies celebrauimus domini Christi ascensum:] hodie celebramus uisitacionis Spiritus sancti sacramentum. [Dominicae resurrectionis... ..munera libertatis.] Bene hunc diem Tobias, ille dei amicus, temporaliter caecatus, qui lumen quasi non habebat, et lumen iustitiae propinabat, notum habuit, quando dicebat: Ibam, inquit, ad Pentecosten diem festum, qui est sanctus a septimanis. Similiter [beatus Paulus festinabat...]

Wir dürfen wohl in der längeren vatikanischen Rezension des Textes die ursprüngliche Gestalt der Predigt sehen. Die in den gedruckten Ausgaben fehlenden Fragmente können aller Wahrscheinlichkeit nach nicht spätere Hinzufügungen sein.

Das Tobiaszitat wird von den alten kirchlichen Schriftstellern selten angeführt. P. Bonifazius Fischer O.S.B., der Leiter der Beuroner Vetus Latina-Ausgabe, hatte die Güte mir die Stellen anzugeben, wo sich das altlateinische Zitat Tob. 2, 1 befindet. Ausser Lucifer von Cagliari, *De non parcendo in Deum delinquentibus*¹ (um 359 geschrieben), sind nur einige Stellen vom hl. Augustin anzuführen. Von Augustin aber kann unsere Predigt nicht sein. Der Stil ist zu akademisch gepflegt und gekünstelt; es fehlt ihm an der frischen, geistvollen Natürlichkeit des grossen afrikanischen Kirchenredners. « Nihil habet Augustini », ist das sichere Urteil der Mauriner über unsere Predigt². So muss man sich fragen, ob wenigstens die Pfingstansprache, bezüglich des altlateinischen Tobiaszitates, von Augustin abhängig ist. Die in Frage kommenden Stellen Augustins sind folgende :

Sermo Mai 158 (in der Ausgabe von G. Morin, *S. Augustini Sermones post Maurinos reperti*. Romae 1930, S. 380): « De die Pentecosten, ex eo quod scriptum est in Tobia: Die

1. CSEL 14 (1886) 226, 21 2. PL 39, 2094, Anmerkung (b).
(ed. Hartel).

Pentecosten qui est sanctus a septimanis ». Im 2. Abschnitt der Predigt liest man: *Audistis mane, qui fuistis intenti, cum legeretur lectio Tobiae ad memoriam beati Theogenis, quod in die Pentecostes sibi fecerit prandium, invitaturus aliquos de suis, qui digni essent participare cum illo mensam, ex eo quod esset timor in eis domini: Die Pentecostes, ait, qui est sanctus de septimanis*¹.

Sermo 8, 13 (PL 38, 73): *Pentecosten diem festum Scriptura sancta de septimanis factum commemorat. Habetis in scriptura Tobiae, ubi evidenter dicitur istum diem factum de septimanis.*

Sermo 270, 6 (PL 38, 1243): *Habes in Tobiae libro ipsam festivitatem, id est Pentecosten, constare de septimanis.*

Sermo Frangipane 1, 17 (Morin S. 185, Z. 10-13): *Pentecosten diem festum scriptura sancta de septimanis factum commemorat: habes in scriptura Tobiae, ubi evidenter dicit istum diem festum factum de septimanis.*

Wie man sieht, interessiert sich der hl. Augustin für diese Bibelstelle, während sie sonst nicht zitiert wird. Aber es ist klar genug, dass der Verfasser der Predigt « Perpetui muneris » direkt von einer Bibelhandschrift abschreibt, nicht von Augustin. Das altlateinische Tobiaszitat fehlt in der Vulgata ganz, oder ist dort nicht erkennbar. Es ist möglich, dass ein gewissenhafter, skrupelvoller mittelalterlicher Kopist der Predigt die Tobiasstelle, die er vielleicht als apokryph betrachtete, ausgelassen hat. So könnte man die Abwesenheit des Tobiastextes, mit den dazu einleitenden Worten, in dem gedruckten Text unserer Predigt erklären.

Ausser Tob. 2, 1, finden wir noch in der Predigt Act. 2, 13 auch in altlateinischer Fassung: *Quia musto repleti sunt*². Das Vorhandensein dieser beiden Vetus Latina-Texte in der Predigt ist wohl ein Zeichen ehrwürdigen Altertums, wenn vielleicht auch nicht unbedingt. Das kurze homiletische

1. Zu vergleichen ist Possidius, Indic. 10, 6, 96: *De die Pentecosten, ex eo quod scriptum est in Tobia: Die Pentecosten, qui est sanctus a septi-*

manis. Diese Angabe von Possidius hat Dom G. Morin für Sermo Mai 158 in Anspruch genommen.

2. Vgl. Sabatier III, 503,

Stück, das kein Cento zu sein scheint, könnte, der Struktur und dem Stil nach, noch dem V. Jahrhundert angehören. Eine liturgische Textreliquie in der Predigt hilft nicht viel für eine genauere Datierung. Mitten in seiner Ansprache weiss der Redner das schöne Pfingstresponsorium « Advenit ignis divinus » gut auszunützen. Es sei das Responsorium mit der Predigt verglichen :

Responsorium

Advenit ignis divinus, non
comburens sed illuminans, non
consumens sed lucens : et in-
venit corda discipulorum rece-
ptacula munda : et tribuit eis
charismatum dona. V. Invenit
eos concordēs caritate, et col-
lustravit eos inundans gratia
deitatis.

Sermo

Advenit ignis diuinus, non
comburens sed illuminans, non
consumens sed lucens : et in-
uenit cordium receptacula mun-
da : et tribuit gratis charisma-
tum dona. ... Inuenit eos con-
cordia caritatis, et collustravit
eos inundans diuinitas deitatis.

Es wäre auch möglich, dass das Responsorium der Predigt entnommen ist (oder dass das Responsorium, so wie auch die Pfingstpredigt von einer dritten literarischen Quelle abhängig sind). Doch wenn es sich um liturgische Zitate oder literarische Reminiszenzen in rhetorischen Texten handelt, ist es meines Erachtens viel selbstverständlicher und sicherer, sich für eine Abhängigkeit des rhetorischen Textes zu erklären, als umgekehrt, wenn die Abhängigkeit der Texte nicht klar ist. Auf jeden Fall kann uns das vorhandene liturgische Zitat in der Predigt vorläufig nicht viel helfen für die Datierung und Identifizierung des Verfassers der in der vatikanischen Handschrift anonym erscheinenden Predigt ; wie ja auch manche andere liturgische Anspielungen oder wörtliche Zitate in nicht wenigen alten Sermones, die noch nicht systematisch und vollständig von den Liturgikern gesammelt worden sind, wenig zur Datierung derselben Sermones beitragen zu können scheinen¹.

1. Eines anderen Pfingstresponsoriums hat sich wieder der Verfasser von Sermo Caillau I, Append. 8, bedient : *Spiritus*

sanctus ... profectus a throno apostolorum pectora... invisibiliter penetravit ..., ut ex ore apostolorum omnium genera nasce-

Die vatikanische Handschrift, die unsere Pfingstpredigt enthält, ist, wie gesagt, in England geschrieben worden. Die ganze Predigtsammlung in der genannten Handschrift muss aber italienischer Herkunft sein. Darüber ist kaum zu zweifeln. Sie wird wohl aus Norditalien kommen, aus der Gegend von Mailand oder Ravenna, denn, wie ich zu Beginn dieser Zeilen andeutete, sie enthält einen « Sermo de medio Pentecostes ». Das Fest Mitte-Pfingsten, wie anderswo gezeigt¹, ist nur sicher für die Kirchen von Mailand und Ravenna bezeugt, und ausserdem habe ich in der Predigt « De medio Pentecostes » die eigentümliche Schreibart des ravenatischen Bischofs Petrus Chrysologus erkannt. Unser Sermo « Perpetui muneris » wird auch wohl italienisch sein. Er ist abhängig von den Pfingstpredigten Augustins, und hat die Struktur, den Rhythmus und die Assonanzen, die wir in den Nachahmern des grossen afrikanischen Redners finden.

Zu bemerken ist das Wort *eucharis* am Schluss der Predigt (*quando lingua eucharis laudem decantavit potentiae caelestis*), ein griechischer Ausdruck, den wir im lateinischen Schrifttum nur in der Vulgata, Sirach 6, 5, wieder treffen². Die Ausdrucksform *Ante hos dies celebravimus — hodie celebramus*, im zweiten Satz der Predigt, ist augustinisch; zu vergleichen ist Augustini Sermo 203, 1 (PL 38, 1035): *ante dies paucissimos celebravimus — hodie celebramus*; besonders aber Sermo 204, 1 (PL 38, 1037): *Ante paucos dies...*

rentur diversa linguarum (vgl. G. Morin, a.a.O., S. 757). In einer alten Weihnachtspredigt, (Pseudo-Augustini Sermo 121: PL 39, 1987 ff; F. Liverani, *Spicilegium Liberianum* I, Florentiae 1863, S. 194; vgl. *Clavis Patrum [Sacris Erudiri III]* 237^o, 183 (und 368), und H. Frank, in *Sacris Erudiri* IV (1952) 193-202) finden wir folgende, aus dem Responsorium « Hodie nobis de caelo » und aus der zweiten Magnificat-Antiphon für das Weih-

nachtsoffizium entnommenen Wörter: *Hodie Salvator apparuit..., hodie pax vera de caelo descendit..., hodie super totum mundum melliflui facti sunt caeli..., hodie super terram canunt angeli, laetantur archangeli*. Siehe noch, z.B., G. Morin, a.a.O., 724 und 763.

1. Vgl. Anmerkung 1 auf S. 133.

2. Vgl. *Thesaurus Linguae Latinae*, Vol. V, 2, fasc. VII, 1003.

celebravimus — hodie celebramus. Es sei noch auf Sermo (dubius) 375 (PL 39, 1668) hingewiesen, wo ausser *ante paucos dies — hodierno autem die*, die Ausdrucksform *illuxit dies* vorkommt, die sich wieder in der Pfingstpredigt « Perpetui muneris » findet. Ein von Caillau veröffentlichter und unrichtig dem hl. Augustin zugeschriebener Sermo ¹ kennt auch die Wörter *Celebravimus ante hos dies*. Von dieser letzten Predigt schreibt Dom G. Morin: « Auctor certe antiquus, saeculi V ut videtur, et licet ignotus, tamen minime ineruditus; dicendi genus ad eloquentiam Petri Chrysologi mihi videtur accedere » ². Es ist mir nicht möglich diesem Urteil des grossen Kenners der althomiletischen Literatur, wie es Dom Morin war, zuzustimmen. Der Sermo hat nichts von Petrus Chrysologus; nur bietet er viele Ähnlichkeiten mit dem Sermo 159 der Predigtsammlung des Chrysologus, welcher Sermo ebenfalls mit den Worten *Ante hos dies* anfängt ³. Später werde ich auf diese 159. Predigt zurückkommen, um zu beweisen, dass sie nicht dem hl. Petrus Chrysologus angehört, sondern unter die « augustinischen » Sermones, das heisst, unter die rhetorischen Stücke der Nachahmern Augustins zu setzen ist.

Mit dem gedruckten Texte verglichen, scheint mir der Text der Predigt « Perpetui muneris » in der vatikanischen Handschrift viel besser zu sein. Da diese Predigt bald, wie zu vermuten ist, vom « Corpus Christianorum » aufgenommen werden muss, so will ich jetzt den vollständigen und besseren Text des Cod. Vatic. lat. 4951 geben (unter Verzicht auf die Wiedergabe der orthographischen Eigentümlichkeiten der Handschrift, die unbedeutend sind).

M = Ausgabe der Mauriner: PL 38, 2094 f.

V = Codex Vaticanus latinus 4951, fol. 164v-165.

1. Caillau, I, 19: *S. Augustini Operum* tom. XXIII (Bd. CXXX der ganzen Vätersammlung Caillaus), S. 130. Vgl. noch den echten S. Augustini Sermo 199, 1 (PL 38, 1026): *Nuper celebravimus diem — hodie celebramus.*

2. A. a. O., S. 727,

3. PL 52, 619. — Über *ante hos dies*, als Ausdrucksform, siehe E. Löfstedt, *Vermischte Studien zur lateinischen Sprachkunde und Syntax*. [Acta Reg. Societatis Humaniorum Litterarum Lundensis, XXIII.] Lund 1936, S. 78-80, wo unsere Stellen nicht zitiert werden,

SERMO IN DIE PENTECOSTES

Perpetui muneris refulsit hodie ornamentum, quando congregatio sancta discipulorum accipere meruit Spiritum sanctum. Ante hos decem circiter dies celebrauimus domini ¹ Christi ² ascensum : hodie celebramus uisitationis Spiritus sancti sacramentum ³. Dominicae resurrectionis quinquagesimus hodie dies illuxit ⁴, in quo die Spiritus dei flammata caritate radiauit. Patriarchae omnes et prophetae solemnitatem istorum festorum dierum sanctae uenerationi ⁵ deputabant : sed istum diem prae omnibus solemniter celebrabant. In isto numero quinquagenariae ⁶ supputationis multa sunt mysteria sanctitatis : quia ⁷ annus uocatur remissionis, propinans seruis munera libertatis. Bene hunc diem Tobias, ille dei amicus, temporaliter caecatus, qui lumen quasi non habebat, et lumen iustitiae propinabat, notum habuit, quando dicebat : *Ibam, inquit, ad Pentecosten diem festum, qui est sanctus a septimanis* ⁸. Similiter ⁹ beatus Paulus ⁹ festinabat ad ¹⁰ istum diem Ierosolymis ascendere ¹¹, quem sciebat prae omnibus diebus sacramentis mirificis eminere. In isto die tunc ¹² iam temporibus in monte Synai Moyses legem accepit, et mandata dei populo propalauit. Ibi deus in monte descendit : hic Spiritus sanctus in ¹³ igneis linguis demonstratus aduenit. Ibi tonitrua et uoces : hic flammantibus ¹⁴ linguis uariis emicant piscatores. Sicut modo diuina pagina loquebatur : *Cum complerentur* ¹⁵ *dies Pentecostes* ¹⁶, et cetera.

Quam pulchra est, fratres, caritatis coniunctio, quae paratum cor semper exhibet deo ! Inuenit eos concordia caritatis : et collustrauit eos inundans diuinitas deitatis. Aduenit ignis diuinus, non comburens, sed illuminans ; non consumens, sed lucens : et ¹⁶ inuenit cordium receptacula munda, et tribuit gratias charismatum dona. Vidit sanctum ¹⁷ uasorum purissimum

a) Tob. 2, 1. b) Act. 2, 1.

Inscriptio ex V ; In Pentecoste M.

1. domini *repet. et erasum* V.
2. Christi] *pium add.* M.
3. hodie *usque* sacramentum *om.* M.
4. eluxit M.
5. sancta ueneratione M.
6. quinquagenae M.
7. quia] qui M.
8. Bene *us-*

que Similiter *om.* M.

9. Paulus beatus M.
10. ad *om.* M.
11. ascendere] celebrare M.
12. tunc] dictis *add.* M.
13. in *om.* M.
14. flammati M.
15. complerentur] inquit *add.* M.
16. et *om.* M.
17. sanctum] sanctorum M.

sinum : et uinum mittere dignatus est nouum. Coeperant sibi¹⁸ uasa eorum uinum bulliendo redundare¹⁹, et linguis omnium gentium resonare. Aut quando²⁰ cunctarum nationum haberent notitiam linguarum, nisi suscepissent²¹ sancti Spiritus mysterium et ignitum²²? Dum multi de tam magno arcano mirarentur,
 35 alii deridentes dicebant : *Quia musto repleti sunt*^c. Bene quidem nescientes dicebant : quia mustum ebulliendo omnes sordes proicit foras²³; ut et odorem custodiat, et suauitatem abscondat. Vtres noui uinum nouum suscepunt; ut et uinum
 40 illaesum seruarent²⁴, et ipsi in nouitate sancti Spiritus ambularent. De isto Spiritu sancto propheta dicebat : *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur; et renouabis faciem terrae*^d. Renouata est uere facies terrae²⁵, innouata in melius²⁶, quando lingua eucharis laudem²⁷ decantauit potentiae caelestis, et melos inso-
 45 nuit deitatis. De isto Spiritu sancto idem propheta dicit²⁸ : *Verbo domini caeli firmati sunt; et Spiritu oris eius omnis uirtus eorum*^e. Igniuit caelos, qui fecerat caelos. Misit flammam diuinam, et praeparauit ad cantandum organa sua. Ergo, fra-
 50 tres, istum diem cum timore dei celebremus, quando indulgentiam accipere Spiritus sancti meruimus.

c) Act. 2, 13.

d) Psalm. 103, 30.

e) Psalm. 32, 6.

18. sibi om. M.	19. redundare] ructare M.	22. ignitum] ignis M.
20. Aut quando] Aut quomodo non M.	23. foris M.	24. seruarent] reseruarent M.
21. nisi suscepissent] qui in sese suscepunt M.	25. terrae facies M.	26. melius] meliori M.
	27. laudes M.	28. dixit M.

SUMMARIUM

Codex Vat. Lat. 4951 saec. XII recensionem praebet ampliore atque emendatiorem sermonis 186 inter conciones spurias S. Augustini. Textus hic primum critice exhibetur. Ibi pauca uerba repiuntur e libro Tobiae (II, 1) secundum quamdam versionem ueterem, quae desiderantur in editis.

Insuper nonnulla uerba habet communia cum responsorio Aduenit ignis diuinus.

Sermo uidetur habitus saec. V in quadam ecclesia Italiae septentrionalis ab ignoto, non tamen inerudito concionatore Augustini in pedes eunte,

Critica Latina

VON

Dr. Alfons KURFESS

(Neu-Ölsburg)

I

Ad Ausonii Ludum VII Sapientum

(Clavis Patrum Lat. n. 1404)

Die neueste Veröffentlichung (Text mit deutscher Übersetzung) des « Spieles von den Sieben Weisen » verdanken wir Bruno S n e l l, *Leben und Meinungen der Sieben Weisen*, München 1943 (Heimeran), p. 133-149. S. 171 erwähnt er die Verbesserungen, die ihm W. H. F r i e d r i c h beige-steuert hat :

a) Thales v. 1 (= 163 P.) : *Milesius Thales sum : aquam qui principem / rebus creandis dixi...* Überliefert ist *Milesius sum Thales*, das P e i p e r im Text belässt, indem er wohl mit Synizese *Milesjus* liest. Die Umstellung hat schon ed. Ald. (cf. app. P.). Damit ist auch gar nichts gewonnen, da ja *sum* durch Synaloephe völlig verschwindet beim Lesen. Eher könnte man an Einfügung von *ego* (nach *Thales*) denken : vgl. 147 *Cleobulus ego sum* oder 202 *Mytilena ego ortus Pit-tacus*. Man kann auf *sum* überhaupt verzichten, da ja *Thales* vorher angekündigt ist : 162 E. *venit Thales*. Darauf setzt unser Vers ein : *Milesius Thales...* (vgl. 189 *Bias Prieneus quod dixi...*).

b) ebd. 25 (= 187 P.) : *Gratum hoc officium maneat am-bobus tamen*. Es handelt sich um die Bürgerschaft, die schon

vielen Leid gebracht. S n e l l schreibt mit F r i e d r i c h *manet et inanibus tamen*, und übersetzt: «Doch lieb bleibt das Geschäft den lockren Burschen». Der Überlieferung und dem Sinn näher kommt: *manet amentibus tamen*. Die Dummen werden nie alle; sie borgen immer wieder.

c) Pittacus (= 206 P.): *Romana sic est vox: venito in tempore*. Überliefert ist *venit*, das führt eher auf *venite*, wiewol T o l l verbesserte (vgl. app. P.), zumal es nachher weiter heisst: *ves ter quoque iste comicus Terentius...* Das altertümliche *venito* hatte schon H e i n s i u s vermutet (vgl. app. P.), nicht erst F r i e d r i c h.

d) Periander 3 (= 216 P.): *meditationem esse totum, quod recte geras* ist überliefert. P e i p e r mit H e i n s i u s: *meditationis esse quod...*, S n e l l: *meditationem esse omne quod...* Die Überlieferung besteht zurecht, nur ist *esse* zu tilgen: *meditationem [esse] totum quod...* Am Schluss des *Ludus* sind in P die *dicta* zusammengestellt (P. p. 182); dort lesen wir: «Piander (sic) corinthius ait: *μελέτη τὸ πᾶν*», hoc est *Meditatio totum*». — Quod erat demonstrandum.

Addendum. — Durch die Güte des Verfassers ist mir nachträglich bekannt geworden: G ü n t h e r J a c h m a n n, *Das Problem der Urvariante und die Grundlagen der Ausoniuskritik*. «Concordia decennalis», Festschrift der Universität Köln aus Anlass des 10jährigen Bestehens des Deutsch-Italienischen Kulturinstituts Petrarcahaus in Köln 1941, 47-104. Von den beiden Hauptcorpora stellt das Tilianische (Z), das S c h e n k l zur Grundlage seiner Ausgabe (MGH 1883) machte, ein wüstes Chaos dar; die relativ beste Überlieferung bietet die Vossianus-Sylloge (V), die P e i p e r mehr aus philologischem Instinkt als aus klarer kritischer Erkenntnis zugrunde legt (1886). Wir besitzen von Ausonius keine authentische Ausgabe, wie J a c h m a n n klipp und klar nachweist. (Auch die bei S c h a n z, IV, 1, 26 f. gegebenen scheinbar klaren Übersichten sind irreführend). J a c h m a n n beginnt seine Untersuchung mit dem Geleitgedicht des *Ludus septem sapientum* an den Proconsul Pacatus Drepanius, wo v. 13 u. 16 die echte Überlieferung in V (und P) so lautet:

13 Pone obelos igitur: primorum stemma vocabo:

16 Adponet docti quae mihi lima viri.

« Setze also Spiesse : eine Bekränzung nach der Art der Höchsten werde ich das nennen, was mir die Teile eines gebildeten Mannes hinzufügen wird, d.h. Ausonius wird es als eine Auszeichnung betrachten, wenn sein Werk kritische Zeichen am Rande trägt, was nur den *primores poetarum* zuteil wird... Ich finde diesen Gedanken recht geistvoll und hübsch, als Scherz natürlich » (Jachmann, a.O., S. 54). [v. 14 und 15 sind in Z interpoliert].

II

Zu den Sortes Sangallenses

(Clavis Patrum Lat. n. 536)

Nachdem A. D o l d « die Orakelsprüche im St. Galler Palimpsestcodex 908 » in den SB Wien, CCXXV, 4, 1948 in mustergültiger Weise herausgegeben hatte, folgten jetzt in geradezu vollendeter Ausführung « die Erläuterungen » von Richard M e i s t e r (ebd. H. 5, Wien 1951, bei Rud. M. Rohrer), zu denen mehrere Latinisten Beiträge geliefert haben. Ich war nicht wenig überrascht, zu sehen, dass auch die recht bescheidenen Anmerkungen, die ich P. Alban Dold brieflich mitgeteilt hatte, erwähnt werden¹.

1) Wenn dort (p. 126) zu 120 R 3 steht, ich hätte erwogen, statt 'incipio' *incipiam* zu schreiben, so stimmt das insofern nicht ganz, als ich für *incipio an* den Hortativus *incipiam* bei *velis* vermutete (Parellele : 117 R 5 *tu malis [mallis P] a corpore curari quam secari*). Der Sinn wird gleich klar durch weitere Ergänzungen, die zwanglos einen Hexameter ergeben : *Quid <nam> est? incipiam velis? <ipse> incipe nunc <tu> !* Also : « Frisch ans Werk ! Selbst ist der Mann ! »

Das « Orakel » schaltet sich mit der 1. Person an folgenden Stellen ein : 14 R 5 *moneo te, ne vadas ad expeditione* (sic) ; 31 R 3 *moneo, ne maleficas inimico tuo etc.* ; 50 R 10 *ora Dominum, ut liberetur de custodia, quia, quomodo intellego, periclitatur*. Aber davon unterscheidet sich wesentlich un-

1. Im folgenden benutze ich limpsest), W(innefeld), D(old), die üblichen Abkürzungen : P(a- M(eister).

sere Stelle, an der das Orakel gewissermassen die Initiative ergreifen soll (ironische Bemerkungen finden sich gelegentlich in den Sortes). Es ist also weder *incipio* noch *incipiam* denkbar.

Nun dachte ich an *incipito*. In den Sortes finden sich wiederholt die Formen *esto*, *facito*, *habeto*, *scito*, die ja auch sonst allgemein üblich sind. *Incipito* würde aus diesem Rahmen herausfallen. Es bleibt also nur übrig das futurische Präsens in imperativischer Bedeutung, wie es den Sortes häufig vorkommt (vgl. Meister S. 58 ff.) mit einem Adverb, das auf *o* endigt, also *incipis cito*. Darnach hat Bücheler das Richtige vermutet: *interest, an velis*. « Es kommt nur auf deinen Willen an »¹. Vgl. 71 R 9: *interest, an velis; nam curialis esse potes, si velles esse*. Es sind also im Text, wie auch sonst gelegentlich², Auslassungen anzunehmen: *Quid est? incipi<s cit>o; <nam interest>, an velis; incipe nunc*³! Von *nā* irrte das Auge des Abschreibers auf *an*.

Noch bleibt eine Unklarheit: *Quid est?* am Anfang des Verses hat merkwürdigerweise niemand beanstandet. Das Orakel kann doch nicht beginnen: « Was ist los? » Ich vermute: *Quid <quid> est, incipis cito*. Vgl. 40 R 1: *quidquid finges eveniet*. — Möglich wäre auch *Quidem* (Archetypus: QVIDE): vgl. 24 R 8 *quidem consulis Dominum; citius vibiturus (moriturus W, <non> vibiturus M) es: ora Dominum*.

2) 99 R 8: *capitalem negotium habes, non liberaris; <alligaris>, a[u]t certe fugeris*. — *Alligaris* M « du wirst ins Gefängnis kommen », vgl. 49 R 10 *demitte et iterum alligaris*; 49 R 6 von D ergänzt: *propter crimina tua alligaris*>. Dann muss aber (statt *aut*) *at* gelesen werden: « Aber du wirst bestimmt fliehen können ». Wenn man aber *aut certe* « oder

1. Wenn BULHART (bei M, p. 126) vorschlägt: *<in dubio es>, an velis*, so ist dazu zu bemerken, dass *in dubio esse* in den Sortes sonst « in Gefahr sein » bedeutet (vgl. die Stellen im Index).

2. 126 R 10 *si instans <fueris M>, consequeris honores* (' der

Ausfall könnte durch des folgenden *consequeris* veranlasst sein ' M).

3. Zu dem volkstümlichen *nunc* (das Bücheler anscheinend tilgen wollte) vgl. HOFMANN, *Lat. Umgangssprache*, 1938, S. 33, 42, 189.

wenigstens » hält, so muss ein stärkeres Verb vorangegangen sein : *necaberis* (?) und *fugeris* : *φεύξῃ* 'du wirst verbannt werden' aufgefasst werden¹.

3) 66 R 3 <*concupisc*>*enti animo te diligit, ut de*<*cupiat te*>; *noli neglegens esse* D. M beanstandet *concupiscenti animo*² und vermutet <*obsequ*>*enti a ... ut de*<*fendat te*>. Aber dazu passt nicht : *noli neglegens esse*.

4) 60 R 8 <*si moriet*>*ur tibi pater tuus, facito* <*celeriter*>, *ut sis heres* D. Statt *celeriter*, das sonst nicht vorkommt (nur *celerius*) möchte ich wegen des Rhythmus vorschlagen *in citius*; vgl. 118 R 4 *in citius cadet* (27 R 7 *in celerius*). *Cito* kommt in den Sortes 5 mal vor, *citius* 2 mal. (s. Index). Das Beispiel 129 R 8, wo W *in citius* vermutet hatte, scheidet aus nach der glücklichen Ergänzung von Bulhart *in* <*situ bono*> (vgl. M, p. 127)³.

5) 42 R 11: in dem korrupten *aes* kann auch *ae*<*ri*>*s* (*facies rationem*) stecken. Wir hätten also dieselbe Verderbnis wie 80 R 7 *invenie*<*ri*>*s*⁴.

6) 126 R 11: *nunc fac, age, periculum*; <*actu* D> *cordis gubernatis* « Nun, wohlan, wage es! lass dich durch den Impuls deines Herzens (bei dem Wagnis) leiten! (M p. 127: futurisches Präsens mit imperativischer Bedeutung). Leider kommt *actus* in den Sortes sonst nur in der Bedeutung 'Verhalten, Betragen, gute Leistung' vor: 58 R 2: *per*

1. Dass 101 sich auf « Kriegszug » beziehen soll (M), leuchtet mir gar nicht ein, ebensowenig R 8 *latronis* und *iram* 'Courage, Schneid' (M). D hatte an « Geschäftsrisiko » gedacht; seine Vermutung *lanionis* und (*a*)*eram* 'Geld' (Thes., I. I. I, 1052) trifft eher zu.

2. Viell. *sapienti* oder *prudenti* a. ironisch = *callide*, oder <*contin*>-*enti animo*, so dass hinter der *continentia* sich die *cupiditas* verbirgt? In dem Finalsatz könnte auch gestanden

haben: *ut de*<*utatur te*> « dass er dich ausnutzt ».

3. Ich freue mich festzustellen, dass ich unabhängig von SCHÖNBAUER (M, p. 121) 59 R 1 *acre* = *acriter* angenommen habe; ebenso steht in meinem Exemplar am Rand zu 112 R 10 (*remediis tibi t u e n d u m est*): *utendum*? Dieselbe Vermutung äussert Bulhart bei M, p. 125.

4. So BULHART; M (p. 129). glaubt *invenies* halten zu können.

amicum et actum tuum manumitteris etc ; 127 R 11 : *facit ad actum civitas* « die Stadt wird dich entsprechend deinem Verhalten behandeln » (d.h. ehren) : M p. 127. Ich möchte daher *actis* [nicht etwa *factis* (*f...tis* W)] vorschlagen : « durch beherztes Handeln ». Auch *fatīs* (D) *cordis* wäre denkbar. Zu diesem « gehobenen » Ausdruck vgl. 71 R 12 *ex cursus* (= *ex cursibus*) *fatorum* (W, M), « nach dem Lauf des Schicksals »¹.

Für Grammatik, Sprachgebrauch, Stil und Erklärung hat R. Meister in dieser Wiener Akademie-Abhandlung Höchstes geleistet, wofür ihm besonders der Dank derer, die sich mit Vulgärlatein befassen, sicher ist. Es bedarf nur noch einer Untersuchung der Klauseln und des Rhythmus.

1. P D dagegen *excursus favo-* um dir bei denen, auf deren *rum = ambitio* [vgl. 70 R 6, 9] : Stimme es ankommt, Gunst zu « Du wirst keinen Gang sparen, erwerben » (M, p. 127).

SUMMARIUM

Etsi pauca emendanda reliquerunt novissimi editores Ausonii et sortium Sangallensium, quaedam coniecturae lectori offeruntur quibus loci corrupti possint sanari.

Isidoriana

I

Sobre el «*liber de ordine creaturarum*»

POR

M. C. DÍAZ Y DÍAZ
(Santiago de Compostela)

Entre las obras de S. Isidoro de Sevilla consideradas auténticas o de autenticidad hoy indiscutida ¹, figura el tratado *de ordine creaturarum* ² que me parece, sin embargo, no pertenecer a la herencia literaria del gran escritor español. Esta opinión ha sido benévolamente recogida por Dom E. Dekkers que la aduce en su magnífica *Clavis Patrum Latinorum* ³. Intento dar en estas páginas una justificación a dicha noticia.

* * *

La historia de la recusación de la paternidad isidoriana remonta a G. Henschen, que con todo respeto al primer editor, Lucas D'Achery ⁴, encuentra inverosímil la atribución que éste hizo del tratado ⁵. Flórez, al comienzo, se fía de

1. A pesar de las reservas que hacen algunos, cf. DE ALDAMA en *Miscellanea Isidoriana*, Roma, 1936, p. 82 y 83. Cf. también, anteriormente, G. BAREILLE en *DTh C VIII*, 1, París, 1947^a, p. 106.

2. Citado en lo sucesivo siem-

pre DOC.

3. Al nº 1189, p. 205.

4. Sobre qué fundamento había construido éste su primera edición, véase más adelante, p. 152.

5. «*Equidem magni facimus*

D'Achery ¹, pero más tarde ², ante la opinión del Bolandista, se inclina a la duda, en la que por la autoridad de uno y otro se mantiene también Risco ³. Contra ellos se alza Arévalo ⁴, que va a decidir la cuestión más que por razones convincentes llevado de su amor a Isidoro; para ello cede a la corrección de Henschen, en cuanto al supuesto destinatario del DOC ⁵, y se apoya en Ceillier para sostener la congruencia de estilo con las obras indudablemente auténticas ⁶. La inclusión en la colección de Arévalo dió certificado de garantía a la obra ⁷. No voy ahora a renovar los viejos argumentos, sino a estudiar objetivamente el problema con los datos que he podido reunir ⁸.

Un magnífico criterio nos lo ofrece el catálogo de las obras de Isidoro que hizo Braulio de Zaragoza, su discípulo predilecto y amigo: la *Renotatio librorum divi Isidori* ⁹ que

iudicium viri, in veterum auctorum stylo discernendo exercitati: sed quanto plus huic tribuimus tanto minus verosimilis videtur nobis esse illius coniectura», AASS April. I, Antverpiae, 1675, p. 329 E.

1. Así en *España Sagrada*, V, p. 512 = 493².

2. *España Sagrada*, IX, p. 197 = 221².

3. *España Sagrada*, XXX, p. 37.

4. *Isidoriana*, Roma, 1797, p. 160.

5. *Ibid.*: «Statuamus igitur librum DOC et Isidori opus esse et Bonifacio Romano pontifici nuncupatum».

6. *Id.*, p. 162. Véase luego la inconsistencia de este argumento, más adelante p. 154 sgs.

7. La obra de Arévalo es enorme en su época y de valor aun duradero. Pero su edición dista de la debida acribia: los manuscritos, reducidos por sus condiciones de trabajo a los que

se encuentran en las Bibliotecas de Italia, y más especialmente a los de la Vaticana, son a veces recientes e interpolados y en todo caso pocas veces reflejan los movimientos de la transmisión textual. Sobre su actividad, véase C. EGUÍA RUIZ en *Misc. Isid.*, p. 364 sqq.

8. La mayor dificultad está en la creencia apenas vencible de que reduciendo a su medida la actividad de un escritor, éste resulta empequeñecido. S. Isidoro fué demasiado invocado, explotado y saqueado para que su fama dependa de la atribución de tal o cual obra. El crítico no debe dejarse llevar de sus afectos.

9. Editada con el nombre de *Praenotatio* en PL 81, 15-17 y 82, 65-68. Una nueva edición según el cód. 22 de la Catedral de León (ca. 860) y la recensión interpolada de París B.N. lat. 2277 por P. GALINDO en LYNCH-GALINDO, *San Braulio*,

la tradición manuscrita mantiene como apéndice al *de viris illustribus* isidoriano, y cuya importancia literaria no cabe desconocer¹. Excepto cuando se trata de textos menores sin importancia decisiva, la no presencia en la *Renotatio* es quizá motivo sobrado para rechazar la atribución a Isidoro de una obra cualquiera²; en cuanto a la frase *multa alia opuscula* me parece sólo un procedimiento literario para ponderar su actividad productora, como ocurre en otros casos. Los biógrafos posteriores aprovecharon esta oportunidad para introducir nuevas obras o ponderar el aspecto parcial del Catálogo brauliano³. Lo cierto es que éste cita tan sólo: *libros differentiarum duos*⁴; *prooemiorum librum unum*⁵; *de ortu et obitu patrum librum unum*⁶; *officiorum libros duos*⁷; *synonymorum libros duos*⁸; *de natura rerum ... librum unum*⁹; *de numeris librum unum*¹⁰; *de nominibus legis et*

Madrid, 1950, p. 356-9. A los argumentos allí dados para defender como auténtico el nombre de *Renotatio*, hay que añadir el que en el cód. 80 de la Academia de la Historia de Madrid (descr. J. ZARCO-CUEVAS en *Boletín de la Academia de la Historia*, 106 [1935], p. 389 sqq.), f. 10^v se lee de la misma mano del copista (s. X): *renotatio ista a braulione episcopo cesaraugustano edita est*. Como *adbreuiatio Braulii* (sic) la editó también ANSPACH, *Taionis et Isidori nova fragmenta et opera*, Madrid, 1930 p. 57-64.

1. Cf. ALDAMA, *loc. cit.*, p. 84. Es además el único documento fidedigno para el estudio de los escritos de Isidoro, cf. LYNCH-GALINDO, *op. laud.*, p. 245-54.

2. Así se comprenden los escrúpulos de Ch. BEESON, *Isidor-Studien*, Munich, 1913, II, al editar los *Versus* que no figuran determinadamente en la *Ren.* pero cuya autenticidad es in-

dudable, v. *Clavis*, p. 209, n° 1212.

3. L u c a s T u d e n s i s *Vita Isidori*, cap. 5: *edidit libros quos enumerare longum est, tamen eos Braulius Cesaraugustanus episcopus in parte enumerat*.

4. PL 83, 9-98.

5. PL 83, 155-80.

6. PL 83, 129-156.

7. PL 83, 737-826.

8. PL 83, 827-868.

9. PL 83, 963-1018. Una nueva edición, aunque con manuscritos de valor muy diverso, es la de G. BECKER, Berlin, 1857.

10. El problema de esta obra dista de estar resuelto. Arévalo publicó (= PL 83, 179-200) el texto que encontró en un ms. de Turín, del s. XIII, que ha reconocido ahora BEESON, *op. cit.*, p. 35, el cual por otra parte sólo aduce otro más y de época tardía: Praga XIII F. I, n° 2339, del s. XIV. La identificación « n'est pas sûre » según

*evangeliorum librum unum*¹; *de haeresibus librum unum*²; *sententiarum libros tres*³; *chronicorum... librum unum*⁴; *contra Iudaeos... librum unum*⁵; *de viris illustribus librum unum*⁶; *monasticae regulae librum unum*⁷; *de origine Gothorum et regno Suevorum etiam Vandalorum historia librum unum*⁸; *quaestionum libros duos*⁹; *etymologiarum*

Dom MORIN RB 22 [1905], p. 510. Arévalo en apéndice (= PL 83, 1293-1302) produce otro texto, tomado del cód. Vat. Reg. lat. 199 que es quizá auténtico según DEKKERS, *Clavis*, aunque lo editado está incompleto; se conserva en Kolmar 39, f. 61-176 y más abreviado en Londres B.M. Harleian 495. Véase también el final de la n. 9.

1. PL 83, 97-130. El nombre dado por Braulio está tomado de las primeras palabras de la dedicatoria, lo que prueba que su conocimiento de las obras de Isidoro no era de segunda mano.

2. Muchos han creído falsa esta indicación, reduciéndola a una individualización de *etym.* 8, 4-5, lo cual era apenas creíble; cf. entre éstos BARDENHEWER, *Geschichte der altchristl. Literatur*, V, p. 410. El P. A. C. VEGA lo ha identificado con un texto conservado en el «Ovetense», hoy Esc. R II 18, s. VIII-IX, y publicado en 1940. Sobre la autenticidad ha dado una indicación ANSPACH, en *Misc. Isidor.*, p. 356.

3. PL 83, 537-738.

4. Ed. MOMMSEN en MGH. *Chron. min.*, II, p. 424-81.

5. PL 83, 449-538.

6. PL 83, 1081-1106.

7. PL 83, 867-894. Una nue-

va edición a base de los mss. conservados, tengo en preparación desde hace algún tiempo. Espero poder volver pronto sobre su transmisión manuscrita.

8. Ed. MOMMSEN MGH, *Chron. min.*, II, p. 268-303.

9. PL 83, 207-424. Aquí parece la obra desproporcionada e incompleta. Además no se ven los dos libros. Excluidos los comentarios al Gén. de Ps.-Eucherio (PL 50, 893-1048) que no son de Isidoro sino probablemente de Claudio de Turín — a pesar de la defensa que hizo de la paternidad isidoriana el P. F. FITA en *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 56 [1910], p. 473-93 —, quizá formaron parte de este tratado, hoy mutilo, los comentarios a los Profetas cuyo prólogo publicó ANSPACH, cf. *Clavis*, n.º 1195, y los fragmentos in *Danielem* que publicaron R. R. y A. A. en *Archivos Leoneses*, 2 [1947], p. 131 según el ms. 22 de León. En Leyden Voss. Lat. F. 104 (s. XII) f. 94^v — con los comentarios al V. T. — hay una nota del humanista F. Modius († 1597) que dice: « quae sequuntur inter opera Isidori edita non sunt » (según P. LEHMANN, *Mitteilungen aus Handschriften*, Stzb. München, 1929, p. 16). Ignoro el alcance de la observación. En

codicem ¹.

Si ahora comparamos la importancia de estos tratados con el DOC, veremos que nada favorece la exclusión de éste, ya que es la única obra en que Isidoro habría analizado la estructura del universo con un criterio más teológico que el naturalista que preside el *de natura rerum*. En principio tenemos un fuerte criterio, siquiera sea *ex silentio*, para denegar el DOC al Arzobispo de Sevilla. Cabría suponer que el DOC fuese tan tardío en la producción literaria de Isidoro que no hubiera llegado a manos de Braulio; apoyaría esta manera de ver el uso de las *Hom. in Evang.* de Gregorio M. ², que se da sólo en las *etym.*, obra la más reciente — y

cuanto al *liber quaestionum* que editó HEINE en *Bibl. Anecdotorum*, I, Leipzig, 1848, p. 27-107 según un ms. de Alcobaca, donde se atribuye a Gregorio M., y que antes ya había estudiado FORTUNATUS DE S. BONAVENTURA en *Commentariorum de Alcobacensi msstorum. Bibliotheca libri tres*, Coimbra, 1827, p. 408-26, al cual B. FISCHER, *Vetus Latina*, I, Freiburg, 1949, considera auténtico, sólo cabe decir que se trata de una abreviación sobre las cuestiones de Isidoro, a veces reproducidas sus frases íntegramente. Tiene interés a mi juicio sólo para la tradición textual. Tampoco son de Isidoro las *quaest. de V. et N. Test.* (= PL 83, 203-8) aunque en buena parte se inspiran en sus doctrinas. Por cierto, no sobra señalar que en ellas aparece usado el libro *de num.* considerado espurio por Arévalo (cf. *supra*, n. 10, pág. 149): compárese *quaestio XXXVII* (*loc. cit.*, 206 B-C) y *de numero*, 1296 B-C. El método interrogativo no es usual en Isidoro.

1. A pesar de lo que se dice

en *Clavis*, n.º 1200, tampoco a mi juicio es auténtico el fragm. *de Trinitate* ed. por GARCÍA VILLADA, *Historia eclesiástica de España*, II, 2, Madrid, 1933, p. 282-9. Ya sólo la titulación en el ms. hace sospechar que se trata no de un escrito de Isidoro sino de un « collectum » de sus doctrinas.

2. El uso de estas *Hom.* en DOC es evidente, cf. PL 83, 917-9 y *Hom. in Ev.*, 2, 34, 7-14. Aduzco por vía de ejemplo estos pasajes paralelos:

Hom. 2, 34, 10 (1251 D)

principatus etiam vocantur qui ipsis quoque bonis angelorum spiritibus praesunt, qui subiectis aliis dum quaeque agenda sunt disponunt, eis ad explenda divina ministeria principantur.

DOC 2, 8 (918B)

... principatus vocantur quibus dum his bonorum spiritum iam principatus committitur, ad explenda dei ministeria quae facere subiecti debeant, principantur.

(Agradezco esta comunicación al R. P. José Madoz, S.I.).

póstuma — de Isidoro. Sin embargo, hay otros argumentos positivos que confirman el que acabamos de exponer. Es interesante anotar aquí que DOC no aparece en ninguna de las ampliaciones posteriores del catálogo que estudiamos.

Si pasamos ahora a la tradición manuscrita veremos lo siguiente. DOC se conserva — en lo que conozco — en estos mss.: Paris B.N. lat. 9561, s. VIII, donde va al lado de la *Regula Pastoralis* de S. Gregorio¹; Basilea F III 15b, del s. VIII; Bamberg B V 18, s. IX y CLM 6302 s. VIII². En España sólo he localizado dos: Escorial e IV 13, del s. XII, que perteneció a Osma, y Burgo de Osma Cat. 101 s. XIII. Además de éstos, han sido utilizados para las edd. otros dos: uno del monasterio de St. Rémy de Reims, de donde se tomó el texto para la editio princeps de Lucas D'Achery, « non procul ab auctoris aevo », hoy perdido o al menos inlocalizado, y otro en Florencia Gadd. lat. 89-31, s. XII, usado por Arévalo para anotar variantes³. Vayamos por partes: atribución explícita a Isidoro sólo la ofrecen el de Reims, según el testimonio de su editor⁴ — donde iba dedicado el DOC a *Braulio episcopo urbis Romae*, contra-sentido que D'Achery quiso obviar añadiendo « id est Caesar-augustae », mientras G. Henschen emitió la hipótesis de que había que ver más bien una falsa resolución de B., quizá, según su teoría, *Bonifatius*, ya que además a un papa más

Además de esta inspiración, me parece que en estos pasajes del DOC hay también influjo de Isidoro *etym.* En efecto, en DOC 2, 5 (918A) se interpreta *cherubim*: *scientiae multitudo*; ahora bien, Gregorio M. sólo conoce y usa la interpretación *scientiae plenitudo*, cf. *Moral.* 22, 23, 48 (666B); *Hom. in Ezech.*, 2, 9, 18 (1054B), etc. *scientiae multitudo* es la interpretación — junto a la gregoriana — en *etym.* 7, 5, 22. A no ser que haya una fuente común,

1. Cf. *Codices latini antiquiores*, V, Oxford, 1950, al n.º 590. Allí se concreta que está escrito en Inglaterra o por mano insular. Vide bibliografía en la pág. [57].

2. Todos descritos por BEESON, *op. cit.*, p. 63-4. Sobre CLM 6302 véase también B. BISCHOFF, *Die süddeutschen Schreibschulen und Bibliotheken in der Karolingerzeit*, I, Leipzig, 1940, p. 81.

3. Cf. ARÉVALO en PL 81, 130 B-C. Vide n. 2 pág. 153.

4. Que hay fundamento para poner en duda como ya hace LYNCH, *op. cit.*, p. 4, n. 1,

que a un discípulo iría bien el modo en que se dirige el autor en las dedicatorias ¹ — y los tres recentiores, éstos de manera bien explícita ². De los citados por Beeson, ninguno lleva atribución ³. Ahora bien, hay un detalle importante en todos estos antiguos manuscritos: su procedencia o influjo insular. De los modernos, faltos de una edición completa no podemos juzgar, aunque la carencia en absoluto de tradición española ⁴ es un leve indicio para nuestra finalidad ⁵.

Sin embargo, la atribución del DOC a Isidoro es singularmente antigua, independientemente de lo que digan sus códices actuales. En el índice de libros del monasterio de S. Nazario de Lorsch, transmitido en el cód. Vatic. Palat. Lat.

1. Cf. supra, n. 1, pág. 151.

2. Esc. e IV 13: *explicit ysidorus de ordine creaturarum*. Aquí el texto impreso resulta ampliado con unas líneas que edita, en su descripción del códice, G. ANTOLÍN, *Catálogo de los Códices latinos de la Real Biblioteca del Escorial*, IV, Madrid, 1916, p. 100-102; el ms. lleva intercalada antes del epílogo *Ecce venerabilis pater* una serie de capítulos del *de natura rerum* de Isidoro que señala Antolín. — Burgo de Osma Catedral 101: *incipit liber sancti Ysidori de ordine creaturarum*, cf. T. ROJO ORCAJO, *Catálogo descriptivo de los códices que se conservan en la Santa Iglesia Catedral de Burgo de Osma*, Madrid, 1929, p. 183-4. — Sobre el de Florencia, vide PL 81, 130C; *incipit liber Ysidori de ordine creaturarum*. Según Bishoff, quizá sea francés.

3. Cf. pág. 152, n. 1, sobre París lat. 9561. — En CLM 6302 no hay atribución según me indica por carta mi buen amigo el Dr. B. BISCHOFF, de la Universidad de Munich. En el cód. de

Bamberg a antecede al DOC un *Commentarium in Apocalipsin*, allí atribuido en el explicit a Isidoro, pero el DOC no lleva indicación, cf. las notas bibliográficas cit. en *Clavis*, nº 1221. Del ms. de Basilea no tengo mayor información que la de Beeson.

4. No entiendo lo que quiere decir Pérez Bayer en nota a NIC. ANTONIO, *Bibliotheca Hispana Vetustas*, I, Madrid 1788, p. 355, cuando hablando del ms. Escorialense dice « ex antiquiore alio et plane Gothico descriptum, ut liquet e frequentibus quibus respersus est Gothicismis ». ¿Se trata de razones paleográficas o lingüísticas? Allí mismo da como conteniendo el DOC a R II 18, el célebre Ovetensis, pero no es cierto.

5. Aunque sea verdad que muchas obras españolas han sido transmitidas — y conservadas — en medios irlandeses, insulares o continentales. Sin embargo, creo que ha habido exageraciones en este sentido.

57 s.X, se dice : *Isidori de origine creaturarum in quaternione* ¹; entre las obras de Isidoro, aunque sin atribución explícita, en el catálogo de Bobbio s. X ²; en CLM 4547 s. VIII/IX ³ se atribuyen a Isidoro varios sermones, de los cuales el primero en f. 140^v es sólo *de angelis* (PL 83, 554/8) con variantes; y en fol. 144/50 se lee con el título *item ut supra* una paráfrasis de DOC II (col. 916/9), aunque aquí quizá el *ut supra* se refiera a la identidad de asunto. En París B.N. lat. 3848B bajo el título *de fide trinitatis Isidori episcopi* hay un fragmento del DOC col. 913-6 ⁴. Más aún, Eneas de París († 870) aduce DOC I, 3-4 en *liber adv. Graecos* 94 (PL 121, 721B) así : *item Isidorus in fide catholica*, atribución indiscutible porque el pasaje se cita a la letra.

Resulta de este examen de la tradición manuscrita y textual, que en el s. IX se atribuía el libro a Isidoro comúnmente; que éste es el arzobispo de Sevilla lo confirma la situación en los Catálogos arriba aducidos. Quizá de esta época fuese el códice de Reims usado por D'Achéry; por otro lado, y es bueno volver sobre ello, en nuestro estado actual la obra deriva textualmente del mundo insular. Son dos datos que habrá que retener.

*
* *

Desde el punto de vista lingüístico también hay que hacer algunas observaciones. En DOC aparecen palabras o significados que no sólo son desconocidas de Isidoro sino de la latinidad anterior. Cito por vía de ejemplo : *caumaliter* en DOC 7, 9 (930C) : *aquam vaporaliter de imis et ignis caumaliter de supernis* ⁵; *fumalis* en 7, 5 (929C) : *fumali levitate* ⁶;

1. G. BECKER, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, Bonn, 1885, p. 106, n° 336.

2. *Ibid.*, p. 66, n° 175. Va a continuación de las *etym.* (168-171), *sent.* (172-4) y antes de la *chron.* (176) dentro del apartado : *Item de Ysidori libris.*

3. Vide B. BISCHOFF, *op. laud.*, p. 45 para su descripción.

4. B. ALTANER, *Misc. Isid.*,

p. 10, n. 11.

5. ThLL 3, 654, 31, aduce sólo este pasaje del DOC considerando, claro es, de Isidoro. Ni los Glosarios ni los diccionarios permiten localizarla en otros textos. — *vaporaliter*, en cambio, ya en Aug. *gen. ad litt.* 2, 1.

6. Tampoco testimoniada; pero cf. el lib. *de mirabilibus s. script.*, cit. más adelante,

brumosus en 6, 8 (928A): *nebulosi ac brumosi aeris*¹; *pene-traliter* como adv. en 4, 7 (923A) que no parece localizable²; un uso muy curioso también es el que nuestro autor, sin duda por una falsa interpretación, hace en 2, 2 (917C): *divinorum voluminum prata referta sunt*, que hay que relacionar, a mi juicio, con frases del tipo Isidoro *quaest. V. T. Gen. praef. 2* (PL 83, 207B): *ex diversis pratis flores lectos ad manum fecimus*. Completamente ajeno a Isidoro es el grupo *putatio* / *putator* / *putare* con el sentido de « opinión, partido » etc. que se lee por ejemplo en 4, 1: *utriusque aestimationis non desunt putatores*, donde = « partidarios »³. En 927B se lee *plagali modo* en la descripción de la expulsión del paraíso; esta palabra « por castigo » está recogida por Baxter-Johnson⁴. De los giros más frecuentemente usados por DOC sólo comentaré uno en relación con Isidoro: la introducción del nombre del Génesis. Para Isidoro la forma griega es declinable y así dice: *ex libro Genesis*⁵, *ait in Genesi*⁶, *Genesis ostendit*⁷, *libro Geneseos*⁸; en cambio, DOC no conoce más que el genitivo, que usa con diversas perífrasis: 3, 5: *geneseos historia* (921A); 5, 1 (923B) *in principio Geneseos*;

1. En glosarios, *brumosus* aplicado al año. Quizá aquí sea bueno comparar con 8, 1 (931A) *in hac turbulenta ac nebulosa aeris mansione*.

2. FORCELLINI aduce *pene-traliter* en Ven. Fort.

3. Otros casos aún en 4, 7; 5, 8 (925A) donde está el verbo *putatum est*; 6, 9 (928B) y 6, 11 (928C). Como deja ver esta enumeración, el giro resulta bastante usado.

4. *Medieval Latin Word-List from British and Irish sources*, Londres, 1947, p. 313, donde va atribuida al s. VI. La palabra se encuentra ciertamente en Ps.-Cipriano *de duodecim abusivis saeculi*, ed. S. HELLMANN, Leipzig, 1909, p. 53, 11 (texto de

sobre 650) según me señala Bischoff, uno de los mejores conocedores de la literatura latino-irlandesa, a quien debo varias comunicaciones sobre aspectos del DOC y la primera indicación de su origen irlandés, ya que en principio yo me limitaba a considerarlo un Ps. Isidoro, cf. en *Emérta*, 18 [1950] mi reseña de *Vetus Latina* I. Séame permitido darle aquí las gracias.

5. *Quaest. V. T. Ex.*, praef., 1 (287A).

6. *C. Iud.* 1, 3, 4 y 6 (455B); *sent.* 1, 8, 10 (550B).

7. *C. Iud.* 1, 7, 1 (463C).

8. *Eccl. off.*, 2, 20, 1 (809C). No he localizado mayor número ni variedad de fórmulas.

9, 1 (935B) *Geneseos scriptura*¹. Así pues, también desde este punto de vista resulta muy difícil considerar de Isidoro el DOC, mientras el léxico lleva de la mano a relacionar esta obra con otras originadas en círculos irlandeses.

Es también distinto el planteamiento de muchas cuestiones respecto a Isidoro. En primer lugar, frente al sistema usual en las obras más recientes del Hispalense², sorprende esta decisión metodológica de DOC 4, 4 (922A): *quorum sententias* (las de los diversos autores) *utilius quam nomina ponere curabo*. Así también puede compararse *nat. r.* 29, 1-2 y *etym.* 13, 8, 1-2 a propósito del origen del trueno y relámpago, atribuido por Isidoro a la presión que los vientos ejercen en la nubes, con DOC 7, 9 (950C sq.) donde se considera procedente de la conflagración violenta de las aguas de la evaporación y el fuego del cielo.

Para Isidoro *lib. num.* 27 los 153 peces del Evangelio (Ioh. 21, 11) son sólo una figura; para DOC 9, 9 (937B) es un indicio de que son otros tantos los géneros de peces: *sed piscium, id est, omnium quae in aquis vivunt, CLIII esse genera philosophi qui de rerum naturis ratiocinantur enumerant, quem numerum apostolica sagena velut ex omni genere piscium congregans contraxerat*, como para expresar el dominio del Señor. Esta teoría, extendida luego a considerar que había otras tantas clases de aves y cuadrúpedos³, se encuentra también en otro texto irlandés⁴. A pesar de esta

1. Así aún en 9, 9 (937B); 10, 2 (938C); 10, 4 (939B). Son todos los casos en que aparece. Recuerda el uso semejante de August. hibernicus (ca. 650) *de mirabilibus sacrae scripturae* (cf. *Clavis*, n° 1123) 1, 1 (PL, 35, 2151) *libri Geneseos auctoritas* (*historia* 1, 2 [35, 2152]; 1, 3 [35, 2155]).

2. Sobre todo, *de natura rerum* y *etym.*

3. Nótese la objeción de Isidoro *etym.* 12, 7, 2: *nam volumus quot genera sint invenire quisquam non potest*,

4. Me escribe sobre ello Bischoff (11-5-52): « Nun kenne ich gerade aus einem unedierten irischen Werke, das ich herausgeben werde, die Lehre dass es (nach Ev. Joh. 21, 11) 153 Arten Fische — und also auch 153 Arten Vögel und evensoviele Arten Vierfüsser gebe. Ich habe diese Anschauung sonst noch nirgends gefunden und halte sie darum für ein recht starkes Beweismoment ». El texto aquí citado sería entonces, muy probablemente, anterior a DOC que haría en 9, 10 una crítica de la

diversidad, no cabe duda que el autor de DOC conoció y utilizó ciertas obras de Isidoro. He seguido, en cuanto pude, todo indicio de posible origen isidoriano y, aparte ciertos casos dudosos¹, se puede establecer con certeza dependencia de Isidoro en los siguientes pasajes que aduzco en paralelo :

diff. 2,14,42 (76C)

*daemones sunt impuri spiritus, subtiles et vagi, animo passibiles, mente rationabiles, humanitatis inimici, nocendi cupidi, superbia tumidi, fallacia callidi, semper in fraude novi. Commovent sensus, fingunt affectus, vitam turbant, somnos inquietant, morbos inferunt, mentes terrent, membra distorquent, sortes regunt, praestigiis oracula fingunt, cupidinem amoris illiciunt, ardorem cupiditatis infundunt, in consecratis imaginibus delitescunt, invocati adsunt, veris similia mentiuntur, mutantur in diversis figuris, interdum in angelorum imaginibus transformantur*².

DOC 8, 16 (934B)

At vero improbi et impuri spiritus, vagi et subtiles, animo passibiles sunt, et aereis corporibus induti, nunquam senescunt et cum hominibus inimicitias exercentes, superbia tument. Fallaces atque in fraude callidi, hominum sensus commovent, terroremque mortalibus inferentes, inquietudinibus somniorum et morbis et distortionem membrorum vitam turbant, praestigia atque oracula fingentes, regentesque sortem, cupidinem illiciti amoris et cupiditates humanis cordibus infundunt et verosimilia mentientes, in bonorum etiam angelorum habitum et lucem se transformant.

Donde además puede observarse la tendencia del DOC a la amplificación y al mayor uso de abstractos. Todavía otros paralelos :

diff. 2,30 101-2 (85A)

nec dicimus animam partem sed creaturam esse dei, nec de substantia dei vel de qualibet subiacenti elementorum materia sed

DOC 15, 8 (952A)

Animam enim neque de semetipso neque de aliqua qualibet subiacente creaturarum corporalium materia fieri deus insti-

teoría al no admitir el paso del número de peces al de aves y cuadrúpedos, y porque *grandi hoc auctoritate firmare non possunt*.

1. Cf. lo que se dijo en la n. 2 de la pág. 151 a propósito de *cherubim*.

2. En cursiva el texto común.

ex nihilo fuisse creatam. Nam, ut ait quidam, *si eam deus ex semetipso fecisset, nequaquam* vitiosa vel *mutabilis* vel *misera* esset.

tuit, quoniam non dei *partem sed dei creaturam* credimus esse. Si enim *de semetipso eam deus fecisset, nequaquam* passibilis et *mutabilis* et *misera* esset.

diff. 2, 11, 31 (75A)

itaque non omnia ex nihilo *condidit* deus, sed *quaedam ex aliquo, quaedam ex nihilo. de nihilo* mundum, *angelum* et *animas*; ex aliquo hominem et caeteras mundi creaturas.

DOC 15,8 (952A)

ex his autem creaturis... *quaedam ex nihilo, quaedam ex aliquo conditor* creavit; caelum enim et terram mare et quae ex eis facta sunt, ex informi materia condidit; ipsam vero informem materiam et *angelorum* ordines ... et *animam* humanam *de nihilo* fecit.

No cabe duda de que en las cuestiones referentes al alma sigue inspirándose en los datos de Isidoro. Todavía pueden verse huellas de éste en el siguiente pasaje:

diff. 2, 30, 105-8

de origine eius variae habentur opiniones; verumtamen sine affirmandi praesumptione quid inde Patrum disputatio senserit referamus....

Utrum — inquit [Fulgentius] — *sicut* caro *nascentium*, sic omnes animas *ab Adam venire* credantur an novae fiant *et ex parentibus* minime propagentur? Quae quaestio in definiendo difficilis est quia contrariis obiectionibus destruitur... his ergo propositionibus de origine animae *partes se invicem vincunt*, quia unaquaeque earum alteram propositionem destruit et ipsa non valet *astruere* quod proponit... ob hoc de hac quaes-

DOC 15, 10 (952C)

Utrum autem singulis corporibus sigillatim a deo mittantur an ex *Adam venire et ex parentibus sicut nascentium* corpora putandum sit, cum a multis et sapientibus *viris* disputatum sit et tamen de hac quaestione nihil cui plus fides accommodanda esse potuerit reliquerint, quid nos de tanta et tam periculosa re aliquid tentare oportet vel quid nos ad horum ambages in quibus *se invicem partes vincunt* cum proprias expositiones *astruere* non possunt, proferre emolumento confert.

tione cautius quaerendum est,
maxime quod a sanctis *viris*
nihil certius definitum est nec
sanctarum scripturarum auc-
toritate quidquam manifestius
pronuntiatur.

Resulta que el autor de DOC sólo ha manejado el libro *de differentiis* con plena seguridad, de entre la producción isidoriana. Pero sabemos, por el catálogo de Braulio ¹, y por otros criterios, que ésta ha sido la primera obra salida de sus manos. Esta especie de retraso en el uso de obras, que por otro lado se difundieron con rapidez, parece reclamar para DOC un origen lejano y no muy avanzado en el tiempo.

Podemos obtener mayor precisión en cuanto a la cronología real de la obra. En efecto, el DOC muestra una relación cierta con el tratado *de mirabilibus sacrae scripturae*, de un Augustinus que suele apellidarse Hibernicus por el lugar de donde procede el libro que no sólo da datos sobre su procedencia sino que también señala una data precisa ². Los textos en relación son :

DOC 3, 5 (83, 921B)

...caelorum nomine per *Scripturas* divinas saepe censentur quemadmodum dicitur : ... et in alio loco : *dabunt et caeli imbrem et terra dabit fructum suum ; quibusdam* doctoribus *placet*, ex illo inferiore nubium caelo tantarum aquarum abundantiam fuisse diffusam ut secundum illam consuetudinem

AUGUST. HIB. PLXXXV 2157^{Inc.}

quibusdam namque *placet* ut istae cataractae nubibus apertae fuisse putentur quae saepe *caeli nomine per scripturas divinas* nuncupantur quomodo est illud : *et caeli dabunt imbrem et terra dabit fructum suum* ... ³.

Cataractas ergo in caelo, in nubibus videlicet factas, ut *pluvia* veniret illi praedicti aesti-

1. Que observa orden cronológico, cf. DE ALDAMA, *Misc. Isid.*, p. 84 sqq.

2. Cf. las indicaciones de la n. 1 en la pág. 156.

3. Es muy importante señalar

aquí que el texto bíblico no es localizable tal como se cita en ambos lugares. Sólo la segunda parte procede del ps. 66, 7. El hecho de la imitación queda así más patente.

qua per omne tempus agitur, etiam tunc *pluviarum* copiam *nubes* effunderent, in quibus tamen *cataractas apertas scriptura commemorat*, eo quod *plus solito* aquarum *diffusio immissa* fuerat. *Caeteri vero* easdem aquas supra *firmamentum* positas...

mant, quemadmodum etiam nunc tale ministerium per *nubes* fieri totus mundus non ambigit. Sed tunc *cataractas caeli apertas scriptura sancta commemorat quod solito plus* ingens *effusio* pluvialis facta erat. *Caeteri vero* istas cataractas in summo illo *firmamento*... factas esse prius dicunt.

DOC 7, 5 c. 929C

Nam hoc aeris spatium suae naturae insitum habet, ut *fumali* levitate vapores aquarum de terra et maris specie *contrahat* et colligat, quos in sublime elevans, quamdiu *minutissimis guttis* consistunt, conglobatis *in se nubibus*, ipse per semetipsum aer suspendit. Sed cum vexante *vento* illae guttulae in maiores stillas coeunt, *aeris* amplius *natura non ferente*, pluvialiter imbres *ad terram delapsi* cadunt.

6. Si vero ipsas, quas praediximus, stillas vento in maiusculas *moles coagitante* collatas, antequam deorsum pluant, *gelu in nubibus arripuerit*, *lapillos coagulatos frigoris violentia* constringit. Si autem paulo *remissiores necdum densatos* vapores in guttas, id est, *gelu praevenit*, in *nivis* speciem magna vis *frigoris* eosdem transmittit et quod in se suspensa altius nebula taliter nutrit, non sufferente aere ac vento dispergente ad terram dimittit.

mirab. II 18, c. 2182^{inc.}

[aqua] quod non substantia sua quae gravis est per semetipsam sed per aeris leviolem naturam qua aquarum *minutissimae guttae* vaporaliter *contrahantur*, solet facere; quae *minutissimae guttae* ad aeris altiora *fumali* modo conscendentes cum in densioribus *nubibus in se* conveniunt, *aeris natura superferri* non possunt, sed *vento coagente* graviuscula *mole ad terram dilabuntur*. Et si illas *in nubibus* priusquam lapsae fuerint *gelu praeripuerit*, easdem guttas concretas in grandinum *lapillos* glacialiter *solidatos frigoris rigor deducit*; et si *remissiores* et *necdum densatas* eas *gelu inveniit*, *nivem* facit; et si has gelidum frigus non perstrinxerit, aquae stillicidium liberum ad inferiores partes unde ierat redit.

DOC 7, 8 c. 930B

Quemadmodum cum *salsa* de profundo maris unda propinata *per humum terrae infunditur* sicut *nautis* est *frequens* consuetudo *in dulcis aquae saporem* statim mutatur.

DOC 7, 8 c. 930B

et quamvis de *salsa* pelagi latitudine eas traxerit pluvialis conceptio, *per aerem indulcescit*.

DOC 8, 4-6 c. 931C/2A

qui ideo nec remissionem recipere merentur, quia *de sublimissimo ordinis statu* ceciderunt ac propterea nihil aliud in quod *iterum* dimisso peccato *vocarentur* habuerunt, dum omnem suam beatitudinem in qua constituti sunt, transgressione naturalis boni, quod erant, et dominicae legis in qua conditi sunt, polluerunt; propter quod nec poenitere desiderant, nec etiam, si poenituissent, veniam recipere omnino possent.

Quoniam *humanum* genus a suo conditore redemptionem idcirco promeruit accipere, quia *de inferiori sui ordinis gradu corruit*; cum enim esset *adhuc* in paradiso *terreno positus*, *generandi officio destinatus*, *ciborumque esui deputatus*, *immutationem meliorem sublimioremque et spiritualem vitam sine morte reciperet*, et *quamdiu in*

mirab. I 22, c. 2168^{inc.}

Aquas igitur amaras, vel etiam ipsas *salsissimas in dulcem saporem* verti posse *frequenter nau-tae* comprobant qui illas *per humum* optimae *terrae infusas* et hoc artificio etiam indulcitas, saepe sitim temperant.

mirab. III 9, c. 2197^{v-m.}

unda *salsa per* nubes aut terrae infusionem *indulcescit*.

mirab. I 2, c. 2153 ad fin.

Angelus ergo in summo honoris sui ordine constitutus, immutationem ad excellentiorem statum non habuit, nisi per contemplationem sui Creatoris confirmatus, in eo statu permaneret ubi conditus fuit; et idcirco prolapsus *iterum revocari* minime potuit, qui *de sublimissimo sui ordinis statu* prouit. *Homo vero adhuc in terra positus, generandi officio destinatus, ciborumque esui deputatus, immutationem in sublimiorem et meliorem spiritualemque vitam sine morte reciperet*, si *quamdiu in hac conversatione positus esset, in mandati custodia permaneret*. Hunc antequam ad statum veniret sublimiorem delictum praeripuit: et ideo *de inferiori illo suo ordine*, id est, immortalitate sui corporis confestim *ruit*, dicente Domino: terra es et in terram

hac conversatione positus esset, in mandati custodia homo permaneret. Clementia ergo conditoris ad illum statum ad quem peccans adhuc non pervenerat, per passionem domini revocatur, quem si inde cecidisset, sicut angelus, nunquam iterum revocaret, quoniam non ad illum gradum vel ordinem, unde primus homo ceciderat, sed ad alium sublimiorem, quem speravit, restitutio fiet, dicente domino: erunt sicut angeli in caelo.

ibis. Clementia ergo Conditoris homo ad illam beatitudinem ad quam peccans adhuc non pervenit, per passionem domini revocatur; qui si inde cecidisset, sicut angelus nunquam iterum revocaretur: quoniam ad illum ordinem, id est, immortalitatem sui corporis nunquam iterum pervenit, nisi peracta omnium morte, illa beatitudo ad quam revocamur per resurrectionem restauretur. Non ad illum tamen ordinem aut ad statum unde primus homo ceciderat, sed ad alium sublimiorem quem speravit, restitutio fiet, dicente domino: erunt sicut angeli dei in caelo.

Esta imitación se presenta en pequeñas frases o en teorías completas, como estos pasajes siguientes:

DOC 15, 13 (953B)
iuxta *ingenioli mei modulum*
compendioso sermone summa-
tim respondi.

DOC 9, 4 (936)
Quantam vero concordantiam
cum lunae cursibus *inundatione*
et recessu Oceanus habeat, in-
tuentibus diligenterque animad-
vertentibus perspicue patet, qui
quotidie ad terram *bis* venire ac
recedere *per horas XXIV* in-

mirab. II 34 (2192 P. m.)
exiguam quamvis *ingenioli nos-
tri modulum* excedentem histo-
ricam expositionem ex parte ali-
qua tangeremus.

mirab. I 8 (2159)
Haec namque *quotidiana in-
undatio bis* in die a tempore
ad tempus, *per horas viginti
quattuor* semper peragitur et per
alternas hebdomadas *ledonis et
malinae*¹ *vicissitudo* commuta-
tur. Sed *ledo sex horas* inunda-

1. Incluso esta palabra nos
lleva de la mano a un ambiente
posiblemente céltico: es usada
tan sólo por Marcelo Empírico

(de Burdeos!) y por DOC, de
mirab., Beda y posteriores. Cf.
ThLL 8, 186, 73 donde se indica
su posible procedencia.

desinenter videtur, cuius cursus tota convenientia *in ledonis et malinae* divisus *vicissitudines* partiatur.

5. Sed ledonis assisa *sex* semper *horas* incrementi sui immutata consuetudine complet et per *totidem* horas ipsa spatia quae texerat *retegit*. Malinae autem assisa *quinque horas* suae inundatione agit, et per *septem horas* eiusdem recessu ea *littora* quae compleverat vacua reddit; *quae tantam concordiam cum luna* videtur habere, ut in eius medio semper *luna nascatur*, quae per septem dies et XII horas, et quartam diei partem, diligenti exploratione perseverare videtur.

6. Et ita fit ut cum iterum luna plena minuitur, etiam malina rursum tenebrosa dimidiatur, *interpositis vero spatiis* ledo deprehenditur, qui nec plenilunium nec nascentis lunae initia unquam adire cernitur, et per hanc vicissitudinem efficitur ut per omnem *communem annum XXIV* malinae et totidem ledones numerentur, in *embolismo* autem *XXVI malinae* et eiusdem numeri ledones inveniuntur, quia per omnia cum lunae cursu inseparabiliter marinus comitatur.

7. Quatuor vero ex his, hoc est, temporum quatuor *mediae, duae scilicet aequinoctiales* malinae et aliae duae, cum aut

tionis, et *totidem* recessus habet, *malina* vero grandis per *quinque horas* ebullit et per *septem horas littorum* dorsa *retegit quae tantam concordiam cum luna* ostendit ut antequam *luna nascatur*, tribus diebus et duodecim horis semper incipiat, et post nascentis lunae principia alios tres dies et duodecim horas consuescit habere: similiter et ante plenilunium tribus diebus et duodecim horis incipit, et post totidem temporis cursus sui terminum consumit. Sex vero uniuscuiusque temporis malinas, veris scilicet et aestatis, autumnus et hiemis, secundum lunarem supputationem, hoc est, simul omnes *XXIV* unusquisque *communis annus* habet exceptis videlicet *embolismis* qui *XXVI malinas* retinent; et uniuscuiusque de praedictis temporibus *mediae, duae videlicet aequinoctiales et aliae* quando vel *dies* vel *nox* cursus sui terminum consumit, *solito validior* ac *inundatione altior* fieri consuescit. *Interpositis vero spatiis* iterum tantundem semper ledo intermittitur. At vero rationabilis huius perseverantiae inundatio, quo recedit, mentibus nostris occultata est: non minorem profectum nescientibus praeparat scientia hominis. Nam qui veram sapientiam cupit, ad aeternum regnum ubi nulla est ignorantia

dies aut *nox* incrementi et decrementi sui finem faciunt, solito validiores, sicut oculis probare licet, ad inundationem altiores fieri videntur et maiora littorum spatia retegere cernuntur. Et quoniam impossibile est ut non aliqua, licet nobis incognita, spatia deserat, quando per nostrarum terrarum solum exundat, sicut eadem loca a nobis recedens implet, ut nostra assissa sit recessa et nostra recessa sit assisa, dimidium maris ministerium ignorare fateri compellimur.

8. Sed in hoc et multis similibus nihil nostrae scientiae conceditur, nisi Creatoris potentiam atque immensitatem clamare qui « omnia in numero, pondere et mensura disposuit »; *et interim cum insigni gentium magistro dicere: « ex parte cognoscimus et ex parte prophetamus »*¹.

De todos estos lugares citados se deduce la estrecha relación que vincula estas dos obras, relación que no se reduce a una pura inspiración técnica para este último caso, sino a verdaderas y buscadas imitaciones. La dirección en que esto se ha realizado puede establecerse si comparamos

festinare contendat, et interim cum insigni gentium magistro dicat: « Ex parte cognoscimus et ex parte prophetamus ».

1. Esta doctrina se amplifica temáticamente en Beda, cf. *temp. rat.* 29 (PL 90, 426B) que, sin embargo, no depende de DOC: en efecto, en DOC a la teoría de los *ledones* y *malinae* se une otro término, desconocido por lo demás y con valor técnico a lo

que parece: *assisa*, cf. ThLL 2, 898, 29. El desarrollo de esta doctrina se realiza entre Isidoro y Beda; basta comparar sus libros *nat. rer.*, cap. 40-41 con 39-40 respectivamente (PL 83, 1011-2 y PL 90, 258-61).

de mirab. 2, 4 (2175), donde se hace un cálculo del curso del sol y de la luna, con DOC 5, 10 (925) que justifica la no inclusión de dichos cómputos por ser de uso común, e indiferente a su propio objeto, advertencia que a no dudar se refiere inmediatamente a lo que el autor de DOC veía ante sí en el libro citado. Aduzco los dos pasajes para que se note mejor :

de mirab.

ut enim hoc manifestius approbationibus pateat, cyclorum etiam ab initio conditi orbis *recursus* in se breviter digeremus, quos semper post quingentos triginta duos annos, *sole* ut in principio et *luna* per omnia convenientibus, nullis subvenientibus impedimentis, in id unde coeperant, redire ostendemus...

DOC

de cursibus autem solis et lunae nec temporis est nec istius quidem loci est disserere, quod idcirco in hoc opusculo negligentius assequor, quoniam et ipsius brevitatis compendiosa non patitur et in usum paene omnibus lectoribus dierum festorum computandorum gratia conversi sunt.

Todavía a este análisis podrían añadirse ciertos datos ni literarios ni históricos que ayudan a entender la recusación de la paternidad isidoriana para el DOC. Entre ellos anoto la obsesión que todo el cap. 9 representa del hecho de las mareas, explicable en un autor irlandés ¹, pero no en un español del Sur; y desde el punto de vista teológico siguen teniendo valor las objeciones a 15, 11-12 sobre quiénes incurrirán en el fuego purgatorio ². Para conclusión un argumento más: DOC va dedicado, como consta del epílogo, a un *venerabilis pater* (15, 13) bajo cuya autoridad busca refugio el autor contra sus enemigos y calumniadores ³. Si recordamos que de ser DOC obra de Isidoro tiene que ser posterior a 618 ⁴, resulta absurdo el tratamiento, que lógi-

1. Cf. B e d a , *temp. rat.* 29 (PL 90, 426B) donde para un problema conexo aduce explícitamente su condición de habitante del *Britannici maris littus*.

2. Vide *Isidoriana*, cap. 23, 17 (= PL 81, 134A).

3. 15, 14 *et contra garrientium instabiles fluctus temone* (var. l. *timore*) *tuae auctoritatis praesentis opusculi naviculam non te pigeat gubernare* (954A).

4. DE ALDAMA, *Misc. Isid.*, p. 83.

camente no podría dar a nadie en España el santo Arzobispo, y la justificación de la dedicación a un pontífice, único a quien cabría denominar como lo hace el DOC, no tiene el menor rasgo de verosimilitud, porque, ¿qué enemigos había de tener el jefe indiscutido y santo de la Iglesia española? Toda dificultad desaparece si se piensa en un monje que se dirige a su abad; y entonces no se trata de Isidoro, y la supuesta dedicación del manuscrito de Reims o es una imaginación del editor, o una superchería de cualquier copista megalómano ¹.

*
* * *

Una sucinta conclusión se impone: el DOC no pertenece a la herencia literaria de Isidoro como prueba su exclusión de la *Renotatio* de Braulio; hay además que suponerlo escrito después de 650 porque evidentemente utiliza a Augustino Hibernico, — pero no demasiado después de esa fecha por la antigüedad de los códices y su conocimiento exclusivo de las *differentiae* isidorianas, — y en Irlanda o Inglaterra, como se desprende de la propia tradición manuscrita, del léxico y de ciertos usos y preocupaciones que refleja con singular preferencia. Tal puede ser, reducida a esquema, la nueva situación del DOC según los datos que se han consignado páginas más arriba.

1. Vide supra, pág. 152.

SUMMARIUM

Liber de ordine creaturarum Isidoro Hispalensi vulgo tributus, in renotatione librorum eius a Braulione sodali scripta inter genuina opera non enumeratur. Traditio textus et liber de mirabilibus sacrae scripturae ca. 650, a quo multis locis opus illud pendet, hibernicam indicant originem, quod etiam ex verbis quibus utitur liquidissime patet. Isidoro ergo abiudicandum censet,

Fragmente zweier eigentümlicher Sakramentar-Formulare aus der Epiphaniezeit

VON

P. DDr. Alban DOLD

(*Beuron, Hohenzollern*)

Bei Besichtigung des Cod. theol. et philos. Fol. Q 203 der Württembergischen Landesbibliothek wurde ich in dessen Einband auf zwei zur Verstärkung in den Rücken der Handschrift zwischen die Bünde eingearbeitete Pergamentstreifen aufmerksam, die ihrer gleichartigen Beschriftung nach — es handelt sich um eine karolingische Minuskel wohl schon sicher des 10. Jhs — an einem sogenannten Präfationssigel alsbald als einst zu einem Sakramentar gehörig erkannt werden konnten. Beide Streifen traten indes, nur jeweils an ihren Enden, auf der vorderen und hinteren Innenfläche der Holzdeckel angeleimt, noch sichtbar in Erscheinung, und zwar so, dass die Schriftzüge des einen Streifens, soweit sie nicht im Rücken der Handschrift steckten und deshalb nicht zu sehen waren, kopfstehend zu denen des anderen Streifens standen. Es war daher, obgleich wie gesagt die Schrift beider dieselbe war, zunächst nicht ohne weiteres festzustellen, ob die Streifen einst Teile des gleichen Blattes waren. Wollte man also überhaupt grössere Teile ihrer Schrift entziffern — an eine vollständige Auslösung der Streifen war wegen des intakten Einbandes nicht zu denken —, so mussten, um auch Textreste ihrer Rückseiten zu erhalten, die auf den beiden Holzdeckeln angeleimten Enden abgelöst und

dann die einzelnen Teile der auch dort sichtbar gewordenen Schrift, von der, da die im Rücken befindlichen Partien nicht bestimmt werden konnten, ja nur immer bald Zeilenanfänge bald Zeilenschlüsse vorlagen, entziffert werden.

Waren diese Teilreste der Beschriftung nun zwar voraussichtlich für jede einzelne Zeile — wenn auch mühsam — festzustellen, so fehlten natürlich zwischen ihren Anfangs- und Schlussworten für jede Zeile beider Seiten noch alle Buchstaben, die im Rücken der Handschrift versteckt blieben. Es war deshalb mehr als zweifelhaft, ob sie sich wohl restlos durch Konjekturen ergänzen lassen würden. Nur schwer konnte ich mich daher entschliessen, die Ablösung vorzunehmen, da sie ja keine eigentliche Auslösung werden und darum die Erfassung der vollständigen Texte nicht verbürgen konnte. Doch schliesslich siegte die Neugierde des Forschers und stachelte dazu an, hinter den Wortlaut der Sakramentarfragmente zu kommen. Hatte ich doch schon zu oft bei solchen Ablösungen das Glück gehabt, ganz merkwürdige Texte feststellen zu können. Auch diesmal sollte die zu leistende Mühe belohnt werden, wie unsere Abbildungen und unsere Textumschrift zeigen. Erstere waren natürlich nur durch umständliche photographische Teilaufnahmen und Einzeichnung der fehlenden Textworte nach Auffinden des Wortlauts der einzelnen Gebete zu erhalten. Auch muss dem darauf sichtbaren Schriftbild gegenüber betont werden, dass das Plus der sicheren Buchstaben unserer Textumschrift darauf zurückzuführen ist, dass an den Originalen noch Buchstaben an den Stellen, wo die Schrift in den Rücken der Handschrift hineinläuft, festgelegt werden konnten, die durch den Schattenwurf der Versenkung, in der sie zu sighten waren, auf der Photographie überdunkelt wurden.

Die Anlage der einstigen Sakramentarhandschrift kann nur annähernd erschlossen werden. Die Format-Breite ist mit etwa 16 cm noch ziemlich sicher zu bestimmen, während die Höhe unter der Voraussetzung, dass — wie unsere Rekonstruktion es nahe legt — die einzelnen Seiten mit 18 Zeilen beschrieben waren, wahrscheinlich mit 18,5 cm angegeben werden darf. Die Feststellung, dass unsere beiden Fragmente textlich eine Einheit bildeten und, da auf dem zweiten die

unterste Zeile durch den vorhandenen Rand festgelegt ist, der offenbar fehlende Text der Zeilen 1-6 daher zu Anfang jeder Seite zu ergänzen ist, gibt hierzu die Berechtigung. Der Schriftspiegel mag $16,5 \times 9,5$ cm betragen haben. In der folgenden Umschrift bezeichnen wir als Fragment 1 das Stück, das uns die Zeilen 7-12, als Fragment 2 das Stück, das uns die Zeilen 13-18 erschliessen liess. Wir fügen ihr Zeilenzählung bei, die durch den Umstand, dass die beiderseits ergänzten Texte mit einzuschaltenden Überschriften immer sechs Zeilen beanspruchen, beinahe sicher wird. Ausserdem werden die Formulare I und II, die wir allein feststellen können, zu Zitationszwecken am Rande ihren Formeln nach durchgezählt und ebenso Belegstellen vermerkt.

Zu der Umschrift der Texte gilt es dann vor allem noch zu sagen, dass nur die in Antiqua gebotenen Buchstaben bzw. Worte Text aufzeigen, der einst auf unseren Fragmenten gestanden hat, zwischen < >-Klammern freilich auch solchen, der als Ergänzung der im Rücken der Handschrift verborgenen Teile zu gelten hat, aber einst sicher so gelautet haben dürfte. Die nicht auf den Fragmenten enthaltenen Texte dagegen, handle es sich nun um ganze Orationen oder um Überschriften von Formularen oder um Anfänge von Formeln, erscheinen in Kursivdruck. Bezüglich der vom Herausgeber ergänzten Formeln I 1 und 3 kann ihr einstiges Vorhandensein nur wahrscheinlich, nicht aber sicher gemacht werden und bezüglich der beiden Überschriften, die ja auch ergänzt sind, kann unmöglich gesagt werden, ob dafür die einstige Bezeichnung wirklich « in epiphania » oder « in theophania » lautete.

Es folgen nun die Texte :

1) der Rectoseite

FREI ERGÄNZTER TEXT !

I 1 VIII ID IAN IN EPIPHANIA DNI

1 *Ds qui hodierna die unigenitū tuū gentibus*

3 *stella duce reuelasti concede propitius ut qui iam te ex fide cognoscimus usq; ad contem*

5 *plandam speciem tue celsitudinis perducamur p*

2 *Tribue q̄s dñe ut eum praesentibus sacrifici* v I 11,2 f. Vig.

FRAGMENT NR. 1 (war kopfstehend zu Nr. 2 eingeklebt!)

- 7 *is immolemus et* <summamus q>uē uenture sol S 92 für Vigil
 lemnitatis pia m<unera praelo>quantur p dām n
 3 9 V+D et. ds Te <laudare mira>bilem in omnib; V I 12,5 f. Fest
 operibus tuis q<uib; regni tui> mysteria sacra S 93 für Vigil
 11 tissima reuelasti <hancque enim> festiuitatem Pr 13,3
 dominice appar<itionis index> puerperii uir

FRAGMENT NR. 2

- 13 ginalis stel<la praecessit qu>ē natum in terra
 celi dām <magis stupen>tibus nunciaret ut
 15 et manife<standus mun>do deus et celesti
 denunci<aretur indici>o et temporaliter
 17 procreat<us signorum> temporaliū minis
 terio pa<nderetur et> ideo cū ang

2) der Versoseite :

FREI ERGÄNZTER TEXT !

- 4 1 *Inlumina q̄s dñe populum tuum et splendore* S 94 f. Vigil
gratie tue cor eius semp accende ut saluato
 3 *ris mundi stella famulante natiuitas men*
tib; eorū et reueletur semp et crescat p
 II 5 *DOM. I. POST EPIHPANIAM*
 1 *Uota q̄s dñe supplicantis populi celesti pietate* S 106 f. Dom. I.

FRAGMENT NR. 1 (war kopfstehend zu Nr. 2 eingeklebt!)

post Theophaniam

- 7 *prosequere ut et* <que agenda su>nt uideant et ad i
 plenda que uid<erint conuales>cant p SECR
 2 9 *Concede qs* <omps ds ut hu>ius sacrificii mu P 101 f. Dom. IIII.
 nus oblatū fra<gilitatē nrā ab> omni malo purget post Theophaniam
 11 et muniat p
 V + D et. dś E<t maiestatē> tuam supplicī GrA S. 274 f.
 Fer. III, in Letania maiore

FRAGMENT NR. 2

- 13 *exorare ut n̄ nrē malici<e sed indulg>entie tue pro*
ueniat semp effectus <Qui nos a no>xiis uolupta
 15 *tib; indesinent̄ exped<iat et a munda>nis cladibus*
dignanter eripiat p < AD C>O
 4 17 *Munera tua nos ds* <a delectationi>b; terre P 102 f. Dom.
 nis expediant et celest<ib; nos instruan>t alimentis p IIII. post Epi-
 phaniam

Die nachfolgende Liste diene zur Erklärung der den Texten am Rande beigeschriebenen Sigel für andere Sakramentarhandschriften :

F = Sacramentarium Fuldense, ed. von Gr. Richter - A. Schönfelder, Fulda 1912.

Gerb = Monumenta Veteris Liturgiae Alemannicae, Pars I, St. Blasien 1777.

GrA = Anhang Alkuins zum Gregorianum nach der Ausgabe H. A. Wilson, The Gregorian sacramentary, (Henry Bradshaw Society, vol. 49), London 1915.

P = Sacramentarium Paduanum, ed. von K. Mohlberg, Die älteste erreichbare Gestalt des Liber sacramentorum anni circuli der römischen Kirche (Liturgiegeschichtliche Quellen, H. 11/12), Münster 1927.

Pr = Sacramentarium Pragense, ed. von A. Dold in Verbindung mit L. Eizenhöfer (Texte und Arbeiten, I. Abt. H. 38-42; Beuron 1949.

S = Das fränkische Sacramentarium Gelasianum in alamanischer Ueberlieferung, ed. von K. Mohlberg, (LQ, H. 1/2) Münster 1939! (II. Aufl.)

V = The Gelasian Sacramentary, ed. von H. A. Wilson, Oxford 1894.

Wie die Leser sehen, wurden die auf den Fragmenten als 2 und 3 angeführten Formeln von Formular I vom Herausgeber als Teile des Epiphanie- (oder Theophanie-)festes angenommen. Was berechtigt uns dazu? — Zunächst möchte der Ausdruck « venture sollemnitatis » in der Secret (2) und der Umstand, dass diese Formel sonst nur als solche für die Vigil von Theophanie erscheint, dagegen Bedenken erheben lassen. Und auch die nachfolgende Präfation kommt in allen Junggelasiana nur als Vigilpräfation vor, im Altgelasianum jedoch erscheint sie als Festpräfation; (betreffs der Formeln 1 und 4 müssen wir uns, da sie ja nur problematisch ergänzt sind, zunächst jeden Urteils enthalten). Zu einer Entscheidung über den Charakter des Formulars I können wir nun aber sicher durch die Formeln auf den Rückseiten der Fragmente (I 2 und 3) kommen. Dasselbst sehen wir nämlich die Formel 1 von Formular II, als diejenige Oratio, die allgemein in den Junggelasiana für die Dominica (I.) post

Theophaniam an erster Stelle vorhanden ist. Es kann also gar nicht anders sein, als dass die auf der Vorderseite stehenden Formeln zum Epiphaniefest und nicht zur Vigil des Festes gehören, denn wären es Formeln für ein Vigilformular, so müssten zwischen sie und diese ersten Formeln für den Sonntag nach Epiphanie ausser der Postcommunio für die Vigil noch mindestens drei oder vier Formeln für ein Festformular dazwischen geschaltet gewesen sein, was unmöglich ist, weil dafür kein Platz zur Verfügung gestanden hätte.

Freilich erscheint nun das Formular für die Dominica (I.) post Theophaniam in den Texten, die es weiter noch aufweist, als eine Sonderbarkeit ersten Ranges, um nicht Abnormalität zu sagen, den als Secret und Postcommunio treffen wir jetzt zwei Formeln nicht aus dem Formular der Junggelasiana für diesen Sonntag, sondern solche aus dem Paduanum, wo sie aber für die Dominica IIII. post Theophaniam belegt sind. Noch grösser wird unsere Überraschung, bei unserem Formular II. als Präfatio eine Formel anzutreffen, die sich nur im Anhang zum Gregorianum unter den aus Cod. Ottobonianus 313 gebotenen Präfationen belegen lässt und dazu noch an der Feria III. in der Litania-Maior-Woche. Es ist somit einfach unbegreiflich, wie unsere Fragmente zu dem aufgezeichneten Formelnbestand kamen und es wird den Liturgikern schwer fallen, ihn zu erklären.

In gewisser Beziehung erleichtert aber solche ungewohnte Formelnwahl es doch, sich über die nicht vorhandenen Festtagsformeln noch in etwa klar zu werden, da es sich nur um *solche* und nicht um Formeln, die an der Vigil zu benützen sind, handeln kann. Es ist nämlich kaum denkbar, dass — wie dies bei der Secret offenbar ausnahmsweise geschah —, auch für die Tagesfestoration eine Vigilformel genommen wurde, da eine solche — nur die der Junggelasiana kommt ernstlich in Frage — auch von einer « *ventura sollemnitas* » reden würde. Ich glaube deshalb eher, dass die gewöhnliche Festoration « *Deus, qui hodierna die* » einst vorhanden war. Als ehemals eingetragen gewesene Postcommunio darf aber wohl die Vigil-Postcommunio der Junggelasiana « *Illumina* » unbedenklich angenommen werden, denn *sie* enthält nichts spezifisch auf eine Vigil Hinweisendes und die für das Fest selbst gebräuchliche gregorianische Postcommunioformel

« Praesta qs dne ds nr, ut quae sollemni » sowohl als die altgelasianische « Caelesti lumine qs dne semper et ubique » würde den Raum der fehlenden Zeilen vor der Überschrift für das Formular II und der Eingangsergänzung seiner ersten Formel nicht so gut ausfüllen, wie dies die Vigil-Post-communio « Illumina » tut. Aus demselben Grunde glaube ich auch als Tagesorationsformel mit Recht « Deus, qui hodierna die » ergänzt zu haben, denn mit der Überschrift und der Eingangsergänzung der Secret zusammen, füllt sie aufs Beste die für 18-zeilige Beschriftung angelegten Seiten. Freilich kann für die beiden genannten vollständig ergänzten Formeln keine unbedingte Gewähr für gerade ihren einstigen Eintrag gegeben werden, denn unerwartete Überraschungen in der Wahl der Gebete sind jederzeit und überall möglich, wenn auch nicht immer wahrscheinlich.

Ihrem Text nach verdient einzig und allein die Festpräfation noch näher gewertet zu werden. Handelt es sich doch um eine der am schwierigsten zu erklärenden älteren Präfationen, wie etwa aus den Darlegungen zu Nr. 13,3 des Prager Sakramentars ersichtlich wird. In Ihr bringt nun unser Text statt des in den meisten und ältesten Quellen gesicherten « Index puerpera » die in S² vorhandene Korrektur « Index puerperii » als selbstverständliche Lesung, was die Schwierigkeit der genannten älteren Lesung wesentlich beheben würde. Ausserdem fügt unser Text vorher noch nach « festivitatem » die Worte « dominicae apparitionis » ein, die ich sonst nur bei Gerbert S. 16 nachzuweisen vermochte.

Ausserordentlich dankbar würde ich es nun begrüßen, wenn sich auch andere Liturgiker zu diesem wirklich eigentümlichen Fund noch äussern und die Wahl der Formeln noch näher erläutern würden.

SUMMARIUM

Describuntur hic fragmenta valde mira cuiusdam libelli missarum saec. X. Orationes praefationesque praebent pro tempore Epiphaniae non tantum e libris gelasianis sed et e Paduano et ex Alcuini supplemento miro modo assumptae, ubi pro sollemnitatibus valde diversis adhibebantur.

Notices et extraits des manuscrits
5413-22, 10098-105 et 10127-44
de la Bibliothèque Royale de Bruxelles

PAR

H. SILVESTRE

Chargé de recherches du F.N.R.S.
(Bruxelles)

I. — LE *Bruxellensis* 5413-22 (s. ix)

Ce ms. a déjà été décrit et son contenu analysé à deux reprises, la première fois en 1839 dans *Archiv d. Ges. f. ält. deutsche Geschichtskunde* (VII, p. 866-868), la seconde fois en 1904 dans le *Catalogue des manuscrits de la Bibl. royale de Belgique* de J. Van den Gheyn (IV, p. 60-61, n° 2606). Ces descriptions et surtout ces analyses sont très sommaires, et on s'est attaché ici à les compléter.

A. — *Description du codex*

Parchemin; 124 feuillets + 1 feuillet monté sur onglet au début et 4 feuillets également montés sur onglets, à la fin; foliotation moderne à l'encre rouge de 1 à 128 (non compris donc le premier feuillet sur onglet); pagination ancienne (xvii^e s.?) à l'encre brune de 1 à 120, le chiffre 122 à l'encre noire étant postérieur; 19 cm. × 16 cm. (je ne pousse pas jusqu'au millimètre, car il n'y a pas deux feuillets strictement identiques, et je ne puis tout de même pas donner les dimensions de chacun d'eux). Le ms. est hétérogène,

mais la réunion des différents cahiers est très ancienne (ix^e-x^e s.), comme la reliure originale sur ais de chêne en fait foi. Au sujet de celle-ci, voir les remarques de B. Van Regemorter dans *Scriptorium*, II, 1948, p. 276 sq.

Agencement des cahiers :

— Feuillelet monté sur onglet (18,5 cm. \times 18,5 cm.). Ce feuillelet est disposé transversalement et est mutilé.

— I Quaternion 1-8^v ; 19 lignes ; réglure pointe sèche ; justification du texte 13,5 \times 10,5.

— II Quaternion tronqué : deux onglets finals 9-14^v ; le verso du f. 14 est vierge ; 19 lignes, réglure pointe sèche ; justif. du texte *idem*.

— III Quaternion 15-22^v ; signature originale du cahier dans la marge inférieure du f. 22^v : VI ; 18 lignes ; réglure pointe sèche ; punctuation de 0,5 à 2 cm. du bord du feuillelet ; justif. du texte 13,5 \times 11.

· IV Quaternion 23-30^v ; mêmes remarques, sauf qu'on ne voit plus trace d'une signature originale du cahier et que certains passages ayant été grattés, le texte écrit en surcharge est disposé en lignes plus serrées.

— V Binion tronqué : onglet initial 31-33^v ; du dernier feuillelet il ne reste qu'une languette de 3,5 cm. contenant trois lignes : on a récupéré le reste parce que le texte se terminait là et que le verso était probablement vierge ; 18 lignes ; réglure pointe sèche ; même punctuation que pour IV et V et même justif. du texte.

· VI Quaternion 34-41^v ; mêmes observations que pour IV sauf justif. du texte 13 \times 10 et signature originale du cahier (f. 41^v) : IIII.

· VII Quaternion 42-49^v ; signature originale du cahier dans la marge inférieure du f. 49^v : VIII ; 22 lignes ; réglure pointe sèche ; punctuation à l'extrême bord des feuillelets ; justif. du texte 14,5/15 \times 10,5/11.

— VIII Septenion tronqué : onglet final 50-62^v ; le recto du f. 50 et le verso du f. 62 sont vierges ; 22 lignes ; réglure pointe sèche ; justif. du texte 13,5 \times 11,5.

— IX Quaternion 63-70^v ; 24/25 lignes ; réglure pointe sèche ; punctuation immédiatement le long du texte ; justif. du texte 14,5 \times 11/11,5.

- X Quaternion 71-78^v; mêmes observations; en plus, signature du cahier dans la marge inférieure du f. 78^v: II.
- XI Quaternion 79-86^v; *idem*; f. 86^v: III.
- XII Quaternion 87-94^v; *idem*; f. 94^v: IIII.
- XIII Quaternion tronqué: deux onglets initiaux 95-100^v; *idem*; f. 100^v: V.
- XIV Quaternion 101-108^v; *idem*; on ne voit pas de signature de cahier, mais le f. 108^v est souillé et une marque a peut-être disparu.
- XV Quaternion 109-116^v; 27 lignes; réglure pointe sèche; punctuation à l'extrême bord des feuillets; justif. du texte 14,5 × 10.
- XVI Quaternion 117-124^v; mêmes remarques que pour X à XV.
- 3 feuillets, dont un double, mutilés et montés sur onglets f. 125 (17 × 10; 27 lignes), f. 126 (17 × 8; 26 lignes), f. 127-128 (14,5 × 11,5 et 15 × 8).

Le *codex* comprend donc 16 cahier et 4 feuillets. La nature et le mode de préparation du parchemin, l'encre, l'écriture et les différents indices énumérés ci-dessus (piqûres, justif. du texte, etc.) permettent de répartir les cahiers en 5 groupes: 1 = I à VI; 2 = VII; 3 = VIII; 4 = IX à XIV et XVI; 5 = XV. Le feuillet initial a le même air de famille que le groupe 1. Les 3 derniers feuillets n'ont, par contre, absolument rien de commun avec le restant du *codex*. — Ajoutons enfin que les marges inférieures des f. 67, 68, 71, 73 et 79 ont été coupées.

Datation.

Le premier groupe de cahiers et le feuillet initial datent des années 862-867 ou des années immédiatement postérieures; l'écriture est en effet du ix^e s. et les pièces qui y sont contenues remontent à ces années précises.

Le cahier VII date du ix^e s.

Le cahier VIII des environs de l'an 855.

Le groupe 4 date du début du ix^e s. Au f. 74^{rv}, on lit: « Scivis (lire Si vis) scire annos ab initio mundi, computa quindecies CCCctos, fiunt VI milia; adiece regulares, fiunt VI milia (*sic*); adde indictionem presentis anni, utputa secundum fiunt simul anni VI milia et VIIII. Iste est nu-

merus annorum ab initio mundi usque ad praesentem annum », et au f. 77^v : « Et inde dominus Carolus solus regnum suscepit et Deo protegente gubernat usque in praesentem feliciter, qui est annus regni eius XXXVIII, imperii autem VII. Sunt autem totius summę ab origine mundi usque in praesentem annum IIII ». Ainsi que le fait remarquer H. Michel¹, il se pose là un curieux problème de chronologie. En effet, en comptant, pour la 7^e année de l'élévation de Charlemagne à l'empire (807), 809 ans depuis la naissance du Christ, l'auteur fixe le début de l'ère chrétienne à une date qui ne correspond, ni à la computation de Denys-le-Petit, ni à celle de Bède le Vénérable. Il faut remarquer au surplus que ces deux notes ne nous contraignent pas absolument à dater ce groupe de cahiers de l'a. 807, car il est possible qu'on ait affaire à une simple copie et, dans ce cas, il serait très vraisemblable que le copiste ait omis d'« ajuster » la chronologie. De toute façon, l'écriture est à coup sûr du ix^e s.

Le cahier XV contient une écriture artificielle assez difficile à dater. Disons ix^e-x^e s.

Les 4 derniers feuillets sont en écriture insulaire avec influences continentales, du ix^e s.

Quelques additions à la fin de deux cahiers (cf. f. 108^v, 124^{rv}) paraissent être du x^e s.

Signalons enfin d'assez rares annotations marginales du xvi^e s. (cf. ci-dessous, p. 178, n. 1).

Provenance.

Selon Nolte (*Miscellanea Sacra*. II. *Une lettre inédite* [partiellement inédite : cf. L. Bethmann, dans *Archiv d. Ges. f. ält. d. Gesch.*, VII, 1839, p. 866] de l'arch. Hincmar de Rheims, relative au synode de Metz de l'a. 863, dans *Rev. des sciences ecclésiastiques*, 4^e sér., VI, 1877, p. 279-285), non seulement le feuillet initial de notre *codex* (= unique exemplaire de la lettre d'Hincmar) pourrait bien avoir été écrit par le prélat lui-même, mais encore tout le ms a très probablement fait autrefois partie de sa bibliothèque. Je n'ai

1. H. MICHEL, *Les manuscrits royale de Belgique*, dans *Ciel et astronomiques de la Bibliothèque Terre*, 1949, nos 7-8, p. 4.

pu vérifier cette assertion par la comparaison des mss, mais le moins qu'on puisse dire est que l'âge et surtout le contenu de notre ms. la rendent plausible. Au surplus, ni Nolte, ni même H. Schrörs (*Hinkmar Erzb. von Reims. Sein Leben u. seine Schriften*, Fr. im Br., 1884) ne nous fournissent la moindre liste des mss ayant certainement appartenu à Hincmar. É. Lesne (*Hist. propriété eccl. en France*, IV, 1938, p. 258-263) donne ces précisions que je complète un peu ici. Tous les mss sont du ix^e s.

Paris B. N. lat. 5609 ; Reims 2, 3 (?), 46, 70, 83, 99-101, 118, 376, 377, 382, 384, 385, 390, 392, 393, 425 et 434.

Le ms. est devenu dans la suite la propriété du célèbre théologien et humaniste brugeois Jacques de Joigny de Pamele dit Pamelius (1536-1587), comme en témoignent l'inscription sur le recto du premier feuillet (*Collegii Societatis Iesu Brug. ex dono R^{mi} D. Iac. Pamelii*) et les armoiries incrustées sur le premier plat de la reliure en chêne (devise : DAULTRUI TE PA^s ME^sLE). Au sujet de Pamelius, on consultera notamment la notice de A.-C. De Schrevel dans la *Biographie Nationale* [de Belgique] (XVI, 1901, col. 528-542)¹, celle du *Lex. f. Th. u. K.* (VII, 1935, 910-911 ; J. Zellinger) et A. Van de Vijver (*Rev. bén.*, XLVII, 1935, p. 150, n. 5) qui nous apprend qu'il sortit de Louvain licencié en théologie. Voir aussi, ci-dessous, la notice consacrée au *Brux.* 10127-44.

1. De Schrevel fait allusion (col. 538) à des travaux de Pamelius consacrés à Hincmar, lesquels sont sans doute restés inédits, car je ne les ai repérés nulle part. Il y a en tout cas d'assez nombreuses annotations marginales dans notre ms., à propos d'écrits d'Hincmar, qui sont de la main d'un humaniste (cf. v. g., f. 59-60). On trouvera un portrait de l'érudit brugeois en frontispice du volume : *Iacobi Pamelii archidiaconi Audomarensis De religionibus diversis non admittendis in uno aliquo unius Regni, Monarchie, Pro-*

vincie, Ditionis, Reipublicae, aut Civitatis loco, Ad ordines Belgii relatio, Anvers, Plantin, 1589. Voici enfin une liste, probablement incomplète, de mss lui ayant appartenu et qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque royale : *Brux.* 266-67 (VDG 2503), 1052-53 (VDG 918), 1770-77 (VDG 1501), 1857 (VDG 2504), 3961-63 (VDG 1558), 5235 (VDG 451), 5413-22 (VDG 2606), 5436-37 (VDG 1369), 9070-77 (VDG 1350), 10057-62 (non recensé par J. Van den Gheyn ; cf. F. MASAI, dans *Scriptorium*, V, 1951, p. 121 sq.).

A la mort de Pamelius, le ms. passa au Collège des Jésuites de Bruges, puis, à la suppression de la Compagnie, devint la propriété de l'État.

B. — Analyse du contenu

1. — (feuillet de garde monté sur onglet). Lettre d'Hincmar de Reims aux archevêques Hardwicus de Besançon et Thietgaud de Trèves et aux autres évêques du Synode de Metz : excuses de ne pouvoir y assister (juin 863). Éd. Bethmann et Nolte déjà citées, et N. Ertl, dans *MGH, EE, Kar. aevi*, VI, fasc. 1, 1939, p. 141-142 (n° 164), tous d'après notre unique ms. qui pourrait bien être l'original, sinon l'autographe.

2. — (f. 1-14). Deux lettres de Nicolas I^{er}. Éd. E. Perels, *MGH, EE, Kar. aevi*, IV, 1925, p. 609, n° 101 (= Jaffé-Wattenbach 2882, a. 867, oct. 24 ; f. 1^{rv}) et p. 601-609, n° 100 (= J.-W. 2879, a. 867, oct. 23 ; f. 1^v-14). Notre ms. a été utilisé par Perels.

3. — (f. 15-41^v). Mémoire d'Hincmar au sujet de l'affaire Rothade de Soissons. Éd. circonstanciée d'après notre unique ms. par E. Perels, *Eine Denkschrift Hinkmars von Reims im Prozesz Rothads von Soissons*, dans *Neues Archiv d. Ges. f. ä. d. Gesch.*, XLIV, 1922, p. 43-100. Cet écrit a dû être rédigé fin 862, début 863. — N. B. L'article de Perels est inconnu de É. Amann (cf. Fliche et Martin VI).

4. — (f. 42-49^v). Fragment jusqu'ici non identifié du *De baptismo* (3, 19, 26 - 4, 5, 7) de S. Augustin (= *CSEL*, LI, p. 218, l. 4 : caritatis inimici ... ut non solum ; p. 228, l. 21). Variantes minimes.

5. — (f. 50^v-62). Recueil d'actes, etc., au sujet de l'affaire Hincmar-Ebbon.

a. (50^v-58) = [*Concilii Suessionensis II* (a. 853) *gestorum synodaliū pars, ex singulis eius actionibus decerpta*] éd. Mansi, XIV, 982-990. Le prologue est repris textuellement dans Hincmar, *De praedestinatione diss. post. c. 36* (*PL* 125, 387 D - 388 C). Prol. inc. Residentibus in synodo venerabilibus... ; Actio prima. Inc. Dum quaedam ecclesiastica et necessaria...

b. (58^v-59^v) = [*Libellus episcoporum de Ebonis resignatione* 835 Mart. 4] éd. A. Werminghoff, *MGH, LL, conc. II aev. car. I, pars II* (1908), p. 701-703. (Notre ms. a été utilisé). Texte repris littéralement dans Hincmar, *De praed. diss. post.*, c. 36 (*PL* 125, 389 C - 391 A).

c. (59^v-60^v) = Hincmar, *De praed. diss. post.*, c. 36 (*PL* 125, 391 A - 392 A).

d. (60^v-61^v) = [*Epistola Benedicti Papae III ad Hincmarum arch. Remensem a. 855. Confirmatio Synodi Suessionensis II*] éd. Mansi, XV, 110-111 et E. Perels, *MGH, EE, VI*, 1925, p. 367-368, n° 59 a. Jaffé-Wattenbach 2664. Notre ms. a été utilisé par Perels.

e. (61^v-62) = Hincmar, *De praed. diss. post.*, c. 37, 9 (*PL* 125, 408 D - 409 C [...denegari]). Quelques mots suivent encore que je n'ai pu repérer dans l'édition :

Quapropter nemo sacerdotum se fallat, ne me decipiat, nullius infirmę firmitati consentiat, quia istae et aliae sacrorum canonum sententiae asconsunt (sic) spiritu promulgatę et Christi sanguine confirmatę, et per eorum ora prolate qui cum Christo regnant in caelis et miraculis choruscant in terris ; et ideo omnes securi simus, quia si contra tam validas auctoritates fecerimus nec contra saeculi potestates prompti et securi esse poterimus, etiam coram Deo ab illis iudicati sumus pro quibus patribus qui constituti sunt principes super omnem terram filii nati sumus. Nec soluta erunt in caelis quae solvimus super terram, si ligata non sunt in caelis quae ipsi ligaverunt in terris (cf. *Matth.* 16, 19).

6. — (63-73^v). Isidore de Séville, *Chronicon*. Éd. Th. Mommsen, *MGH, Auct. ant.*, XI (*Chron. min.*), 1894, p. 424-481. Notre ms. est utilisé.

7. — (73^v-74^v). [*Laterculus excerptus ex chronicis Hieronymis*, etc.] dicit Th. Mommsen, *op. cit.*, XIII (*Chron. min. III*), 1908, p. 347. Le desinit donné par Th. M. d'après une communication de F. Cumont étant fantaisiste, j'édite ce court texte en laissant aux chronologistes le soin de s'y retrouver.

Numerus annorum ab initio mundi secundum Eusebium et ceteros usque in presentem annum.

Eusebius Cæsariensis episcopus dicit : sunt anni ab Adam usque ad diluvium II et CCXLII. (74^r) A diluvio usque ad Abraham DCCCCXLII, ad (sic) Abraham usque ad nativitatem Christi IIXV.

Hieronimus haec eadem confirmat dicens : ab Adam usque ad diluvium supputantur anni IICCXLII. A diluvio autem usque ad Abraham anni DCCCCXLII. Abraham usque ad nativitatem Christi IIXV.

Prosper similiter computantur omnes anni ab Adam usque ad diluvium IICCXLII. A diluvio usque ad Abraham anni DCCCCXLII. Ab Abraham exordio usque nativitatem Christi ex Maria anni IIXV.

Oidsius (sic pour Orosius?) : sunt ab Adam primo homine usque ad Ninum magnum ut dicunt regem quando natus est Abraham anni IICLXXXIII, qui ab omnibus historiographis vel omissi vel ignorati sunt ; anno autem vel Abraham usque ad Cesarem Augustum id est usque ad nativitatem Christi, quae fuit anno imperii Caesaris XLII. Cum facta pace cum Parthis, Iani porte clausae sunt et bella toto orbe cessaverunt computantur anni IIXV. A nativitate autem Christi usque ad praesens tempus secundum supputationes et cyclos et argumenta antiquorum Patrum computantur anni DCCCVIII, qui simul collecti ab initio mundi usque ad praesentem annum fiunt VI milia et VIII.

Scivis (sic) scire annos ab initio mundi computa quindecies (74^v) CCCctos, fiunt VI milia ; adiece regulares, fiunt VI milia (sic) ; adde indictionem presentis anni, utputa secundum fiunt simul anni VI milia et VIII. Iste est numerus annorum ab initio mundi usque ad praesentem annum.

8. — (74^v-77^v). Principal témoin du [*Laterculus bedanus*]. Éd. Th. Mommsen, *op. cit.*, p. 346-354. (Cf. *PL* 94, 1174-1177/80).

9. — (77^v-107^v). Sorte d'aide-mémoire relatif à la science chronologique, composé principalement d'extraits d'Isidore de Séville (*Etym.*) et dans une mesure moindre de Macrobe, mais aussi Anatole de Laodicée, Augustin, Boèce, Corus Aegyptus [92^r ; ce Corus ou Chorus est cité dans Bède, *De Temp. rat.*, c. 12, mais n'est pas identifié dans éd. Jones], Cyrille d'Alexandrie, Denys le Petit, Jérôme, Morinus [100^v =

PL 129, 1358 A textuellement], Proterius [101^v = PL 54, 1086 B], Théophile, Victorinus, Virgile, tous cités nommément. Presque chaque extrait ou chaque proposition est introduit par la formule « sciendum nobis quod (quomodo), etc. », laquelle formule revient environ 250 fois.

Inc. Sciendum nobis quomodo sol in principalibus linguis vocatur. Ita gamse vel simsia [. / apud Ebreos]. Elios apud Grecos. Paniph apud philosophos. Phoebus apud Syros. Tītan apud Caldeos. Sol apud Latinos. (cf. PL 129, 1329 C). Sciendum nobis unde sol nomen accepit. Isidorus dicit sol dictus est eo quod solus luceat (*Etym.* 8, 11, 53)...

Des. ... brevitae notavit = *Is.* *Etym.* 6, 17, 1-2 (textuellement).

Cette compilation devrait être examinée par un spécialiste. Une particularité remarquable : sauf erreur, Bède n'est pas cité et rien n'est repris à ses œuvres textuellement, quoiqu'on trouve des passages apparentés.

10. — (107^v-108^v) *DCCLXI. De saltu lunę. Inc.* In cyclo decennovenali sunt anni lunares XVIII, de quibus XII sunt communes et VI embolesmi. Communis annus habet CCCLIII. Embolesmus habet dies CCCLXXXIII. Solaris annus qui habet dies CCCLXV superat communem annum diebus XI et superatur ab embolesmo diebus XVIII... Il y a deux sous-titres : *Argumentum ad inveniendos regulares ferie kalendarum* et *Argumentum ad inveniendos regulares lunae kalendarum*.

11. — (108^v). Une main quelque peu postérieure, sans doute du x^e s., a utilisé la partie restée vierge de ce folio pour y transcrire les deux recettes médicinales suivantes :

I. Erba heliotropium ubicumque fuerit, nec fastus neque striga accidit. Ad verrucas folium eius summes et verrucas inde frecabis. Cum frecueris trita et aceto superinposito oblica ita sic cadent nec postea nascentur.

II. Erba arniglossus, quem latini plantaginem vocant, nascitur umettis locis; folia lata in similitudinem bete habet; multi eam pro olere utuntur. Radices habet molles, albas, hirsutas in forma digiti. Foliam eius virtutem habent [ser] anticam et stipticam. Haec contusa et niciosis vulneribus imposita vel nimis injectas vel sordidis plurimum prodest,

Constringit etiam sanguinis fluxum et putredines et carbunculos. Cicatrices etiam antiquas ulceribus obducit. Preterea sinus vulnerum glutinat et canis morsum curat. Conbustures medetur, faucium quoque fervores sedat, et umores qui in oculorum angulis nascuntur, quos greci oegilupas vocant, cum umosico sale trita instruit.

Ainsi qu'a bien voulu me l'apprendre le Dr. E. Wickersheimer, ces deux paragraphes sont tirés du *Pseudo-Dioscorides de herbis femineis* (éd. H. F. Kästner, *Hermes. Zeitschrift f. klass. Philol.*, t. XXXI, 1896, p. 578-636 ; cf. p. 624-625). L'éditeur s'était basé sur 3 mss : Laur. plut. 73, 16, s. XIII-XIV ; Laur. plut. 73, 41, s. XI (écriture lombarde) et Paris, B. N., lat. 6862, s. x. Le texte du *Bruxellensis* présente d'assez nombreuses variantes, et à ce propos voici quelques observations.

Notre ms., comme les 3 mss de Kästner, donne *fastus* (p. 624, l. 2), ce qui n'est pas recevable. Dom B. Botte à qui je sou mets la difficulté, me répond : « Ni *fastus*, ni *fastus* ne semblent donner un sens. Il s'agit probablement de propriétés magiques qu'on attribuait à l'héliotrope. Il faudrait donc lire *furtus*. Partout où il y a de l'héliotrope, il n'arrive ni vol ni apparition malfaisante. » Je crois cette conjecture préférable à celle de Kästner (*fatuus*), car il ne faut pas oublier que les liaisons, par le haut, des lettres *rt* et *st* se confondent facilement dans certaines anciennes écritures, et qu'il en est de même pour le *a* et le *u*.

La conjecture *inde frecabis* (l. 3) de Kästner est confirmée.

Les leçons du *Brux.* *et* et *oblica* (à lire *oblita*) l'emportent à mon sens sur celles des mss de Kästner (*ex* et *et obligato*) (l. 4). Le *ita* du *Brux.* paraît être une simple diplographie.

(P. 625, l. 4) : Le *hirsutas* du *Brux.* qui manque dans les 3 autres mss, doit naturellement être repris.

habent : conjecture de Kästner confirmée (l. 5).

A propos de *nimis iniectas* que donnent les 4 mss, voici une conjecture brillante et, à mon avis, solide de Dom Botte. *Nimis* devrait être lu *panis*. En effet, selon Pline (*H.N.* 26, 92), le plantain *panos sanat*. D'ailleurs, on voit comment l'erreur s'est produite. Le *a* peut très bien être pris pour deux jambages (*i* + 1^{er} jambage du *m*) et dans le *Brux.* il y a encore un reste de queue pour le *p* (*p* sans queue = *n*).

Quant au *s* de *iniectas* il est évidemment de trop (diplographie).

tumores au lieu de *umores* (l. 10).

umosico (sel gemme) prévaut naturellement contre le *modico* des 3 mss de Kästner (l. 12).

Les bévues particulières au *Bruz.* : *oblica* pour *oblita* (déjà dit), *foliam* pour *folia*, et *niciosis* pour *perniciosis*, *antiquas* pour *antiquis* et *combustures* pour *combusturis*.

Au sujet de l'héliotrope, rappelons l'étude de E. von Erhardt-Siebold, *The Heliotrope tradition*, dans *Osiris*, III, 1938, p. 22-46.

12. — (109-116^v). Pièce relative au comput. *Ad quartam decimam lunam in Pasca inveniendam*. Inc. Pasce qu[ar]tas decimas lunas earumque annuas appellationes... Assez nombreuses accointances avec *Is. Etym.* Les derniers mots, par exemple, reprennent textuellement *Etym.* 3, 50 et 3, 58 (des. mut. ... obiciens). Le ms. Montpellier 334 (s. VIII) pourrait bien contenir une pièce semblable, sinon identique.

13. — (117^r-122^v). *Involutio Sphaerae. Recensio interpolata* de la traduction latine de la $\Sigma\Phi A I P A$ d'Aratus¹.

1. Rappelons que le *Bruz.* 10615-729 (s. XII; non recensé par J. Van den Gheyn) contient la traduction latine de la $\Sigma\Phi A I P A$ d'Aratus.

(99^{ra}). *Prefacio Arati*. Preclara ostensio sacri voluminis... éd. E. Maass, p. 152-153 (notre ms. y est utilisé).

(99^{ra}-99^{rb}). *Involucio spere*. Hic est stellarum ordo u. c. s. d. ad a. vertunt f. a. caudibus i. s. adversantur obliquis autem vacat ne vagare possit draco... figuram indicunt circulorum. Éd. Maass, p. 155-169.

(99^{rb}). *Involucio spere*. Septem circuli erratici ... et mundus imperitus.

(99^{rb}-104^{ra}). A Iove incipimus quem numquam viri relinquimus ... reliquimus continentem

in celo signum. Éd. Maass, p. 175-306.

(104^{ra}-104^{va}). *Arati ea que videntur*. Ostensionem quoque de quibus ... simili modo in idipsum suggerunt. Éd. Manitius, *Rhein. Mus. f. Phil.*, N. F., LII, 1897, p. 309-323 (notre ms. y est utilisé) et E. Maass, p. 102-126, 134-144.

(104^{va}-104^{vb}). *Alia descriptio praeftationis*. Subtus terra ubi adornantur signa ... sagittarium pisces caetus Orionem. Éd. Manitius, p. 323-328 et Maass, p. 105b-139b.

(104^{vb}). *Descriptio duorum semispermum* (sic). Habet autem pondere totum ... in medio iacet duabus semispheriis. Éd. Manitius, p. 329 et Maass, p. 145.

(104^{rb}-105^{ra}). *Arati genus, Ara-*

a. (117^{rv}) (Hic est stellarum ordo utrorumque circulorum Septentriones duplices ad austrum vertuntur ... communem habet stellam) = éd. A. Breysig, *Germanici Caesaris Aratea cum scholiis*, Berlin 1867, p. 224-225, cf. aussi p. 107-109 (notre ms. est utilisé) ou éd. E. Maass, *Commentariorum in Aratum reliquiae*, Berlin 1898, p. 155-161.

b. (117^v-118^r) (Porro XII signorum ... Venus Mercurius luna) éd. Breysig, p. 225-226, pas édité par Maass.

c. (118^r-120^r) (Cum sole et luna .. duabus ut sol) éd. Breysig, p. 227-232 et Maass, p. 272-287.

d. (120^r-121^r) (Luna terris vicinior ... certissimus auctor) éd. Breysig, p. 197-202 et Maass, p. 290-292.

e. (121^r-122^r) (Solem per se ipsum ... pronus incubat) éd. Breysig, p. 193-196 et Maass, p. 292-295.

f. (122^{rv}) (Aries taurus geminus cancer ... adpropinquans decrescens) éd. Breysig, p. 196n-197n, pas édité par Maass. — Ce dernier texte ne se trouve que dans notre ms.

14.—(122-^v123^{rv}). *De stellis*. Stellarum alie cum celum feruntur ... consentit aut visus est = Censorinus, Fragment III : *De stellis fixis et *stantibus*. Éd. Fr. Hultsch, Leipzig 1867 (d'après 2 mss, Darmstadt 166, s. VII [= maintenant Cologne, cote?] et Vat. lat. 4929, s. X), p. 57-60 ou *Scholia Sangermanensia aux Aratea de Germanicus, De stellis fixis et errantibus*, éd. A. Breysig, p. 221-224 (d'après notamment notre ms.). Au sujet de cette pièce et, en général, des *Aratea* de Germanicus, voir M. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur...*, II, 2, 1913, p. 27-32. Au sujet de Censorinus, voir Pauly-Wissowa sub Censorinus (1899), M. Schanz, *op. cit.*, III², 1905, p. 230-233 (p. 232, l. 56 : lire 4929 et non 4229 : c'est Jahn et non Hultsch qui a fait erreur) et Cl. W. Barlow, *Codex Vaticanus latinus 4929 (Plates 11-18)*, dans *Memoirs of the American Academy in Rome*, vol. XV, 1938, p. 87-124 ; cf. p. 101b-102a = analyse des f. 2-34 contenant Censorinus. Jahn et Hultsch ont reconnu que le Darmstadt 166 (maintenant Cologne) était la seule base pour Censorinus. On a discuté pour savoir si V (= Vat. lat. 4929) était une

tus patris quidem est Athinodori Manitius, p. 330-332 et Maass, ... autem illum et super|... Éd. p. 146-150,

copie de D : Barlow apporte quelques rectifications à l'éd. H. Keil (*Gramm. lat.* VI, p. 607-617) et conclut que V est copie de D, mais que des problèmes subsistent encore.

15. — (123^v-124^r). Énumération d'une cinquantaine de termes astronomiques : Semispheria, Involutio sphere, Arc-turus maior,... Quinque planete, Lacteus circulus, Presepe et asini (!).

16. — (124^{rv}). Développement sur les vêtements sacrés de l'évêque. *Inc.* Siquidem pontifex hocto (*sic*) habet species vestimentorum. Longum est nunc dicere de ephot, de tonica, de rationabile, de manifestatione, de catenulis, de zona, de femoralibus, de fimbriis, de roiscis, de tintinnab[uli]s quibus virtutibus sacerdos debet ingredi in templum Domini et in sancta sanctorum. Et nos ergo si volumus... *Des.* ... quo se pro nobis in altam crucis obtulit ostiam patris.

17. — (124^v). Quelques dictons et maximes. Pinguis venter tenuem senssum gignit. Commoditas seculi impedit intelligentiam. Etc...

18. — (125^r-128^v). Les 4 derniers feuillets, comme dit plus haut, sont mutilés et ont été montés sur onglets. Ils ne paraissent avoir rien de commun avec le restant du ms. et contiennent des fragments du livre II du *De actibus apostolorum* d'Arator. Ils sont restés inconnus au spécialiste et récent éditeur de cet auteur, A. P. MacKinlay. L'écriture est insulaire avec influences continentales et date du ix^e s. L'état délabré des folios (souillures, lacérations, etc.) ne permet malheureusement pas d'exploiter au maximum cette nouvelle copie dont les variantes ne semblent d'ailleurs pas très intéressantes.

126^r : v. 613-622 | prose | 623-631

126^v : v. [632] 633-658.

[manque un folio contenant environ 52 vers]

128^r : v. [710 ?] 712-735 (autre écriture)

128^v : v. [736] 738-752 | prose | 753-755

127^r : v. [756] 761-782

127^v : v. [783] 788-809.

[manque un folio contenant 48 vers, plus prose]

125^r : v. 857-884.

125^v : v. 885-910,

Ces folios qui, comme on le voit, ont été mal disposés contiennent donc 187 vers dont environ 15 sont complètement illisibles ou perdus.

Voici les variantes d'avec l'édition A. P. MacKinlay (*CSEL* 72, 1951, p. 111-128).

p. 112, prose 1 cum sanctus Paulus] cum Paulus pr. 4
quos] quod pr. 5 <rogatus>] om. pr. 7-8 : nummorum
milibus aestimatos] mun \overline{m} rerum aes (- -) v. 623 conver-
terat] conscenc(- -) v. 625 nutarent] mutarent v. 636
velut] velud v. 639 gestat] portat v. 649 ipso] ipsa
p. 120, pr. 6 ubi] ibi v. 778 qui] que v. 792 probans]
probas v. 793 tam] qui v. 804 primae] primo v. 805
secundae] secundum v. 867 quodque] quod v. 868 lu-
xu] fluxu v. 877 peccante] peccanti v. 878 egeno]
agendo v. 879 quo] qui v. 897 istajiste v. 898 de-
sideret escas] desiderat aescas v. 901 Sit] (si)nt tri-
plicat]triplicet. v. 905 Hoc] Haec

On lit également quelques brèves gloses interlinéaires :

v. 628 *supra* absentes : id est homines v. 639 *supra* pig-
nore : id est munere v. 650 *supra* cui : id est Christo
v. 651 *post* voto : id est voluntati v. 652 *supra* quam :
id est causam v. 714 *supra* decuit : id est debuit
v. 729 *supra* ingenii : id est fabricantis v. 745 *supra* apos-
tolus : id est Paulus v. 797 *supra* cadaver : id est Eutici.

A propos des gloses et commentaires consacrés à Arator, voir l'étude préliminaire de A. P. MacKinlay dans le premier fasc. du t. VI de *Scriptorium* (1952).

II. — LE *Bruxellensis* 10098-105 (s. XIII)

Les descriptions et analyses de P. Thomas¹ et surtout J. Van den Gheyn² donnent l'essentiel sur ce ms. Nous voudrions simplement ici faciliter la tâche d'un éventuel

1. P. THOMAS, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique, de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, II, 1902, p. 280-281, Bruxelles, Gand, 1896, p. 63. n° 1334,

2. J. VAN DEN GHEYN, *Cata-*

rééditeur du *De aetatibus mundi et hominis* de Fulgence le Mythographe (s. v-vi), en faisant savoir que nous tenons à sa disposition la liste des variantes qu'offre notre copie avec l'édition R. Helm (Teubner, 1898, p. 129-179). Ce dernier, en effet, n'a pas connu notre ms. et s'est basé uniquement sur Vat. Reg. 173 (s. xii selon Helm ; d'après A. Wilmart, *Catal.*, I, 1937, p. 408-409 : Gallus vir saec. xi, fortasse iam vergente ... conscripsit), Vat. Pal. 886 (s. xiii d'après Helm ; s. ix vel x selon H. Stevenson, *Catal.*, I, 1886, p. 315-317 ; c'est l'estimation de Stevenson qui doit prévaloir ainsi que me le communique Mgr A. Pelzer), Vat. lat. 7257 (s. xvii), Sorbonicus 268 [= Paris, B. N., lat. 15673] (s. xiii selon Helm ; s. xii selon L. Delisle, *Inv. des mss latins*, 1863-71) et Turin D IV 39 [et non D N 39 cf. Helm, p. 128] (s. xiii selon Helm ; s. xii d'après *Riv. di Filologia et d'istruzione classica*, XXXII, 1904, p. 446 où on nous apprend en outre que le ms a échappé au fameux incendie de la Bibliothèque de Turin). On doit souligner qu'à part le Vat. Pal. 886, aucun de ces mss, et il s'en faut de beaucoup, ne contient l'œuvre tout entière.

La transcription de Fulgence se trouve sur les f. 10^{ra}-15^{ra}. Il ne s'agit pas du texte continu, mais seulement d'*Excerpta* reliés bouts à bouts par des formules passe-partout. Les leçons ne sont pas de qualité, mais il se trouvera tout de même quelques perles *hoc in stercore*. A plus d'une reprise, notre copie s'offre le luxe de s'accorder avec une conjecture de l'éditeur moderne, et donc contre l'autorité de tous les autres témoins. Au livre V, elle paraît même fournir incontestablement la bonne leçon (p. 144, l. 12 aversum] aborsum). Il faut en effet se rappeler que l'œuvre inachevée de Fulgence présente la particularité d'omettre successivement chacune des lettres de l'alphabet dans chacun de ses « livres », entendez chapitres (le livre I ne renferme aucun *a*, le livre II aucun *b*, etc.). Les copistes, en général, et en tout cas celui du *Bru-xellensis*, ne se rendaient pas compte de cette particularité quoiqu'ils la notifiassent soigneusement au début d'à peu près chaque livre. Or, au livre V, tous les mss donnent « aversum » : erreur évidente qu'avait déjà notée M. Schanz (*Gesch. d. Röm. Lit.*, IV, 2, 1920, p. 200). La leçon « aborsum » du *Bru-x.* convient au sens de la phrase et doit donc

être préférée, je crois sans hésitation, d'autant plus qu'un glissement *aborsum* < *aversum* est paléographiquement très plausible.

Rappelons enfin que notre codex contient également des *excerpta Ennodiana* (f. 29-37), lesquels ne semblent pas avoir été exploités au maximum par F. Vogel (*MGH, Auct. ant.*, VII, 1885).

III. — LE *Bruxellensis* 10127-44 (s. VIII *ex.* - s. IX *in.*)

Fr. Maassen¹, J. Van den Gheyn², H. Peillon³, P. de Puniet⁴, M. Andrieu⁵, R. J. Hesbert⁶ et H. Leclercq⁷ ont décrit ce précieux *codex* et analysé son contenu de façon relativement complète. Contentons-nous de rappeler qu'on découvre en lui un « exemplaire peut-être unique d'une collection canonique servant d'introduction à un recueil liturgique très composite », qu'il constitue une « forme antique et inconnue jusqu'ici de *bréviaire* de voyage », et qu'il pourrait avoir vu le jour dans quelque centre anglo-saxon du Continent, probablement dans nos contrées, comme semble en témoigner une formule ajoutée de bonne heure (IX^e-X^e s.), au f. 89^v, mentionnant une mesure du pays de Liège « *ad modum leodicensi* ». On le trouve, au XIII^e s., à l'abbaye bénédictine du Mont-Blandin à Gand (cf. f. 3 : *Lib. S. Petri*

1. FR. MAASSEN, *Bibl. lat. iuris can. manus.*, I, Vienne, 1867, p. 194-195, 209-211.

2. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, I, 1901, p. 191-194 (n° 363).

3. H. PEILLON, *L'antiphonaire de Pamelius*, dans *Rev. bén.*, XXIX, 1912, p. 411-437.

4. P. DE PUNIER, *Un abrégé ancien du Missel romain*, dans *La vie et les arts liturgiques*, VII, 1920-1921, p. 534-542. Voir aussi P. SIFFRIN, dans *Ephemerides liturgiae*, XLV, 1931, p. 337.

5. M. ANDRIEU, *Les « ordines romani » du haut moyen âge*, I, *Les manuscrits*, Louvain, 1931, p. 91-96.

6. R. J. HESBERT, *Antiphonale Missarum sextuplex*, Bruxelles, 1935. Description: *L'antiphonaire du Mont-Blandin* (VIII^e-IX^e s.), p. xv-xviii avec deux reproductions (f. 90^r et 93^v).

7. Dom H. LECLERCQ, *Dict. Arch. chrét. et lit.*, XIII, 1937, col. 970-974 (notice sur Pamelius). Dom Pl. Bruylants, du Mont-César, prépare une étude approfondie sur ce ms.

Gand. Eccle., etc.) d'où il passe, en 1599, dans la bibliothèque des Jésuites de cette ville « ex dono R. D. P. Columbani abbatis » (f. 3), pour entrer enfin à la Bibliothèque royale, lors de la suppression de la Compagnie. Rappelons également qu'il a été utilisé par Pamelius (voir ci-dessus notice I) au t. II de son *Liturgicon Ecclesiae latinae* (1571) pour l'édition de l'*Antiphonale Missarum*.

On voudrait simplement attirer ici l'attention des spécialistes des questions chronologiques sur deux points.

D'abord, ce ms. contient aux f. 80-81^v la fin d'un comput ecclésiastique non identifié. *Inc. mut.* ... ostendam diximus supra anno presenti et ab incoacione solis anni[]CCLXXXIII. Habent enim iuxta quaternarium numerum hii anni bissextus in DLXX, qui additi ad superiorem numerum fiunt simul in summam VIIIDCCCLIII, et quia sicut dixisti septimane etc...; *des.* ... Interim tamen scito quod ea luna quod presenti anno est in XI kl. ap. antequam XVIII transeat in eodem die nullatenus eveniet. — Ce traité est présenté sous forme de dialogue entre un M[agister] et un D[iscipulus]. Il est encore question de comput sur les deux folios (81^v-82^r) qui suivent. *Inc.* Si vis scire qualiter in XVIII annis assis ad crescat, quem latini saltum lune vocant, scito primum in eodem...; *des.* et punctum et dimidium et habebis in XVIII annis assem impletum.

Second fait digne de remarque : sur les f. 82^v-84^r se trouve une copie de la recension B des Faux actes du concile de Césarée. Comme non seulement cette copie est ignorée de B. Krusch¹, de Ch. W. Jones² et d'A. Cordoliani³, mais qu'elle est également plus ancienne que toutes celles connues jusqu'à ce jour et qu'elle paraît présenter à côté de grossières erreurs d'intéressantes leçons (voir par ex. les citations bibliques qui nous rapprochent de la vieille latine), on n'a pas cru inutile d'en donner ici les variantes d'après l'éd. Migne, *PL* 90, 607-610.

1. Br. KRUSCH, *Studien z. ca* N. Y., 1939, p. 44-45.

christl. mittl. Chronologie, Leipzig, 1880, p. 303-306-310.

2. Ch. W. JONES, *Beda's Pseudo-pigrapha. Scientific Writings falsely attributed to Bede*, Itha-

3. A. CORDOLIANI, dans *Arch. lat. med. aevi*, XVII, 1942, p. 57 (Lire Vat. Reg. 586 au lieu de 568).

N. B. — Les variantes purement orthographiques ne sont données que pour les premiers mots.

Primitivement sans titre. Une main postérieure — peut-être du ^{xv}^e-^{xvi}^e siècle — a écrit en capitales romaines : DE RATIONE PASCHALIS.

607, 3 ordinare] ordinari erant] *om.* 4 et] *om.* occupati] fuerant occupati 5 mense] mens 6 Martio] marcio 7 apostolorum] apostulorum 12 apostolos] apostolus 14 hae] haec 15 observationes] observaciones tenerentur] tenerent 16 moeror erat] memorat 17 recte] recta 18 Romanaeque] romani 19 Caesariensis Palaestinaeque] Cesariensis Palestineque 21 a] aut inibi] ibi 23 praedictus] predictus 27 Theophilus] Theophylus episcopus] *om.* 28 Victoris papae] pape Victoris 30 prius f. 83^r fuerit a principio] a p. fuerat 31 investigatus] instructus observantia] observantia 32 Quem] Quem diem 33-34 Dominicum diem] diem dominicum 35 Scripturae] scriptura(s) divine 37-38 secundus tertius quartus quintus sextus septimus] s. et t. et q. et q. et s. et s. 40 novissimum diem] novissimo die 42 die Dominico] dominico die 43 tempore enim] tempora 44 accipiuntur ver] accipiuntur in anno, id est, vernus 45 hiems] vel gemis (*hi supra g scriptum*) primum] primum creditis 48 illi] ille 48-49 feni herbam] erbam feni 49 suum] *om.* 50 suum] *om.* 50-51 autem temporibus veris] enim veris temporis 51 quo] co 53 in] *om.* tempore] temporis 54 aequinoctio] equinoctium 608, 3 tenebras] *om.* 4 inter] *om.* 5 tempore] tempore vel de loco 7 imminutam] inmi f. 83^v nuta a Deo fuisse consecratam] fuisset a Deo consecrata 8 ille] ille dixit 9 Responderunt] episcopi responderunt : dicit scriptura divina 10 ea] *om.* firmamento] firmento 11 Luminare maius in inchoationem] lumina maiur lit inchoationem (*in supra in scriptum*) 13 esset] fuisset 14 Dominico] dominica 18 Theophilus] Theophilus episcopus 18-23 Nunc .. dixit] *om.* 24 esse] fuisse asseritis] adseritis 24-25 possimus] possi&is 25 illi] illa 26 quia] quod sunt] sint 27 illi] illa 29 fuisset] fuerat 30 illi] illa 31 coelestis cibus] caelesti cibo datus] datū 32 illi] illa 33 et] *om.* 34 illi] illa 35 psalmo dicit] *om.* apes] apes favum 37 Domini] *om.* 39 illi] illa 41 possit] precepit 42 Moysen] Moysi 45-46 superius dedimus responsum] supra diximus dem¹ responsum 47-48 Et ab

octavo Kalendar. April.] *om.* 49 legimus f. 84 Theophilus]
 Theophilus episcopus 51 extra] foras 53 Judœis] Iuda
 traditus est] e. t. 54 septimo Kalend.] VIII kl apl (octavo
 Kalendarum Aprilium) quomodo ergo] q̄mo 55 extra] foras
 Omnes] *om.* 609, 1 fieri] *om.* 2 extra] foras 2-3 intra
 terminum inducantur] ind. i. t. 3-4 et de] et deinde usque in
 XI k mai 5 undecimo] VII 6 debent observare] debeat ob-
 servari 8 liceat] esset facultas 9 Moysen] Moysi 10 VII]
 octo 11 lunas] lunes in] *om.* 12 consecrata sunt] conse-
 cratas suum] illum 609, 13 - 610, 1 undecimo] VII
 1 Dominicus] dominicos 2 est] *om.* 3-13 Omnis ... vacillet]
 Romana computatio ita dicitur flexib (? flexilis?).

*
* *

Principaux noms cités :

Arator (I, 18), Aratus (I, 13), S. Augustin (I, 4), Bède le Vénérable (I, 8, 9), Censorinus (I, 14), Corus Aegyptus (I, 9), Ps.-Dioscorides (I, 11), Ebbon de Reims (I, 5), Ennode (II), Faux actes du concile de Césarée (III), Fulgence le Mythographe (II), Germanicus César (I, 13-14), Hincmar de Reims (I, 1, 3, 5), Isidore de Séville (I, 6, 9, 12), Macrobe (I, 9), Morinus (I, 9), Nicolas I^{er} pape (I, 2), J. Pamelius (I et III), Proterius (I, 13), Rothade de Soissons (I, 3).

Les traductions grecques des écrits patristiques latins

PAR

Dom E. DEKKERS

(Steenbrugge)

On ne peut que se réjouir de l'intérêt toujours croissant que les érudits portent, de nos jours, aux traductions latines de la littérature patristique grecque ¹. Même les traduc-

1. Rappelons au moins l'entreprise américaine que dirige Paul Oskar KRISTELLER : les *Mediaeval and Renaissance Latin Translations and Commentaries* (cfr *Scriptorium*, VI, 1952, p. 103 sv.), et celle, préparée par Hans LIETZMANN et Berthold ALTANER sous les auspices des Académies de Berlin et de Vienne (cfr en dernier lieu J. IRMSCHER, dans la *Theologische Literaturzeitung*, LXXVII, 1952, col. 52). Nous ne pouvons non plus passer sous silence deux ouvrages récents, très différents, mais également remarquables : le tableau aux couleurs parfois un peu vives de P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident, de Macrobie à Cassiodore*, Paris, 1943 (seconde édition en 1948 ; l'auteur prépare un travail analogue sur *Les lettres grecques en*

Occident, de Plotin à S. Ambroise), et le catalogue de dom Albert SIEGMUND, *Die Uebersetzung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum zwölften Jahrhundert*, Munich, 1949. Plus limitée dans son objet, mais extrêmement instructif, l'article de B. BISCHOFF, *Das griechische Element in der abendländische Bildung des Mittelalters*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XLIV, 1951, p. 27-55. A rappeler également la contribution très attentive d'A. ALLGEIER, *Exegetische Beiträge zur Geschichte des Griechischen vor dem Humanismus*, dans *Biblica*, XXIV, 1943, p. 261-288, et l'étude de Chr. MOHRMANN, *Les emprunts grecs dans la latinité chrétienne*, dans les *Vigiliae Christianae*, IV, 1950, p. 193-211.

tions orientales d'auteurs grecs ainsi que les versions grecques d'originaux coptes, syriaques, arméniens et autres sont étudiées actuellement avec un soin et une méthode qui permettent d'espérer les plus beaux résultats ¹. Par contre, les traductions grecques de textes latins ne semblent pas susciter un intérêt très vif. Il y a près de cent ans, le sujet fut étudié dans deux mémoires aujourd'hui oubliés : un discours à l'Académie des Inscriptions par E. Egger ² et une étude plus technique de C. F. Weber ³. Ce que nous possédons actuellement de mieux sur cette matière est un chapitre du récent ouvrage du chanoine Bardy, *La question des langues dans l'Eglise ancienne* ⁴ : l'auteur y dresse un tableau suggestif de la culture latine dans l'Orient chrétien au IV^e siècle, mais ne pouvait épuiser la matière sans dépasser ses propres limites.

En préparant, il y a quelques années, la *Clavis Patrum Latinorum*, je constatai, non sans étonnement, que les traductions du latin en grec furent bien plus nombreuses qu'on ne le croit d'ordinaire. Ce n'est pas un « honneur » tellement rare, qui échut aux Grégoire, aux Jérôme, aux Tertullien, que de se voir traduits en grec. Bien qu'ils ne puissent être comparés au lot immense de traductions et d'adaptations latines d'ouvrages grecs, les textes latins mis en grec à l'usage des hellénophones d'Orient ou d'Occident, méritent cependant plus que l'attitude un rien dédaigneuse des érudits.

1. Nous ne pouvons citer aucun ouvrage d'ensemble sur cette matière très vaste et très dispersée. Mais on ne peut omettre de mentionner le travail, absolument hors de pair, de P. PETERS, *Orient et Byzance, Le trésor oriental de l'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1950 (*Subsidia hagiographica*, 26).

2. *De l'étude de la langue latine chez les Grecs de l'antiquité*, Paris, 1855. Ces pages très superficielles connurent un vif succès, dû sans doute à la nouveauté du sujet. Il y a une seconde édition de la même an-

née, et en 1863 elles furent réimprimées dans le recueil *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, p. 259-276.

3. *Dissertatio de latine scriptis quae Graeci veteres in linguam suam transtulerunt*, Kassel, 1852. — V. REICHMANN, *Römische Literatur in griechischer Uebersetzung*, Leipzig, 1943 (*Philologus*, Supplementband XXXIV, 3), s'occupe presque exclusivement de la littérature classique.

4. Paris, Beauchesne, t. I, 1948, p. 123-154 : *La culture latine dans l'Orient chrétien au IV^e siècle*.

Le présent article voudrait attirer leur attention sur cet aspect encore mal étudié des relations entre Latins et Grecs dans l'Église ancienne ¹. Après un catalogue, qui ne sera sûrement pas exhaustif, des traductions latino-grecques, ou des traces qu'elles ont laissées, viendront quelques remarques sur les traducteurs eux-mêmes et sur leur public ².

*
* *

Du texte latin le plus ancien que nous possédons, la passion des martyrs Scillitains, il existe une version grecque. H. Usener l'a publiée d'après le ms. grec 1470 de la Bibliothèque Nationale ³. Elle peut remonter à la première moitié du III^e siècle ⁴.

Une passion, originaire du même milieu, mais autrement célèbre, celle des saintes Perpétue et Félicité, subsiste en diverses rédactions latines. De plus, nous en possédons une version grecque contemporaine ⁵, due peut-être à la plume

1. A. Dain s'en est plaint récemment dans le *Mémorial des Études latines* offert à M. J. Marouzeau (Paris, 1943): *Les rapports gréco-latins*, p. 151 sv.

2. Nous ne pouvons songer à traiter ici l'aspect proprement linguistique de la question: en quoi les latinismes, les mots d'emprunt, si fréquents dans certaines catégories d'écrits grecs originaux, révèlent-ils des points de contact avec la culture latine? Rappelons toutefois quelques études particulièrement suggestives sous ce rapport: H. ZILLIACUS, *Das lateinische Lehnwort in der griechischen Hagiographie*, dans *Byzant. Zeitschr.*, XXXVII, 1937, p. 302-344; P. SKOK, *Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques*, dans *Byzantion*, VI, 1931, p. 371-378; B. MEINERSMANN, *Die lateinische Wörter und*

Namen in den griechischen Papyri, Leipzig, 1927; G. ROHLFS, *Scavi linguistici nella Magna Grecia*, Rome, 1933. Voir aussi les ouvrages que mentionne A. PERTUSI, dans *Aevum*, XVIII, 1944, p. 187, n. 3.

3. Cfr BHL (= *Bibliotheca hagiographica latina*), 7527 sv., et BHG (= *Bibl. hagiogr. graeca*, editio altera), 1645. La meilleure édition des différents textes est celle de J. Armitage ROBINSON, *The Passion of St. Perpetua*, Cambridge, 1891, p. 104-121. Cfr *Clavis*, 2049.

4. P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. I, Paris, 1901, p. 68.

5. BHL, 6633 sv. et BHG, 1482. — Cette traduction grecque ne s'est conservée que dans un seul ms., le cod. Hierosolymitanus, Bibl. Patr. I, du x^e siècle. Le prologue a été repris presque

de l'auteur lui-même ¹.

Il n'y a là rien d'étonnant, si l'on songe que cet auteur est peut-être Tertullien. Parfait bilingue, Tertullien a donné encore de trois autres de ses traités une double rédaction, grecque et latine : c'est le cas notamment du *de baptismo*, du *de spectaculis* et du *de virginibus velandis*. Mais il ne s'agit pas ici de traductions proprement dites, car il semble bien que la rédaction grecque ait été antérieure au texte latin et que, au moins pour le *de baptismo*, le texte grec ait été plus développé que le latin ². Ces rédactions grecques sont aujourd'hui perdues. La seule trace qui en est restée, est l'emploi du *de baptismo* grec par Didyme l'Aveugle ³.

Par contre, le texte grec de l'*Apologétique* que cite Eusèbe, est une vraie traduction ; Harnack la fait dater de la première moitié du III^e siècle et l'attribue à Julius Africanus ⁴. Il ne nous en reste que les passages cités par Eusèbe ⁵.

littéralement dans la passion de saint Procope de Césarée (BHG, 1576), recension du Parisinus grec 1470 (IX^e siècle) (le même ms. qui nous a conservé le texte grec des martyrs Scillitains). De là, il a été retraduit en latin dans la passion latine de saint Procope, recension du Mont Cassin (BHL, 6950).

1. C'est du moins l'avis de C. van Beek, qui nous a donné une édition très satisfaisante des différentes recensions : *Passio SS. Perpetuae et Felicitatis*, t. I, Nimègue, 1936, p. 90. Certains érudits ont défendu la priorité du texte grec ; pour les détails de la discussion, voir C. VAN BEEK, *o. c.*, p. 84-91. Ajouter : E. RUPPRECHT, *Bemerkungen zur Passio SS. Perpetuae et Felicitatis*, dans *Rheinisches Museum*, XC, 1941, p. 177 sv., et V. REICHMANN, *o. c.*,

p. 101-130, tous deux défendant la priorité du texte latin, mais niant que Tertullien en soit l'auteur.

2. Voir les textes chez A. HARNACK, *Ueberlieferung und Bestand*, Leipzig, 1893, p. 673 sv. Cfr également A. D'ALÈS, *Tertullien helléniste*, dans *Revue des Études grecques*, L, 1937, p. 329-362.

3. *De Trinitate*, II, 14 — PG, XXXIX, 692 sv. ; *de baptismo*, 5-9. Cfr G. BARDY, *Didyme l'Aveugle*, Paris, 1910, p. 234 sv.

4. *Die griechische Uebersetzung des Apologeticus Tertullian's*, Leipzig, 1893 (*Texte u. Untersuch.*, VIII, 4), p. 1-36.

5. *Historia ecclesiastica*, II, 2, 4 sv. ; II, 25, 4 ; III, 20 9 ; III, 33, 3 sv. ; V, 5, 6 sv. ; *Apologeticus*, 2 et 5.

Saint Cyprien a connu lui aussi les honneurs de la traduction. Rufin nous raconte que les Macédoniens de Constantinople, afin de mieux propager leur hérésie, répandirent en grand nombre des exemplaires de la correspondance de saint Cyprien, présentée dans un même volume avec le *de Trinitate* de Novatien¹. Il n'est pas douteux qu'il s'agisse ici d'une adaptation grecque : si, en cette fin du iv^e siècle, le latin était encore parlé dans les milieux administratifs de la capitale d'Orient, l'édition de Cyprien, à vil prix, destinée au menu peuple — *exiguitate pretii, homines inlecti* — ne pouvait être qu'une édition grecque. D'ailleurs une lettre de saint Cyprien, la 70^e, nous a été conservée en grec, insérée dans des collections canoniques à côté de la version grecque des *Sententiae episcoporum n. LXXXVII*² ; nous avons également des fragments des traductions syriaque et arménienne des mêmes textes, ainsi que des lettres 64 et 71³, faites selon toute vraisemblance sur le grec⁴. Eusèbe de Césarée, dont la connaissance du latin est très limitée⁵, Basile, Grégoire de Nazianze qui ne le comprennent pas du tout, connaissent également la correspondance de Cyprien⁶, et un fragment de la lettre 64 est un des rares textes d'origine occidentale que saint Jean Damascène ait inséré dans son vaste répertoire de *Sacra Parallela*⁷. Saint Augustin n'exa-

1. *De adulteratione librorum Origenis*, 41 — PG, XVII, 628 sv.

2. *Clavis*, 56.

3. Tout cela a été édité par P. A. DE LAGARDE, *Reliquiae Iuris Ecclesiastici Graece*, Leipzig, 1856, p. 37 sv., et du même : *Reliquiae Iuris Ecclesiastici Antiqui Syriace*, Leipzig, 1856, et chez J. PITRA, *Analecta Sacra*, Paris, t. II, p. 288-291 ; t. IV, p. 72-79 ; 338-344. — Sur un passage de la lettre 66, cité en grec en 1743 sous le nom de Tertullien, voir E. W. WATSON, *Cyprian in Greece*, dans *The Classical Review*, VII, 1893, p. 248.

4. Au sujet de la traduction

arménienne, il faut cependant se rappeler que le catholicos Grégoire VII d'Anazarbe (1295-1306) fit traduire directement du latin les *Sententiae* et des œuvres de saint Cyprien, cfr P. PEETERS, *Orient et Byzance*, p. 194.

5. Cfr G. BARDY, *La question des langues*, t. I, p. 129 sv.

6. Cfr A. HARNACK, *Ueberlieferung und Bestand*, p. 702 ; H. VON SODEN, *Die Cyprianische Briefsammlung*, Leipzig, 1904, (*Texte u. Untersuch.*, XXV, 3), p. 181.

7. Lettre B, titre XI, recension du ms. de La Rochefoucauld, PG, XCVI, 516.

gère donc pas en disant que Cyprien, tout en résidant en Afrique, a parcouru d'autres régions par l'intermédiaire de langues étrangères ¹.

Les traités de saint Cyprien firent-ils partie de ce recueil de « lettres » ? Harnack le suppose, non sans vraisemblance ; de fait, la plupart des traités furent originellement des « lettres » épiscopales, destinées à être lues aux fidèles, et il n'est pas rare qu'ils soient intitulés « lettres » dans la tradition manuscrite ² et littéraire. Dans les manuscrits latins, le *corpus* des lettres ne se présente jamais sans les traités ³. De plus, si le recueil que formèrent les Macédoniens comprenait également le *de Trinitate* de Novatien, il serait bien étonnant que le libelle, qu'ils voulaient précisément cacher parmi d'autres pièces du même genre, ait été le seul « traité » dans une collection de « lettres ». Quoi qu'il en soit, les actes du concile d'Éphèse de 430 citent en grec un passage du *de opere et eleemosynis* ⁴. A-t-il été spécialement traduit pour la circonstance, comme semble l'indiquer la rubrique *ἐκ μνη-vela* qui se lit en tête de l'extrait ? Ou bien fut-il cité d'après un *corpus* cyprianique grec ? Cette seconde supposition semble plus conforme aux données des actes ; en effet, avant la lecture des extraits, parmi lesquels se trouve celui de Cyprien, le *primicerius* des notaires déclara : « Comme nous avons sous la main les *codices* des très saints pères, choisissons-en quelques extraits et lisons les » ⁵. Ce n'est pas en latin — langue que presque personne au concile n'aurait comprise ⁶ — que le notaire a lu de son *codex* l'extrait de Cyprien ⁷.

1. *Sermo* 310, 4 — PL, XXXVIII, 1411 sv. : « ad alia loca par alienas linguas, ad alia vero per suas litteras venit ».

2. Cfr H. VON SODEN, *o.c.*, p. 9.

3. Cfr H. VON SODEN, *o. c.*, p. 198.

4. *Acta Conciliorum oecumenicorum*, éd. E. SCHWARTZ (= ACO), I, i, 2, p. 42, 8-16. Cette version grecque a été retraduite en latin dans la version latine des actes d'Éphèse conservée dans la collection de Tours, ACO,

I, iii, p. 78 sv., en apparat.

5. ACO, I, i, 2, p. 39, 1-3 (texte grec) ; I, iii, p. 67, 19-22 (version latine).

6. C'est pourtant l'avis de E. SCHWARTZ, *Zweisprachigkeit in den Konzilsakten*, dans *Philologus*, LXXXVIII, 1933, p. 245-253.

7. Immédiatement après, le notaire lut un extrait du *de fide* de saint Ambroise. De cet ouvrage aussi il exista une version grecque, cfr *infra*, p. 201.

Le contemporain et l'adversaire de saint Cyprien, le prêtre romain Novatien, a trouvé également un traducteur, ainsi qu'il ressort du passage cité de Rufin : son *de Trinitate* fut inséré parmi les opusculs de Cyprien et répandu sous le nom et le patronage du grand évêque orthodoxe, qui fut, avec saint Ambroise, le porte-parole quasi officiel de la théologie occidentale en Orient. Il n'est pas douteux non plus que les quelques lettres de Novatien, insérées dans la correspondance de Cyprien, aient été mises en grec avec le reste.

Il ne semble pas que Novatien soit le seul schismatique occidental dont l'Orient se soit montré avide : s'il faut en croire les prêtres Lucifériens Marcellin et Faustin, les œuvres de Lucifer de Cagliari auraient été traduites en grec, et cela par personne d'autre que le grand Athanase¹. Ce n'est pas impossible. On aimerait pourtant en trouver d'autres garants que les deux propagandistes du parti, personnages pleins de ressources et nullement embarrassés par une conscience trop scrupuleuse². Nous savons cependant que Lucifer a écrit ses fougueuses déclamations pendant l'exil qu'il passa partiellement en Thébaidé, dans la province même du *papa* d'Alexandrie ; or précisément pendant ces mêmes années, Athanase, chassé de son siège et fugitif, vécut caché parmi les moines de cette région. D'autre part, Athanase n'hésitait pas à traduire lui-même les textes dont il avait besoin³, ne fût-ce que pour se libérer du mot-à-mot des traducteurs professionnels ; en effet, ce système rigide ne fit pas toujours son affaire ; il lui préféra parfois une méthode plus souple...

1. *De confessione verae fidei*, 88 — CSEL, XXXV, 1, p. 31, 18-21 : « Quos quidem libros [sc. Luciferi], cum per omnia ex integro perageret,... Athanasius... in graecum stylum transtulit, ne tanti boni graeca lingua non haberet ».

2. Cfr p. ex. L. SALTET, *Fraudes littéraires des schismatiques lucifériens*, dans le *Bull. de littérat. ecclés.*, 1906, p. 300 sv.

3. Cfr G. BARDY, *o. c.*, p. 131. On pourrait y ajouter le témoignage, très tardif il est vrai, d'Anastase le Bibliothécaire : « Siquidem et huiusmodi pia interpretatione sanctus olim Athanasius orientales et occidentales supra subsistentiae vel personae nomine dissidentes univit » (*Collectedanea*, praef. — PL, CXXIX, col. 561 A).

A côté du texte de saint Cyprien mentionné plus haut, le concile d'Éphèse cite, comme échantillons des conceptions occidentales, deux passages du *de fide* de saint Ambroise ¹.

Pendant de longs siècles, l'évêque de Milan restera le principal représentant de la théologie occidentale en Orient. Surtout son *de fide* et son *de incarnationis dominicae sacramento* furent mis à contribution. A. Pertusi ² n'a pas relevé moins de dix-sept citations grecques du *de fide* ³ et une dizaine du *de incarnatione*, dont certaines reviennent plusieurs fois.

Plusieurs de ces extraits ont été cités par des Latins, dans les florilèges de saint Léon par exemple, et traduits en grec sans que le traducteur ait eu une connaissance directe de l'œuvre originale. C'est le cas du fragment grec du commentaire de saint Ambroise sur S. Luc, qui se lit dans les actes du concile de Constantinople de 680 ⁴ : le texte fut allégué par le pape Agathon dans sa lettre à l'empereur ; il fut traduit avec la lettre pontificale tout entière et inséré dans les actes du concile. Mais le commentaire sur S. Luc lui-même n'a jamais existé en grec. En effet, quand le dossier patristique préparé à Rome fut lu à la dixième session du concile, on s'est donné la peine de vérifier chaque témoignage sur l'exemplaire de la bibliothèque patriarchale ou sur quelque autre exemplaire que les Pères avaient à leur disposition. Cela forme une litanie interminable, mais fort instructive pour l'histoire des bibliothèques constantinopolitaines : « Quod testimonium similiter collatum est cum libro cartaceo vetustissimo (ou bien : cum libro membranaceo crocato, etc.), qui est de bibliotheca venerabilis huius patriarchii (ou bien : qui est de sceuophylaceo huius magnae ecclesiae). Et consis-

1. I, 94 et II, 77 sv. ; E. SCHWARTZ, ACO, I, i, 2, p. 42.

2. A. PERTUSI, *Le antiche traduzione greche delle opere di S. Ambrogio et l'« Expositio fidei » a lui falsamente attribuita*, dans *Aevum*, XVIII, 1944, p. 184-207.

3. Ajouter une citation du livre II, chap. 52, dans la 8^e ses-

sion du Concile de Constantinople de 680, édit. LABBE & COSSART, t. VI, col. 762 sv. D'autres références encore sont données par B. ALTANER, dans le *Historisches Jahrbuch*, LXXI, 1952, p. 56, n. 66.

4. *Comment. in Luc.*, X, 60 ; LABBE & COSSART, VI, col. 641 sv, et 787,

tit. » Or, en arrivant au commentaire sur saint Luc, le protocole est conçu autrement : « Quod testimonium collatum est cum codice (chartaceo) Latinis litteris scripto (prolato a parte apostolicae sedis antiquae Romae)¹ interpretante Constantino Deo amabili presbytero et defensore huius sanctae magnae ecclesiae et grammatico latino. Et consistit »².

Mais voici que, immédiatement avant le court extrait du commentaire sur saint Luc, fut lu un long morceau du *de fide*. Suit la formule stéréotypée : « Quod testimonium similiter collatum est cum libro patriarchii huius. Et consistit »³. Ici le « grammairien » latin ne doit plus intervenir, pas plus que pour les extraits des lettres de saint Léon ou des Pères grecs. Le texte est collationné directement sur l'exemplaire de la bibliothèque patriarchale ou des archives de la grande église. Des versions grecques du *de fide* et de certaines lettres de saint Léon se trouvaient donc à Constantinople en 680⁴.

Le second ouvrage de saint Ambroise, couramment cité en Orient, est le *de incarnationis dominicae sacramento*, assez

1. Les mots entre parenthèses ne se lisent que dans le texte grec ; ils manquent dans la traduction latine publiée dans les recueils de conciles. Il s'ensuit que le livre ne provient pas d'une bibliothèque constantino-politaine ; point n'est donc besoin, comme le fait M. Pertusi, de rappeler à son propos la librairie de livres latins que tenait dans la capitale un nommé Théodore.

2. LABBE & COSSART, *t. c.*, col. 787. Nous retrouvons le même libellé un peu plus bas, à propos d'un extrait de l'*Opus imperfectum contra Iulianum* de saint Augustin (col. 814), avec Ambroise et Léon le seul occidental appelée à déposer son témoignage. L'*Opus imperfectum*, pas plus que le *Comment. in Lucam* n'était, à cette époque, traduit en grec. Il n'est pas spé-

cifié pour l'ouvrage d'Augustin que le *codex* en lettres latines a été apporté par les légats romains.

3. *De fide*, II, 53 ; LABBE & COSSART, *t. c.*, col. 787.

4. A. Pertusi pense que l'extrait grec fut collationné avec l'original latin, comme il fut fait pour le commentaire sur S. Luc et la citation de saint Augustin ; il ne semble pas avoir remarqué la différence entre les deux protocoles du ponctuel primicier des notaires qui dressa le procès-verbal de la séance. — Pour l'histoire du texte du *de fide* et de la recension latine sous-jacente, cfr A. PERTUSI, *a. c.*, p. 205 sv. Voir aussi G. BARDY, *Sur une citation de saint Ambroise dans les controverses christologiques*, dans la *Revue d'hist. ecclés.*, XL, 1944/45, p. 171-176.

souvent intitulé *de fide* ou *contra Apollinaristas*. Fut-il traduit en entier? On ne pourrait l'affirmer avec certitude. Nous voyons cependant saint Cyrille d'Alexandrie et Théodoret de Cyr, qui tous deux ignoraient le latin, le citer copieusement ¹.

Dans son *Synodicon*, le diacre Rusticus, généralement bien documenté, donne deux longs fragments du *de incarnatione* ². Cyrille, nous apprend-il, les a cités dans sa deuxième lettre à Succensus de Diocésarée et dans ses lettres à Acace de Mélitène et au prêtre Euloge d'Alexandrie ³.

Nous possédons encore ces lettres, mais les extraits n'y figurent plus, de sorte que nous n'avons pas non plus la version grecque de saint Ambroise, utilisée par saint Cyrille. Or, le texte latin que nous a conservé Rusticus, est le texte de saint Ambroise lui-même, et nullement une rétroversion du grec, comme le croit M. Pertusi.

On voit combien le terrain est peu sûr. Il n'est pas exclu que Cyrille ait fait traduire le *de incarnatione* en entier et que ce soit cette *ἐκμνησθε* que cite Théodoret ⁴. Il est plus probable cependant que le *de incarnatione* ait fait son entrée en Orient par une autre porte. Les lettres mentionnées de saint Cyrille datent de 433. Or, dès 431, Théodoret et les adversaires orientaux de Cyrille disposaient d'un dossier patristique où figuraient en bonne place des extraits du *de incarnatione*; l'ouvrage leur avait été fourni par l'évêque Martin de Milan ⁵. Les Orientaux brandissant bien haut ce palladium de l'orthodoxie, Cyrille se vit obligé d'aller puiser à la même source des arguments en faveur de sa doctrine à lui. Et, au témoignage de Rusticus, il y réussit abondamment.

Nous ne pouvons quitter saint Ambroise sans dire un mot de la biographie que lui consacra son secrétaire Paulin. Une version grecque en a été éditée en 1891 par A. Papadopoulos-Kerameus d'après un manuscrit de Jérusalem, le Sabaiticus 242 ⁶. L'éditeur date cette traduction du VIII^e ou du IX^e siècle.

1. Voir les références chez A. PERTUSI, *a. c.*

2. *De incarnatione*, 47-54; 57-61; E. SCHWARTZ, ACO, I, iv, p. 121-123.

3. *L. c.*, p. 123, 8-10.

4. *Eranistes*, I—PG, LXX XIII, 76 C.

5. E. SCHWARTZ, ACO, I, i, 3, p. 41 sv.

6. BHG, 67. Il en existe un second manuscrit, également du

Les autres vies grecques de saint Ambroise ¹ ne reposent pas directement sur une documentation latine.

Autrement célèbre fut la biographie de saint Martin que Sulpice Sévère composa dans les dernières années du iv^e siècle. Fut-elle jamais traduite en grec ? Posthumien, l'interlocuteur dans les *Dialogues* de Sulpice Sévère, raconte qu'en « Égypte, en Nitrie, en Thébaïde, dans le royaume de Memphis et à Alexandrie », le livre se trouve dans toutes les mains : « Là, presque tout le monde connaît ton ouvrage, pour ainsi dire mieux que toi-même » ². Sûrement, il faudra faire ici la part de l'exagération, assez large dans ce genre de déclamations. Néanmoins ce texte paraît témoigner de l'existence, dès cette époque, d'une adaptation grecque (ou copte ?) de la *vita sancti Martini*.

Certes, c'est là une affirmation bien hardie ; et la plupart des historiens préfèrent ne pas tabler sur les dires de « Posthumien », qu'aucun autre témoin n'est venu confirmer ³. Mais qui aurait cru, avant la publication de Papadopoulos, qu'il existait une version grecque de la vie de saint Ambroise par Paulin ? Ne savons-nous pas d'ailleurs, que les monastères pachomiens avaient leurs « frères interprètes », leur « maison des hellénistes » ⁴ ?

Quoi qu'il en soit, saint Martin n'est pas resté longtemps inconnu des Grecs : déjà vers 440 Sozomène lui consacre

ix^e siècle, Paris, Bibl. Nat., gr. 1458.

1. BHG, 68-70. Cfr F. VAN ORTROY, *Les vies grecques de S. Ambroise*, dans *Ambrosiana*, Milan, 1897, fasc. IV ; voir aussi G. GALBIATI, *Della fortuna letteraria e di una gloria orientale di S. Ambrogio*, dans *Ambrosiana*, Milan, 1942, p. 45-92 (voir quelques additions dans les *Anal. Bollandiana*, LXI, 1943, p. 269 sv.)

2. Sulpicius Severus, *Dialog.* I, 23, 6 — CSEL, I, p. 176, 10-13.

3. G. BARDY, o. c., p. 146, a cherché les lecteurs orientaux de

Sulpice Sévère parmi les moines latins habitant la Thébaïde et Canope, pour lesquels Jérôme traduit en latin les écrits de S. Pachôme et de ses premiers disciples (HIERONYMUS, *Praefatio* [in *Praecepta S. Pachomii*], éd. A. BOON, Louvain, 1932, p. 4, 5-8).

4. Cfr Th. LEFORT, *Les vies coptes de saint Pachôme*, Louvain, 1943, p. 154 ; P. PEETERS, *Le dossier copte de S. Pachôme et ses rapports avec la tradition grecque*, dans les *Anal. Bolland.*, LXIV, 1946, p. 266 ; et *infra*, p. 227.

une page ¹, qui dérive sûrement de la biographie de Sulpice Sévère. Sozomène l'aurait-il lue en latin? De plus, au viii^e ou au ix^e siècle fut composée une vie grecque de saint Martin ², « véritable parodie de Sulpice Sévère » ³. Dans le recueil de miracles qui y fait suite, un épisode au moins a son équivalent latin, qui a toutes chances d'en être la source ⁴. On peut donc admettre sans trop de témérité que la *vita sancti Martini* a été traduite en grec ou, du moins, qu'il en a existé un résumé dans cette langue.

Les vies de saints forment d'ailleurs la partie la plus considérable des textes latins traduits en grec : ainsi celles que composa saint Jérôme. De sa vie de Paul de Thèbes nous avons même plusieurs versions grecques indépendantes ⁵, qui, à leur tour, furent traduites dans les principales langues orientales ⁶.

De la vie de Malchus, nous avons une version grecque ⁷, ainsi qu'une adaptation syriaque ⁸.

La vie de S. Hilarion est conservée dans une double ver-

1. *Hist. eccl.* III, xiv, 38-41 — HUSSEY, I, p. 279 sv.

2. BHG, 1181.

3. H. DELEHAYE, *La vie grecque de saint Martin*, dans les *Atti del V° Congresso internazionale di Studi Bizantini*, Roma, 1939 (*Studi Bizantini e Neellenici*, V), p. 430.

4. H. DELEHAYE, *Quatre miracles de S. Martin de Tours*, dans les *Anal. Bolland.*, LV, 1937, p. 31 et 45-47.

5. BHG, 1466-1470. Voir la nouvelle édition par K. Tubbs COREY, dans les *Studies in the Text Tradition of St. Jerome's Vitae Patrum*, edited by William Abbot OLDFATHER, Urbana, 1943, p. 143-250. Sur les manuscrits, cfr également F. HALKIN, dans les *Anal. Bolland.*, LXIV, 1946, p. 252.

6. BHO (= *Bibliotheca hagiographica orientalis*), 909-915. Il faut y ajouter une traduction arabe, inédite, conservée dans le *Parisinus* 257 (Colbert, 2768), cfr J. DE DECKER, *Contribution à l'étude des vies de Paul de Thèbes*, Gand, 1905, p. 6, n. 1. D'autres recensions arabes sont mentionnées par G. GRAF, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, I, Rome, 1945, p. 512.

7. BHG, 1015/16, reproduite par H. C. JAMESON et G. STEINER dans le recueil cité, p. 523-532.

8. BHO, 585/6. Cfr P. VAN DEN VEN, *St. Jérôme et la Vie du moine Malchus le Captif*, dans *Le Muséon*, nouv. série, I, 1900, p. 413-455 ; II, 1901, p. 208-306.

sion grecque ¹, dont dépendent, outre un résumé grec ², deux rédactions arméniennes et une copte ³. La traduction grecque fut exécutée par un nommé Sophronius, du vivant même de saint Jérôme, qui en loue les mérites dans son *de viris illustribus* ⁴.

Sophronius lui fut d'ailleurs un traducteur fort zélé: Jérôme dut à ses fidèles services, outre la traduction de la *vita Hilarionis* et peut-être celle de la *vita Malchi* ⁵, encore celles de sa lettre à Eustochium sur la virginité et de sa version latine *iuxta hebraicam veritatem* des psaumes et des prophètes ⁶. Ce qui fait dire à Jérôme, non sans exagération, que la Grèce, exultante de joie, est venue chercher son bien chez les Latins ⁷. Les traductions de Sophronius n'ont certainement pas connu une grande diffusion, exception faite de ses biographies pieuses; ses autres traductions sont perdues presque sans laisser de traces.

Par contre, la traduction grecque du *de viris illustribus* faite à Rome par un inconnu à une époque difficile à préciser ⁸, s'est conservée, à vrai dire dans un seul manuscrit ⁹. Érasme qui l'édita pour la première fois, la mit indûment sous le nom de Sophrone, le seul traducteur de Jérôme dont il connaissait le nom ¹⁰.

Si saint Jérôme s'enorgueillit de ce que, grâce à ses travaux, la littérature latine a enfin quelque chose à prêter

1. BHG, 752/3. R. French STROUT en a constitué un texte critique provisoire (*Studies in the Text Tradition*, etc., p. 308-448). Sur la question des relations entre les deux recensions il faudra toujours se reporter à P. VAN DEN VEN, *a. c.*, p. 307-326.

2. R. French STROUT, *o. c.*, p. 411-416.

3. BHO, 380/2.

4. Ch. 134 — RICHARDSON, p. 55, 12.

5. P. VAN DEN VEN, *a. c.*, p. 258 sv.

6. *De viris illustribus*, 134 —

RICHARDSON, p. 55, 10-15.

7. *Praef. in Ezram* — PL, XXVIII, 1474 A. — Beaucoup plus tard, les préfaces de S. Jérôme aux différents livres de la Bible furent également traduites en grec par Prochore Cydonès, cfr G. MERCATI, *Notizie*, p. 39 (cfr p. 207, n. 1).

8. v^e-viii^e siècle, cfr G. MERCATI, *Opere Minori*, t. II, p. 26.

9. Zürich, Stadtbibliothek, C 11. La meilleure édition est celle de O. VON GEBHARDT, Leipzig, 1896 (*Texte u. Untersuch.*, XIV, 1 b).

10. Sur l'auteur, voir P. VAN DEN VEN, *a. c.*, p. 291 sv.

aux Grecs ¹, il est loin de se douter que l'œuvre du « stupide Rufin » tenterait, elle aussi, le calame d'un Hellène : les livres X et XI, que Rufin ajouta à sa version latine de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, furent immédiatement traduits en grec par Gélase de Césarée ². C'est là, en dernière analyse, que les historiens, tant arméniens que géorgiens ou coptes ³, sont allés chercher les premiers éléments de la légende de sainte Nino, l'esclave fondatrice de l'Église chrétienne sur les hauts plateaux du Caucase ⁴.

Quant à l'*Historia monachorum*, la question de la paternité de Rufin n'est pas encore résolue ; il est trop tôt pour décider s'il en est l'auteur, comme l'affirme Franz Diekamp ⁵, ou simplement le traducteur, selon l'opinion la plus commune.

Ne quittons pas Jérôme et son inséparable Rufin sans dire un mot de sainte Mélanie la Jeune. Il faut au moins mentionner ici sa vie par Gérontius ⁶, bien que l'antériorité du texte latin par rapport au grec soit toujours une question discutée. Mais on conviendra que les probabilités les plus solides plaident en faveur de la recension grecque.

Alors que les Jérôme, les Cyprien, les Ambroise, et même des astres de moindre éclat, tel Rufin et Novatien, ont trouvé de bonne heure leurs interprètes grecs ou orientaux, il est pour le moins étonnant que la grande lumière de l'Occident, Augustin d'Hippone, ait dû attendre le moyen âge avant de faire son entrée dans le monde hellène.

Le premier traducteur de l'œuvre augustinienne, Maxime Planude, appartient au XIII^e siècle. Il traduit en grec le *de Trinitate* ⁷.

1. *Praef. in Ezram*, l. c.

2. F. DIEKAMP, *Analecta Patristica*, Rome, 1938, p. 16-19. Sur la priorité du texte latin voir aussi P. VAN DEN VEN, *Encore le Rufin grec*, dans *Mélanges Lefort (Le Muséon, t. LIX)*, Louvain, 1946, p. 281-294, et H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, VII, 1932, p. 637.

3. BHO, 811.

4. Cfr [P. PEETERS], dans *Archaeologiae Romanum scho-*

liis historicis instructum, Bruxelles, 1940, p. 585 sv.

5. O. c., p. 23-27.

6. BHL, 5885 ; BHG, 1241.

7. M. RACKL, *Die griechischen Augustinusübersetzungen*, dans les *Miscellanea Fr. Ehrle*, t. I, Rome, 1924 (*Studi e Testi*, XXXVII), p. 10 sv. ; pour les mss., voir aussi C. WENDEL, *Planudes*, dans PAULY-WISSOWA, XX, 2, 1950, col. 2241.

sion grecque ¹, dont dépendent, outre un résumé grec ², deux rédactions arméniennes et une copte ³. La traduction grecque fut exécutée par un nommé Sophronius, du vivant même de saint Jérôme, qui en loue les mérites dans son *de viris illustribus* ⁴.

Sophronius lui fut d'ailleurs un traducteur fort zélé: Jérôme dut à ses fidèles services, outre la traduction de la *vita Hilarionis* et peut-être celle de la *vita Malchi* ⁵, encore celles de sa lettre à Eustochium sur la virginité et de sa version latine *iuxta hebraicam veritatem* des psaumes et des prophètes ⁶. Ce qui fait dire à Jérôme, non sans exagération, que la Grèce, exultante de joie, est venue chercher son bien chez les Latins ⁷. Les traductions de Sophronius n'ont certainement pas connu une grande diffusion, exception faite de ses biographies pieuses; ses autres traductions sont perdues presque sans laisser de traces.

Par contre, la traduction grecque du *de viris illustribus* faite à Rome par un inconnu à une époque difficile à préciser ⁸, s'est conservée, à vrai dire dans un seul manuscrit ⁹. Érasme qui l'édita pour la première fois, la mit indûment sous le nom de Sophrone, le seul traducteur de Jérôme dont il connaissait le nom ¹⁰.

Si saint Jérôme s'enorgueillit de ce que, grâce à ses travaux, la littérature latine a enfin quelque chose à prêter

1. BHG, 752/3. R. French STROUT en a constitué un texte critique provisoire (*Studies in the Text Tradition*, etc., p. 308-448). Sur la question des relations entre les deux recensions il faudra toujours se reporter à P. VAN DEN VEN, *a. c.*, p. 307-326.

2. R. French STROUT, *o. c.*, p. 411-416.

3. BHO, 380/2.

4. Ch. 134 — RICHARDSON, p. 55, 12.

5. P. VAN DEN VEN, *a. c.*, p. 258 sv.

6. *De viris illustribus*, 134 —

RICHARDSON, p. 55, 10-15.

7. *Praef. in Ezram* — PL, XXVIII, 1474 A. — Beaucoup plus tard, les préfaces de S. Jérôme aux différents livres de la Bible furent également traduites en grec par Prochore Cydonès, cfr G. MERCATI, *Notizie*, p. 39 (cfr p. 207, n. 1).

8. v^e-viii^e siècle, cfr G. MERCATI, *Opere Minori*, t. II, p. 26.

9. Zürich, Stadtbibliothek, C 11. La meilleure édition est celle de O. VON GEBHARDT, Leipzig, 1896 (*Texte u. Untersuch.*, XIV, 1 b).

10. Sur l'auteur, voir P. VAN DEN VEN, *a. c.*, p. 291 sv.

aux Grecs ¹, il est loin de se douter que l'œuvre du « stupide Rufin » tenterait, elle aussi, le calame d'un Hellène : les livres X et XI, que Rufin ajouta à sa version latine de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, furent immédiatement traduits en grec par Gélase de Césarée ². C'est là, en dernière analyse, que les historiens, tant arméniens que géorgiens ou coptes ³, sont allés chercher les premiers éléments de la légende de sainte Nino, l'esclave fondatrice de l'Église chrétienne sur les hauts plateaux du Caucase ⁴.

Quant à l'*Historia monachorum*, la question de la paternité de Rufin n'est pas encore résolue ; il est trop tôt pour décider s'il en est l'auteur, comme l'affirme Franz Diekamp ⁵, ou simplement le traducteur, selon l'opinion la plus commune.

Ne quittons pas Jérôme et son inséparable Rufin sans dire un mot de sainte Mélanie la Jeune. Il faut au moins mentionner ici sa vie par Gérontius ⁶, bien que l'antériorité du texte latin par rapport au grec soit toujours une question discutée. Mais on conviendra que les probabilités les plus solides plaident en faveur de la recension grecque.

Alors que les Jérôme, les Cyprien, les Ambroise, et même des astres de moindre éclat, tel Rufin et Novatien, ont trouvé de bonne heure leurs interprètes grecs ou orientaux, il est pour le moins étonnant que la grande lumière de l'Occident, Augustin d'Hippone, ait dû attendre le moyen âge avant de faire son entrée dans le monde hellène.

Le premier traducteur de l'œuvre augustinienne, Maxime Planude, appartient au XIII^e siècle. Il traduit en grec le *de Trinitate* ⁷.

1. *Praef. in Ezram*, l. c.

2. F. DIEKAMP, *Analecta Patristica*, Rome, 1938, p. 16-19. Sur la priorité du texte latin voir aussi P. VAN DEN VEN, *Encore le Rufin grec*, dans *Mélanges Lefort (Le Muséon, t. LIX)*, Louvain, 1946, p. 281-294, et H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, VII, 1932, p. 637.

3. BHO, 811.

4. Cfr [P. PEETERS], dans *Martyrologium Romanum scho-*

liis historicis instructum, Bruxelles, 1940, p. 585 sv.

5. *O. c.*, p. 23-27.

6. BHL, 5885 ; BHG, 1241.

7. M. RACKL, *Die griechischen Augustinusübersetzungen*, dans les *Miscellanea Fr. Ehrle*, t. I, Rome, 1924 (*Studi e Testi*, XXXVII), p. 10 sv. ; pour les mss., voir aussi C. WENDEL, *Planudes*, dans PAULY-WISSOWA, XX, 2, 1950, col. 2241.

Peu après, le traducteur de la *Summa contra Gentiles* de saint Thomas, Démétrius Cydonès, mit en grec des extraits des lettres de saint Augustin, du *contra Iulianum* et des traités sur S. Jean ; son frère Prochore traduisit également quelques lettres, le *de libero arbitrio*, ainsi que le *de vera religione*¹. Rackl mentionne encore une traduction du *de gratia et libero arbitrio*, par Jean Cassomatès, un des rares luthériens que le sol grec ait produits, et qui mourut en prison, à Venise, en 1571². De la même époque, ou plus récentes encore, sont les traductions de lettres, d'extraits et de *spuria*, énumérées par Rackl³. On notera, car le fait est curieux, que des traités comme les *Confessions* ou la *Cité de Dieu* n'ont pas trouvé de traducteur, tandis que des *Soliloquia* inauthentiques nous possédons quatre traductions différentes⁴.

Presque toutes ces traductions sont restées inédites ; pourtant il n'est pas tellement rare d'en rencontrer des manuscrits⁵.

Cependant, ces traductions dues aux humanistes byzantins n'auraient pas été les premières : Possidius parle des livres d'Augustin *in graecum sermonem translatos*⁶. On a peine à le croire. A part quelques citations, par exemple dans la traduction grecque des deux tomes de saint Léon⁷, on ne trouve pour ainsi dire aucune trace d'une influence quelconque de saint Augustin en Orient. Et si l'empereur Justinien cite la phrase bien connue de l'évêque d'Hippone sur la condamnation des hérétiques après la mort⁸, c'est

1. M. RACKL, *a. c.*, p. 18 sv ; G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Callea e Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV*, Roma, 1931 (*Studi e Testi*, LVI), p. 28 sv.

2. *O. c.*, p. 31.

3. *O. c.*, p. 32 sv. Ajouter : G. MERCATI, *Opuscoli di S. Agostino tradotti dal Bulgaris*, dans les *Miscell. Fr. Ehrle*, t. I, p. 457 sv. ; S. SALAVILLE, *Une version grecque de la règle de S. Augustin*, dans *ΕΛΛΗΝΙΚΑ*, IV, 1931, p. 81-110 (Munich,

cod. gr. 573, du XVII^e siècle ; traduction grecque par Augustin Erz, de Salzbourg, d'après une recension latine inconnue).

4. G. MERCATI, *a. c.*, p. 458.

5. Pour les détails, voir l'étude de M. RACKL, p. 1-38.

6. *Vita S. Augustini*, 11 — PL, XXXII, col. 42.

7. Pour les détails voir B. ALTANER, *Augustinus in der griechischen Kirche bis auf Photius*, dans *Historisches Jahrbuch*, LXXI, 1952, p. 37-76, surtout p. 55 sv., et ci-dessus, p. 201, n. 2.

8. Ep. 185, 4 — CSEL, LVII, p. 3 sv. Au concile de Constan-

avant tout pour réduire au silence les tenaces défenseurs africains des Trois-Chapitres¹. La façon dont Augustin est introduit ne semble pas indiquer que l'impérial théologien fut un lecteur assidu de ses œuvres : « Augustin, un évêque du pays des Africains... ».

Photius cependant a connu saint Augustin et il cite nommément son *de gestis Pelagii* : dans la description du *codex* 54 de sa *Bibliotheca*, il donne, sur le synode de Diospolis et sur les débuts de la controverse pélagienne, plusieurs détails qu'on retrouve seulement dans le *de gestis Pelagii* ; puis il ajoute : « Tout ceci nous apprend Augustin dans l'exposé qu'il en a fait au *papa* Aurelius de Carthage »². Comme M. Altaner l'a fait remarquer tout récemment³, le *de gestis Pelagii* est dédié à Aurèle de Carthage. Photius se réfère donc explicitement à cet ouvrage ; l'érudit polygraphe ignorant le latin, M. Altaner conclut qu'il a dû connaître une traduction grecque du *de gestis Pelagii*.

Il reste cependant des doutes. Sous le n° 54, après l'exorde habituel *Ἀνεγνώσθη*, Photius décrit un recueil assez curieux, intitulé *Exemplar actorum ab occidentalibus episcopis adversus Nestoriana dogmata*. Ces actes tendent à prouver une conception fort répandue en ces temps-là⁴, à savoir que les hérésies nestorienne et pélagienne reviennent au fond à la même chose ; ils citent dans ce sens une lettre de Cyrille d'Alexandrie à l'empereur Théodose⁵. Viennent ensuite les détails empruntés au *de gestis Pelagii* et divers résumés : de la lettre du pape Célestin aux évêques des Gaules pour ré-

tinople de 553, d'autres textes du même genre furent allégués, voir p. ex. E. SLOOTS, *De diaken Pelagius en de verdediging der Drie Kapittels*, Nimègue, 1936, p. 42 sv ; B. ALTANER, dans *Zeitschr. f. Rel.- u. Geistesgesch.*, I, 1948, p. 170 sv.

1. *Epist. adv. Theod. Mopsuest.*, PG, LXXXVI, 1, 1091, B-C. Cfr *Liber adv. Origenem*, PG, LXXXVI, 1, 1033 A-B.

2. Cod. 54 — PG, CIII, 96 C.

3. A. c., p. 53 sv.

4. Cfr p. ex. l'*Epitaphium*

Nestorianae et Pelagianae haereseon de Prosper d'Aquitaine (PL, LI, 153 sv.), les *Capitula Ioannis Maxentii contra Nestorianos et Pelagianos* (éd. SCHWARTZ, ACO, IV, 2, p. 10).

5. Je crois pas ne que nous avons encore une lettre de Cyrille qui correspond au résumé de Photius. On se demande même si elle ne serait pas inauthentique. Cyrille ne fut nullement un adversaire si zélé des pélagiens.

habiliter saint Augustin dans ce milieu à demi semi-pélagien ¹, de la première lettre de saint Léon contre les pélagiens ². Les *libelli* anti-pélagiens de Prosper d'Aquitaine sont mentionnés rapidement, ainsi que la condamnation du pélagianisme au concile d'Éphèse. Le recueil s'achève par une apologie adressée au pape Gélase par Jean Talaïa, le patriarche expulsé d'Alexandrie devenu évêque de Nole ³; le pélagianisme y est condamné, ainsi que les chefs de la secte : Pélage, Célestius et Julien.

Cet ensemble ne correspond que très imparfaitement au titre : *adversus Nestoriana dogmata*. Il semble provenir d'un synode occidental, romain probablement, tenu au plus tôt vers la fin du v^e siècle, sans doute sous Gélase, également hostile aux nestoriens et aux pélagiens et s'intéressant vivement à l'affaire de Talaïa.

Le dossier contenait-il les documents mentionnés en entier,

1. JAFFÉ-WATTENBACH, 381. Y étaient jointes sans doute les *Auctoritates praeteritorum Sedis Apostolicae episcoporum de gratia Dei et libero arbitrio* de Prosper (*Clavis*, 527).

2. PL, LIV, 593 sv.

3. Nous ne connaissons pas d'autre mention de cette apologie. L'adresse à Gélase fait difficulté. Jean, chassé d'Alexandrie en 483 par Acace et Pierre Monge, est reçu à Rome avec bienveillance. Comme il n'y avait aucune chance qu'il put récupérer son siège patriarcal, il fut installé évêque de Nole (LIBERATUS, *Breviarium*, 17 — ACO, II, 5, p. 130, 1-3), en 484, paraît-il. Mais il dut avoir assez rapidement un successeur en la personne de Théodore, mort évêque de Nole le 7 décembre 490 (CIL, X, 1/2, 1345; cfr F. LANZONI, *Le Diocesi d'Italia*, I, Faenza, 1927, p. 238). Pourtant, Jean était encore en vie à ce

moment, car en 494 nous le voyons à Constantinople supplier l'empereur Anastase de le réinstaller à Alexandrie (VICTOR TONNEN., *Chronica* — MOMMSEN, II, p. 192, 18-20). Liberatus affirme d'ailleurs qu'il vécut à Nole pendant de longues années : « in qua plurimos residens annos, in pace defunctus est », de sorte qu'il a pu adresser une apologie à Gélase, devenu pape en 492; mais alors il n'était plus patriarche d'Alexandrie. Gélase cependant persiste à le nommer toujours comme tel, mais ne parle nulle part d'une apologie que Talaïa lui aurait adressée. L'ouvrage qu'a connu Photius ne serait-ce pas plutôt le *libellus* adressé par Jean Talaïa, lors de sa déposition, aux évêques de Constantinople et de Rome et assez fréquemment invoqué, entr'autres par Gélase, dans l'affaire du schisme acacien?

ou seulement des extraits? Dans le premier cas, il a dû être assez volumineux. Il serait d'ailleurs étonnant qu'on aurait inséré dans les actes d'un concile des ouvrages entiers comme les *libelli* de Prosper¹ et le *de gestis Pelagii* d'Augustin. La chose n'est pas inouïe cependant, surtout dans les compilations privées, comme par exemple la *collectio Palatina*², recueil assez semblable au *codex* 54 de Photius³.

1. Photius ne les désigne pas avec plus de précision.

2. Éd. SCHWARTZ, ACO, I, 5, p. 1-215.

3. Ce n'est pas le seul dossier antipélagien qui a trouvé la route de l'Orient : en 416, Augustin envoie son ouvrage contre Pélagie *de natura et gratia* à Jean de Jérusalem. Augustin sait fort bien que son correspondant ne comprend pas le latin ; mais il sait aussi qu'il ne lui manquera pas d'interprète qui le lui traduira, peut-être *viva voce*, tout comme la lettre qu'il lui expédie (*epist.* 179, 5 — CSEL, XLIV, p. 693, 29-30 : « quia per interpretem audis litteras meas »). — Marius Mercator rappelle aussi que la *tractatoria* du pape Zosime, avec des extraits de Célestius et de Pélagie et tout le dossier qui les concerne, a été envoyé « aux églises d'Orient, du diocèse d'Égypte, à Constantinople, Thessalonique et Jérusalem » (*Commo-nitorium*, éd. SCHWARTZ, ACO, I, 5, p. 66 sv.). Dans une de ces églises orientales ou grecques, ce document a sûrement dû trouver un traducteur. Il n'en est que plus curieux qu'un écrit si largement répandu ne nous soit pas parvenu, ni en latin ni en grec, sauf quelques maigres

fragments (*Clavis*, 1645).

Le *codex* 53 de Photius contient une traduction des actes du concile de Carthage de 416, dont il ne nous reste que la lettre synodale au pape Innocent (*inter epist. Augustini*, 175). Le texte grec qu'a lu le savant byzantin a dû être plus développé. De tout ceci il apparaît clairement qu'on peut souscrire sans réserve à l'avis de M. Altaner, que « l'Orient grec s'est intéressé, plus activement qu'on ne le pense, à l'évolution de la controverse pélagienne » (*a. c.*, p. 54. M. Altaner renvoie encore, *l. c.*, à Anastase le Sinaïte, *Quaestio*, 143 — PG, LXXXIX, 796 sv. qui résume un des canons antipélagiens du soi-disant *Codex canonum Ecclesiae Africanae* [can. 110, éd. VOELLUS et JUSTELLUS, p. 388 sv.]). N'oublions pas d'ailleurs que le premier champion de l'hérésie à laquelle Pélagie donnera son nom, était un Oriental, Rufin le Syrien (cfr CAELESTIUS, *apud Augustinum, de gratia Christi et de peccato originali*, III, 3 — CSEL, XLII, 168, 13 ; MARIUS MERCATOR, *Commo-nitorium*, éd. SCHWARTZ, ACO, I, 5, p. 5, 38 ; CASSIODORE [*Clavis*, 905]), et que Julien d'Eclane trouvera un jour une hospitalité bienveillante, fut-elle

Somme toute, l'enquête du côté de saint Augustin ne manque pas d'être décevante. Il n'existe même aucune vie ancienne, grecque ou orientale, du grand évêque d'Hippone¹.

Ainsi donc saint Augustin dut attendre le moyen âge avant d'acquérir une certaine notoriété en Orient ; alors plusieurs textes d'origine plus modeste qui lui étaient attribués trouvèrent également un traducteur. Nous avons déjà mentionné le succès que rencontrèrent les *Soliloquia* apocryphes ; les *Meditationes* et encore d'autres textes médiévaux furent présentés aux Grecs sous le nom d'Augustin. Maxime Planude lui-même traduit le *de duodecim abusivis saeculi*, apocryphe irlandais du VII^e siècle². Démétrius Cydonès fut mieux inspiré en traduisant les *Sententiae ex operibus S. Augustini* de Prosper et le *de fide ad Petrum*, qui appartient en réalité à Fulgence de Ruspe³. Deux sermons de saint Césaire d'Arles⁴ et le *Contra Felicianum* de Vigile de Thapse⁵ durent également au patronage d'Augustin l'honneur d'une traduction grecque.

C'est encore à l'infatigable Planude⁶ que, selon M. Pertusi⁷,

provisoire, auprès de Théodore de Mopsueste (cfr R. DEVREESSE, *Essai sur Théodore de Mopsueste*, Città del Vaticano, 1948, p. 161 sv.).

1. Cependant, son nom est cité dans des diptyques des liturgies grecque et géorgienne de S. Jacques (éd. BRIGHTMANN, 502, 10 ; et M. TARCHNISVILI, *Eine neue georgische Jakobosliturgie*, dans *Ephem. liturg.*, LXII, 1948, p. 72). Cette mention paraît remonter au VII^e siècle au plus tard, cfr S. SALAVILLE, *Une mention de saint Augustin dans les diptyques de la liturgie grecque de saint Jacques*, dans *L'Année théol.*, XI, 1950, p. 52-56.

2. *Clavis*, 1106. Mss. grecs : M. RACKL, *a. c.*, p. 18.

3. M. RACKL, *a. c.*, p. 21 sv.

4. *Sermo* 100 (= Ps.-Augus-

tin, sermon 21), éd. G. MORIN, t. I, p. 391 sv., traduit par Prochore Cydonès, M. RACKL, p. 30 ; *sermo* 179 (Ps.-Augustin sermon 104), t. I, p. 684 sv. ; M. RACKL, p. 35 ; G. MERCATI, *o. c.*, p. 31 sv.

5. *Clavis*, 808 ; M. RACKL, p. 34 sv.

6. Outre les ouvrages mentionnés ici, les Grecs lui doivent aussi pas mal de traductions d'auteurs classiques, César et Cicéron, Caton et Ovide, cfr C. WENDEL, dans PAULY-WISSOWA, XX, 2, 1950, col. 2202-2253.

7. *La fortuna di Boezio a Bizanzio*, dans *ΠΑΤΡΙΣΤΙΚΑ. Mélanges H. Grégoire*, t. III, Bruxelles, 1951 (*Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. XI), p. 301-322.

les Grecs sont redevables des premières traductions de Boèce : le *de consolatione philosophiae* (avec la « Vie de Boèce »)¹, le *de differentiis topicis*² et le *de hypotheticis syllogismis* (ces dernières mises indûment au compte du contemporain de Planude, Manuel Holobolos). Un quatrième ouvrage de Boèce, le *de Trinitate*, fut traduit par le dominicain byzantin Manuel Calecas († 1410)³.

On remarquera ici une fois de plus que le goût littéraire des Grecs était foncièrement différent de celui des occidentaux. Des livres comme les *Confessions* de saint Augustin et la *Consolation* de Boèce, deux « best-sellers » pendant plus de mille ans, n'ont obtenu qu'un succès très discret en Orient. De l'ouvrage de Boèce nous avons encore plus de 400 manuscrits et il en existait de nombreux commentaires⁴ et des traductions en anglais, en allemand, en français, en wallon et en provençal⁵, longtemps avant que Planude ne relévât aux Grecs la « Consolation de la Philosophie ».

Si Cassiodore a pu dire, par la bouche de Théodoric, que grâce à Boèce « Platon le théologien s'entretient désormais dans la langue des Quirites avec le maître en logique Aristote »⁶, la Grèce ne lui saura aucun gré de ce service et

1. Mss. : A. PERTUSI, *a. c.*, p. 306 sv.

2. De cet ouvrage nous avons même une seconde traduction, restée inachevée, due à Prochore Cydonès, A. Pertusi, *a. c.*, p. 316 sv.

3. Cfr A. PERTUSI, *Gli studi latini di Manuele Caleca e la traduzione del De Trinitate di Boezio*, dans *Miscell. G. Galbati*, III, Milan, 1951, p. 283-312. D'ailleurs, Calecas, lui aussi, fut un traducteur zélé : outre le *de Trinitate* de Boèce, il traduit encore le *Cur Deus homo* de saint Anselme, le *Te Deum*, le *Quicumque*, les symboles des conciles de Tolède, ainsi que d'autres pièces liturgiques, surtout ambrosiennes et mozarabes. Cfr G. MER-

CATI, *Notizie*, p. 77 sv., 80 sv.

4. Cfr P. COURCELLE, *Étude critique sur les commentaires de la « Consolatio Philosophiae » de Boèce du IX^e au XV^e siècle*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, XIV, 1939, p. 5-140 ; H. SILVESTRE, *Le commentaire inédit de Jean Scot Érigène au mètre IX du livre III du « De Consolatione Philosophiae » de Boèce*, dans *Rev. d'hist. eccl.*, XLVII, 1952, p. 44-122.

5. Cfr A. VAN DE VIJVER, *Les traductions du « De Consolatione Philosophiae »*, dans *Humanisme et Renaissance*, VI, 1939, p. 247-273.

6. *Variae*, I, 45, 4 — MOMMSEN, p. 40, 12.

restera pendant de longs siècles souverainement indifférente à son œuvre originale la mieux réussie et dont elle ne pourrait trouver l'équivalent dans les lettres grecques contemporaines.

Mais longtemps avant que les Quirites théologiens et philosophes s'entretinssent avec leurs confrères du Levant dans la langue de l'Hellade, les moines des deux hémisphères du monde romain avaient noué de fréquentes relations, et leurs œuvres passèrent plus facilement les frontières linguistiques. La dette des lettres byzantines envers ces moines épars sur le vaste territoire de l'Empire d'Orient, Coptes, Syriens, Arméniens, Orientaux de toute nationalité, feu le père Peeters l'a soulignée avec sa verve et sa maîtrise habituelles¹. Empruntèrent-elles également aux Latins? Nous avons déjà vu avec quelle avidité la *Vie de S. Martin* était lue en Thébaïde, et l'immense succès que rencontrèrent dans ces provinces les légendes épiques dont saint Jérôme auréola le front de ses athlètes du désert. Les opuscles monastiques de Cassien ne resteront pas inconnus non plus. Photius les lisait en grec², mais bien avant son époque, nous en trouvons des traces chez Jean Climaque³, Jean Damascène⁴ et dans les *Collectanea de rebus sacris*, imprimés sous le nom de Léonce de Byzance⁵. Bousset en discerna des échos dans les *Apophtegmata*⁶ et des résumés des *Institutes des Cénobites* se sont égarés sous le nom de saint Athanase⁷ et de saint Nil⁸. La plus ancienne version de Cassien remonte donc

1. *Orient et Byzance. Le trésor oriental de l'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1951, p. 149 sv. et *passim*.

2. *Bibliotheca*, cod. CXCI — PG, CIII, col. 661 sq. Cfr M. PETSCHENIG, CSEL, t. XVII, p. xcvi sv.

3. *Scala paradisi*, gradus IV — PG, LXXXVIII, 717.

4. *Sacra Parallela* — PG, XCV, col. 1212 sv.; XCVI, col. 25 sv.

5. PG, LXXXVI, col. 2065 sv. et 2084 sv. Cet ouvrage semble appartenir également à Jean Damascène, cfr V. GRUMEL, dans

le *Dict. de théol. cathol.*, IX, 1, 1926, col. 403.

6. W. BOUSSET, *Apophtegmata*, Tübingen, 1923, p. 37 sv.

7. *Epistolae ad Castorem*, PG, XXVIII, col. 850-906. Cfr F. DIEKAMP, *Eine moderne Titelfälschung*, dans *Römische Quartalschrift*, XIV, 1900, 345-355.

8. *De octo vitiosis cogitationibus*, PG, LXXIX, col. 1435-1463. Cfr S. MARSILI, *Résumé de Cassien sous le nom de S. Nil*, dans la *Revue d'ascétique et de mystique*, XV, 1934, p. 241-245. Sur d'autres résumés grecs, voir

au v^e siècle ¹.

Des *Collations*, il existe également une très ancienne version arabe, plus ou moins complète, faite sur le grec ; elle est conservée dans un manuscrit daté de 885. Par contre, la traduction arabe des *Institutions* semble beaucoup plus récente ².

Saint Benoît a été moins favorisé. Il nous reste cependant des extraits d'une traduction de sa règle dans un manuscrit du Mont-Athos, écrit dans le sud de l'Italie au xi^e siècle ³ ; mais avant cette date, avant même la fondation bénédictine des Amalfitains sur la montagne des moines en 980, Anastase, le fondateur de la Grande Laure, inséra quelques passages de la règle bénédictine dans ses *Hypotyposes* (circa 965) ⁴. Lisait-il déjà la règle de S. Benoît en grec ? Deux siècles plus tard, un moine franc d'Antioche traduit la règle en arménien à la demande de Nersès de Lampron ⁵. Mais, bien plus que ses écrits, ce fut la vie de Benoît racontée par le pape saint Grégoire, qui fit les délices des graves Byzantins.

Le pape Zacharie la leur traduit ⁶, ainsi que les trois autres livres des *Dialogues*, ce qui valut à saint Grégoire le Grand le surnom de *ὁ διάλογος* ⁷. Du grec, les *Dialogues* passèrent en arabe ⁸, et « les ouvrages de saint Grégoire », dont le moine

O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, IV, Fribourg, 1924, p. 563 sv.

1. Cfr F. DIEKAMP, *o. c.*, p. 354.

2. G. GRAF, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, I, Rome, 1944, p. 401.

3. Ms. 3071, 2. Cfr S. G. MERCATI, *Escerto greco della regola di S. Benedetto in uno codice del Monte Athos*, dans *Benedictina*, I, 1947, p. 191-196.

4. Cfr H. G. BECK, *Die Benediktinerregel auf dem Athos*, dans la *Byzant. Zeitschr.*, XLIV, 1951, p. 21-24.

5. Cfr P. PEETERS, *Orient et Byzance*, p. 194.

6. BHG, 273. Cfr *Clavis*, 1713. Il en existe également un résumé grec dans un ménologe du x^e siècle, le ms. grec 359 de S. Marco de Venise. Il a été publié par O. HEIMING, dans *Casinensia*, I, Monte Casino, 1929, p. 55-66.

7. Sans doute pour le distinguer de Grégoire de Nazianze, surnommé *ὁ θεολόγος*.

8. Traduction citée par J. A. FABRICIUS, *Bibliotheca latina*, III, rééd. de Florence, 1858, p. 82. Elle n'est pas mentionnée dans les quatre volumes parus de la *Geschichte der christlichen arabischen Literatur* de Georg GRAF,

Guillaume d'Antioche trouva une version grecque qu'il traduit en arménien¹, étaient sans doute ces mêmes *Dialogues*.

Encore une autre œuvre de saint Grégoire trouva le chemin de l'Orient : la *Regula pastoralis*, traduite avant 602, sur les instances de l'empereur Maurice, par Anastase II, patriarche d'Antioche. Cette traduction n'est pas conservée ; le seul témoignage qui en reste est une lettre de saint Grégoire lui-même², qui affirme que cela lui a beaucoup déplu. Même Photius ne semble pas en avoir eu connaissance. Par contre il sait que les *Dialogues* ont été mis en grec par le pape Zacharie et il les cite une fois³ ; il ajoute même que ce n'est pas le seul ouvrage que Zacharie a eu soin de faire traduire⁴. Il connaît également des extraits d'une *Vie de S. Grégoire*, qu'il résume dans une notice fort élogieuse⁵. Or, nous connaissons une vie grecque de saint Grégoire, conservée en plusieurs recensions⁶, remontant toutes à un abrégé de la vie par Jean Diacre. Photius n'en a pas connue d'autre. La vie rédigée par Jean Diacre en 875⁷ fut donc traduite, au moins partiellement, aussitôt après sa parution⁸. Selon toutes les vraisemblances, cette adaptation grecque a été faite à Rome même, et cela par les moines grecs qui habitaient alors le propre monastère de saint Grégoire sur le mont Célius⁹. C'est dans ce recueil grec d'extraits de Jean

1. Cfr P. PEETERS, *o. c.*, p. 194, n. 3.

2. Lettre à Jean de Ravenne de janvier 602, registre XII, 6 - MGH, *epist.* II, p. 352 sv. : « *librum regulae pastoralis... quem sanctissimus frater et coepiscopus meus Anastasius Antiochensis in graeca lingua transtulit : et sicut mihi scriptum est, ei valde placuit, sed mihi valde displicuit, ut qui meliora habent in minimis occupentur* ». Ce texte est également cité par Jean Diacre dans sa *Vie de S. Grégoire*, IV, 73 — PL, LXXV, 224 C.

3. *De S. Spiritus mystagogia*, app. 11 — PG, CII, 393 B-C (si toutefois cet appendice est

bien authentique).

4. *Bibliotheca*, cod. 252 — PG, CIV, 100 A.

5. *L. c.*, col. 96-100.

6. BHG, 720/1.

7. Cfr S. BRECHTER, *Die Quellen zur Angelsachsenmission Gregors des Grossen*, Münster, 1941, p. 167.

8. Ce détail fournit en même temps un élément pour déterminer l'époque à laquelle furent rédigées les dernières notices de la *Bibliotheca*.

9. Cfr H. DELEHAYE, *S. Grégoire le Grand dans l'hagiographie grecque*, dans les *Anal. Bolland.*, XXIII, 1904, p. 449-454.

Diacre, que Photius a trouvé la mention des ouvrages de saint Grégoire traduits en grec ¹ ; cette donnée se retrouve en effet, indépendamment de Photius, dans les synaxaires grecs postérieurs ², qui, eux aussi, sont allés s'abreuver à la même source, c.-à-d. au résumé grec de Jean Diacre. Là ne se trouvent pourtant pas les noms des traducteurs. C'est dans la préface grecque des *Dialogues* ³ que Photius doit avoir lu le nom de Zacharie et, sachant par le résumé de Jean Diacre qu'il existe encore d'autres traductions, il met le tout sur le compte du seul traducteur dont il connaisse le nom : le pape Zacharie. Visiblement, Photius ne possède aucune précision sur les autres traductions qu'il mentionne ⁴.

*
* *

Avec saint Grégoire nous touchons déjà à la fin de l'âge patristique. Nous sommes loin cependant d'avoir donné une idée complète du travail de traduction dont la littérature chrétienne latine a été l'objet. Il reste encore à dire un mot d'un vaste secteur : celui de la correspondance échangée entre occidentaux et orientaux.

Tous les papes de cette époque ont laissé de nombreuses lettres, adressées à des personnages parlant exclusivement le grec. Il en est de même, jusqu'au milieu du ^v^e siècle, de la plupart des pères dont il nous reste une correspondance plus ou moins fournie : des Cyprien, des Jérôme, des Ambroise ; d'Augustin aussi, mais déjà beaucoup moins.

Si Potamius de Lisbonne correspond en latin avec Atha-

1. Cela ne se lit pas en toutes lettres dans la vie latine ; l'abréviateur grec a sans doute combiné les données sur la traduction des *Dialogues* par Zacharie (IV, 75) et sur celle de la *Règle pastorale* par Anastase (IV, 73), tout en laissant de côté les noms des traducteurs.

2. P. ex. dans le *Ménologe* de Basile, PG, CXVII, col. 349 C ; le *Synaxaire de Constantinople*, éd. DELEHAYE, p. 532, 13-14,

3. Jean Diacre affirme que les *Dialogues* furent traduits 175 ans après leur parution ; la préface donne 165 ans et Photius de même ; c'est donc la préface qui est ici la source de Photius, et non pas Jean Diacre.

4. Beaucoup plus tard, au ^{xiii}^e siècle, un fragment de sa 26^e homélie sur les évangiles fut traduit par Démétrius Cydonès, cfr G. MERCATI, *Notizie*, p. 65,

nase¹, c'est peut-être parce que le patriarche d'Alexandrie avait, durant ses multiples voyages forcés, appris assez de latin pour le comprendre² et probablement aussi pour l'écrire³, tout comme il pouvait se tirer d'affaire en copte⁴.

Mais nous voyons de même Vigile de Trente⁵ écrire en latin à saint Jean Chrysostome, qui ne le connaissait guère, pas plus que son adversaire Théophile d'Alexandrie; celui-ci n'en reçut pas moins, de la part de Maxime d'Avranches, un billet rédigé dans la même langue⁶. De la Gaule encore saint Avit de Vienne écrit en latin aux patriarches de Constantinople et de Jérusalem⁷. On pourrait multiplier les exemples.

Il n'y a aucune raison de supposer que toutes ces lettres furent rédigées en grec; bien au contraire, chaque fois que nous sommes plus exactement informés, il est dit nettement que la lettre a été traduite au lieu de destination. On se rappellera ce que saint Augustin écrivait à Jean de Jérusalem: « me onerosum sentio, maxime quia per interpretem audis litteras meas »⁸, et saint Léon dans sa « correption » des moines palestiniens aux sympathies eutychiennes: « dum imperiti, ut apparet, interpretes aut maligni quaedam vos aliter intellegere quam a me sunt praedicata fecerunt, non valentes in graecum eloquium apte et proprie latina transferre »⁹.

De toute évidence, ces lettres furent écrites et expédiées en latin¹⁰, et l'expéditeur savait que son correspondant

1. PL, VIII, 1416 et CI, 113; *Clavis* 542 et 545.

2. Voir ci-dessus, p. 199.

3. La lettre qu'Athanase adressa à Potamius et dont Alcuin nous a conservé un fragment (*adv. Felicem*, I, 61) ne semble pas être traduite du grec; elle n'a d'ailleurs laissé aucune trace dans la tradition grecque.

4. Cfr surtout Th. LEFORT, *St. Athanase écrivain copte*, dans *Le Muséon*, LVI, 1933, p. 1-33.

5. PL, XIII, 552; *Clavis*, 213.

6. Édité par G. MORIN, *Re-*

vue Charlemagne, II, 1912, p. 89-104. Cfr *Clavis*, 484.

7. MGH, *auct. ant.*, VI, 1, p. 43 sv.; 54 sv.

8. *Epist.* 179, 3 — CSEL, XLIV, p. 693, 29-38.

9. *Epist.* 113, éd. SCHWARTZ, ACO, II, 4, p. 159, 5-6 (= BALLERINI, *epist.* 124, 1 — PL, LIV, 162 AB).

10. S. Cyrille d'Alexandrie, au contraire, envoie d'ordinaire ses documents grecs accompagnés d'une traduction latine, cfr M. RICHARD, *Le pape saint Léon et*

ignorant le latin, trouverait des interprètes dans son entourage. Les bureaux de l'administration civile, les chancelleries épiscopales, si rudimentaires qu'elles fussent encore, et même les couvents ¹, ont dû disposer d'un personnel qualifié pour mettre en grec un document latin. Au *sacrum palatium* du basileus, ce personnage s'appelait *magister epistolarum graecarum* ². Mais nous ne connaissons qu'exceptionnellement les noms de ces subalternes, appartenant à cette classe précieuse de lettrés bilingues, qui rendit possible la poursuite des relations entre occidentaux et orientaux. Rappelons au moins le grammairien Constantin, le spécialiste de la langue latine au concile de Constantinople de 680 ³; citons encore Dominin, ancien fonctionnaire impérial, interprète au service de Jean de Jérusalem ⁴. Saint Léon, qui se méfie facilement des interprètes officiels, a soin de faire traduire ses lettres par son homme de confiance à Constantinople, Julien, évêque de Cos en Bithynie, à qui il demande à ses correspondants de confier ce travail ⁵. Le pape contrôlait d'ailleurs d'un œil

les Scholia de incarnatione Unigeniti, dans *Recherches de science relig.*, XL, 1952 (*Mélanges Lebreton*, t. II), p. 121 sv. Était-ce par souci d'exactitude, pour éviter des malentendus? On ne le dirait pas. Saint Cyrille en effet écrit au pape Célestin qu'il les a fait traduire vaille que vaille par des personnes qu'il avait à sa disposition à Alexandrie: ἐρμηνευθῆναι δὲ παρεσκεύασα ὡς ἐνεδέχeto τοῖς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ (epist. 11 — PG, LXXVII, 85 B; E. SCHWARTZ, ACO, I, i, 5, p. 12, 21-22). Et de fait la traduction ne fut pas toujours exacte, cfr M. RICHARD, l. c., et du même: *Les florilèges diphysites du V^e et du VI^e siècle*, dans *Das Konzil von Chalkedon*, I, Wurzburg, 1951, p. 727. Il est plus probable que saint Cyrille l'a fait rédiger, suivant en cela les habitudes de

l'administration civile, pour laquelle le latin restait toujours la langue officielle de l'Empire, cfr G. BARDY, *La question des langues*, p. 127 sv.

1. Cfr *supra*, p. 203, n. 4. Les interprètes y jouissaient, sans aucun doute, d'une certaine considération et de prérogatives bien définies, cfr p. ex. Th. LEFORT, *Vies coptes*, p. 204 sv.

2. *Notitia dignitatum Orientis*, 19, cité chez G. BARDY, *La question des langues*, p. 164 sv. Sur l'emploi du latin dans les documents officiels émanés de Constantinople, voir *ibidem*, p. 127 sv.

3. Ci-dessous, p. 201.

4. G. BARDY, *Grecs et Latins dans les premières controverses pélagiennes*, dans le *Bull. de littér. eccl.*, XLIX, 1948, p. 9.

5. Voir p. ex. *epist.* 74, éd. SCHWARTZ, ACO, II, 4, p. 84, 16 (= BALLERINI, *epist.*, 130, 3

très attentif, voire soupçonneux, l'exactitude des traductions. Nous avons déjà cité sa lettre aux Palestiniens, et il lui arrive de corriger l'original grec de saint Cyrille d'Alexandrie d'après une version latine que celui-ci lui avait fait parvenir ¹.

Dans les grandes assemblées œcuméniques ², on devait disposer de nombreux interprètes. Ceux-ci étaient sans doute fournis, comme tout le reste, par l'administration impériale ³. Avec une désinvolture de grand seigneur, Eusèbe désigne ces traducteurs comme « ceux qui sont chargés de ce genre de travaux » ⁴. Ces employés mirent en grec le fameux dis-

— PL, LIV, col. 1080 A); 77 — ACO, t. c., p. 87, 5 (= 130, 1, col. 1081 B).

1. M. RICHARD, *Les florilèges diphysites*, p. 726 sv. — Le rayonnement des traductions de la correspondance de saint Léon ne s'est pas limité aux collections canoniques et conciliaires. Il existe une vie grecque de saint Léon (BHG, 982, éditée dans les *Anal. Bolland.*, XXIX, 1910, p. 405-408), où l'auteur a utilisé, avec les formules panégyriques d'usage, les lettres du pape (cfr C. VAN DE VORST, dans les *Anal. Bolland.*, t. c., p. 404). Or cette vie ne dérive pas d'un original latin. C'était déjà l'avis du père Van de Vorst, mais la preuve décisive a été fournie par R. GOOSSENS, qui fit remarquer que notre vie grecque n'est qu'un résumé d'une autre vie grecque en vers : des débris et parfois des vers entiers sont encore facilement reconnaissables sous la prose de la βίος ἐν συντόμῳ des *Anal. Boll.* (R. GOOSSENS, *Un résumé d'une vie en vers politiques du pape Léon le Grand*, dans *Byzantion*, VI, 1931, p. 427-432). Cette vie

primitive, en vers politiques, est évidemment une composition grecque originale.

2. Dans les synodes de moindre envergure et de caractère plus exclusivement ecclésiastique, les pères ont eu parfois de la peine à se comprendre. Qu'on se rappelle p. ex. les aventures de Paul Orose au synode de Diospolis (*Liber apologeticus*, 6, 1 — CSEL, V, p. 610, 1), mais peut-être Orose a-t-il dramatisé quelque peu l'inexpérience de son interprète pour mieux excuser ses propres déboires.

3. Nous savons par Plinie l'Ancien (*Naturalis historia*, VI, v, 15) que de son temps l'administration civile avait à son service pas moins de 130 interprètes dans la seule ville de Dioscurias, aujourd'hui Suchum, bourgade perdue sur les rives orientales de la Mer Noire.

4. *Vita Constantini*, IV, 32 — PG, XX, 1181 A : μεθερμηνευται οἷς τοῦτο ποιῶν ἔρχον ἦν. En faveur de l'attribution, toujours discutée, de cet ouvrage à Eusèbe, voir en dernier lieu l'examen très attentif de A. PRIGANOL, *Sur quelques passages de*

cours « à l'assemblée des saints », que Constantin prononça, paraît-il, le Vendredi-Saint 313¹, de même que l'allocution, par laquelle l'empereur ouvrit les débats du concile de Nicée : « Il prononça ces paroles en langue latine, quelqu'un les traduisant en grec »². Il est plus que probable que le discours inaugural que cite Gélase de Cyzique, fut également prononcé en latin et immédiatement traduit en grec³. Au témoignage de Gélase, ce fut encore en latin que parla le théologien de la cour, l'évêque de Cordoue Ossius : *ἐρμηνεύοντος αὐτόν ἐτέρον, εἶπεν*⁴.

Ces discours furent donc traduits séance tenante⁵, mais le texte tel que nous le lisons maintenant a certainement été revu. Faites sans doute un peu à la hâte par des interprètes professionnels, mais nullement théologiens, ces traductions du latin en grec subirent à leur tour une rétroversion latine dans les recueils d'actes destinés à l'Occident. Quoi d'étonnant dès lors à ce que saint Léon, pénétré comme il l'était du sens de sa responsabilité, n'y ait vu que du feu, et ait réclamé de son fidèle Julien une nouvelle version, une *absolutissima interpretatio*, de sorte qu'il n'y ait plus aucun détail douteux ou ambigu⁶.

la Vita Constantini, dans les *Mélanges H. Grégoire*, t. II, Bruxelles, 1950, p. 513-518.

1. Cfr A. KURFESS, *Zu Kaiser Konstantins Rede an die Versammlung der Heiligen*, dans *Theolog. Quartalschr.*, CXXX, 1950, p. 145-165.

2. EUSEBIUS, *Vita Constantini*, II, 12 — PG, XX, 1069 B.

3. *Historia concilii Nicaeni*, II, 7 — PG, LXXXV, col. 1232. Cependant des doutes planent toujours sur l'origine constantinienne de ces documents.

4. GÉLASE, *o. c.*, II, 12 — PG, LXXXV, col. 1249 B; cfr II, 16 — col. 1257 B. Encore d'autres restes de l'activité littéraire de l'évêque de Cordoue ont été conservés en grec : sa lettre à l'empereur Constance

dans l'*Histoire des Ariens* d'Athanasie et les canons du concile de Sardique (*Clavis*, 537 et 539). Il n'y a pas de doute que tout cela a été rédigé en latin par l'évêque espagnol.

5. A noter le curieux en-tête qu'emploie Gélase de Cyzique (II, 16 — col. 1257 B) : *οἱ ἄγιοι ἐπίσκοποι διὰ Ὁσίου..., ἐρμηνεύοντος αὐτόν ἐτέρον, εἶπον*.

6. *Epist.* 60, éd. SCHWARTZ, ACO, II, 4, p. 67,2 (= BALLE-RINI, 113, 4 — PL, LIV, col. 1028 A). Selon C. SILVA-TAROUCA, dans *Gregorianum*, XII, 1931, p. 586 sv., cette lettre ne serait pas de saint Léon; P. PEETERS en a défendu l'authenticité sur de bonnes raisons (*Anal. Bolland.*, L, 1932, p. 395 sv.).

Sur ce point, saint Léon se rencontre avec un autre esprit d'envergure, mais à la critique un peu querelleuse : Sévère d'Antioche ; celui-ci dénonce immédiatement comme fraudes et falsifications intentionnelles ce qui n'était sans doute que divergences de traductions ¹.

Léon et Sévère ne furent d'ailleurs pas les seuls à se méfier des malfaçons des interprètes ; nous trouvons la même plainte sous la plume de Gélase, écrivant au nom de Félix II (III) à l'église de Constantinople ².

De cet enchevêtrement de versions et de rétroversions, résulte une complication extrême de la tradition textuelle des actes des grandes assemblées œcuméniques, celles d'Éphèse, de Chalcédoine, de Constantinople, du Latran ³. Sans qu'il soit nécessaire de prendre pour argent comptant toutes les hypothèses nées du génie tourmenté d'Édouard Schwartz, il reste cependant que nous nous trouvons assez souvent devant de multiples recensions différentes, voire divergentes, des mêmes textes. La lettre de Capréolus de Carthage au concile d'Éphèse, dont nous connaissons au moins quatre recensions latines et deux grecques ⁴, fournit un exemple absolument typique de ces accidents littéraires. Tout aussi instructive est l'histoire du texte de la lettre *Confidimus quidem* du pape Damase ; l'importance de ce petit problème de critique textuelle a été récemment mis en lumière par M. Richard ⁵. Non moins curieux est le sort qui échet à la lettre de saint Pierre Chrysologue de Ravenne à Eutychès.

1. Cfr G. BARDY, *Sur une citation de saint Ambroise dans les controverses christologiques*, dans la *Rev. d'hist. eccl.*, XL, 1944/45, p. 171-176.

2. *Collectio Avellana*, n. LXX, 13 — CSEL, XXXV, p. 160, 18.

3. Voir surtout les travaux de E. SCHWARTZ, l'éditeur des *Acta Conciliorum Oecumenicorum* ; pour le concile du Latran voir E. CASPAR, *Die Lateransynode von 649*, dans *Zeitschr. f. Kir-*

chengeschichte, LI, 1932, p. 75-137, et aussi H. QUENTIN, *Notes sur les originaux latins des lettres des papes Honorius, S. Agathon et Léon II relatives au monothélisme*, dans les *Miscell. Amelli*, Mont-Cassin, 1920, p. 71-76.

4. *Clavis*, 397.

5. Dans les *Mélanges H. Grégoire*, t. III, Bruxelles, 1951, p. 323-340.

On en connaît l'histoire, magistralement exposée par les Ballerini¹ : le texte latin que nous lisons aujourd'hui est en partie le texte original, en partie une rétroversion du grec². Les Ballerini suggèrent une explication très plausible de cette anomalie : la seconde partie, plus personnelle, est une ajoute autographe de Pierre Chrysologue au texte dicté à son notaire³. Cette partie ne se trouve donc pas dans la minute conservée dans les archives de Ravenne. Les manuscrits latins qui ne contiennent que la première partie remontent donc à cette minute⁴. La lettre avec l'ajoute autographe du Chrysologue, expédiée à Constantinople, y fut traduite en grec et insérée dans les actes du concile ; avec ces actes le tout fut retraduit en latin⁵. De là une double recension latine : la recension originale avec l'incipit *Tristis*, mais sans la seconde partie, et la rétroversion du grec, caractérisée par l'incipit *Tristissimus* et augmentée de la seconde partie. Ces deux recensions ont été combinées de bonne heure et ont donné le *textus receptus* hybride, que reproduisent les Ballerini dans leur édition des lettres de saint Léon.

Le cas de la lettre de saint Pierre Chrysologue est loin d'être unique. Au contraire, il n'est pas rare du tout que des textes latins, même des plus célèbres, ne soient conservés qu'en rétroversion. C'est le cas, par exemple, du rescrit

1. Dans leur édition des lettres de saint Léon, PL, LIV, col. 737 sv.

2. *Clavis*, 229. Le texte grec se trouve PL, t. c., col. 740 sv., et chez SCHWARTZ, ACO, II, i, 2, p. 45-46.

3. Sur ces souscriptions autographes, voir E. DEKKERS, *Les autographes des Pères latins*, dans *Colligere fragmenta. Festschrift A. Dold*, Beuron, 1952, p. 127-139.

4. De cette minute semble descendre en ligne directe le texte de la lettre qu'édita A. STAERK d'après le manuscrit F. v. 1, n. 10 de Leningrad, plus

proche par endroits de la version grecque que le texte des collections canoniques qu'éditèrent les Ballerini (*Les manuscrits latins de St. Pétersbourg*, I, St. Pétersbourg, 1910, p. 306 sv.). Le manuscrit de Leningrad date du ix^e siècle et provient de Corbie ; il ne contient que l'ouvrage de Vigile de Thapse contre Eutychès (*Clavis*, 806), la lettre qui nous occupe (fol. 54^v) et le *de cura pro mortuis* ainsi que les *Quaestiones ad Dulcitium* de saint Augustin (A. STAERK, t. c., p. 48, n. XXXIX).

5. Édité par E. SCHWARTZ, ACO, II, iii, 1, p. 7.

d'Hadrien à Minucius Fundanus, que Justin publia en latin en appendice à sa première apologie, et dont il ne nous reste plus qu'une traduction grecque et la rétroversion latine de Rufin. Feu Mgr Callewaert a montré jadis que le texte primitif n'est pas sorti indemne de ces manipulations ¹. D'autres édits impériaux parcoururent la même route avant d'arriver jusqu'à nous. Le Pseudo-Antonin est du nombre ², et sur l'édit de tolérance de Galère Maxime, on aurait discuté sans doute tout autant que sur « l'édit de Milan » ³, si Rufin n'avait pris soin de nous avertir qu'il l'avait lui-même retraduit du grec ⁴.

C'est encore le cas pour un document aussi célèbre que le tome à Flavien de saint Léon, dont le florilège patristique n'est conservé que dans une traduction grecque ⁵. Il en est de même de certaines lettres, âprement controversées, du pape Honorius, que nous lisons seulement dans une recension grecque assez partisane et dans une rétroversion latine ⁶. Au ix^e siècle, Anastase le Bibliothécaire ⁷ se plaint déjà de cette situation que controversistes et théologiens d'aujourd'hui oublient trop facilement.

Nous constatons aussi que, de ce temps-là, on traduisait et retraduisait un texte plus volontiers que d'en rechercher la version originale. Nous voyons par exemple des Latins retraduire saint Cyprien du grec ⁸ et des Grecs traduire du

1. C. CALLEWAERT, *Le rescrit d'Hadrien à Minucius Fundanus*, dans la *Rev. d'hist. et de littér. religieuse*, VII, 1902, p. 152-189, tiré-à-part p. 34 sv. : *Le texte du rescrit*. Cfr M. VILLAIN, *Rufin d'Aquilée et l'histoire ecclésiastique*, dans les *Rech. de science religieuse*, XXXIII, 1946, p. 180 sv.

2. Cfr C. CALLEWAERT, *a. c.*, p. 37 sv.

3. Conservé en latin par Lactance, *De morte persecutorum*, 48 — CSEL, XXVII, p. 228-233, et dans une traduction grecque assez différente par Eusèbe, *Hist. eccl.*, X, 5 — PG, XX, col. 880-885.

4. « Haec de latino in graecum versa, nos rursum transfudimus in latinum », *Hist. eccl.*, VIII, xvii, 11. Cfr M. VILLAIN, *a. c.*, p. 182.

5. Cfr M. RICHARD, *Les florilèges diphysites*, p. 725 sv.

6. *Clavis*, 1726.

7. *Collectanea*, praef. — PL, CXXIX, col. 561 sv. : « Nonnulla quae latine fuerunt edita, latinitas funditus mole oblivionis obruta deplorasasset, nisi ex Graecorum post fonte librorum haec hausta sitibundo pectore resumpsisset ».

8. Cfr *supra*, p. 198, n. 4.

Grégoire de Nazianze en grec sur la version latine de Rufin ¹. Cette façon de faire prouve à l'évidence, nous semble-t-il, que ces traductions furent l'œuvre d'hommes de bureau, du personnel administratif. Un théologien se serait dit qu'il est presque aussi facile et, en tout cas, beaucoup plus sûr d'aller copier les originaux que de retraduire une version. Et, de fait, nous voyons un homme averti comme Rufin copier sur l'original latin de l'*Apologétique* de Tertullien la plupart des passages qu'Eusèbe avait cités d'après la traduction grecque ². Au contraire, les professionnels de la traduction, les interprètes officiels qui traduisent mécaniquement tout ce qu'on leur donne à traduire, préfèrent retraduire en grec une citation latine de Grégoire de Nazianze.

L'importance de ces interprètes professionnels a dû être considérable dans le commonwealth romain qui groupa et mit en contact incessant tant de nations différentes. Avec les notaires, ils fournissent la main-d'œuvre du travail intellectuel. Les intellectuels, les érudits de ce temps lisaient très peu et écrivaient encore moins; ils se faisaient lire et occupaient en dictant une foule anonyme de tachygraphes et de notaires ³. Rarement aussi les lettrés, surtout les Grecs, connaissaient plus d'une langue; des subalternes leur traduisaient les lettres, les documents, les discours qui leur parvenaient dans une langue étrangère; cette traduction se faisait soit oralement, soit par écrit, plutôt mal que bien, et tout à fait mécaniquement, *verbum de verbo* selon l'expression consacrée. Ils disposaient d'ailleurs de lexiques bilingues, qui, si rudimentaires, si enfantins même qu'ils nous paraissent aujourd'hui, n'en facilitaient pas moins de beaucoup cette transposition littérale; il y avait de plus des traditions de métier ⁴, conventionnelles sans doute, mais dont le manque de souplesse même écartait l'arbitraire et garantissait une certaine uniformité dans les différentes manipulations qu'un texte avait parfois à subir. Parfois, il est

1. ACO, II, 1, p. 21 sv.

2. Cfr M. VILLAIN, *a. c.*, p. 179.

3. Cfr E. DEKKERS, *a. c.*, p. 131 sv.

4. Un exemple typique est

étudié par A. DAIN, *Les transcriptions des mots latins en grec dans les « Gloses nomiques »*, dans la *Rev. des Études Latines*, VIII, 1930, p. 92-113.

vrai, la traduction en devient presque inintelligible¹, mais pour une rétroversion éventuelle et, tout autant, pour la critique textuelle et littéraire modernes, ce système présente des avantages très réels. Il y a pourtant quelque exagération dans la déclaration de M. A. Dain, affirmant que « des œuvres d'Aristote, de Nicolas Damascène et d'autres savants, passées du grec au syriaque, du syriaque à l'arabe, de l'arabe au latin, furent rendues en grec, sans que la version nouvelle fut très dissemblable de l'original »². Mais il faut bien le dire, cette technique du mot à mot presque machinal peut donner en rétroversion des résultats qu'une traduction plus intelligente n'aurait certainement pas atteints. Le père Peeters ne parlait-il pas, dans une de ces formules dont il est seul à posséder le secret, de ces traducteurs « qui n'avaient pas le degré d'instruction qui leur eût permis de gâter leur œuvre par excès de bonne volonté »³? Les historiens des « lettres » laisseront forcément un peu dans l'ombre le rôle, peu glorieux, mais réel, de ces demi-illettrés.

Ce travail de traduction était chose si courante que les anciens ne croyaient guère nécessaire d'appeler sur lui l'attention. C'est seulement dans des écrits comme les *fioretti* de saint Pachôme, composés par, et pour les plus simples, que l'interprète est mentionné, avec tous les honneurs dus à son rang, chaque fois que l'occasion se présente.

Sur ce « multilinguisme », dont l'empire d'Orient, surtout au IV^e et au V^e siècle, présente le spectacle étonnant⁴, nous avons pourtant un témoignage éloquent. L'esprit concret et curieux de la pèlerine espagnolle Éthérie l'a noté : à

1. Cfr Grégoire le Grand, *Registre*, VII, 27 — MGH, *epist.* I, p. 474, 5-7 : « Hodie in Constantinopolitana civitate qui de latino in graeco dictata bene transferant, non sunt. Dum enim verba custodiunt et sensus minime attendunt, nec verba intelligi faciunt et sensus frangunt ».

2. A. DAIN, *Les rapports gréco-latins*, dans le *Mémorial des Sacris Erudiri*. — 15.

Études Latines, Paris, 1943, p. 153.

3. P. PEETERS, dans les *Anal. Bolland.*, LXIV, 1946, p. 266.

4. Cfr L. HAHN, *Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians*, Leipzig, 1907 (*Philologus*, Supplementband X, 4) ; ID., *Rom, Hellenismus und Orient*, dans les *Blätter für das Gymnasial Schulwesen*, XLIV, 1908, p. 677-718.

Jérusalem, où la liturgie et la prédication avaient lieu exclusivement en grec, il se trouvait toujours aux offices un interprète qui, séance tenante, traduisait les prières en syriaque à l'usage de la population araméenne de la Ville Sainte. Mais, en dehors de cet interprète officiel, il y a également des « fratres graecolatini » qui de leur initiative privée expliquaient les offices et les cérémonies aux émigrés et aux pèlerins d'Occident ¹.

Cette pratique journalière a dû se maintenir pendant des siècles ². La pèlerine de l'Espagne unilingue, frappée par ce spectacle nouveau pour elle, est seule à en avoir perpétué le souvenir, bien que d'autres sources encore mentionnent les interprètes parmi le personnel de l'Église ³.

Ce détail en dit long sur la place qu'occupaient les interprètes dans la vie publique de tous les jours. Point n'est besoin pour cette besogne de mobiliser de grands clercs. Des gens simples avec un peu de métier font aussi bien, sinon mieux l'affaire ⁴. On s'est trop habitué, depuis la Renaissance, à s'extasier devant l'érudition d'un Origène, d'un Jérôme. On croyait qu'ils étaient presque les seuls parmi les Pères à connaître les rudiments de l'hébreu. C'est vrai dans ce sens, que les Pères eux-mêmes étaient rarement polyglottes ; mais il ne faut pas oublier, à côté d'eux, cette

1. *Peregrinatio*, 47, 3-4 — CSEL, XXXIX, p. 12-24.

2. Un premier écho s'en trouve déjà, à ce qu'il nous semble, dans le texte bien connu de Papias de Hiérapolis sur l'évangile de saint Matthieu, écrit en araméen et « que chacun traduit comme il peut » (F. FUNK, *Patres Apostolici*, I, Tübingen, 1901, p. 359). Le texte si souvent cité de saint Augustin sur la grande rareté des traducteurs de la bible hébraïque (*De doctrina christiana*, II, 11 [16]) n'est donc pas tout à fait exacte.

3. Les *ἐρμηνευταὶ* firent partie de la hiérarchie ecclésiastique au

même titre que les lecteurs, exorcistes et sousdiacres, cfr l'Eucho, logue de Sérapion, XI, 4, éd. FUNK, p. 170, 1 ; ÉPIPHANE, *Expositio fidei*, 21 — PG, XLII, col. 825 A : *ἐρμηνευταὶ γλώσσης εἰς γλώσσαν ἢ ἐν ταῖς ἀναγνώσεσιν, ἢ ἐν ταῖς προσομίλλαις*. Cette description correspond exactement à celle d'Éthérie.

4. Il faut relire à ce sujet les pages si pittoresques et si exactes du père PEETERS, *Érudits et polyglottes d'autrefois*, rééditées dans ses *Recherches d'histoire et de philologie orientales*, t. II, Bruxelles, 1951, p. 5-22.

foule d'interprètes anonymes, qui n'ont jamais manqué en Orient.

Parmi les traducteurs, nous rencontrons parfois des Latins qui traduisent en grec des ouvrages de chez eux. Rufin était du nombre, au dire de saint Jérôme ¹. D'autres, comme Tertullien et Marius Mercator, rédigèrent eux-mêmes directement en grec. Par contre, il est rare que des Grecs, des Hellènes authentiques, se soient senti une vocation de traducteur ². Palestiniens et Syriens le firent d'autant plus volontiers. Et ce ne furent pas seulement les littératures orientales qu'ils révélèrent aux Grecs ; le cas échéant, ils se risquèrent aussi en terre latine. Épiphanes de Chypre, originaire de Béisan en Palestine, était « pentaglotte » selon le mot de saint Jérôme, c'est-à-dire qu'il connaissait, outre sa langue maternelle qui était l'araméen, le grec, le syriaque, le copte et un peu de latin ³. Ne furent-ils pas également Palestiniens, ce Sophrone, traducteur de saint Jérôme, ce Julius Africanus, qui aurait rendu le même service à Tertullien ? Sophrone composa, jeune homme encore, des *Laudes Bethlehem* ⁴, et Jules l'Africain, qui habita Emmaüs, inséra, dans sa traduction de l'*Apologétique*, après une mention fortuite de la Palestine, une petite incise rappelant avec fierté que de ce pays le message chrétien s'était répandu dans le monde entier ⁵.

Dans un monastère près du Mont-Sinaï, le pèlerin de Plaisance fit la connaissance de trois *apas*, pentaglottes eux aussi ; il y rencontra également « une foule d'interprètes pour toutes langues » ⁶.

1. *Adv. Rufinum*, III, 57 — PL, XXIII, 505 B, 2^e édit. : « Tu etiam latinos libros in graecum vertis ».

2. Cfr P. PEETERS, *Orient et Byzance*, *passim*.

3. HIERONYMUS, *o. c.*, II, 22 — col. 466 C : « ex parte et latinam » ; cfr II, 6 — col. 483 A.

4. HIERONYMUS, *De viris illust.*, CXXXIV — RICHARDSON, p. 55, 10.

5. EUSEBIUS, *Hist. eccl.*, II, ii, 5 sq.

6. *Itinerarium* 37 — CSEL, XXXIX, p. 184, 2-3 : « Tres abbates scientes linguas, hoc est latinas et graecas, syriacas et aegyptiacas et bessas, vel multi interpretes singularum linguarum ». Le fait qu'ils parlent le dialecte « besse » fait supposer que nos trois « abbés » sont d'origine balkanique, et non asiatique.

Photin de Sirmium est Galate ; au dire de Vincent de Lérins, il écrivait aussi bien le latin que le grec ¹. Et le Rufin « natione Syrus » qui, d'après Marius Mercator et Célestius lui-même, serait le père de l'hérésie pélagienne, écrivait également en latin ². Rufin, Photin ne sont pas les seuls Asiates qui ont fait carrière en Occident ³. Encore pendant de longs siècles, durant toute la période mérovingienne, des « Syriens » ne manquent pas de fréquenter les régions transalpines, jusqu'aux extrémités de la Gaule ⁴. Par eux nombre de légendes orientales, de vies de saints, d'apocryphes de l'Écriture Sainte furent importés en terre latine. Serait-il si étonnant qu'ils aient pris également quelque butin chez nous en retournant dans leur pays natal ? On hésite quelque peu à proposer ici comme exemple la fameuse légende des Saints Jumeaux de Langres. L'origine latine, défendue un peu timidement — contre toutes ses habitudes — par N. Marr, a été écartée sèchement par le père Peeters en 1907 ⁵, mais en 1922 le Bollandiste n'était pas loin de revenir sur ce verdict ⁶. L'origine latine de certains actes apocryphes paraît mieux assurée. Né en terre franque, dans les milieux de Grégoire de Tours, le grand recueil du Ps.-Abdias de *Virtutes et miracula Apostolorum* a sûrement emprunté beaucoup à la luxuriante littérature apocryphe orientale ; néanmoins certaines pièces, comme les actes de

1. *Commonitorium* 11 (16) — PL, L, 653.

2. Cfr B. ALTANER, *Der « Liber de fide » ein Werk des Pelagianers Rufinus des « Syrsers »*, dans *Theol. Quartalschr.*, CXXX, 1950, p. 441 sv.

3. Cfr p. ex. G. BARDY, *Sur la patrie des évêques dans les premiers siècles*, dans la *Rev. d'hist. eccl.*, XXXV, 1930, p. 217-242.

4. Cfr P. LAMBRECHTS, *Le commerce des Syriens en Gaule du Haut-Empire à l'époque mérovingienne*, dans *L'Antiquité classique*, VI, 1937, p. 35-61 ; H. Pr-

RENNE, *La fin du commerce des Syriens en Occident*, dans l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales*, t. II (*Mélanges Bidez*), 2^e partie, p. 667-687. Pour l'Espagne voir F. CUMONT, *Les Syriens en Espagne et les Adonies à Séville*, dans *Syria*, VIII, 1927, p. 330-341 (à utiliser cependant avec précaution, cfr p. ex. B. DE GAIFFIER, dans les *Anal. Bolland.*, LX, 1942, p. 137, n. 1).

5. *Anal. Bolland.*, XXVI, 1907, p. 334 sv.

6. *Ibid.*, XL, 1922, p. 291.

saint André, la passion de saint Barthélémy¹, sont des produits latins exportés en Orient. Les intermédiaires furent sans doute ces mêmes « Syriens » qui apportèrent à Grégoire la légende des Sept Dormants d'Éphèse et tant d'autres contes hagiographiques de l'imagination levantine qui préludent aux Mille et une Nuits².

* * *

Parcourant ainsi la production latine mise en grec, on ne peut s'empêcher de constater que la part du lion revient aux deux catégories d'écrits déjà distingués par M. Bardy³ : d'une part, les documents officiels, lettres, décisions canoniques⁴, actes de conciles, pièces liturgiques aussi⁵; et,

1. BHL, 428 et 1002. Cfr M. BONNET, *La passion de S. André en quelle langue a-t-elle été écrite?*, dans la *Byzant. Zeitschr.*, III, 1894, p. 458-469; *La passion de S. Barthélémy en quelle langue a-t-elle été écrite?*, dans les *Anal. Bolland.*, XIV, 1895, p. 353-366.

2. Faut-il classer dans la même catégorie le « livre des oracles » de « Théophile, prêtre de l'ancienne Rome », sorte de *Physiologus* moitié scientifique, moitié mythologique, que traduit en grec un certain notaire Jean ὁ Ποξάvoς et dont KRUMBACHER (*Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2^e éd., Munich, 1897, p. 629) cite deux manuscrits : Bodléienne, Barocc. 144, et Turin, BV 27? Ou serait-ce plutôt quelque mystification visant à donner à un ouvrage originairement grec l'attrait de l'exotique?

3. *La question des langues*, p. 150 sv.

4. Loin d'avoir l'importance des emprunts de la législation civile byzantine au droit romain (cfr H. ZILLIACUS, *Zum Kampf*

der Weltsprachen im oströmischen Reich, Helsingfors, 1935, p. 59-112), les Grecs n'ont pas manqué de mettre également à profit les collections canoniques latines, p. ex. le soi-disant *Codex canonum Ecclesiae Africanae*, traduit au vi^e siècle (édité par G. VOEL et H. JUSTEL, *Bibliotheca Iuris Canonici Veteris*, Paris, 1661, p. 305-344).

5. Celles-ci à une époque plus récente cependant. La plus remarquable est sans aucun doute la « Liturgie de S. Pierre », éditée par H. W. CODRINGTON, *The Liturgy of Saint Peter*, Münster en Westfalie, 1936. La traduction remonterait au x^e siècle et serait faite en Italie, cfr J. M. HANSSSENS, *La liturgie romano-byzantine de S. Pierre*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, IV, 1938, p. 235-258; V, 1939, p. 103-150. On trouvera chez Codrington, p. 5 sv., une petite liste des autres pièces euchologiques latines traduites en grec. Voir aussi A. STRITTMATTER, *Liturgical Latinisms in a 12th Century Greek Euchology*, dans les

d'autre part, les compositions hagiographiques¹. Le linguiste ne manquera pas de remarquer que les latinismes sont également beaucoup plus fréquents dans les écrits originaux grecs ressortant du droit et de l'hagiographie², que dans la littérature théologique et exégétique proprement dite.

Si les hagiographes latins ont connu, en terre levantine, un succès aussi incontestable qu'immérité, l'autre branche de la littérature populaire chrétienne, celle des apocryphes, doit beaucoup moins aux occidentaux. Ici, presque tout est d'origine orientale, grecque ou autre. En parcourant la liste d'apocryphes la plus complète qui existe actuellement, celle de Fr. Stegmüller³, nous ne rencontrons, parmi ces quelque 210 pièces, presque rien qui soit d'inspiration occidentale et aurait quelque chance de remonter à une date plus ou moins ancienne. Et des deux ou trois exceptions comme, par exemple, la correspondance de saint Paul avec Sénèque ou les apocalypses priscillianistes⁴, rien n'a été

Miscell. G. Mercati, t. II, Rome, 1946, p. 40-64, et ci-dessus, p. 212, n. 3.

1. Nous avons eu déjà l'occasion d'en mentionner quelques-unes. Il serait bien difficile d'en dresser actuellement une liste complète. Mais nous ne pouvons passer sous silence le « légendier romain », ensemble presque aussi insaisissable que le recueil du Ps.-Abdias. Toutefois, ce légendier est d'origine latine, et la plupart des pièces qui le composent ont été traduites en grec. Voir H. DELEHAYE, *Recherches sur le Légendier Romain*, dans les *Anal. Bolland.*, LI, 1933, p. 34-98; et du même: *Étude sur le Légendier Romain. Les Saints de Novembre et de Décembre*. Bruxelles, 1936. D'autres passions encore ont trouvé le chemin de la Grèce et de l'Orient, où parfois les attendait un accueil si

chaleureux qu'on finit par oublier leur origine latine. Voyez, par ex., ce qu'il advint de la légende de saint Silvestre (*Clavis*, 2235), et de celle, non moins célèbre, de saint Denys (*Clavis*, 1051; ajouter à la bibliographie les travaux de R. J. LOENERTZ, dans les *Anal. Bolland.*, LXVI, 1948, p. 118-133; LXVIII, 1950, p. 94-107; LXIX, 1951, p. 217-237).

2. Cfr H. ZILLIACUS, *Das lateinische Lehnwort in der griechischen Hagiographie*, dans la *Byzant. Zeitschr.*, XXXVII, 1937, p. 302-344, spécialement p. 307 sv.

3. *Repertorium biblicum Medii Aevi*, Madrid, 1950, t. I, *Initia biblica, Apocrypha, Prologi*, p. 23-250.

4. STEGMUELLER, 234; 283. Au contraire, l'*epistula Titi* (STEGMUELLER, 263) n'est pas d'origine latine, cfr *Clavis*, 796,

traduit en grec, à part quelques morceaux du Ps.-Abdias, mentionnés plus haut ¹.

Au moyen âge, on rencontre quelques pièces d'origine latine, et il y en a qui ont trouvé le chemin de l'Orient. D'une de celles-ci, M. Cerulli ² nous a retracé de main de maître la curieuse odyssée : le noyau primitif du *Livre des miracles de Marie*, reçu depuis le x^e siècle parmi les livres canoniques par les chrétiens d'Éthiopie, fut composé vers 1150 au nord de la France. Cette fortune exceptionnelle, la plupart des textes latins arrivés en Orient pourraient la lui envier. Car, en somme, le rayonnement des traductions du latin a dû être assez limité. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de noter que la traduction grecque n'est conservée que dans un seul manuscrit, et même qu'il n'en reste plus que des traces, des citations, parfois des versions orientales, dont, normalement, l'existence implique une traduction grecque intermédiaire ³.

Cette dernière remarque nous amène à nous demander à l'usage de qui ces traductions ont été faites. Il n'y a pas de doute que certains textes ont été traduits uniquement pour des chrétiens d'expression grecque habitant l'Occident. On ne voit pas, par exemple, pourquoi un oriental se serait intéressé à ces quelques lignes qui contiennent la passion des martyrs Scillitains. C'est bien pour des hellénophones de l'Afrique romaine que ce texte a été traduit. Pour eux aussi Tertullien a rédigé en grec quelques-uns de ses opuscules. Il en est de même, semble-t-il, de certaines vies de saints, surtout du « légendier romain », traduites pour l'édification des Grecs habitant la capitale occidentale. N'était-ce pas pour eux également que le pape Zacharie, lui aussi

1. P. 229, n. 1. Il faudra y ajouter peut-être le Ps.-Dorothee, *Index apostolorum et discipulorum* (BHG, 151/2 ; STEGMUELLER, 193, 2 et 3), cfr P. PEETERS, *Orient et Byzance*, p. 217. Mais ce document paraît déjà beaucoup plus tardif.

2. E. CERULLI, *Il libro etiopico dei Miracoli di Maria e le*

sue Fonti nelle Letterature del Medio Evo Latino, Roma, 1943.

3. On trouvera bien quelques exemples de traductions arméniennes, géorgiennes, faites directement sur le texte latin, mais elles datent d'une époque plus récente, cfr P. PEETERS, *Orient et Byzance*, p. 194 sv., 211, 217,

« Grec » émigré à Rome¹, traduisit les dialogues de saint Grégoire « sur les miracles des pères italiens »? Et la passion de sainte Agathe n'a-t-elle pas été traduite avant tout pour les Grecs de Sicile? En tout cas, c'est par l'intermédiaire de ces colonies grecques fixées à Rome et dans le sud de l'Italie, que l'Orient byzantin en a eu connaissance.

Même intention avec la vie grecque de saint Grégoire et avec la traduction grecque du *de viris* de saint Jérôme, faites tous deux à Rome. On doit également expliquer ainsi la phrase bien curieuse de Vigile de Thapse : J'écris mon livre, déclare cet évêque, dans un style très simple, « afin qu'il n'y ait pas besoin de le faire traduire en grec »². Cela ne peut signifier que ceci : Vigile s'adresse à des lecteurs parlant le grec, mais connaissant tout de même assez de latin pour savoir comprendre un ouvrage écrit dans un style dépouillé. Serait-ce en Orient qu'il aurait trouvé ces lecteurs³? Il faudra les chercher plutôt dans les milieux de langue grecque qui se perpétuaient en Occident et qui, habitant un pays latin, étaient devenus, par la force des choses, plus ou moins bilingues⁴.

*
* *

1. *Liber pontificalis*, éd. DUCHESNE, t. I, p. 426.

2. *Contra Eutychetem*, I, 15-PL, LXII, col. 104 B : « Et maxime hoc opus cothurno tumentis eloqui inflari non debuit, ne transferendi in Graecum necessitas aliqua adsit ».

3. On pourrait penser aussi à Constantinople où, d'après Théodulphe d'Orléans (*De Spiritu Sancto*, PL, CV, col. 270 A), Vigile aurait composé son ouvrage. Constantinople avait d'ailleurs toujours ses cercles de « latinisants » (cfr L. HAHN, *Zum Gebrauch der lateinischen Sprache in Konstantinopel*, dans la *Festgabe für Martin von Schanz*, Wurzburg, 1912, p. 173-183 et *supra*, p. 225, n. 1), mais,

semble-t-il, ils se recrutaient dans les milieux administratifs de la ville impériale plutôt que parmi les théologiens. D'autre part, où Théodulphe aurait-il trouvé ce renseignement, qui repose peut-être uniquement sur une confusion avec son homonyme, le pape Vigile retenu captif pendant de longues années dans la capitale de l'Orient?

4. Je ne voudrais nullement que ces lignes déplaisent à M. Courcelle, mais n'aurait-il pas quelque peu sous-estimé les restes d'hellénisme qui ont subsisté en Afrique sous la domination vandale? Le texte de Ferrand sur les connaissances grecques de saint Fulgence, dont le père Lapeyre a eu la malchance d'exa-

L'auteur de ces pages est pleinement conscient du caractère fragmentaire de son enquête. Pour arriver à des résultats exhaustifs, il aurait fallu appliquer la méthode qu'un maître éminent a utilisée récemment, avec une habileté qui frôle parfois la subtilité, pour déceler l'influence de la pensée et de l'érudition grecques sur les Pères latins.

Sans qu'on doive nourrir de grandes espérances, cet examen pourrait cependant nous réserver quelques surprises. Qui donc put soupçonner, avant que Théodore Schermann en ait fait la remarque¹, que Didyme l'Aveugle avait employé le *de baptismo* grec de Tertullien? En attendant donc que « les lettres latines en Orient » trouvent leur Pierre Courcelle, la présente note ne sera peut-être pas dépourvue d'utilité.

gérer l'importance, ne se laisse tout de même pas écarter comme un « éloge pieux sans valeur » (Les lettres grecques en Occident, p. 207). L'intérêt si passionné que prendront, un peu plus tard, les théologiens africains à la querelle des Trois-Chapitres

prouve bien que, malgré les lacunes de son savoir, Fulgence ne fut pas le seul parmi les évêques de l'Afrique byzantine, à avoir quelque teinture de grec. 1. *Lateinische Parallelen zu Didymus*, dans la *Römische Quartalschr.*, XII, 1898, p. 232-242.

SUMMARIUM

Etsi valde pauciores sunt translationes graecae Patrum latinorum quam latinae graecorum, haud tamen parvipendendae sunt. Saec. III-V praesertim opera patristica proprie dicta in graecum translatae sunt, v. g. scripta quaedam Tertulliani, Cypriani, Novatiani, Ambrosii, Rufini, Hieronymi, Cassiani; saeculis subsequentibus potius monumenta hagiographica et iuridica, et quidem primo loco ad usum Graecorum Romae vel Italiae meridionalis. Saeculis denique XIII-XIV nonnulla opuscula patristica, praesertim Augustini et Boethii, graece reddiderunt eruditi Byzantini.

Si aliquando scriptores latini ipsi sua opera vel aliorum in graecum transtulerunt, saepe saepius Orientales interpretes fuerunt, rarissime vero Graeci.

Versiones fiebant « verbum de verbo » ope ministeriorum rei publicae vel notariorum, potius quam virorum litteratorum,

In welk jaar stierf de H. Wigbert van Gembloers ?

DOOR

Dom C. DAMEN
(*St. Benedictusberg, Vaals*)

Toen in de tiende en elfde eeuw een krachtige hervormingsbeweging het Benedictijns leven weer nieuwe bloei en aanzien schonk en er dientengevolge een weldadige invloed op het geestelijk leven dier dagen tot uiting kwam, hebben ook de Nederlanden en vooral de zuidelijke daarvan rijkelijk geprofiteerd. Naast de hervormingsgroep rond het klooster van de H. Gerard van Brogne († 959) vinden we er ook de sporen van enkele meer verwijderde hervormingscentra. Een belangrijke plaats daaronder neemt zonder twijfel de abdij van Gorze in. In de Ardennen treffen wij enkele kloosters aan, die direct of indirect onder invloed van deze Lotharingse abdij gestaan hebben, namelijk Stavelot-Malmédy en St-Hubert. Dit waren echter abdijen, die reeds bestonden en die dus min of meer door Gorze of althans onder invloed van Gorze hervormd werden.

Anders is het gesteld met de abdij van Gembloers. De stichter van dit klooster was Wigbert of Guibert, evenals Gerard van Brogne een vroom edelman, die zich aan de wereld wenste te onttrekken. Op zijn bezittingen stichtte hij een klooster, dat, naar de biograaf vermeldt, werd ingericht naar het model van Gorze. Daarmee niet tevreden gaf Wigbert het klooster een overste in de persoon van Erluinus en deed zelf zijn intrede in de abdij van Gorze. Wij

weten al deze bijzonderheden uit de biografie, welke de beroemde geschiedschrijver dier dagen, de monnik Sigebert van Gembloers aan hem gewijd heeft ¹. Uit dezelfde *Vita* vernemen wij, dat Wigbert stierf op de X Kalenden van Juni, dit is 23 Mei 962, tijdens het abbatiaat van abt Oilbald van Gorze ². Op gezag van Sigebert heeft men deze datum steeds aanvaard, doch als wij dit nader bezien, blijkt ons, dat dit jaar 962 niet overeen te brengen is met de lijst van de abten van Gorze van die dagen, die wij vrij nauwkeurig kunnen vaststellen. Daarbij komen nog enkele andere bronnen, die niet of althans moeilijk toelaten het gegeven jaartal te handhaven. Als wij nu deze gegevens één voor één nagaan en daarna met elkaar combineren, kunnen wij misschien een betere oplossing voorstellen.

*
* *

Uit het voorafgaande blijkt reeds welke voorname plaats Gorze in de geschiedenis der Naamse abdij heeft ingenomen en van deze zijde kunnen wij misschien nieuwe gegevens halen voor het leven van de H. Wigbert van Gembloers. Daarvoor is het echter nodig, dat wij eerst nagaan welke abten in de loop der tiende eeuw de abdij van Gorze bestuurd hebben.

Onze voornaamste bron van inlichtingen hiervoor is ongetwijfeld de levensbeschrijving van abt Jan van Gorze, welke door de historici van alle tijden en ook nu nog zeer gewaardeerd is om haar grote betrouwbaarheid en de fijne psychologische smaak, waarmee zij is samengesteld ³. Wij kunnen deze *Vita* derhalve veilig als leidraad nemen.

De *Vita Johannis* is geschreven door abt Jan van Sint

1. *Acta SS. Boll. Maii* V, 260-265; MABILLON, *Acta SS. O.S.B.* V, 300-309; PERTZ, *M.G.H. SS.* VIII, 508-515 = MIGNE, *PL CLX*, 661-676.

2. *Vita Wigberti*, cap. 17 en 18,

3. *Acta SS. Boll. Febr.* III, 690-715; MABILLON, *Acta SS. O.S.B.* V, 363-412; PERTZ, *M.G.H. SS.* IV, 337-377; MIGNE, *PL CXXXVII*, 239-310,

Arnulf van Metz. Deze Jan was abt van St-Arnulf sinds 960¹, en daar hij uiterlijk in 984 stierf, hebben wij hiermede meteen de *terminus ante quem* voor de redactie van dit zeer belangrijke document. Aangezien abt Jan van Gorze, de held van het verhaal, nog in 973 vermeld wordt, kan hij op zijn vroegst in dat jaar gestorven zijn en hebben wij dus een tijdruimte van tien jaren, waarin de *Vita* ontstaan is, en wel 973-984. Maar wij zijn in staat de datum nog scherper te bepalen en daar ons dit enkele nuttige gegevens verstrekt, mogen wij hierbij wel even stilhouden.

In hoofdstuk 46 verhaalt de schrijver, hoe hij het werk, dat al aardig gevorderd was, had laten liggen, totdat de bisschop van Metz, Thierry I († 984), er eens om vroeg. Toen bleek dat het werk nog niet af was, drong Thierry er sterk op aan het af te maken; ditzelfde deed ook bisschop Popo van Utrecht, « *Trajectensis seu Dabentrensis ecclesiae pontifex clarissimus* », die toen juist voor het Kerstfeest bij Thierry te gast was, en de schrijver heeft aan dit dubbel verzoek voldaan.

Nu is de vraag, wie is die bisschop Popo van Utrecht, daar de officiële lijsten geen Popo opgeven? Pertz geeft daarvoor een bevredigende verklaring, doch het zou ons te ver voeren, daarover hier uit te weiden. Volgens hem is Popo dezelfde als Folcmar en om zijn redenering te staven, geeft hij enkele andere voorbeelden van mensen met dubbele namen². Verder verwijst hij, voor deze naam speciaal, naar zijn uitgave van de *Vita Brunonis Coloniensis episcopi*³. Daar vinden wij inderdaad in hoofdstuk 46 melding gemaakt van Bruno's vertrouweling en latere opvolger Folcmar (965-

1. Zie o.a. *Gallia Christiana*, XIII, col. 900.

2. PERTZ, *M.G.H. SS.* IV, 350, noot 21; *PL* CXXXVII, 265-266.

3. RUOTGER, *Vita Brunonis*, *M.G.H. SS.* IV, 254-275; *PL* CXXXIV, 641-678, cap. 46: *Ante omnes... Folcmarus...hujus*

sanctae ecclesie protus et iconomus, quo nomine eum ipse pater, ut puta vicarium suum et sibi in omni negotio conjunctissimum, honorare consuevit; cap. 49: *palam domino Popone, proto et iconomo ecclesiae nostrae,*

969) en in hoofdstuk 49, dat Bruno's testament bevat, komen dezelfde termen voor, welke duidelijk dezelfde persoon aangeven, die nu ineens Popo genoemd wordt. Taalkundig zal er misschien wel stamverwantschap aan te wijzen zijn.

Wat de stad Deventer betreft, zij opgemerkt, dat de bisschoppen Adelbold I (866-899) en Sint Radboud (900-917) de zetel naar Deventer verplaatsten, zoals Hunger († 866) haar tijdelijk naar Sint Odiliënberg verplaatst had. Bisschop Balderic (918-977) keerde weer naar Utrecht terug¹. Dat in die dagen Deventer nog naast Utrecht genoemd wordt, behoeft dus geen verwondering te wekken. Bisschop Radboud was er begraven en Deventer is steeds een niet onbelangrijk centrum geweest in het Utrechtse diocees. Bovendien vinden wij een analoog geval in het bisdom Luik, welks bisschoppen zich nog in de elfde eeuw afwisselend bisschop van Luik, van Tongeren en zelfs van Maastricht noemen.

Folcmar-Popo dan was bisschop van Utrecht van 977 tot 990². Volgens Pertz was het bewuste Kerstfeest dat van 978³. Het tweede stuk van de *Vita Johannis Gorziensis abbat* dateert dan van tussen 878 en 984. Deze nauwkeurige tijdsbepaling geeft aanstondswat meer steun voor de datering van de dood van abt Jan en voor zijn opvolger abt Odilbert.

Naast deze primaire bron bezitten wij er nog een tweede, niet onbelangrijke, in het cartularium van Gorze. Ook hieruit kunnen wij enkele gegevens halen, die ons kunnen helpen⁴.

1. Dr Jan ROMEÏN, *Geschiedenis van de Noord-Nederlandsche geschiedschrijving in de Middeleeuwen*, Haarlem 1932, pag. 4.

2. PIUS GAMS, O.S.B., *Series episcoporum ecclesiae catholicae*, Ratisbonae 1873, pag. 225.

3. PERTZ in de inleiding op de *Vita Johannis*, M.G.H. SS. IV, 336; PL CXXXVII, 241.

4. A. D'HERBOMEZ, *Cartulaire de l'abbaye de Gorze*,

manuscrit 826 de la bibliothèque de Metz, Paris 1898-1901; geciteerd als A. D'HERBOMEZ, *Cartulaire*, en dan het nummer van de charter. Deze uitgave mag slechts met omzichtigheid gebruikt worden; wij verwijzen er naar, omdat zij de enige uitgave is en omdat de enkele acten, die wij voor onze studie benutten, ook reeds voordien door Mabillon en Sackur benut zijn, rechtstreeks uit het origineel.

Wij vernemen dan uit de *Vita Johannis*, dat het klooster van Gorze in deerlijk verval is geraakt, doch dat door de zorgen van bisschop Adalbero van Metz het ware monastieke leven er weer hersteld is in 933; volgens de acte van het cartularium geschiedde dit op 16 December¹. Met eenparigheid van stemmen koos men toen Einold of Agenald tot eerste abt en door de zelfde *Vita* weten wij, dat hij nog aan het hoofd van de communitelt stond, toen zijn kellenaar, dat is de latere abt Jan, als gezant van koning Otto I naar Cordoba trok, hetgeen volgens gezaghebbende auteurs, plaats had in 953².

Er zijn nog enkele teksten, waarin Einold vermeld wordt, doch deze leveren voor ons geen direct nieuws; wel bevestigen zij hetgeen wij reeds weten uit de *Vita Johannis*³. Wanneer Einold gestorven is, weten wij niet met zekerheid. In elk geval niet in 959, zoals Sackur meende, want in het Cartularium wordt hij nog vermeld in 960 en 967⁴. Hij zal echter in of kort na 967 gestorven zijn.

Als directe opvolger wordt altijd aangegeven Jan van Vandières, maar misschien is het dienstig er op te wijzen, dat er over geen enkele periode van Jans leven zo weinig gegevens zijn als over zijn abbatiaat. Het beloofde deel daarover is waarschijnlijk nooit geschreven⁵. Laten wij daar-

1. *Vita*, cap. 43 en 44; A. D'HERBOMEZ, *Cartulaire*, 92; cfr. Ernest SACKUR, *Die Cluniacenser I*, Halle 1892, pag. 153.

2. *Vita*, cap. 117; zie FLICHE et MARTIN, *Histoire de l'Église*, t. VII (1940), pag. 421.

3. *Historia Translationis S. Glodesindis*, cap. 45 en 46, PL CXXXVII, 238-239, en FLODOARD, *Historia Ecclesiae Remensis*, IV, cap. 34, PL CXXXV, 303-304.

4. A. D'HERBOMEZ, *Cartu-*

laire 109 en 110, bij nr. 95 tekent de uitgever aan: « (Einold) semble avoir été abbé de 933 à 967 » cfr. SACKUR, *Die Cluniacenser I*, pag. 155.

5. In zijn *Commentarius praeuius*, nr. 17, *Acta SS.* Febr. III, p. 689, heeft Bollandus er op gewezen, dat we zonder de proloog niet eens geweten zouden hebben, dat deze Jan abt is geweest. Het Cartularium, dat hem blijkbaar onbekend was, geeft drie acten op naam van Jan als abt, twee uit 973 en een van

om de veiligste weg kiezen en ons niet wagen aan het vaststellen van een datum van ambtsaanvaarding.

Wel kunnen wij met vrij grote zekerheid Jans sterfjaar vaststellen, alleen al wegens het uitdrukkelijk getuige van de alleszins betrouwbare biograaf, die in de proloog zegt, dat de dood van Jan viel juist in het veertigste jaar van zijn monastiek leven. Daar Jan en zijn gezellen begonnen waren in December 933, komen wij dus op 973/4 ¹. Bovendien zegt de biograaf, dat hij lang geaarzeld heeft alvorens met de *Vita* te beginnen en dat hij, eenmaal begonnen, slechts langzaam opschoot; in 978 was, zoals wij zagen, reeds een groot deel af; er zal dus al aardig wat tijd verlopen zijn sinds de dood van abt Jan. Stellen wij dus de dood van Jan op 974, dan hebben wij ook minder moeite met een tekst over zijn opvolger Odelbert of Odilbert.

De eerste tekst, waarin Odelbert genoemd wordt, is weer de *Vita Johannis*. Uit Verdun kwam naar het klooster een venerabele grijsaard Isaac samen met een jonge knaap, van wie men toen reeds grote verwachtingen koesterde en die op het moment, dat de biograaf dat schreef, abt van Gorze was ². Daar dit hoofdstuk in het tweede deel van de *Vita*

onzekere datum, A. D'HERBOMEZ, *Cartulaire*, 111, 112 en 113.

1. Het *Martyrologium* geeft als sterfdag 27 Februari. Volgens de *Vita* werd Jan ziek op de eerste dag van de Vasten en stierf na zes dagen. Met deze gegevens komt men eveneens op 974, zoals ook A. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum* I (Metten 1934), pag. 261, erkent; het lijkt ons derhalve, dat laatstgenoemde daarover nodeloos moeilijkheden maakt. Hij verwerpt 27 Februari om er 7 Maart voor in de plaats te stellen, zich nogal apodictisch beroepend op het *Obituarium*

van Saint-Mansuy in de Vo-gezen, zonder nochtans iets te bewijzen. Dit *Obituarium* is gepubliceerd door Pierre MAROT in de *Revue Mabillon*, t. XVIII (1928), pag. 24-38; 96-109; 276-283; en t. XIX (1929), pag. 47-56. Wij zouden echter te ver van ons onderwerp afdwalen, als wij Zimmermann in den brede zouden willen volgen en weerleggen. Wij hopen nog op deze kwestie speciaal terug te komen.

2. *Vita*, cap. 71: *Cum alio bonae spei, tunc juniore, nunc Domino auspicabiliter provehente ejusdem sancti collegii patre, domno Odolberto.*

staat, is het dus geschreven tussen 978 en 984. In die tijd was dus Odelbert abt van Gorze.

Een tweede datum geeft ons Sigebert van Gembloers in zijn *Vita Deoderici*, het leven van Thierry I van Metz, 964-984. Sigebert vertelt ons daarin van Thierry's belangstelling voor het monastieke leven, welke zich onder meer uitte in de bouw van het klooster en de kerk van Sint Vincent van Metz. Daar Thierry echter een van de voornaamste steunpilaren van Otto de Grote was in die dagen, namen de staatsaangelegenheden hem zo in beslag, dat hij de praktische uitvoering der stichting overliet aan zijn vriend, abt Odelbert van Gorze, terwijl hij zelf, bij gelegenheid van een reis naar Rome, van de paus een bulle van immuniteit verwierf. Volgens Sigebert had hij deze bulle reeds in het jaar 970 verkregen van paus Joannes¹. Dit zou dan paus Joannes XIII moeten zijn, die regeerde van 965 tot 972. Dit is dan nog een reden te meer de dood van abt Jan niet te laat te stellen. Jan zou toch zeker wel genoemd zijn, als hij nog in leven geweest was.

Ook weten wij, dat Odelbert uiterlijk in 984 gestorven is, want van zijn opvolger Immo wordt gezegd, dat deze reeds aan het hoofd der abdij stond, toen Adalbero II van Metz bisschop werd, dus in October 984².

1. SIGEBERT, *Vita Deoderici*, M.G.H. SS. IV, p. 464-483; PL CLX, 697-726: cap. 13 en 14; zie ook SACKUR, *Die Cluniacenser* I, 122-123. De bulle geeft aan de paus eveneens de naam Joannes.

2. *Hic certe domnus et multum venerabilis Immo, post decessum patris Odelberti a domno Theoderico, sacro pontifice, Gurgitensibus (= Gortziensibus) pastor et abbas constitutus ex omnibus primoribus domus S. Stephani* (dat is de cathedraal van Metz) *abbatibus et abbatissis quos domnus Adalbero praeesse invenit, so-*

lus hunc eundem sanctum antistitem supervixit et interim — quo multum gaudemus —, supervivit. Vita Adalberonis, cap. 26, M.G.H. SS. IV 668; PL CXXXIX, 1568. Adalbero II was bisschop van 16 Oct. 984 tot 14 Dec. 1005, P. GAMS, *Series episcoporum*, 292. Volgens Kassius HALLINGER, *Gorze-Kluny (Studia Anselmiana XXII-XXIII)*, Romae 1950, I, pag. 508, zou Odelbert abt geweest zijn van 973 tot 977 en zou hij in 982 gestorven zijn; hij geeft hiervoor echter geen redenen op.

In het meergemelde Cartularium komt Odelbert tweemaal als abt voor, beide malen in 977 ¹.

Resumerend zien wij dus, dat er na de hervorming van Gorze in 933 achtereenvolgens abt geweest zijn : Einold van 933 tot ongeveer 967 ; daarna Jan, die stierf in 974 en na hem Odelbert, van 974 tot uiterlijk 984.

* *
* *

Ongeveer een eeuw na de boven besproken periode, leefde in de abdij Gembloers de monnik Sigebert, die in de tweede helft van de elfde eeuw een grote naam verwierf ². Reeds op jeugdige leeftijd deed hij in Gembloers zijn intrede en spoedig daarop is hij door zijn abt naar de abdij van S. Vincent van Metz gestuurd, waar hij meer dan twintig jaar het ambt van scholaster uitoefende. Sigebert bevond zich daar in een milieu, dat voor de studie zeer gunstig was en hij heeft dan ook rijkelijk daarvan geprofiteerd. Zijn tijdgenoten prijzen hem algemeen en ook nu nog worden zijn werken gewaardeerd, hoewel er zijn die menen, dat zijn hagio- en biografische werken minder waarde hebben dan de andere ³. Ook Balau aanvaardt de *veracitas* van Sigebert, maar bij de bespreking van de bron, waar het hier voor ons juist op aankomt, namelijk de *Vita Wigberti*, neemt hij dat weer min of meer terug : « Que pouvait-il (Sigebert) connaître de Saint Guibert, sinon qu'il avait fondé Gembloux et s'était retiré à Gorze? » ⁴. Nu is het waar, dat Sigebert een hele eeuw na de gebeurtenissen schreef en bovendien bevindt er zich in de *Vita Wigberti* een krasse fout, die Pertz wellicht over het hoofd gezien heeft, doch waarop Mabillon reeds gewezen had en die wij hier reeds als een voorbeeld willen

1. A. D'HERBOMEZ, *Cartulaire*, 114 en 115.

2. Zie voor hem en zijn werk Sylvain BALAU, *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au Moyen Age*, Bruxelles, 1902-1903, pag.

Sacris Erudiri. — 16.

226. Verder geciteerd als BALAU, *Sources*.

3. Zo Konrad HOFMANN in *Lexikon für Theologie und Kirche*, IX, 545.

4. BALAU, *Sources*, pag. 297.

aanhalen. In het twaalfde hoofdstuk namelijk verhaalt Sige-
bert hoe Gembloers een pauselijke bevestiging kreeg en hij
zegt, dat dit geschiedde in 953. Doch deze bulle werd gegeven
door paus Benedictus VII in het negende jaar van zijn pon-
tificaat, in het zestiende jaar van de kroning van keizer Otto.
Nu zou dit laatste kunnen slaan op Otto de Grote, die in 936
aan het bewind kwam (doch eerst in 962 keizer werd), maar
Benedictus VII regeerde van 974 tot 983. Het negende jaar
van diens pontificaat is dus 982/3. Nu is dat juist het zes-
tiende regeringsjaar van Otto II, die op Kerstmis 967 tot
mederegent gekroond is en zo komen wij op 983 in plaats
van 953. Sigebert is dus inderdaad niet altijd precies in
zijn tijdsopgaven ¹.

Nu verhaalt Sigebert van de H. Wigbert, dat deze te
Gorze stierf, maar omdat hij toch gaarne te Gembloers, zijn
stichting, begraven wilde worden, ontbood hij bij zich « de
abt van Gorze die Oilbald heette », om hem dit te vragen.
Deze gaf slechts node toe en Wigbert stierf daarna de X Ka-
lenden van Juni van het jaar 962 ².

Maar zoals wij hogerop gezien hebben, was in het jaar
962 het bestuur over Gorze nog in handen van de eerste abt
Einold. Moeten wij nu daarnaast nog een tweede aannemen?
Bollandus, misleid door deze tekst van Sigebert, opperde, niet
zonder aarzeling, dat zowel Einold als Jan reeds vóór 962
gestorven waren, en toen reeds Oilbald abt van Gorze was.
Mabillon heeft dit verworpen met de opmerking, dat Sige-
bert zich vergist moet hebben en veeleer Einold of Jan als

1. Zie Ch. Gust. ROLAND, *Re-
cueil des Chartes de l'abbaye
de Gembloux*, Gembloux 1921,
pag. vi (^a 1935). In zijn uit-
gave van de *Gesta Abbatum
Gemblacensium*, M.G.H. SS.
VIII, 523-557; PL CLX, 592-
658, waar deze acte in extenso
wordt weergegeven, heeft Pertz
er in margine het jaartal 983
bijgevoegd. Zie ook PL.

CXXXVII, 345, waar men de
acte vindt tussen die van paus
Benedictus VII op het jaar
983 (ed. Mabillon). Voor de
chronologie van Sigebert zie
voorts o.a. BALAU, *Sources*,
282 n. 26.

2. *Vita Wigberti*, cap. 17:
*accersito ad se abbate suo cui
nomen erat Oilbaldus.*

abt had moeten vermelden, en de opvolgers van Bollandus hebben diens uitspraak in dien zin verbeterd ¹.

Daarmee is de kwestie echter niet opgelost en wij zullen de ontknoping elders moeten zoeken. Kanunnik Roland heeft reeds dertig jaar geleden aangetoond, dat Mabillon gelijk had met te beweren, dat de traditie welke de stichting van Gembloers in 922 stelt, niet houdbaar is en dat deze stichting veeleer rond 940 gesteld moet worden. Immers de Gorzer hervorming begon eerst in 933. Gembloers kan dus niet vóór die tijd naar het model van Gorze zijn ingericht en uit de teksten krijgt men toch wel de indruk dat het meteen bij de stichting geschied is. Bovendien zegt Sigebert in zijn *Vita*, cap. 2, dat Wigbert ook nog onder koning Otto gediend heeft, dat is dus na 936, jaar waarin Otto I zijn vader Hendrik de Vogelaar opgevolgd is ².

Wij zouden daar nog een argument bij willen voegen, eveneens uit de *Vita Wigberti*. In de hoofdstukken 11 en 12 wordt verteld, dat men Wigbert bij koning Otto verdacht heeft willen maken. Otto liet toen de zaak onderzoeken en bevond, dat alles volkomen in orde was met de stichting. De valsheid der beschuldiging erkennend, verleende hij zijn goedkeuring aan het begonnen werk in een acte van 29 September 946 ³. Als dit jaartal juist is, zou men kunnen opmerken, dat het toch niet erg waarschijnlijk is, dat men bijna een kwart eeuw gewacht heeft alvorens de intrigues tegen de

1. *Acta SS. Boll.* Feb. III, pag. 689, n. 15; MABILLON, *Acta SS. O.S.B.* V, 1, pag. 303; *Acta SS. Boll.*, Maii VII, app. pag. 828-829. Naast de naam Oilbald komt ook de naam Gibold voor, doch dit is een verschrijving of drukfout van dezelfde naam, zoals Bollandus en Mabillon reeds hebben opgemerkt *l.l. cc.*

2. Charles Gustave ROLAND, *Fragment d'une œuvre inédite de Sigebert de Gembloux* in

Bulletin de la Commission Royale d'histoire, t. LXXXVI (1922), pag. 217-228. Een samenvatting en bespreking ervan vindt men in *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne latine* (Suppl. à la *Revue Bénédict.*), t. I, n. 397.

3. Zie het in de vorige noot aangehaalde artikel van Roland, en van dezelfde *Recueil des chartes de l'abbaye de Gembloux*, p. 1 etc.

stichting te beginnen. Uit de tekst van Sigebert zou men opmaken, dat het in het begin heeft plaats gehad.

Hoe is men dan aan het jaar 922 gekomen? Door een eenvoudig rekensommetje. Sigebert vertelt ons immers, dat Wigbert in 962 stierf. Nu hebben wij nog een ander geschrift over Wigbert, de *Historia elevationis S. Wigberti*, en daarin lezen wij terstond na de inleiding: « *Igitur sanctus Wigbertus 40 fere annorum spatio in bonorum operum consummatus apud Gorziam suae conversionis coenobium vita functus etc.* »¹. Stierf dus Wigbert in 962, dan begon hij zijn monastieke carrière, teruggerekend vanaf 962, in 922.

Maar dit gegeven van veertig jaren kan ons van pas komen. Wij zeiden, dat Gembloers eerst rond 940 gesticht kan zijn. Als nu Wigbert gestorven is na veertig jaren monnik geweest te zijn, dan kunnen wij het jaar 962 niet meer als het jaar van zijn dood handhaven.

Laat ons nu de persoon van de door Sigebert genoemde abt eens wat nader bestuderen. Wij weten uit menig geval, dat de namen van plaatsen en personen vaak aan allerlei variaties onderhevig zijn in die tijden; zo vinden wij naast de naam Einold ook de vormen Einald, Agenald en Agenold. Wanneer wij nu weer het Cartularium van Gorze ter hand nemen, dan vinden wij daar een sterk voorbeeld van een dergelijke verwisseling in charter 113. Het betreft hier een verhandeling tussen abt Einold, die hier Agenoldus genoemd wordt en een zekere Hamedeus. De aanhef luidt: « *Amabili in Christo Aginaldo, abbati, et preposito ejus Odolberto,* » etc. En bij de ondertekenaars staat ineens: *Signum domni abbatis Aginaldi; † Odolboldi prepositi*. Er is geen twijfel aan, Odolbert is dezelfde als Odolbold. In het nu vermetel te beweren, dat wij hier met dezelfde persoon te doen hebben als in de *Vita Johannis Gorziensis* en de *Vita Wigberti*,

1. *M.G.H.*, SS. VIII, 516; *PL* CLX, 667; de schrijver hiervan is onbekend; volgens BALAU, *Sources*, 229, is het geschreven enkele jaren na de verheffing van 1110. Daar

Sigebert stierf in 1112 kan men betwijfelen of hij er de schrijver van is, hoewel men kan aannemen, dat het uit hetzelfde milieu komt en gebaseerd is op de *Vita Wigberti*.

met andere woorden, dat deze Odolbert-Odolbold, die hier prior genoemd wordt, dezelfde is als de latere abt Odolbert of Odelbert, de opvolger van Jan van Vandières, en ook dezelfde als de abt Oilbald, waar Sigebert van spreekt in zijn *Vita Wigberti*? Van abt Odelbert wordt immers gezegd dat hij bij zijn intrede een veelbelovend jongmens was¹. Het is dus best mogelijk, dat hij nog bij het leven van Einold reeds prior was. En wat Sigeberts spelling betreft, deze schreef een eeuw na de feiten en het is dus, zeker in die tijden, begrijpelijk, dat hij de naam niet zuiver weergaf. Bovendien kan hij in de war geweest zijn door het feit, dat Wigbert een broer had, die Oilbald heette². Het voor-naamste hield hij echter vast, namelijk de naam en de persoon van de abt onder wiens bestuur Wigbert te Gorze stierf.

Hieruit zouden wij dan moeten besluiten, dat Wigbert, stierf, niet in 962, maar ongeveer twintig jaar later, rond 980, of althans tussen de jaren 974 en 984, de jaren dus waarin Odelbert abt van Gorze was.

Als wij dit aannemen, zullen wij op een harmonieuze wijze kunnen combineren alle gegevens, die ons ter beschikking staan, te weten, dat Gembloers gesticht werd naar Gorzer voorbeeld, dus enkele tijd na de hervorming van deze abdij in 933, en tijdens de regering van Otto I, laten wij zeggen rond het jaar 940; dat Wigbert na veertig jaren monastiek leven te Gorze stierf en dat dit plaats greep tijdens het abbatiaat van abt Oilbald of Odelbert, dus rond het jaar 980, hetgeen dan zeer wel blijkt te passen in het kader van de abtencataloog van Gorze in de tiende eeuw.

1. *Vita Johannis*, cap. 71, in de acte van Otto I uit 946, supra noot 2 op pag. 239. geciteerd in noot 3 op pag. 243.

2. *Vita Wigberti*, cap. 1, en

SUMMARIUM

Sigebertus Gemblacensis auctor est Wigbertum Gemblacensem fundatorem obiisse anno 962, Oilbaldo Gorziensi abbate. Sed anno 962

Gorziae adhuc praefuit Einoldus abbas, usque ad annum fere 967; dein Ioannes usque ad annum 974 et tantum post hunc Oilbaldus sive Odelbertus ab anno 974 ad 984. — Praeterea Wigbertus factus est monachus Ottone Magno regnante, abbatia Gorziensi iam restaurata, ergo circiter annum 940. Et quia vita functus est Wigebertus, ut ait anonymus, 40 fere annorum spatio in bonorum operum consummatus, videtur annus obitus eius differendus esse circiter viginti annos, nempe inter annos 974 et 984, quando abbatiam Gorziensem regebat Oilbaldus sive Odelbertus abbas.

Un Office monastique pour le 2 novembre dans le Nord de la France au XI^e siècle

PAR

Dom A. WILMART †

ET

Dom L. BROU

(Quarr Abbey)

Dom Wilmart avait laissé à Farnborough l'édition préparée d'un ancien Office monastique pour le 2 novembre, au sujet duquel je l'avais interrogé dès 1939, songeant moi-même à le publier. Il me répondit alors qu'il m'eût volontiers abandonné ses notes, si son travail n'avait pas été presque entièrement achevé. Pendant la dernière guerre, le dossier me fut communiqué avec autorisation d'en tirer le meilleur parti possible, et la chose eût été faite plus tôt si je n'avais eu à achever l'édition de ses *Psalter Collects*. Je livre aujourd'hui au public tout ce qui était prêt de son travail, savoir le texte même de cet Office du 2 novembre, qu'il accompagne de notes sommaires en latin, plus les 20 premières lignes, qu'il rédigea lui-même, de l'Introduction. Je complète celle-ci de mon mieux. Et, comme j'ai trouvé un manuscrit qu'il ne connaissait pas, je le verse au dossier, ainsi qu'une série de *Notes additionnelles*, fruit de mes recherches personnelles.

L. B.

INTRODUCTION

« L'office de tous les défunts qui est publié ci-dessous présente sans doute des beautés auxquelles un cœur chrétien ne saurait rester insensible. Aux yeux de l'historien de la liturgie il possède un mérite particulier, qui est double aussi bien : il appartient au siècle même qui a vu l'institution de la solennité du 2 novembre ; et il est jusqu'à présent seul de son espèce¹, ayant été composé tout exprès en vue de la grande commémoration, et de manière à cadrer exactement avec la liturgie monastique. Aux surplus, conservé en deux rédactions² dont les différences sont instructives, il est complet : il comprend toute la série des Heures et s'achève par les prières de la messe ; des rubriques assez précises en détaillent l'exécution ; il fournit même la notation neumatique des pièces destinées à être chantées, et nos musicologues nous diront quelque jour si ces mélodies du XI^e siècle ne seraient pas dignes d'être encore employées. Je m'en suis tenu, et pour cause, à l'édition des textes, déjà suffisamment compliquée. Dans ces pages préliminaires, je dois insister un peu sur l'originalité du nouvel office, puis faire connaître les manuscrits et expliquer la technique de l'édition »³.

*
* *

L'originalité de ce nouvel office consiste tout d'abord en ce qu'il est de provenance monastique et conçu pour être exécuté conformément au *cursus* des moines. Jusqu'alors en effet, et jusqu'à la récente publication de l'office de Fleury⁴, on ne connaissait dans tout le moyen âge latin — si l'on excepte Milan et l'Espagne — qu'une seule espèce d'of-

1. Depuis lors, un office de ce genre a été publié par Dom R.-J. HESBERT, *L'Office de la Commémoration des Défunts à Saint-Benoît-sur-Loire au XIII^e siècle*, dans *Miscellanea Liturgica in honorem L. Cuniberti Mohlberg*, Vol. II, 1949, pp. 392-421, 2. Il faut maintenant ajouter un troisième témoin, malheureusement fragmentaire, dont je donne le texte plus loin, *Paris, B. N., lat. 2717, f. 128^v*. 3. Ici s'est arrêté Dom Wilmart dans son Introduction, 4. Voir note 1.

fice des morts, celui-là même du Bréviaire Romain, à IX leçons par conséquent. Chose curieuse, les moines, qui avaient une liturgie de l'office tout à fait propre, ne paraissent pas avoir songé à constituer un *Officium Defunctorum* selon leur rit spécial, mais se sont contentés du cadre et du contenu de l'office séculier, l'office romain des défunts.

Une autre originalité de cet office est de contenir un grand nombre de pièces inédites, dont quelques-unes peuvent paraître assez inattendues dans un office pour les défunts : longue série de *collectes* qu'on ne trouve que là, *hymnes* pour les différentes Heures (on sait que les Hymnes n'ont jamais été reçues dans l'office romain des défunts), longues lectures scripturaires choisies pour la circonstance, une série de douze répons spéciaux, un cérémonial très particulier comportant, entre autres, une procession nocturne, à la lueur des cierges, au chant d'une *litanie sui generis*, et une procession diurne au cimetière, suivie d'une autre litanie mortuaire, le tout se clôturant par une messe pour les défunts, différente sur plus d'un point de celle qui est en usage aujourd'hui.

Cet office si curieux, d'où vient-il ? Dans quel monastère a-t-il été élaboré, et à quelle époque ? La réponse à ces questions sera plus facile à esquisser après qu'on aura décrit les manuscrits qui nous font connaître cette composition, et qu'on aura reproduit le texte même de cet office.

*
* *

Les manuscrits. — Dom Wilmart disposait seulement de deux manuscrits : le codex *Bruxelles, Bibliothèque Royale*, 8223, f. 128-137^v (Sigle B), dont il s'était procuré les photographies, et le codex *Cambrai, Bibliothèque Municipale*, 75 (76), f. 128-134^v (Sigle C), dont il se fit envoyer une complète transcription qu'il collationna sur place dans la suite, pensons-nous. J'ajouterai en note au moment voulu un fragment d'un troisième manuscrit, le codex *Paris, Bibliothèque Nationale*, lat. 2717, f. 128^v (Sigle P).

A) Le manuscrit 8223 de Bruxelles est décrit par J. Van den Gheyn, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique*, t. V, 1905, p. 169-171, et par les Bollandistes,

dans leur *Catalogus Codicum Hagiographicorum Bibliothecae Regiae Bruxellensis*, Pars I, t. II, 1889, p. 198-201. C'est un recueil principalement hagiographique, de 142 folios (143, si l'on compte un 35 bis), contenant des Passions d'Apôtres et de Martyrs, ainsi que des Vies de Saints et quelques sermons¹. Après le *Sermo S. Athanasii* (f. 125^v-127^v) se trouve notre Office monastique pour le 2 novembre (f. 128-137^v), suivi d'un dernier morceau, la *Passio S. Marcelli papae* (f. 137^v-142^v). Le manuscrit est du XI^e siècle, mais de plusieurs mains.

Si l'*ex-libris* que l'on signale dans la marge inférieure du f. 140^v : *Liber Sci Gislani*, est bien contemporain, le manuscrit aurait donc appartenu dès le principe à l'abbaye Saint-Ghislain, située dans le Hainaut, près de Mons, dans l'ancien diocèse de Cambrai. Mais M. Masai, de la Bibliothèque Royale de Belgique, qui a bien voulu examiner le manuscrit pour moi, m'avertit que le feuillet sur lequel on trouve cet *ex-libris* fait partie d'une *addition* ; le texte primitif, qui paraît bien remonter au XI^e siècle, comme l'affirme Van den Gheyn, se terminait au folio 122, c'est-à-dire sur le troisième folio du dernier quaternion (f. 120-127) ; à partir du f. 122, il existait donc une réserve de pages blanches qui fut mise à profit par deux scribes qui copièrent, l'un la *Passio S. Blasii* (f. 122-125^v), l'autre le *Sermo S. Athanasii episcopi de novis et modernis imaginibus domini nostri J. C.* (f. 125^v-127^v). A cet endroit finissait le dernier quaternion du manuscrit primitif ; on voulut y ajouter notre Office monastique pour le 2 novembre, ce qui nécessita l'adjonction de deux nouveaux cahiers (f. 128-135, et 136, ss.) écrits par une nouvelle main, et comme il restait encore des pages blanches après 137^v, on en profita pour y transcrire (nouvelle main encore) la *Passio S. Marcelli papae* (f. 137^v-142^v : il y a un talon entre 141 et 142). Nous n'avons pu trouver aucun bréviaire de Saint-Ghislain contenant la liste des répons mortuaires de cette abbaye, et n'avons donc pu acquérir la certitude que

1. Nous suivons la foliotation adoptée par les Bollandistes, qui est celle du manuscrit lui-même ; celle de v. d. Gheyn est en avance de 2 ou 3 chiffres, ayant compté les feuilles de garde,

la comparaison des listes de répons eût pu procurer. Cependant, l'office du 2 novembre du codex 8223 étant solidaire des feuillets portant l'ex-libris de Saint-Ghislain, et, d'autre part, ledit codex étant d'une qualité plutôt médiocre, il y a lieu de penser que cet office *peut* être une production locale. C'est avec cette nuance que nous appellerons notre manuscrit l'Ordo de Saint-Ghislain, ou mieux l'Ordo du manuscrit de Bruxelles.

B) Le manuscrit 75 de Cambrai est décrit sommairement par A. Molinier, dans le *Catalogue Général des Manuscrits des Bibliothèques Publiques de France*, série in-8°, t. 17, p. 19. Ayant pu examiner à loisir le manuscrit en 1939, grâce à la bienveillance du Bibliothécaire de Cambrai et du Service international de prêt des manuscrits, je puis en donner une description un peu plus complète.

Le manuscrit 75 de Cambrai se compose de quatre éléments : un Calendrier (f. 1-6^v), un Tropaire (f. 7-26^v), un Graduel (f. 27-127^v) et un Office pour le 2 novembre (f. 128-134^v). A noter la présence d'un folio numéroté 47bis, et d'un folio qui n'a pas reçu de numérotation entre 75 et 76, ce qui fait un total de 136 folios. Le nombre des cahiers s'élève à 18 ; ce sont tous des quaternions, sauf le 1^{er} (calendrier, 6 folios), le 4^e (fin du Tropaire, 4 fol.) et le 18^e et dernier, qui a perdu son dernier feuillet dont subsiste le talon. Le 5^e cahier (début du Graduel) était à l'origine un quaternion, mais son premier feuillet est réduit à un simple talon : il devait contenir au recto, probablement, un grand titre, et au verso une lettrine ou une miniature, et le tout aura tenté quelque amateur.

Les cahiers 2 à 17 (Tropaire et Graduel) sont de même format : 223×142 mm., mais le premier cahier (Calendrier) et le dernier (Office du 2 nov.) sont légèrement plus petits (213×136 mm.) ; on pourrait donc supposer que ces deux cahiers n'ont pas été conçus en vue de faire partie du manuscrit 75, ou qu'ils pourraient provenir d'un autre codex. En fait, cependant, ils ont dû faire toujours partie de ce même manuscrit, car les 18 cahiers qui le composent n'ont reçu qu'un seul et même système de grecquage en vue de la reliure : les trous par lesquels passent les fils de couture sont

disposés exactement aux mêmes endroits sur tous les cahiers, et il n'y a pas plusieurs systèmes de trous sur les cahiers 1 et 18.

Le manuscrit est de plusieurs mains, toutes contemporaines (x^e siècle), mais la notation neumatique, au témoignage de l'expert qu'est M. l'abbé Beyssac, est d'une seule main à travers tout le manuscrit, y compris le dernier cahier, celui qui contient notre office du 2 novembre. C'est la notation fine et claire du nord de la France, et M. Beyssac précise que c'est celle de l'abbaye Saint-Vaast¹.

Le *Calendrier* (f. 1-6^v) est nettement un calendrier de l'abbaye de Saint-Vaast : il donne (a) toutes les fêtes de saint Vaast, dont quelques-unes sont propres à l'abbaye :

- 6 fév. S. VEDASTI EPI (en rouge) et Amandi (en noir)
- 13 fév. Octava S. Vedasti
- 21 fév. Dedicatio S. VEDASTI (rouge)
- 15 juil. Relatio S. VEDASTI (rouge)
- 22 juil. ... Octava S. VEDASTI
- 1^{er} Oct. Remigii (noir), VEDASTI (rouge), Germ., Bau., Piat'. (noir)
- 8 Oct. Octava S. VEDASTI

Aucun autre saint n'a de fêtes aussi fréquentes dans ce calendrier et écrites en capitales². On y voit encore (b) les autres fêtes propres à l'abbaye Saint-Vaast :

- 27 fév. S. Rannulfi.
- 19 mai S. Hadulphi, ep.
- 19 août Dedicatio cripte
- 9 nov. S. Ragnulfi.

1. Comparer, par exemple, le ms. Arras 734 (686), qui est un *Liber miraculorum et Officii beati Vedasti*, du x^e s., provenant de l'abbaye Saint-Vaast et contenant un office noté de saint Vaast, en neumes du x^e s. : les ressemblances avec les neumes du codex *Cambrai* 75 sont remarquables.

2. On devine encore, au 2 janvier, bien qu'effacée, la men-

tion : *Dedicatio S. Mariae*, qui est celle de la Cathédrale d'Arras et qui était commémorée à l'abbaye à cette époque. Un manuscrit actuellement à Saint-Petersbourg (Q. I. 56), du ix^e-x^e s. et provenant probablement de l'abbaye Saint-Vaast, porte aussi cette mention : cf. L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 392 ss.

Le saint le plus récent, dont la mention ait été écrite sûrement de première main, paraît être S. Maieul (11 mai), mort en 994 et dont le culte a commencé aussitôt à Savigny et à Cluny ; en conséquence, le calendrier ne peut avoir été écrit avant 994.

Parmi les additions qui sont sûrement de seconde main, celle qu'on voit au 14 juin : ... *et Aniani conf.*, fournirait peut-être l'autre date nécessaire ; il s'agit sans doute de l'évêque d'Orléans, dont le calendrier Hiéronymien mentionne déjà une première translation au 14 juin, et qui fut l'objet d'une seconde translation en 1029 : si l'on était sûr que l'addition de notre calendrier au 14 juin a été occasionnée par cette translation de 1029, on aurait une date à laquelle le calendrier était déjà écrit. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce calendrier est de Saint-Vaast et qu'il a été écrit au *xⁱ* siècle.

Le *Tropaire* (f. 7^v-26^v) est aussi nettement un tropaire de l'abbaye Saint-Vaast, et son contenu ressemble beaucoup à celui du *Winchester Troper* (*Henry Bradshaw Society*, vol. 8, 1894), quoique moins fourni. Mais, sur les 22 jours de fête des tropes, on distingue les fêtes spéciales (et elles seules) « De Sancto Vedasto » (f. 11), et « De Sancto Benedicto » (pour le 11 juillet), lesquelles ne laissent aucun doute sur l'église pour laquelle ce Tropaire a été écrit, celle de l'abbaye Saint-Vaast, seul monastère bénédictin du nord de la France qui fût dédié à saint Vaast à cette époque. D'ailleurs, l'examen des pièces tropées pour la fête de saint Vaast donne la confirmation la plus entière : on y voit d'abord le trope *Christe tuere tuos*, qui est le trope de l'introït *Beatus quem elegisti*, introït propre à la messe de saint Vaast, puis le trope *Gloriosus est deus qui tanta premia beato Vedasto contulisti*, qui est le trope de l'offertoire *Posuisti* : or, l'introït *Beatus quem elegisti* et l'offertoire *Posuisti* sont ceux des livres de l'abbaye Saint-Vaast pour la fête du saint patron au 6 février, comme on pourra le voir dans l'Ordinaire (de 1308) de l'abbaye (qui sera publié ultérieurement dans la *Henry Bradshaw Society*). Autre preuve encore : au fol. 26^v, les tropes d'*Agnus Dei* sont ceux-là même, dans le même ordre et avec la même mélodie, que ceux du ms. Arras 437, f. 7^v, lequel est un Graduel du *xiii*^e siècle provenant de l'abbaye Saint-Vaast ;

ce sont également les mêmes tropes que ceux qu'on voit dans l'Ordinaire de 1308 aux fêtes de l'Épiphanie et de l'Ascension.

Le *Graduel* (f. 27-127^v) est également un Graduel de l'abbaye Saint-Vaast. Au fol. 47bis, verso, on trouve les chants de la messe du Patron de l'abbaye, saint Vaast (6 fév.). Une jolie lettrine orne le début de l'introït *Beatus quem elegisti*, qui est l'introït PROPRE de la messe de saint Vaast ; la communion *Omni habenti* de cette messe est également une pièce PROPRE de la messe de saint Vaast et particulière aux livres de l'abbaye atrébate.

Au fol. 115, après la messe de Quatre Couronnés (8 nov.), viennent les pièces de chant pour trois messes, mais dont on a oublié d'indiquer les destinataires : il est visible que la seconde de ces messes est celle de S Martin (11 nov.) dont le nom figure au premier *Alleluia*, *Beatus vir sanctus Martinus*, et que la troisième est celle de sainte Cécile (22 nov.), mais nous ne saurions jamais pour qui est la première messe, dont la seule pièce notée est l'*Alleluia*, très rare à cette époque, *Corona aurea super caput eius expressa signo sanctitatis glorie honoris*, si nous n'avions pas d'autres livres liturgiques de l'abbaye Saint-Vaast : mais, grâce au Graduel du XIII^e siècle (ms. Arras 437, f. 75^v) et à l'Ordinaire de 1308, nous voyons qu'il s'agit de l'*Alleluia* de la messe de saint Ragnulphe, martyr à Thélus, près d'Arras, et père d'un des premiers abbés de Saint-Vaast, Hainulphe ; or, cette fête de S. Ragnulphe (9 nov.) est une fête de l'abbaye Saint-Vaast.

L'*Office pour le 2 novembre* (f. 128-134^v) ne se laisse pas facilement localiser, à première vue du moins. De plus, l'écriture de ce dernier cahier n'est pas la même que celle des derniers cahiers du Graduel, ce qui porte à la prudence. Cependant, la notation neumatique est de la même main dans tout le manuscrit, ainsi qu'il a été dit, et ceci est suffisant en soi : la seule différence consiste en une légère réduction des neumes, nécessitée par le fait que le scribe a mis 24 lignes à la page, alors qu'il n'y en avait que 18 dans le corps du manuscrit. Il y a encore d'autres indices à faire valoir en faveur de l'unité de scriptorium :

a) la manière de chanter l'introït *Requiem* (f. 134) a les

mêmes particularités qu'aux autres introïts contenus dans la partie du Graduel, c'est-à-dire la clausule mélodique *finale* du verset est spéciale et les neumes en sont écrits *en marge*. De plus, l'introït *Requiem* est repris trois fois, comme les introïts des grandes fêtes dans le reste du manuscrit. (Voir aussi, dans la partie du Tropaire, les tropes d'introïts, qui renseignent sur la manière de chanter l'introït).

b) Il faut remarquer la manière de chanter, au deuxième graduel de la messe du 2 novembre (f. 134^v), le R. *De necessitatibus*, qui est pris à la messe du mercredi des Quatre Temps de carême, et dont le verset *Ad te domine* est suivi ici de : *Vide hum(ilitatem)*, ces derniers mots étant une reprise (réclame) du corps du répons, reprise rarissime, sinon unique, dans les Graduels manuscrits. Or, cette façon de donner une réclame au verset dudit répons nous a été conservée par un autre livre de Saint-Vaast, le codex *Arras* 437, qui est un Graduel du XIII^e siècle, f. 34^v, où l'on voit dans ce qu'il appelle le « tractus » *De necessitatibus*, après le verset *Ad te domine*, la réclame en question *Vide (humilitatem)*. Nous n'avons rencontré cette particularité, jusqu'ici, qu'à l'abbaye Saint-Vaast.

c) L'offertoire *Domine Ihesu Christe* de la même messe du 2 novembre (f. 134^v) est suivi de quatre versets, dont les trois derniers ont un texte assez spécial ; or, ces quatre versets sont repris, dans le même ordre et avec la même mélodie, par le même Graduel 437, f. 58^v, pour l'offertoire de la messe des morts ordinaire.

d) Enfin, la liste des répons de matines de notre office du 2 novembre, qu'on retrouve dans les livres de Saint-Vaast des XIII^e et XIV^e siècles (seuls conservés), nous oriente indubitablement vers l'abbaye Saint-Vaast comme église pour laquelle fut écrit, ou du moins adapté, l'office du 2 novembre. Et c'est ainsi qu'on est assuré que toutes les parties du manuscrit Cambrai 75 proviennent de l'abbaye Saint-Vaast d'Arras.

Sur le transfert du manuscrit à Cambrai, on ne peut faire que des conjectures. Ce qui est curieux, c'est que le codex ne porte aucun ex-libris contemporain. La mention moderne qu'on voit en haut du fol. 1 : « Graduale scriptum ad usum monast. S. Vedasti. Atreb. circa XI saeculum », sug-

gère que le manuscrit avait quitté l'abbaye Saint-Vaast avant le xvii^e siècle, époque à laquelle les manuscrits liturgiques de Saint-Vaast reçurent un ex-libris, généralement rédigé de la façon suivante : « Bibliotheca monasterii Sti Vedasti Attreb. », et accompagné d'une cote, la lettre Q. (pour les livres liturgiques en général), suivie d'un numéro d'ordre en chiffres arabes. Or, le manuscrit 75 de Cambrai ne porte pas ces indications : le chiffre 75 qu'on voit sur une étiquette, et le chiffre 76 placé sur une étiquette plus ancienne recouverte en partie par la précédente, sont les cotes successives de la Bibliothèque Municipale de Cambrai. Tout se présente comme si le manuscrit n'avait appartenu à aucun établissement religieux de Cambrai, comme s'il n'avait été adapté à l'usage d'aucun de ces établissements et était resté dans la bibliothèque personnelle de quelque prélat et en dehors du courant de la vie liturgique, une fois arrivé à Cambrai¹.

Il reste pourtant quelque chance de savoir dans quel établissement religieux, ou du moins dans quelle ville, le manuscrit a reçu sa dernière reliure, laquelle paraît être du xviii^e siècle et comporte quelques éléments particuliers : sur le dos, on voit l'empreinte d'un fer représentant une coupe (de fleurs, fruits?) autour de laquelle voltigent deux oiseaux ; la basane des plats est tout unie, mais sur l'épaisseur des plats courent deux minces filets dorés ; les feuilles de garde se composent d'une feuille coloriée (marbrée) qui n'a pas de filigrane, et de deux feuilles en papier blanc dont le filigrane est le suivant :

P FARGEAU²
LIMOSIN
FIN

réparti entre plusieurs lignes verticales (pontuseaux) espacées de 28 mm. ; l'examen des reliures du xviii^e siècle des

1. Cependant, le Catalogue dit GEAU, P. FARGEAUD se que le manuscrit vient du Chapitre de Cambrai. voient en des livres imprimés en 1754, 1756. Cf. HEAWOOD,

2. Il est possible qu'il manque une ou plusieurs lettres, le papier étant coupé juste en cet endroit. Les filigranes P. FAR- Watermarks (= LABARRE, Mon. Chartae Papyraceae I, Hilversum, 1950, n° 3325 s.).

manuscripts de Cambrai devrait mettre sur la bonne piste, pensons-nous.

Cela laisserait encore intacte la question de savoir à quelle époque le manuscrit a quitté l'abbaye Saint-Vaast ; si l'on était conduit à envisager une date aussi ancienne que possible, voici deux événements de la fin du XI^e siècle qui pourraient être pris en considération : en 1064 est fondée à Cambrai l'abbaye du Saint-Sépulchre, et le premier abbé, Gautier I (1064-1095) est pris parmi les moines de Saint-Vaast d'Arras¹ ; à cette même époque, l'évêque Gérard II de Cambrai (1076-1092) avait été moine de Saint-Vaast et *prepositus* à cette abbaye² ; on sait par ailleurs que l'évêché d'Arras fut uni à celui de Cambrai jusqu'en 1093 : nous n'avons pu savoir si Gautier I et Gérard II avaient été préchantres à Saint-Vaast, ce qui expliquerait mieux encore le transfert d'un manuscrit de chant ayant été à l'usage du préchantre de Saint-Vaast, le format rendant par ailleurs le livre fort maniable (223 × 142 mm.).

C) Le fragment de *Paris, B, N. lat. 2717, f. 128^v*. — Ce fragment, resté inconnu de Dom Wilmart, doit être maintenant examiné.

Le ms. lat. 2717 a été décrit sommairement dans le *Catalogus Manuscriptorum Bibliothecae Regiae, Parisiis*, 1744, t. III, p. 319 ; par L. Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits* t. I, 1868, p. 302 ; par les Bollandistes (pour la partie hagiographique seule) dans leur *Catalogus Codicum Hagiographicorum latinorum... in Bibliot. Nat. Paris.*, t. I, 1889, p. 172. Mais comme notre mince fragment n'a pas été jugé digne d'être signalé, je vais à la fois résumer les données des catalogues et fournir les précisions nécessaires.

On peut distinguer deux parties dans le recueil complexe qu'est le ms. 2717, la première allant du fol. 1 à 107^v ; la seconde, du fol. 108 à la fin, f. 140. La première partie, la plus ancienne, paraît avoir été écrite au IX^e-X^e siècle, et par plusieurs mains :

f. 1-37^v : S. Augustini questiones in Matthaeum (PL, 35, 1321, ss.).

1. Cf. *Gallia Christiana*, III, 2. *Ibid.*, p. 21 et 93. p. 119.

Sacris Erudiri. — 17.

- f. 38-77 : Acta Concilii Aquileiensis contre Arianos ;
 f. 77-107^v : S. Ambrosii Mediolanensis ep., liber de Fide ;

Sur la seconde moitié du fol. 107^v, une autre main plus récente (XI^e s. ?) a commencé un traité : « Cur infans cate-cuminus efficitur. Primo paganus caticuminus fit accedens ad baptismum... ». Le bas du folio a été coupé par le relieur, de même deux folios ont été coupés entre 107 et 108, avant que le manuscrit ne soit folioté.

La seconde partie du manuscrit, plus récente, a été écrite au XI^e siècle, et par plusieurs mains également ; elle se compose de textes hagiographiques, déjà publiés :

- f. 108-123 : Passio sanctorum Cyrici et Julittae ;
 f. 123-126^v : Translatio sancti Cyrici ;
 f. 126^v-138 : Passio sanctorum Nerei et Achillei mar-tyrum. (C'est au milieu de cette passion, f. 128^v, que se trouve le fragment dont il va être question).
 f. 138-140 : Passio sancti Pancratii.

Notre fragment occupant le fol. 128^v se trouve donc comme encasté dans les folios contenant la passion des SS. Nérée et Achille, voici comment : les folios 123-128 (et peut-être plusieurs autres jusqu'à 134) sont *palimpsestes*, le texte qu'ils contenaient à l'origine ayant été plus ou moins convenablement gratté pour recevoir le texte actuel ; mais le fol. 128^v n'a pas été gratté¹ et conserve aujourd'hui encore le texte qu'il portait à l'origine, c'est-à-dire cette portion de l'office du 2 novembre décrivant la procession avant la messe, au chant d'une litanie mortuaire, portion qui paraît être d'une main du XI^e siècle finissant. Cela permet de supposer que l'office entier du 2 novembre se trouvait copié originai-
 rement sur les feuillets palimpsestes².

Il reste à savoir d'où provient le manuscrit 2717. Avant

1. Probablement parce que voulu risquer d'agrandir en grat-
 l'opération de grattage du recto tant le verso.
 menaçait d'agrandir une déchir-
 rure du parchemin, déjà an-
 cienne et réparée tant bien que
 mal, mais qu'on n'aura pas
 2. Peut-être l'emploi de pro-
 cédés photographiques spéciaux
 permettrait-il de découvrir cer-
 tains mots du texte gratté.

de parvenir à la Bibliothèque Nationale, il avait fait partie de celle de Le Tellier, archevêque de Reims, lequel l'avait obtenu de l'abbaye Saint-Amand, dans le nord de la France. D'autres indications viennent s'ajouter pour faire de ce codex, et plus précisément de sa partie hagiographique, un livre de l'abbaye Saint-Amand et écrit pour elle : d'abord la Passion métrique de S. Cyr (f. 108-123), et surtout la *Translatio sancti Cyrici* (f. 123-126), translation qui se fit précisément de Nevers à Saint-Amand. Et comme la portion palimpseste commence avec la *Translatio s. Cyrici*, il y a tout lieu de croire que l'office du 2 novembre qu'elle contenait à l'origine provenait du monastère même pour lequel on écrivit la *Translatio s. Cyrici*, c'est-à-dire l'Abbaye Saint-Amand.

b) par ailleurs, une feuille de garde du début du manuscrit 2717 est faite d'un fragment d'un rouleau mortuaire de Foucard, abbé de Saint-Amand († 1076) : cf. L. Delisle *Rouleaux des morts du IX^e au XV^e siècle*, 1866, p. 136 s. Et si la reliure du manuscrit est royale, comme on peut le supposer, il est probable qu'elle a respecté la composition de l'ancien volume.

c) Enfin la notation neumatique de notre fragment 128^v est celle de Saint-Amand, et du XI^e siècle¹, m'assure M. l'abbé Beyssac dont on connaît la compétence en la matière, et à la bienveillance de qui je dois une bonne partie des précisions concernant le manuscrit 2717.

* * *

Il ne reste plus qu'à expliquer « la technique de l'édition », pour me servir de l'expression même de Dom Wilmart : je n'ai d'ailleurs qu'à recopier une note qu'il a lui-même consacrée à cet effet :

1. Le ms. de Bruxelles (sigle B) sert de texte ; celui de Cambrai (sigle C) est présenté dans l'apparatus de pleine page.

1. La même indication m'avait dée Gastoué qui m'avait signalé été fournie, en 1939, par M. Amé- l'existence de ce fragment.

2. L'ensemble de l'office est partagé en IX sections.

3. Tout ce qui n'appartient pas au texte même de l'office (rubriques liturgiques, titres) est en *italiques*. Aucune autre distinction.

4. Dans la distribution de chaque section, on a fait des groupements factices, pour la clarté : la partie du *Sacerdos* et la réponse du *Chorus* sont groupées dans le même alinéa. Une antienne est séparée par un tiret (—) du Psaume qui la suit, de même le corps d'un répons est séparé de son verset par un tiret.

5. Il n'est tenu aucun compte des neumes du manuscrit. En principe, tout est neumé, sauf les oraisons.

6. En principe, la ponctuation du ms. est gardée, en particulier dans le texte des leçons : une virgule pour le point médian (ou deux points) ; un point pour le point en haut, suivi de Majuscule. Pourtant la ponctuation est complétée ou modifiée, lorsqu'elle est manifestement fautive ou insuffisante.

7. Pas de ponctuation dans les textes neumés.

8. Les initiales A. R. V. Ps. sont les abréviations courantes de : *Antiphona*, *Responsorium*, *Versus*, *Psalmus*.

9. Le nom du Christ sera transcrit ainsi : *Ihesus Xristus*.

10. Les hymnes sont rétablies selon leur mètre.

*
* *

Voici maintenant le texte de cet office, tel qu'il a été disposé par Dom Wilmart pour l'édition ¹.

1. Dès 1918 ou 1919. Puisque ces éléments ne sont pas des Dom Wilmart a complètement interpolations ou des ajoutés au texte original, mais que leur achevé la préparation du *texte*, au texte original, mais que leur je laisse celui-ci tel qu'il l'a disposé. Mais, la découverte du fragment de Saint-Amand (P) certaines choses. Il ressort de là que si, un jour, je dois donner une nouvelle édition de cet office du 2 novembre, je devrai prendre C (et P) comme texte absents de B, et je montrerai de base. dans les *Notes additionnelles* que

[I]

*In die sollemnitatis omnium sanctorum, finita uespertinali sinaxi*¹, *imponet cantor antiphonam*: Gloria haec est omnibus sanctis eius².

Sacerdos. Gloriosus deus in sanctis suis. — *Chorus*. Mirabilis
5 in maiestate sua.

Oratio. Gratias tibi domine qui nos hodie omnium tribuisti celebrare sollemnia sanctorum, itemque te exorari iubes pro requie fidelium, licet imperfectorum, in fide tamen uera mortuorum. Sed quia non est virtutis humanae in discretionem horum facere
10 iudicium, tibi soli commendamus animas omnium in confessione catholica defunctorum. Per dominum nostrum ihesum Xristum filium tuum qui tecum uiuit et regnat in unitate spiritus sancti deus, et uenturus est iudicare uiuos et mortuos et saeculum per ignem³.

15 *Tunc iterum imponet cantor antiphonam*: Qui in cruce positus.

Sacerdos. Animae omnium fidelium defunctorum. — *Chorus*. Requiescant in pace.

Oratio. Domine ihesu Xriste fili dei uiui qui pro peccatoribus in cruce moriturus spiritum tuum patri commendasti in manus,
20 suscipe animas omnium fidelium defunctorum, quas in manus tuas commendamus; et quia, cum esses rex angelorum, factus es mediator dei et hominum peccatorum, per te unicum dilectionis suae filium eas in reconciliationem aeternam deo patri destinamus. Qui uiuis et regnas cum eodem in unitate spiritus sancti
25 deus, et uenturus es iudicare uiuos et mortuos et saeculum per ignem. R. Amen⁴.

Tunc imponet cantor antiphonam: Domine ihesu Xriste.

Sacerdos. Angelus archangelus michahel. — *Chorus*. Dei nuntius de animabus iustis.

30 *Oratio*⁵. Deus qui ut terribilis maiestate, ita dulcis es pietate,

1. *post sinaxi C prosequitur*: cem, et annuntiat Cantor tantum.
cum cruce turibulis et candelabris. Tunc cantor imponat ā.

2. *post eius C habet*: Sic processio ad sanctam mariam siue ad sanctum michahelem.

3. *post orationem C*: Dehinc
5. « *Oratio* » scripsi cum C, pro
« *Chorus* » B,

fiat processio ad sanctam cru-

Ihesu bone rex uniuersorum, pro multitudine pietatis tuae ad-
mitte preces pauperum tuorum. Et quia astamus tibi supplicare
pro ereptione omnium fidelium animarum, per suffragium sancti
Michahelis archangeli et exercitus tui caelestis, libera eas de
35 principibus tenebrarum. Qui uiuis et regnas cum deo patre in
unitate spiritus sancti deus, et uenturus es iudicare uiuos et mor-
tuos et saeculum per ignem amen. .

[II]

*Tunc uesperae incipiantur hoc modo a sacerdote stola induto*¹:
Animae omnium fidelium defunctorum. — *Chorus*. Requiescant
in pace.

Sacerdos. Subuenite sancti dei *totum cum uersu* Chorus ange-
5 lorum².

*Oratio*³. Tibi domine per interuentum sancti archangeli Micha-
helis et omnium caelestium uirtutum commendamus animas om-
nium fidelium defunctorum, ut defuncti saeculo tibi uiuant, et
quae per fragilitatem mundanae conuersationis peccata admise-
10 runt, tu uenia misericordissimae pietatis absterge. Per dominum
nostrum Ihesum Xristum filium tuum, qui tecum uiuit et regnat
in unitate spiritus sancti deus, et uenturus est iudicare uiuos et
mortuos et saeculum per ignem. *R. Amen*.

Cantor. A. Placebo domino in regione uiuorum. — *Ps*. Dilexi.
15 A. Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est. — *Ps*. Ad
dominum dum tribularer.

A. Dominus custodit te ab omni malo custodiat animam tuam
dominus. — *Ps*. Leuauit.

A. Si iniquitates obseruaueris domine domine quis sustine-
20 bit. — *Ps*. De profundis.

A. Opera manuum tuarum domine ne despicias. — *Ps*. Confi-
tebor tibi domine in toto corde meo quoniam⁴.

1. Ibi canantur uesperae hoc modo. Sacerdos stola amictus : 3. *Oratio suppleui ex C, qui sic habet tantum* : Tibi domine commendamus per interuentum sic C.

2. *Totum uersum ita refert C* : sancti Michahelis.
Chorus angelorum eas suscipiat 4. *Pro communibus quinque*
et in sinu abrahae eas colloquet. *antiphonis et quinque psalmis*

R. Ne tradas domine bestiis animas confitentium tibi Et animas pauperum tuorum ne obliuiscaris in finem. — V. Memorare
25 quae sit nostra substantia domine et quia non in uanum constituisti omnes filios hominum. — Et animas.

Ymnus¹. Deuotis te concentibus
rex regum Xriste poscimus
ut audias precamina,
30 quae damus et suspiria.

Pro cunctis nunc fidelibus
in fide morientibus
preces et uota fundimus,
miserere propitius.

35 Educ eos de tenebris
in paradisum luminis,
ut in perenni gloria,
tibi uiuant per saecula. Amen.

V. A porta inferi.

40 In euangelio A. Absolue domine animas eorum ab omni uinculo delictorum, ut in resurrectionis gloria inter sanctos tuos resuscitati respirent. — Ps. Magnificat anima mea dominum sine Gloria². Sed pro gloria dicatur: Anima omnium fidelium defunctorum requiescant in pace. Requiem aeternam dona eis domine et lux
45 perpetua luceat eis. — Absolue domine.

(eadem inuenies in libris antiphonariis, tam saecularibus quam monasticis, de uigiliis defunctorum, u. gr. in antiphonariis S. Petri de Urbe, San Gallensi Hartkeri, Lucensi) quatuor hos psalmos — CXXXVII — CXL — cum propriis antiphonis offert C, id est secundum monachorum cursum :

A. Domine in seculum misericordida tua. — PS. Confitebor.
II.

A. Quo ibo a spiritu tuo domine et quo a facie tua fugiam. — PS. Domine probasti me,

A. A daemonibus iniquis libera me domine. — PS. Eripe me domine.

A. Custodi me a laqueo. — PS. Domine clamaui.

Tunc indicat C (cf. supra de cantico « Magnificat »): Caudum in fine psalmorum non dicendum gloria patri, Sed: Anima omnium fidelium. Requiem aeternam dona eis domine. — Postea: Sine capitulo.

1. Totum hymnum dat C sine discrepantiis.

2. Sine gloria et cetera om. C,

Sine Kyrriel(eison) sacerdos. Pater noster. Et ne nos inducas.
— *Chorus.* Sed libera nos a malo ¹.

Sacerdos. Oremus pro fidelibus defunctis. — *R.* Requiem aeternam dona eis domine, et lux perpetua luceat eis.

50 *Sacerdos.* Requiescant in pace. — *R.* Amen.

Non intres in iudicium cum seruis tuis domine. — *R.* Quia non iustificabitur in conspectu tuo omnis uiuens.

Ne tradas domine bestiis animas confitentium tibi — Animas pauperum ne obliuiscaris in finem.

55 A porta inferi. — Erue domine animas eorum.

Audiui uocem de caelo dicentem mihi. — Beati mortui qui in domino moriuntur.

Credo uidere bona domini. — In terra uiuentium.

Domine exaudi orationem meam. — Et clamor meus ad te
60 ueniat.

Dominus uobiscum. — *R.* Et cum spiritu tuo.

Oratio. Deus qui es sanctorum rex et dominus angelorum, idemque reformator hominum perditorum, secundum diuitias tuarum miserationum laetifica animas omnium fidelium defunctorum, et per sancti archangeli tui Michahelis omniumque caelestium uirtutum intercessionem plenissimam eis omnium peccatorum concede remissionem, per dominum nostrum Ihesum Xristum filium tuum, qui tecum uiuit et regnat in unitate spiritus sancti deus, et uenturus est iudicare uiuos et mortuos et saeculum per
70 ignem. — *Chorus.* Amen.

Sacerdos. Dominus uobiscum.

Puer excelsa uoce ². Requiescat in pace. — *R.* Amen.

[III]

Post cotidianum completorium sacerdos ³. Animae omnium fidelium defunctorum. — *Chorus.* Requiescant in pace.

Subuenite sancti Dei. *Chorus* angelorum *totum*. In conspectu altissimi ⁴.

1. Sacerdos audientibus omnibus: Pater noster C, et annuntiat: Preces, quarum initia tantum tradit, solito more.

2. Hanc rubricam C habet: II pueri,

3. Haec rubrica in C: Post cotidianum completorium sacerdos stola amictus sicut initio uesp(erarum).

4. Subuenite cum uersu tantum habet C,

- 5 *Oratio.* Tibi domine commendamus *ut supra.*
*Ps*¹. Ad te domine leuauī animam meam deus.
Ps. Inclina domine.
Ps. Benedic anima .I.
Versum dicat puer excelsae : A porta inferi². — *Chorus.* Erue
 10 domine animas eorum.
Pater noster. Et ne nos inducas³.
In pace in idipsum. — *Dormiam et requiescam*⁴.
Credo in deum.
*Preces ut supra ad uesperas*⁵.
 15 *Oratio.* Fidelium deus omnium conditor et redemptor animabus
 omnium fidelium defunctorum remissionem cunctorum tribue
 peccatorum, ut indulgentiam quam semper optauerunt piis suppli-
 cationibus consequantur. Per.
 tum spiritus paraclitus
 15 emundet a criminibus.

[IV]

*Ad matutinos*⁶ *sacerdos dicat* : Animae omnium fidelium. — *Cho-*
rus. Requiescant in pace.

Subuenite sancti Dei. — V. *Chorus angelorum.*

Oratio. Tibi domine commendamus.

- 5 *Vitat(orium)*⁷. Animae fidelium defunctorum in pace requies-
 cant. — *Ps.* Venite. — *Al(iter)*. Regem cui omnia uiuunt uenite
 adoremus⁸.

- Ymnus.* Pro defunctorum requie
 purgatorum baptisate,
 10 oramus in occiduam
 dei misericordiam.

Hos deus pater protegat
 et filius suscipiat,

- | | |
|---|--|
| 1. Sine ā. <i>Ps.</i> C. | 7. Duo induti. <i>Inuitat.</i> C. |
| 2. V. <i>Credo uidere tantum</i> C. | 8. <i>Alterum inuitatorium omit-</i> |
| 3. Sine <i>Kyriel(eyson)</i> . <i>Pater</i> | <i>tit C, sed recitandi psalmi mo-</i> |
| noster C. | <i>dum proponit</i> : Iubilemus ei (<i>id</i> |
| 4. <i>Om.</i> C. | <i>est ultima verba primi uersus</i>). |
| 5. ad <i>uesperas om.</i> C. | <i>In pace (id est inuitatorii repe-</i> |
| 6. Ad <i>matutinos</i>] signis so- | <i>titionem</i>), |
| natis addit C. | |

Vt soluti mortalibus
humanae carnis nexibus,
in angelorum patria,
requiescant per saecula. Amen.

20 *Ad nocturnum*¹.

A. Dirige domine deus meus in conspectu tuo uiam meam. —
Ps. Verba mea.

A. Conuertere domine et eripe animam meam quoniam non est
in morte qui memor sit tui. — Ps. Domine ne in furore.

25 A. Nequando rapiat ut leo animam meam dum non est qui
redimat neque qui saluum faciat. — Ps. Domine deus meus.

A. In loco pascuae ibi me collocauit. — Dominus regit me.

A. Delicta iuuentutis meae et ignorantias meas ne memineris
domine. — Ps. Ad te domine leuaui.

30 A. Credo uidere bona domini in terra uiuentium. — Ps. Dominus
illuminatio.

V. Conuertere domine. — Et eripe animam meam².

Pater noster. Et ne nos.

*Sine benedictionibus, sed legatur*³ *more cotidianum uigiliarum.*

35 *De Iona* [lectio 1^a]. Clamaui de tribulatione mea... quaecumque

1. *Post hymnum C uerum partium ordinem neglegit, ut diuersas species distinguat atque componat: primum antiphonas cum psalmis uel canticis, deinde uersus, denique responsoria; nam lectiones non enuntiat. Sed in hoc apparatu preces singulas Cameracensis codicis ad textum Bruxellensis referre necesse est. Et primo, pro antiphonis suprascriptorum psalmorum, id est VI¹, VII¹, VIII¹, XXII¹, XXIV¹, XXVI¹, qui sine ulla mutatione, ut uides, collecti sunt e primo et secundo nocturnis romani officii, C alias antiphonas ponit quas monasticae isti traditioni de defunctis credam melius consentire. Haec rubrica antecedit In I N(octurno); tunc antiphonae et psalmi memorantur;*

Tu autem o domine susceptor meus es gloria mea et exaltans caput meum (= Ps. III, 4).

Caro mea (= Ps. XV, 9).

Propter nomen tuum propitiaberis peccato meo domine multum est enim (= Ps. XXIV, 11).

Credo uidere (= Ps. XXVI, 13 — ut supra in quinto loco).

Domine abstraxisti (= Ps. XXIX, 4: sedundum Romanum psalterium, pro Domine eduxisti).

Saluabis de necessitatibus animam meam deus meus (= Ps. XXX, 8).

2. *Alium uersum C recitat:* Non intres in iudicium cum seruis tuis domine (cf. supra II, 53).

3. *sed legatur] legendum C; sed lectiones non definiuntur, cf. adnotationem ad l. 20 de ordine codicis,*

noui reddam pro salute domino (*Jonas*. II, 3-19). Animae omnium fidelium defunctorum, requiescant in pace. — *Chorus*. Amen.

R. Domine qui creasti famulos tuos miserere eis et quicquid uitiorum fallente diabolo contraxerunt. Tu pius et misericors
40 ablue indulgendo. — V. Si quae illis sunt domine dignae cruciatibus culpae si quae contra maiestatem tuam offensiones. — Tu pius¹.

De Iohel lectio II^a. Canite tuba in syon... Et quis sustinebit eum? (*Joel*. II, 1-11). Animae omnium fidelium *ut supra*.

45 R. Ego sum resurrectio et uita dicit dominus, qui credit in me. Etiam si mortuus fuerit uiuet. — V. Et omnis qui uiuit et credit in me non morietur in aeternum. — Etiam si.

De Iezechihele lectio III^a. Facta est super me manus domini... quia ego dominus locutus sum et feci, ait dominus deus. (*Ezechiel*,
50 XXXVII, 1-14). Animae omnium fidelium *ut supra*.

R. Rogamus te domine deus noster ut suscipias animas illorum defunctorum pro quibus sanguinem tuum fudisti. Recordare quia pulvis sumus et homo sicut faenum et flos agri. — V. Misericors et miserator et iuste domine. — Recordare.

55 *De Isaia lectio IIII^a*. Super montem caliginosum... propter diem furoris eius. (*Isaias*, XIII, 2-13). Animae omnium fidelium [*ut supra*].

R. Memento quaeso domine quod sicut lutum feceris me et in puluerem reduces me. Nonne sicut lac mulsisti me et sicut
60 caseum me coagulasti pelle et carne uestisti me ossibus et neruis compegisti me. — V. Vitam et misericordiam tribuisti michi et uisitatio tua custodiuit spiritum meum. — Nonne.

1. *Hic declaro quattuor priora responsoria quae in C consignantur*:

Rogamus te *etc.*: *id est tertium codicis B*; pro illorum habet C fidelium.

Domine qui creasti *etc.*: *id est primum in B*; *ibidem in uersu restitui ex C* illis sunt (pro illisunt B), et offensiones (pro offensionem B),

Absolue domine animas eorum... resuscitari mereantur (*cf. antiphonam uesperarum ad « Magnificat »*, cuius clausula rectior est); cum uersu: Requiem aeternam *etc.*, et repetitione: Ut [in resurrectionis gloria...].

Ne tradas *etc.*: *id est tertium responsorium secundi nocturni in B*, sed etiam responsorium uesperarum,

[V]

In secundo nocturno ¹.

A. Complaceat tibi domine ut eruas me domine ad adiuuandum me respice. — *Ps. Expectans.*

A. Sana domine animam meam quia peccaui tibi. — *Ps. Beatus qui intell(igit).*

A. Sitiuit anima mea ad deum fortem uiuum quando ueniam et apparebo ante faciem domini. — *Ps. Quemadmodum.*

A. Deus adiuua me dominus susceptor est animae meae. — *Ps. Deus in nomine.*

10 A. Ab insurgentibus in me libera me domine quia occupauerunt animam meam. — *Ps. Eripe me de ini(micis).*

A. Confundantur et reuereantur qui quaerunt animam meam ut auferant eam. — *Ps. Deus in adiutorium.*

V. Delicta iuuentutis meae ².

15 *De epistolae Petri Apostoli l(ectio) V^a. Vnum hoc non lateat uos... satagite [immaculati et] inuiolati inueniri ei in pace. (II Petr., III, 8-14). Ani[mae omnium ut supra].*

R. Tuam deus pissime pater deposcimus pietate[m ut eis tribuere digneris] placitas et quietas mansiones. — V. Misera[tor et
20 misericors amator] hominum benignissime pietatem tuam supplices exo[ramus. — Vt eis.] ³.

1. Sub rubrica « In II. Nocturno » sex antiphonas C recitat, ex quibus tres in B iam habentur, sed nunc aliter disponuntur : Recordare domine quia puluis sumus et sicut foenum agri dies nostri (= *Ps. CII*, 14-15).

2. V. Ne tradas d. bestiis an.

Deus adiuua me (= *Ps. LIII*, sic C.

6 ; quae antiphona quarta est in B). 3. Quattuor responsoria codicis

Misit de caelo et liberauit me C ad secundum nocturnum haec

dedit in opprobrium conculcantes me (= *Ps. LVI*, 4). sunt :

Ab insurgentibus (= *Ps. Vs* ac in B, exceptis duobus uerbis :

LVIII, 2) : quinto in C. placidas pro placitas, et cle-

Confundantur (= *Ps. LXIX*, mentiam pro pietatem in versu.

3 : sexto in C). Ne derelinquas me. — V. Ap-

Eripies domine animam meam prehende : quod habes integrum

ex inferno inferiori (= *Ps. LXXX* in Antiph. S. Petri p. 129 (ed.

13, ubi eripuisti secundum Ro- Tommasi-Vezzosi, t. IV), in

manum Psalterium pro eruisti). Antiph. Hartkeri p. 400, in

De ep[istola Pauli apostoli lectio VI^a]. Fratres, si Christus praedicatur quod resurrexerit a mortuis... [Nouissima] autem inimica destruetur mors. (I Cor. XV, 12-26). Animae omnium [ut supra].

25 R. [Si fa]cta mea recompensare uolueris domine ubi me abscondam [in caelum as]cendere non ualeo in infernum descendere timeo ubi ignis [inextinguibil]is est. Manum tuam porrige michi deus meus. — V. Si [ascendero in cae]lum tu illic es et si descendero in infernum. — Manum.

30 *In eodem l[ectio] VII^a* [Sed dicet] aliquis : quomodo mortui resu<r>gunt?... nouissimus Adam in spiritum uiuificantem (*Ibid.*, 25-45). Animae omnium [ut supra].

R. Ne tradas domine. — V. Memorare.

In eodem lectio VIII^a. Primus homo de terra terrenus... qui
35 dedit nobis uictoriam, per dominum nostrum Iesum Christum. (*Ibid.*, 45-57). Animae omnium fidelium defunctorum [ut supra].

R. Deus aeternae in cuius humana conditio potestate consistit animas omnium fidelium defunctorum quesumus ab omnibus absolve peccatis. Vt penitentiae fructum quem uoluntas eorum
40 optauit praeuerti morte non perdant. — V. Qui in cruce positus latronem sero penitentem suscepisti eorum precamur pie peccata delue. — Vt penitentiae fructum.

[VI]

Ad cantica ¹.

A. In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur domine a te et sic fiat sacrificium nostrum ut a te suscip iatur hodie et placeat tibi domine deus ².

5 *Canticum* ³. Viuent mortui tui, interfecti mei resurgent. Ex-

Lucensi p. 279, inter responsoria et et ancillis omittitur.

de Scriptura; et cf. P.L., t. 1. Item C Ad cē. (= Is. XXV, LXXXVIII, c. 833 de Compen- 19-21; XL, 3-8; LXVI, 13-16).

diensi codice. 2. *Alia antiphona in C:* In
Deus aeternae : id est quantum multitudine miserationum tua-
eiusdem nocturni in B. rum domine miserere animabus

O pie deus : idest tertium ul- fidelium defunctorum (cf. Ps. L, 3).
timi nocturni in B, sed nunc 3. *Sub rubrica :* Ipsa tria can-
legimus gloriam pro patriam, tica, C refert eosdem locos pro-
interitu pro interitui (in uersu), phetae; sed in primo cantico

pergiscimini et laudate, qui habitatis in puluere. Quia ros lucis ros tuus, et terram gigantium detrahes in ruinam. Vade populus meus intra cubicula tua, claude hostia super te. Abscondere modicum ad momentum, donec pertranseat indignatio. Ecce enim
 10 dominus egredietur de loco suo ut uisitet iniquitatem, habitatores terrae contra eum. Er reuelabit terra sanguinem suum, et non operiet ultra interfectos tuos.

Aliud. Parate uiam domini, rectas facite in solitudine semitas dei nostri. Omnis uallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur. Et erunt praua in directa, et aspera in uias planas. Et
 15 reuelabitur gloria domini, et uidebit omnis caro pariter quod os domini locutum est. Vox dicentis : clama, et dixi : quid clamabo ? Omnis caro faenum, et omnis gloria eius quasi flos faeni. Exsiccatum est faenum et cecidit flos, uerbum autem domini stabit
 20 in aeternum.

Item. Quomodo sicut mater blandiatur ita ego consolabor uos, et in Iherusalem consolabimini. Videbitis et gaudebit cor uestrum, et ossa uestra quasi herba germinabant. Et cognoscetur manus domini a seruis suis, et indignabitur inimicis suis. Quia ecce in
 25 igne ueniet, et quasi turbo quadrigae eius. Reddere in indignatione furorem suum, et increpationem suam in flammam ignis. Quia in igne dominus diiudicabitur, et in gladio suo ad omnem carnem.

V. Complaceat tibi domine¹.

30 *L(ectio) s. euangelii secundum Matheum : l. VIII^a.* In illo tempore : Accesserunt discipuli ad Ihesum dicentes.... Qui habet aures audiendi, audiat. (*Matth.* XIII, 36-43). Animae omnium [ut *supra*].

R. Quomodo confitebor tibi domine quando ueneris in iudicium tuum quia cor meum mundum non custodiui animam meam in carne positam pollui templum corporis mei de opere iniquitatis coinquinaui. Precor te domine antequam discutias me misere-
 35 rere mei. — V. Tibi soli peccaui et malum coram te feci. — Precor².

recte scribit ostia (u. 20), et int. suos (u. 21); tunc addit: Anima eorum. Requiem aeternam; etiam in tertio cantico: Quomodo si cui (u. 13), et flamma (u. 15).

1. V. Domine misericordia tua in saeculum C.

2. In C lectiones ex more dantur: sunt; responsoria haec dantur: Ego sum etc.: idest secundum primi nocturni in B (IV).

Secundum Marcum (lectio) X^a. In illo tempore : Dixit Ihesus
 40 *discipulis suis : Erunt dies tribulationis tales.... neque angeli in*
caelo, neque filius, nisi pater. (Marc. XIII, 19-32). Animae om-
nium fidelium defunctorum [ut supra].

R. Requiem aeternam dona eis domine. Et lux perpetua luceat
eis. — V. Qui Lazarum resuscitasti a monumento faetidum tu
 45 *eis domine dona requiem. Et lux perpetua.*

Lectio sancti euangelii. Secundum Lucam. Lectio XI^a. In
illo tempore : Accesserunt ad Ihesum quidam saducaeorum qui
negant esse resurrectionem... Deus autem non est mortuorum,
sed uiuorum. Omnes enim uiuunt ei. (Luc. XX, 27-38). Animae
 50 *omnium fidelium defunctorum [ut supra].*

R. O pie deus qui primum hominem ad aeternam patriam re-
uocasti pastor bone qui ouem perditam pio humero ad ouile re-

Manus tuae domine fecerunt
me et plasmauerunt me totum
ego autem homo natus de mu-
liere breui uiuens tempore. Pec-
caui iniquitatem feci in cons-
pectu tuo. — V. Dum ueneris
iudicare noli me condempnare
ne gaudeat inimicus meus super
me. — Peccauit. Responsorium
istud, quod ceteris libris, prout
scio, non refertur, praesertim e
lectionibus de Iob pro defunctis
uidetur profluere : cf. Iob, X, 8,
XIV, 1, sed etiam Ps. XL, 12.

Memento etc. : idest quartum
primi nocturni in B (IV) ; sed
hic deduces pro reduces (ibidem).

Libera me domine etc. ut
supra, sed cum alia clausula :
quando iudicabis seculum per
ignem, et cum septem uersibus,
qui ita distribuuntur : V. Treme-
bunt angeli et archangeli im-
pium autem ubi parebunt. In die.
— V. Nunc Xriste te deprecor
miserere peto qui uenisti redi-
mere perditos ueni saluare.
Quando. — V. Scio domine quia
solus potens es peccata dimit-

tere ideo mei miserere. In die.
— V. Lux inmarcescibilis eripe
me de tenebris ne perdas me
cum impiis in paenarum incen-
diis. Quando. — V. Animam
quam dedisti pater sancte tibi
reddo iam spiritus meus ad te
properat pater mi, pater mi,
pater mi deus suscipe me in si-
num Abrahae ut non in tenebris
ambulem in die illa. Quando.
— V. Vox de caelis o uos mortui
qui iacetis in sepulchris surgite
et occurrite ad iudicandum sal-
uatori<s>. Quando caeli mo-
uendi sunt et terra. — V. Xriste
Ihesu bone cunctorum conditor
alme miserere tuae imagini et
creaturae et cuncta crimina eius
clementer indulge. Dum ueneris
iudicare saeculum per ignem.
Ex uersibus istis secundus tan-
tum in Luccensi codice p. 557
inuenitur ; fere omnes cum aliis
additamentis D. Guéranger edi-
dit e recentibus fontibus, cf.
« L'Année Liturgique » de se-
cunda feria post secundum Do-
minicam Aduentus.

portasti iuste iudex dum ueneris iudicare libera de morte animas eorum quos redemisti. Ne tradas bestiis animas confitentes tibi
 55 ne derelinquas eas in finem. — V. Domine Ihesu Xriste iudex mortuorum una spes mortalium qui moriens morientium condoluisti interitui ne intres in iudicium cum seruis et ancillis tuis ne dampnentur cum impiis in aduentu tui districti iudicii. — Ne tradas.

60 *Lectio XII^a. L. sancti euangelii secundum Iohannem.* In illo tempore: Dixit Ihesus discipulis et turbis Iudaeorum: Amen amen dico uobis... Sicut audio, iudico, et iudicium meum iustum est. (*Joan.* V, 19-30). Animae omnium [*ut supra*]

R. Libera me domine de morte aeterna in die illa tremenda.
 65 Quando caeli mouendi sunt et terra. Dum ueneris iudicare saeculum per ignem. — V. Dies illa dies irae calamitatis et miseriae dies magna et amara ualde. — Quando. — V. Plangent se super se omnes tribus terrae uix iustus saluabitur et ego ubi parebo. — Quando. — V. Precamur te domine ne tuos derelinquas re-
 70 demptos in die iudicii ne in aeternum pereant. — Dum ueneris.
Tunc legatur euangelium more solito.

Secundum Matheum. Simile est regnum caelorum decem uirginibus. — *Chorus.* Amen.

Subsequatur abbas: Et nunc sequimur in toto corde et timemus
 75 te et quaerimus faciem tuam domine ne confundas nos sed fac nobis iuxta mansuetudinem tuam et secundum multitudinem misericordiae tuae.

Oratio. Tibi domine commendamus animas omnium fidelium defunctorum et hanc aequae deuotionem in te credentium uiuorum
 80 da plenam domine mortuis indulgentiam, et ueram uiuis peccatorum penitentiam, ut candidis uirtutum uestibus et splendidis fidei lampadibus omnes in communi saluatori et iudici nostro in aduentu suo occurramus Ihesu Xristo filio tuo domino nostro, qui uenturus est iudicare uiuos et mortuos et saeculum per ignem
 85 amen.

[Exscriptis responsoriis, noctis officium perficit C prolixioribus ritibus quos usque ad litteram continuo exponam:]

*Finitis nocturnis fratres exeant et albas induant. Quibus iterum in choro per ordinem stantibus, det candelam non accensam edituus singulis: Dehinc stet ad ostium chori sacerdos, stola et alba casula indutus, cum tribus sacerdotibus albis tantum indutis, candelabra
 5 et turibulum tenentibus. Tunc imponent hoc R. Sint lumbi uestri.*

precincti. — *Chorus accendens cereos. Et lucernae usque in finem.*

Et procedat sacerdos cum ministris et turificet altare principale.

Quo turificato imponat hoc R. In circuitu. — Chorus. tuo domine lumen est quod numquam deficiet ibi constituisti lucidissimas
 10 *mansiones ubi requiescunt sanctorum animae. V. Lux perpetua lucebit sanctis tuis domine et aeternitas temporum. Vbi requiescunt.*

Ministri candelabra deponant et sacerdote sedente sedeant.

Sequitur lectio Danih(elis). In diebus illis dixit mihi angelus.

Inde duo cant(ent) let(aniam). Oramus te pro cunctis fidelibus
 15 *defunctis domine. — Chorus. Vt requiescant in saecula saeculorum amen.*

C. Pater de caelis deus omnipotens miserere eis. R. Vt requiescant.

C. Xristi fili dei redemptor mundi miserere eis. R. Vt. requiescant.

C. Sancte spiritus deus paraclite miserere eis. R. Vt requiescant.

20 *C. Qui es trinus et unus deus miserere eis R. Vt requiescant.*

C. Sancta maria dei genitrix ora pro eis R. Vt requiescant.

C. Sancte michahel dei signifer ora pro eis R. Vt requiescant.

C. Sancte gabrihel robuste dei ora pro eos R. Vt requiescant.

C. Sante raphahel medice dei ora pro eis R. Vt requiescant.

25 *C. Sancti angeli et archangeli orate pro eis. R. Vt requiescant.*

C. Sancti prophetae et patriarchae orate pro eis. R. Vt requiescant.

C. Sancte iohannes Xristi baptista ora pro eis. R. Vt requiescant.

C. Sancte petre clauiger caeli ora pro eis. R. Vt requiescant.

C. Sancti apostoli et euuangelistae orate pro eis. R. Vt requiescant.

30 *C. Sancti innocentes et omn. mart. orate pro eis. R. Vt requiescant.*

C. Sancti sacerdotes et confessores orate pro eis. R. Vt requiescant.

C. Sancti monachi et heremitae orate pro eis. R. Vt requiescant.

C. Sanctae uirgines et stae uiduae orate pro eis. R. Vt requiescant.

C. Sancti pueri et continentes orate pro eis. R. Vt requiescant.

35 *Omnes iusti et sancti dei orate pro eis. R. Vt requiescant.*

Hac finita, ministri candelabra et turibulum teneant et sacerdos legat euuangelium. Simile est regnum caelorum decem uirginibus. Quo lecto omnes r(espondeant): Amen.

Sacerdos. Et nunc sequimur. — Chorus. In toto corde usque
 40 *in finem.*

Oratio. Tibi Domine commendamus animas omnium fidelium defunctorum et hanc aequae deuotionem. Require.

Postea casulam deponat, cappam super stolam induat, et cantor imponat R. Ne tradas me domine. Ministrisque praecedentibus
 45 *cum candelabris processio ad sanctam crucem fiat.*

[VII]

Deinde canantur laudes signis insimul sonantibus ¹.

Sacerdos. Animae omnium fidelium. — *Chorus.* Requiescant in pace.

Sacerdos. Subuenite sancti. — *Chorus.* V. Chorus angelorum.

5 — In conspectu.

Oratio. Tibi domine commendamus *totum ut supra.*

<Ps.> ² Deus misereatur nostri.

A. Exultabunt domino ossa humiliata. — *Ps.* Miserere mei deus.

A. Exaudi domine orationem meam ad te omnis caro ueniet.

10 — *Ps.* Te decet hymnus deus in Syon.

A. Me suscipit dextera tua domine. — *Ps.* Deus deus meus.

A. A porta inferi erue domine animas eorum. — *Ps.* Ego dixi.

A. Omnis spiritus laudet dominum. — *Ps.* Laudate dominum ³.

R. Ne perdas cum impiis. — V. Eripe me domine. — Redime.

15 *Sine capitulo.*

Ymnus. Ihesu piorum caritas ⁴
et angelorum claritas,
lux et uita uiuentium,
spes sancta morientium.

20

Animas tibi omnium
commendamus fidelium,
in tuo sancto nomine,
migrantium de corpore.

1. Tunc signis insimul sonantibus matutinae laudes ibi canantur hoc modo. Vt supra: sic C.

2. Cantor Ps. C.

3. *Alias antiphonas praebebat C, LXII^o cantatur.*

idest a romana serie diuersas; tres tamen psalmi seruantur. A. Dum conturbata fuerit. —

A. Sacrificium deo (Ps. L, 19). — *Ps.* Miserere.

A. Ad te domine leuaui animam meam (Ps. CXLII, 8). — *Ps.* Domine exaudi II.

A. Dum tribularer. — *Ps.* Deus deus meus. *Memento hanc antiphonam, quae sic constat:* D. t.

clamaui ad dominum de uentre inferi et exaudivit me (cf. *Ion.* II, 3, et *Ps.* CXIX, 1), e laudibus tertiae feriae post Palmas manare, ubi cum eodem psalmo

A. Dum conturbata fuerit. — *Ps.* Domine audiui: idest canticum Habacuc, cum antiphona eiusdem cantici, iuxta antiquam translationem composita (III, 2-3), quae de laudibus sacrae Parasceues sumpta sunt.

A. A porta inferi. — *Ps.* Laudate dominum de celis.

4. Caritas C.

25 Quos fides tua iunxerat,
 hos pax tua suscipiat,
 ut in luce perpetua,
 semper uiuant per saecula. Amen.

V. *Animae omnium fidelium defunctorum.* — Requiescant in pace¹.

30 *In euangelio A.* Omne quod dat michi pater ad me ueniet et eum qui uenit ad me non eiciam foras. — *Ps.* Benedictus dominus deus Israel quia uisitauit et fecit redemptionem plebis suae. — *Animae omnium fidelium defunctorum requiescant in pace. Requiem aeternam dona eis domine et lux perpetua luceat eis*².

35 *Pater noster*³.

*Preces*⁴. Ne tradas domine bestiis animas confitentium tibi. Requiem aeternam dona eis domine.

A porta inferi.

Domine exaudi orationem meam.

40 Dominus uobiscum.

Oratio. Domine Ihesu Xriste fili dei uiui qui pro peccatoribus in cruce moriturus spiritum tuum patri commendasti in manus. *ut supra.*

[*Post prima verba orationis addit C: Duo pueri: Requiescant; tunc alia quae distinguere expedit:*]

Deinde fiat processio ad sanctum Michaelem.

Cantor. A. Domine Ihesu Xriste.

Sequitur V. et oratio sicut ad uesperos et Requiescant in pace.

In hoc die canendae sunt tres missae secreto a tribus presbiteris singillatim: de sancta Trinitate, de sancto Michaele, de sancta cruce in qua legatur euangelium sumptum de passione domini secundum Matheum: In illo tempore: Milites praesidis suscipientes Ihesum usque emisit spiritum.

Fratres qui missas pro fidelibus defunctis cantabunt breuiter
 10 *communem commendationem animarum faciant et sic missam incipiant. Ceteri scilicet diaconi subdiaconi pueri aliquod [sic] psalmos hoc die pro animabus canant.*

1. Requiem aeternam C. 3. Sine Kyrieleyson. Pater

2. A. In spiritu [Ps.] Benedictus sic tantum C. *Antiphona* 4. Preces sicut ad uesp. sic ista esse uidetur qua utitur B tantum C pro hac tota particula, ad Cantica; uide supra VI.

[VIII]

In die ad primam, sacerdos. Animae omnium fidelium defunctorum. — *Chorus.* Requiescant in pace.

A. Subuenite sancti dei.

Oratio. Tibi domine commendamus.

- 5 A. Absolve domine. — *Ps.* Confiteamini. — Beati immaculati usque Legem pone et Quicumque uult sine gloria sed pro gloria patri : Animae omnium fidelium defunctorum requiescant in pace. Requiem aeternam dona eis domine, et lux perpetua luceat eis. — Absolve. — V. Ne tradas domine bestiis.

- 10 Pater noster. Et ne nos.

Viuet anima mea.

Credo in deum.

Preces ut supra.

Coll. Fidelium deus.

- 15 *Ad tertiam.*

Animae omnium fidelium defunctorum. — Requiescant in pace.

Subuenite sancti dei.

Tibi domine commendamus.

A. Absolve domine. — *Ps.* Legem pone usque Defecit.

- 20 *Preces et oratio ut supra.*

Eodem ordine sexta et nona celebrentur.

Sexta. Defecit usque Mirabilia. Cum ant(iphona) Absolve domine et uersu Requiem aeternam dona eis domine. Et lux perpetua.

- 25 *Coll.* Fidelium deus.

Nona. Mirabilia usque Ad dominum deum tribularer. Cum uersu A porta inferi. Erue domine animas eorum.

Coll. Fidelium deus omnium.

(C uero hac in parte plura suppetit et alios ritus ante maiorem missam describit ; itaque codicis litteram habere uoles, quam nunc adamussim praesto :)

Ad primam cum stola sacerdos. Animae omnium fidelium. — *Chorus.* Requiescant.

R. Subuenite. — [V.] *Chorus.*

Oratio. Tibi domine.

5 *Sine ant(iphona) Ps.* Deus in nomine tuo. — *Ps.* Confitemini. — *Ps.* Beati immaculati. In quo corrigit. — *Ps.* Retribue. Adhesit pauimento.

R. Rogamus te. — *V.* Ne tradas d.

Sine kyrr. Pater noster.

10 Viuet anima mea.

Erraui.

Credo in.

Preces ut supra.

Oratio. Inclina domine precibus nostris aures tuae pietatis et
15 animabus omnium fidelium defunctorum remissionem tribue peccatorum ut in resurrectionis die in lucis amenitate requiescant. Per dominum nostrum Ihesum Xristum filium tuum qui tecum uiuit et regnat in unitate spiritus sancti deus et uenturus est iudicare uiuos et mortuos et saeculum per ignem. *Sic finiendae ceterae*
20 *collectae.*

Requiescant.

Ad capitulum legatur sermo sancti august. de defunctis.

Ad tertiam sacerdos cum stola. Animae omnium fidelium. —

Chorus. Requiescant.

25 Subuenite. — *Chorus ang.*

Oratio. Tibi domine.

Ps. Legem pone. Et ueniat. — *Ps.* Memor esto. Portio mea.

— *Ps.* Bonitatem. Manus tuae.

R. Domine qui creasti. — *V.* Domine misericordia tua in se-
30 culum.

Pater noster. *Preces ut supra.*

Oratio. Deus cui proprium est misereri semper et parcere propitiare animabus omnium fidelium defunctorum et eorum peccata dimitte ut mortis uinculis absoluti transire mereantur ad uitam.

35 Per.

Ad sextam cum stola sacerdos. Animae omnium fidelium. —

Chorus. Requiescant.

Subuenite. — *Chorus ang.*

Oratio. Tibi domine.

40 *Ps.* Defecit in salutare. In aeternum. — *Ps.* Quomodo. Lucerna. — *Ps.* Iniquos odio. Feci iudicium.

R. Absolve domine. — *V.* Non intres in iudicium cum seruis tuis.

Pater noster. *Preces ut supra,*

45 *Oratio.* Propitiare quaesumus domine animabus omnium fidelium defunctorum misericordia sempiterna. *Require.*

Ad nonam cum stola sacerdos. Animae omnium fidelium. — *Chorus.* Requiescant.

Subuenite. — *Chorus ang.*

50 *Oratio.* Tibi domine.

Ps. Mirabilia. Iustus es d. — *Ps.* Clamaui. Vide h. — *Ps.* Principes. Appropinquet.

Pater. *Preces ut supra.*

Oratio. Animabus quaesumus domine omnium fidelium defunctorum oratio proficiat supplicantium. *Require.*

Ordo processionis.

Fratribus post nonam indutis candela non accensa detur singulis.

Tunc a sacerdote stante ante altare stola sub cappa amicto super candelas dicatur benedictio, quae est in collectario. Deinde tur-
 60 *ficentur et aqua benedicta aspergentur et astans populus. Sicque accendantur imponente cantore R. In circuitu tuo domine. — V. Lux perpetua. Quo percantato omnibus stantibus unus sacer-*
dotum stola circumdatus ymaginem domini ante faciem sacerdotis teneat, et orationibus expletis et oblata domini Ihesu Xristi ima-
 65 *gine deo patri sacerdos ter dicat: Xristus uincit. Xristus regnat¹. Xristus imperat. Et chorus tertio repetat.*

1. A cet endroit commence le texte du court fragment de l'Ordo de Saint-Amand (Codex Paris B. N. lat. 2717, f. 128^v) dont j'ai parlé plus haut. Les rubriques étant assez différentes de celles de l'Ordo de Saint-Vaast, je les transcris entièrement. Quant à la litanie *Anime fidelium*, il n'est pas nécessaire de la transcrire intégralement, vu qu'elle est identique à celle de Saint-Vaast, sauf sur deux points que j'indiquerai plus bas ; cette litanie est accompagnée des neumes musicaux (notation de Saint-Amand) :

« christus imperat, *Et sic pre-*

eunte imagine crucifixi domini fit processio in circuitu ecclesie cum cantu congruenti. Interim fiat misericordia erga pauperes. In introitu autem ecclesie cantor imponit Domine ihesu christe. Tunc disposita statione ante sanctam crucem stant duo cantores hanc letaniam percantantes: Anime fidelium defunctorum requiescant in pace...

(Le texte de la Litanie est semblable à celui de l'Ordo de Saint-Vaast, sauf :

a) après les mots *Pater de celis deus*, on lit le mot *omnipotens*, qui a été oublié par l'Ordo de Saint-Vaast (comparer le texte

Post haec cruce praecedente, turibulo cum candelabris, aqua benedicta, processio per cimiterium procedat, imponente cantore R. Ne tradas domine. — Deus eterne. — O pie deus. — Manus tuae. —

70 *Memento queso domine.*

Interim presbiter unus cum ministro in ecclesia remaneat, qui per omnia altaria thus adholeat et commendationem animarum omnium fidelium breviter faciat ita : Tibi domine per interuentum sanctorum quorum honori hoc altare consecratum est commenda-
75 *mus animas omnium fidelium. Et cetera. Requiescant in pace. Et sic per singula.*

Dumque aguntur ista fiat pro posse loci pauperibus larga misericordia.

Regrediente processione ante sanctam crucem sit statio, ibique
80 *hanc laetaniam in medio decantent duo :*

Animae omnium fidelium defunctorum. — Chorus. Requiescant in pace.

Duo. Pater de caelis deus.

Chorus. Miserere eis.

Duo. Xriste fili dei redemptor mundi

Chorus. Miserere eis.

85 *Duo. Sancte spiritus deus paraclite.*

Chorus. Miserere eis.

Duo. Qui es trinus et unus deus.

Chorus. Miserere eis.

Duo. Sancta MARIA dei genitrix.

Chorus. Ora pro eis.

Duo. Sancte Michahel dei signifer.

Chorus. Ora pro eis.

Duo. Sancte Gabrihel robuste dei.

Chorus. Ora pro eis.

90 *Duo. Sancte Raphahel dei medice.*

Chorus. Ora pro eis.

Duo. Sancti angeli et archangeli

Chorus. Orate pro eis.

Duo. Sancti patriarchae et prophetae

Chorus. Orate pro eis.

Duo. Sancte Iohannes Xristi baptista.

Chorus. Ora pro eis.

de la litanie *Oramus te*, de la procession après les Matines, où le scribe de Saint-Vaast a inséré correctement le mot *omnipotens*);

b) après l'invocation *Sancte petre clauiger celi ora pro eis*, doit s'insérer l'addition marginale postérieure ainsi conçue :

Sancte paule doctor gentium ora (pro eis);

Sancte andrea germane petri ora pro eis;

Sancte iohannes (xpi?) dilecte

ora pro eis.

Après la dernière phrase de la litanie, la rubrique reprend : « *Tunc fit commendatio signis simul sonantibus. cum psalmis ab In exitu usque Confitemini. reliquis post horas cantatis. Postea uero incipit missa. Ubi post euangelium, cantatur Credo in unum deum* ». (Ici finit le texte du fragment de Saint-Amand),

- Duo.* Sancte Petre caeli clauiger. *Chorus.* Ora pro eis.
- 95 *Duo.* Sancti apostoli et euangelistae. *Chorus.* Orate pro eis.
- Duo.* Sancti Innocentes et omnes mart. *Chorus.* Orate pro eis.
- Duo.* Sancti Sacerdotes et confessores *Chorus.* Orate pro eis.
- Duo.* Sancti Monachi et heremitae *Chorus.* Orate pro eis.
- Duo.* Sanctae Virgines et sanctae uiduae. *Chorus.* Orate pro eis.
- 100 *Duo.* Sancti Pueri et continentes. *Chorus.* Orate pro eis.
- Duo.* Omnes Iusti et Sancti dei. *Chorus.* Orate pro eis.
- Hac finita, imponant Domine Ihesu Xriste. Mox omnes chorum intrent et campanae insimul sonent.*
- Subsequitur commendatio animarum hoc ordine.*
- 105 *Sacerdos.* Subuenite. — V. Suscipiat uos.
- Oratio.* Tibi domine. — *Al.* Misericordiam tuam.
- Ps.* In exitu.
- Oratio.* Omnipotens sempiterne deus qui humano corpori.
- Ps.* Dilexi quoniam usque Confitemini. *Reliquis per horas cantatis.*
- 110 *Chorus angelorum.*
- Oratio.* Diri uulneris.
- Pater noster.*
- Preces.*
- 115 *Partem beate resurrectionis.*
- Deus cui soli competit.*
- Requiescant in pace.*
- Tunc sacerdos diaconus subdiaconus albas casulas si sunt uestiant. Fratres autem propter ceram distillantem cappas praeter*
- 120 *duos cantores non induant.*

[IX]

Ad missam. 1.

- A.* Requiem aeternam dona eis domine et lux perpetua luceat eis. — *Ps.* Te decet ymnus in Syon et tibi reddetur uotum in Ierusalem. Exaudi orationem meam ad te omnis caro ueniet.
- 5 *Sine gloria, sed pro gloria dicatur:* Animae omnium fidelium defunctorum requiescant in pace. — Requiem 2.

1. Ordo missae C.

or. Requiem aet. Animae om-

2. Cant. Requiem aeternam. nium fidelium. Requiem: sic
Ps. Te decet. Requiem. Exaudi C, ter antiphonam repetens.

Kyriel(eison) ¹.

Gloria in excelsis deo nec etiam die dominica hic cantatur ².

Coll. ³. Deus qui es sanctorum rex et dominus angelorum, idem-
10 que reformator hominum perditorum, secundum diuitias tuarum
miserationum laetifica animas omnium fidelium defunctorum, et
per sancti archangeli tui Michahelis omniumque caelestium uir-
tutum interuentionem, plenissimam eis omnium peccatorum con-
cede remissionem. Per.

15 *Epistola*. Fratres : Nolumus uos ignorare de dormientibus.

Gr. ⁴. Exaltabo te domine. — V. Domine deus.

Tr. De necessitatibus meis. — V. Ad te domine. — *Al.* Etenim ⁵.

Secundum Matheum ⁶. In illo tempore : Dixit Ihesus discipulis
suis : Cum uenerit filius hominis in sede maiestatis suae et ceperit
20 iudicare.

Credo in unum deum.

Of. O pie deus qui primum hominem ⁷.

1. Festiuium *praemittit C.*

2. nec... cantatur] non cante-
tur etiam si die dominica ce[ci-
derit?] haec memoria C.

3. Collecta *dilucide C.*

4. *Gr.] R. C.*

5. *De hoc tractu, qui reuera
excerpitur e missa quartae feria
in prima hebdomada quadrage-
simae, C planius : Tractus. De
necessitatibus. — V. Ad te do-
mine. Vide hum. — V. Etenim.
Et dimitte. Namque sententiae
istae PS. XXIV (v. 17-18 et 1-4,
secundum Romanum textum) modo
responsorii recitabantur ; prop-
terea libri antiphonales missa-
rum, v. g. Sangallensis, Einsied-
lensis, Carnotensis, tantum in-
scribunt : RG. vel R. — Tunc
addit C : Non alternatim sed
omnes stando decantent hunc
tractum ; et continuo : Domine
Ihesu Xriste rex saeculorum
misericordia peccatorum resur-
rectio mortuorum. Miserere deus*

miserationum animabus om-
nium fidelium defunctorum. Li-
bera de ore leonis et perduc
eas in paradysum exultationis.
Et pro quibus tuum fudisti san-
guinem tu eis domine aeternam
concede requiem : *qui nouus
tractus, ut uides, membrorum
consonantia distinguitur pari ra-
tione atque in praecedenti col-
lectione.*

6. Euangelium *tantum inscri-
bit C.*

7. *Aliud responsorium in C :*
Off. Domine Ihesu Xriste. —
V. Hostias et preces. — V. Re-
demptor animarum omnium xris-
tianarum mitte archangelum
sanctum Michaelem ut ille tuo
iussu eas eripiat de regionibus
tenebrarum et perducas eas in
sinum Abrahae in lucem sempiternam. Quam olim. — V. Hanc
lucem redde illis Xriste bonitatis
lucis auctor uere patris unigenite.
Quam olim. — V. Venturus in

Secreta. Suscipe domine sancte pater hoc sacrificium quo non est aliud pretiosius, et sanctis angelis cum hac oblatione fidelium-
25 que oratione mediantibus, da uitam et requiem omnibus in confessione fidei de hoc seculo migrantibus. Per.

Prefatio. VD. per Xristum dominum nostrum. Qui iustus in iudicio: pius est in auxilio. Qui nos ut transferret in gloriam suae immortalitatis: particeps factus est nostrae humanitatis. Qui
30 nobis spem tribuit in nomine suo te exorandi: et fiduciam promisit impetrandi. Nunc ergo in nomine eiusdem filii tui preces et hostias deferimus: ipsiusque tibi corpus et sanguinem offerimus. In cuius caritate te sancte pater exoramus, ut misereri digneris omnium fidelium defunctorum animabus. Fac domine signiferum
35 exercitus tui Michaelem eas praecedere: ut sine confusione tibi domine deo suo ualeant procedere: et cum sanctis angelis gloriam tibi canere, sine fine dicentes: Sanctus, Sanctus, Sanctus.
Infra act. Hanc igitur oblationem quam tibi pro requie omnium fidelium animarum in pace dormientium suppliciter immolamus,
40 quesumus ut benignus accipias, et tua pietate concedas, ut et nobis proficiat huius pietatis affectus, et illis impetret beatitudinem sempiternam. Quam oblationem.

Post communionem. Supplices te rogamus omnipotens deus, per

mundum daturus uniuersis prae-
mia pro meritis. Praesta lucem
propriis. Quam olim.

Primam partem responsorii,
quae etiam nunc usurpatur, iam
in Sangallensi Antiphonali not.
339, p. 114, inuenimus, aequae
in tribus aliis codicibus saeculi
XI, qui a Ven. Thomasio (ed.
Vezzosi, t. V, p. 225) designantur
litteris A M O. Primus uersus,
pariter usu confirmatus, in iis-
dem Antiphonariis A et O re-
fertur, secundus autem a Thoma-
sio datur quasi Sangallensi me-
moraretur, sed in authentica edi-
tione non reperitur; ceteri, quod
scio, non sunt in impressis. —
Postea de oblatione candelisque
rubricam inchoat C ita: Fratres

panem et uinum offerant. Can-
delas uero usque ad finem te-
neant ut secundum orationem
quae post « *Te deum laudamus* »
dicenda est « *ut candidis uirtutum*
uestibus et splendidis fidei lampa-
dibus omnes in commune occur-
ramus » et cetera, representemus
albis induti et candelas idest
lampades tenentes... *Cetera de-*
sunt; sic etenim hodie finit co-
dex Cameracensis, abscisso ultimo
folio. Tantum attende orationem
de qua agitur recitatam quidem
fuisse post euangelium in nocte
(uide VI ac Supplementum), sed
canticum « Te deum laudamus »
nusquam officio defunctorum re-
ferri.

haec sancta quae sumpsimus misteria, ut animabus omnium fide-
 45 lium defunctorum propitiari pietate digneris perpetua, et per
 manus caelestium angelorum trans[ferri] eas iubeas in ea quae dili-
 gentibus te praeparasti gaudia. Per.

NOTES ADDITIONNELLES

I. — La raison probable de cet Office du 2 novembre. — L'office de la Commémoration de tous les Défunts, le 2 novembre, au lendemain de la fête de la Toussaint, n'est pas antérieur au début du XI^e siècle, et c'est à la grande abbaye française de Cluny que revient l'honneur d'avoir célébré cet office pour la première fois, sous l'abbatiat de saint Odilon (994-1048) ¹; c'est de Cluny et de ses principales maisons qu'il se propagea pour être étendu bientôt à toute l'Église latine.

Sous quelle forme précise cet office fut-il célébré à Cluny au temps de S. Odilon? Il faut avoir sous les yeux les passages essentiels des documents capables de nous renseigner : le récit du biographe de S. Odilon, Jotsald ; la Vie du Saint, par S. Pierre Damien ; le décret capitulaire de Cluny confirmant l'établissement de la fête du 2 novembre ; et les anciennes coutumes de Cluny, dites de Farfa.

1) *Le récit de Jotsald* (écrit en 1052 ou 1053) : après avoir rapporté la vision, accordée à un solitaire des environs de Thessalonique, des services rendus par Cluny aux âmes du Purgatoire, avant même l'institution de la fête, il écrit :

« ... Hac igitur occasione sanctus Pater (Odilo) generale propositum per omnia monasteria sua constituit, ut sicut in capite Kalendarum Novembrium festivitas agitur omnium Sanctorum, ita etiam in sequenti die, memoria generaliter ageretur

1. Jusqu'à ces derniers temps, entre les années 1025-1030 : cf on fixait à l'année 998 l'institution de la fête du 2 novembre, sur la foi de Sigebert de Gembloux. Mais il ressort d'études récentes qu'il faut légèrement abaisser cette date et la placer
S. Odilon et la fête des Morts (*Revue Grégorienne*, 1949, p. 208-212), par dom Jacques HOUR-
 LIER, qui prépare un ouvrage sur la vie de S. Odilon,

pro requie omnium fidelium animarum ; privatim et publice *missae* cum *psalmis* et *eleemosynis* celebrarentur, omnibus supervenientibus pauperibus eleemosyna multipliciter daretur ; quatenus... » (PL, 142, 927).

2) Le récit de S. Pierre Damien († 1072) :

« Tunc venerabilis pater Odilo per omnia monasteria sua constituit generale decretum ut, sicut primo die mensis Novembris, juxta universalis Ecclesiae regulam, omnium Sanctorum solemnitas agitur, ita sequenti die in *psalmis* et *eleemosynis* et praecipue *missarum solemnibus* omnium in Christo quiescentium memoria celebretur » (PL, 144, 926 s.).

3) Le décret du chapitre de Cluny (premier quart du XI^e siècle) :

« Decretum est a beatissimo patre Domino Odilone, una cum consensu et rogatu omnium fratrum Cluniacensium, ut sicut in Ecclesiis Dei, quae per orbem terrarum longe lateque construxae sunt, in die Calendarum Novembrium agitur festivitas omnium sanctorum, ita agatur apud nos *festivo more* commemoratio omnium fidelium defunctorum, qui ab initio mundi fuerunt usque in finem, tali modo. Ipso die supradicto post Capitulum faciant *eleemosynam* Decanus et Cellerarius de pane et vino omnibus supervenientibus pauperibus, sicut mos est agi in coena Domini. Et quicquid ipso die ex refectione fratrum remanserit ad prandium, ex integro recipiat Eleemosynarius, nisi tantum panem et vinum, quae post coenam recipiat.

« Ipso etiam die post vespertinalem synaxim, pulsantur omnia signa, et agatur *officium pro defunctis*. Ad missam vero matutinalem, *festivo more* agitur officium, omnia signa pulsantur. Tractus a duobus fratribus cantetur, cuncti fratres offerant : privatim et publice *Missas* celebrent pro requie omnium animarum fidelium, et duodecim pauperes reficiantur.

« Et ut hoc decretum perpetuum vigorem obtineat, volumus et petimus et praecipimus tam in loco hoc, quam in cunctis ad istum locum pertinentibus, servetur. Et si alius aliquis ex ista nostra fidei inventione sumpserit exemplum, particeps omnium bonorum efficiatur votorum » (M. Marrier-A. Duchesne, *Bibliotheca Cluniacensis*, p. 338 ; cf. PL, 150, 1247 s.).

4) Les anciennes Coutumes de Cluny, dites de Farfa (avant 1039) :

« Postea (i. e. après les Vêpres de la Toussaint) psalmi pro defunctis ; et tunc pulsant omnia signa. Dicantur *vesperae mortuorum* cum antiphonis : nam et *in hoc die festivitatis* post capitulum decanus et cellerarius refectionem tribuant omnibus supervenientibus pauperibus sicut mos est agere in coena Domini ; et quicquid ipsa die post synaxim *vesperae* de refectione in coena fratrum remanserit eleemosynarius accipiat.

« Constitutum est una cum consensu et rogatu omnium monachorum Cluniensium, ut sicut in Ecclesiis Dei quae per orbem terrae longe lateque constructae sunt in die Kalendarum Novembrium agitur festivitas omnium sanctorum, ita apud nos agatur *festivo more* commemoratio fidelium defunctorum tali modo : In crastino etiamsi dies dominica fuerit, vel de aliquo sancto unde duodecim lectiones fecerint ; sic tamen mox ut suffragia sanctorum expleta fuerint, pulsant omnia signa, et agant *officium mortuorum* et matutinas ipsorum ; et accendantur *duodecim candelae* ante aram ; quibus exactis eant in alium chorum et dicant matutinas omnium sanctorum, et sex psalmos pro defunctis.

« Ad *missam* matutinalem accendantur duodecim candelae ante aram : unus puer sit in choro cum cappa, et alius in casula qui epistolam proferat, et duo alii in albis, a quibus responsorium cantetur : et duo fratres tractum *De profundis*. Similiter albis induti sint et tres conversi, quorum duo deferant candelabra, tertius thuribulum, et tunc omnium (*sic*) signa pulsantur. *Offerendas* omnes faciant, et has orationes dicat sacerdos *Fidelium Deus omnium*, adjungens pro anniversario *Praesta quaesumus, Domine*.

« Omnes denique sacerdotes ipso die privatim *missas* celebrent pro requie omnium animarum fidelium tantummodo cum supra dictis collectis pro defunctis. Similiter dicantur ad vesperum sine (sive?) matutino ipsae collectae, et duodecim pauperibus refectiones praeparentur abunde ipsa die. Si in die feriato evenierit haec constitutio, vigiliam mortuorum faciant post nocturnale obsequium.

« Et ut hoc decretum perpetuum vigorem obtineat, volumus et petimus, et praecipimus tam in hoc loco quam in

cunctis locis, ad istum locum pertinentibus, ut servetur : et si aliquis ita nostra fideli inventione sumpserit exemplum, particeps omnium bonorum efficiatur votorum » (PL, 150, 1241 s.).

Tels sont les documents qui permettent de constater la manière dont on célébra à Cluny, au lendemain de son institution, la fête du 2 novembre. Cette manière fut aussi simple que possible : des *messes*, des *psaumes*, et de larges *aumônes* aux pauvres, comme disent laconiquement Jotsald et S. Pierre Damien ; le décret du chapitre de Cluny et les anciennes coutumes clunisiennes permettent pourtant de préciser que l'on récitait aussi l'*Officium pro defunctis* (ordinaire), ou « officium mortuorum », et ajoutent une très précieuse indication : cette commémoration de tous les fidèles défunts se faisait *festivo more*. Et l'on voit aussitôt comment on entendait cette expression à Cluny : on sonnait toutes les cloches, on allumait un plus grand nombre de cierges, plusieurs chœurs exécutaient les pièces ordinairement confiées à des solistes, et au moment de l'offertoire on prescrit que tous les moines « offerendas faciant ». En un mot, on donnait à cet office et à cette messe des morts toute la solennité extérieure que l'on accordait aux fêtes majeures. Mais, qu'on le remarque bien, l'office et la messe célébrés ce jour-là étaient l'*Officium* et la *Missa pro defunctis* ordinaires : rien ne permet de supposer que l'on utilisait des textes composés exprès pour la circonstance, et jusqu'ici on n'a pas encore découvert un office des morts composé à Cluny pour le 2 novembre. Il est curieux de constater que ce ne sont pas les moines de Cluny qui eurent l'idée d'un office et d'une messe spéciaux pour le 2 novembre : l'innovation vint d'ailleurs, et même de plusieurs maisons monastiques indépendantes de Cluny et travaillant chacune pour son propre compte.

On connaît l'office spécial du 2 novembre de Saint-Benoît-sur-Loire, qui vient d'être publié par Dom R.-J. Hesbert¹.

1. *L'Office de la Commémoration des Défunts à Saint-Benoît-sur-Loire au XIII^e siècle*, dans *Miscellanea Liturgica...* C. Mohlberg, II, 393-421 ; bien que con-

servé dans un seul ms. du XIII^e s., il y a tout lieu de croire qu'il a été composé au XI^e s., et à Saint-Benoît-sur-Loire.

et qui diffère complètement du type habituel de l'Office des Morts. L'autre office composé pour ce même jour par l'un des monastères du nord de la France, que nous publions ici, a été certainement écrit au ^xⁱ^e siècle ; différent déjà sur toute la ligne d'avec l'office ordinaire des défunts, il est encore plus étoffé et plus saisissant que celui de Saint-Benoît-sur-Loire.

Il est probable que des recherches ultérieures dans les livres liturgiques amèneront la découverte d'autres offices pour le 2 novembre, issus du même mouvement ¹, inauguré par l'institution de la Commémoration de tous les défunts, peut-être même provoqués, pour ainsi dire, par le décret de S. Odilon ².

C'est qu'en effet, dans le décret du chapitre de Cluny, comme dans les anciennes coutumes de ce monastère pour le 2 novembre, il est une expression digne de remarque : « ... agatur apud nos *festivo more* commemoratio omnium fidelium defunctorum ». Par deux fois dans le décret revient l'expression : FESTIVO MORE. Qu'est-ce à dire ? Les moines de Cluny pouvaient bien se contenter, le 2 novembre, pour la Commémoration de tous les Défunts qu'ils instituaient, de répéter une fois de plus l'*Officium defunctorum* traditionnel, presque quotidien, et devenu banal pour ainsi dire : mais le moins qu'ils se devaient, était de l'entourer des cérémonies extérieures propres aux grandes fêtes. C'est ce qu'ils firent en effet.

Mais, en dehors de la famille clunisienne, il semble que parmi les monastères qui voulurent adopter la fête nouvellement instituée ³, certains aient été autrement impressionnés par les termes mêmes du décret, par l'expression *festivo more*

1. Ces offices peuvent être fort différents l'un de l'autre.

2. On vit même naître des offices *séculiers* pour le même jour du 2 nov., comme celui de la Cathédrale de Tournai, que je reproduirai en Appendice ; conservé dans un ms. du ^{xv}^e s., il peut cependant être plus ancien.

3. On a remarqué comment le Décret du chapitre de Cluny et les anciennes coutumes clunisiennes (vers la fin de chacun des deux documents) prévoyaient que la fête du 2 novembre pouvait être adoptée par des monastères indépendants de Cluny, et que ceux-ci étaient encouragés à le faire.

qu'ils y lisaient à deux reprises. Ils pouvaient se dire, semble-t-il, que l'office traditionnel des défunts étant un office *votif*¹, un tel office resterait toujours essentiellement *votif*, en dépit du mode solennel selon lequel on l'exécuterait. N'était-il pas possible de concevoir un autre Office des Morts, un Office qui fût vraiment *festif* par son esprit, par ses textes autant que par son cadre matériel, et qui fût plus approprié à ce qui était en train de devenir la *Fête des Morts*, au lendemain de la fête de tous les Saints? Il semble que c'est une considération de ce genre qui a présidé à l'éclosion, à partir du *xr^e* siècle, des nouveaux Offices pour le 2 novembre, tant monastiques que séculiers.

II. — Les éléments du nouvel Office.

A. *Les Chants*. — a) *Les Antiennes*. A l'image de l'Office des Morts ordinaire, notre Office du 2 novembre comporte des Premières Vêpres, mais celles-ci sont précédées d'une sorte d'introduction, où il est fait mémoire de tous les Saints dont on vient de faire la fête, et où l'on annonce celle de tous les

1. L'éditeur de l'office de Saint-Benoît-sur-Loire a fort bien vu la chose : « Auss ibien, voici qui caractérise de façon très nette notre Office du 2 novembre à Fleury : c'est, par rapport à l'Office traditionnel des Défunts, ce qu'un office *festif* — si l'on veut bien permettre l'expression — est à un office *votif*. L'Office des Défunts, tel qu'on le trouve partout, est essentiellement un office votif : on le chante aux obsèques, aux anniversaires, à l'occasion de fondations, bref, pour toutes les circonstances particulières qui peuvent se présenter, indépendamment de tout lien avec l'année liturgique. Et, lorsqu'on en vint à célébrer, au lendemain de la Toussaint, la commémorai-

son de tous les fidèles trépassés, personne ne songea à toucher au formulaire consacré par l'usage ou à en imaginer un autre. Les moines de Fleury cependant — et eux seuls, selon toute apparence — pensèrent que, tout en conservant le cadre de l'office traditionnel, il n'était pas défendu d'en modifier quelque peu l'esprit, dans le sens même où saint Odilon avait conçu cette commémoration, en la situant dans l'ambiance immédiate de la Toussaint. » (*L'Office de la Commémoration des Défunts à Saint-Benoît-sur-Loire*, p. 398).

On voit maintenant que les moines de Fleury ne sont pas les seuls à avoir touché au formulaire consacré par l'usage.

défunts, chacune de ces deux « mémoires » comportant une antienne, un verset et une oraison. La première mémoire a pour antienne : *Gloria haec est omnibus sanctis eius*, qui est la cinquième antienne des Laudes de la Toussaint, telle qu'on la trouve dans d'anciens antiphonaires, comme celui du B. Hartker (*Paléographie Musicale*, 2^e série, t. I, p. 334)¹. La deuxième mémoire est double : l'antienne par laquelle elle commence : *Qui in cruce positus*, n'est pas facile à identifier² ; celle qui la termine n'est autre que l'Offertoire *Domine Ihesu Christe* (sans verset) de la messe des Morts. Dans le codex B, cette allusion à la croix (*Qui in cruce positus*), et plus loin celle à S. Michel (troisième verset et troisième oraison) peuvent surprendre le lecteur non averti ; en fait, elles se comprennent parfaitement dans le texte que nous croyons être le plus complet et probablement original, celui de l'abbaye Saint-Vaast : en effet, cette petite cérémonie d'introduction a lieu au cours d'une procession que l'ordo de Saint-Vaast est seul à mentionner, et cette procession fait une première station devant le maître autel, puis une seconde station « ad sanctam Mariam sive ad sanctum Michaelem ». Or, il y avait à l'abbaye Saint-Vaast un autel (avec chapelle?) dédié à la Croix, un autre à S. Michel, et pour lesquels Alcuin composa quelques vers (PL, 101, 743, s.), et c'est à cet endroit qu'on va en procession célébrer les Vêpres des Défunts ; dans l'ordo B, au contraire, le convent ne quitte pas le chœur de l'église. Déjà l'on peut voir combien l'ordo de Saint-Vaast est précieux pour l'intelligence complète des rubriques et des divers textes.

Enfin les Vêpres commencent, mais non sans une nouvelle petite introduction, laquelle sera reprise à chacune des Heures : un verset (*Animae omnium*) récité par le prêtre, puis le chant

1. Dans l'office actuel de la Toussaint, ce même texte est englobé dans l'antienne : *Hymnus omnibus sanctis eius*, la cinquième aussi.

2. En fait, ce n'est pas une antienne, mais le verset (texte et mélodie) du répons (spécial) *Deus*

aeterne, qui sera chanté à Matines, après la huitième leçon dans B, après la septième dans C : le texte complet de cette « antienne » étant : *Qui in cruce positus latronem sero penitentem suscepisti, eorum precamur pie peccata delue.*

du répons *Subvenite* et de son verset (spécial), puis une oraison dans laquelle il est encore question de S. Michel (dans l'ordo de Saint-Vaast, les Vêpres ont lieu autour de l'autel — ou dans la chapelle — Saint-Michel, où le convent vient de se transporter). Après ce prélude, vient le chant des antiennes des Vêpres et de leurs psaumes respectifs : dans B, ce sont les cinq antiennes communes de l'office des morts *romain*, avec leurs psaumes ; à Saint-Vaast au contraire, ce sont des antiennes *spéciales* que D. Wilmart a reproduites dans l'apparatus, et au nombre de quatre seulement, c'est-à-dire conformément au cursus *monastique* et avec des psaumes spéciaux, autre indice de l'originalité de cet ordo de Saint-Vaast. Les trois dernières antiennes étant propres, semble-t-il, à l'ordo de Saint-Vaast, il est probable que la première l'est aussi, du moins par sa mélodie, car le texte pourrait passer pour une variante de celui qu'on trouve dans les anciens antiphonaires (Hartker, p. 93) : « Domine in *celo* misericordia tua ».

Reste l'antienne à *Magnificat*, qui est assez longue, et qui est la même dans nos deux témoins : *Absolve domine...* Le texte a la forme d'une oraison et reprend simplement celui d'une collecte du sacramentaire grégorien (éd. Lietzmann, 225/2), mais l'antienne *Absolve domine* existait déjà dans l'office des morts ordinaire, comme antienne de *Magnificat* également (Hartker, p. 394). Enfin, après une série de versets, le prêtre récite l'oraison finale de Vêpres (inérite), où il est encore question de S. Michel, ce qui se comprend parfaitement si on fait l'office devant son autel.

Chose curieuse, alors que l'office ordinaire des morts ne comportait pas le chant de *Complies* supplémentaires pour les défunts, notre Office du 2 novembre comporte une Heure de *Completorium* pour la circonstance, et qui se récite après les Complies du jour. Est-ce pour rendre plus « festif » cet office du 2 novembre ? Cela n'est pas impossible. Comme pour les Complies ordinaires, il n'y a aucune antienne : après le même petit préambule que pour les Vêpres, viennent les trois psaumes (spéciaux), plusieurs séries de versets, puis l'oraison finale qui, cette fois, est connue de tous : *Fidelium deus omnium*.

Vient l'office des Nocturnes. Ici rien ne dit ni ne suggère

que cet office soit supplémentaire : tout se passe au contraire comme s'il n'y avait, en cette nuit du 2 novembre, qu'un seul office de Matines, celui de la Commémoration de tous les Défunts. Aussi bien, la journée du premier novembre est terminée.

Après le petit préambule ordinaire, suivi d'un Invitatoire spécial, puis d'une Hymne dont nous parlerons plus loin, viennent les antiennes du premier Nocturne. Tandis que B se contente de reprendre les antiennes du 1^{er} et du 2^e nocturne de l'office *romain* avec leurs psaumes (pour obtenir les 6 antiennes nécessaires au premier nocturne monastique), l'ordo de Saint-Vaast a des antiennes différentes (sauf la quatrième : *Credo videre*), tirées aussi des psaumes, à l'ancienne manière, mais d'autres psaumes que ceux de l'office romain (sauf le psaume de l'ant. *Credo videre*, évidemment) : les 1^{re}, 3^e et 6^e paraissent propres à l'ordo de Saint-Vaast ; la 2^e et la 5^e sont prises à l'office de la sépulture du Christ au Samedi Saint et donc en accord, semble-t-il, avec le sens de la fête d'aujourd'hui. Seule la 4^e, *Credo videre*, est prise à l'office des morts romain.

Le second Nocturne a de nouveau 6 antiennes (cursus monastique). Tandis que l'ordo B continue à prendre à l'office romain les trois antiennes du 3^e Nocturne et en prend trois autres au Triduum Sacrum, l'ordo de Saint-Vaast ne prend que les trois antiennes du Triduum Sacrum et en adopte trois autres qui paraissent propres (à moins qu'elles ne soient d'anciennes antiennes du psautier ferial, puisqu'elles sont tirées des psaumes) ¹.

Pour le 3^e Nocturne, une seule antienne était nécessaire, mais elle n'est pas la même dans nos deux témoins ².

1. Mais, si notre suggestion autres antiennes nécessaires, il est bonne, les choses ont dû a pris les trois que l'Ordo de se passer ainsi : l'Ordo de Saint- Saint-Vaast avait empruntées au Vaast est l'original, mais B a Triduum Sacrum et qui étaient voulu utiliser toutes les antiennes aussi dans toutes les mémoires. des Nocturnes de l'office ro- 2. Voici l'explication que nous main des morts (par souci de proposons : l'Ordo de Saint-simplicité, ces antiennes étant Vaast, dont on verra de plus en bien connues), et qui sont au plus le caractère original, n'a nombre de neuf ; pour les trois pas craint de faire du neuf. et

A Laudes, B continue de préférer les antiennes communes de l'office romain des défunts, tandis que l'ordo de Saint-Vaast a des textes presque tous spéciaux, mais dont il ne donne que les incipit, parce que ces antiennes sont connues. La première antienne : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus*, provient de l'office ferial, et a été assignée au vendredi à Laudes par certains antiphonaires, comme celui de Carlsruhe LX. La seconde : *Ad te domine levavi animam meam, veni et eripe me domine ad te confugi*, psalmique elle aussi, provient des antiennes spéciales de Laudes pour la semaine qui précède Noël (feria IV). La troisième : *Dum tribularer clamavi ad dominum de ventre inferi et exaudivit me*, provient des Laudes du mardi saint ; les quatrième et cinquième (*Dum conturbata fuerit, A porta inferi*) sont prises aux Laudes des Vendredi et Samedi saints. L'antienne de *Benedictus*, ainsi qu'il a déjà été dit, est commune dans B, spéciale dans l'ordo de Saint-Vaast.

Quant aux Petites Heures, si elles sont plus complexes dans l'Ordo de Saint-Vaast, elles n'ont cependant pas d'antiennes. Si B a agi différemment, il l'a fait avec le moins de frais possible, se contentant de reprendre une antienne de Matines et de la répéter à chaque Petite Heure. (Ce qui concerne la Messe sera examiné plus loin).

b) *Les Répons*. L'office monastique *festif* comporte l'emploi de répons (prolixes) non seulement à Matines (où ils sont au nombre de douze), mais encore à Vêpres et à Laudes (un seul). L'Ordo de Saint-Vaast en reprend plusieurs pour les Petites Heures et les Processions.

On ne peut s'étonner de voir que nos deux témoins n'ont pas la même liste de répons pour les Matines. On sait que la présence de l'office des morts ordinaire, dans un manuscrit liturgique, permet souvent d'identifier le manuscrit en ques-

a composé pour le 3^e Nocturne une antienne bien appropriée, mais qui n'avait pas l'avantage d'être connue. Le codex B au contraire, qui est beaucoup plus simple, préfère une antienne con-

nue (Hartker, p. 146), mais qu'il a quand même prise à l'Ordo de Saint-Vaast où elle était assignée au *Benedictus* de Laudes, B mettant ici encore une antienne de l'office romain.

tion, précisément au moyen de la liste des répons mortuaires, laquelle liste varie d'église à église. Il semblerait que l'Office du 2 novembre, quand il existe dans un manuscrit, offre la même ressource, parce que sa liste de répons paraît être celle de l'église même où se célébrait cet office. Voici nos deux listes de répons :

Codex B

1. Domine qui creasti
V. Si que illis
2. Ego sum resurrectio
V. Et omnis qui vivit
3. Rogamus te domine
V. Misericors et miserator
4. Memento queso domine
V. Vitam et misericordiam
5. Tuam deus piissime
V. Misericors et misericors
6. Si facta mea recompensare
V. Si ascendero in celum
7. Ne tradas domine
V. Memorare
8. Deus aeterne in cuius
V. Qui in cruce positus
9. Quomodo confitebor
V. Tibi soli peccavi
10. Requiem aeternam
V. Qui lazarus
11. O pie deus qui primum
V. Domine ihesu christe iudex
12. Libera me domine de morte
V. Dies illa
Plangent se
Precamur te.

Codex C

1. Rogamus te
V. Misericors et miserator
2. Domine qui creasti
V. Si que illis
3. Absolve domine
V. Requiem eternam
4. Ne tradas domine
V. Memorare.
5. Tuam deus piissime
V. Miserator et misericors
6. Ne derelinquas me
V. Apprehende
7. Deus eterne in cuius
V. Qui in cruce positus
8. O pie deus
V. Domine ihesu christe iudex
9. Ego sum resurrectio
V. Et omnis qui vivit
10. Manus tue domine
V. Dum veneris
11. Memento queso
V. Vitam et misericordiam
12. Libera me domine de morte
V. 1. Tremebunt
2. Nunc Christe
3. Scio domine
4. Lux inmarcescibilis
5. Animam quam dedisti
6. Vox de celis
7. Christe ihesu bone.

Comme on le voit, chaque liste a une physionomie bien spéciale : ceux des répons qui sont communs aux deux listes (il y en a 9 en tout) sont presque tous dans un ordre différent, et chaque liste a trois répons qu'on ne trouve pas dans la liste voisine.

La liste du codex B peut provenir de l'abbaye Saint-Ghislain, si toutefois l'ex-libris dont nous avons parlé suffit à identifier cette partie du manuscrit. Quant à la liste du codex C, elle n'est autre que celle de l'abbaye Saint-Vaast d'Arras, comme on peut le voir dans le Bréviaire de ladite abbaye, ms. Arras 465 (893), du ^{xiii}^e siècle, f. 244^v ss. : « Commemoratio omnium defunctorum »¹, et dans l'Ordinaire de Saint-Vaast, du début du ^{xiv}^e siècle² : ceci étant d'ailleurs en par-

1. Le codex C donne tous les tirés des livres Sapientiaux. Il répons en bloc, à la suite l'un est bon de préciser ce point, de l'autre, accompagnés de la car si l'on n'avait que ledit brénotation neumatique et avec viaire de Saint-Vaast, il serait leur texte complet, sauf pour impossible d'expliquer le fait le 6^e répons *Ne derelinquas me*, qu'il ne donne que onze répons dont il ne livre que l'incipit, sur les douze que comporte la parce que ce répons est pris à la liste de l'Ordo de Saint-Vaast. série propre des répons du Bré- 2. Codex Arras 230 (907), qui viaire qui accompagnent la lec- sera publié ultérieurement dans ture des livres Sapientiaux aux *The Henry Bradshaw Society*. Matines des premiers dimanches Ce manuscrit ne donne pas la après la Pentecôte, et qu'on liste des répons du 2 novembre, n'aura pas jugé nécessaire de vu qu'il n'est plus question, à le répéter. Le bréviaire de Saint- cette époque, d'un office spé- Vaast, du ^{xiii}^e siècle (Ms. Ar- cial pour ce jour, mais au fol. ras 465, f. 244^v ss.) fait un peu 35, il fournit la liste des répons la même chose : il donne pour qu'il faut chanter lorsqu'on fait le 2 novembre les mêmes ré- un « *Rogamus* » (i. e. un office pons, tous en bloc, texte et mé- des morts à 9 leçons et 9 ré- lodie, et dans le même ordre pons) « *pro viro* », et une autre que ceux du codex C, sauf pré- liste pour un « *Rogamus pro cisément le répons *Ne derelin-* muliere* ». Dans chacune de ces *quas me* qu'il ne mentionne listes de 9 répons, le premier est même pas, parce que les chan- le répons *Rogamus*, les 8 autres tres de Saint-Vaast savaient bien sont pris parmi les douze répons où il fallait le prendre, d'au- mortuaires de Saint-Vaast ; mais tant plus qu'il figure intégrale- le total des répons des deux ment dans ce même ms. 465, listes donne encore un chiffre au fol. 209^v, parmi les répons de 11 répons différents, qui sont

fait accord avec les autres données particulières du ms. Cambrai 75 qui convergent pour désigner l'abbaye Saint-Vaast comme lieu de provenance dudit manuscrit.

Il est toujours utile d'examiner les sources littéraires des anciens répons. Voyons d'abord les neuf répons communs aux deux listes. On n'y rencontre que quatre répons tirés de l'Écriture, savoir : *Ego sum resurrectio* (Joan. XI, 25-26 : même texte que l'antienne de *Benedictus* de l'office des morts romain), *Memento quaeso* (Job, X, 9-11), *Ne tradas* (Ps. 73, 19 : le verset étant pris au Ps. 88, 48). Les six autres répons sont de composition ecclésiastique, et, sans aucun doute, antérieurs au XI^e siècle : en tout cas, ils ne sont pas particuliers au nord de la France, car on les rencontre presque tous en divers pays. Ils n'ont rien du genre des répons qui accompagnent la lecture des livres historiques de la Bible : ce sont d'émouvantes *prières*, pour la plupart, et il ne serait pas impossible qu'avant d'être transformés en répons liturgiques, le texte de plusieurs d'entre eux ait fait partie de collectes, ou autres prières pour les morts composées dans les pays de liturgie gallicane : c'est ainsi que, dans le répons *Tuam deus*, la phrase : *ut eis tribuere digneris placitas et quietas mansiones*, paraît tirée de l'oraison *Pio recordationis affectu*, du sacramentaire Gélasien (ed. Wilson, p. 295) ; de même, dans le répons *Domine qui creasti*, les paroles : *et quicquid (vitiorum) fallente diabolo contraxerunt, tu pius (et misericors) ablue indulgendo*, sont prises à l'oraison *Deus apud quem omnia*, du Gélasien (*ibid.*, p. 299) ou bien à l'oraison *Deus cui omnia uiuunt* (Sacramentarium Fuldense, éd. Richter et Schönfelder, n° 2471) ; mais le début du verset : *Si quae illis sunt digne cruciatibus culpae*, provient de l'oraison *Temeritatis*, qui fait partie de l'*Ordo commendationis animae* ancien (Voir au Supplément Alcuinien, dans *The Gregorian Sacramentary*, par Wilson, p. 212 ; *Sacram. Fuldense*, n° 2481),

ceux du Bréviaire 465, et dans l'ordre même où ils sont dans ce Bréviaire de Saint-Vaast. C'est sans doute par pur hasard que l'Ordinaire ne mentionne pas le répons *Ne derelinquas me*, puis-
que chacune des listes qu'il donne ne contient qu'un choix de 9 répons, sur les 12 du grand office monastique du XI^e siècle pour le 2 novembre.

et qui vient probablement d'Espagne (cf. M. Férotin, *Liber Ordinum*, col. 125, cf. col. 133). Dans le répons *O pie deus*, ces paroles du verset : ... *Non intres in iudicium cum seruis tuis*, proviennent de l'oraison *Non intres*, que le Missel romain actuel a héritée du Supplément Alcuinien (Wilson, p. 209), lequel la tenait de la liturgie wisigothique, ce que l'on déduit de son style spécial et du fait qu'on la trouve déjà dans le célèbre Orational de Vérone, écrit en Espagne dans les premières années du VIII^e siècle (*Oracional Visigótico*, ed. J. Vives, 1946, n° 1211). A signaler encore comme provenant de l'Espagne ancienne, dans l'offertoire *Domine ihesu christe*, de la messe du 2 novembre dans l'ordo de Saint-Vaast, ces paroles : *in lucem sanctam quam olim Abrahae promisisti et semini eius*, paroles qu'on rencontre dans le Gélisien, à l'oraison *Te domine sancte*, (Wilson, p. 297), mais dont le style et les expressions trahissent l'origine hispanique (*Liber ordinum*, col. 124 ; *The Mozarabic Psalter*, éd. Gilson, p. 350, sous l'incipit : *Precamur immensam*) voir aussi *The Bobbio Missal*, p. 154, n° 539 de l'éd. H. B. S.)¹. Cela n'empêche pas plusieurs de ces répons de contenir des allusions bibliques ou même des expressions tirées des livres saints. On sait que le répons *Tuam deus* est simplement l'ancien verset de l'offertoire *Erue* pour une messe des morts, lesquelles étaient nombreuses au moyen âge². De même, notre répons *O pie deus*

1. On trouve aussi les oraisons déjà important : ainsi, pour l'*Oratio domine sancte*, *Pio recordationis*, raison *Te domine sancte*, ce manuscrit et quelques autres, dans le plus crit des œuvres de S. Césaire ancien manuscrit de la Règle est le troisième témoin dans l'ordo de S. Césaire aux Vierges, et dre chronologique, les deux pre-Dom Morin, dans son édition miers étant le Gélisien et le de 1933, voudrait qu'elles soient Missel de Bobbio.

contemporaines de ce saint ; 2. Cf. PL, 78, 722 ; Carolus mais comme il s'agit non pas Ott, *Offertoriale*, 1935, p. 178 ; d'un texte de saint Césaire, *Paléographie Musicale*, XIII, mais d'un texte liturgique vivant, 236 s. Le texte de l'offertoire et donc sujet à évolution, et *Erue* et de son verset, présente que d'autre part, le manuscrit des variantes selon les manuscrits. Dans l'antiphonaire de qui le contient est seulement crits. Dans l'antiphonaire de du IX^e siècle, il est plus prudent Compiègne (PL, 78, 722), à de se contenter de dire que les-part le premier mot *Erue*, c'est dites oraisons ont pour elles un exactement le texte du répons témoin du IX^e siècle, ce qui est *Absolve*, le troisième de la liste

est tout simplement un autre offertoire pour une ancienne messe des morts, verset compris : le texte et la mélodie sont substantiellement semblables, cette fois, à ceux de nos deux manuscrits ¹.

Passons maintenant aux répons *propres* à chacune de nos deux listes. Dans B, le répons *Si facta mea* est certainement de composition ecclésiastique, car il contient trop d'expressions non scripturaires, à côté de quelques-unes qui sont simplement des réminiscences bibliques, comme par exemple : *ignis inextinguibilis* (Marc, IX, 44) ; mais le verset est littéralement emprunté au Ps. 138. 8. De même, le répons *Quomodo confitebor* est de composition ecclésiastique, et il semble que ses expressions : *quando veneris in iudicium tuum, animam meam in carne constitutam pollui, antequam discutias me miserere mei*, soient communes avec celles d'une « psallenda » de l'office des morts ambrosien, ainsi conçue : *Domine, domine quando venero in iudicium? animam in carne constitutam pollui ;... , priusquam discutias me, miserere mei*, (M. Magistretti, *Manuale Ambrosianum*, Pars prima, 1905, p. 90). Le verset est tiré du Ps. 50, 6. Quant au texte du répons *Requiem*, il nous est bien connu, puisque le rit romain l'emploie en de nombreux endroits de l'office des défunts, et l'on sait qu'il est en partie formé de paroles empruntées au IV^e livre (apocryphe) d'Esdras, II, 35.

Dans la liste de Saint-Vaast, il y a aussi trois répons *propres*. Nous avons déjà dit que le répons *Absolve* a le même texte que l'antienne de même incipit, et que celle-ci dépend d'une oraison grégorienne. Le répons *Ne derelinquas me* fait partie de ceux qui accompagnent la lecture des livres Sapientiaux (Antiphonaire de Compiègne, PL, 78, 833C ; Hartker, p. 400), et c'est pourquoi notre codex n'en donne ici que l'incipit ; en voici le texte complet, pris dans l'antiphonaire de Hartker : *Ne derelinquas me domine (domine) pater et do-*

de Saint-Vaast : or, le répons crits, elle est différente de celle *Absolve* a le même texte que imprimée par C. Ott, et le texte l'antienne de même incipit, dont littéraire lui-même offre des variantes importantes.

tirée d'une oraison du sacramentaire Grégorien. Quant à *Revue du Chant Grégorien*, 1908, la mélodie du verset *Tuam deus*, p. 189, et 1914, p. 65 ; *Paléographie Musicale*, XIII, 237,

1. Cf. C. Ott, *ibid.*, p. 178 ss.,

minator vitae meae, ut non corruam in conspectu adversariorum meorum, ne gaudeat de me inimicus meus. V. Apprehende arma et scutum et exurge in adiutorium mihi. Le corps du répons est tiré de Eccli. XXIII, 1, 3 ; le verset est du Ps. 34, 2. Quant au répons *Manus tuae*, il est formé de paroles empruntées à Job, X, 8 et XIV, 1, lesquelles font aussi partie des lectures de l'office des morts ordinaire ; le verset est de composition ecclésiastique. Le répons *Libera* termine chaque série de répons : cela ne saurait étonner, si nos deux manuscrits reproduisent leur propre liste de répons mortuaires. Le corps du répons n'est pas le même dans nos deux manuscrits, celui de Saint-Vaast est plus court : en revanche il a sept versets, contre trois dans B. On sait que le répons *Libera* a donné lieu à un pullulement extraordinaire de versets, généralement non scripturaires : le Pontifical de Ratisbonne en aligne jusqu'à 42, l'antiphonaire de Carlsruhe se contente de 34 ; ces versets, dont le total dépasse la centaine, ayant été réunis et étudiés par M^{lle} S. Corbin, dans un travail que doit publier bientôt la *Revue du Moyen Age Latin*, nous y renvoyons le lecteur ¹.

c) *Les Hymnes.* En ce qui concerne les Hymnes, il n'est pas besoin de souligner que nous sommes sur un terrain tout à fait inconnu de l'office des morts ordinaire. Mais, dès lors qu'on voulait constituer un office spécial, surtout un office de caractère festif, rien n'empêchait de lui accorder des hymnes : c'était déjà beaucoup d'avoir supprimé le *Gloria Patri* ⁵. Aussi bien, des hymnes pour les défunts ont existé un peu partout, et existent encore dans l'office des morts du rit Mozarabe ; et le *Repertorium Hymnologicum* d'U. Chevalier enregistre plus de 50 hymnes pour les défunts ³, d'époques et de valeur diverses, mais suffisantes pour montrer que

1. M^{lle} Corbin a bien voulu nous informer que la liste des versets du *Libera* dans le codex Cambrai 75 ne se retrouve nulle part exactement conforme, indice supplémentaire que cette liste est locale et n'a pas été empruntée ailleurs,

2. Pour le remplacer, il est vrai, par la double formule : *Animae omnium fidelium defunctorum requiescant in pace. Requiem aeternam dona eis domine et lux perpetua luceat eis.*
3. Voir au volume des Tables, t. V, p. 26, au mot *Defuncti*.

l'absence d'hymnes dans l'office romain des Défunts n'est pas une pratique universelle.

Notre office du 2 novembre comporte donc les trois hymnes suivantes :

Vêpres : *Devotis te concentibus*

Matines : *Pro defunctorum requie*

Laudes : *Ihesu piorum caritas.*

Or, le *Repertorium Hymnologicum* ne cite que deux manuscrits (pas un seul imprimé) ayant ces trois hymnes : un « Graduel d'Arras, du xii^e siècle, de la Bibliothèque de Cambrai » (ce ne peut être que notre *Cambrai* 75), et un manuel de Tegernsee (mais d'origine française, probablement normande), du xv^e siècle (= *Munich, Clm* 19356) ; cf. *Analecta Hymnica*, t. XXX, p. 175). Pour ma part, je n'ai pu retrouver, jusqu'ici, ces trois hymnes ensemble, que dans un Bréviaire de l'abbaye Saint-Bertin, ms. *Arras* 269 (937), f. 93, en une addition qui paraît être du xiii^e siècle, pour les Petites Heures du 2 novembre ¹.

C'est donc notre Ordo monastique du 2 novembre, selon ses deux recensions, qui est le plus ancien témoin connu de ces trois hymnes pour les défunts : il ne serait pas impossible qu'elles aient été composées pour la circonstance, donc dans le courant du xi^e siècle (première moitié, plus probablement), et dans le monastère même où a été conçu cet office du 2 novembre ².

1. Ce manuscrit n'indique, pour les Vêpres et les Matines du 2 novembre, que l'Office des Morts ordinaire ; il resterait à voir ce que donnent sur ce point les autres bréviaires de Saint-Bertin qui sont à la Bibliothèque de Saint-Omer et qui ont cette portion de l'année, les mss. 354 (xii^e s.) et 392 (xiv^e s.)³ mais qui n'est plus une prière comme la

2. Les manuscrits de Saint-Bertin et de Tegernsee ont en commun une quatrième hymne, mortuaire : *Ihesu rex regnum omnia praevidisti criminum,*

mais qui n'est pas de même facture que les trois autres ; c'en est une imitation maladroite : on a gardé le mètre iambique, mais on a fait rimer les quatre vers de chaque strophe, alors que dans les autres hymnes, ils riment deux à deux ; ensuite la finale de la dernière strophe

différente, finale des trois autres hymnes. Il est plus vraisemblable que l'origine de cette hymne est

L'ordo de Saint-Vaast, et lui seul, contient encore des Litanies chantées pendant les Processions du 2 novembre : elles seront examinées quand il sera question des Processions.

B. *Les Lectures.* — Les lectures de notre office forment un ensemble imposant :

a) *Lectures de Matines.* Chaque Nocturne a son groupe de lectures bien déterminées. Celles du 1^{er} Nocturne sont tirées des Prophètes, celles du 2^e Nocturne, des Épîtres du Nouveau Testament, celles du 3^e Nocturne, des quatre Évangiles. Elles sont assez longues ; leur texte est celui de la Vulgate, ce qui n'autorise pas à voir en elles la survivance d'un rit différent ou simplement d'un usage très ancien. Elles se répartissent ainsi :

Premier Nocturne :

- | | |
|---------------------------|--|
| 1. Jonas, II, 3-19 : | Canticum Jonae prophetae de ventre pisci. |
| 2. Joel, II, 1-11 : | Ululate... Dies Domini... Sol et luna obtenebrati sunt. |
| 3. Ezech., XXXVII, 1-14 : | Ossa arida... |
| 4. Isaias, XIII, 2-13 : | Ululate... Dies Domini... Obtenebratus est sol, et luna... |

Deuxième Nocturne :

- | | |
|---------------------------|--|
| 5. II Petr., III, 8-14 | Mille anni... Dies Domini ut fur... Elementa ignis ardore tabescent... |
| 6. I Cor. XV, 12-26 : | Christus primitiae dormientium... Deinde finis. Novissima autem inimica destruetur mors. |
| 7. <i>Ibid.</i> , 25-45 : | Quomodo resurgunt mortui?... surget in gloria. |
| 8. <i>Ibid.</i> , 47-57 : | Ecce mysterium vobis dico... In novissima tuba. |

Troisième Nocturne :

- | | |
|-------------------------|---|
| 9. Matth. XIII, 36-43 : | Parabola zizaniorum, Consummatio saeculi. |
| 10. Marc. XIII, 19-32 : | Ultimus adventus Filii hominis. |
| 11. Luc. XX, 27-38 : | Sadducaeï negantes resurrectionem. |
| 12. Joan. V, 19-30 ; | Resurrectio generalis. |

b) *Lectures de la Procession* après les Nocturnes.

1. Daniel ? In diebus illis, Dixit mihi angelus¹.
2. Matth. XXV, 1-(13) : Parabola decem virginum.

c) *Lecture de Prime* : l'ordo de Saint-Vaast fait lire à Prime, au Chapitre, un « Sermo sancti Augustini de defunctis », dont il ne précise pas la teneur exacte.

d) *Lectures de la Messe* :

1. I Thess. IV, 12-(18) : In voce archangeli et in tuba Dei.
2. Matth. XXV, 31-(46) : Ultimus adventus Filii hominis, in sede majestatis suae.

Si l'on essaie de dégager les lignes maîtresses de cette composition exubérante de textes, il semble que ce soit les idées de *fin du monde* avec ses cataclysmes effrayants, d'*avènement dernier* du Fils de l'homme et de *jugement dernier*², qui aient présidé au choix des lectures, plutôt que l'idée de simple résurrection, encore que celle-ci y soit plusieurs fois représentée.

Et si l'on compare notre office à celui de Saint-Benoît-sur-Loire pour le même jour, on constate que ce dernier est d'une extrême discrétion en fait de lectures : on y voit seulement la péricope d'Ézéchiel, XXVII, 1-14, sur les ossements des-

1. La procession nocturne n'ayant pas été retenue par B, nous n'avons que cet incipit de l'ordo C, qui est ici insuffisant pour nous renseigner avec certitude. Néanmoins, comme il n'y a pas beaucoup de passages dans le livre de Daniel où un « Ange » parle au prophète, on a le choix entre :

a) VIII, 19 ss. : Ostendam tibi quae futura sunt in novissimo...

b) IX, 22 ss. : Septuaginta hebdomadae..., abominatio desolationis... usque ad consummationem et finem (27).

c) X, 11 ss. : ... ut docerem te quae ventura sunt populo tuo in novissimis diebus (14).

d) XII, 9 ss. : ... quasi ignis probabuntur multi (10); Beatus qui expectat et pervenit usque ad dies mille trecentos triginta quinque (12).

2. Ce qu'on appelle « les terreurs de l'an mil » aurait-il influencé notre office, composé peu de temps après l'an 1000 ? Je pose simplement la question, qui paraît motivée si l'on considère cette préférence accordée aux lectures où il est question des signes avant-coureurs du dernier jour, sans oublier une allusion aux *mille anni* (cinquième leçon de Matines), encore que le contexte de l'épître de S. Pierre soit différent.

séchés, un passage de la seconde épître aux Corinthiens (XV, 34-42), beaucoup plus court que celui de notre office, et une péricope tirée du chap. V (21-29) de S. Jean, plus courte également que celle de notre office, et c'est tout¹.

C. Les Oraisons — Le lecteur a déjà remarqué le grand nombre d'oraisons, presque toutes inédites, contenues dans notre Ordo du 2 novembre. Nous en reproduisons ici les incipit-desinit pour plus de commodité :

Début de l'office :

1. Gratias tibi domine qui nos hodie omnium... catholica defunctorum.
2. Domine Ihesu Christe fili dei vivi qui pro... destinamus.
3. Deus qui ut terribilis maiestate... de principibus tenebrarum.

Vêpres :

4. Tibi domine per interventum sancti archangeli Michahelis... pietatis absterge.
5. Deus qui es sanctorum rex... concede remissionem.

Complies :

6. Fidelium Deus omnium... supplicationibus consequantur.

Matines :

7. Tibi domine commendamus animas... occurramus I. C. f. t. d. nostro.

Prime :

8. Inclina domine precibus nostris... amenitate requiescant.

Tierce :

9. Deus cui proprium est... misereantur ad vitam.

Sexte :

10. Propitiare quesumus domine animabus omnium...

None :

11. Animabus quesumus domine omnium fidelium...

Procession :

12. O. S. D. qui humano corpori...

1. Voir article cité de dom HESBERT, p. 395-8 et 420.

Messe :

La Collecte est la même que l'oraison N° 5.

13. *Secrète* : Suscipe domine sancte pater... seculo migrantibus.

14. *Préface* : Qui iustus in iudicio... tibi canere sine fine dicentes.

15. Hanc igitur obl. quam tibi pro requie... beatitudinem sempiternam.

16. *Postcom.* : Supplices te rogamus O. D... praeparasti gaudia.

Les 14 oraisons *propres*¹ que contient notre Ordo sont autant de pièces inconnues jusqu'ici. Elles ne sont pas d'origine ancienne, à cause de leur facture générale et de leur théologie déjà évoluée sur plus d'un point. Le plus probable est qu'elles ont été composées pour la circonstance, donc au début du XI^e siècle, et par celui qui a compilé notre Ordo. Elles n'ont pas la brièveté romaine antique ; en revanche, elles sont assez bien rédigées en vue de leur destination, et l'on n'y surprend rien de déplacé : tout au contraire, la plupart étaient vraiment dignes d'être employées au jour commémoratif de tous les fidèles défunts.

On remarquera la finale caractéristique donnée explicitement à sept d'entre elles et étendue aux autres d'après une rubrique de l'ordo de Saint-Vaast pour Prime : *Per Dominum n. I. C.... qui venturus est iudicare vivos et mortuos et saeculum per ignem*. Cette idée de « jugement dernier » était tout à fait de mise en un office des défunts ; celle, plus dramatique, de « fin du monde par le feu » cadre également à merveille avec la plupart des lectures dans lesquelles nous avons déjà relevé cette allusion. Cette finale d'oraison n'est pas nouvelle², mais on l'a multipliée autant qu'il était possible en cette occasion unique³.

1. Nous laissons de côté les oraisons n°s 6 et 11 qui sont connues. Quant aux oraisons n°s 4 et 9, elles n'ont qu'une partie commune avec deux oraisons connues commençant de la même manière.

2. On la trouve pour la première fois dans les Sacramentaires des VIII^e et IX^e siècles, comme clause finale des exor-

cismes préparatoires au baptême, et des bénédictions en rapport avec ces exorcismes. Nous montrerons ailleurs comment cette clause est d'origine romaine, et due probablement à Saint-Grégoire-le-Grand.

3. Probablement les oraisons n°s 10, 11 et 12, dont nous n'avons que les incipit, finissaient de même.

D. *Les Processions.* — a) *La procession des Vêpres.* Cette première procession, dont parle seul l'Ordo de Saint-Vaast, présente un aspect spécial. Elle est destinée à conduire processionnellement le convent (en tête la croix, l'encensoir et les chandeliers) hors du chœur principal (où l'on vient de terminer les secondes Vêpres de la Toussaint), vers une chapelle latérale¹ dans laquelle vont se célébrer les premières Vêpres de notre office du 2 novembre. Ces déplacements conventuels à la fin d'un office, pour en célébrer un autre ailleurs, n'étaient pas rares au moyen âge : on a pu voir plus haut comment les anciennes coutumes de Cluny prescrivaient, précisément pour l'office du 2 novembre, un changement local du chœur : « ... quibus exactis, eant in alium chorum »².

Dans son parcours, cette première procession ne fait qu'une seule station : *ad Crucem*, sans qu'on puisse voir s'il s'agit d'une chapelle dédiée à la Croix, ou simplement de la croix monumentale qui pouvait être suspendue à l'entrée du chœur³. N'ayant d'autre but que de conduire le convent « *ad sanctam Mariam sive ad sanctum Michahalem* », cette procession ne revient pas au chœur principal à la fin de l'office : les moines rentrent alors dans le cloître, comme ils le font à la fin de tout autre office.

b) *La procession à la fin des Nocturnes.* Ici encore, c'est

1. Ou peut-être même vers un oratoire distinct ou une église contiguë à l'église principale comme c'était le cas à Saint-Vaast pour l'église de Notre-Dame-en-Châtel, encore que l'église abbatiale du moyen âge ait eu sa propre chapelle de la Vierge, au chevet du chœur.

2. On sait que ces déplacements étaient particulièrement fréquents à Milan, au cours des offices du rit ambrosien. Plus près d'Arras, à l'abbaye Saint-Riquier en Picardie, ces déplacements conventuels étaient

quotidiens, semble-t-il, et de grande ampleur, au moins au ix^e siècle, d'après le célèbre Ordo d'Angilbert, cap. XVII : *De circuitu orationum*; cf. Edmund Bishop, *Liturgica Historia*, p. 328.

3. Le codex B a supprimé naturellement la mention de cette station tout en conservant les antienne, verset et oraison, qu'il fait dire sur place, sans changer de lieu ; c'est dans l'Ordo de Saint-Vaast que ces éléments reçoivent leur véritable explication.

l'Ordo de Saint-Vaast, et lui seul, qui comporte cette procession et fournit le texte complet des rubriques et des autres éléments. On sait que, dans le rit monastique, les matines des fêtes se terminent toujours par le chant du *Te Deum*, suivi de l'Évangile (chanté par l'abbé en personne), suivi du chant de l'hymne *Te decet laus*, le tout couronné par l'oraison du jour (chantée par l'Abbé). Comme on ne pouvait décemment chanter le *Te Deum* à un office des morts, ni — sans doute — l'hymne purement laudative *Te decet laus*, le compositeur de l'Ordo de Saint-Vaast a imaginé non seulement de les remplacer par d'autres chants, mais encore d'entourer ceux-ci de toute une imposante cérémonie, dans le cadre d'une procession nocturne avec flambeaux¹.

Après le chant du dernier répons de Matines, les moines quittent le chœur pour aller se revêtir de l'aube, et reviennent au chœur à leur place, où ils reçoivent chacun, des mains du sacristain, un cierge non allumé. Pendant ce temps, à l'entrée du chœur, on voit s'arrêter un prêtre revêtu de l'étole et d'une chasuble² blanche, accompagné de trois autres prêtres revêtus seulement de l'aube et portant l'encensoir et les chandeliers³.

Aussitôt on entonne le chant du répons *Sint lumbi vestri praecincti*, du commun des Confesseurs Pontifes, et dont voici le texte complet :

Sint lumbi vestri praecincti et lucernae ardentes in manibus vestris *, et vos similes hominibus exspectantibus dominum suum quando revertatur a nuptiis. V. Vigilate ergo quia nescitis qua hora dominus vester venturus sit.

Le choix de ce répons a été commandé, semble-t-il, par celui de l'évangile qui va suivre, et qui est celui des dix vierges : encore une parabole sur les fins dernières, à laquelle fait

1. L'ordo réduit du codex B n'a rien conservé de tout cela, à part le chant destiné à remplacer le *Te decet laus*. chanter lui-même l'évangile de Matines, ou simplement pour donner plus de cérémonie?

2. C'est bien d'une chasuble et non d'une chape, qu'il est revêtu. On ne dit pas pourquoi. Serait-ce parce qu'il va

3. Pourquoi faut-il que ces ministres soient des prêtres? Ici encore la raison n'est pas apparente.

écho cette autre parabole sur la vigilance des serviteurs attendant le retour du maître, lequel arrivera à l'heure de son choix. Le corps du répons est pris au début de la péricope (Luc, XII, 35-36), évangile de la messe actuelle *Os justi* ; le verset est tiré du début d'une péricope assez analogue, celle de S. Matthieu, XXIV, 42 (évangile de la messe *Sacerdotes tui*) où il est parlé de la vigilance continuelle du père de famille contre les voleurs.

Une fois choisi le répons *Sint lumbi vestri praeincti*, il est probable que c'est ce dernier texte qui a déterminé l'attitude à faire prendre aux moines : les *reins ceints* du cordon de l'aube, et surtout le *port d'un cierge*, qu'on allume à ces paroles du répons : *et lucernae ardentes in manibus*¹.

Dès que les moines ont allumé leurs cierges, la procession du prêtre et des trois ministres s'avance vers l'autel majeur qui est encensé par le prêtre. Après quoi, celui-ci entonne le répons *In circuitu*, qui est pris à l'ancien office du Commun de plusieurs martyrs (Hartker, p. 368), et qui, à Saint-Vaast était chanté aux Matines de la Toussaint. Si les paroles et le neumes en sont donnés au complet dans notre Ordo, c'est à cause du verset qui est différent de l'ancien, et reprend un texte du Commun des Martyrs au temps pascal (IV Esdras, II, 35), où il est employé sous forme d'antienne et de répons. Les paroles du répons *In circuitu* et de son nouveau verset sont très heureusement choisies : la lumière des cierges évoquant les splendeurs célestes au milieu desquelles reposent les âmes des saints.

Et voici que la procession, qui est toujours dans le sanctuaire, s'arrête déjà : les chandeliers sont déposés, et le prêtre s'assied pour écouter la lecture d'une péricope du prophète Daniel : *In diebus illis, Dixit mihi angelus*, dont nous avons reconnu plus haut la difficulté d'en identifier le contenu. La lecture est suivie d'un chant, que la rubrique appelle *letania*, et qui a en effet la forme d'une série d'invocations

1. On ne voit pas d'autre l'aube dès le début de Matines ; motif. Si le 2 novembre était d'un autre côté, seule la pré-une fête rangée dans la caté- sence d'un corps à conduire au- gorie de celles *in albis*, les cimetière entraînait le port de moines eussent été revêtus de cierges individuels.

litaniques, au nombre de 19, à chacune desquelles on répond par une sorte de refrain, toujours le même. C'est une litanie spéciale, originale même, et sans doute inédite : elle a été conçue évidemment pour la circonstance, vraisemblablement par le compilateur même de l'Ordo de Saint-Vaast. Chacune des invocations est légèrement différente de celles que nous connaissons dans les litanies actuellement en usage ; la raison en est que le thème musical choisi est assez long, bien que familier, et qu'il a été nécessaire d'allonger chaque invocation ou d'en grouper plusieurs ensemble : ainsi à *Pater de celis Deus*, on ajoute *omnipotens* ; à *Christe*, on ajoute *fili Dei*, etc. Les additions les plus caractéristiques sont celles qui concernent les trois archanges et le prince des Apôtres : saint Michel est appelé *Dei signifer*, saint Gabriel, *robuste Dei*, saint Raphael, *medice Dei*, saint Pierre, *claviger celi*. De même, chaque invocation va jusqu'à *ora* (ou *orate*) *pro eis*, inclusivement : c'est après cela que vient le refrain : *Ut requiescant in saecula saeculorum amen*. Litanie mortuaire d'un genre tout nouveau, qui n'est pas à confondre avec certaines litanies pour les mourants ou pour les défunts, simples litanies des saints, plus ou moins raccourcies, avec plus ou moins de variantes, comme celles qu'on voit dans le Pontifical de Ratisbonne (Paris, B. N. lat. 1231, f. 248), dans un Bréviaire de Saint-Mathias de Trèves (Trier, *Stadtbibl.* 467, à la fin du psautier), dans le *Sacramentarium Fuldense* (éd. Richter-Schonfelder, p. 285 ss.), dans *The Pontifical of Magdalen College* (éd. Wilson, p. 234 s.), dans Martène, *De Ant. Eccl. Rit.*, l. III, c. xv, dans les livres postérieurs de l'abbaye Saint-Vaast : mss. Arras 436, f. 70^v-75 ; 724, f. 28^v-38^v ; 702, f. 39-41 ; 773 f. 155^v-166, etc.

La mélodie de notre litanie n'est pas moins originale, mais la forme des neumes trahit le chant qui a servi de modèle : nous nous trouvons en effet devant une très bonne adaptation de l'hymne *Benedictus es*, qui est chantée actuellement aux samedis des quatre-temps, après la lecture de Daniel¹,

1. Ainsi donc, malgré la rubrique *letania*, il apparaît clairement que cette composition, imitée mélodiquement du *Bene-*
dictus es, joue le rôle d'un répons après une lecture, comme aux samedis des quatre-temps.

et dont le même codex *Cambrai* 75 donne les neumes au folio 31. Dom Pothier, qui connaissait le manuscrit, avait remarqué la chose et avait fait servir cette même mélodie pour des invocations à la Sainte Vierge, qu'il a insérées dans ses *Cantus Mariales* ; une partie du texte de notre litanie mortuaire, accompagnée d'une exacte restitution mélodique en notation moderne, a été donnée par la *Revue du Chant Grégorien*, 33 (1929), p. 137 s.

La litanie terminée, les ministres reprennent les chandeliers et l'encensoir, et le prêtre récite un évangile. Chose curieuse, cet évangile n'est pas celui du 3^e Nocturne de Matines (ou, plus précisément, n'est aucun des quatre évangiles de ce Nocturne), pas d'avantage l'évangile de la Messe. C'est la parabole des dix Vierges ; autrement dit, c'est encore un récit commandé par l'idée des fins dernières : décidément, le compositeur de notre office a pris toutes les occasions de multiplier les lectures qui cadraient avec cette idée maîtresse. Cependant, il est possible que le choix de cette péricope ait été suggéré par le souci d'être plus en harmonie avec la mise en scène déjà existante, c'est-à-dire par la présence des cierges portés par chaque moine, par les paroles des répons qu'on vient de chanter : « *Sint lumbi... et lucernae ardentes* » ; « *In circuitu tuo lumen est* ». En choisissant la péricope des dix Vierges, on obtenait à la fois un évangile sur les fins dernières et une nouvelle allusion à la lumière, celle des lampes portées en pleine nuit par les vierges allant à la rencontre de l'époux. Quoi qu'il en soit, la place de cet évangile correspond à celle qui est occupée par la lecture évangélique à la fin de Matines dans l'office monastique¹. A la fin de l'évangile, il est prescrit de répondre *Amen*, toujours comme dans le rit monastique.

Il ne restait plus qu'à indiquer une pièce de chant tenant la place du *Te dedet laus*, qui est chanté après l'évangile dans le rit monastique. C'est le : *Et nunc sequimur in toto corde*, qui a été choisi, et dont on sait qu'il existait déjà au pontifical de la consécration des Vierges (après le double appel :

1. Ce qui explique que l'ordo primé la mise en scène antérieure, B l'a retenu, alors qu'il a sup- étrangère au rit monastique.

Prudentes virgines aptate lampades vestras, et : Venite filiae audite me, timorem domini docebo vos). Et ce chant, à son tour, n'est autre que l'ancien verset de l'offertoire *Sicut in holocausto*, du VII^e dimanche actuel après la Pentecôte. L'Ordo de Saint-Vaast n'en a donné ici que l'incipit, surmonté de la notation neumatique, tout le monde sachant bien, à cette époque, où prendre le texte complet de ce chant, qui d'ailleurs se trouve *in extenso* dans le même manuscrit Cambrai 75, f. 119, parmi les chants des dimanches après la Pentecôte, dans la partie du Graduel.

Enfin, toujours selon le rit monastique, une oraison clôt la fonction des Nocturnes. Contrairement à la règle qui est générale actuellement, ce n'est pas la collecte de la messe qui a été choisie, mais on a composé une oraison toute spéciale, où, après une courte allusion aux défunts, qui n'est visiblement qu'une incidente, on lit la phrase typique suivante : « ... ut *candidis* virtutum vestibus et splendidis fidei *lampedibus* omnes in communi Salvatori et iudici nostro in adventu suo occurramus... » On voit d'emblée le parfait ajustement de ce texte à la situation présentée par cette sorte de drame liturgique : il semble qu'en tout ceci, on ait voulu faire comme une répétition de ce qui arrivera au dernier jour, et en prenant exemple sur les Vierges sages de la parabole.

* * *

La fonction des *Matines* est terminée. Il s'agit maintenant de célébrer l'office des *Laudes*, qui suit ici sans intervalle régulier. Souvenons-nous que tout ce qui précède se passe au cours d'une *procession*. Celle-ci est restée jusqu'à présent à l'intérieur de l'église, mais elle va bientôt en sortir, pour conduire processionnellement le convent vers la chapelle (ou autel?) de la Croix où aura lieu l'office des *Laudes* (on se souvient d'un déplacement analogue pour les *Vêpres*). A cet effet, le célébrant quitte la chasuble qu'il avait revêtue au début de la procession, pour prendre la chape (sur l'étole), et tandis que le chantre entonne le répons *Ne tradas domine* (le quatrième des *Matines*, dans la liste de Saint-Vaast), les céroféraires s'ébranlent, précédant le convent vers la chapelle (ou autel) de la Croix, où se célèbre l'office de *Laudes*.

c) *La procession à la fin des Laudes.* C'est toujours dans le seul Ordo de Saint-Vaast que nous voyons cette troisième procession. A la fin des Laudes, le convent quitte processionnellement la chapelle (ou l'autel) de Sainte-Croix pour se rendre « ad sanctum Michahalem ». On ne dit pas pourquoi, et la raison de ce nouveau déplacement conventuel n'apparaît pas d'elle-même. Pendant le trajet, on chante l'« antienne » *Domine ihesu christe*, c'est-à-dire l'offertoire de notre messe des morts actuelle (mais sans verset), déjà plusieurs fois entendu depuis le début de cet office du 2 novembre, puis un verset et une oraison, le tout comme à la procession des Vêpres. Et c'est fini.

d) *La procession au cimetière avant la messe.* Il reste une quatrième procession, que l'ordo de Saint-Vaast n'est plus seul à donner, cette fois, puisque nous la trouvons, en partie du moins, dans le mince fragment qui nous reste du manuscrit de l'abbaye de Saint-Amand.

Après l'heure de None, les moines vont revêtir l'aube¹ et on donne à chacun un cierge non allumé. Cette dernière partie de la rubrique paraît légèrement anticipée, puisque le célébrant, revêtu de l'étole et de la chape et se tenant devant l'autel, procède d'abord à la bénédiction des cierges, ce qui n'avait pas eu lieu pour la procession avec cierges après Matines. On ne parle que d'une seule formule de bénédiction, à prendre dans le Collectaire²; ensuite le prêtre

1. « *Fratribus post nonam induerentur...* » Dès lors que les moines vont se « revêtir », cela ne peut vouloir dire que deux choses : ou bien ils se revêtent de l'aube seule, ou bien de l'aube et de la chape. En fait, l'expression *se induere, se revestire*, sans plus, est celle des ordinaires monastiques en général, et en particulier de celui de Saint-Vaast de l'an 1308, pour dire que l'on se revêt de l'aube seule ; lorsqu'il faut y ajouter la chape, les ordinaires précisent, On verra tout à l'heure que la chape, vêtement plus précieux que l'aube, est formellement exclue de la cérémonie, « *propter ceram distillantem* », dit la rubrique.

2. On ne dit pas à quel jour de l'année ; en tout cas, l'ordinaire de 1308, qui n'a plus rien conservé de l'office du 2 novembre, n'indique qu'une seule oraison pour la bénédiction des cierges au jour de la Chandeleur (2 février).

encense les cierges et les asperge d'eau bénite, et asperge de même le peuple présent. Alors, tandis que le chantre entonne le répons *In circuitu tuo domine*, le même qu'à la procession à la fin des Matines, on allume les cierges. Après quoi, un autre prêtre, ayant l'étole sur son aube, tient « *imaginem domini* », vraisemblablement la croix de procession, devant la face du célébrant qui achève les oraisons¹. Puis, « l'image de N. S. J.-C. » étant tournée (*oblata*, dit la rubrique) vers Dieu le Père, le célébrant chante trois fois : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, le chœur répétant trois fois ces acclamations chères aux francs de l'époque carolingienne, encore qu'ici on ne voie pas très bien la raison d'être de telles acclamations, au début d'une procession au cimetière, le jour du 2 novembre.

C'est alors que la croix, suivie du thuriféraire, des chandeliers et de l'eau bénite, s'ébranle en direction du cimetière tout proche de l'église abbatiale, au chant de cinq répons provenant des Matines précédentes. Mais il n'y a pas de station, ni de cérémonie spéciale dans le cimetière, pas même la moindre collecte pour les défunts.

C'est au retour de la procession qu'on fait une station, « *ante sanctam crucem* », probablement devant la croix monumentale dressée à l'entrée du chœur, et on y exécute une *litanie mortuaire*, assez analogue dans son texte à celle de la procession nocturne : après un court préambule, on retrouve les 19 invocations caractéristiques de la litanie nocturne, mais plus courtes, de façon que les paroles *ora* (ou *orate*) *pro eis* ne sont plus incluses dans la première partie de chaque invocation, mais constituent précisément le refrain ou réponse du chœur. La mélodie de cette seconde litanie est plus simple également, mais ici nous ne voyons pas comment en traduire les neumes en notation moderne : le modèle mélodique — si modèle il y a — nous échappe.

Après la litanie, la procession pénètre dans le chœur, au

1. Il y a donc des prières sans doute sur le livret du célébrant, ou sur le Collectaire auquel la rubrique a fait allusion plus haut. Le texte des prières devait se trouver à part,

chant du *Domine Ihesu Christe*, une fois de plus. Alors, au son des cloches annonçant la grand'messe, a lieu une nouvelle *commendatio animarum*, constituée par le chant du répons *Subvenite*, suivi d'un ensemble de versets, d'oraisons, de psaumes et de *preces* dont les incipit sont là marqués. Et la messe commence.

E. *La Messe*. — Ce n'est pas une messe des morts ordinaire qui couronne cet office du 2 novembre. Le prêtre, le diacre et le sous-diacre sont revêtus de chasubles, et celles-ci sont de couleur blanche, autant que possible, précise l'Ordo de Saint-Vaast, et lui seul encore. L'introït *Requiem* nous est connu, mais on a ajouté un verset supplémentaire, dont le texte a déjà été rencontré au début de l'office : *Animae omnium fidelium...*

On remarque la rubrique de l'Ordo de Saint-Vaast prescrivant (et lui seul encore) un *Kyrie festif* : c'est bien là l'idée du compositeur qui a voulu faire, de cet office du 2 novembre, un office festif, dans toute la mesure du possible. On en verra d'autres indices encore. Toutefois, on ne chante pas le *Gloria in excelsis*, même si le 2 novembre tombe un dimanche.

La collecte est celle des Vêpres. L'épître est la même que celle de la messe actuelle *In die obitus* du missel romain : *Nolumus vos ignorare de dormientibus* (I Thess., IV, 12-18). Elle est suivie du graduel *Exaltabo te domine*, qui est celui du mercredi de la semaine de la Passion, et qui doit avoir été choisi pour cette partie de son verset : *Domine abstraxisti ab inferis animam meam, salvasti me a descendentibus in lacum*. La rubrique de Saint-Vaast ajoute : *item De necessitatibus...*, ce qui veut dire que dans ce monastère, ce que nous appelons aujourd'hui le « trait » *De necessitatibus* (du mercredi des Quatre-Temps de carême) était traité comme un graduel à plusieurs versets, selon l'antique manière¹, et donc considéré comme un second graduel ; et c'est ce qui explique que la rubrique suivante, en mentionnant le *Tractus* réel, précisera que ce *tractus* (qui est pourtant du II^e mode

1. Cf. R.-J. HESBERT, *Antiphonale Missarum Sextuplex*, p. LII.

et à plusieurs versets) ne doit pas être chanté par chœurs alternants, mais par tous les moines ensemble, d'un bout à l'autre, ce qui est une dérogation à l'usage ancien de chanter les « traits du II^e mode » à la manière responsoriale¹. Ce *tractus* est entièrement noté dans l'ordo de Saint-Vaast, et il est facile d'y reconnaître la mélodie familière de nos « traits du II^e mode ». Mais le texte est tellement spécial, qu'il faut le mettre sous les yeux du lecteur, sous sa forme littéraire originelle :

- (1) Domine Ihesu Christe rex seculorum
 misericordia peccatorum
 resurrectio mortuorum.
- (2) Miserere deus miserationum
 animabus omnium
 fidelium defunctorum.
- (3) Libera eas de ore leonis
 et perducas eas in paradisum exultationis.
- (4) Et pro quibus tuum fudisti sanguinem
 tu eis domine eternam concede requiem.

Cette composition assonancée², revêtue de la mélodie des traits du II^e mode, ne paraît pas avoir été employée en dehors de l'Ordo de Saint-Vaast : il ne serait donc pas impossible qu'elle soit due à la plume si fertile du compilateur de notre Ordo.

L'évangile est : *Dixit ihesus discipulis suis : Cum venerit Filius hominis* (Matth. XXV, 31-46), celui du premier lundi de Carême, et dont nous avons déjà remarqué le caractère impressionnant. Notons qu'il est suivi du chant du *Credo*.

L'Offertoire, dans l'Ordo de Saint-Vaast, est l'actuel *Domine Ihesu Christe*, mais avec trois versets supplémentaires, qui paraissent avoir été composés pour la circonstance ; dans le dernier verset, on remarque certaines assonances, comme dans le *tractus* dont on vient de parler. L'Ordo B, lui, a préféré un autre offertoire : *O pie deus*, qui a été employé à Matines comme répons, mais qui servait déjà à cette époque comme offertoire pour les messes des morts.

1. Cf. *Paléographie Musicale*, XIV, p. 369, n. *pertorium Hymnologicum* d'U. Chevalier.

2. Elle n'est pas dans le *Re-*

La rubrique de Saint-Vaast dit ensuite : « *Fratres panem et vinum offerant* », sans autre détail. Cette double offrande est-elle individuelle et comment s'opère-t-elle, alors que les moines doivent garder en mains leur cierge allumé ? Il n'est pas facile de le deviner en l'absence d'aucune indication, mais cette offrande était formellement prescrite par le décret du chapitre de Cluny et par les anciennes coutumes cluniésiennes pour le 2 novembre (voir le texte plus haut).

Puis l'Ordo de Saint-Vaast précise qu'il faut garder les cierges jusqu'à la fin¹, et il en donne la raison aussitôt : « *ut, secundum orationem quae post Te Deum laudamus² dicenda est, ut candidis virtutum vestibus et splendidis fidei lampadibus, omnes in commune occurramus, et cetera, repraesentemus albis induti, et candelas id est lampades tenentes...* ».

Il est donc clair que le compositeur de l'Ordo de Saint-Vaast a tenu expressément à ce que les cierges soient gardés en main jusqu'à la fin. On doit regretter que la perte du dernier folio du manuscrit Cambrai 75 nous prive de la suite de son explication si précieuse, mais ce qui en subsiste laisse voir suffisamment le fond de son cœur : organiser cet office du 2 novembre comme une grandiose représentation de ce qui nous arrivera conventuellement (« *in commune* ») au dernier jour : « *ut... repraesentemus albis induti, et candelas id est lampades tenentes...* ».

* * *

Pour avoir la fin de la Messe, il faut recourir au texte de l'ordo B, malheureusement amputé des rubriques de celui

1. On va voir bientôt qu'il le chant du *Te Deum* à Matines, n'est pas question d'offrir les ni ailleurs, mais il aura voulu cierges au prélat au moment dire : « d'après le texte de l'oraison de l'offertoire, comme cela se son qui se récite à Matines, fait au pontifical des Vierges, après l'endroit où l'on chante aux Ordinations et, anciennement au 2 février en certains lieux. d'habitude le *Te Deum* », et c'est l'oraison qui suit l'évangile et le *Et nunc sequimur te*, et dont l'incipit est ; *Tibi domine*

2. Cette mention du *Te Deum* est un lapsus de la part de notre compositeur, car il n'a pas mis *commandamus...*

de Saint-Vaast (et, probablement, de quelques rites savoureux qu'il n'aura pas retenus). Cet Ordo nous livre le texte complet de la Secrète, de la Préface¹, et d'un *Hanc igitur* propres, et enfin de la Postcommunion, tous textes inconnus jusqu'ici et qui ont dû être composés pour la circonstance, par l'ordonnateur de cet Office du 2 novembre.

F. *Quelques autres éléments.* — Il reste à réunir quelques prescriptions éparses, ici et là, dans cet Office du 2 novembre. Nous les prenons dans l'Ordo de Saint-Vaast qui, seul, les a conservées au complet.

a) *Les messes privées.* — A la fin des Laudes, on trouve une rubrique prescrivant la célébration, en ce jour du 2 novembre, de trois messes privées (*secreto*), par trois prêtres célébrant l'un après l'autre (*singillatim*) : la première messe *de sancta Trinitate*, la seconde *de sancto Michaele*, la troisième, *de sancta Cruce* ; pour les deux premières on ne précise aucun détail du texte, mais pour la messe de la Croix, on indique l'évangile, qui est une partie de la Passion selon S. Matthieu, depuis *Milites praesidis*, jusqu'à *emisit spiritum* (XXVII, 27-50). Avant de commencer leur messe, les prêtres font une brève « commendatio animarum » (voir au paragraphe b). Ceux qui ne sont pas prêtres doivent réciter quelque portion du Psautier « pro animabus ».

b) *La « commendatio animarum » devant chaque autel.* — Au moment de la procession au cimetière avant la grand'messe, une rubrique stipule que, pendant ce temps, un prêtre accompagné d'un ministre, fait l'encensement de tous les autels, et fait la « commendatio » des fidèles défunts devant chaque autel, d'une manière brève, consistant dans la récitation de l'oraison : « Tibi domine per interventum *sanctorum quorum honori hoc altare consecratum est*, commendamus animas omnium fidelium », laquelle n'est autre que l'oraison récitée avant chaque heure de l'office du 2 novembre,

1. On remarquera la distribution des incises de cette préface, *christe rex seculorum*, et des par paires assonancées (trois derniers versets de l'offertoire incises pour finir), un peu à la de l'Ordo de Saint-Vaast,

mais qui contient alors la mention de S. Michel et des Anges, à la place des mots soulignés ici.

c) *Les aumônes aux pauvres.* — La rubrique dont nous venons de parler immédiatement ajoute que, pendant l'encensement des autels, c'est-à-dire pendant la procession qui précède la messe du jour, on fait une large aumône aux pauvres : « pro posse loci ».

Toutes ces prescriptions (messes des prêtres, psaumes des autres moines, aumônes aux pauvres) paraissent être l'application de celles qui sont contenues dans le décret du chapitre de Cluny relatif à l'institution de la fête du 2 novembre ; et même les récits de Jotsald et de S. Pierre Damien (dont nous avons rapporté le texte au début de ces Notes) ne parlent que de messes, de psaumes et d'aumônes, comme étant la caractéristique de la célébration clunisienne du 2 novembre. Et ceci confirmerait, si besoin était, que l'office si spécial que nous étudions en ce moment, n'est pas sans relation avec l'institution clunisienne de la Commémoration de tous les fidèles défunts, bien que l'abbaye qui le composa n'appartint pas à l'Ordre de Cluny¹ ; c'est évidemment l'initiative de S. Odilon qui est l'occasion de la composition, au cours du XI^e siècle (et, probablement, par les moines de Saint-Vaast) de cet office si développé pour le 2 novembre.

III. — La provenance de ce nouvel office.

Nous n'avons à notre disposition que trois manuscrits de cet office du 2 novembre, provenant d'autant de monastères différents, situés dans le nord de la France. On hésite donc sur une base si étroite, à chercher à localiser le monastère où cet office a été composé et d'où il a pu se répandre dans la suite. Mais, comme on le verra bientôt, il n'est guère pro-

1. C'était le cas pour les abbayes de Saint-Vaast, de Saint-Amand et de Saint-Ghislain ; d'ailleurs, puisque Cluny avait conservé l'office romain des défunts pour le 2 novembre, tout monastère où l'on trouve un office spécial pour le 2 novembre doit être en principe étranger à l'ordre de Cluny, du moins à l'époque où il se sert de cet office spécial.

bable que cet office ait obtenu une large diffusion. On peut donc, à titre provisoire du moins, chercher lequel des trois monastères envisagés réunit le plus d'indices en sa faveur.

Procédons par élimination. A) Il faut écarter, pensons-nous, le monastère (probablement Saint-Ghislain) d'où provient le manuscrit B. Sa recension de notre office du 2 novembre est en effet trop raccourcie et trop simplifiée : elle a écarté les quatre processions de l'Ordo de Saint-Vaast et, par conséquent, les nombreuses pièces propres qu'elles comportent ; pour ce qui est des antiennes de l'office, elle a simplifié à l'extrême, en revenant aux antiennes de l'office *romain* des défunts et en complétant leur nombre par l'adjonction d'autres antiennes romaines connues ; de même, le rit des Petites Heures est plus simple que dans l'Ordo de Saint-Vaast. D'autres détails contribuent encore à suggérer que le manuscrit B n'est pas l'office original ou une copie fidèle de celui-ci, mais qu'il est une réduction d'un rituel plus complet. Sur ce dernier point, ce sont des preuves, ou quelque chose d'approchant, qu'il est possible d'indiquer :

a) en supprimant la procession de la fin des Matines, le codex B s'est privé en même temps de la mise en scène qu'on voit dans l'Ordo de Saint-Vaast, où les moines *vêtus de blanc* (l'aube) et portant *chacun une lumière* (un cierge allumé), sont à la fois acteurs et témoins du drame liturgique dont on a lu les détails plus haut. Mais, comme il lui fallait une oraison pour finir les matines selon le rit monastique, il prit tout simplement l'oraison que lui offrait son modèle, l'Ordo de Saint-Vaast : cette oraison paraissait pouvoir convenir à la circonstance, puisqu'elle fait allusion aux défunts et surtout à l'évangile des dix Vierges qu'on vient de lire. Mais la même oraison comporte aussi les paroles suivantes : « ... ut *candidis* virtutum *vestibus* et *splendidis* fidei *lampadibus* omnes in communi Salvatori et iudici nostro in adventu suo occurramus... » Cette incise n'a évidemment tout son sens que dans l'Ordo de Saint-Vaast où, à ce moment, les moines sont revêtus de l'aube et portent un cierge.

b) Par ailleurs, ce même Ordo de Saint-Vaast, après l'offertoire de la messe du 2 novembre, contient une rubrique qui n'a pas été conservée par le codex B, bien que ce dernier

manuscrit n'ait perdu aucun folio. Et cette rubrique (les moines, qui sont revêtus de l'aube depuis le début de la procession, doivent conserver leurs cierges jusqu'à la fin de la messe)¹ amorce un raisonnement dont l'une des prémisses est constituée par le rappel, précisément, de cette incise de l'oraison de Matines : « ... ut candidis virtutum vestibus et splendidis fidei lampadibus, omnes in commune occurramus... » L'Ordo de Saint-Vaast est ici simplement conséquent avec lui-même ; celui du codex B pouvait conserver une telle oraison pour Matines, où la rubrique n'en tirait aucun épilogue : mais, dès qu'un raisonnement était bâti sur des prémisses constituées par le port des vêtements blancs et des lumières, on comprend qu'un rituel qui n'a pas maintenu ces points de cérémonie, se soit vu dans l'obligation d'abandonner le rit spécial auquel fait allusion l'Ordo de Saint-Vaast à cet endroit de la messe.

B) Il faut aussi laisser de côté le fragment de l'Ordo de Saint-Amand, parce qu'il n'est qu'un autre raccourci de celui de Saint-Vaast. En effet, les rubriques ont été refondues et fortement condensées. Il est bien question d'une procession dans ce fragment, de la procession qui précède la messe du 2 novembre, mais on ne mentionne pas le cimetière² : il n'est pas question qu'un prêtre reste à l'église pendant cette procession, pour encenser tous les autels, en y faisant la *commendatio* brève, comme à Saint-Vaast. Le chant du *Domine ihesu christe* a été transporté au début de la procession au lieu d'être exécuté à la fin. En dernier lieu, pour la messe, on se contente du même cérémonial réduit que celui du codex B : il n'est pas question pour les moines de se mettre en aube, ni de porter des cierges. Tout cela est significatif : comparé au rituel des autres manuscrits, celui de Saint-

1. La perte du dernier folio du manuscrit de Cambrai nous prive malheureusement de la suite de ladite rubrique et de tout le reste de la messe, telle que l'avait arrangée le compilateur de l'Ordo de Saint-Vaast.

2. Il est vrai que l'expression « in circuitu ecclesiae » peut être l'équivalent de « in coemeteri » si le cimetière des moines de Saint-Amand était autour de l'église.

Amand est moins expurgé que celui du codex B, mais il est expurgé tout de même par rapport à celui de Saint-Vaast. Le monastère de Saint-Amand n'est donc pas le lieu qui vit éclore notre office du 2 novembre.

*
* *

Nous n'avons donc plus devant nous que l'Ordo de Saint Vaast. Disons tout d'abord que le manuscrit de Cambrai qui le contient ne peut pas être celui de l'office *intégral*, car il ne comporte ni les lectures de Matines et de la Messe, ni les nombreuses oraisons de l'Office et de la Messe ; c'est sans aucun doute le livret destiné au préchantre, car il renferme exactement toutes les pièces à chanter, revêtues de leur mélodie, et c'est la raison pour laquelle on l'a placé à la fin d'un manuscrit naturellement destiné à l'usage d'un chantre¹. Il a donc dû y avoir à Saint-Vaast au moins un exemplaire *complet* de l'Office du 2 novembre, contenant les lectures, les oraisons, et le reste, donc différent du codex *Cambrai* 75.

Il est évident que ce manuscrit complet de Saint-Vaast *pouvait* n'être qu'une copie de l'office original, si celui-ci a été composé ailleurs. Cependant, et dans l'hypothèse où cette office du 2 novembre n'a pas d'autres témoins que les trois manuscrits dont nous venons de parler, il n'y a pas de doute que c'est le manuscrit *Cambrai* 75 qui réunit le plus d'indices montrant que cet office du 2 novembre a été composé là où ledit manuscrit a été écrit, c'est-à-dire à l'abbaye Saint-Vaast d'Arras. Ces indices sont, d'une part, ceux-là mêmes qui permettent d'affirmer avec certitude que le codex *Cambrai* 75, en chacun de ses éléments, a été écrit à Saint-Vaast et pour Saint-Vaast, et, d'autre part celui-ci : certaines Heures de cet office du 2 novembre, dans l'Ordo de Saint-Vaast, ne sont pas célébrées au chœur principal, mais « ad sanctam Mariam sive ad sanctum Michaelem » (Vêpres), ou encore « ad sanctam Crucem » (Laudes) : or l'église abbatiale

1. Le manuscrit *Cambrai* 75 Graduel, comme l'on sait, est essentiellement un Tropaire-

de Saint-Vaast possédait en core au ^x^e siècle une grande chapelle de Notre-Dame (derrière le chœur), et un autel dédié à saint Michel, un autre à la Croix, ces derniers ¹ placés sans doute de telle manière que les moines pouvaient se réunir autour pour chanter les Heures de Vêpres et de Laudes, qui sont de longueur moyenne.

Il ressort de là que notre office du 2 novembre a été originellement composé pour l'usage de l'abbaye Saint-Vaast. Mais, comme on pourrait supposer qu'il a été simplement copié sur un manuscrit venant d'ailleurs, adapté parfaitement aux dispositions locales de Saint-Vaast, et que nous ne pouvons pas *prouver* l'invraisemblance d'une telle supposition, nous ne proposons donc l'abbaye Saint-Vaast que comme celle qui, dans l'état actuel de nos connaissances, paraît le mieux indiquée pour avoir vu éclore, au début ou vers le milieu du ^x^e siècle, notre Office du 2 novembre.

IV. — Le peu de succès de cet Office.

Force est bien d'admettre que notre Office du 2 novembre, malgré le caractère grandiose de ses conceptions (surtout dans l'Ordo le plus complet, celui de Saint-Vaast) n'a pas connu une large diffusion dans l'espace, ni une longue durée dans le temps. Dom Wilmart n'a connu que deux manuscrits : je n'ai réussi qu'à y ajouter un troisième. La plupart des liturgistes à qui j'ai demandé s'ils en connaissaient d'autres m'ont répondu qu'ils ignoraient même l'existence de cet office monastique pour le 2 novembre. Par ailleurs, un seul office monastique a été publié jusqu'ici, celui de Saint-Benoît-sur-Loire, dont il a été question plus haut. Enfin, un spécialiste

1. Leur existence est attestée de 150 mètres au ^x^e siècle. par Alcuin, qui composa des Un déplacement conventuel à vers pour lesdits autels (PL, 101, l'extérieur, à la fin de la nuit 741 ss.). — Je n'ose faire mienne du 2 novembre et par n'importe une suggestion qui m'a été faite : quel temps, n'est guère vrai-semblable, alors qu'il y a un « ad sanctam Crucem » pourrait désigner l'église (paroissiale) de autel de Sainte-Croix à l'intérieur même de l'église abbatiale. ce nom, appartenant à l'abbaye, et qui en était éloignée de moins

en matière d'histoire des rites funéraires, M. l'abbé H. Philippeau, du clergé de Paris, a bien voulu nous dire qu'il ne connaissait pas d'autres offices de ce genre, ni d'autres témoins de l'Ordo contenu dans le codex *Cambrai* 75.

Trois abbayes ayant commencé de célébrer notre office du 2 novembre dans le courant du XI^e siècle, c'est assurément bien peu. On doit même se demander si cet office a été célébré pendant longtemps : à Saint-Vaast, au XIII^e siècle, il n'en reste plus que les répons de Matines¹ ; à Saint-Amand, avant la fin de ce même XI^e siècle, le manuscrit qui le contenait avait été mis au rebut, et ses feuillets grattés pour recevoir un texte hagiographique. Au monastère d'où provient le codex B (peut-être Saint-Ghislain), on n'avait pas voulu accepter tel quel l'office de l'abbaye Saint-Vaast, mais on l'avait énergiquement amputé de tous ses éléments dramatiques, en particulier de ses nombreuses processions. Même à Saint-Amand, si l'on avait conservé les processions (à en juger par notre fragment qui contient la dernière), cela n'aurait pas été sans y apporter de notables réductions.

On ne peut donc pas parler de succès remporté par cet office. A quoi cela peut-il tenir ? Voici un essai d'explication. Dans son décret pour l'institution de la fête du 2 novembre, Cluny était restée exactement dans la ligne *liturgique* : des *messes*, des *psaumes* et des *aumônes* aux pauvres, venant s'ajouter au très simple *Office des Morts* ordinaire (de rit romain), quoique *festivo more*. Rien d'autre. On eût pu concevoir un office de rit *monastique* pour le 2 novembre, et rester encore dans la pure ligne de la tradition liturgique et de la simplicité monastique, comme on le fit à Saint-Benoît-sur-Loire (du XI^e au XIII^e siècle pour le moins), où cet office est conçu comme une portion de l'office *divin*, c'est-à-dire dans lequel, tout en priant pour les morts, on veut surtout rendre à *Dieu* le culte liturgique normal, et où l'élément dramatique n'est pas plus apparent que dans l'office romain des défunts, ni surtout n'est pas spécialement recherché.

1. Il est plus probable que l'office des morts véedastin, avant ces répons existaient déjà à la composition de l'Office du Saint-Vaast, étant ceux de l'office du 2 novembre.

Mais, que voyons-nous dans l'office de Saint-Vaast pour le 2 novembre? Un vaste ensemble, savamment combiné pour *faire impression* sur les assistants. C'est là le sens du choix des longues et saisissantes lectures des Matines (sauf les première, troisième et onzième). Cette recherche de l'effet à produire se décèle particulièrement dans les lectures du 3^e Nocturne : était-il bien nécessaire de faire lire quatre péripécies évangéliques différentes, comme lectures du dernier Nocturne, et de les choisir presque toutes dans la ligne de la « fin du monde » et du « jugement dernier »? Et pourquoi, en l'absence de toute règle ou même de toute coutume liturgique, vouloir que les nombreuses oraisons de cet office (plus de dix) finissent toutes par l'impressionnante clause : *qui venturus est judicare vivos et mortuos et saeculum per ignem*¹? Et encore, pourquoi multiplier les processions, au nombre de quatre en 24 heures? On comprendrait une procession brève après les premières Vêpres, comme l'on faisait alors généralement aux grandes fêtes, et une autre avant la messe, celle-ci par imitation et extension de celle qui avait pris racine en Gaule, le dimanche, depuis le ix^e siècle, pour la procession de l'eau bénite. Mais, que vient faire cette procession inusitée de la fin des Nocturnes, avec son rituel d'une richesse d'invention extraordinaire? On comprendrait encore un bref déplacement processionnel destiné à conduire le convent à une autre chapelle où aura lieu l'office de Laudes (encore qu'un tel déplacement ne soit pas indispensable), mais pourquoi se revêtir de l'aube, porter des cierges, chanter des répons où il est question de la lumière, lire la péripécie des dix Vierges (qui n'est même pas l'un des quatre évangiles lus au troisième Nocturne)? On croyait se trouver devant un office destiné à faire mémoire de tous les trépassés ; or, dans tout ce début de procession, où se trouve la prière pour les morts?

1. Dans l'office des morts *morte*), et encore faut-il noter actuel du rît romain, cette clause (ou seulement sa dernière partie) ne se voit que trois fois, non pas dans des oraisons, mais dans des répons (R. *Qui Lazarum* ; *Ne recorderis : Libera... de* que, dans le plus ancien antiphonaire où l'on trouve ces répons notés, celui d'Hartker, la clause en question n'apparaît qu'une seule fois, et probablement sur grattage (p. 391).

Il faut attendre la fin de la lecture de Daniel pour que s'élève enfin une supplication pour les âmes des défunts, sous forme de litanie, par ailleurs créée de toutes pièces pour la circonstance, mais où, du moins, le souvenir des morts est enfin rappelé : (*Orate pro eis*), *Ut requiescant in saecula saeculorum, amen*, dit la reprise après chaque invocation. Tout le reste n'a été que mise en scène destinée à faire impression sur les témoins-acteurs que sont les moines, dans une atmosphère savamment évocatrice de la fin du monde et du jugement universel, et qui l'emporte sur les plus étudiées des paraliturgies modernes. Mais, cette recherche de l'effet à produire sur l'homme, est-ce bien là l'essentiel de l'office divin ? Et si la liturgie se définit par le culte rendu à Dieu, comment caractériser cette préoccupation de l'effet humain dans un office liturgique pour le 2 novembre ?

Le lecteur peut continuer à faire le procès de cette composition pour le 2 novembre, car sur le seul chapitre des processions, il y a encore celle avant la Messe (précédée d'une bénédiction des cierges, comme à la Chandeleur !), et celle de l'offertoire, où les moines, cierge en main, vont offrir pain et vin. Et je ne relève pas tous les détails¹.

*
* *

Pour terminer, nous citons simplement une phrase du Cardinal Suhard, alors archevêque de Paris, tirée de sa lettre pastorale pour le Carême 1948, intitulée *Le sens de Dieu*. A la page 15, au paragraphe libellé : *Oubli du sacré*, on lit ces lignes : « Sacramenta propter homines. Mais l'on ne songe pas assez que, si l'accès des sacrements doit être inlassablement facilité aux fidèles, ce n'est qu'afin de mieux les saisir pour les emporter dans le grand courant de louange qui, de la terre monte vers Dieu, par son Fils. Vidés de ce contenu essentiel, les Sacrements deviendraient vite des rites exsangues ».

1. Par exemple, pourquoi un *taire*, puisqu'on ne va se coucher office de Complies *supplémentaire* qu'une fois ?

Ce que dit le Cardinal Suhard des sacrements, on peut l'appliquer exactement à toute autre partie de la liturgie. Vidée de son contenu essentiel, qui est le culte de Dieu, le culte rendu à Dieu, la liturgie deviendrait vite un rite exsangue, et par conséquent voué à la dissolution plus ou moins rapide. Ce fut le sort, croyons-nous, de cet Office du 2 novembre de l'abbaye Saint-Vaast, par ailleurs si richement étoffé, mais qui regardait trop vers l'homme. Cluny au contraire était restée plus véritablement dans la ligne liturgique, et son office du 2 novembre, adopté substantiellement par la liturgie romaine qui s'était reconnue en lui, subsiste toujours.

APPENDICE

L'OFFICE DU 2 NOVEMBRE A LA CATHÉDRALE DE TOURNAI.

Il nous paraît utile d'adjoindre à ce travail un office *séculier* pour le 2 novembre, issu de la même région du nord de la France. Cet office est contenu dans le manuscrit *Cambrai* 104, qui est un bréviaire de la Cathédrale de Tournai, du début du xv^e siècle, probablement de l'an 1407¹. Ce bréviaire contient deux offices des morts : d'abord au fol. 249, c'est-à-dire après le Psautier-Hymnaire et avant la partie du Sanctoral, on trouve l'office des morts ordinaire, très proche du romain actuel ; puis, aux folios 406^v à 410^v, c'est-à-dire après l'office de la Toussaint et avant celui de S. Hubert (3 nov.), un autre office funèbre intitulé *In commemoratione animarum*, et qui est l'office spécial pour le 2 novembre. Je le reproduis ci-dessous, d'après des notes prises à la Bibliothèque de Cambrai en 1939, qu'il ne m'a pas été possible de revoir sur le manuscrit. Je dois laisser à d'autres le soin d'établir, par comparaison avec les différents bréviaires de Tournai, si cet office est ancien dans cette église : je le croirais volontiers, principalement parce qu'on a gardé, au 3^e Nocturne, deux séries de lectures,

1. Cf. V. LEROQUAIS, *Les Bréviaires des bibliothèques publiques de France*, t. I, p. 198 ss.

dont la première est un « Sermo beati Augustini » qu'on trouve employé précisément dans des offices pour les morts, un peu partout, dès le XI^e-XII^e siècle.

In Commemoratione animarum. Ad vesp. f. 406^v

A. Deus qui es misericors et iustus libera animas seruorum tuorum (Ps. 114, 5). — Ps. (114) Dilexi.

A. Dum tribularentur clamauerunt ad dominum et exaudiuit eos (Ps. 119, 1). — Ps. (119) Ad dominum.

A. Custodiat dominus introitum et exitum eorum ex hoc nunc et usque in seculum (Ps. 120, 8). — Ps. (120) Leuau.

A. Fiant domine aures tue intendentes in uocem deprecationis. eorum (Ps. 129, 2). — Ps. (129) De profundis.

A. In medio tribulationis sue uiuificabis eos domine (Ps. 137, 7). — Ps. (137) Confitebor.

(*Ad Magn.*) A. Exultent spiritus fidelium in deo salutari quia misericordie sue recordatus esurientes impleuit bonis (Lc. I, 47, 54, 53).

Collecta. Fidelium... consequantur. P.

In finem dicitur: Requiescant in pace.

Incipiunt mat'. p.

Inuitatorium. Circumdederunt me (Ps. 17, 5).

A. Gloriabuntur omnes qui diligunt nomen tuum domine (Ps. 5, 12). — Ps. (5) Verba mea.

A. Anime nostre turbate sunt nimis sed tu domine succurre eis (Ps. 6, 4). — Ps. (6) Domine ne in furore.

A. Domine deus meus in te sperauimus salua nos ab inimicis et persequentibus (Ps. 7, 2). — Ps. (7) Domine deus meus in te sperau.

— V. In memoria eterna erunt iusti.

Lectioes leguntur sine benedict.

Lect. I^a. Fratres scimus cum adhuc peccatores essemus... sed et gloria(mur) in deo per eundem dominum I. C. (*Rom.* V, 8-11).

R. Rogamus te. — V. Misericors.

Lect. II^a. Fratres peccatum non imputabatur cum lex non esset... et donationis et iusticie accipientes in uita regnabimus per d. I. C. (*Ibid.*, 13-17).

R. Domine qui creasti famulos. — V. Si que illis.

Lect. III^a. Fratres Sicut per unius delictum... gratia regnauit in uitam eternam per I. C. D. N.

R. Absolue domine animas. — V. Requiem eternam.

In II^o Nocturno

A. Super aquas refectionis educat eas dominus in longitudinem dierum (Ps. 22, 2). — Ps. (22) Dominus regit me,

A. Libera nos deus israel de omnibus tribulationibus nostris. (Ps. 24, 22). — Ps. (24) Ad te domine.

A. Ne auertas faciem tuam a nobis neque declines in ira a seruis tuis (Ps. 26, 9). — Ps. (26) Dominus illuminatio. — V. Ne tradas domine bestiis animas confitentium tibi.

Lect. II^{II}a. Fratres nihil nunc dampnationis est his qui sunt in xpo ihu... uita et pax in C. I. D. N. (*Rom.* VIII, 1-6).

R. Ne tradas domine bestiis. — V. Memorare.

Lect. V^a. Fratres Sapientia carnis inimica est deo... propter inhabitantem Spiritum eius in uobis in C. I. D. N. (*Ibid.*, 7-11).

R. Ego sum resurrectio et uita. — V. Et omnis qui uiuit. f. 408

Lect. VI^a. Fratres Si christus non resurrexit inanis est... et in christo omnes uiuificabuntur per eundem C. D. N. (*I Cor.* XV, 14-22).

R. Tuam deus piissime. — V. Miserator.

In III^o Nocturno

A. In manus tuas domine commendamus spiritus omnium fidelium defunctorum (Ps. 30-6). — Ps. (30) In te domine speraui.

A. Educat eas dominus de lacu miserie et de luto fecis (Ps. 39, 3). — Ps. (39) Expectans.

A. Transeant domine in locum tabernaculi admirabilis usque in domum dei (Ps. 41, 5). — Ps. (41) Quemadmodum. — V. A porta inferi. Erue.

Lect. VII^a. *Sermo beati Augustini episcopi*. Tempus quod inter hominis mortem et ultimam resurrectionem interpositum est... nec tam malus ut ei non prosint ista post mortem. (*Enchiridion*, cap. 109-110, n° 29 : PL, 40, col. 283-294).

R. Requiem eternam. — V. Anime eorum.

(*Alia*) *Lectio VII*. Si secundum hominem ad bestias pugnaui ephesi... et uni cuique seiminum proprium corpus (*I Cor.* XV, 32-38).

R. Requiem eternam, *ut supra*.

Lect. VIII^a. Est uero talis in bono ut ista non requirat son mortem... nisi propter differentiam uite quam quisque gessit in corpore (*Enchir.* c. 110).

Alia (Lectio). Fratres Stella ab stella differt in claritate... portemus et ymaginem celestis. In eodem D. N. I. C. (*I Cor.* XV, 41-49).

R. Deus eterne in cuius humana conditio. — V. Qui in cruce positus.

Lect. IX^a. Cum ergo sacrificia siue altaris... nullo modo debet dubitare christianus. (*Enchir.* c. 110-111, *mais le desinit n'a pu être identifié*).

Alia (Lectio). Fratres Ecce mysterium uobis dico... qui dedit nobis uictoriam per D. N. I. C. (*I Cor.* XV, 51-57).

R. Libera me domine de morte eterna. — V. Dies illa.

In Laudibus

A. Dele domine iniquitates fidelium defunctorum secundum multitudinem miserationum tuarum (Ps. 50, 3). — Ps. (50) Miserere.

A. Beate anime que in atris tuis domine inhabitabunt clamabunt etenim hymnum dicent (Ps. 64, 5, 14). — Ps. (64) Te decet.

A. Misereatur nostri deus et illuminet uultum suum super nos : Ps. 66, 2). — Ps. (62) Deus deus meus.

A. Attenuati sunt oculi nostri suspicientes in excelso (Is. XXXVIII, 14).

A. Gloria magna erit omnibus sanctis eius (Ps. 148, 14) — Ps. (148) Laudate dominum de celis.

(Ad Bened.) A. Illuminare domine iis qui in tenebris et in umbra mortis sedent ad dirigendas animas eorum in uiam pacis. *Benedictus* (Lc. I, 79).

Collecta Fidelium. In fine. Requiescant in pace.

Nota quod omnes hore usque ad vesp. incipiuntur ab hac antiphona Requiem eternam, *omissis* Deus in adiutorium *et Hymnis.*

Ad Primam

Dicuntur tres psalmi Deus in nomine (Ps. 53). Beati immaculati (Ps. 118). Retribue.

Pro Gloria patri dicitur Requiem eternam.

Finitis psalmis sequitur A. Requiem eternam.

Statim R. Rogamus te domine. — *V.* Misericors (*R. I de Martines*). — *V.* In memoria eterna erunt iusti.

Collecta Fidelium.

Post Primam sequuntur commendationes

R. Subuenite sancti dei. — *V.* Chorus angelorum.

Oratio. Tibi domine commendamus (*Supplément à l'Hadrianum, éd. H. A. Wilson, The Gregorian Sacramentary, p. 213*).

Alia (oratio). Misericordiam tuam domine sancte pater omnipotens eterne deus pietatis... perpetuo satientur. Per. (*Sacramentarium Fuldense saeculi X, éd. Richter-Schönfelder, n° 2459*).

Ps. (113) In exitu.

A. Suscipiat eas christus qui uocauit eas et in sinu abrahe angeli deducant eas.

Oratio. O. S. D. qui humano corpori animam... fideliter adorauerunt. Qui uiuis (*Fuldense, n° 2460, et les autres documents signalés par Dom L. Gougaud, Une oraison protéiforme de l'Ordo commendationis animae, dans Rev. Bénéd. 47, 1935, p. 10*).

Psalmi Dilexi (114) usque Ad dominum cum tribularer (119).

A. Chorus angelorum eas suscipiat et in sinu abrahe eas colloquet et cum lazaro quondam paupere eternam habeant requiem.

Oratio. Diri uulneris... aggregari precipias. Per. (*Sacramentaire Gélisien*, éd. H. A. Wilson, 1894, p. 295).

Sequitur Pater. Requiem.

Anime eorum in bonis demorentur.

Et semen.

Non intres in iudicium.

Quia non iustific.

A porta inferi.

Erue domine.

Oratione. Partem beate resurrectionis (*Fuldense*, n° 2462).

Deus cui soli competit (*Fuldense*, n° 2463, uel *Sacramentarium Leonianum*, éd. Feltoe, p. 146).

Ad Tertiam

A. Requiem eternam.

Ps. Legem pone (118) cum reliq.

R. Domine qui creasti. — V. Si que illis (*R. 2 de Matines*).

V. Ne tradas.

Collecta. Fidelium.

Ad Sextam

A. Requiem.

Ps. Defecit (118) cum aliis.

R. Absolve domine. — V. Requiem. (*R. 3 de Matines*).

V. A porta.

Collecta ut supra.

Ad Nonam

A. Requiem.

Ps. Mirabilia (118) cum reliq.

R. Ne tradas. — V. Memorare (*R. 4 de Matines*).

V. Anime eorum in bonis demorentur.

Collecta ut supra.

Ad Vesp. nulla fit de eis mentio

(*Sequitur*) Huberti episcopi et confessoris... (*Die 3 Nov.*)

* * *

Si l'on essaie de résumer d'un mot le caractère de cet office de la Cathédrale de Tournai, on peut dire qu'il est la simplicité même et le bon goût liturgique : les psaumes des Vêpres, Matines et Laudes sont simplement les psaumes de l'*office romain* des défunts¹ ; les

1. Sauf une exception au Ps. 30, en laissant de côté le 3^e Nocturne (on introduit le Ps. 40), et une autre à Laudes

antiennes de ces mêmes Heures sont propres, mais tirées des psaumes correspondants, de façon très heureuse et, de plus, elles visent à être courtes et fort simples. Si les répons sont spéciaux, ils font cependant partie d'un ensemble de répons qu'on pourrait appeler communs aux offices des morts d'un grand nombre d'églises au moyen âge. Quant aux lectures de Matines, ce sont les passages classiques de l'épître aux Romains, chap. V, 8-29; chap. VIII, 1-11, et surtout ceux de la Première aux Corinthiens, chap. XV, 14-57. Et si, pour le 3^e Nocturne, on semble donner le choix entre la fin de ce chapitre XV et un « Sermo beati Augustini », c'est que le texte de ce dernier était devenu traditionnel en de nombreux manuscrits¹, pour les lectures de l'office des morts. Par ailleurs, les « Commendationes » à la fin de Prime sont formées d'éléments connus, traditionnels et relativement courts. Enfin, il n'y a aucun élément dramatique dans tout cet office.

Si on le compare à notre office monastique de l'abbaye Saint-Vaast pour le 2 novembre, c'est la note de discrétion qui convient à celui de Tournai : l'ensemble de cet office donne une forte impression de juste équilibre dans la vraie ligne liturgique.

(le Ps. 62 est conservé, mais du Mont-Cassin; *Munich lat.* l'antienne est du Ps. 66; serait- 21587, f. 188^v, Pontifical de ce pour remettre les Psaumes Freising; *Paris, B. N. lat.* 1231, dans l'ordre numérique : 50, 64, f. 228, Pontifical de Ratisbonne; 66, au lieu de : 50, 62, 64?). *Vienne* (Autriche) 701, f. 127^v,

1. En voici quelques-uns, qui Pontifical de Saint-Alban de sont tous du xi^e siècle : *Mont-* Mayence.
Cassin 451, f. 214^v, Pontifical

SUMMARIUM

Tria monasteria O.S.B. in Gallia septentrionali (S. Vedasti Atrebatensi, S. Amandi in Pabula, S. Gisleni in Hannonia) utebantur mediante XI^o saeculo quodam officium pro festivitate Commemorationis Omnium Fidelium Defunctorum (die 2 Nov.) a sancto Odilone Cluniacensi instituta. Hoc officium, secundum ritum monasticum dispositum, ideoque discrepans ab officio Defunctorum in ritu Romano constanter adhibito, et insuper complectens multa ele-

menta (lectiones, cantus varios, orationes, ritualesque processiones, etc.) hucusque incognita, hic in lucem proditur, atque dissertationum aliqua dilucidatur.

Additur in Appendice aliud officium pro eadem Commemoratione Ominum Fidelium Defunctorum, sed juxta ritum saecularem, atque caractere multo simpliciore compositum, in Cathedrali ecclesia Tornacensi usu receptum, inito XV^o saeculo.

Bernhard von Clairvaux als Geistesahne Pascals

Ein Beitrag
zur Erhellung der abendländischen Kultureinheit

VON

HANS FLASCHE

(Bonn)

« ...il s'est passé quelque chose en philosophie, entre Plotin et Pascal. Ce quelque chose, c'est le mysticisme cistercien, dont celui des Victorins s'inspire, et dont l'histoire montrera qu'une chaîne continue le relie à Pascal. »

É. Gilson. ¹

In der Reihe der französischen Gemütsgestalten, die man als Geistesahnen Pascals ansprechen darf, ist Bernhard von Clairvaux, der Heilige, dessen 800. Todestag wir am 20. August 1953 feierlich begehen, eine der bedeutendsten und gewiss die in *dieser* Hinsicht unbekannteste. Man erinnert sich zwar an die eine oder andere bernhardinische Form der

1. *L'esprit de la philosophie médiévale* II (Paris 1932), p. 21. — Die hier vorgelegte Abhandlung ist im Vergleich zu derjenigen, die Verf. 1951 in der argentinischen Zeitschrift *Philosophia* (VIII, 14, p. 31-50 [*Pascal y Bernardo de Clairvaux*]) veröffentlichte, wesentlich erweitert und dank neuer Forschungsergebnisse vervollkommenet. — Die bei Migne (PL 182 und 183) abgedruckten Bernhardtexte werden im Verlauf der Untersuchung wie folgt abgekürzt: *De consideratione* = C; *De diligendo Deo* = D; *Epistolae* = E; *Sermones de tempore* = ST; *Sermones de sanctis* = SS; *Sermones de diversis* = SD; *Sermo-*

trostvollen Worte aus dem *Mystère de Jésus*¹ und ist geneigt, bei historischem Überblick über den Augustinismus den Namen des Burgunders wie den des Auvergnaten nicht zu vergessen². Wie sich jedoch Bernhards Begeisterung für den Menschen, der in Liebeskraft erkennt und Pascals Aussagen über das Herz, das jeden Verstand hinter sich lässt, zu einer Lobeshymne auf die menschliche Seele *zusammenschliessen* — das vermag nur ein philologisch-textvergleichendes Betrachten, nur die Gesamtinterpretation, der es

nes in Cantica = SC. Bei Belegen aus ST und SS wird — aus Gründen der Raumparsparnis — nur Band und Spalte angegeben. Es gelangen nur arabische Zahlen zur Anwendung. — Für ST, SS und SD wurde der kritische Text der Xenia Bernardina (Pars Prima / Fasc. I, II, III / Vindobonae 1891) verglichen (Abk.: XB und Seitenzahl)

1. Pascals Worte lauten: « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ». (Diese Textstelle befindet sich in der von L. Brunschvicg bei Hachette veröffentlichten [in ihrer Anordnung überholten, doch zum Zitieren praktischen] Ausgabe der *Pensées et Opuscules* unter Nr. 553 auf S. 576, nach der in vorliegender Studie gebrauchten Abkürzungsart: 553/576.) In der Abhandlung *Sur la conversion du pécheur* sagt Pascal: « ...c'est le (sc. Dieu) posséder que de le désirer... » [p. 199 der genannten Ausgabe]. — Zu Bernhard vgl. D 7, 22 (182, 987), SD 37, 4 (183, 641), SC 37, 1 (183, 971) und auch das « invenire » des « Jesu dulcis memoria, z.B. Zeile 12. (Vgl. A. WILMART, *Le Jubilus dit de Saint Bernard*... Roma 1944

[*Storia e letteratura* 2]). — Eine neue Erkenntnisse schenkende Interpretation des *Mystère de Jésus* hat Marcel RAYMOND gegeben (*Sur la conversion de Pascal* in: *Überlieferung und Gestaltung. Theophil Spoerri zum 60. Geburtstag* [Zürich 1950], S. 33-49). Belege aus den *Provinciales* (doch auch einige andere, die in B's kleiner Ausgabe nicht zu finden sind) werden nach der von J. CHEVALIER, 1950, in der *Bibliothèque de la Pléiade* zu Paris veranstalteten Edition (*L'œuvre de Pascal*) gegeben [Abkürzung: CH und Seitenzahl] — Die hier als Beispiel gegebene Abkürzung GEF IV, 173 möge auf p. 173 des 4. Bandes der Pascalausgabe in der Sammlung *Grands Écrivains de la France* hinweisen.)

2. Vgl. GILSON, l. c., I (Index), II (Index); Id., *Die Mystik des hl. Bernhard v. Clairvaux*. Übers. v. Ph. Böhner (Wittlich 1936), S. 110. Man lese auch Id., *La mystique cistercienne et le Jesu dulcis memoria* in *Les Idées et les Lettres* (Paris 1932) p. 39-57 und Id., *La mystique de la grâce dans la Queste del Saint Graal* (Ibid.), p. 59-91,

dienen soll, zu zeigen. Sie sei mit den folgenden Ausführungen versucht.

Die *erste* Frage, die wir uns vorlegen, lautet: Wo spricht Pascal von Bernhard und was sagen diese Worte für ein Quellenstudium aus? Die *zweite* Aufgabe, zu deren Lösung beigetragen werden soll, ist Klärung der soeben angedeuteten Verwandtschaft im Aufweis einer Aehnlichkeit des Sehens von Gegebenheiten, die den Christen stets bewegen. An *dritter* Stelle mag die Haltung beider Denker in Bezug auf die dem Menschen zugebilligte Erkenntnis betrachtet werden. Eine Zusammenfassung bilde dann den Abschluss.

Die bernhardinischen Lehren, deren für jeden Aufnahmebereiten spürbare Glut in allen späteren Epochen die « *homines religiosi* » entzündete, wurden natürlich in einem von der Frage nach Gott fast unvergleichlich erregten und mit augustinischem Denken so vertrauten Zeitalter wie dem 17. Jahrhundert in besonderer Weise bewillkommen¹. Hier kann nur auf einige, in Temperament und Ergriffenheit verschiedene, hervorragende Persönlichkeiten hingewiesen werden. Der von Pascal seiner stilistischen Überlegungen wegen geschätzte Guez de Balzac², der sich selbst ob religiöser Lauheit in einem an den Bischof von Aire gerichteten Brief ernst-ironisch kennzeichnet³, erwähnt den hl. Bernhard immer wieder⁴. J. B. Saint-Jure paraphrasiert ihn in seinem Werk: « *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu* »⁵. In der Gemeinschaft von Port-Royal befand sich gar ein Spezialist: Antoine Le Maître beschrieb das Leben des Heiligen und übersetzte einen Teil seiner Schriften⁶. Jsaac Louis

1. Z.B. durch die Kapuziner. Vgl. H. BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, II, 1 (Paris 1916), p. 136.

2. Vgl. Verf., *Der Begriff coeur bei Guez de Balzac* (*Romanistisches Jahrbuch*, II [1949], p. 224-254).

3. *Oeuvres...* p. p. L. MOREAU, T. I (Paris 1854), p. 431-437.

4. Vgl. *ibid.*, p. 328, 394, 406,

469. — T. II, p. 143, 287. — Vgl. auch *Les premières Lettres* (Ed. ... H. BIBAS-K. T. BUTLER), I (Paris 1933), p. 244.

5. Vgl. zu diesem, Pascal nicht unbekannten Theologen den Artikel aus der Feder von K. Hofmann im *Lexikon für Theologie und Kirche* (IX, S. 77-78).

6. Vgl. Cécile GAZIER, *Ces Messieurs de Port-Royal* (Paris 1932^a), p. 31-55. Über die Be-

Le Maître de Sacy spricht von ihm in seinen Briefen ¹. Saint-Cyran ist, obwohl Wille und Gemüt zu der dem Zisterzienser eigenen Harmonie nicht gelangten, ein echter Schüler Bernhards ². Nicole aber verehrt ihn am meisten. Er, dessen Anregung für Pascal man hier zum wenigsten erwägen sollte, betrachtet *De consideratione* als eine Abhandlung über « oraison mentale », formt also Bernhard mit eigenwilligem Sinn um — wie es die Port-Royalisten stets zu tun pflegten ³. Gibieuf verbietet im Jahre 1648 dem französischen Karmel jede Verbindung mit Port-Royal: er erwähnt ausdrücklich und ablehnend die dort gegebene Bernhardinterpretation ⁴.

Studien also und Umgebung, in Paris oder Port-Royal — hier « logé et traité en prince, mais en prince au jugement de Saint Bernard » ⁵ — vor allem aber eine innere « conformitas » konnten Pascal zu Bernhard v. Clairvaux hinführen. Selbst wenn er ihn in seinen Werken nicht zum Zeugen anriefe, dürfte man dennoch Nachsinnen über bernhardinische Gedankengänge wohl vermuten ⁶.

An manchen Stellen aber *spricht* Pascal von Bernhard. In dem für christozentrisches Denken so charakteristischen Fragment 549 der *Pensées* findet sich ein Satz aus der 84.

ziehungen von Port-Royal zu Cîteaux lese man SAINTE-BEUVE, *Port-Royal* (ed. R. L. DOYEN-CH. MARCHESNÉ) I (1926), p. 16-18, 48. — Für Port-Royal beginnt nach Bernhard die Dekadenz der Mystik.

1. Vgl. *Lettres chrétiennes et spirituelles* (T. I [Paris 1690]), p. 32 (Brief 5), p. 265-266 (Brief 84). Vgl. auch Verf., *Die Erfahrung des Herzens bei Le Maître de Sacy (Sacris Eru-diri)*, II [1949], p. 367-80).

2. Man lese hierzu SAINTE-BEUVE, l. c., II, 175. Vgl. auch L. F. JACCARD, *Saint Cyran... précurseur de Pascal* (Paris 1945³).

3. *Traité de la Prière*, Seconde Partie, T. II (Liège 1721), Livre IV, Chap. X, p. 306-13. Vgl.

auch BREMOND, l. c., IV (Paris 1923), p. 531, note 2 und *ibid.* p. 459, 488-89.

4. Vgl. BREMOND, l. c., III (Paris 1923), p. 113.

5. Zit. nach F. STROWSKI, *Pascal et son temps* (Paris 1938⁹), p. 24. Die Worte sind einem Brief der Schwester Pascals (Jacqueline) vom 1. 12. 1655 entnommen. Vgl. auch SAINTE-BEUVE, l. c., III, p. 103.

6. Vgl. die Erwägung der Möglichkeit einer Bernhardlektüre bei E. JOVY, *Études Pascaliennes*, III (Paris 1928), p. 60, 87. (Dort auch einige, hier nicht wiederholte Angaben über die Verehrung Bernhards in Port-Royal).

Predigt auf das Hohe Lied: « Quo quisquam optimus est, pessimus, si hoc ipsum, quod optimus sit, adscribat sibi ¹ ». Der Sinn des lateinischen Zitates liegt in der Betonung derjenigen Eigenschaft, die Pascal tiefes Anliegen war und sich in der Anerkennung eines in « forma servi » erschienenen Mittlers kundtut: « humilitas ». Die in Fragment 551/573 aus der gleichen Ansprache gewählten Worte dienen als Zeichen der Bejahung einer anderen Grundidee des bernhardinischen Denkens: Überwindung der durch grübelnde « ratio » hervorgerufenen Furcht vor Gott in Liebe: « dignior plagis quam osculis non timeo quia amo » ². Fragment 654/625 lautet: « En dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est véritable; ni la parole de l'effet, car il est puissant; ni les moyens de l'effet, car il est sage. Bern., ult. serm. in Missus ». Pascal bezieht sich hier auf die vierte, zu Ehren der Mutter Gottes über die Worte des Evangeliums: « Missus est Angelus Gabriel... » gehaltene Homilie und gibt den lateinischen Text in ziemlich genauer Übertragung wieder ³. Die in Fragment 920/745 enthaltenen lateinischen Worte « Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello » hat schon der vortreffliche Pascalforscher E. Jovy in einer Sonderstudie betrachtet und in einem Brief Bernhards nachgewiesen ⁴.

1. 549/572. Bei Zacharie TOURNEUR (*Pensées de Blaise Pascal. Édition paléographique* [Paris 1942]) lautet der Text (p. 233): « quo quisque optimus eo pessimus si hoc Ipsum quod sit optimus ascribat sibi ». (= Fragment collé sur la page 374 du Recueil). Bernhard formulierte: « ... eo quisque pessimus, quo optimus est, si hoc ipsum quo est optimus, ascribat sibi ». (SC 84, 2 [183, 1185]). Vgl. Ed. L. LAFUMA, I (Bordeaux 1947), p. 200.

2. SC 84 (183, 1186); TOURNEUR, l. c., p. 247; LAFUMA, l. c., p. 213.

3. ST 183, 83 (=XB 69); TOURNEUR, l. c., p. 52: « ... la

parole ne diffère point... »; LAFUMA, l. c., p. 251.

4. TOURNEUR, l. c., p. 50; LAFUMA, II, l. c., p. 48. Vgl. Anm. 6 auf S. 334 dieser Studie! — Die in *Études Pascaliennes* III (p. 54-87) erschienene Untersuchung war schon 1916 in Poitiers unter dem Titel: *D'où vient l'Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello de Pascal? Pascal et S. Bernard* veröffentlicht worden. Jovy datiert die Niederschrift der Bernhardworte durch Pascal zwischen den 18.10. und den 31.12.1657 (p. 87). Vgl. auch die mir nur durch Referat bekannte Studie von J. DE BLIC, *Note sur l'Ad tuum,*

Auch in den berühmten, sprachlich scharf geschliffenen *Lettres à un Provincial* treffen wir auf Bernhard v. Clairvaux. Im zweiten Brief stellt Pascal ihn in die Reihe der grössten Theologen des Gnadenproblems und schenkt ihm, wie Saint-Cyran es tat ¹, wie Mabillon, Nachfolger im Lob des « ordre du cœur » es wiederholen wird ², den Titel « le dernier des Pères » ³. Was dieser Ehrenname, diese Eingliederung besagen will, lässt sich am besten aus den unablässig neuen Hinweisen Pascals auf die Väter der Kirche ersehen: er bringt ihnen eine aus Ehrfurcht vor der Tradition stammende, dankbare Hochachtung entgegen. Auf eine Linie, die von Bernhards *Epistola seu Tractatus de baptismo* zum Pascal der vierten Provinziale führt, hat Nicole schon hingewiesen ⁴. Im elften Brief wird die Verspottung von Irrlehren mit dem Beispiel der Kirchenväter, unter ihnen Bernhard, gerechtfertigt ⁵; Verleumdung jedoch hält der Heilige nach einem Zitat in der sechzehnten Provinziale für eines Christen unwürdig ⁶. Eine grosse Aufmerksamkeit beanspruchen Bernhards Gedanken im achtzehnten Brief. Hier wird er nicht weniger als viermal erwähnt. Zunächst zitiert Pascal — er hält sich ziemlich an den lateinischen Text — eine Stelle aus Brief 180, in der die objektive und von echter Demut geführte Haltung des Papstes gelobt wird ⁷. Kurz darauf weist er auf eines der von Bernhard an Innozenz II. gerichteten (zweiunddreissig) Schreiben hin, in dem der Mönch das Oberhaupt der Christenheit um unbeeinflussbare Wahrheitsliebe bittet ⁸. Der im Original achtunddreissig Zeilen lange Brief ⁹ nimmt in der von Pascal gebotenen Form nur etwa

Domine Jesu, tribunal appello (Archives de Philosophie — Etudes sur Pascal, I, 3 [1923]).

1. Vgl. SAINTE-BEUVE, l. c., II (1926), p. 176.

2. Vgl. zu « ordre du cœur »: *Traité des Etudes Monastiques* (Paris 1692), II, p. 177; zu Bernhard PL 182, 26 [*Praefatio Generalis* n. 23].

3. CH p. 451.

4. Vgl. E. JOVY, l. c., p. 62-

65 und *Ludovici Montaltii Litterae provinciales... a Willelmo Wendrockio translatae*. Helmaestadii 1644, p. 49.

5. CH p. 552-53.

6. SC 24, 4 (183, 896); CH p. 637. Zur 16. Provinziale vgl. E. JOVY, l. c., p. 66-68.

7. CH p. 668. Zum lateinischen Text vgl. E 180 (182, 343).

8. CH p. 669.

9. E 339 (182, 544).

zwölf ein. Fast unmittelbar darauf folgt, wiederum stark vereinfacht, eine Reihe von Sätzen aus dem Werk *De consideratione*. Dem zweiten Buch dieser Schrift, die im fünften einen ausgezeichneten Abriss der spekulativen Mystik bietet, entnommen, stellen sie eine Warnung vor allzu grosser Leichtgläubigkeit dar¹. Gegen Ende der achtzehnten Provinziale werden zwei Worte aus der in *De consideratione* enthaltenen Stelle, auf die soeben hingewiesen wurde, angeführt². Im *Second écrit des curés de Paris* endlich findet sich eine Anspielung auf Worte des hl. Bernhard³.

Welches Bild von den Beziehungen, die zwischen Pascal und Bernhard obwalten, erhält man im Hinblick auf die angeführten Tatsachen? Dass Pascal Schriften des Zisterziensers im Original gelesen habe, dürfen wir nicht mit Gewissheit behaupten. Die Nachforschung nach zeitgenössischen Texten, denen der Autor des siebzehnten Jahrhunderts seine Bernhardzitate entnommen haben könnte, ergab, dass in mehreren der von uns angeführten Belege solche Entlehnung mit Wahrscheinlichkeit stattfand⁴. Dennoch wird man einer po-

1. CH p. 669. Vgl. C 2, 14, 23 (182, 757-58).

2. CH p. 674: « pro... nihilo, mon Père, comme le dit saint Bernard ».

3. GEF VII, 320.

4. Für die Fragmente 549, 551, 654, 920 ist keine zeitgenössische Quelle mit Sicherheit ersichtlich. (Das Bernhardzitat des Frg. 920 hat Jovy [l.c. p. 81] freilich bei H. Drexelius, *Tribunal Christi... Coloniae Agrippinae* 1635 [ins Französische übersetzt durch S. Hardy, Rouen 1650] nachgewiesen. Dass Pascal dies Buch kannte, ist nicht unmöglich.) Was die *Lettres Provinciales* angeht, so wird für den zweiten Brief auf Arnauld (vgl. GEF IV, 173), für den sechzehnten auf Hermant (*ibid.* VI, 292), für den achtzehnten an drei Stellen auf Arnauld (*ibid.*, VII, 44-

45; 46-47; 55) hingewiesen. In Bezug auf Bernhards Verspottung der Irrlehren (vgl. 11. Prov.) darf ebenfalls Arnauld als Quelle gelten (GEF V, 314 und V, 287). Für das Schreiben an Innozenz II. (vgl. 18. Prov.) macht die Pascalausgabe GEF keine Angaben (vgl. VII, 46). Die Anspielung im *Second écrit des curés de Paris* geht auf Arnauld zurück (GEF VII, 320). Vgl. *De frequenti communione liber... ab Antonio Arnauld* (Lovanii, 1674), p. 106 (*Praefatio*). Dort wird auf ein Schreiben Bernhards an Guillaume de St. Thierry verwiesen (vgl. auch PL 182, 895-98) — Man lese auch J. Mesnard, *Pascal, L'homme et l'œuvre*, Paris 1951, p. 86, 94, 121.

Korrekturnote. Die soeben in der *Revue historique* (CCVIII

sitiven Lösung der gestellten Frage den Anspruch auf Beachtung nicht verwehren, insbesondere auch im Hinblick darauf, dass das Denken Pascals weit über den gedanklichen Inhalt der Zitate hinaus bernhardinischer Art verhaftet ist. Gerade dies nämlich glauben wir nunmehr mit aller Deutlichkeit erweisen zu können.

Wir wenden uns somit dem *zweiten Problemkreis* unserer Untersuchung zu und fragen: Inwiefern zeigen sich Pascals Überlegungen und Ergebnisse denjenigen Bernhards verwandt¹? Versuchen wir einige der häufig in den Vordergrund tretenden Themen der bernhardinischen Schriften im steten Hinblick auf den Philosophen des siebzehnten Jahrhunderts herauszuarbeiten.

Der religiöse Genius des zwölften Jahrhunderts, der tiefer Neigung nachgibt, seine geistig-seelische Form ausprägt, wählt sich diejenigen Meister christlichen Denkens als *Führer* aus, die unverkennbar den einen Strom bilden halfen, den man treffend — noch ohne den Willen zur Feingliederung freilich — mit dem Namen « Augustinismus » belegt. Es sind Meister, in deren Spuren Jahrhunderte später auch Pascal treten wird. Den Ideen Bernhards zu folgen, vermag nur ein wirklicher Kenner der Heiligen Schrift². Die Geistlehre des Apostels Paulus — in seiner « imitatio » hebt Bernhard vor allem die Grundlage für das « spirituale » im « animale » (1 Cor. 15, 46) sowie die Gotteserkenntnis, hervor, die jedem Menschen gegeben, ihn verpflichtet — und ebenso die johanneische Liebestheologie gelten ihm als grossartigste Leis-

[1952]) veröffentlichte Arbeit (*La bibliothèque de Pascal*) von P. JANSSEN zeigt, dass Pascal die in der 18. Provinziale zitierten Worte des hl. Bernhard, die dieser an Innozenz II. schrieb, in einer anonymen Flugschrift des 17. Jahrhunderts vorfand (p. 232-234).

1. Neben dem Bernhardtext der PL vgl. man auch die (zuweilen etwas abweichenden) kritischen Ausgaben: *Select treatises*

of Bernard of Clairvaux: De diligendo Deo ed. by Watson Watkin W. WILLIAMS — *De gradibus humilitatis et superbiae* ed. by Barton R. V. MILLS (Cambridge Univ. Press 1926). Beide waren mir nicht zugänglich.

2. Vgl. V. LOSSKY, *Études sur la terminologie de Saint Bernard* (*Archivum Latinitatis Medii Aevi* XVII [1943]) p. 79/96.

tungen christlichen Denkens. Tertullian, Origenes, Gregor von Nyssa (durch Maximus Confessor), Dionysius Areopagita (und damit Philo), Benedikt (und so Cassian und Basilius), Gregor der Grosse bestärken ihn in seinen Anschauungen. Tief und dauernd verbunden fühlt er sich Augustinus selbst, dessen Gedanken von Grösse und Elend des Menschen in einer durch die « cupiditas » verunstalteten Natur ihn aufs heftigste bewegen¹. Die Heilige Schrift und Augustinus — welche geistige Welt hat Pascal mehr erschüttert als sie? Aus diesem Grund allein müsste man zwischen ihm und Bernhard ein festes Band knüpfen können. Es ist stärker als ein kurzer Überblick über gleiche geistige Tendenzen ahnen lässt.

In der dritten Predigt über das Hohe Lied liest man folgende Worte: « Hodie legimus in libro experientiae... »². Dieser Satz hat eine für Bernhards ganzes Schaffen beispielhafte Bedeutung und nicht nur für ein « Heute ». In ihm liegt seine Grösse, auch freilich eine Beschränkung des Blicks, die man nicht übersehen kann, beschlossen. Das *Streben zur experientia* hat ein Ziel: es will Erfahrung Gottes wirken. Doch zunächst richtet es sich auf das eigene, für oder gegen den Schöpfer handelnde Ich und die Erforschung der Brüder. Durch eine « persuasio », die allen Widerstand zerbricht, durch « tätige Liebe »³ vermag man der Nähe des Mitmenschen gewiss zu werden. Der Zusammenhang zwischen diesen bei-

1. Einen wesentlichen Beitrag zur Feingliederung derjenigen Autoren, die hier als Bernhards Geistesahnen angegeben werden, hat Antoine GUILLAUMONT in seiner Studie: *Les sens des noms du cœur dans l'Antiquité* (in dem *Le Cœur* betitelten Band der *Etudes Carmélitaines* [Paris 1950], p. 41-81) geliefert. Er zeigt, wie hier (etwa im Neuen Testament) die affektiven Kräfte des Herzens, dort (etwa bei Cassian, Origenes, Gregor von Nyssa) die intellektuellen in den Vordergrund rücken, bei

Augustinus eine Ambivalenz zu bemerken ist.

2. SC 3, 1 (183, 794).

3. Zu dieser Ausdrucksweise und ihrem Verhältnis zu dem der Kontemplation bei Bernhard vgl. Wilhelm DILTHEY, *Das natürliche System der Geisteswissenschaften im 17. Jahrhundert. Ges. Schriften*, II [Berlin-Leipzig 1914], S. 208-9. Vgl. auch P. POURRAT, *La spiritualité chrétienne*, II: *Le Moyen Age*, chap. II: *La doctrine spirituelle de Saint Bernard* (Paris 1951).

den, ein Ich und ein Du erfassenden Fähigkeiten sei mit Worten Sainte-Beuves, die das Feinste darstellen, was darüber in französischer Sprache geäußert wurde, zum Verständnis gebracht: « Cette alliance entre l'onction affectueuse et une certaine *finesse* diplomatique... a ses causes naturelles, toute la délicatesse intérieure de ces sortes d'âmes leur devenant au besoin un continuel éveil et comme un sens exquis de ce qui peut choquer ou attirer les autres »¹. Diese Aussage, die im Hinblick auf Franz von Sales geschrieben wurde, rückt die Art des hl. Bernhard (und zugleich diejenige Pascals) in helles Licht².

In jenem anderen grossen Buch, dem der Natur, verstehen beide — soweit wir hier ein Urteil fällen dürfen — weniger zu lesen. Dem « Absehen von » — beruhe es auf natürlichem oder zeitbedingtem Unvermögen oder auch auf dem Verzicht des Willens — steht Virtuosität der *Introspektion*, die wunderbarste Fähigkeit zu psychologischer Zergliederung gegenüber. Der Selbsterkenntnis auf Grund innerer Erfahrung — « *experiri, experimentum, experientia* » heisst es immer wieder³ — schenkt Bernhard höchstgespannte Aufmerksamkeit. Er steht bewusst in jener Tradition des Sokratismus, die mit dem griechischen « *γνῶσι σεαυτόν* » beginnt, über die Bibel (*Deut.* 15, 9) und die Kirchenväter, insbesondere Basilius, Augustinus und Ambrosius zu Hugo und Richard v. St. Viktor, zu den scharfsinnigen Überlegungen Wilhelms v. Saint-Thierry und *dann* zu ihm selbst hinführt. Die Eigenart seiner Leistung liegt im Erkennen des in freiem Willen⁴

1. *L. c.*, I, p. 191. Sperrung vom Verfasser dieser Studie.

2. In der Untersuchung *Pascals Aesthetik und ihre Vorgesichte* (*Philosophisches Jahrbuch*, 59 [1949], S. 331) hat Verf. der hier vorliegenden Studie darauf hingewiesen, dass « *cœur* » bei Pascal die in Sainte-Beuves Aussage gemeinten Gaben in sich vereinigt. Es sei zum Unterschied von « *cœur* » als Aufnahmeorgan der Grundprinzipien her-

vorgehoben, dass « *esprit de finesse* » (vgl. Sainte-Beuves Ausdruck: « *finesse diplomatique* ») diejenige Eigenschaft des Herzens bezeichnet, die der Bewältigung von Lagen dient.

3. Vgl. z.B. SC 71, 10 (183, 1126); SC 67, 8 (183, 1106); SC 22, 2 (183, 878); ST 183, 179 (= XB 200).

4. Man beachte die Tatsache, dass bei Augustinus die Würde des Menschen auf « *mens* » be-

gegründeten Vorrangs vor allen anderen Geschöpfen, sie liegt im Bewusstmachen einer überragenden Machtstellung, im Gefühl für eigene Grösse durch Teilhabe an Gottes Sein¹, im Gefühl für eigenes Elend durch Verlust des Ebenbildes, vor allen Dingen aber im Bereiten eines Weges zur Erkenntnis und zur Liebe Gottes². Die Möglichkeiten der Berührung von Sein und Nichts, von Gott und Mensch werden erwogen³. Gott ist der einzige Gegenstand, so sagt Bernhard in *De diligendo Deo*, der den Menschen, die Weite seines Herzens — wie es im *Discours sur les Passions de l'Amour* heisst⁴ — ausfüllen kann⁴. Darum erfolgt Verzicht auf alles « proprium », Absage an « Welt » und jedes tiefere Eindringen in sie. Die hier besonders zutreffenden Worte Étienne Gilsons passen nicht nur für Bernhard, sie sind für den Pascal, der mehr und mehr der Wissenschaft entsagt, geschaffen : « ... was er verschmäht, ist ihm nicht unbekannt, er hat es überwunden »⁵.

In solcher Selbsterkenntnis gelangt der Mensch zur Erfahrung seines Ranges als « creatura » Gottes, entdeckt er seine Schuld am Verlust des Ebenbildes, erreicht er ein Verzeihen. « Si on se connaissait, Dieu guérirait et pardonnerait »⁶, sagt Pascal. Gemäss griechisch-aristotelischer Tradition fordert Bernhard die Wiederherstellung der Ebenbildlichkeit insbesondere für ein Erfassen Gottes. Denn das ist auch seine Überzeugung : jede Erkenntnis ist in einer Seinsart fundiert. Wie gelangt der Mensch zu neuem Leben als « imago Dei »? Bernhard beantwortet die Frage, indem er drei seit Augustinus klassische, auf « cor » bezogene *Grundlagen der Angleichung* empfiehlt : Reinheit, Demut, Liebe. Auch

ruht. (Ueber mens bei Augustinus vgl. Thomas von Aquino, *De veritate* qu. 10).

1. Zu « animae magnitudo » vgl. z. B. SC 80, 5 (183, 1167) und Pascals Worte : *Grandeur de l'âme humaine* (*Mémorial*). (Man lese auch D 2, 4 / 182, 976).

2. SD 9, 2 (183, 566) (= XB 775).

3. SD 22, 6 (183, 598) (= XB

820).

4. « ... le cœur trop vaste... » (BRUNSCHVIGG, l. c., p. 126).

Vgl. die Einführung zum *Discours...* aus der Feder L. LAFUMAS (Bordeaux 1949) ! L. macht wahrscheinlich, dass Pascal nicht als Verfasser angesehen werden darf.

5. D 7, 18 (182, 965).

6. *Die Mystik...*, S. 24.

Pascal wird die Vorhalle des Tempels, wo man Gott erfährt, auf diesen Grundpfeilern bauen ¹.

Wie die Gesundheit der Normalzustand des Leibes, so ist die *Reinheit* der Normalzustand des Herzens ². Denjenigen, die sich in ihm befinden, verheißt der hl. Bernhard, im Anschluss an Matthäus (5, 8), ein « videre Deum ». Sein Ideal, Ablegen des egozentrischen und nur der Ablenkung dienenden Gehabens, stellt er in einer seiner Predigten zum Hohen Liede dar ³. Durch rücksichtslosen Kampf gegen « curiositas », wie es oft heisst, gegen jede « superfluitas » ⁴ sucht er die Reinheit zu erreichen. « ... renoncer à... toute superfluité » lautet der Grundsatz Pascals ⁵. So wird der Weg zum Notwendigen frei.

Auch von der zweiten « moralischen Bedingung » ⁶ spricht Bernhard in der genannten Predigt auf das Hohe Lied. « Superbo oculo veritas non videtur, sincero patet » ⁷. Die meist in Antithese zu « humilitas » getadelte « superbia » erscheint hier als Gegenpol zu « sinceritas »; auch diese dient ehrlicher Seins-schau. In einer Ansprache auf das Fest der Beschneidung des Herrn fordert Bernhard Erleuchtung des Herzens durch den « Strahl der Demut »: « ... illuminet cor tuum radius humilitatis » ⁸. Selten wurde die erkenntnisfördernde Funktion von « humilitas » in solch klarer, durch den Gebrauch des Fachterminus « illuminari » noch verdeutlichten Form ausgedrückt. Die Aufgabe, welche der « radius humilitatis » zu erfüllen hat, wird hier mit folgender Bestimmung

1. Über das Anwachsen der Erkenntnis bei zunehmender Ebenbildlichkeit vgl. SC 31,2 (183, 941).

2. SD 16, 2 (183, 580) (= XB 795). Vgl. dazu auch A. GUILLAUMONT, *l. c.*, p. 69, 77 usw.

3. SC 62, 8 (183, 1079-80).

4. SC 8, 23 (182, 988). Vgl. SD 45, 2 (= XB 912) und auch den Begriff « insensibilis » bei Bernhard (SD 12, 3 [183, 572]) (= XB 784) und « insensible » bei Pascal (197/426, 198/426). Zu « cu-

riosité » lese man etwa 460/544.

5. Gilberte PÉRIER, *Vie de Blaise Pascal* (BRUNSCHVIG, *l. c.*, p. 25).

6. Vgl. zu diesem Terminus Max SCHELERS Arbeit: *Vom Wesen der Philosophie und der moralischen Bedingung des philosophischen Erkennens* (Vom Ewigen im Menschen, Bd. I: *Religiöse Erneuerung* [Leipzig 1921] S. 59 ff., bes. S. 106).

7. SC 62, 8 (183, 1080).

8. ST 183, 140 (= XB 149).

umrissen: « ... declaret quid a te sit, quid a Deo... »¹, die Überlegung mit Apostelworten, die scharf abgrenzen und auch von Pascal gewertet werden, abgeschlossen: « ... Deus superbis resistit, humilibus dat gratiam »². « Gratia » aber bedeutet für Bernhard « spiritus », d.h. Erkenntnis³.

In seiner Reflexion über die Liebe knüpft Bernhard, wie schon Augustinus, an den ersten Brief des Apostels Johannes an. Hier wird die « caritas » — sie verleiht erneut den durch die Sünde verlorenen « imago »-Charakter — als Erkenntnisbasis, ja als Erkenntnis selbst erwiesen⁴. In der immer erneut mit gleicher Emphase unternommenen, sprachlich verschieden gestalteten Darlegung dieser doppelten Funktion der Liebe als Bedingung und Erfüllung der Erkenntnis erreicht die bernhardinische Lehre ihre höchsten Gipfel. Die Betrachtung der « caritas » als eines Weges zur « cognitio », jedoch nicht weniger als eines von verstandesmäßigem Zugriff scharf abzuhebenden Erfassens begegnet — freilich verschieden ausgeprägt — bei vielen von Augustinus gelenkten Autoren des Mittelalters. Einen der kühnsten Vorstöße in die Richtung spekulativen Ausbaus der Funktion der Liebe im Erkenntnisvorgang hat später — wie nur selten erkannt und betont, auf den Schultern bedeutender Vorgänger stehend — Pascal getan⁵. Auch er spricht des öfteren von dem zur Wahrheit hinführenden Weg der Liebe⁶.

Bei der Interpretation des Liebe-Erkenntnisproblems, das den *dritten Teil, den Kern unserer Untersuchung* darstellt, erweist es sich, um die zu Pascal führende geistesgeschichtliche Linie zu verdeutlichen, als notwendig, eine Einzelheiten nicht verschmähende Schilderung der psychologischen Lehren des hl. Bernhard, einen Einblick in seine Terminologie zu geben. Im Hinblick auf Pascals « cœur »⁷ wird man zu der Frage hingeleitet, ob und mit welcher Bezeichnung Bernhard

1. *Ibid.*

2. Jac. Ep. 4, 6. Vgl. Pascal 901/740; 245/447.

3. SD 59, 23 (183, 682) (= XB 932).

4. Joh. 1, 4, 7-8. Vgl. SD 29, 1 (= XB 849).

5. Vgl. besonders 277/458, 278/458.

6. Vgl. 194/423; 226/432; 430/526; 692/643; 758/685.

7. In seinem Aufsatz *Les catégories affectives dans la langue de l'École* (veröffentlicht in *Le*

eine dem verstandesmässigen Begreifen übergeordnete Erfahrungsart herauszuheben pflegt. Besitzt etwa « cor », das lateinische Etymon, in seinem Denkgebäude eine dem französischen Wort zu vergleichende und, abgesehen davon, systemtragende (« sit venia verbo »!) Bedeutung? Bernhards Sprache verfügt über eine besondere sprachliche Ausdrucksmöglichkeit, die eigenartiger, der « ratio » übergeordneter Erfassungsweise zugedacht ist. « Cor » aber hat nur selten jenen Klang, der dem Herzwort Pascals zu eigen ist¹. Wird — so lautet die nunmehr noch zu stellende Frage — « cor » bei Bernhard systemtragende Aufgabe zuteil? Eine gültige Antwort zu finden, ist nicht leicht. Findet das Wort sich doch — man erinnere sich an Augustinus! — in keiner der vom « doctor mellifluus » nicht selten durchgeführten Aufstellungen über die geistig-seelischen Fähigkeiten des Menschen. Jedenfalls ist bei solcher Gelegenheit der von ihm gedeckte Bereich inneren Lebens nicht in bewusster und deutlich merkbarer Weise umgrenzt. Man stösst jedoch bei der Lektüre der Schriften Bernhards so oft auf « cor », dass man ihm nachzuspüren sich nicht verwehren darf. Die von Bremond in seinem Monumentalwerk mit der Bezeichnung « dualisme doctrinal » belegte Ansicht Rousselots mag hier als Erläuterung herangezogen und der Aufmerksamkeit empfohlen werden. « En ce temps [sc. Hugos v. St. Viktor, Bernhards usw.], où la spéculation est encore toute scolaire, les concepts définis sont facilement en désaccord avec les intuitions profondes. Les effusions pieuses de leurs sermons ou de leurs ouvrages ascétiques contiennent une philosophie implicite qui ne se trouverait pas d'accord avec la doctrine explicite de leurs ouvrages proprement didactiques »². Die Voranstellung einer « cor »-Interpretation dürfte aus diesen

Cœur [s. Anm. 1 auf S. 339]) Gnadenleben noch unberührte hat M.-D. CHENU für « le cœur Sehnen des Menschen nach Gott, de Pascal » die Bestimmung das Streben zur Ausfüllung der « cette intuition toute chargée Leere (vgl. 425/519: « la trace d'un dynamisme affectif » ge toute vide ») zu decken weiss. braucht (p. 126). Es sei hinzu- 1. Vgl. aber SC 85, 8 (183, gefügt, dass das Herzwort Pas- 1192). cals auch das natürliche, vom 2. L. c., I, p. 116,

Gründen gut überlegt und den Maassen des in der Praxis von Reden und Schriften aufgeführten bernhardinischen Gebäudes der Psychologie angepasst erscheinen, insbesondere aber Pascals Terminus verstehen helfen.

Das Wort bedeutet, wie von jeher und noch bei Pascal, das Innere des Menschen¹. Die Ausgliederung dieses Raumes wird aus folgendem Satz ersichtlich: « Videat ergo et ipsa [sc. anima], si desiderat habitare Christum per fidem in corde suo, id est in se ipsa, sollicita caveat, ne a se invicem membra ejus dissideant, id est ratio, voluntas atque memoria »². In seinem Kommentar zu einer dem Psalm 118³ entnommenen Stelle schreibt Bernhard: « Sed quomodo in corde servandi? [sc. sermones Christi] An sufficit sola eos servare memoria? »⁴. Die Antwort lautet verneinend: « Ac vero, sic servanti dicit Apostolus: « Quoniam scientia inflat (I Cor. VIII, 1) ». Aus der ersten, hier angeführten Textstelle geht hervor, dass « cor » als Gesamtheit des Innenlebens — abgesehen von « ratio » und « voluntas » — natürlich auch « memoria » umfasst, aus der zweiten, dass Kräfte, die dem *Innersten*, dem Liebes (Willens-) zentrum, entquellen, mit « cor » bezeichnet werden können. Der schon bei Augustinus anzutreffende, in der Folgezeit stets häufiger betonte und sogar in Einzelzügen ausgeformte, sich im Französischen fest einnistende Gegensatz (« cœur-mémoire »)⁵ wurde von einem Menschen, der echter Innerlichkeit so gut zu dienen

1. Vgl. die Worte: « Lege homo in corde tuo... » (SS 183, 531-32) (= XB 710).

2. SS 183, 523 (= XB 698). Vgl. SS 183, 443 (= XB 594) und ST 183, 325: « (Nam in his tribus superius dictum est, animam consistere totam » (= XB 398). Zum Begriff « membrum cordis » vgl. A. GUILLAUMONT (*l. c.*, p. 79-80), wo auf Diadochus (5. Jhdt; vgl. den Artikel von A. ANWANDER, *LThK*, III, 271) hingewiesen wird.

3. Pascal liebte ihn sehr. Vgl.

Gilberte PÉRIER, *Vie de Blaise Pascal* (*l. c.*, p. 34).

4. ST 183, 51 (= XB 25).

5. Vgl. etwa Pascals Brief vom 5.11.1648 an Madame Périer (BRUNSCHVIG, p. 93), in dem die Gnade als die Ursache des Verstehens durch das Herz angesehen wird. Wie bei Pascal, so gehört offenbar auch schon bei Bernhard das Herz (als Sitz der Liebe und des Willens) einem tiefer gelegenen Bereich als die übrigen « facultates » (*ratio, memoria*) an,

wusste, wie Bernhard von Clairvaux, naturgemäss besonders stark empfunden¹. Bernhard fährt dann fort: «Sic serva sermonem Dei, quomodo melius servare potest cibum corporis tui...»². Die in der Hl. Schrift so viele Male anzutreffende Speisemetapher soll vollständige Assimilation, das restlose Einverleiben, die « unio » von « cor » und « sermo » symbolisieren.

Das Oszillieren zwischen allgemeiner und besonderer, zwischen einer auf das Innere und einer auf das Innerste des Menschen sich richtenden Funktion des Wortes sei noch verdeutlicht. In einer Predigt auf die Himmelfahrt des Herrn teilt Bernhard die Kräfte, das Herz des Menschen nicht wie soeben in « ratio », « voluntas » und « memoria » ein; er unterscheidet zwei Vermögen: « Ecce enim, ut tamquam principalia cordis ipsius membra distinguam, est intellectus in nobis, est et affectus... »³. *Im Kommentar zum Hohen Lied wird das in der Tiefe liegende « cor » Organ des « affectus », der, weil er die Weisheit bergen kann, besonders hoch zu werten und intellectus» überlegen ist.* « Intrans sapientia, dum sensum carnis infatuat, purificat intellectum, cordis palatum sanat et reparat. Sano palato sapit jam bonum, sapit ipsa sapientia, quae in bonis nullum melius »⁴. *Eine Nachprüfung von Belegen zeigt stets erneut, dass « affectus » (affectio)⁵ das Erfassen des Göttlichen in Liebe verwirklicht.* Die Umrisslinien dieser Erfahrung aber können in Schärfe erst erkannt und

1. Vgl. SS 10 (183, 443) (= XB 594). Vgl. dagegen *μνήμη τῆς καρδίας* bei Diadochus (GUILLAUMONT, l. c., p. 76).

2. ST 5, 2 (183, 51) (= XB 25).

3. ST 183, 318 (= XB 3 88).

4. SC 85, 8 (183, 1192). Hervorhebung durch Verfasser dieser Studie! Beim Lesen dieses Textes denkt der Kenner Pascals an die « sagesse du cœur » (793/696: « Oh! qu'il [sc. Jésus-Christ] est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la sagesse! ») und

an die Ordnungslehre (« caro-intellectus-cor » weisen auf « corps-esprit-cœur » hin). Vgl. « cordis affectus » SC 20, 4 (183, 869).

5. Grundsätzlich will Bernhard « affectus » (diese Bezeichnung kommt « amor, gaudium, timor » und « tristitia » zu) und « affectio » (« amor, spes, obediencia, honor, timor ») reinlich geschieden wissen (vgl. D 8, 23 [182, 987]; SC 85, 4 [183, 1190]; SC 7, 2 [183, 807]). Die Praxis hält an der theoretischen Scheidung nicht fest.

nachgezeichnet werden, wenn das für die bernhardinische Psychologie und Erkenntnistheorie wesentliche Verhältnis von « ratio » und « affectio » (affectus) verstanden wurde.

Aus der stetig wiederholten Aufmunterung, dem « iudicium rationis »¹ Folge zu leisten, ersieht der Leser der Schriften des hl. Bernhard, dass « ratio » ein zur Wesenserfüllung des Menschen erforderliches Organ darstellt². Seine Art zunächst ins richtige Licht zu rücken, ihm die gebührende Bewertung zu verschaffen, bemüht sich Bernhard zur Genüge³. Er lehrt die paulinische Ansicht von dem alle verpflichtenden Charakter der Erkenntnis Gottes, betont die Möglichkeit, die jedem Menschen aus Weltbegreifen⁴ oder Selbst-erkenntnis gegeben ist⁵. Die der « ratio », sogar der des « homo infidelis »⁶, zugeschriebene Kraft tritt klarer als die ihr von Pascal zugebilligte Reichweite hervor, in welche nach Ansicht mancher Interpreten nicht einmal die Existenz Gottes — sie

1. SC 49, 5 (183, 1018). An dieser Stelle sei darauf hingewiesen, dass — entsprechend dem später bei Pascal zu bemerkenden Unterschied zwischen « raison » als Signum des geistigen Menschseins überhaupt und « raison » als « raison raisonnante » — auch bei Bernhard (in geringerer Schärfe freilich) beständig diese beiden Aspekte (« ratio » als Symbol des Menschengesistes schlechthin und « ratio » als Vermögen mit bestimmten Arten und Richtungen des Vorgehens) zu bedenken sind.

2. Vgl. ST 183, 180 (= XB 202) und C 5, 3, 5 (182, 790).

3. Vgl. C 5, 3, 5 (182, 790): « Unum siquidem tui et Angeli optimum, ratio est ». In der Streitschrift gegen Abaelard (*Contra quaedam capitula errorum Abaelardi epistula* CXC) (1, 1 [182, 1055]) sagt er aber auch: « Quid enim magis contra

rationem, quam ratione rationem conari transcendere »? Auch hier treten unwillkürlich Pascalsworte in den Sinn: « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent; elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela » (267/455-56).

4. SC 30, 6 (183, 943).

5. Natürlich gilt auch für Bernhard: « ... Deus... non potest comprehendere per rationem... » (SD 115 [183, 741]) (= XB 1012). Hervorhebung durch Verf. dieser Studie. Vgl. zum umfassenden « comprendre » bei Pascal 72/351: « C'est une chose étrange... ».

6. Vgl. D 2, 6 (182, 977-978); C 5, 1, 1, (182, 788): « Nec opus habet ex his quae facta sunt Factoris notitiam mendicare... » Man lese auch SD 9 (183, 565-567): *De verbis Apostoli ad Rom.* I, 20 (= XB 774/76),

wäre nur durch « fides » zu erfassen — hineinfällt ¹. Nur in der Erleuchtung aber vermag die « ratio » ihre Aufgabe ganz zu erfüllen. Wenn Bernhard sagt: « Rationis est percipere sapientiam, voluntatis virtutem » ², so betont er die « cognitio » sapientiae » als eine der « anima rationalis » als *ratio* eignende Form der Aufnahme. Ihr steht diejenige eines liebegetragenen « affici » zur Seite.

Die Antithese « ratio » - « affectio » (affectus) bezeichnet einmal den Kampf zwischen Geist und Sinnlichkeit. Er beunruhigt seit der paulinischen Darstellung der von « caro » für « spiritus » drohenden Gefahren die gesamte mittelalterliche Literatur. Grössere Aufmerksamkeit darf jedoch hier diejenige Bemühung des Menschen finden, in der die « ratio » der « affectio » weichen muss: Bernhards eigene Gedankenleistung tritt klar zutage. Im Hinblick auf den Unterschied zwischen « affectio legi non subjecta » (d.h. der ungezügelter Hingabe) und « affectio legi subjecta » (d.h. der von « ratio » gelenkten Zuneigung) formuliert der Autor ein « nec dubium distare inter se » ³. Es gibt jedoch eine dritte Art. Sie überwindet « ratio » und ihr « iudicium » nicht durch ein « praeiudicium » ⁴, sondern durch besonderes Ergreifen. Von ihr heisst es: « Longe vero tertia ab utraque distat quae et gustat et sapit quoniam suavis est Dominus (Psal. XXXIII, 9); primam eliminans, secundam remunerans » ⁵. Diese die Arbeit der « ratio » krönende « affectio » stellt eine völlig von aller anderen verschiedene Weise der Erfahrung dar, die sogleich näher zu schildern ist. Einen deutlichen Anklang an Bernhards Gliederung vermag man bei Pascal dort zu vernennen, wo er den Menschen, der « esprit » ⁶ huldigt, höher wertet als denjenigen, der « corps » unterliegt ⁷, um dann

1. Vgl. 233/437, dann 556/581; 543/570, aber auch 469/547 und den 4. Brief an Mademoiselle de Roannez (BRUNSCHVICG, p. 214).

2. SD 89, 2 (183, 707) (= XB 968).

3. SC 50, 4 (183, 1022). Vgl. die Komposition des Menschen aus *spiritalis* und *animalis* (1 Cor. 15, 46)!

4. ST 183, 319 (= XB 389).

5. *Ibid.* Vgl. Pascal (280/459): « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer »!

6. = affectio quam ratio regit (= affectio legi subjecta). S. Anm. 3 auf S. 348.

7. Vgl. « affectio quam caro gignit » (= affectio legi non subjecta). S. Anm. 3 auf S. 348.

dem Diener der « charité » den höchsten Rang, das Finden der « sagesse » zuzuerkennen ¹.

Durch « affectus » (affectio) ² wird nicht nur die « ratio humana » und ihr « judicium », sondern auch der « intellectus fidei » überflügelt ³. Wie der Glaube alle « ratiunculae » — so heisst es einmal in einem Brief ⁴ — hinter sich lässt, wie der « intellectus fidei » über dem « judicium rationis » steht — mag immer er sich darauf stützen ⁵ — so muss die Art des Einsehens, die der Glaube darstellt ⁶, sich einem « sapere », einem « affectus » beugen ⁷. Das auf « fides » und « intellectus fidei » folgende « capere » des « affectus », das Innenwerden ⁸ erst, das mit « intelligentia » ⁹ in engster Verbindung

1. Vgl. Pascal 793/695-697. Bei Bernhard findet sich auch die Dreiteilung: « amor carnis - amor rationalis - amor spiritualis » (SC 20, 9 [183, 871-872]). Zu Beginn des Fragmentes 793/695 wird die « distance infinie des corps aux esprits, dann (697) die Erkenntnis der Körper durch den Geist betont. Vgl. Bernhards Aussagen über Sonne, Mond und Sterne als Körper (C 5, 3, 5 [182, 790]).

2. Vgl. Anm. 5 auf S. 346!

3. Sie werden miteinander genannt: « quae sursum sunt, quaerimus intellectu fidei et iudicio rationis... » (ST 183, 319) (= XB 389). Zu « fides » vgl. SC 70, 2 (183, 1117); SC 76, 6 (183, 1153); ST 183, 149 (= XB 160). Zu « intellectus fidei » vgl. ST 183, 320 (= XB 391), zur Abgrenzung von « fides » und « intellectus » C 5, 3, 6 (182, 791).

4. E 189, 4 (182, 355).

5. Der Glaube ist ein « obsequium rationabile », wird durch die Kenntnis der Glaubensmotive ermöglicht, doch nicht erzwungen (SC 49, 9 [183, 1065]).

6. Vgl. C 5, 3, 5 (182, 790), wo es von « fides » und « intellectus » heisst: « Habent illa duo certam veritatem: sed fides clausam et involutam, intelligentia nudam et manifestam... ».

7. ST 183, 319 (= XB 389).

8. ST 183, 72-73 (= XB 55): « capere per amorem », so entnimmt man dem Text, steht über « capere per cognitionem ». (Hervorhebung des « capere » durch Verf. dieser Studie!). Vgl. Bonaventuras Worte: « non intrat intellectus, sed affectus » (*In Hex.* II, 32, T. V, p. 342. Zit. nach E. GILSON, *La philosophie de S. Bonaventure* (Paris 1924), p. 443).

9. Die sich auf die übernatürlichen Grundwahrheiten richtende « intelligentia » kennzeichnet Bernhard mit folgenden Worten: « Intelligentia nempe divinis et altissimis rebus attribuenda est quas quidem ratio humana nullatenus, difficile autem vel fides ipsa comprehendere possit... » (SD 14, 5 [183, 576]) (= XB 790). Man vgl. in diesem Zusammenhang Bonaventuras Lehre « Actus praeci-

steht, lässt die Position der « ratio fidei »¹ im Denken Bernhards ganz begreifen.

Das Bestreben, die — im ursprünglichen Sinn des Wortes — ausgezeichnete Funktion der « affectio » (bzw. affectus) hervorleuchten zu lassen, bleibt keinem Leser verborgen. Hier tritt Bernhards eigentlicher Geist, sein Glaube an die Kräfte des Gemütes zutage. Ihr « experiri » ist über jeden Verstand erhaben². Diejenige Erfahrungsart, die mit der Wortreihe « affici, affectus, affectio » angedeutet wird (man darf diese Bezeichnungen zu einer Gruppe zusammenfassen, welche kognitive Zustände in affektivem Bereich ausdrückt³) hat Bernhard wohl nirgends so eindringlich und merkbar in den Vordergrund zu rücken versucht, wie in der 23. Predigt auf das *Canticum Canticorum*, und zwar dort, wo er über die Gottesfurcht, von « timor » als « sapor » spricht. Hier kann man die Besonderheit des affektiven Lebens im Dienste des Erkennens nicht übersehen. Dem « cor insipiens », dem nicht in der Gottesfurcht lebenden Herzen stellt Bernhard das « cor sapiens » gegenüber und, um in die Tiefe der sich zwischen beiden auftuenden Kluft hineinschauen zu lassen, ergeht er sich in einem Spiel von Antithesen. Einem *audire* des Wortes steht ein *suscipere*⁴ gegenüber, einem *docere* ein *accendere*.

puus doni sapientiae propriissime dictae est ex parte affectiva, ratione cuius dicit Ecclesiasticus, quod sapientia secundum nomen suum est et Gregorius dicit, quod actus eius est reficere... Ratione istius eiusdem causae dicit Bernardus caritatem in sapientiam proficere... » (Zit. nach J. RIES, *Das geistliche Leben in seinen Entwicklungsstufen nach der Lehre des hl. Bernhard* [Freiburg 1906], S. 261 Anm.).

1. Vgl. zum Terminus SC 20, 9 (183, 871). Zur Linie Bonaventura-Pascal vgl. St. GILSON, *Der hl. Bonaventura* (Hellerau 1929), S. 353, 526, 643.

2. SD 115 (183,740-741) (= XB 1012).

3. GILSON beleuchtet in seiner Studie zur Graalmystik (*l. c.*, p. 88) die umgekehrte Tatsache: « ... l'école mystique de Cîteaux a pour caractère propre de désigner par des formules cognitives des états essentiellement affectifs ». Vgl. auch die an der Harvard University, 1938, geschriebene Dissertation von G. B. BURCH: *The Steps of Humility* by Bernard, Abbot of Clairvaux. *Translated with Introduction and Notes as a Study of his Epistemology* (Harvard University Press, Cambridge [Mass.] 1950*).

4. Vgl. SC 30, 6 (183, 943).

Nicht ein *scire*, ein *possidere* ist das Ziel, nicht *nosse*, sondern *timere*. *Instruere* soll durch *afficere*¹, *praeparare* durch *initiare* und endlich *accedere* durch *ingredi* abgelöst werden. « Timor Domini » bedeutet — dass will Bernhard in einer selten so durchgeführten, selten so geglückten Weise sagen — « ingressus ad sapientiam »², ein Eingehen in die Weisheit.

In der Vereinigung mit der Wahrheit erreicht die Liebeserfahrung ihren Höhepunkt auf Erden. Berührung wird verspürt³. Die « *vita aeterna* » aber, welche Bernhard wie Pascal im Anschluss an Joh. 17, 5 als eine « *cognitio* » feiert, bedeutet die letzte Erfüllung der Sehnsucht nach Erkenntnis⁴.

Die Betrachtung der wesentlichsten Gedanken, um die sich das Werk des hl. Bernhard geformt hat, lieferte die Elemente zur Konstruktion eines Pascalbildes, dem bislang zu wenig Aufmerksamkeit zuteil wurde. Dass Pascal, der wie Bernhard kein Systematiker war, zahlreiche dem heiligen Zisterziensermonch eigentümliche Merkmale in sich und seinem Denken vereinigt, dass man von einem wirklichen *Bilde* zu sprechen Berechtigung hat, ist nicht zu leugnen. Eine *Synthese der bisher erarbeiteten Einzelzüge* mag dies nunmehr klar erweisen.

Bei beiden begegnet uns ein trotz aller Körperschwäche⁵

Dort auch die Antithese, Gott als « *figuratum* » oder « *infusum* », « *apparentem* » oder « *afficientem* haben ».

1. Vgl. die Unvereinbarkeit von « *instruire* » und « *ordre du cœur* » bei Pascal (283/460): « *Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit; car ils voulaient échauffer, non instruire* ». In der Ausgabe der *Pensées* des Jahres 1951 (Éditions du Luxembourg, Paris), die das Ms. 9203 der Nationalbibliothek wiedergibt, lautet der Gegensatz: « *rabaïsser, instruire* » (*Textes*, p. 193).

2. SC 23, 14 (183, 891-892). Vgl. zum Herz als Ort der

Furcht Pascal: 732/676. Vgl. auch die Charakterisierung der *caritas* als « *animae sensus* » (SD 10, 1 [183, 567]) (= XB 777).

3. Vgl. SC 18, 5-6 (183, 861-863) sowie SC 71 (183, 1121-1128).

4. Vgl. ST 183/254 (= XB 303); SC 8, 4 (183, 812); SD 116 (183, 741) (= XB 1013). Pascal zitiert die Johannesstelle in seinem *Mémorial*!

5. G. G. COULTON schreibt: « Of his boyhood little is recorded but his purity, his love of meditation and his violent headaches ». (*Five Centuries of Religion*, vol. I [St. Bernard, His Predecessors and Successors,

— vielleicht gerade wegen solcher Last — mit staunenswerter Energie durchgeführtes, weltentsagendes Streben zum Himmel. Beide ergreifen noch den heutigen Menschen durch eine Nachahmungsethik edelster Prägung, der sich die « humanitas Salvatoris »¹ — durch die « Augen des Herzens », wie Pascal sagt², zu fassen — kundtut. Sie erscheint beiden weit eher zugänglich als das Wesen des Vaters. In ihr nämlich schauen sie Grösse und Elend des Menschen zugleich. Kaum ein zweiter Gedanke war ihnen so gegenwärtig wie diese Doppelnatur³. « Animae magnitudo » sagt Bernhard⁴, « grandeur de l'âme humaine » Pascal⁵. Die Worte « capable de Dieu »⁶ und « capax aeternorum »⁷ wollen das gleiche Ziel rühmen. Der Schmerz über den Verlust des göttlichen Ebenbildes prägt sich in Bernhards Briefen und Predigten⁸ in gleich tiefer Weise wie in den zahlreichen Gedanken Pascals aus⁹. Beide erlebten Güte und Bosheit des menschlichen Herzens¹⁰. Jeder erkannte, dass nur der Gott des Christentums der Weite der Seele genüge.

Berührung mit der Welt und ihrem Wissen, Zurückdrängen der Schönheit der Natur¹¹ — beides bereitete den Weg zur Erforschung des Innenlebens, zur Tiefenerfahrung und damit zur Gotteserkenntnis. Führer waren vor allen Dingen die

1000-1200 A. D.] Cambridge 1923, p. 288. Hervorhebung durch Verf. dieser Studie). Marguérite PÉRIER schreibt gegen Ende ihres *Mémoire sur la vie de M. Pascal*: « ... les grands maux de tête auxquels il avait été sujet pendant sa vie » (CH, p. 62).

1. Vgl. Paulus *ad Titum* 3, 4.

2. 793/696. Vgl. 549/572.

3. Vgl. noch SS 183, 533 (= XB 712).

4. SD 12, 2 (183, 571) (= XB 783); SC 80, 5 (183, 1168).

5. *Mémorial*.

6. Z.B. 556/580.

7. SC 80, 3 (183, 1167). Vgl.

auch den Stolz auf *den Menschen*, der die *Majestät Gottes* schaut (É. GILSON, *L'esprit...*, II, 90; Pascal 430/522).

8. Vgl. den Ausdruck: « libertas a miseria! ». Diese Freiheit wird in der Ekstase erreicht.

9. Vgl. z.B. 397/509!

10. Vgl. Pascal 143/399.

11. Vgl. aber z.B. Pascal 119/386 und Bernhards Brief an Henricus Murdach: « Experto crede: aliquid amplius invenies in silvis quam in libris. Ligna et lapides docebunt te quod a magistris audire non possis » (E 106, 2 [182, 242]).

III. Schrift, der ständige Begleiter¹, insbesondere Paulus und Johannes, nach diesen Augustinus.

Askese und Mystik sind bei Bernhard von Clairvaux auf das engste verknüpft. Askese und Erkenntnis gehen auch bei Pascal eine innige Vereinigung ein. Drei Pflichten legen sich daher beide auf: die schon von Paulus und Augustinus verherrlichte Reinheit des Herzens, den Kampf gegen jedes « divertissement », wie Pascal zu sagen pflegt, gegen jede « superfluitas »², wie Bernhard sich ausdrückt, die wiederum von Paulus hervorgehobene Demut und endlich die Liebe « ex toto corde », die im Alten und Neuen Testament (hier im ersten Johannesbrief) als ernsteste und alle anderen einschliessende Forderung bezeugt wird. Die Kraft zum Beginn dieses durch die Marksteine « castitas », « humilitas » und « caritas » bezeichneten Weges, zur Suche nach Gott gibt die Gnade, Zeichen für ein Finden, welches noch nicht durch Erkenntnis erhellt wurde.

Die bisher gezeichnete, beiden Autoren gemeinsame Blickrichtung nimmt unsere Aufmerksamkeit vor allem insofern gefangen, als sie jeweils das Fundament einer Erkenntnislehre darstellt. Es nimmt daher nicht wunder, dass auch innerhalb dieses Sonderbereichs der Denker des siebzehnten mit dem des zwölften Jahrhunderts übereinstimmt. Dass im Hinblick auf die Eigenwilligkeit der miteinander verglichenen grossen Gestalten manche Unterschiede zu bemerken sind, versteht sich von selbst. Sie dürfen, so sehr die vorliegende Untersuchung die Konvergenz einfangen will, nicht unerwähnt bleiben.

Lenken wir zuerst den Blick auf die mit « ratio » bezeichnete Fähigkeit des Menschen, so gilt es zu betonen, dass diesem Terminus bei Bernhard eine andere Bedeutung — im doppelten Sinne des Wortes — zukommt, als später bei Pascal. Gilson spricht in seinem Buche über die Mystik des Hei-

1. Vgl. die an die biblische Sprache mahnende Terminologie!

2. Vgl. dazu noch ST 183, 321 (= XB 392) und *Ephes.* 5, 4: « scurrilitas quae ad rem non pertinet ». COULTON schreibt, *l. c.*, p. 290: « He lost all taste for-

food ». Von Pascal sagt die Schwester in ihrer (freilich wohl bewusst erklärenden) Lebensbeschreibung (*l. c.*, p. 25): « ... il avait un soin très grand de ne point goûter ce qu'il mangeait... »

ligen wenig nur von « ratio »¹. Selbst mit Rücksicht auf die Absicht des Verfassers, nur die mystische Lehre des « doctor mellifluus » vor den Lesern auszubreiten, scheint unsere Feststellung beachtenwert. Als eine so *selbstverständliche*, das menschliche Dasein ordnende Grösse erweist sich nämlich die « ratio » bei Bernhard, dass sie in einer nicht auf ihren Inhalt gerichteten Spezialstudie keiner *besonderen* Hervorhebung bedarf. Anders bei Pascal. Immer wieder kreist sein Denken zweifelnd um die menschliche Vernunft und ihre Möglichkeiten, der Probleme Herr zu werden.

In seinen Schriften bezeichnet — manchmal freilich nicht klar abgrenzbar — « raison » hier « raison naturelle », dort « raison raisonnante »; beide werden oft durch scharfe Betonung der in jedem Fall beschränkten Reichweite charakterisiert. Das Wort « ratio » ist auch bei Bernhard mehrdeutig. Es meint die anima rationalis, und zwar in erster Linie als auswählendes (z.B. das Wahre von Falschen trennendes) Vermögen², wenn auch die *Verfahrensart* der « ratio - cinatio » nicht ausser Acht gelassen wird³.

Schon aus diesem Grund erhält dann auch die Antithese « affectus » - « ratio » (von dem Gegensatz « ratio »/« affectio » = « sensualitas » sei hier abgesehen) einen etwas anderen Sinn, eine andere Akzentverteilung, als die in die Begriffe « cœur » - « raison » geprägte. Während nämlich bei Pascal

1. Vgl. Anm. 2 auf S. 332.

2. Vgl. SD 45, 2 (183, 667 = XB 912), ST 183, 98 (= XB 90) und die Worte: « Dilige ergo Dominum Deum tuum toto et pleno cordis affectu; *dilige tota rationis vigilantia* et circumspectione; dilige et tota virtute, ut nec mori pro eius amore pertimescas... » (SC 20, 4 [183, 869]) (Hervorhebung durch Verf. dieser Studie). Die hier vorliegende Umformung der biblischen Formulierung des ersten und höchsten Gebotes lässt die der « ratio » anvertraute Aufgabe deutlich hervortreten. Vgl.

den Terminus « naturalis ratio » (SD 10, 1 = XB 777).

3. Vgl. C 5, 3, 5 (182, 790) und die ursprünglich Bernhard zugeschriebene Aussage des Abtes Guillaume de St. Thierry: « Ratiocinatio vero est rationis inquisitio, hoc est aspectus eius motio per ea, quae aspicienda sunt. Ratiocinatio quaerit, ratio invenit » (*De vita solitaria ad fratres de monte Dei*, zit. nach *Divi Bernardi Claraevallensis... opera omnia* [Parisiis 1602], 1039 J. Dem Terminus ratiocinatio bin ich bei Bernhard nicht begegnet.

die Verschiedenheit von schauend-fühlendem Vorgehen auf der einen *und schlussfolgerndem* auf der anderen Seite beleuchtet werden soll, steht bei Bernhard die Differenz zwischen Erfahrung *mit* und Erfahrung *ohne* affektive Kräfte mehr im Vordergrund ¹.

Der Umfang des Erkenntnisbereichs der « ratio » bei Bernhard erweist sich auch für das Verständnis der über sie hinausgehenden Erfassensweisen von Bedeutung. Schon die « ratio » des « homo infidelis » trägt durch Welt- und Selbsterkenntnis die Kraft eines Wissens um Gott in sich. Um wieviel mehr die einer « illuminatio » fähige « ratio » des Gläubigen! Weil aber der Christ mit ihr schon so mächtig ist, kann der Weg der affektiven Aneignung nicht in ungewohnter Schärfe aus der Sphäre rationalen Voranschreitens abgesondert werden. Hier zeigt sich in besonderer Art die der französischen Mystik weitgehend eignende Tendenz zur Mässigung, Zurückhaltung und Wagnisablehnung. Gilson hat auf diesen Zug in anderem Zusammenhang hingewiesen ². Sogar die Mystik ist für Bernhard ein den Menschen nicht völlig von seinem normalen Geistesleben abtrennendes Geschehen, sondern eher die Erweiterung eines an und für sich ausgedehnten Bereichs. Während für Pascal die Schwäche der « raison » nach einer Ergänzung durch eine andere Erkenntnisart gebieterisch verlangt ³, erscheint diese bei Bernhard mehr als die Vollendung der bewunderungswürdigen Grösse des Menschen.

Ogleich der Terminus « cor » dem « cœur » Pascals nur selten in seiner ganzen Eigenart entspricht und bei Bernhard keine in gleicher Weise tragende Bedeutung besitzt, so half er doch in Fortführung biblischer Tradition die Bezeichnung

1. Vgl. die Antithesen « intellectus » - « affectus », « animus » - « affectus »! Im Vergleich mit Bernhard und seinen nur um das « unum necessarium » kreisenden Gedanken können Pascals Ideen über « cœur », insofern sie den Bereich der Mathematik, Aesthetik usw. umfassen, hier unberücksichtigt bleiben.

2. Vgl. *Die Mystik...*, S. 169. — In Bernhards Neigung zur Antithetik stösst die Tendenz seines französischen Geistes zur Absonderung und Trennung durch.

3. Vgl. aber 185/413 (« mettre la religion dans l'esprit par la raison ») und 561/584.

für ein auf Gott ausgerichtetes und von ihm angesprochenes Organ, für das innere *und* innerste, von allem Ausseren abgelenkte Leben und seine stets mit dem Ganzen in Verbindung bleibenden Einzelbereiche *den* Boden bereiten, aus dem die in Pascals Ausdruck sich vereinigenden Merkmale erwachsen. Das die mangelnde Kraft der « *raison* » ins Licht rückende, mit « *cœur* » bezeichnete Zentrum schliesst die von Bernhard mit dem Namen « *affectus* » (*affectio*) belegte Erfassensart des Herzens ein. Die Antithesen « *raison* » - « *cœur* »¹, « *esprit* » - « *cœur* »², « *entendement* » - « *volonté* »³ haben *mutatis mutandis* ihren Platz in einer historischen Entwicklung, der auch Bernhards Begriffspaare « *ratio* » - « *affectus* »⁴, « *intellectus* » - « *affectus* »⁵ und « *ratio* » - « *voluntas* »⁶ sich eingliederten⁷. Trotz jeweils spezifischer, im Text unserer Untersuchung angedeuteter Eigenarten kehren für die affektive Erfahrungsweise gleiche Charakterisierungsmöglichkeiten wieder⁸.

Beide Denker haben selbst den Weg von affektiver Erfahrung zu *mystischem Erlebnis* beschritten. Für Bernhard sei vor allem auf eine Stelle im zweiten Buch des *De consideratione* betitelten Werkes verwiesen⁹. Für Pascal, der gerade

1. Vgl. 277/458.

2. Vgl. 283/460.

3. Vgl. *De l'art de persuader* (BRUNDSCHWIG, I. c., p. 185). Der im Herzen beheimatete Wille bestimmt die Richtung der Liebe.

4. Vgl. z.B. SD 16, 1 (183, 579) (= XB 794): Der Mensch fühlt in sich die « *bona naturae tam rationibus quam affectionibus* ». Vgl. Anm. 3 auf S. 348!

5. Vgl. z.B. C 5, 3, 5 (182, 790).

6. Vgl. SS 183, 523 (= XB 698)

7. Vgl. zur Gegenüberstellung « *cor* » - « *ratio* » SD 115 (183, 741) (= XB 1012).

8. Vgl. « *velle* » bei Bernhard (ST 183, 305 = XB 371) und « *volonté* » bei Pascal (vgl. Anm. 3 auf S. 356). Man halte ferner nebeneinander « *oblectari*

(SS 183, 392 = XB 524; SC 30, 6 [183, 943]), « *affectio suavis* » (SC 50, 4 [183, 1022]), « *affectio dulcis* » (SD 96, 6 [183, 723] = XB 988) auf der einen und « *douceur* » auf der anderen Seite. (« *Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui le charme et qui l'entraîne* » [*De l'art de persuader*, I. c., p. 186]). Vgl. zu « *douceur* » auch die 18. Provinziale (CH, p. 660).

9. 2, 3 (182, 745 D). Vgl. auch SC 74, 7 (183, 1142) und Burch, I. c. p. 95-97.

im Hinblick auf diese Anschauung im Denken von Port-Royal, in den Ideen Saint-Cyrans und Singlins verwurzelt ist, mag man das *Mémorial*, das von *seinem* Gott spricht, das *Mystère de Jésus*, der für *ihn* litt¹, heranziehen und nicht zuletzt auf die stets so stark ichbezogene Sprechart hinweisen.

Die Idee eines « *ordre du cœur* » im Sinne einer auf das Herz zielenden und es mitreissenden Darstellung² findet sich bei Bernhard — sieht man von der antithetischen Verwendung der Worte « *instruere* » - « *accendere* » ab³ — kaum theoretisch ausgesprochen, in seiner verstandesmässige Einwände zunichtemachenden Überzeugungskraft — man lese die Briefe! — jedoch dauernd gewirkt⁴.

Bernhard hat seiner immer erneut vorgetragenen Forderung, der Liebe im geistigen Leben des Menschen den Platz anzuweisen, der ihr gebührt, in der Zeichnung der « *ordinatio charitatis* »⁵ eine Methode angefügt. Sie besteht in « *discretio* » zwischen den Dingen, die man lieben und denjenigen, die man nicht lieben soll⁶, in einer Abstufung der Liebe je nach der metaphysischen Rangordnung des Liebenswerten⁷. Das Fragment 277 der *Pensées* führt — insbesondere dann, wenn

1. Zur individualistischen Interpretation des *Mystère de Jésus* vgl. RAYMOND, *l. c.*, p. 33-49 und Louis LAFUMA, *Recherches Pascaliennes* (Bordeaux 1949), p. 143-145. Vgl. auch Burch, *l. c.* p. 252 oben.

2. Vgl. Pascal 283/460-461.

3. Vgl. Anm. 2 auf S. 351.

4. Vgl. über Bernhard das *Exordium Magnum Cisterciense* (PL 185, 422) und dazu COULTRON, *l. c.*, p. 295 unten. Man bedenke, dass Bernhard die Hl. Schrift nicht aus der Distanz des Interpreten, sondern aus der Nähe dessen sieht, der beständig mit ihr lebt (Vgl. V. LOSSKY, *l. c.*, p. 83). Ein Aneignen, wie die Bibel es gestattet, mochte Bernhard auch seinen Schriften ge-

wünscht haben. Für den Leser selbst gilt: « *lingua amoris ei qui non amat, barbara erit...* » (SC 79, 1 [183, 1163]). Im Rahmen des hier angedeuteten Zusammenhangs, doch auch in rein linguistischer Perspektive bedarf die höchst eigenartige und reizvolle Sprache Bernhards eingehender Untersuchung.

5. Vgl. SC 50, 6 (183, 1023).

6. Vgl. SC 49, 5 (183, 1018). Die *ordinatio charitatis* wird als vernunftgeleitete Beherrschung interpretiert!

7. « *...si amantur, quae amanda sunt; si magis amantur, quae magis amanda sunt; si non amantur, quae amanda non sunt: amor purgatus erit* » (SD 50, 2 [183, 673]) (= XB 919).

man es auf der Folie der Lehre des Jansenius betrachtet¹ — den Pascalleser, der Bernhard kennt, zum Ideal einer Ordnung der Liebe hin. Eine solche hat Pascal in die Worte gekleidet: « Je dis que le cœur aime l'être universel ou soi-même naturellement selon qu'il s'y adonne; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix »². Im Hinweis auf das durch das Herz gelegte Mass (selon), die vom Herzen nach seiner Wahl gestaltete Bereitschaft (durcir!) darf man eine an die Form des « magis » erinnernde Form des Vorziehens und Nachsetzens erblicken, um so mehr, als die durch Bernhards Worte aus dem Geist des Lesers hervorgelockte Skala von liebenswerten Dingen auch in Pascals Gegenüberstellung zweier Pole (theozentrisches-egozentrisches Verhalten) sowie durch die im Fragment vorhergehenden Worte³ mitgegeben ist. Mitgegeben scheint in Pascals starker Behauptung⁴ auch die *Forderung* nach der jeweils vorzunehmenden Einstufung. Die Begründung, die ohne Wissen der « raison »⁵ das Handeln des Herzens leitet, hat Pascal in einer Art hervorzuheben verstanden, die das von Bernhard sonst gepflegte Gegenüberstellen⁶ — so vielsagend es auch sein mag⁷ — in Richtung auf eine noch bewusstere Wertung der Selbständigkeit affektiver Gesetzmässigkeiten überschreitet⁸.

1. Vgl. Verf., *Die Erfahrung des Herzens bei Cornelius Jansenius und ihre Bedeutung für das Denken Pascals* (Zeitschr. f. Religions- u. Geistesgeschichte II [1949-50], 1, S. 41-43.

2. 277/458.

3. « On le sait en mille choses ».

4. « Je dis que le cœur aime... ».

5. Vgl. Anm. 2 auf S. 358!

6. « Ratio-affectus [affectio] ». In dem für SD 50, 2 (183, 673 = XB 919) massgebenden Zusammenhang erhielt diese Antithese keinen Platz (vgl. Anm. 7 auf S. 357).

7. Vgl. zur Parallelisierungstendenz etwa die Termini « humilitas cognitionis » (vermittels

derer wir das eigene Nichts erfassen) und « humilitas affectionis » (welche die Selbsterniedrigung Gottes in der Inkarnation begreifen und nachahmen hilft) (ST 183, 48) (= XB 22).

8. Doch muss man in diesem Zusammenhang auf Bernhards Interpretation der Liebe hinweisen: sie ist Gesetz für das Universum und sich selbst: « Haec est lex aeterna, creatrix et gubernatrix universitatis. Si quidem in pondere, et mensura, et numero per ea facta sunt universa, et nihil sine lege relinquitur, cum ipsa quaque lex omnium sine lege non sit, non tamen alia quam seipsa: qua

Die vorangehende Darstellung hat in vielen « rapprochements » mannigfache Ähnlichkeiten im Denken Bernhards und Pascals aufweisen können. Die Frage, ob der Autor des siebzehnten den des zwölften Jahrhunderts las, musste noch unbeantwortet bleiben. So gern man die Vermutung, dass die Zitate der *Pensées* und *Lettres Provinciales* ein Ergebnis des Studiums von Texten sind, zu Gewissheit werden liesse, der Sinn der Untersuchung, die hier vorliegt, wird vom Fehlen einer Lösung nicht berührt. Betrachtet man die Literatur des abendländischen Kulturkreises als Ganzes, so darf der Erhellung grosser Leistungen in ihrer Vorgeschichte, dem Nachspüren nach historisch greifbaren Wirkungen Bedeutung nicht abgesprochen werden. Die Voraussetzung für solche Forschung ist mit der Möglichkeit, eine bestimmte geistige Strömung als hinreichend umrissen anzusehen, gegeben. Bernhard von Clairvaux, der Heilige der « carità vivace »¹, Pascal, das Vorbild der « ardente charité »² — sie sind zwei eng verwandte Glieder in derjenigen Denkergruppe, die Augustinusrezeption verwirklicht — mag immer ihre geistige Haltung personale Eigenart niemals verleugnen. Die Elemente einer Weltanschauung in Vor- und Nachgeschichte zu verfolgen — das stellt ohne jeden Zweifel eine echte Aufgabe des Forschens dar. Nur einen Beitrag, der, wie Verfasser weiss, in Einzelteilen sehr zu verfeinern bleibt, konnte diese Skizze geben³.

et seipsam etsi non creavit, regit tamen » (D 12, 35 [182, 996]. Die hier (und sonst, z. B. SC 23, 11) [183, 890] von Bernhard verwertete Stelle Sap. 11, 21 gebraucht auch Pascal in *De l'esprit géométrique* (BRUNSCHVIG, l. c., p. 173).

1. DANTE, *Paradiso*, 31, 109-110.

2. Gilberte PÉRIER, *Vie de*

Blaise Pascal, l. c., p. 37.

3. Dass Bernhard auch der Theorie der « figuratifs » Bausteine liefern konnte, lässt sich bei J. Mesnard nachlesen (*La théorie des figuratifs dans les « Pensées » de Pascal. Revue d'Histoire de la Philosophie...* 11 = 1943, p. 224,

226).

SUMMARIUM

Quaestio ponitur de nexu historico doctrinae Pascalianae circa cognitionem, maxime rerum divinarum, cum scriptis S. Bernardi. Nonnulli inter cognatos et notos tam Pascalii quam Iansenistarum

ac Portus Regii abbatem Claravallensem libenter laudant, et ipse Pascalius eum ultimum vocat Patrum eiusque sententias saepe adfert; attamen certo probare non liquet Pascalius opera ipsa Bernardiana legisse. Potius quam influxus directus doctrinae Bernardianae datur quaedam affinitas mentis inter auctorem mellifluum et — quis crediderit? — auctorem Litterarum Provincialium, praesertim respectu subtilioris cognitionis Dei per animi facultates mere intuitivas. Certe, termini quos adhibent ad enucleandam hanc « experientiam », v. g. affectus, cœur, haud raro discrepant. Nihilominus linea evolutionis historicae ab Augustino originem ducens, per Bernardum Pascalius attingit.

De Chronologie van de Werken van Dionysius de Kartuizer

De eerste Werken en de Schriftuurcommentaren

DOOR

Dom A. STOELEN, O. Cart.

(Parkminster)

Dionysius de Kartuizer ¹ werd geboren in 1402-1403; hij trad in de Orde in 1424-1425, en stierf de 12 Maart 1471. Hij schreef zijn Schriftuurcommentaren in 1434-1457. Over zijn litteraire bedrijvigheid vóór 1434 is niet veel bekend.

Het *Contra detestabilem cordis inordinationem in Dei laudibus vel horis canonicis, vel Laus Cartusiana*, 40, 191-259 ², wordt door Dionysius zelf als zijn eerste werk bestempeld:

1. Voor een bibliographie raad- 18: *Summa fidei orthodoxae* en plege men het artikel *Dionysius Dialogion de fide catholica*; dln. *de Kartuizer* in het *Theologisch Woordenboek*. 19-25: Sententiëncommentaar; dl. 25bis, Algemene Index op

2. Al de verwijzingen in dit dln. 19-25; dln. 26-28: Kommen- artikel zijn naar deel en blad- taar op of Vertaling van Boëtius, zijde van de moderne uitgave Cassianus en Joannes Climacus; in 44 boekdelen: *Doctoris ec-* dln. 29-32: Sermoenen; dln. 33- *statici D. Dionysii Cartusiani* 42: *Opera minora*, met in dl. 42 *Opera omnia*, Monstrolii 1896- een Algemene Index op dln. 33- 1901 (dln. 1-14), Tornaci 1902- 41. De tekst is op twee ko- 1913 (dln. 14bis en 15-42), Park- lommen gedrukt, en iedere ko- minster 1935 (dl. 25bis). Deze lom wordt onderverdeeld in A, uitgave bevat: dln. 1-14: Schrif- B, C en D; de tweede kolom- tuurcommentaren; dl. 14bis: Al- wordt aangeduid door een af- gemene Index op dln. 1-14; kappingsteken bij deze hoofd- dln. 15-16: Kommentaren op letter, bv.; 18, 530A', Dionysius de Areopagiet; dln. 17-

« hoc quasi primum meum opusculum » (40, 194). Maar de juiste datum ontbreekt. Art. 27-30 bevatten een aansporing tot een vereenvoudigde contemplatie, die zich losrukt van de inbeelding, phantasmata, en deze bladzijden, 40, 251D'-258A, geven reeds een voorsmaak van de latere mystieke werken van Dionysius: « Congruum est ut post plura media et remedia quae contra instabilitatem cordis pro manuductione incipientium posuimus, pro fine hujus opusculi nobilissimum exercitium, quo mens sine mediis et imaginibus, nude et pure (quantum humana fragilitas permittit) uniri Deo possit et adhaerere, subnectamus » (40, 252A). « Felix ergo qui per abstersionem continuam phantasmatum et imaginum occurrentium, ac per introversionem et inibi per sursumductionem mentis in Deum, tandem aliquando obliviscitur phantasmatum quodammodo » (40, 253B). « Eligas igitur quod vis, quia summe Deo placet ut sis otiosa, nuda, pura et munda ab omni vitio et phantasmate, et nihil cogites, et nihil consideres » (40, 258A). Hetgeen elders in dit werk, 40, 195B-196A, gezegd wordt over de noodzakelijkheid van de fantasma's voor ons kennisvermogen, moet begrepen worden onder voorbehoud van de hogere graad van contemplatie, en geeft dus geen aanknopingspunt voor het vaststellen van een gedachtenevolutie in een kwestie, waar Dionysius altijd getrouw is gebleven aan zijn lievelingsmeester Dionysius de Areopagiet, op wiens gezag hij zich ook hier, 40, 195C, uitdrukkelijk beroept, om, in algemene regel, de noodzakelijkheid van de fantasma's te bevestigen.

De datum van het *De donis Spiritus sancti*, 35, 155-262, kan met betrekkelijke zekerheid bepaald worden door een verwijzing van Dionysius in het derde boek van zijn *Sententiënkommentaar*: « De cujus scriptis (hij spreekt van de werken van Ruusbroec) multa induxi in speciali tractatu quem ante triginta quatuor circiter annos de donis Spiritus Sancti composui » (23, 588D'). Dus, 34 jaren vóór het derde boek van de *Sententiënkommentaar*. We weten echter, dat tussen de *Sententiënkommentaar* en December 1466, datum van de Kataloog van Oxford¹, nog een hele reeks werken

1. A. MOUGEL, *Dionysius der* 1898, p. 106-109, *Karthaëuser*, Mülheim a. d. Ruhr,

ontstonden, onder meer : de *Elementa philosophica*, de *Elementa theologica*, de kommentaar op Boetius, en meer dan de helft van de kommentaren op Dionysius de Areopagiet. We kunnen dus het *De donis Spirit ussancti*, tractatus 1-3, niet later plaatsen dan 1430. Boek 4 werd ongeveer 16 jaren later bijgevoegd (35, 247A), dus rond 1446. Hier ook, evenals in het vorige werk, kan men reeds de kern van de mystieke opvatting van Dionysius herkennen, al wordt de intellectuele techniek — *venia sit verbo* — van de contemplatie niet besproken. Hij haalt de volgende tekst van Ruusbroec aan, over de gave van wijsheid : « Dese overste riviere eiscet onsen geeste, dat hi eenvuldech, ende ledech, ende ongebeelt si... »¹; in de vertaling van Dionysius : « Iste supremus rivus exigit spiritum nostrum esse simplicem, otiosum, indepictum... » (35, 185B). En hij verklaart : « Erit et indepictus, id est a corporalium rerum phantasmatibus atque memoriis depuratus, ne obtenebretur interior divinae veritatis intuitus » (35, 185B'). Zie ook Art. 19, waar de mystieke nacht aan de hand van Alanus beschreven wordt (35, 192A'B').

Het *Dialogion de fide catholica*, 18, 269-530, is het eerste met vaste datum gedagtekende werk van Dionysius : 1432. Deze datum wordt op drie plaatsen gegeven : « nunc quoque, id est anno Domini 1432 » (18, 443A'); « modo currit annus Domini 1432 » (18, 475B); « nunc vero circiter anni 1436 elapsi sunt post ejus nativitatem » (18, 479A'). Volgens Dionysius werd Christus geboren ongeveer vier jaren vóór onze tijdrekening; hij kan immers niet bedoelen, dat hij aan 't schrijven is in het jaar O. H. « ongeveer 1436 » : 1436 jaren na Christus' geboorte duidt dus het jaar 1432 aan.

We weten verder nog, dat Dionysius, vóór de kommentaar op Psalm 13, een werk geschreven had, *De divina natura*, waarin hij onder meer de kwestie van onze ingeboren kennis van God behandelde : « Hanc autem difficultatem omitto, quia in libro de Divina natura eam diligenter tractavi; tenuique probabiliter cum Anselmo, quod Deum esse sit maxime per se notum, etiam magis quam prima principia »

1. JAN VAN RUUSBROEC, *Werken*, 1934, p. 119, II, Mechelen-Amsterdam,

(5, 480A). Men zou geneigd zijn dit werk *De divina natura* te identificeren met het *De natura aeterni et veri Dei*, 34, 7-97, waar de kwestie *An Deum esse sit per se notum* in Art. 6 behandeld wordt (34, 17A'-19D). De Oxford kataloog echter geeft alleen: *De divina essentia*, en de Kataloog van Trier¹ geeft *De natura aeterni et veri Dei* en *De divina essentia* als twee afzonderlijke werken, en zonder incipits. Trithemius² schijnt de twee verward te hebben. Hij geeft *De natura ... veri Dei*, zonder incipit, en onmiddellijk daarna *De divina essentia*, met het incipit van *De natura ... Dei*: « Scimus quoniam filius Dei venit ». Een verwijzing van Dionysius in de Sententiëncommentaar zou hiertoe aanleiding hebben kunnen geven: « Huic quaestioni nolo hic immorari. Alibi namque, praesertim in libro de Divina essentia seu Dei natura, evidenter multipliciterque monstravi, quod lux, lumen, radius, splendor, illuminatio, manifestatio, claritas, multo verius, eminentius, magisque proprie, Deo et separatim ac spiritualibus, quam temporalibus competunt » (22, 45D'). En Art. 55-56 van het *De natura aeterni et veri Dei* behandelen juist deze kwestie, en in de aangeduide zin (34, 86C'-90A).

Er schijnt echter een onoverkomelijke moeilijkheid te bestaan tegen een zo vroege datum van het *De natura aeterni et veri Dei*. In zijn werk *De vita et fine solitarii* legt Dionysius uit hoe God genoemd wordt « actus, bonum, esse »; zijn behandeling is hier zeer kort want, zegt hij, ik ben van plan daar breedvoerig over te schrijven: « Verumtamen, quoniam de his alibi, operante Altissimo, plenius diligentiusque pro viribus effari intendo, nunc tam festinanter transisse complaceat » (38, 304C). Maar in art. 14-17 van het *De natura aeterni et veri Dei*, 34, 27D'-35A, worden deze begrippen in 't lang en in 't breed verklaard, en daarom kan

1. Stadtbibliothek Trier, Ms. Teeuwen niet gegeven, wordt de 631/1562, f° 227-229v. Uitgave, tekst van Trier gevolgd door de niet zonder fouten: P. TEEUWEN, moderne uitgave, 1, xlvii, waar *Dionysius de Karthuiser en de deze niet overeenstemt met de philosophisch-theologische stroomingen aan de Keulse Universiteit*, Brussel-Nijmegen, 1938, p. 101-108. Voor de inleiding, door
2. JOHANNES A TRITTENHEM, *Catalogus scriptorum ecclesiasticorum*, Coloniae, 1631, f° 147-149,

dit werk niet vóór 1434 geschreven zijn; want, al is de juiste datum van het *De vita et fine solitarii* niet gekend, niemand zal het vóór de Psalmenkommentaar plaatsen.

De eerste uitgave van de kataloog van Loer van Stratum¹ en de eerste uitgave van de *Opera minora*² schijnen integendeel het *De divina essentia* niet met het *De natura aeterni et veri Dei*, maar met het *De lumine christianae theoriae* te verwarren. Loer van Stratum geeft als incipit van het *De divina essentia* het incipit van het *De lumine christianae theoriae*: « Omnis processio »; en de *Opera minora* geven als titel van laatstgenoemd werk: *De lumine christianae theoriae, seu de divina essentia*. Maar de tweede uitgave van Loer van Stratum³ plaatst, na *De natura aeterni et veri Dei*, de eenvoudige vermelding: « De divina essentia. Nondum est inventum ». En dat is waarschijnlijk de juiste oplossing, zoals het ook de oplossing is van de moderne uitgevers (1, LVIII, nr. 64). In meerdere gevallen heeft Dionysius een onderwerp, reeds in een van zijn werken behandeld, later opnieuw bewerkt: *De vita et fine solitarii*, 38, 263, en *De laude et consolatione vitae solitariae*, 38, 323; *De praeconio et dignitate Mariae*, 35, 477, en *De dignitate et laudibus B. V. Mariae*, 36, 11; *De laudibus Dei*, 34, 327, en *De laudibus superlaudabilis Dei*, 34, 411; *Contra perfidiam Mahometi*, 36, 231, en *Dialogus disputationum inter Christianum et Sarracenum*, 36, 443; *De contemplatione*, 41, 133, en *De fonte lucis et semitis vitae*, 41, 91. Hier hebben we een geval meer: *De divina essentia*, of *De divina natura* (verloren) en *De natura aeterni et veri Dei*, 34, 7. Door het *De vita et fine solitarii* weten we, dat de uiteenzetting over het goddelijke « actus, bonum, esse » zich niet bevond in het *De divina*

1. We hebben deze uitgave niet gezien, maar gaan voort op de *Opera omnia*, 1, lviii, nota 2.

2. D. Dionysii Carthusiani, *Opera minora*, Tomus secundus, Coloniae, 1532, f° 1. Op één plaats van de *Opera omnia*, 34, 6 (keerzijde van het titelblad), hebben de moderne uitgevers deze

verwarring behouden.

3. D. Dionysii Carthusiani *Doctoris extatici vita, simul et operum ejus fidissimus catalogus* Coloniae, 1532, niet gepagineerd (p. 81). Werd waarschijnlijk gedrukt nadat het begin van de *Opera minora* II reeds gedrukt was.

essentia. Of Dionysius in de hoger aangehaalde tekst van de Sententiënkomentaar naar het *De divina essentia*, of naar het *De natura aeterni et veri Dei* verwijst, kan niet bepaald worden. In het tweede deel van deze studie komen we terug op het *De natura aeterni et veri Dei*.

Het werk *Creaturarum in ordine ad Deum consideratio theologica*, 34, 99-221, is een samenvatting van het tweede deel van de Sententiënkomentaar van S. Thomas. Het is niet vermeld in de Oxford kataloog, en men zou daarom geneigd kunnen zijn het in de allerlaatste periode van Dionysius' leven te plaatsen, samen met de *Summa fidei orthodoxae*, die in de kataloog ook ontbreekt, en die zeker tot die late periode behoort, zoals we straks zullen aantonen. Maar in de eerste artikels van het *Creaturarum ... consideratio*, tot en met Art. 44, en nog een enkele keer in het allerlaatste Art. 143, komen hier en daar korte bemerkingen voor, die niet alleen de hand, maar ook de persoonlijke opinie van de schrijver even laten doorschemeren. Deze bemerkingen zijn ofwel goedkeurend: « Dicit Thomas, et bene » (34, 132B'); ofwel stippen ze een verandering van opinie in S. Thomas aan (34, 105C; 106A'); ofwel nog drukken ze een voorbehoud uit (34, 112D'; 119AB; 124C'; 126B). Kleurloze bemerkingen, zoals « dicit Thomas, respondet Thomas, secundum Thomam » (34, 107D; 112B; 115D; 117B; 123A; 125D; 133B; 220D'), hebben voor ons geen ander belang dan om vast te stellen dat zelfs deze volledig afwezig zijn vanaf Art. 45: de eerste 44 artikels alleen kunnen ons helpen in ons onderzoek. Maar al de andere bemerkingen, op één na, moeten gelezen worden als behelzende een afkeuring van S. Thomas. Deze afkeuring wordt meestal klaarder omschreven, bevestigd en gerechtvaardigd in de Sententiënkomentaar. Op twee plaatsen echter, en het zijn deze twee plaatsen waar het voor ons op aankomt, zien we, dat in de Sententiënkomentaar de opinie van S. Thomas, die in het *Creaturarum ... consideratio* als met een vraagteken was genoteerd, zonder voorbehoud wordt goedgekeurd. En het is juist in dat verschil, dat we een aanduiding van de chronologische verhouding tussen deze twee werken kunnen ontdekken. (Wie haastig is kan ineens overgaan naar blz. 370).

In Art. 3 van het *Creaturarum.. consideratio* lezen we : « (Alii dicunt) causam secundam in virtute causae primae posse creare, licet haec potestas causae creatae data non sit. Et huic opinioni Magistri consentit hic Thomas. Verumtamen alibi reprobatur positionem hanc, et primae assentit. Et hoc mihi rationabilius videtur. Sicut enim causa secunda nullo modo est capax infinitae potentiae, sic neque ut creet aliquid aliquo modo » (34, 105C). Toch is Dionysius maar half overtuigd van de waarheid van de philosophische thesis die hij verkiest, en hij beoordeelt dan ook de opinie van Avicenna als een ketterij, ja, maar filosofisch niet meer dan : « et forte rationi non consonum » (34, 105B). In de Sententiëncommentaar schrijft hij : « (Thomas in Scripto) fatetur creativam vim seu actionem intelligentiis seu causis secundis esse communicabilem, quamvis aliter alibi sentiat. Nempe in prima parte Summae, q. 45... Verumtamen ista materia pro utraque parte satis probabilis est ; nec ratio illa, quod causa instrumentalis non participat actionem causae superioris, nisi per aliquid, etc., videtur procedere » (21, 61C). Hij geeft dan een reeks argumenten, die bedoeld zijn als een weerlegging van de redenering van S. Thomas in de *Summa* ; maar hij besluit voorzichtig : « Istud pro scholastica exercitatione sic tango » (21, 62D). Moeten we hieruit de gevolgtrekking maken, dat Dionysius op deze plaats de voorkeur niet geeft aan de tweede opinie van S. Thomas ? Neen, want zowel in de inleiding tot deze vraag, als in het besluit van de volledige uiteenzetting, zegt hij onomwonden : « In contrarium est Scriptura, et ratio, auctoritasque sanctorum » (21, 60A) ; « Avicenna ac sui in hac parte non recipiuntur, quia Scripturae et rationi ac fidei contradicunt » (21, 66B'). De opwerping van Dionysius is dus alleen, en dan nog onder voorbehoud, tegen de logische waarde van de argumentatie in de *Summa theologica*. We hoeven hem hierin niet te verdedigen. Het is ons voldoende vast te stellen, dat hij de thesis zelf van S. Thomas volstrekt goedkeurt. En die vaststelling wordt bevestigd door de *Elementatio philosophica*, die zeker zeer kort, zoniet onmiddellijk na de Sententiëncommentaar werd geschreven. Hier, Prop. 88, is Dionysius insgelijks onvoorwaardelijk tegen de mogelijkheid van een schepping door bemiddeling van een ander schepsel : « Ideo ipse (Deus) per se immediate, nullo creato agente concausante, condidit mundum, id est universas intelligentias ac orbes coelestes, et elementa ac rerum naturas, hoc est prima individua specierum » (33, 93C').

En de opinie van Avicenna wordt nu beoordeeld: « Verum ista positio non solum erronea est, sed item heretica, quum solus Deus creator sit, nec creare conveniat finitae potentiae » (33, 94B). Zo wordt hier nogmaals, niet alleen het feit, maar de filosofische mogelijkheid van de schepping door een schepsel ontkend. En hetzelfde wordt herhaald in de *Elementatio theologica*, Prop. 46: « Unum creatum ab alio creato esse creatum asserere, stultum est » (33, 147B); en Prop. 87: « Idcirco catholice atque secundum veram philosophiam tenendum est... » (33, 181D'). We hebben dus hier een opinie, die Dionysius in zijn latere werken zeer beslist voorstaat, terwijl hij zich in het *Creaturarum... consideratio* maar half overtuigd toont.

In Art. 5 zegt Dionysius: « Thomas etiam super secundum sententiarum refert opinionem Platonis sicut Magister in littera, sed alibi eandem verius atque subtilius resolvit et narrat. Sed dimitto talia hic, quia festino » (34, 106A'). Deze bemerking wordt herhaald in de Sententiëncommentaar: « Haec Thomas in Scripto. In quibus concordat Alberto; et tamen in commento suo super librum de Causis aliter sentire convincitur » (21, 90C); en dan wordt de ware opinie van Plato breedvoerig uitgelegd. De bemerking van het *Creaturarum... consideratio*, nogmaals een afkeuring van Thomas, wordt hier dus bevestigd.

Er zijn verder nog vier plaatsen waar Dionysius een formule gebruikt, die uiteraard geschikt is om een zeker voorbehoud uit te drukken: « ut Thomae apparet; ut Thomae videtur ». In een geval, Art. 36, komt die betekenis bijzonder klaar naar voren. Wanneer hij schrijft: « Anima in hac vita non cognoscit nisi per conversionem ad phantasmata, ut Thomae apparet » (34, 126B), dan kan men niet aarzelen hier de persoonlijke opinie van Dionysius te vinden, die vanaf zijn allereerste werken tot uiting komt. We hebben reeds de aandacht getrokken op de teksten uit het *Contra detestabilem cordis inordinationem* en uit het *De donis Spiritus sancti*. We kunnen verder verwijzen naar het *Dialogion de fide catholica* (18, 414B' en 420A). In zijn latere werken wordt Dionysius op dit punt zeer agressief, wat een grote uitzondering is in zijn houding tegenover S. Thomas. In de Sententiëncommentaar ziet men wat onder dat « ut Thomae videtur » schuilt: « Haec Thomas in Scripto. Cujus responsio procedit secundum imaginationem ipsius, qua frequentissime scribit intelligentem in hoc statu oportere speculari phantasmata. In qua opinione aliter sentio,

propter motiva alibi partim tacta, et plenius infra tangenda. Et videtur mirabile cur dicat... » (21, 412B'; cf. 33, 58D'; 15, 282C; 16, 489A). Dat Dionysius in Art. 79 van het *Creaturarum... consideratio* (34, 162BC) de thesis van S. Thomas zonder kommentaar weergeeft, moet ons niet verwonderen: vanaf Art. 45 is geen spoor meer van de persoonlijke opinies van Dionysius te vinden.

De bemerkingen in Art. 25: « Haec est ergo opinio Thomae... Sed haec et similia solvit Thomas, prout ipsi videtur » (34, 119AB), klinken ook zeer ongunstig. In de Sententiënkomentaar worden dezelfde opwerpingen gegeven, maar met het antwoord van S. Bonaventura, niet van S. Thomas (21, 275C'). Met Art. 16 is het niet anders gesteld. De opinie, dat er geen stof is in de engelen, « videtur Thomae rationabilior et Aristoteli conformior » (34, 112C'). In de Sententiënkomentaar zien we waarom Dionysius hier deze bemerking maakt: hij is het niet eens met S. Thomas, wat de argumentatie betreft: « Faciliter solverentur ab aliter sentientibus ». Indien Dionysius dan toch dezelfde opinie als S. Thomas voorstaat, dan is het op het gezag van de Areopagiet, niet van Aristoteles: « Attamen angelos immateriales esse, simpliciter reor tenendum, praesertim ob auctoritatem divini et magni Dionysii » (21, 188C). Wanneer we nu in Art. 35 lezen: « Sed haec causa (ut Thomae videtur) supponit id cuius causa quaeritur » (34, 124C'), hebben we geen reden om eraan te twijfelen, dat hier nogmaals Dionysius de argumentatie van S. Thomas niet erg overtuigend vindt. Maar in de Sententiënkomentaar is alle aarzeling verdwenen. Niet alleen wordt het argument van S. Thomas zonder meer weergegeven (21, 374C), maar het wordt verder uitdrukkelijk goedgekeurd en tegen S. Albertus gebruikt: « Haec Albertus ibi. Tamen ut supra in verbis Thomae est tactum, in his praesupponitur id cuius ratio petitur » (21, 377A').

Er zijn ook negatieve gegevens die, geplaatst tegen de achtergrond van de twee reeds verkregen positieve aanduidingen, een veel klaarder betekenis ontvangen. Dionysius laat meerdere plaatsen, die tot de eerste artikels, 1-44, behoren, zonder opmerking voorbijgaan, terwijl hij in de overeenstemmende plaatsen van de Sententiënkomentaar S. Thomas tegenspreekt. Men vergelijk 34, 112D met 21, 160D en 161C'; 34, 115AB met 21, 221B, 226D en 229A; 34, 116A met 21, 239D' (cf. 241A'); 34, 122B met 21, 336DB'; 34, 122C'D' met 21, 329C'D'; 34, 123D met 21, 350C'; 34, 125A met 21, 375B; 34, 128C' met 21, 453A; 34, 128D' met

21, 452D'. Deze opeenstapeling van teksten bevestigt sterk de indruk, dat de twee werken niet tot dezelfde periode behoren, en bepaalt verder, dat het *Creaturarum... consideratio* betrekkelijk veel vroeger moet zijn. Bizonder opvallend is het stilzwijgen over de veroordeling van 7 Maart 1277, door de Parijzer bisschop Stephanus Tempier, betreffende de ontkenning van het specifiek onderscheid van de engelen. In zijn vroege werken schijnt Dionysius deze veroordeling niet gekend te hebben, en hij heeft blijkbaar nooit geweten dat ze, voor zover ze Thomas kon treffen, herroepen was geweest op 14 Februari 1325. Hij hechtte er groot belang aan, zoals blijkt uit de talrijke aanhalingen in de Sententiëncommentaar, en hij zou niet nagelaten hebben ze te vermelden in Art. 19 van het *Creaturarum... consideratio*, indien hij ze toen gekend had.

Dit alles wijst op een vroege datum. Was het een van de vroegste werken, nog vóór de Psalmencommentaar? Er schijnt geen bezwaar tegen te zijn, maar de vergelijkingspunten ontbreken. De houding van Dionysius ten opzichte van de fantasma's is in het *Dialogion* nog niet scherp bepaald: « Hae quaestiones ad fidei necessitatem non pertinent, et sicut de eis varie senserunt philosophi, sic et theologi » (18, 414B'); « ... disputabile est », 18, 414C'; « Difficultas ista, ut optime novi, hic inde probabilis est » (18, 420B'). Dionysius laat nochtans klaar genoeg blijken, dat hij persoonlijk niets voelt voor de opinie van S. Thomas: « Albertus oppositum censet. Cui magis consentio » (18, 420B)¹. En daarom hebben we in het in de vorm tamelijk terughoudende, maar in de grond zeer besliste, « ut Thomae apparet », van het *Creaturarum... consideratio*, geen voldoende aanduiding om dit werk vóór of na het *Dialogion* te plaatsen.

De *Summa fidei orthodoxae*, 17, 21-18, 267, behoort zeker niet tot de eerste werken van Dionysius. We vinden hier de uitdrukkelijke stelling van de Onbevleete Ontvangenis, met beroep op de beslissing van de Kerk, die niet anders

1. De argumentatie die volgt (18, 420 CA') is fundamenteel dezelfde als die van de latere werken: het is onmogelijk de on-

sterfelijkheid van de ziel filosofisch te bewijzen, indien de ziel in dit leven afhankelijk is van de fantasma's.

kan zijn dan het dekreet van het concilie van Basel, 17 September 1439¹: « De sanctificatione autem Virginis gloriosae, jam determinavit Ecclesia ac credit, quod ab originali peccato in conceptione praeservata fuit » (18, 103A). Er bestaat geen reden om aan de echtheid van deze tekst te twijfelen. De nota van de moderne uitgevers: « Sic habet editio princeps », betekent niet dat de oorspronkelijke tekst misschien anders luidde, maar bevestigt integendeel dat het wel Dionysius is, en niet de moderne uitgevers, die de tekst van S. Thomas aan de nieuwe bepaling heeft aangepast. De *Summa fidei orthodoxae* is zelfs een van de allerlaatste werken van Dionysius. We vinden er een uitdrukkelijke verwijzing naar de *Elementatio theologica*, samen met een lange tekst, die letterlijk ontleend is aan dat werk: « Denique scire oportet quod omnia quae proprie de Deo praedicari et affirmari dicuntur (ut in Elementatione theologica, propositione nona, induxi), magis proprie de ipso negantur et auferuntur; quoniam quid sit Deus penitus ignoramus; imo quidquid ei convenire asserimus... » (17, 90B); vanaf de woorden: « imo quidquid », tot het einde van dit artikel, is de tekst letterlijk ontleend aan de *Elementatio theologica*, 33, 119A'. We komen in het tweede gedeelte van onze studie op de *Summa fidei orthodoxae* terug.

Het *De lumine christianae theoriae*, 33, 233-513, sterk afhankelijk van het *Contra Gentiles* van S. Thomas, is evenmin een vroeg werk van Dionysius. De manier waarop, na een trouwe omschrijving van een tekst van S. Thomas uit het *Contra Gentiles*, II, 6, betreffende Mahomet, Dionysius zijn artikel verder aanvult met nieuwe bijzonderheden omtrent de Profeet en de Koran (33, 405B) dwingt ons het *De lumine christianae theoriae* te dateren na het *Contra perfidiam Mahometi*, dus na 1452. We komen in de loop van dit artikel op deze kwestie terug.

We hoeven hier geen rekening te houden met een klein tractaat (tractatulum) *De ente et essentia*, door Dionysius geschreven toen hij nog te Keulen studeerde (1421-1424): « in adolescentia, dum eram in studio, et in via Thomae in-

1. MANSI, 29, 182-183.

struerer », en waarin hij de thesis van het reëel onderscheid tussen wezen en zijn verdedigde : « *potius sensi quod esse et essentia distinguerentur realiter* ». Later, toen Dionysius zich hieromtrent een persoonlijke opinie had gevormd, en overtuigd was, dat er geen reëel onderscheid tussen wezen en zijn bestaat, had hij zijn kleine dissertatie willen « verbeteren », maar het werkje was reeds verloren gegaan : « *quem (tractatum) utinam nunc habere, quia corrigerem* » (19, 408 D). Van dit werkje zegt Loer van Stratum in zijn *Vita* van Dionysius, dat het geschreven werd « *illico post adepta magisterii insignia* », 1, xxiv. Dionysius schijnt eerder te spreken van een studenten-proefschrift. Loer van Stratum zegt verder nog, dat dit tractaat het bewijs levert van de bekwaamheid die Dionysius door zijn studies te Keulen had verworven. Om dat te kunnen zeggen zou hij het bedoelde werk hebben moeten lezen. Misschien steunt hij zijn bewering op de inhoud van een tractaat *De ente et essentia*, waarvan hij het incipit geeft in de tweede uitgave van zijn kataloog, 1, lvi, nr. 51, maar dat nergens voorkomt onder de uitgegeven werken van Dionysius. Deze hechte klaarblijkelijk niet veel belang aan die dissertatie uit zijn studententijd : hij noemt ze niet eens in zijn kataloog, al herinnerde hij ze zich nog goed in zijn Sententiënkomentaar, en hij rekent als zijn eerste werk het tractaat *Laus Cartusiana*.

We kunnen dus besluiten dat, als eerste pennevruchten van Dionysius, vóór de Psalmenkomentaar van 1434, de volgende werken in aanmerking komen :

1. *Contra detestabilem cordis inordinationem... vel Laus Cartusiana* (vóór 1430).
2. *De donis Spiritus sancti, libri 1-3* (rond 1430).
3. *Dialogion de fide catholica* (1432).
4. *De divina natura*, of *De divina essentia* (verloren).
5. *Creaturarum in ordine ad Deum consideratio theologica* (mogelijk).

*
* *

Voor de Schriftuurkomentaren van Dionysius bezitten we drie vaste datums : 1434 (Psalmen), 1440 (Daniël), 1457 (Baruch). In Psalm. 17, 42 : « *Nec exaudivit eos, eo quod*

Filium suum occidissent : imo usque in praesentem diem non audit eos, quum jam currat annus Domini millesimus quadringentesimus trigesimus quartus » (5, 508B). In Dan. 12, 13 : De Joden hebben beweerd, dat de 1335 dagen van Dan. 12, 12 als 1335 jaren vóór de komst van de Messias moeten uitgelegd worden : « *Cujus dicti falsitas reprobatur, quia... tempus istud jam expiravit. Nunc etiam currit annus millesimus quadringentesimus quadragessimus* » (10, 164D'). In Bar. 6, 72 : « *Et in hoc finio super Bibliam totam, ad omnipotentis et supergloriosissimi Dei laudem, honorem, et gloriam, anno Domini MCCCLVII, in solennitate Visitationis Virginis gloriosae* » (9, 408A').

Benevens deze kostbare nauwkeurige gegevens, vinden we in de meeste Schriftuurcommentaren van Dionysius een aantal verwijzingen naar andere, reeds voltooide commentaren of werken. Indien we al deze aanduidingen zorgvuldig verzamelen en met elkander vergelijken, wordt het mogelijk een volledig overzicht van de volgorde van de ganse reeks Schriftuurcommentaren samen te stellen. Het wetenschappelijk belang van deze uitslag zal aan niemand ontsnappen. De zo lang verwaarloosde Schriftuurcommentaren, die nochtans een derde deel van de werken van Dionysius vormen, komen onverwachts op het voorplan van de Dionysius-studie te staan. Van 1434 tot 1457, een moeilijke periode voor de chronologie van de werken van Dionysius, leggen ze een bijna ononderbroken en zeer waardevolle getuigenis af, die ons kan helpen meer dan een vraagstuk in de geschiedenis van de gedachten en werkzaamheden van Dionysius op te lossen.

We stellen eerst vast dat, van Genesis tot en met Koningen-Kronieken ¹, — we zullen deze groep noemen : de Grote Geschiedenissen, — de volgorde van de Vulgata behouden werd ². Hetzelfde geldt, practisch zonder twijfel, voor de Kleine Propheten ³, de Epistels van Paulus ⁴, de Canonische

1. Het problema : Koningen-Kronieken moet apart behandeld worden.

2. 4, 125B' ; 3, 301D' ; 3, 223A, 121A', 7C ; 2, 524A', 344D, 138D, 4C'.

3. 10, 693D', 617A, 574D, 521B, 478A', 450B' = 342C', 438C', 367C, 368A.

4. 13, 476B, 449, 436C, 425D, 399A, 360B, 337C', 299B, 265A, 219C', 121,

Epistels ¹, en de Wijsheid-literatuur, Psalmen en Job uitgezonderd ². De Kleine Geschiedenissen vormen ook een groep, waarin echter Nehemias-Esdras, samen met de Makkabeën, behandeld zijn na Tobias, Judith, en Esther ³. Wat de Grote Profeten, Isaias uitgezonderd, betreft, werd eerst Ezechiël bewerkt, daarna Jeremias en de Klaagliederen ⁴, en iets later Daniël, na de Openbaring ⁵.

In welke verhouding staan die verschillende groepen tegenover elkander ⁶? De Kleine Geschiedenissen en Baruch werden laatst uitgelegd, na de Wijsheid-literatuur ⁷, en deze laatste na de Grote Geschiedenissen ⁸, die zelf aan de beurt kwamen na de Canonische Epistels ⁹. Onmiddellijk daarvóór was het Lucas geweest ¹⁰, na Handelingen en Openbaring ¹¹, en, zoals reeds gezegd, de Grote Profeten zonder Isaias; vroeger nog de Kleine Profeten ¹², na Matthaeus en Marcus ¹³. De hele reeks was begonnen met de Psalmen, dan Isaias ¹⁴, en dan Paulus ¹⁵. Er blijft onzekerheid bestaan omtrent de juiste plaats van Joannes, Handelingen en Job.

Job zou na Daniël moeten geplaatst worden, en dit wordt bevestigd door verwijzingen naar Openbaring, Jeremias en Ezechiël ¹⁶. Maar Job zou ook vóór Amos moeten staan ¹⁷, en Amos is later dan Isaias, maar vroeger dan de andere Grote Profeten. Er zijn twee mogelijke oplossingen: ofwel werd Job, geheel of gedeeltelijk, vóór Amos geschreven, en enige jaren later herschreven of aangevuld; ofwel heeft Dionysius

1. 14, 70C, 61A, 57A, 8A; 13, 682D, 628C.

2. 8, 74A; 7, 500C, 211A.

3. 5, 332A', 235A, 236A.

4. 9, 7D' (*nuper*), 312D'.

5. 10, 74B; 14, 259B'.

6. Dionysius zelf groepeerde zijn commentaren onder algemene titels: *super epistolas Pauli* (11, 207B); *super duodecim prophetas* (14, 98D); *super septem canonicas* (1, 286B); *super pentateuchum* (3, 404D).

7. 9, 408A', 403D; 5, 309C', 167C (*nuper*).

8. 8, 281C', 285A'; 7, 518B', 240B', 182D'.

9. 3, 614B', 555C, 301D'; 1, 286B.

10. 13, 683B', 569B.

11. 14, 105C', 81.

12. 14, 233A'; 9, 280A', 285A', 536C'.

13. 10, 704D', 660A, 495D; 11, 325.

14. 8, 319B'.

15. 13, 38D'.

16. 10, 37D'; 4, 600B', 619D, 362B', 577D'.

17. 10, 396D',

de verwijzing naar Job in Amos, of de verwijzingen naar Daniël, Openbaring, Jeremias en Ezechiël in Job, later bijgevoegd. Maar de tekst van Daniël: « prout Spiritu Sancto praestante, opere isto completo, super Job plenius declarabo » (10, 37D'), doet ons de voorkeur geven aan de oplossing, dat Job pas na Daniël werd begonnen. En daar de verwijzing naar Daniël in Job 25, 2: « quae qualiter intelligi debeant, Gregorius hic exponit, et ego proseguer, nisi hoc super Daniele scripsissem » (4, 600B'), ongetwijfeld oorspronkelijk klinkt, moeten we besluiten dat het de verwijzing naar Job in Amos is, die later werd bijgevoegd. Een niet te korte tijd tussen Jeremias en Job schijnt verondersteld door de kommentaar op Job 3: « Quomodo autem intelligenda sunt verba Jeremiae, ibidem plenius scripsi; utque ibidem sensi, sentio adhuc » (4, 362B').

Handelingen kan, volgens de verwijzingen alleen, niet nauwkeuriger geplaatst worden dan tussen Openbaring en Lucas¹. We denken echter dat Handelingen onmiddellijk vóór Lucas moet staan, en wel om de volgende reden. Zowel in het voorwoord tot Openbaring (14, 224), als in het voorwoord tot Handelingen (14, 81) geeft Dionysius de viervoudige indeling van de boeken van het Oude Testament — Wet, Geschiedenis, Profeten, Wijsheid — en de overeenstemmende indeling van het Nieuwe Testament — Evangelies, Handelingen, Epistels, Openbaring. Het is niet waarschijnlijk dat Dionysius, onmiddellijk na Openbaring, die uitleg in Handelingen zou herhaald hebben. En daar we zullen kunnen aantonen, dat er meerdere jaren verliepen tussen Daniël en Lucas, wordt de moeilijkheid volkomen uit de weg geruimd met de volgorde Handelingen-Lucas aan te nemen. Handelingen zou, weliswaar, tussen Daniël en Job kunnen staan, maar Dionysius geeft zijn inzicht te kennen, onmiddellijk na Daniël met Job te beginnen (10, 37D'), en het is ook veel waarschijnlijker, dat Dionysius de bedoeling had de twee werken van S. Lucas samen te behandelen. Daardoor wordt de veronderstelling van het verloop van een zekere tijd tussen Handelingen en Lucas niet uitgesloten.

1. 14, 105C', 81.

Joannes komt vóór Lucas en na Matthaeus¹. De verwijzingen laten niet toe de plaats nader te bepalen, en we moeten het voorlopig daar bij laten.

De verhouding tussen Koningen en Kronieken eist een afzonderlijk onderzoek. Voor wie haastig is weze het voldoende te zeggen, dat deze twee boeken gelijktijdig en afwisselend bewerkt werden, en dan kan wat volgt overgeslagen worden tot aan het besluit van deze sectie, blz. 382.

Ziehier dan hoe het problema Koningen-Kronieken zich stelt. Men vindt in Kronieken 67 plaatsen die verwijzen naar Koningen², en in 12 van die 67 gevallen schijnt het oorspronkelijk karakter van de verwijzing buiten twijfel te staan³. Ziehier deze 12 plaatsen, waarvan we telkens een paar woorden onderstrepen:

4, 144D: «Dixeruntque qui habitabant in Jebus... Non ingredieris huc. Dixerunt et alia verba, quae secundo Regum habentur, atque exposita sunt, *idcirco pertranseundum*.»

4, 145A: «Deinde exprimuntur in littera hi, quorum subsidio David fuit promutus in regem. De quibus secundo libro Regum dictum est, *ideo percurrendum*.»

4, 158C': «Capitulum praesens pene nil continet, quod secundo Regum libro expositum non sit, *idcirco pertranseundum*.»

- | | |
|---|---|
| 1. 11, 589A'; 12, 300A'. | na 2 Kon. 7. |
| 2. 4, 143B', 144D, 145A, 146C, D', 148D, 151B', 152B, 155B', 158C', 159C', 161C, 162B, C', D, 165C, 166B, D', 180A', B', 192B, 193A', C, 195B', C, 196C, A', 197C', 198D', 199A, B', C', D', 201A', B, 205B, A', C', 206B', C, 207D', 209D, 210D', 211B, 213C', D, 221D', 222A, 223C, 228C', 236B', 237A, 238A', 239A', 240A, 243C', 245D', 248A, 251A, 260D', 262C', 263C', 264C, 266A, B, 272C, B'. | 4, 159C' = 1 Kron. 18
na 2 Kon. 8.
4, 161C = 1 Kron. 19
na 2 Kon. 10.
4, 162B = 1 Kron. 20
na 2 Kon. 11, 1;
12, 30-31; 21, 18-22.
4, 165C = 1 Kron. 22, 5
na 3 Kon. 11, 43.
4, 166D' = 1 Kron. 22
na 2 Kon. 7.
4, 195C = 2 Kron. 3-4
na 3 Kon. 6-7.
4, 201B = 2 Kron. 6
na 3 Kon. 8.
4, 239A' = 2 Kron. 23, 1-17
na 4 Kon. 11, 4-18.
4, 266B = 2 Kron. 34
na 4 Kon. 23, 20. |
| 3. | |
| 4, 144D = 1 Kron. 11, 5
na 2 Kon. 5, 6. | |
| 4, 145A = 1 Kron. 11, 10-47
na 2 Kon. 23, 8-39, | |
| 4, 158C' = 1 Kron. 17 | |

4, 159C': « Historia hujus capituli secundo Regum libro exposita est. Pauca tamen dicuntur hic, et aliqua inseruntur, quae prima facie non videntur consonare dictis praeallegato Regum libro: *idcirco tanguntur.* »

4, 161C: « Tota historia ista secundo Regum libro explanata est, *paucis verbis exceptis.* Nam dicitur hic: Conduxerunt, etc. »

4, 162B: « Hoc totum secundo Regum libro fuit expositum, *nisi quod hic scriptum est: Tulit David...* »

4, 165C: « Circa hunc passum *posset introduci inquisitio magna* de intelligentia hujus verbi, et de Salomonis aetate dum coepit regnare: de qua re super tertium librum Regum habitus est tractatus. *Et pro praesenti sufficiat ut dicatur...* »¹.

4, 166D': « *Ser!* quia hic multa habentur, quae in libro Regum non continentur, tangendum est aliquid *de spirituali intelligentia horum.* »

4, 195C: « De expositione capituli hujus atque sequentis... multa essent dicenda, nisi tertio Regum in expositione sexti et septimi capitulorum introducta jam essent: *propter quod modo est pertranseundum.* »

4, 201B: « Quidquid autem in isto continetur capitulo, pene

1. Voor 4, 165C zou men op 't eerste zicht kunnen twijfelen. De tekst zou best verstaanbaar blijven zonder de woorden: « de qua re super tertium librum Regum habitus est tractatus »; deze woorden zouden dus later bijgevoegd kunnen zijn. Maar het vervolg geeft beslist de indruk geschreven te zijn na de lange uiteenzetting van 3, 673A'-676A', d.i. na 3 Kon. 11, 43. Hier immers, in 4, 165CD, geeft Dionysius zijn persoonlijke opinie te kennen: de plaatsen van de H. Schriftuur waar Salomon beschreven wordt als « puer parvulus », kunnen zowel betrekking hebben op een jongen van 12 jaar als op een jongeling van 20: « vocari poterat parvulus comparatione aetatis, quam de-

cet regem habere ». En dit wordt bevestigd door een argument, dat voor Dionysius reeds vroeger, indien hij het toen had bemerkt, doorslaande zou geweest zijn: noemt Jozef in Gen. 43, 29 Benjamin niet « frater vester parvulus »? En nochtans had Benjamin, volgens Gen. 46, 21, toen reeds negen of tien kinderen! Daarentegen, in de discussie van 3, 673A'-676A' weigert Dionysius zich uit te spreken over de vraag zelf van de ouderdom van Salomon, « non aliquid asserendo » (3, 675D'), en tevens zegt hij dat Lyra niet juist redeneert, want « nec David vocavit Salomonem puerum et tenellum, respectu regiminis ei imponendi, sed ratione aetatis » (3, 675D).

totum habitum expositumque consistit tertio Regum libro: idcirco pertranseundum, et pauca ibi non habita, nunc tangentur. »

4, 239A': « Totus hujus historiae sensus, scriptus est atque expositus quarto Regum libro. Nam et verba pauca quae hic adduntur ibi inserta fuerunt atque explanata. *Hic tamen inter cetera adjungitur...* »

4, 266B: « Hujus capituli sententia... quarto Regum libro continetur atque exposita est: *ideo non est immorandum.* »

In al deze aanhalingen is de bedoeling van de schrijver klaar: hij gaat een gedeelte van de tekst helemaal niet uitleggen, of het veel korter doen dan men zou verwacht hebben, en hij rechtvaardigt zijn handelwijze met aan te stippen, dat hij dezelfde tekst reeds elders heeft verklaard¹. Deze verwijzingen zijn oorspronkelijk. Maar dat er in Kronieken verwijzingen naar Koningen voorkomen zou, op zichzelf beschouwd, geen grote belangstelling waard zijn. Het is slechts in verband met het volgende feit, dat die vaststelling een bijzondere betekenis krijgt.

Er zijn namelijk in Koningen 35 plaatsen die verwijzen naar Kronieken². Van die 35 plaatsen zijn er, weliswaar, slechts 3 waarvoor de veronderstelling van een latere bewerking van de tekst moet worden uitgesloten³. Maar voor deze drie plaatsen dringt zich het besluit op, dat de overeenstemmende plaatsen van Kronieken eerst werden geschreven.

3, 420C. — In de kommentaar op 1 Kron. 10 bespreekt Dionysius het geval van Saül, die op eigen bevel door zijn schildknaap werd gedood. Dionysius denkt, dat het waarschijnlijker is, dat Saül hierin gezondigd heeft, en dat hij daarom, en ook om zijn

1. Voor 4, 162B; 4, 166D' en 4, 239A' is de toestand omgekeerd: hij gaat 1 Kron. 20, 2; 2 Kron. 23, 18 of de geestelijke betekenis van een gedeelte van 2 Kron. 22 uitleggen, want dat gedeelte is niet in Koningen te vinden. Hij veronderstelt, dat de uitleg van 2 Kon. 11, 12, 21; 4 Kon. 11, 18a of de geestelijke betekenis van 2 Kon. 7 reeds gegeven zijn.

2. 3, 294B', 305C, 410D', 420C,

466D, 469C, C', 488B, 497A, 599C, 611B, 619D', 628B', 629C', 638D', 654A', 659A, B, 690B, C', 692C, D'; 4, 43B', 50C, 52C, 54C', 62B, 64D, 65C, B', 74B', 81D', 82A, C, 91C', 92A.

3.

3, 420C = 1 Kon. 31, 13

na 1 Kron. 10, 14a.

4, 54C' = 4 Kon. 12, 17-21

na 2 Kron. 24, 15-27.

4, 92A = 4 Kon. 23, 33a

na 2 Kron. 36, 3.

talrijke andere zonden, verdoemd werd. Hij besluit : « Quid autem putandum videatur de Saulis salvatione, primo Regum requiratur. Postremo spiritualis sensus hujus capituli primo Regum discussus est » (4, 143B'). Maar in de kommentaar op 1 Kon. 31 verwijst Dionysius voor dezelfde kwestie uitdrukkelijk naar de kommentaar op Kronieken : « Praeterea, de expositione hujus capituli multa habentur in expositione decimi capituli primi Paralipomenon libri, atque ex dictis ibidem patet solutio ad quaesitum, quo quaeritur : An Saul virtuose se interfecit, an vitiose, et quid de ejus salvatione videatur tenendum : *de qua tamen materia nunc plenius est agendum* » (3, 420C). En dan geeft Dionysius anderhalve kolom uitleg, hoofdzakelijk gewijd aan de opinie van Rabbi Paulus, een besliste voorstander van Saül's verdoemenis, en hij besluit in dezelfde zin als in Kronieken : « Potius tamen opinor quod sit damnatus » (3, 421A). En daarop volgt de *sensus moralis* van het hoofdstuk. Het is klaar, dat in de kommentaar op Koningen de verwijzing naar Kronieken niet zonder geweld uit de tekst kan verwijderd worden. De verwijzing, integendeel, van Kronieken naar Koningen kan later bijgevoegd zijn. Men kan echter ook veronderstellen, dat de tekst van Kronieken, 4, 140D-143B', behalve de laatste paragraaf of de laatste twee zinnen, eerst geschreven werd, en dat daarna de kommentaar op Koningen werd bijgewerkt tot het einde van de *sensus moralis* van hoofdstuk 31, d.i. tot 3, 421C'. Dan werd de verwijzing naar Koningen bijgevoegd op 't einde van 1 Kron. 10.

4, 54C'. — Op het einde van de kommentaar op 4 Kon. 12 verwijst Dionysius naar de kommentaar op 2 Kron. 24 : « Multa ad expositionem hujus capituli pertinentia *et de sensu ejus morali* continentur in expositione secundi libri Paralipomenon. Idcirco hic omittuntur ». (4, 54C'). In Koningen wordt telkens de *sensus moralis* van het pas besproken hoofdstuk gegeven. Het is hier, 4, 54C', de enige plaats waar de *sensus moralis* niet in Koningen, maar in Kronieken behandeld wordt (4, 243BB'). De manier waarop de verwijzing is opgesteld bestempelt ze als oorspronkelijk, niet later bijgevoegd. Maar in Kronieken volgt, onmiddellijk op de *sensus moralis* van hoofdstuk 24, de tekst van hoofdstuk 25, 1-4, met de bemerking : « Littera ista exposita est quarto libro Regum pro parte magna » (4, 243DC'). De verwijzing slaat terug op, en veronderstelt de kommentaar op 4 Kon. 16, 1-6. Indien deze verwijzing oorspronkelijk is, hetgeen echter niet kan bewezen

worden, dan hebben we nog een geval waar we precies kunnen besluiten hoe Koningen en Kronieken alternerend bewerkt werden.

4, 92A. — De kommentaar op 2 Kron. 36 begint met de tekst van v. 1-4, en de bemerking: « Quae hic dicuntur, omnia exposita sunt quarto Regum libro, ubi haec eadem scripta sunt » (4, 272C). Deze verwijzing veronderstelt de kommentaar op 4 Kon. 32, 30b-33a, d.i. 4, 91C-92A, tot: « et missus sic in Aegyptum ». Maar het vervolg van 4 Kon. 23 bewijst dat, daarna, Dionysius eerst is voortgegaan met 2 Kron. 36, d.i. 4, 272CB': « Praeterea advertendum... misit in carcerem in Aegypto ». Immers, op 4 Kon. 23 schrijft hij: « Istud quoque super Paralipomenon tetigi, et ibi contra illud argui, eo quod secundo Paralipomenon conscriptum sit, Amovit eum rex Aegypti quum venisset Jerusalem » (4, 92A). Dan herhaalt hij in 't kort wat hij op 2 Kron. 36,4 gezegd heeft tegen Lyra (4, 272CB'), maar brengt een nieuwe tekst van Josephus aan, en besluit met een poging tot harmonisatie van de verschillende opinies. Dionysius is dus pas na 2 Kron. 36, 4 voortgegaan met het laatste gedeelte van 4 Kon. 23, tot of met de *sensus moralis*. Daarna, of later, is hij teruggekeerd naar 2 Kron. 36, 5, waarvoor hij nogmaals naar 4 Kon. 23 verwijst: « Quae hic scribuntur de Joakim, scripta atque exposita etiam sunt quarto libro Regum » (4, 272B'); maar of deze laatste verwijzing oorspronkelijk is of niet, doet niets ter zake.

Deze drie oorspronkelijke verwijzingen van Koningen, samen met de twaalf oorspronkelijke verwijzingen van Kronieken, zijn dus voldoende om te bewijzen, dat de twee commentaren gelijktijdig en afwisselend werden bewerkt⁵. Maar de gegevens ontbreken, om met enige zekerheid de verhouding van de twee commentaren tegenover elkander nauwkeuriger te beschrijven, zelfs niet in de drie gevallen waarvoor we de zekerheid hebben, dat Koningen na Kronieken werd geschreven. Want er zijn ook klare aanduidingen, waaruit blijkt dat minstens één van de commentaren herzien en aangevuld werd, — en misschien geldt dit voor beide — en het is niet mogelijk de juiste omvang van deze herziening te bepalen. Hierover nog een woord uitleg.

Van de 32 nog niet onderzochte plaatsen in Koningen, die naar

1. 1 Kron. 10, 14a vóór 1 Kon. 4 Kon. 12, 17-21; 2 Kron. 34 31, 13; 1 Kron. 11, 15 na 2 Kon. na 4 Kon. 23, 20; 2 Kron. 36, 3 5, 6; 2 Kron. 24, 15-27 vóór vóór 4 Kon. 23, 33a,

Kronieken verwijzen, zijn er 17¹, die met een of meer van 18 plaatsen² uit de hoger vermelde 67 van Kronieken in conflict komen³.

1.
 - 3, 294B' = 1 Kon. 7, 1a
na 1 Kron. 13, 6.
 - 3, 466D = 2 Kon. 6, 3-4
na 1 Kron. 13, 6.
 - 3, 469C = 2 Kon. 6, 14
na 1 Kron. 15, 27.
 - 3, 469C' = 2 Kon. 6, 17
na 1 Kron. 16, 1.
 - 3, 488B = 2 Kon. 8, 4
na 1 Kron. 18, 4.
 - 3, 497A = 2 Kon. 10, 18
na 1 Kron. 19, 18.
 - 3, 599C = 3 Kon. 3, 4
na 2 Kron. 1, 3.
 - 3, 611B = 3 Kon. 5, 8
na 2 Kron. 2, 8.
 - 3, 619D' = 3 Kon. 6, 22
na 2 Kron. 4, 1.
 - 3, 628B' = 3 Kon. 7, 13-14a
na 2 Kron. 2, 13-14a.
 - 3, 629C' = 3 Kon. 7, 16
na 2 Kron. 3, 16.
 - 3, 638D' = 3 Kon. 7, 51
na 2 Kron. 3-4.
 - 3, 654A' = 3 Kon. 8, 66
na 2 Kron. 7, 9.
 - 3, 659A = 3 Kon. 9, 23
na 2 Kron. 8, 10.
 - 3, 659B = 3 Kon. 9, 24
na 2 Kron. 8, 11.
 - 4, 52C = 4, Kon. 12
na 2 Kron. 24.
 - 4, 82A = 4 Kon. 21, 18b
na 2 Kron. 36.
2.
 - 4, 143B' = 1 Kron. 11, 1
na 1 Kon. 31, 13.
 - 4, 144D = 1 Kron. 11, 5
na 2 Kon. 5, 6.
 - 4, 145A = 1 Kron. 11, 10-47
na 2 Kon. 23, 8-39.
 - 4, 146C = 1 Kron. 11, 24-25a
na 2 Kon. 23, 13a.
 - 4, 146D' = 1 Kron. 11, 25b-46
na 2 Kon. 23, 23b-39.
 - 4, 148D = 1 Kron. 12, 19
na 1 Kon. 28, 2.
 - 4, 151B' = 1 Kron. 13, 1-14
na 2 Kon. 6, 1-11.
 - 4, 161C = 1 Kron. 19
na 2 Kon. 10.
 - 4, 165C = 1 Kron. 22, 5
na 3 Kon. 11, 43.
 - 4, 180A'B' = 1 Kron. 28, 11-18
na 3 Kon. 6-7.
 - 4, 193A' = 2 Kron. 1, 14-17
na 3 Kon. 10, 26-29.
 - 4, 193C = 2 Kron. 2, 2
na 3 Kon. 5, 15-16.
 - 4, 195C = 2 Kron. 3-4
na 3 Kon. 6-7.
 - 4, 240A = 2 Kron. 24, 1-14
na 4 Kon. 12, 1-16.
 - 4, 266A = 2 Kron. 33, 21-25
na 4 Kon. 21, 19-24.
 - 4, 266B = 2 Kron. 34
na 4 Kon. 22, 1-23, 20.
 - 4, 272C = 2 Kron. 36, 1-4
na 4 Kon. 23, 30b-33a.
 - 4, 272B' = 2 Kron. 36, 5
na 4 Kon. 23, 36-37.
3. 3, 294B' tegen 143B', 144D, 145A, 146C, D', 148D, 151B'; 3, 466D, 469C, C' tegen 4, 145A, 146C, D'; 3, 488B tegen 4, 145A, 146C, D', 159C'; 3, 497A tegen 4, 145A, 146C, D', 161C; 3, 599C tegen 4, 165C, 180A', B'; 3, 611B tegen 4, 165C, 180A', B', 193A', C; 3, 619D' tegen 4, 165C, 180A', B', 193A', 195C, 197C'; 3, 628B', 629C', 638D', 654A', 659A, B tegen 4, 165C, 193A'; 4, 52C tegen 4, 240A; 4, 82A tegen 4, 266A, B, 272C, B'.

Hieruit volgt, dat hetzij in Koningen, hetzij in Kronieken, de verwijzing naar het andere werk aan een latere aanvulling moet worden toegeschreven. Bij nader onderzoek stelt men vast dat 16 van deze 17 verwijzingen in Koningen ¹ in strijd zijn met minstens een van de 12 plaatsen in Kronieken, die we als oorspronkelijk hebben bestempeld. In geen geval komt Kronieken in strijd met een van de 3 oorspronkelijke verwijzingen van Koningen. Deze 16 verwijzingen van Koningen naar Kronieken *moeten* dus uitgelegd worden als latere, aanvullende bemerkingen, en de overblijvende 16 ² *kunnen* zo uitgelegd worden. Maar de drie oorspronkelijke verwijzingen van Koningen laten de *mogelijkheid* bestaan, dat deze laatste 16 ook tot de eerste redactie van Koningen behoren, en dus mede getuigen zijn van de afwisseling waarmede om beurten Koningen en Kronieken geleidelijk voltooid werden ³.

Ons besluit zal zijn, dat de Schriftuurkommentaren van Dionysius in de volgende orde werden geschreven :

- | | |
|---|--------------------------------------|
| 1. Psalmen (1434). | 12. Daniël (1440). |
| 2. Isaïas. | 13. Job. |
| 3. Paulus. | 14. Handelingen. |
| 4. Matthaeus. | 15. Lucas (1452-1453) ⁴ . |
| 5. Marcus. | 16. Canonische Epistels. |
| 6. Joannes (onzeker : tussen Matthaeus en Lucas). | 17. Genesis tot Ruth. |
| 7. Kleine Profeten. | 18. Koningen en Kronieken. |
| 8. Ezekiël. | 19. Wijsheid-literatuur. |
| 9. Jeremias. | 20. Tobias, Judith, Esther. |
| 10. Klaagliederen. | 21. Esdras-Nehemias. |
| 11. Openbaring. | 22. Makkabeën. |
| | 23. Baruch (1457). |

*
* *

1. 4, 52C is de uitzondering.
2. Van die 16 zijn er 15 helemaal niet tegenstrijdig met verwijzingen van Kronieken en 1 (zie vorige nota) is wel tegenstrijdig, maar niet met een oorspronkelijke verwijzing; indien die uitzondering behouden wordt in Kon., dan moet de overeen-

stemmende verwijzing in Kron. wegvallen.

3. Om 't even welk schema van afwisseling moet rekening houden met de gegevens van nota 1 van blz. 380.

4. Na het *Contra perfidiam Mahometi*, zoals we verder zullen aantonen.

We moeten nu nog onderzoeken in hoever het bereikte resultaat bevestigd wordt door gelijktijdige dokumenten: we bedoelen de oorspronkelijke kataloog van de werken van Dionysius en de autografen van zijn geschriften.

Eerst komt in aanmerking de kataloog van de werken van Dionysius, die hijzelf in 1466 naar de kartuis van Brugge bracht, en waarvan de tekst te Oxford bewaard wordt¹. Deze kataloog versterkt onze besluiten, terwijl diezelfde besluiten de echtheid van de Oxford-kataloog, met uitsluiting van al de anderen, in 't licht stelt. Na verklaard te hebben, dat hij zich niet zonder aarzelen heeft beslist tot het opstellen van de volledige lijst van zijn werken, vervolgt Dionysius, dat het nodig zou zijn telkensincipit en explicit te vermelden, maar dat het hem onmogelijk is, omdat de meeste werken niet meer in zijn bezit zijn. Hij geeft nochtans enkele aanduidingen, waaraan men zijn werken kan herkennen, en hij zegt ook waarom hij zich niet mag vergenoegen met globale vermeldingen:

Ad discernendum opuscula mea ab alijs non reor sufficere titulos seu nomina opusculorum exprimere nisi et eorundem exordia finesque tangantur, siquidem a diversis frequenter compilati sunt libri nominum eorundem et de eadem materia. Istud tamen pro nunc nequeo adimplere, quoniam opuscula ipsa pro maxima parte iam alijs sunt concessa, nec exordiorum ac terminorum ipsorum recordor, nisi quod omnia vel pene omnia finiuntur hijs verbis: Qui est super omnia Deus sublimis et benedictus. Amen. Per articulos quoque procedo. Ex stili item tenore et forma poterunt probabiliter saltem discerni. Insuper ad vitandam prolixitatem atque iactantie speciem possem multa summatim perstringere, ita scribendo: Super totam bibliam scripsi. Sed quando multi hoc ipsum egerunt, et plures super quosdam biblie libros scripserunt, ex illa brevi summaria perstrinxione expositioniuncule mee seu commentariola ab aliorum expositionibus et commentis discerni non possent, cogor sigillatim exprimere.

Dan volgt de eigenlijke kataloog, onder voorbehoud van mogelijke vergetelheid; maar daar van meet af aan gezegd wordt dat de volledige bijbel behandeld werd, kan men voor

1. Bodleian Library, Rawlinson C. 564.

de Schriftuurkommentaren enkel spreken van mogelijke verstrooing.

Denique quantum occurrit memorie. Primo scripsi super librum psalmorum prohemium dixit dauid filius ysaie. Hunc librum quantum desuper datum est literaliter allegorice tropologice et anagogice exposui quantum textus ipse permisit.

Super ysaïam prohemium. Ysaïas propheta magnus et fidelis in conspectu dei et cetera. Hunc librum sicut et ceteras veteris testamenti scripturas litteraliter spiritualiterque exposui.

Super Iheremiam.	Super thobiam.
Super ezechielem.	Expositio libri Ruth.
Super epistolas pauli.	Super iudith.
Super iohannem.	Expositio libri hester.
Super matheum.	Super esdram.
Super lucam.	Super neemiam.
Super marcum.	Super librum machabeorum.
Super vijtem epistolas canonicas.	Super librum baruch.
Super actus apostolorum.	Super xijcim prophetas.
Super apocalipsim.	Super iob.
Super genesim.	Super librum prouerbiorum salomonis.
Super exodum.	Expositio super ecclesiasten.
Super leuiticum.	Super cantica canticorum.
Super librum numerorum.	Super librum sapiencie.
Super deuteronomium.	Super ecclesiasticum.
Super iosue.	Super libros regum.
Super librum iudicum.	Super librum paralipomenon.

Indien we deze lijst onderzoeken in het licht van de reeds bereikte resultaten betreffende de groepering van meerdere boeken in onderscheiden secties, dan bemerken we onmiddellijk, dat dezelfde groepen, en gedeeltelijk in dezelfde kenschetsende volgorde, hier behouden zijn, al is de onderlinge verhouding van de werken in iedere groep soms niet dezelfde, en al zijn in enkele gevallen eenheden, die om een of andere reden van hun groep gescheiden waren, nu bij hun normale groep gebracht: Isaïas bij Jeremias en Ezekiël¹, de vier

1. Daniël ontbreekt; ook de zijn zeker onder Jeremias be-
Klaagliederen, maar deze laatste grepen.

Evangelisten, Ruth bij de Kleine Geschiedenissen, en Job bij de Wijsheid-literatuur. Met dit voorbehoud komt men tot het volgende, merkwaardige resultaat :

Psalmen.

Isaias (+ Jeremias en Ezechiël).

Paulus.

Matthaeus. Marcus (+ Joannes en Lucas).

Canonische Epistels.

Handelingen. Openbaring.

Grote Geschiedenissen : Genesis tot Rechters.

Kleine Geschiedenissen (+ Ruth). Baruch.

Kleine Profeten.

Wijsheid-literatuur.

Koningen. Kronieken.

De volgorde : Psalmen - Isaias - Paulus - Evangelies kan geen louter toeval zijn ; evenmin de Kleine Geschiedenissen met Baruch na Makkabeën. De volgorde : Canonische Epistels - Handelingen - Openbaring was de volgorde van de bijbel van Dionysius (34, 392D', 398A', 400B' ; 34, 511A, 519C, 522B) ¹. Men bemerkte ook, dat nergens in de kommentaren gezegd wordt, dat de Psalmen eerst bewerkt werden : we waren tot dat besluit gekomen langs een zeer grote omweg, na al de verwijzingen verzameld en vergeleken te hebben. Deze kataloog is door Dionysius, de schrijver zelf van de kommentaren, opgesteld.

De kataloog van Trier heeft niets behouden van de zo kenschetsende groepen en volgorde van de kommentaren. Alleen de Psalmen en Isaias staan voorop : die stonden in de oorspronkelijke kataloog ook klaar van het vervolg gescheiden. Voor de rest vinden we hier de banale orde van de Vulgata, met Baruch tussen Jeremias en Ezechiël, en met Openbaring, zoals het betaamt, op de allerlaatste plaats. Daarbij zijn bijna overal, in tegenstrijdigheid met de verklaring van Dionysius, de incipits aangevuld.

Trithemius laat zijn kataloog, na een korte lofprijzing van Dionysius, voorafgaan door de woorden : « De cujus opus-

1. Later volgt hij de orde : Handelingen, Canonische Epistels,

Sacris Erudiri. — 25.

culis ipse per se subjecta quodam indiculo recensuit », maar hij zegt niet, dat hij zijn inlichtingen rechtstreeks aan de oorspronkelijke kataloog van Dionysius heeft ontleend. Hij begint met « Super sententias », gevolgd door Genesis tot Makkabeën, en dan pas de Psalmen, waarna het Nieuwe Testament. Geen spoor van de inleiding van Dionysius. We mogen besluiten dat alleen de Oxford-kataloog authentisch kan zijn, en dat hij ook zeker authentisch is.

* *
* *

We vinden nog enkele vergelijkingspunten in de lijst van de Roermondse handschriften, opgemaakt na de afschaffing van de kartuis in 1783. De lijst dateert van 1785, en wordt te Brussel bewaard. Ze bevat een reeks autografen van Dionysius, waaronder de volgende Schriftuurkommentaren ¹:

1. Genesis en Exodus.
2. Josue, Rechters, Ruth, Tobias, Judith, Esther, Esdras, Nehemias, Makkabeën, Baruch.
3. Koningen en Kronieken.
4. 5. 6. Eerste, tweede, en derde 50-tal van de Psalmen.
7. Jeremias, Klaagliederen, Ezekiël.
8. Daniël en Kleine Profeten.
9. Matthaeus en Marcus.
10. Lucas.
11. Joannes.
13. Paulus.
13. Canonische Epistels en Kommentaar op Joannes Climacus.
14. Job, Openbaring en Handelingen.

Slechts drie handschriften ontbreken in deze reeks: 1. Isaias; 2. Leviticus, Nummers en Deuteronomium; 3. Wijsheid-

1. Van slechts 3 van deze Keizerlijke Privat-Bibliotheek te handschriften heeft men het spoor Wenen, onder Nr. 9393. Cfr. kunnen volgen: nr 7 en 13 in L. VERSCHUEREN, *De bibliotheek der Kartuizers van Roermond*, Leuven, beide vernield in de Tilburg, 1941, p. 41-42. brand van 1914; nr 1 in de

literatuur. Om uit deze lijst volstrekt zekere besluiten te kunnen trekken, zou men de handschriften zelf moeten kunnen onderzoeken, en zo vaststellen waar de aangeduide volgorde kan toegeschreven worden aan de boekbinder, en waar ze ongetwijfeld oorspronkelijk is. Men zal de eerste veronderstelling gemakkelijk aannemen voor de twee handschriften van de Profeten, en ook voor de samenstellingen: Josue en Ruth met de Kleine Geschiedenissen, en Job met Openbaring en Handelingen. Maar, vergeleken met de reeks verwijzingen en met de kataloog van Oxford, moeten Baruch na Makka-beën, en Handelingen na Openbaring als oorspronkelijk worden aanzien.

*
* *

De andere werken van Dionysius brengen weinig hulp om zijn Schriftuurkommentaren te dateren, behalve in een geval, dat we van dichtbij moeten onderzoeken. In zijn kommentaren op Lucas, Genesis en Exodus verwijst hij naar zijn werk tegen Mahomet en de Koran: « Quemadmodum in tractatu quem contra perfidias Alcorani et contra singulos singulorum capitulorum ejus errores compegi » (12, 183D); « sicut hoc plenius demonstravi in libro quem edidi contra Alcoranum » (1, 133A); « sicut hoc... demonstravi in tractatu quem contra Alcoranum composui » (1, 544D'). Het *Contra perfidiam Mahometi*, 36, 231-442, werd dus vóór de kommentaar op Lucas geschreven. In de loop van dat werk tegen Mahomet komt weliswaar een verwijzing naar de kommentaar op Rechters voor, dus veel later nog dan Genesis: « Fuit itaque numerus virorum qui manu ad os projecerunt aquas, trecenti viri. De causa atque materia hujus precepti, ibi plene conscriptum est » (36, 303B). Maar deze verwijzing moet later bijgevoegd zijn, want de verwijzingen in de kommentaren op Lucas en op Genesis zijn zeker oorspronkelijk, terwijl de verwijzing naar de kommentaar op Rechters helemaal niet past naar inhoud of vorm in een tractaat dat geschreven is voor de « Regi magno ac praepotenti Imperatori Saracenorum » (36, 237), die zeker niet zou hebben kunnen vermoeden dat *ibi* nog een ander werk was van de hem totaal onbekende monnik Dionysius.

Kardinaal Nikolaus van Cues spreekt over dit werk van Dionysius in de voorrede van zijn *Cribratio Alcorani*, en hij zegt dat Dionysius het op zijn aandringen had opgesteld en het dan aan Paus Nikolaus V († 1455) had gezonden : « Denuo concitavi fratrem Dionysium Carthusianum ut scriberet contra Alchoran : qui fecit et misit opus suum magnum Nicolao Papae »¹. Dom Mougél besluit met recht, dat het werk van Dionysius rond 1452-1455 onstond. De kommentaar van Lucas zou dus ten vroegste rond die datum geschreven zijn. Men mag echter niet uit het oog verliezen, dat de kommentaren van Lucas tot Baruch ongeveer 3660 bladzijden op twee kolommen van de uitgave van Montreuil vullen, en dat het einde van Baruch gedagtekend is : 2 Juli 1457. We zullen dan best doen het tractaat tegen de Koran zo kort mogelijk na de reis met Nikolaus van Cues te plaatsen, en de kommentaar op Lucas onmiddellijk daarna : einde 1452 - begin 1453.

De verhouding van de kommentaar op Lucas tot het werk tegen Mahomet wordt door een andere, hoogst interessante vaststelling bevestigd. Het gebruik van de stof, in het *Contra perfidiam Mahometi* verwerkt, tekent een scherpe lijn tussen de kommentaren van Psalmen tot Handelingen, enerzijds, en van Lucas tot Baruch, anderzijds. Dit geldt ook voor de andere werken van Dionysius die we met zekerheid kunnen dateren. We zijn daarom gerechtvaardigd deze vastgestelde verhouding tot het *Contra perfidiam Mahometi* als een criterium te gebruiken om een werk van onzekere datum in de eerste of tweede litteraire periode van Dionysius te plaatsen. We zullen echter met grote voorzichtigheid moeten beslissen in geval van een zuiver negatieve aanduiding, maar zelfs de afwezigheid van een impliciete verwijzing naar het werk tegen Mahomet zal, in gunstige omstandigheden, als een niet te verwaarlozen chronologisch criterium gebruikt kunnen worden. De tijd die we zullen besteden aan het onderzoek van deze kwestie zal dus niet verloren zijn, maar nogmaals, wie haast heeft kan het vervolg van de gedachten-gang terugvinden op blz. 392.

1. A. MOUGÉL, *o. c.*, p. 70, nota 2.

Van de Psalmenkommentaar, tot en met de kommentaar op Handelingen, staat de vermelding van Mahomet en de Sarracenen meestal in verband met het verlies van het Heilig Land als een straf voor de zonden van de Christenen (6, 226D', 278A, 285B'; 10, 228B, 350A; 9, 29C, 374AC), of met de verering van de Profeet (6, 278A; 4, 571D'), een valse profeet (14, 245C'; 12, 412C'), die de lage driften door zijn wet aanmoedigt (6, 278A; 9, 108B; 12, 568B'). De Sarracenen, die veeleer Agarenen zouden moeten genoemd worden (8, 483B'), hadden vóór Mahomet naar de prediking van het Christelijk geloof geluisterd (8, 723C), maar ze hebben door hun verblindheid Gods gunst verloren (6, 684B); velen aanbidden de morgenster (10, 401A'), en men zegt dat ze hun heilige plaatsen barrevoets betreden (14, 128B). Volgens Mahomet werd hem door God verklaard dat, om het nieuwe geloof te verspreiden, hij beroep moest doen op geweld in plaats van mirakels (14, 318D'), en sommigen spreken van 144.000 Christen slachtoffers in Egypte (14, 328A').

Zoveel, of zo weinig, weet Dionysius ons te vertellen, vóór de kommentaar op Lucas, over Mahomet en de Sarracenen: algemeenheden, en een paar ongecontroleerde gezegden. Op een enkele plaats schijnt hij de kennis van een geschrift van Mahomet te veronderstellen: « secundum quod ipse asserit Deum sibi dixisse » (14, 318D'). Maar reeds in het *Dialogion* van 1432 had hij voor dezelfde inlichting naar de Koran verwezen (18, 283C'), en hij moet dus die bizonderheid ergens anders dan in de Koran zelf gevonden hebben, want hij heeft de Koran niet vóór 1452 gelezen. We vinden de bron van het hoger aangehaalde gezegde in het *Contra gentiles* van S. Thomas, boek I, hoofdstuk 6: « Hi vero qui sectas errorum introduxerunt processerunt via contraria: ut patet in Mahumeto, qui carnalium voluptatum promissis, ad quorum desiderium carnalis concupiscentia instigat, populos illexit. Praecepta etiam tradidit promissis conformia, voluptati carnali habenas relaxans, in quibus in promptu est a carnalibus hominibus obediri. Documenta etiam veritatis non attulit, nisi quae de facili a quolibet mediocriter sapiente naturali ingenio cognosci possint: quin potius vera quae docuit multis fabulis et falsissimis doctrinis immiscuit. Signa etiam non adhibuit supernaturaliter facta, quibus solis divinae inspirationi conveniens testimonium adhibetur, dum operatio visibilis quae non potest esse nisi divina, ostendit doctorem veritatis invisibiliter inspiratum; sed dixit se

in armorum potentia missum, quae signa etiam latronibus et tyrannis non desunt. Ei etiam non aliqui sapientes, in rebus divinis et humanis exercitati, a principio crediderunt: sed homines bestiales in desertis morantes, omnis doctrinae divinae prorsus ignari, per quorum multitudinem alios armorum violentia in suam legem coegit. Nulla etiam divina oracula praecedentium prophetarum ei testimonium perhibent: quin potius quasi omnia Veteris et Novi Testamenti documenta fabulosa narratione depravat, ut patet ejus legem inspicienti. Unde astuto consilio libros Veteris et Novi Testamenti suis sequacibus non reliquit legendos, ne per eos falsitatis argueretur. Et sic patet quod ejus dictis fidem adhibentes leviter credunt». Om te oordelen waar Dionysius nieuwe gegevens brengt, moet men deze tekst van S. Thomas steeds voor ogen houden.

Buiten de Schriftuurkommentaren, vinden we in de eerste periode van Dionysius nog een reeks plaatsen over Mahomet en de Sarracenen in het *Dialogion de fide catholica*. Een goed deel van wat hij hier zegt is eenvoudig aan S. Thomas ontleend (18, 283C', 411B'), en voor de rest is er slechts sprake van onbepaalde betrekkingen tussen Mahomet en de duivel (18, 286D'), van het monotheïsme van de Sarracenen (18, 327A), van de scheppingsleer (335A'), van hun getuigenis omtrent de feiten van het Oude Testament (18, 295D), van hun toekomstige onderwerping aan de Antichrist (18, 439A'), en van de eindelijke overwinning van de Christenen (18, 446D). Ook hier vinden we een tekst die in rechtstreeks verband zou kunnen staan met de Koran: «Sed et ipse mendacissimus atque impiissimus Christi inimicus Mahometus Apostolos nostros viros dealbatos et divinitus fatetur instructos» (18, 282A'). Maar het onjuiste «dealbatos» bewijst voldoende dat Dionysius deze tekst niet aan de Koran zelf heeft ontleend. In zijn werk tegen Mahomet, en ook in zijn *Dialogus disputationis inter Christianum et Sarracenum* geeft hij telkens de juiste en klare vertaling van de woorden van Mahomet: «viri vestibis albis induti» (36, 250C, 305C, 319B, 450DC').

Met de kommentaar op Lucas treedt een plotselinge verandering in. Weliswaar wordt meer dan een van de vroegere gezegden herhaald: over de domme wet van de vuile Mahomet (12, 259A'), over Agarenen en Sarracenen (1, 238B), over hun strijd lust (1, 239A'), en hun monotheïsme (5, 222D), en dat God door hen de zonden van de Christenen straft (1, 239C'; 7, 96B'). Maar veruit het grootste aantal van de bijzonderheden betreffende de Sarracenen, Mahomet en de Koran, zijn nieuw en vinden hun eerste

uitdrukking in het *Contra perfidiam Mahometi*. Daar zegt hij, dat hij nog geen jaar geleden de Koran voor het eerst gelezen heeft: « Itaque ego servorum Christi minimus, qui de lege Mahometi frequenter quaedam audiavi ac modica legi, pereuntibusque illa in lege semper condolui, dum eodem quo haec scribere coepi anno, Alcoranum Doctrinamque Mahometi et alia quaedam de eo legissem, cum ingenti quoque diligentia relegissem, dolore cordis intrinsecus tactus sum » (36, 237). Die afhankelijkheid wordt op drie plaatsen, in de kommentaren op Lucas, Genesis en Exodus, zoals we zegden, met een uitdrukkelijke verwijzing onderstreept. En ziehier wat Dionysius nu heeft bijgeleerd: op vele plaatsen stemt de Koran met ons geloof overeen (11, 607A'), en vele bijzonderheden zijn aan Lucas ontleend (1, 89D'), maar Mahomet beweert ten onrechte dat er geen verschil bestaat tussen zijn leer en het Oude en Nieuwe Testament (1, 544C'). De Saracenen, die veel eerbied hebben voor Abraham (1, 207B'), hebben van Ismaël, hun voorvader en profeet (1, 307C'), het monotheïsme geleerd (1, 246C'), maar ze mengen het met veel bijgeloof (4, 71A'). Ze beweren dat Moses met de Wet, David met het Psalterium, Christus met het Evangelie, en Mahomet met de Koran, vier profeten waren, door God gezonden (12, 183C), en Christus was de grootste (11, 395D); maar, onder de invloed van Sergius, de Nestoritaan, verwerpen ze zijn Godheid (1, 139B; 14, 49A, 56B). De Joden, zeggen ze nog, zijn gestraft voor hun ongeloof tegenover de Messias in de Wet beloofd (1, 139B; 14, 49A). Maria wordt door hen boven alle vrouwen geprezen (11, 395D), als Maagd en Moeder van Christus, door de engelen begroet: het zou gevaarlijk zijn hen hierin tegen te spreken (8, 155C'). Joannes de Doper wordt ook door hen gevierd (11, 378A'); maar, al zijn ze tot talrijke wassingen verplicht, van doopsel of andere sacramenten willen ze niet horen (1, 544D'). De Koran legt geen besnijdenis op, maar deze wordt niettemin voltrokken op de ouderdom van 13 jaar (1, 247A', 544D'). Mahomet was een leraar van zinnelijke driften, die zijn volgelingen deed streven naar het eeuwig bezit van een aards paradijs (12, 183C), en die, met zijn talrijke vrouwen, een voorbeeld gaf van ongebonden lust (3, 134C). Verder vinden we nog enkele bijzonderheden van ondergeschikt belang: volgens de *Disputatio cum Abdia*¹, schenen de zon en de maan in 't begin

1. Dionysius noemt dit werk weerlegt het in het derde boek van gewoonlijk *Doctrina Mahometi*, en zijn *Contra perfidiam Mahometi*,

even klaar (1, 42A'); de tovenaars in Egypte bekeerden zich reeds na de eerste mirakels van Moses (1, 541B'); de Sinaï werd, bij Gods verschijning, tot stof vergruisd (3, 137B); en het oordeel zal 50.000 jaren duren (13, 695C).

Indien we nu de werken onderzoeken, die zeker tot de latere periode van Dionysius behoren, dan vinden we dezelfde kenschetsende verwijzingen naar de leer van Mahomet. In de Sermoenen die, als verzameling, na Lucas komen (30, 380B'), lezen we dat volgens de Koran Jesus de Messias was (30, 379A'), een profeet uit de Maagd geboren, en door Mahomet genoemd: woord Gods, geest en zendeling van de Allerhoogste (30, 479B); dat Maria gehuldigd wordt als uitverkoren boven alle vrouwen, als allerheiligste Moeder van Christus, en allerzuiverste Maagd (31, 44C'); en dat de grootheden van Joannes de Doper in het vijfde hoofdstuk van de Koran erkend worden (32, 198D'). In de Sententiëncommentaar worden Mahomet en de Koran meestal slechts aan de hand van de besproken theologen vermeld; maar in een paar gevallen spreekt Dionysius uit eigen ervaring, en zegt hij wat hij zelf in de Koran gelezen heeft (20, 490A'; 21, 89B, 459A). In de kommentaar op Boëtius wordt een samenvatting gegeven van de leer van Mahomet, met uitdrukkelijke verwijzing naar het *Contra perfidiam Mahometi* (26, 264D). Het zijn allemaal bijzonderheden die we reeds ontmoet hebben in de Schriftuurkommentaren, maar hier wordt nog bijgevoegd, ook uit het *Contra perfidiam Mahometi*, dat Avicenna, in zijn Metaphysiek, Christus als wijzer en deugdzamer dan Mahomet aanziet (26, 264C'; cf. 36, 327C').

We zullen dan ook niet verwonderd zijn, in het *De dignitate et laudibus B. V. Mariae*, 36, 11-174, dat geschreven werd ergens tussen de kommentaar op het Hooglied (36, 105B) en de Sententiëncommentaar (19, 569B), dus tussen 1456 en 1459, uittreksels te vinden van het vijfde hoofdstuk van de Koran (36, 23B'; cf. 36, 65D): hoe zou Dionysius kunnen nalaten, in een werk geheel tot de eer van Maria gewijd, ook de lofprijzingen te vermelden, die haar zo onvoorwaardelijk gegeven worden door de grote vijanden zelf van het Christelijk geloof? En toch verzwijgt Dionysius volledig deze gezegden in zijn ander, vroeger werk over Maria: *De praeconio et dignitate Mariae*, 35, 477-574¹. Het *De praeconio*

1. De verhouding van deze nysius tegenover elkander wordt twee Mariale werken van Dio- in het tweede deel van deze stu-

Mariae is niet gedateerd, behalve dat het ten vroegste moet geschreven zijn in een periode van het leven van Dionysius, wanneer hij, tegen zijn wens, zijn litterair werk heeft moeten onderbreken om, zoals hij zegt, het ambt van Martha over te nemen (35, 549B-550D). Er zijn maar twee zulke perioden in het leven van Dionysius die in aanmerking kunnen komen : de eerste, de reis in gezelschap van Kardinaal Nikolaus van Cues, in 1451-1452 ; de tweede, toen hij rond 1459 procurator werd van de Roermondse kartuis. Maar deze laatste datum schijnt uitgesloten door het feit, dat zijn tweede werk over Maria, *De dignitate et laudibus B. V. Mariae*, nog vóór de Sententiënkomentaar werd geschreven, en dat men het begin van de Sententiënkomentaar, met zijn ruim 4000 bladzijden, niet later kan plaatsen dan 1459-1460. We mogen dus gerust besluiten, dat het *De praeconio et dignitate Mariae* geschreven werd onmiddellijk vóór en onmiddellijk na de reis met Nikolaus van Cues : begin 1451 tot begin 1452. Toen had Dionysius de Koran nog niet gelezen, en de afwezigheid van alle verwijzingen naar de lofprijzingen van Maria in het boek van Mahomet vindt hierin een volledige verklaring.

We hebben reeds gesproken van het *De lumine Christianae theoriae*, en zijn aanvullende bemerkingen op de tekst van S. Thomas betreffende Mahomet. Daar schrijft Dionysius :

Ipsae tamen (Mahomet) legem nostram non reprobant, sed Jesum ait esse Messiam super cujus adventu Prophetarum vaticinati sunt ; et ipsius matrem fatetur esse virginem, et super omnes mulieres electam ac benedictam. Avicenna quoque, qui Mahometum secutus est, Jesum antefert Mahometo in virtute et sapientia, quemadmodum duodecimo suae Metaphysicae scribit. Ex quibus videntur contradictionem implicare dicta Alcorani. Si enim est Jesus (ut ipse ait) Christus, electus Dei, tunc necesse est omnia ea vera esse quae in ejus lege continentur : in qua hoc quoque inter alia dicitur, quod non est aliud nomen datum hominibus sub coelo, in

die onderzocht, in verband met *tosino e loro cronologia*. Roma, de studie van F. M. BAUDUCCO, 1951.

Due Mariologie di Dionigi il Cer-

quo oporteat nos salvos fieri, quam nomen Jesu Christi. Fundamentum quippe aliud nemo ponere potest, quam quod ipse posuit. Ex quibus ostenditur falsitas Alcorani. In lege namque Mahometi dicitur unumquemque salvari posse in lege sua (33, 405B).

In het kader van de werken van Dionysius, die we tot hiertoe hebben onderzocht, moet deze tekst in de tweede periode, na het *Contra perfidiam Mahometi*, geplaatst worden. Voor het eerste deel van de tekst is dat reeds klaar genoeg. Maar ook de apologetische argumentatie, die erop volgt, komt van de tweede paragraaf van de inleiding tot het *Contra perfidiam Mahometi*: « Si enim (ut ipsemet Mahon toties contestatur) Jesus, Mariae filius, Christus est, nullum prorsus relinquitur dubium apud intelligentem novi ac veteris Testamenti scripturas, quin omnes Sarraceni, sicut et ceteri infideles, sint in statu damnationis aeternae, praesertim quum ipsemet Christus in Evangelio dicat: Ego sum via, veritas et vita; nemo venit ad Patrem nisi per me... » (36, 237). De slotbemerking komt eveneens uit het werk tegen Mahomet, waar Dionysius zijn uiteenzetting van dat bijzonder punt besluit: « Unde sensisse videtur, unumquemque in lege sibi a Deo collata posse salvari » (36, 242B). In het tweede deel van deze studie zullen we trachten het *De lumine christianae theoriae* nauwkeuriger te dateren.

* * *

Ons onderzoek heeft ons dus gebracht tot het volgende resultaat: kommentaar op Daniël in 1440, kommentaar op Lucas niet vroeger dan 1452. En hiermee staan we voor een nieuw problema. Dat Dionysius op ongeveer vijf jaren tijd de kommentaren op Lucas tot Baruch, d.i. ongeveer 3660 bladzijden heeft geschreven, moet als een mooie, maar niet onmogelijke prestatie gelden: van 1434 tot 1440 had hij er, voor de Schriftuurkommentaren alleen, minstens evenveel op zijn actief geplaatst. Wat het moeilijkste schijnt om te verklaren is, dat hij tussen 1440 et 1452 niet verder is doorgegaan met zijn Schriftuurkommentaren dan Job, 450 bladzijden, en Handelingen, 140 bladzijden, met misschien Joannes, 356 bladzijden. Het is waar, dat we in deze periode

sommige van zijn andere werken en de reis met Nikolaus van Cues moeten plaatsnemen. Maar waarom werden de Schriftuur kommentaren onderbroken? Wat is hier gebeurd? Misschien vinden we een antwoord in een dokument, dat op zichzelf ook een mysterie is, en we vermoeden, dat deze twee mysteries elkander verlichten en oplossen kunnen.

In 1469 was Dionysius, nu 66 jaar oud en zeer ziek, afgetreden als overste van de nieuwe kartuis van Den Bosch en was hij naar Roermond teruggekeerd. Op aandringen van een confrater had hij nog een klein tractaatje, *De meditatione*, geschreven; maar hij voelde dat zijn litteraire loopbaan nu ten einde was. Hij had nog maar enige maanden te leven, en hij wist het. Hij zou nu de pen maar voor goed neerleggen en zich voorbereiden op de grote ontmoeting. Hij besloot zijn werk met de volgende woorden:

Hoc meditationum mearum opusculum, quas non tam habeo quam merito haberem, gratanter suscipite, fratres carissimi, atque pro me jugiter exorate, qui de cetero ad securae taciturnitatis portum transferre me intendo, et ad securum exitum, prout Dominus dederit, parare, praesertim quia et vires corporis multum deficiunt. Et istud opusculum anno vitae meae sexagesimo septimo finio, anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo nono, ad laudem et gloriam Omnipotentis, qui est super omnia Deus sublimis et benedictus. Amen » (41, 90B').

Wanneer men zich nu ook herinnert, dat Dionysius de volledige kommentaar op de H. Schriftuur reeds in Juli 1457 geëindigd had, dan vraagt men zich af of men droomt bij het lezen van de zo vaak geciteerde « *Protestatio ad superiorem suum* », een verklaring die Dionysius, volgens dit nieuwe dokument meer dan 67 jaar oud, aan zijn oversten zou gedaan hebben. Het opschrift beschrijft deze verklaring als: « *Protestatio ad superiorem suum quo motivo sua in utrumque testamentum conscripserit commentaria, operaque reliqua* » (41, 625). Dit opschrift kan wel door Dionysius zelf geschreven zijn, maar het geeft geen klare aanduiding van de inhoud: het verzwijgt zelfs de hoofdzaak. In de tekst verklaart Dionysius zijn opzet, ja, maar met welke bedoeling? *Om de toelating te verkrijgen zijn Schriftuurkommentaren voort te zetten,*

« Ik, broeder Dionysius, erken uit ganser harte, dat de uitleg van de H. Schriftuur mijn geringheid helemaal te boven gaat, niet alleen onder het opzicht van wetenschap en beroep (ik ben immers een monnik, die veeleer moet wenen en verlicht worden, dan zelf onderrichten en verlichten), maar ook omwille van mijn levenswijze, die zo onvolmaakt en beklagenswaardig is. Maar, betrouwend op de goedheid en de genade van de H. Geest, die vaak zijn keus vestigt op wat misprezen en verachterlijk is, en op wat geen bestaan heeft, en zwak en dwaas is in de ogen van de wereld, ben ik tot nog toe met deze bezigheid voortgegaan en, voor zover het mij betreft, ben ik bereid het werk voort te zetten, ten minste indien het aan de wijsheid van uw oordeel zou behagen. Ik smeeek echter de goedheid van de H. Geest, uw hart te willen neigen naar hetgeen het meest moet bijdragen tot zijn glorie, en tot de vooruitgang van mezelf en van de anderen... Er zijn echter nog andere redenen die mij aansporen, en die ik niet vermeld, korthedshalve, en ook om de schijn niet te hebben naar alle wapens te grijpen om uw toelating te verkrijgen. En zelfs bovenstaande redenen heb ik niet vermeld om mij te wapenen, enz., maar om, volgens de opdracht van Uw Hoogwaardigheid, neer te schrijven en aan te tonen in welke geest ik mij op deze bezigheid toeleg » (41, 625A, 626B')¹.

1. *Ego frater Dionysius toto corde profiteor quod sacram Scripturam exponere, parvitatem meam omnino transcendit, tam quantum ad scientiam et rationem professionis (quia monachus sum, cujus est lugere et illuminari, potius quam docere vel illuminare), quam ratione vitae meae, in tantum imperfectae et miserae. Sed in bonitate et gratia Spiritus Sancti, qui abjecta et contemptibilia et ea quae non sunt, infirma quoque et stulta mundi eligere consuevit, confidens, hucusque exercitium istud continuavi, et quantum in me est, paratus sum prosequi, dum-*

modo sapientiae vestrae iudicio placitum fuerit. Deprecor autem bonitatem Spiritus Sancti, ut in quod est magis ad gloriam suam, et meum et aliorum profectum, mentem vestram inclinare dirigetur...

Sunt autem et aliae causae me moventes, quas propter brevitatem omitto, et ne me ad obtinendam licentiam videar nimis armare. Nec istas tetigi intentione armandi me, etc., sed ut juxta Vestrae Paternitatis commissionem scriberem atque ostenderem quid cordis in isto exercitio geram...

Het is zonneklaar, dat Dionysius deze « *Protestatio ad superiorem suum* » niet heeft geschreven in 1469, kort na het *De meditatione*, toen hij oud en ziek was, en 12 jaren nadat hij de volledige kommentaar op de H. Schriftuur had voltooid. En nochtans staat de datum 1469 zo goed als in volle letters in de tekst uitgedrukt: « Uit ganser harte bedank ik God, dat ik zo jong in het klooster ben getreden, te weten op een-en-twintig jarige ouderdom, waar ik nu met Gods genade zes-en-veertig jaren ben gebleven » (41 625B')¹. Van deze twee gegevens: 21 jaar oud toen hij in 't klooster trad, en 46 jaar in 't klooster toen hij deze *Protestatio* schreef, is het eerste juist, het tweede niet. In de litteraire loopbaan van Dionysius kan men, behalve tussen 1440 en 1450, geen bevredigende plaats vinden voor de *Protestatio*.

Zou het mogelijk zijn deze datum nog nauwkeuriger te bepalen? In 1446 nam het Generaal Kapittel een beschuldiging tegen Dionysius en een van zijn confraters zeer ernstig in aanmerking. Er was kwestie van overtredingen en betrekkelijk zware misbruiken, die men niet zonder meer kon laten voorbijgaan. De prior van Keulen kreeg opdracht hieromtrent de beslissingen van het Kapittel uit te voeren: « Et transgressiones atque abusus satis graves duorum monachorum dictae domus professorum, videlicet Dionysii et Guerardi de Monasterio, tolerare non debentes, injungimus priori Coloniae visitatori ut provideat secundum instructiones per capitulum generalem sibi ad partem transmissas »². Al schijnt het gans aangewezen hier te denken aan overdreven ijver voor de studie, of aan misplaatste belangstelling in wereldse aangelegenheden, per slot van rekening weten we niet waarover het eigenlijk ging. Toch mogen we omstandigheden veronderstellen, waarin de *Protestatio* zeer goed zou passen. We zijn echter geneigd deze enige jaren vroeger

1. *Totis tamen praecordiis Deo gratias ago, quod tam juvenis Religionem ingressus sum, ut puta viginti unius anni existens. In qua nunc per gratiam Dei quadraginta sex annis permansi.*

2. H. J. J. SCHOLTENS, *Het Roermondse Kartuizerconvent vóór de zestiende eeuw*, in *Publications de la Société historique et archéologique dans le Limbourg*, 86-87 (1950-1951), p. 200.

te plaatsen, en ze te verbinden met het begin van de moeilijkheden, die hun hoogtepunt bereikten in 1446. Zoniet zou nog altijd te verklaren blijven waarom Dionysius, van 1434 tot 1440, bijna 4000 bladzijden van zijn commentaren heeft geschreven, en van 1440 tot 1446 op zijn allerhoogste slechts een 1000-tal, en zeer waarschijnlijk veel minder, of zelfs helemaal niets.

Wanneer men zich verder afvraagt, hoe men tot de huidige tekst van de *Protestatio* — 46 jaren in 't klooster — is gekomen, dan is men getroffen door het feit, dat een verkeerde lezing van een slecht geschreven cijfer¹, 16 in plaats van 46, of ook nog xvi in plaats van xlvi, ons brengt tot 1440-1441, en dat zou zijn na de volledige kommentaar op al de Profeten, behalve Baruch. En schrijft Dionysius niet in zijn *Protestatio*, dat hij toen al de commentaren van Hiëronymus op de Profeten had gelezen? « In al die jaren ben ik, God zij geloofd, vlijtig geweest, en heb ik vele schrijvers gelezen, namelijk, op de Sententiën, Thomas, Albertus, Alexander van Hales, Bonaventura, Petrus van Tarento (Tarentasia), Egidius, Richardus van Mediavilla, Durandus, en anderen. Ook de werken van de Heiligen : Hiëronymus op al de Profeten en ook vele andere van zijn werken, Augustinus, Ambrosius, Gregorius, Dionysius de Areopagiet, mijn lievelingsmeester » (41, 625B')². Er is nog een ander klein feit, dat

1. De veronderstelling van een vergissing van de eerste uitgevers, die op de autographen van Dionysius werkten, is niet zonder steun in de feiten. Het eerste boekdeel van de moderne uitgave geeft een photo van de brief van Dionysius aan Nikolaus van Cues, die als voorwoord diende voor het Monopanton, een soort Diatessaron van de epistels van S. Paulus. De tekst van de uitgave van 1531, die men vindt in de moderne uitgave, 14, 467, bevat, voor deze bladzijde alleen, niet minder dan 6 onnauwkeurigheden : 3 zuiver

orthographisch, 2 woorden weggevallen, en zelfs een woord vervangen door een ander. Ziehier de lijst : lijn 1 : D., in plaats van domino ; lijn 5 : cartusiensis, in plaats van carthusiensis ; lijn 11 : ea, in plaats van Ea ; lijn 12 : quae, in plaats van : et quae ; lijn 23 : oportebat, in plaats van : potius oportebat ; lijn 24 : sicut, in plaats van : tamquam.

2. In quibus assidue, Deo laus, exstiti studiosus, et multos legi auctores : scilicet super Sententias, Thomae, Alberti, Alexandri de Hales, Bonaventurae, Petri de Tarento (Tarantasia), Aegidii, Ri-

ons getroffen heeft. Hoofdstukken 13 en 14 van Daniël behoren, volgens Dionysius, niet tot de Schriftuur in de strikte zin van het woord : het zijn Deuterocanonici, en deze hebben voor Dionysius niet hetzelfde gezag : ze zijn niet authentisch of canonisch (10, 165C')¹. Hoofdstuk 12 van Daniël was dus, voor Dionysius, het laatste hoofdstuk van de eigenlijke Schriftuurkommentaar op deze Profeet, en de kartuizer schijnt hier zijn werk besloten te hebben, want hij gebruikt zijn gewone slotformule : « ad laudem, honorem, et gloriam Dei sublimis et benedicti » (10, 165A'). Maar Dionysius heeft nooit nagelaten de Deuterocanonici uit te leggen, zelfs in Daniël, hoofdstuk 3 ; en Esther, waar hetzelfde geval zich voordoet als in Daniël, heeft de slotformule niet in 't begin van hoofdstuk 10, maar op 't einde van hoofdstuk 16. In Daniël wordt de slotformule een tweede keer na hoofdstuk 14 gebruikt : « qui est super omnia Deus sublimis et benedictus. Amen » (10, 185C'). Pas enkele lijnen vóór de eerste slotformule had Dionysius, zonder dat het context het vereiste, zijn werk gedateerd (10, 165A). We zijn geneigd, met al het

chardi de Mediavilla, Durandi et aliorum. Libros etiam sanctorum : Hieronymi super omnes Prophetas, et alia multa volumina ejus, Augustini, Ambrosii, Gregorii, Dionysii Areopagitae doctoris mei electissimi...

1. De Deuterocanonici — het Gebed van Manasses inbegrepen — behoren, volgens Dionysius, slechts in brede zin tot de H. Schriftuur. De Joden noemen ze apocrief, maar het is beter ze noch als apocrief, noch als vals te bestempelen, vermits de Kerk ze erkent door haar officieel gebruik in de liturgie, en in zover zijn we verplicht niet te twijfelen aan de waarheid van de feiten erin beschreven, al ontleen ze hun autoriteit niet aan de inspiratie van de schrijver. Ze hebben daarom

niet hetzelfde gezag als de canonische boeken, en de Kerk gebruikt ze, niet om tegen de ongelovigen de waarheden van het geloof te bewijzen, maar om haar kinderen tot deugdelijk leven aan te sporen. Moesten ze hier of daar in onoplosbare tegenstelling tot de canonische Schriftuur komen te staan, dan zouden we aan deze laatste de voorkeur moeten geven, en van de deuterocanonische tekst redten wat mogelijk is door een mystieke interpretatie : « non autem compellimur absolute consentire nisi libris canonicis (6, 446B). Voor deze kwestie, zie : 4, 79D, 278C' ; 10, 34C', 165CC', 179C, 185B' ; 1, 367C ; 7, 451-452, 558B' ; 8, 1, 49B', 52D, 289D ; 5, 83-84, 129, 193D, 267B, 338C ; 9, 383B.

nodige voorbehoud, die datering, samen met de eerste slot-formule van Daniël — een unicum in de Schriftuurkommentaren, het einde van Baruch alleen uitgezonderd — in verband te stellen met de « Protestatio ad superiorem suum ». Ondanks zijn zeer nederig, maar in de grond zeer dringend verzoekschrift, hebben de oversten geoordeeld, dat het beter was hem de raad te geven zich, althans voorlopig, aan andere arbeid te wijden. Dionysius heeft gehoorzaamd, en heeft nog slechts de kommentaar op Daniël, die reeds ver gevorderd was, geëindigd zodra hij kon, nog vóór hoofdstuk 13, en gedateerd. Na een zeker aantal jaren, toen de omstandigheden, en misschien de personen, veranderd waren, heeft hij de pen weer opgenomen voor Daniël 13-14, Job, (Joannes?), en Handelingen, om dan nogmaals, voor korte tijd, zijn werk te onderbreken op aandringen van de Pauselijke Legaat, Nikolaus van Cues. De datum van 1440 wordt, in deze interpretatie, een belangrijk punt in de geschiedenis van de litteraire bedrijvigheid van Dionysius.

SUMMARIUM

Inter opera a Dionysio Cartusiano ante Commentarium in Psalmos (1434) exarata, notanda veniunt sequentia : 1. Contra detestabilem cordis inordinationem... vel Laus cartusiana, « primum meum opusculum » ; 2. De donis Spiritus Sancti, libri 1-3, circa annum 1430, seu circiter annis 34 ante commentarium in 3. librum Sententiarum ; 3. Dialogion de fide catholica, anno 1432, alias circiter annis 1436 post Christi nativitatem ; 4. De divina natura, opus deperditum, citatum in Commentario in Psalmos, sed distinctum ab opere posterioris temporis De natura aeterni et veri Dei ; 5. Forsitan etiam Creaturarum in ordine ad Deum consideratio theologica, opus compositum satis longe ante Commentarium in Sententias, sed de cujus ordine chronologico nihil amplius cum certitudine statui potest.

Summa vero fidei orthodoxae inter ultima opera Dionysii, post annum 1466, recensenda est, et duo libri De lumine christianae theoriae post annum 1452 conscripti sunt. Ipse Dionysius meminit cuiusdam dissertatiunculae De ente et essentia, quae periit, et quam

conscripterat « in adolescentia, dum eram in studio », Coloniae scilicet, anno 1424 vel paulo ante.

Per transennam notatum est in tribus prioribus operibus fundamenta iam inveniri mysticae theologiae Dionysii, quae possibilitatem cognitionis sine phantasmatibus supponit.

Libri S. Scripturae sequenti ordine a Dionysio expositi sunt:
 1. Psalmi (1434); 2. Isaias; 3. Paulus; 4. Matthaeus; 5. Marcus;
 6. Joannes (inter Matthaeum et Lucam); 7. Prophetae minores;
 8. Ezechiel; 9. Jeremias; 10. Lamentationes; 11. Apocalypsis;
 12. Daniel (1440); 13. Job; 14. Actus Apostolorum; 15. Lucas (1452-1453); 16. Epistolae canonicae; 17. Heptateuchus et Ruth;
 18. Libri Regum et Paralipomenon (alternatim); 19. Libri sapientiales; 20. Tobias, Judith, Esther; 21. Esdras-Nehemias; 22. Libri Machabaeorum; 23. Baruch (1457).

Conclusiones quoad ordinem commentariorum S. Scripturae confirmantur, tum catalogo librorum suorum ab ipso Dionysio anno 1466 confecto, cuius unicus textus, indubiae quidem authenticitatis, in codice Oxoniensi conservatur, tum elencho codicum cartusiae Ruremundanae anno 1785 conscripto.

Opus Dionysii Contra perfidiam Mahometi (1452) non solum constituit terminum post quem commentarii in Lucam, sed etiam magnae esse utilitatis perhibetur in chronologia aliorum operum determinanda, v. g. tractatum De praeconio et dignitate Mariae (1451-1452) et De lumine christianae theoriae (post 1452).

Mirabilis commentariorum interruptio inter annos 1440 et 1452 connectenda videtur cum Dionysii Protestatione ad superiorem suum ad obtinendam licentiam expositionem S. Scripturae continuandi, — quae Protestatio, ex quodam textus errore, hucusque ad annum 1469 relata fuerat, — necnon cum decreto Capituli generalis anni 1446 de quibusdam abusibus Dionysii investigandis. Vestigium illius interruptionis inveniri potest in duplici conclusione commentarii in Daniele.

Een Kroniek van de Sint-Trudo Abdij te Brugge over de jaren 1475-1480

DOOR

Dom N. N. HUYGHEBAERT

(Sint-Andries)

Het klooster van de reguliere kanunikessen van Sint-Trudo, eertijds te Odegem bij Oostkamp, thans te Brugge in de Nieuwe Gentweg, is wellicht het oudste sticht van ons land. Volgens een overlevering, die weliswaar slechts van de xii^e eeuw af kan worden vastgesteld, zou de stichting van Sint-Trudo tot de tijd van de apostel van Haspengouw, de H. Trudo, dit is tot de vii^e eeuw, opklimmen ¹.

Wat hier ook van zij, het is slechts van de xii^e eeuw af, dat men de geschiedenis van het Sint-Trudoklooster kan nagaan. Het schijnt oorspronkelijk een dubbelklooster geweest te zijn en wellicht stond het in verband met de reguliere kanunniken van de Eekhout. Deze laatste, die zich in het begin der xii^e eeuw te Brugge naast de Onze-Lieve-Vrouwekerk vestigden, kwamen eveneens uit Oostkamp ².

Een poging om de zusters een betere huisvesting binnen de stad te bezorgen, mislukte: tot de Geuzentijd bleven zij

1. RODULFI *Gesta abbatum Trudonensium*, ed. C. DE BORMAN, *Album M. English* (Brugge 1952), deel I (Luik 1877), blz. 265. blz. 27 vv.

Vgl. A. en J. PAQUAY, *Sint-Trudo's leven en vereering* (Tongeren 1933), blz. 48-51; F. DE CLOEDT, *De Merovingische kloos-
terlente in de Lage Landen*, in 2. Ad. DUCLOS, *Bruges, Histoire et Souvenirs* (Brugge 1913 [1910]), blz. 572-574.

te Odegem, niet ver van de huidige abdij Steenbrugge waar heden nog een « Sint-Trudohofstede » staat.

Wat de reguliere observanties van het klooster betreft, hebben de zusters steeds, zonder veel haast maar ook zonder overdreven uitstel, de beste richtingen gevolgd, die in de mannelijke tak der orde opgeld deden: in de xii^e eeuw volgden zij de gebruiken van Arrouaise; rond de jaren 1200 gingen zij over tot de observantie van Sint-Victor van Parijs; rond 1460, of kort daarop, traden de Victorinnen van Sint-Trudo toe tot de hervorming van Windesheim, wanneer hun abdis Pieternelle van Aertrycke voor de leiding van de communiteit de geestelijke hulp bekwam van een reguliere kanunnik van Elsegem bij Oudenaarde, Adriaan De Moye¹. Deze laatste nam in 1478 ontslag, maar hij werd opgevolgd door de reguliere kanunniken van Groenendaal², daarna door die van Sint-Maartens te Leuven.

De Windesheimer reformatie, zoals in het algemeen al de hervormingen die hun ontstaan aan de Moderne Devotie te danken hebben of door deze beweging geïnspireerd werden, hebben ten eerste het bijhouden en het opmaken van de kloostergeschiedenis aanbevolen³. Dergelijke verhalen uit de xv^e en de xvi^e eeuw bezitten wij nog in groten getale.

Van Sint-Trudo zijn ons twee kronieken overgebleven: een eerste korte kroniek over de jaren 1475-1480, en een tweede verhaal, in 1679 opgesteld en door latere handen

1. Zie verder blz. 414.

2. Namelijk door Pater Jan de Muenic van 's Hertogenbosch, eerst novicemeester te Groenendaal, later prior van Nazareth te Damme, ten slotte biechtvader van Sint-Trudo, waar hij overleed op 19 Augustus 1481 en waar hij begraven werd; zie over hem M. DYKMANS, S.J., *Obituaire du monastère de Groenendaal dans la forêt de Soignes* (Brussel, Kon. Commissie voor Geschiedenis, 1940), blz. 233; A. H. FAYEN, *Le prieuré augustin d'Elsegem, près d'Audenarde et*

son obituaire, in *Handel. Maatsch. Oudheidk. te Gent*, IV (1901-1902), blz. 341-342; J. OPDEDRINCK, *Het klooster der Nazaretten te Damme*, in *Biekorf*, XXVI (1920), blz. 52 en 55.

3. Zie J. G. R. ACQUOY, *Het Klooster te Windesheim en zijn invloed*, deel I (Utrecht 1876), blz. 210-228; R. R. POST, *De Moderne Devotie. Geert Grote en zijn stichtingen* (Amsterdam 1940), blz. 82; Dom Ph. SCHMITZ, *Histoire de l'ordre de S. Benoît*, deel V (Maredsous 1949), blz. 249-250.

voortgezet. Deze laatste kroniek, thans nog te Sint-Trudo bewaard, werd door wijlen Kan. V. Van de Velde voor een bondig overzicht van de geschiedenis van het oude sticht gebruikt ¹.

De eerste kroniek, ondanks haar niet gering belang, is schier onbekend gebleven. Dom U. Berlière was de eerste die ze gebruikte. In een artikel over de hulpbisschoppen van Terwaan gaf hij er een korte passus van uit. Het is, als ik mij niet vergis, de enige Vlaamse tekst die de geleerde monnik van Maredsous ooit heeft gepubliceerd ². Pater M. Dijkmans, op zijn beurt, vermeldde ons kronijkje in zijn merkwaardige uitgave van het *Obituarium* van Groenendaal ³.

Het werkje, dat ons in zijn ongeunstelste en ietwat naïeve taal het « herfsttij der middeleeuwen » beter leert kennen dan menige hoogdravende bladzijde van de officiële geschiedschrijvers van het Bourgondisch tijdperk, verdiende in zijn geheel gedrukt te worden. De onlangs doorgevoerde aansluiting van het aloude Sint-Trudoklooster aan de Orde van de reguliere kanunnikessen van het H. Graf, wat ongetwijfeld voor het oude sticht een nieuwe opbloei zal betekenen, biedt ons hiertoe een passende gelegenheid ⁴.

* *

Codex II 517 van de Koninklijke Bibliotheek te Brussel is een klein schrift van 6 folios van ongeveer 221×150 mm., voorzien van 4 witte schutbladen, gebonden in een moderne papieren band. De tekst begint zonder titel op de keerzijde van het eerste folio ⁵.

De schrijfster van het kleine kronijkje is tot nog toe onbekend gebleven. Het enige dat wij over haar kunnen

1. *De Abdij van Sint Trudo te Brugge*, in *St-Benedictusbode* (bijblad van de *Liturgisch Parochieblad* van Steenbrugge), V (1932), blz. 129-136; 145-148; 161-165; 177-180, en VI (1933), blz. 34-35; 65-73.

2. *Les évêques auxiliaires de Théroutanne*, in *Revue bénédictine*, XXIV (1907), blz. 72.

3. Blz. LXXVI en 162.

4. Deze heuglijke gebeurtenis werd door het *Parochieblad Brugge* in twee geestdriftige artikels herdacht; zie n^o 16 (20 April 1952) en n^o 47 (23 November 1952).

5. J. VAN DEN GHEYN, S. J., *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, deel VI (Brussel 1906), blz. 73, n^o 3676.

zeggen is dat zij een zuster van het klooster was. Zij spreekt overal in de eerste persoon meervoud; ook stelt zij zich voor als een nog *jonge* zuster: zij werd nog onder de « jonghe-
lien » gerekend, toen haar abdis Mevrouw Pieternele van Aertrycke op 22 Januari 1476 overleed (fol. 5^r). Van Juf-
vrouw Agnes van Zedelgem, overleden op 25 Oktober 1460, merkt zij op dat het een « zeer houde joncvrau » was (fol. 3^v), wat een bejaarde persoon wel minder zou opgevallen zijn. Verder stipt zij nog aan dat zuster Ampleunie Masins « doudtste van ons allen » was (fol. 3^r); nu wordt zuster Ampleunie nog op 7 Oktober 1502 als priorin vermeld; zij kon dus in 1480 nog geen zeer oude zuster geweest zijn, en moet bijgevolg de schrijfster van onze kroniek nog heel jong geweest zijn.

Blijkbaar was zij zeer gehecht aan haar overste, Mevrouw van Aertrycke. Niet alleen betuigt zij haar ronduit haar diepe genegenheid (fol. 4^r), maar zij acht zich ook verplicht haar overleden abdis tegen sommige kwaadwillige aantijgingen te moeten verdedigen: « Of eeneghe mochte zegghen dat mevrauwe haer jonghe die zou int habijt ghecleet hadde niet zeere lief en hadden, ic segghe dat soe ons allen hertelike lief hadden ende gaf zommeghen zeer tiliken groote ghe-
loofsamicheit (fol. 3^r). » Van deze vertrouwelingen van Mevrouw Pieternele noemt de schrijfster enige zusters bij name: zuster Ampleunie Masins, de latere priorin, zuster Jacquemine Terdelants die haar zou opvolgen als abdis van Sint-Trudo, zuster Baerbele Hoste, de dochter van de procurator Jan Hoste, zuster Katheline Niemans, zuster Maergriete Ruvoet, zuster Madeleene Bliex, zuster Josine Goddijs en zuster Jacquemine Berthelmeus. Verder gewaagt zij nog van zes « jonghe ghewijlde nonnen », aan wie Mevrouw van Aertrycke het schrijven, verluchten en inbinden van handschriften had opgedragen. Een van hen « screef onder tijden Vlaemsch » (fol. 3^v). Is zij het wellicht aan wier stille en innige verkleefdheid voor haar overste wij dit Vlaamse kronijkje te danken hebben? Men zou dan haar bescheidenheid nopens deze zes schrijfsters en verluchtsters die zij niet bij name noemt, beter begrijpen: de kloosterlijke ootmoedigheid legde haar deze terughoudendheid op.

Besloot de schrijfster haar kroniek op 24 Augustus 1480,

met het einde van de « regnacie » van haar eerste abdis, Mevrouw van Aertrycke, haar opzet was evenwel ook de « tribulacie ende lijden » van haar andere oversten te behandelen (fol. 5^v). En metterdaad begon zij de verkiezing en de wijding van Mevrouw van Aertrycke's opvolster, Mevrouw Jacquememine Terdelants, te verhalen. Hiermede schijnt nochtans de kroniek ten einde te lopen. Op fol. 6^r, te midden van de bladzijde, houdt de tekst op, en onderaan heeft een latere hand bijgevoegd : « Dit es verscreven in een lanc boucs-kin ».

Het is evenwel opvallend dat reeds de eerste bladzijde van het kronijkje (fol. 1^v) enkele gebeurtenissen behandelt die in de jaren van Mevrouw Terdelants zijn voorgevallen ; nog opvallender is het dat de schrijfster tot tweemaal toe op het afsterven van Mevrouw van Aertrycke terugkomt. Hoe is dit uit te leggen ? Zouden wij moeten aannemen dat er bladzijden aan onze kroniek ontbreken ? Of dat fol. 1 bij vergissing vooraan geplaatst werd, toen het werkje, tegen het einde der vorige eeuw, samen met een gedrukte prent en vier witte schutbladen, werd ingebonden ?

Geen van beide oplossingen lijkt aannemelijk. Anderzijds doen ons het zinnetje : « Dit es verscreven in een lanc boucs-kin », en sommige doorhalingen, kanttekeningen en blanco's vermoeden dat ons handschrift, zoniet als klad, dan toch als een eerste schets werd opgevat. Blijkbaar had de schrijfster geen vast plan : zij is begonnen met haar jongste herinneringen neer te pennen, en ging dan stilaan achteruit, van « ontrent midde wijnter » 1479 tot « alf Maerte » van datzelfde jaar. — Weldra beseftte zij echter hoe ontoereikend een dergelijke wijze van opstellen was. Zo begon dan onze jonge moniale haar verhaal opnieuw en koos als uitgangspunt voor het beschrijven van de « regnacie » van Mevrouw Terdelants het afsterven van haar voorgangster Mevrouw van Aertrycke. Dit bracht er haar echter toe, in bonte volgorde, geheel het leven van deze abdis te schetsen, vanaf het invoeren der clausuur te Sint-Trudo tot de geldelijke verlegenheid die de laatste levensjaren van deze ijverige overste kwam versommen. Natuurlijkerwijze besloot dit relaas met een tweede verhaal van het afsterven van Mevrouw Pieternelle in 1475, en weer stond de schrijfster voor het abbatiaat van Mevrouw

Jacquemine, dat zij reeds gedeeltelijk had behandeld. Zij besloot dan haar opstel in zijn geheel te hernemen en de reeds verzamelde gegeven in een « lanc boucskin » over te schrijven.

Aldus werd het verhaal van 1480 tot een bredere kroniek omgewerkt. Dat « lanc boucskin » bezitten wij niet meer, maar het werd op zijn beurt in een jonger verhaal opgenomen, namelijk in de reeds aangehaalde kroniek van 1679. Immers, voor de xv^e eeuw herneemt en bewerkt de kroniek van 1679 het verhaal van 1480¹. Nu komt het enigszins eigenaardig voor, dat de schrijfster van 1679, die voor het laatste kwart der xv^e eeuw meer bijzonderheden geeft dan ons kronijkje, niets meer te vermelden heeft voor de eerste helft der xvi^e eeuw. De leemte, die men tussen 1503 en 1557 in de kroniek van 1679 moet vaststellen, verraadt een verandering van bron: het lijkt wel dat het « lanc boeskin », vollediger dan ons kronijkje, de bron was van de kroniek van 1679, doch niet verder ging dan het begin van de xvi^e eeuw. Een nauwkeuriger onderzoek van de kroniek van 1679 zou ons dus nog wel iets kunnen bijleren over de schrijfster van de kleine kroniek van 1480.

*
* *

Voor de verklarende nota's bij dit verhaal gebruikten wij de volgende onuitgegeven bronnen:

1^o. Het *Obituarium* van de Sint-Trudo Abdij, dat in het archief van het klooster berust. Het werd in 1688 door zuster Clara Spanoghe opgemaakt. Voor het tijdperk dat ons aanbelangt is het *Obituarium* van 1688 het afschrift van een xv^e eeuws *Obituarium*, vermoedelijk uit de tijd van Mevrouw van Aertrycke's abbatiaat: terwijl wij de uitgave van deze kroniek voorbereiden, werden ons zes perkamenten bladen ter hand gesteld van dit oude document, dat over het algemeen zeer getrouw werd weergegeven door zuster Spanoghe.

2^o. De oorkonden van de Sint-Trudo Abdij, die thans mees-
tendeels berusten op het Rijksarchief te Brugge. Wij hebben

al de stukken ingezien die uit de xv^e eeuw dagtekenen. Nog enkele andere oorkonden bevinden zich in de verzameling van wijlen graaf de Limburg-Stirum te Rumbeke. Wij hadden de gelegenheid niet ze te raadplegen.

Onze vereerde vriend Z. E. Heer A. Viaene heeft met zijn grondige taal- en geschiedkundige kennis de vrij moeilijke middelnederlandse tekst van onze kroniek van een aantal woordverklaringen willen voorzien, die voor een juist verstaan ervan onontbeerlijk zijn. Hij gelieve hiervoor onze beste dank te aanvaarden.

[KRONIJKJE DER ABDIJ VAN SINT TRUDO TE BRUGGE]

[f. 1^r] *Blanco.*

[f. 1^v] Item int jaer ons Heeren xiiij^e ende lxxix up den xvii sten dach van Hoymaent so dedemen eerst commemoracie vander glorioser maghet Marie ende beghonste haer ghetijden eens de weke te doene na de costume ende ordinancie van onser oordene.

Item ontrent midde wijnter so was met pater me vrouwe ende de xii ghedeputeerde ghesloten datmen werdelic houden zoude octave von allen helegghen ghelijc men houdt S^t Augustijn of ander feeste. Item noch wasser ghehordineert alder zielen dach generale discipline te nemene over al ons vriendekins ziele.

Item up S. Mattheus avent so beghonste men te lezene tlast dat covent an heeft ghenomen alle daghe te lezene ten eewegghen daghen dat es *kyrieleyson, xpeleyson, kyrieleyson, Pater noster, Et ne nos, A porta inferi, Fidelium* ende ten hende *Requiescant in pace. Amen.* Ende dit heeft bestelt joncfrauwe van Kienruwe om twee lb. gr. siaers ervelic rente. Item of zoe zalt den convente goet doen toot dat bestelt es of xl. lb gr. ontfangen heeft ^a om haerlieder profijt daer mede te doene. Dit was ghedaen in September anno xiiij^e ende lxxix.

Item int jaer ons Heeren lxxix in september zo begonsten wij ons kersen zelve te makenen ende ons roet selve te smeltene alsoot be-

^a De schenkster heeft de rente bezet (*bestelt*) of zal het klooster vergoeden totdat het bezet uitgevoerd is of totdat het klooster het kapitaal (40 lb.) zal ontvangen hebben (Het staat dus nog niet vast of het bezet op onroerend goed of gereed geld zal dragen).

hoort. Ende dit wijsde ons me joncfrauwe van Kienruwe, ende sonderlinghe Katheline haer dienstwif binden eersten jare dat sij tonsent quamen te wuenen. Item als vanden wassen kersen die ons pater meest maect, daer of was me joncfrauwe van Kienruwe ooc den eersten oorspronc. Item als van wel i^e ellen lijnwaets ende van twijn te bleeken, was Katheline ooc den eersten oorspronc. Ende haerlieder meeninghe was om tghemeene profijt te voorderne, want doe een zware lastelicke tijt was ende dit gheschiede van paeschen toot September anno lxxix.

Item ontrent alf Maerte anno lxxix so quam met ons te wonen eenen France de welcke ons scoens ende galootsen ^b maecte ghetrauwelike om tprofijt vande cloostere ende men cochte een deel leders te gadere ende men taudet ^b up ons vloer.

Item in Pietmaent ^c lxxix so dede ons pater ende me vrouwe sonder tcovent cost maken een groot savoor ^d bij ons kerke. Item Jan de Blazere ¹ dede den eersten caeper ^e der... [beschadigd na paeschen anno lxxx.

[f. 2r] Item int jaer ons Heeren xiiij^e ende lxxv sdaeghs na sinte Vincencius dach so versciet van deser keytivegher werelt me vrouwe Pieternelle van Aertrike ². Binder welker tijt dat soe

^b lederen overschoen. ^b looien? (vgl. fr. *tanner*). ^c September. ^d verwarmingsplaats? (vgl. fr. *chauffoir*). ^e caeper?

1. Jan de Blasere, Brugs poorter, verschijnt als getuige in een schenking van 26 Januari 1484 ten voordele van Sint-Trudo (Brugge, *Rijksarchief*, n^o bl. 5707). Het *Obituarium* noemt hem « specialis benefactor noster ». (7 Juni), evenals Magister Jacobus De Blasere (1 Oktober). Onder de kloosterlingen van Sint-Trudo was er een zuster, Anna de Blasere, dochter van Jaak De Blasere, vermoedelijk de vader of de broeder van Jan, zie Brugge, *Rijksarchief*, n^o bl. 7575. Volgens J. GAILLIARD, *Bruges et le Franc*, deel I (Brugge 1857), blz. 287, zou zuster Anna, Maria bij haar

doopnaam, dochter van Jaak en Adrienne De Vos, vrouw van Ydewalle, in 1543 gestorven zijn.

2. Mevrouw Pieternelle van Aertrycke stierf op 22 Januari 1475: « Venerabilis domna Petronilla de Aertrike abbatissa hujus monasterii, cujus tempore monasterium istud reformatum est et inclusum » (*Obituarium*). Haar grafschrift vindt men bij Baron [J.] BÉTHUNE, *Épitaphes et monuments des églises de la Flandre au XVI^e siècle* (Brugge 1897-1900), blz. 304. Zij was de dochter van Jan en Barbara Festyns, vgl. J. GAILLIARD, *t. c.*, blz. 195.

leefde ende reygneerde in prelaetscip, dat was meer dan xix jaer ende een alf, so brochte zoe tcovent so varre dat sij subtijlen ^f andeden ende al ghemeene worden ende begaven haer camers ^g ende al haerlieders stoffacie van huusrade ende juweelen in goude, in zelve ende in ghelde om de minne Gods; noch boven desen so worden sij ghesloten ^h ontrent iii jaer daer naer up sinte Brixus dach ende geschiede anno lix. Item mevrouwe voorseid dede timmeren ten eersten de spreechuzen, paters camere om dat slot ⁱ te bet ghehouden zoude worden. Item de kuekene, azenburch ^j, poest ^k, backuus, zwijnscoot. Item noch tot ix cameran die me vrouwe voorseid dede verplancken ^l ende j contour voorwaert maken. Item noch vele verloren dachueren die zoe heeft ghedaen werken omt covents ghenouch als teghelsdeckers ende delvers ende van noordwader ^m grooten zwaren cost. Item noch dede me vrouwe maken twee cappellekens, een in de kerke ende een in dooremter. Item noch xii cellen inden doremter ende vi inden achter dooremter waren ghemaect bin mer vrouwen tijden. Item me vrouwe voorseid brochte ter oordene ende profeste ontrent xxxiii ghewijlde ⁿ nonne, maer de twee waren ghecleet van mer vrouwen vander Scuere ^o, waer of die eene hiet joncfrau Ampluenie Masins ^p ende de andre joncfrau Jacomine Terdelants, dewelke joncf. Jacomine wert abdesse ghecoren na toverlijden van mer vrouwe van Aertrike ende hadde de stemme wel van xl personen ende gheschiede anno xiiiij ^q ende lxxv up *conversio sancti Pauli* in presencie vande deken van kerstenhede ende meer andre persoonen. Item noch heeft me vrouwe voorseid ghecleet ende gheprofest .x. conversinnen ende .viii. donatinnen.

f wit linnen koorhemd. *g* begaven haer camers enz. : deden afstand van hun particuliere woning, huisraad enz. *h* aanvaardden zij de clausuur. *i* aysement, asement (*latrina*)? *j* koestal. *k* met planken bekleden *l* noodweder *m* gesluiserde.

1. Over de oorsprong en de betekenis van deze *inclusio* lezen men de scherpzinnige opmerkingen van Kan. Fl. PRIMS, *De Kloosterslotbeweging in Brabant in de XV^e eeuw* (Mededel. v. d. Kon. Vl. Academie voor Wetensch., Letteren en Schone
- Kunsten van België, VI [1944], n. 1).
2. Zie blz. 422.
3. Zuster Apollonia Masins was priorin in 1502, zie Brugge, *Rijksarchief*, n^o bl. 5165. Het *Obituarium* van 1688 zegt slechts «*monialis professa*» (21 Februari),

Item noch cleede me vrouwe eenen priester ghe-naemt broeder Joos¹ ende noch ii. graeu broeders als broeder Bruustijn ende broeder Roegekin² ende noch iiiii tafelliers, diemen met eeren niet wederzegghen en mochte om dat sij langhe met ons ghe-wuent hadden ende de vrienden troost ghenouch ontfanghen hadden. Item noch wort een jonghman gheheeten Nycasis priester ende dede zijn eerste messe ende was prochipape van deser pro-chien, ende was een goed eerbaer duechdelic joncman ende goet van levene die groote zoorghe drouch [f. 2v] voor sine scapen ende zeere wel bemint was van vele menschen; de welke overleet van deser werelt up sinte Ursels avent anno lxxi doe hij gheen ses ja-ren priester en hadde gheweest ende was begraven inden achter coor. Itemⁿ sinte Michiels dach daer voore so huwede Jan Hos³ ons ontfanger ende diende ons noch wel vii jaer; hij es bij ons wel up commen maer wij zijn wel tonder ghegaen. Item up sinte Brixusnacht daer naer so versciet van deser werelt Moeye, een houde vrouwe die mevrouwe hilt om Gods wille ende om de minne van Reynout Ruvoet hueren broeder ende was begraven inde pant voordien achteren choir. Item noch bin mer vrouwen tijden so quam hier met ons pater wonen Reynout Ruvoet onsen alder spe-ciaelster ende beminste vader, de welke tclooster zeere beminde om sijn kijndren wille, als hij ons wel betoochde, want hij maecte bin sinen ghezonden ende levenden live ende drouch ons gods huus up vii lb. gr. losrente den penninc xx up zekere huzinghe in Brugghe zonder noch vele andre vrientscepe als dat hij den convente plach te coopene als nu varsche zalme, als nu palinc-posteye, als nu taerten of fruut. Item ten laetsten quam hem een langhe quale ende viel te bedde wel ix weken so datmen alle nachte meest hem moeste waken ende bin dat hij aldus lach so

n Item sinte Michiels tot tonder ghegaen : in de rand bijgeschre-v en door dezelfde hand.

1. In het *Obituarium* vinden wij op 21 December een « frater Judocus Abe presbiter ».

2. Het *Obituarium* geeft op 30 Maart : « Frater Roegerius de Campo [= Van de Velde] Donatus professus ».

3. Jan Hos, waarschijnlijk Jan

Hoste, *filius* Lodewijk, die wij inderdaad als procurator ontmoeten in 1462, Brugge, *Rijks-archief*, n^o bl. 4908 en 5047. Jan Hoste was gehuwd met een zekere Cornelia. Wellicht was zuster Barbele Hoste, de « ref-terieghe », hun dochter.

maecte hij ons noch up de stede van Ghent ii lb. v s. vi den. gr. losrente. Item voort drouch hij mer als up dat hij inder werelt hadde van juweelen als van. ii. ringhen branders ^o. j. laeuwer ^p ii. corael paternoster, ii. scoone culcten ^q die hij zijn dochteren gaf als hij leefde, ende meer andere propre selvere juweelkins; ten laetsten so sciet hij van deser werelt xviii in Wedemaent anno lxii. Ende licht begraven onder eene zaerc. met twee van sinen dochteren als doudste ende de joncste maer de middelste leeft noch also langhe alst Gode ghelieft ende heeft xii lb. gr. tharen live. Aldus dinct my dat wij ende onse naercommers zeere in hem ghehouden zijn voor hem te biddene up dat hem God hiervooren gheven moet dat eeweghe goet, want hij was een eerbaer rechtvaerdich coopman in sinen tijt ende milde ende plach over te varene ^r. Met Gode moet hij leven. Amen¹. Item noch wuende hier een timmerman doe ten tijden gheheeten Symoen Harent meer dan xii

^o haardijzers. ^p komfoor. ^q spreiden. ^r bezocht
(als koopman) vreemde landen.

1. Het *Obituarium* van Elsegem verhaalt zijn geschiedenis als volgt: « Item egregie commendationis Renaldus Ruvoets, Brugensis civis, contulit huic monasterio simul et semel CC et lxx^o libras grossorum, unde ad profectum predicti monasterii perpetui redditus empti sunt. Qui ordinavit ut pro ipso et ejus uxore pariter singulis annis circa divisionem Apostolorum anniversarium secundum modum Ordinis celebretur. Preterea idem decrevit panem pro refectioe fratrum ammode pure componi triticeum et in singulis cervisie vasis unam brasii mensuram, que vulgo halstrum vocatur impendi. Itemque ut annis singulis, procuratore computationem faciente, legatum suum vel elemosina cum adjectis conditionibus suprapositis coram

conventum recitetur, ne ipsius recordacio ulla unquam oblivione deleatur. Obiit autem anno Domini M^o CCC^o LXXII^o. Et inscribitur ejus anniversarium in profesto Gervasii et Prothasii martirum, quia tunc Deo suum tradidit spiritum.

Iste Reynaldus sepultus est in ambitu monasterii Sancti Trudonis prope Brugas cum tribus filiabus suis ibidem religiosus, tempore fratris Adam de Moye, fratris hujus domus tunc ibidem rectoris ». A. H. FAYEN, *Le prieuré augustin d'Elseghe, près d'Audenarde, et son obituaire*, in *Handel. Maatsch. Gesch. Oudheidk. te Gent*, IV (1901-1902), blz. 341-342. Het *Obituarium* van Sint-Trudo vermeldt hem op 18 Juni: « Reynaldus Ruvoet specialis benefactoris nostri et uxoris eius ».

jaer lanc, ende was een goet man ende eerbaer toot allen religieusen; ooc was hij meester van sinen ambochte ende en wilde niement hebben van buten om te helpene maer hij hadde betrouwen int goede convent dat sij voor hem bidden zoude als zij zouden peinsen; dit maecte hij [fol. 3r] want hij hadde me vrouwe ende alt convent in groter werden. Dese selve Symoen overleet vander doot int leven up den mey nacht anno lxxiiij ende drouch den clooster al up in zijn dootbedde dat hij hadde als een soon nieu scrine een tritsoor^s, wat tinnewercs ende sijn beste kerle ende scalt al quite dat hij met sine aerbeyde ghewonnen hadde so dat eeneghe willen zegghen dat bedrouch ontrent xxx lb. gr. Voor Gode moet hijt vijnden de vrientscepe die hij ons bewijst heeft. Item hij licht begraven inden pant bijden achtercoor. *Requiescant in pace*¹. Item noch wuende hier bin mer vrouwen tijden een eerbaer edele joncfrau w gheheeten joncfrau w Lijsbette van Moerkerke² die tharen daghe gecommen was^t ende als zoe ix jaer met mer vrouwen ghewuent hadde; so hudese ende trauwede inden priester coor ende voer wuenen te Dixmude ende also langhe als me vrouwe leefde, so quam soe een siaers ende dede den covente gracie van pitancien. Item noch quamen hier te wuenen twee religieuse nonnen huut Prees³ ontrent dat heer Nicasis starf, ende waren hier bij naest een jaer huut vreezen van oorloghe, maer ic duchte ende tes ooc te bemoeden^u dat sij sichtent in vele meerder noot gheweest hebben dan sij doe waren. Item of eeneghe mochte zegghen dat me vrouwe haer jonghe^v die zou int habijt ghecleet hadde niet zeere lief en hadden, ic segghe dat soe ons allen hertelike lief hadden ende gaf den zommeghen zeer tiliken^w

s buffet (fr. *trésor*). *t* die tharen daghenge commen was: die meerderjarig geworden was. *u* vermoeden. *v* novicen.
w zeer tiliken: zeer gauw.

1. *Obituarium*, 15 Mei: « Sy monis fillij (*sic*) Arnoldi carpentarij nostri ».

2. Elisabeth van Moerkerke, dochter van Lodewijk, ridder, heer van Merwede, zuster van Vrancke van Praet, heer van Moerkerke, en van Daniel van Moerkerke, ridder, heer van Merwede. Zij wordt vermeld,

samen met haar beide broers, in een oorkonde van 1463, afkomstig uit het oude archief van Sint-Trudo, thans te Brugge, *Rijksarchief*, n^o bl. 14984.

3. *Prees*, de abdij van *les Prés Porchains*, klooster van reguliere kanunnikessen, sedert 1230 te Doornik gevestigd.

groote gheloofsamicheit ^x, als zuster Ampluenie Masins, doudste van ons allen i jaer lanc reefferieghe ^y ende daer na ziekevrauwe also langhe als me vrouwe leefde ende noch langher wel toot xv jaer tsamen. Item me vrouwe Jacomine Terdelants was schoolvrouwe also langhe als me vrouwe leefde ende een langhe poose ondercantrighe, daer naer upperkantrigghe ^z ende meestresse der novissien ooc also langhe als zoe leefde. Zuster Baerbele Hoste was een langhe pooze reefferreghe, maer zuster Katheline Niemans was reefferierieghe eer me vrouwe starf. Zuster Maergriete Ruvoet was capellanieghe ^a bij mer vrouwen bijden x jaren al toot me vrouwe starf. Item noch een jonghe was palloorvrouwe ^b meer dan. vi. jae- ren toot na thoverlijden van mer vrouwen. Item zuster Madde- leene Bliex was langhe costerghe toter tijt dat haer een lan- ghe groote ziekte quam in haer een been. Ende doe verlietse me vrouwe bij noo ^c. Item zuster Jozine Goddijs heeft vele jaren on- derkanterghe gheweest eer me [f. 3^v] vrouwe overleet ende wel tsamen xij jaren. Item zuster Jacomine Berthelmeus die hadde tlast vande lijnwade te nayene, thoude ende tnieuwe met vive of vi jongheliens die haer hielpen. Item bin mer vrouwen tijden leerden noch wel vi jonghe ghewijlde nonnen scriven; dies noteer- den ^d de twee ende deene corporeerde ^e ende floreerde ^f de bou- ken ende screef onder tijden ^g Vlaemsch. Item dit was al gheor- dineert te profite vanden ghemeene. Item bin mer vrouwen tijden so ordineerde ons pater Adriaen ¹ diet hier int ghemeene

^x vertrouwen. ^y reefferieghe, reefferierieghe, reefferreghe: refec- torierster, eetzaalzuster. ^z cantrighe, kantrigghe: cantrix, zij die in de kapel voorzingt. ^a zij die de persoonlijke kapel van de abdis bezorgde en haar bijstond in het koor. ^b zij die voor de spreekkamers zorgt (*parloor*). ^c bij noo: gedwongen. ^d de zang noteren. ^e inbinden. ^f verluchten. ^g somtijds.

1. Over Pater Adriaan De Moye, regulier kanunnik van Elsegem, biechtvader van Sint-Trudo van 1460 tot 1478, zie M. DYKMANS, *Obituaire du monas- tère de Groenendael dans la forêt de Soignes*, blz. 233, voetnota 2. Onder n^o 8732 bezit de Konink- lijke Bibliotheek te Brussel een

handschrift van *De summo bono* van Isidorus, waarop men het volgende kolophoon kan lezen: « Finitus et scriptus per manus fratris Adriani De Moye, professi hujus domus, a prima fundatione quintus in ordine, anno etatis sue lxxvi^o, professionis sue liiii^o. Scriptus finitus ut supra anno

ghebrocht hadde ende de observancie hadde gheleert houden, want voor sinen tijt en wistmen van lettelt ordinancien of van silencie te houdene of van dicwijl ten helegghen sacramente te gane, maer hij ordineerde alle veertienachten ten helegghen sacramenten te gane also onse statuten wijsen die ooc nieuwe vercreghen waren alst ghemeene was worden¹. Item men dede de dienst Gods devotelic ende eerlic, want menich mensche hadder devocie in. Ende omden dienst Gods te vermeerdene, so ordineerde ons pater ymnen, responsorien, antifonen, dat wij niet en hadden, ende sonderlinghe ter tweester vespere een respons ter werdicheyt vander feeste. Item me vrouwe maecte eene bogaert bin onzen beloken². Item noch dede me vrouwe alde walgrachten verdelen rondomme ons clooster, twelcken vele coste. Item noch bij vriender rade zo verpachte me vrouwe alf haer lant ende mersch ende beesten tieghens Cornelis Toys daer zoe al te groot achterdeel of hadde ende smerte also langhe als zoe leefde. Item int jaer van Ivij so vertrac joncf. Jacomine Vinx ende wort abdesse tsinte Godelieve bij Ghistele³. Item daerna corts, na dertientach⁴, so versciet

h beluik, omheining.

i Driekoningen, 6 Januari.

Domini M^occcc^olxxxiii^o circum festum Epyphanie Domini anno quo supra». Het hs. draagt fol. 1^v het ex-libris van *Elzeghem prope Aldenardum in Flandria*, zie J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique*, deel I (Brussel 1902), n^o 1516. Het *Obituarium* van Sint-Trudo gedenkt hem op 1 Oktober in de volgende bewoordingen: «Venerabilis pater rector et confessor hujus monasterii Adrianus De Moye, professus in Elseghem, qui illud rexit viginti duobus annis (*sic!*) cujus temporibus idem monasterium reformatum est et inclusum».

1. In het archief van de Sint-Trudo Abdij berust een xv^e eeuwse codex met de statuten die

onder het abbattiaat van Mevrouw van Aertrijcke en het rectoraat van P. Adriaan De Moye werden opgesteld en ingevoerd: «*Hier beghint dat prologus int bouc der statuten der nonnen van Sint Augustinus oorden*». Deze statuten staan rechtstreeks onder de invloed van die van Windesheim en werden door de bisschop van Doornik goedgekeurd. Het handschrift, dat nog gedeeltelijk zijn oude band heeft bewaard, is met eenvoudige doch sierlijke blauwe en rode hoofdletters versierd.

2. Het abbattiaat van Jacquemijne Vincx te Gistel (1458-1467) hebben wij uitvoeriger behandeld in onze bijdrage *Onuitgegeven bescheiden betreffende de abdijen Gistel en Oostbroek (Utrecht)*, in *Sacris Erudiri*,

van deser werelt mer vrouwe vander Scuere. Item te Meye daerna, anno lix, so vertrac zuster Luutgaet ende wort cluzeghe¹ te bo-gaerde¹. Item te Lichtmesse daerna so starf joncfvrouw Baerbele Puuts. Item up S. Crispini ende Crispiniaens dach anno lx so starf joncfvrouw Agniete van Zedelgheme, een zeer houde juffer². Item anno lxij in April so starf zuster Agniete Ruvoets. Item joncf. Magriete Gildolfs starf up ons keermessedach in September anno lxxvj ende screef daert convent ghenouch of hadde^k al toot inder lxxx jaren toe. Item joncf. Baerbele Ruvoet overleet inde cleen passie weke¹ huutgaende Maerte anno lxxij out sijnde ontrent xxij jaer.

Item up sinte Claren dach anno lxxvj starf een tafelier gheheeten Babekin Morets zere onversienlic, twelke me vrouwe vele scade, ende licht begraven bijden achter coor inden pandt. [f. 4^r] Item joncf. Clare van Baesroode overleet ontrent huutgaende hoest^m anno lxxij ende bin xi daghen daerna zuster Beatrice, een graeuwe zuster, ende waren oude personeghen. Item up sinte Lucien avent anno lxxij so starf een novissie ghenooft Jannekin Sniggaels ontrent xvj jaren hout. Aldus begrouf me vrouwe voorseid ix van haren religiuesen. Ende alst Gode gheliefde ende die tijt vervult was

i kluizenares. *j* Plaatsnaam? Of bewoonde de kluizenares een kluis in de boomgaard van de abdij? *k* verichtte schrijfwerk tot voldoening van het klooster. *l* cleen passieweke: de (tegenwoordig) passieweek genöemde week vóór de Goede Week (grote passieweke). *m* Augustus

deel II (1949), blz. 319-320. Deze storende episode in de geschiedenis der beide kloosters brengt het *Obituarium* van Sint-Trudo op 4 Mei in herinnering: « Domna Jacomine Vyncxs, monialis professa, quae fuit abbatissa in monasterio Sanctae Godelievae prope Ghistellam ».

1. Zuster Lutgardis Beliaert leefde dertig jaar in de eenzaamheid en overleed in 1489. Zij werd te Sint-Trudo begraven. Zie Kan. V. VAN DE VELDE, *a. w.*, blz. 133. Het *Obituarium* vermeldt haar op 24 Februari:

« Soror Lutgardis Belijaerts conversa professa quae per triginta annos laudabiliter solitariam duxit vitam ».

2. Zuster Agnes van Zedelghem overleed inderdaad op 25 October 1460, zie *Obituarium*, (*Sororis Agnetis de Sedeleghem monialis professa*) en [J.B.] BETHUNE, *Epitaphes et monuments*, blz. 304. Volgens dit laatste werk was zij een dochter van « Mer, Philips van Sedelghem, riddere die starf 1438 »; haar moeder « was die van La Barre, seigneurs de Mouscron ».

ende zoe haer prelaetscip zwaerlic bezuert hadde, doe wij ons minst daerup bemoeden, tracse met Gode huut deser keytivigher werelt. Och hoe grooten druc ende rauwe dat convent hadde, dat weet hij die alle herten kent ende ten ware mij niet mueghelic te scrivene zonder dat noch so menich mensche in Brugghe, aerne, rijke, gheestelic ende werlic, ende ooc in ons prochie, al te zeere bedrouft waren, want zoe was zeere ontfaermich up aerne menschen ende plach den aermen te cleeden ende groote karitaten te doene naden staet vanden cloostere. Item tieghens die rijcke wiste zoe wel haer weten. Item me vrouwe voorseid was al so medelijden metten gone die in drucke waren of dat hiement van onse vrienden ghestorven waren, ende zoe ons dat te kennen gaf, of alser eeneghe kijndren verruuden van die hier ghewuent hadden, dat moeste altoos beweent zijn. Item me vrouwe voornoemd was eerbaer ende statelic ^m in haer wezen ende wel ter sprake ende niet lichtelic en ontsach soe haer van eenegher zaken die upvielen. Nochtan wasmen haer zeer lastelic ende wilden haer updwijnghe kijndren thontfanghen vande prince weghe ende vande prinsesse ende van minen heere van Doornicke ¹ weghe, maer zoe wederstoet vromelic na haer vermueghen toot dat zijn moeste ². Item me vrouwe was van ons allen zeere ontsien ende dat huut rechter minnen. Item mevrouwe plach ons al zelve te bezoorghen van al dat ons behoufde ende weder te doen vermaken als ons cleeren versleten waren, int welke zoe haer vele hiesch boven hare macht ⁿ, ende want zoe vele zichten hadde ende dicwijl te bedde lach, zo en consten wij niet wel ghecrighen dat wij van noode hadden ende daer in mochten wij verdienen ^o. Zij gaft mildelic ende met goeder her-

^m voornaam. ⁿ waarin zij veel van zichzelf eiste, meer dan zij vermocht. ^o verdienste verzamelen.

1. De bisschop van Doornik, eerst Willem Fillastre (1460-1473), dan Ferry de Clugny (1473-1483).

2. Op het einde der Middeleeuwen bestond het probleem van de recrutering in de vrouwenkloosters veeleer in een of afstand houden van de roepingen dan in die te gaan zoeken. Talrijke voorbeelden zouden hiervan kun-

nen aangehaald worden. Vgl. Dom N. N. HUYGHEBAERT, *a. a.*, blz. 314 f. Vele bisschoppen hadden zich het recht toegeëigend, ter gelegenheid van hun blijde intrede in ieder klooster van hun bisdom een « postulante » te mogen doen aannemen; zie bijv. V. TAHOE, *Le prieuré de Val-Duchesse*, in *Annales Soc. archéol. de Bruxelles*, XXIII (1909), blz. 435.

ten na haer vermueghen, maer tcovent worde so groot ende die tijt so zwaer so dat een lettelt niet helpen en mochte. Item me vrouwe hadde zware jaerscaren want [f. 4v] vander cruusvaert¹ toot dat zou starf zo wast meest altoos oorloghe, dat was wel xii jaren, te Luken² ende elders bin welker tijt dat sou over last hadde van ghewapende volke, van paerden ende waghens te ghevene ende volc van wapene die hier logierden met drie paerden te gader, ii of iii maenden lanc, als nu van mer joncfrauw van Moerkeerke weghe als nu van mijn heere vanden Gruuthuse³ om besceremt te sine van meerder overlaster van tquade gheboufte. Item ooc mede hadde sou groote zware upvallende cost^p twelke zou niement te kennen en gaf ende dranct al in haer herte, ende onder tijden groote scade ende onder tijden vele hoscheden doen^q up dat haer sculdenaers haer gheen scaemte doen en zouden. Item me vrouwe hadde wel mueghen zegghen als zoe leefde: « Als ic louch men louch met mij, maer in weenen en stoet my niement bij », dat meenic. Aldus bin dat soe de kijndren ontfinc sommels iii of iiii in een jaer ende metten goede gheen renten en maecte maer tmoeste al vertimmeret zijn so wast al goed, maer lacen ii of drie jaer eer zoe starf so hadt zou

p upvallende cost: onvoorziene, door tegenspoed veroorzaakte onkosten. *q hoschede* (hovescheit) *doen*: geschenken geven.

1. Van 1455 af, wanneer de kruistocht van Philips de Goede werd afgekondigd.

2. Te Luik. De jarenlang opstand van de Luikenaars tegen de door het huis van Bourgondië aangestelde prinsbischoppen zijn, dank zij het roemrijk optreden van de 600 Franchimontezzen, in ieders geheugen. In 1468 werd de *Cité ardente* door Karel de Stoute ingenomen en verwoest.

3. Lodewijk van Brugge, heer van Gruuthuse, prins van Steenhuyse, sedert 1471 graaf van Winchester, gestorven op 26 November 1492. Zie over hem L. VAN PRAET, *Louis de Bruges, Seigneur de la Gruuthuse* (Parijs 1831); J. GAIL-

LIARD, *Bruges et le Franc*, deel I (Brugge 1857), blz. 73-76; H. OBREEN, *Bijdragen tot de kennis der middeleeuwsche geslachten van Zeeland en Holland: Het geslacht van Borselen*, in *Maandblad van het Geneal. Herald. Genootschap « De Nederlandsche Leeuw »*, 1927, bl. 22. Het *Obituarium* vermeldt op 20 Oktober een zuster Margriete van Gruuthuse « monialis professa », blijkbaar verwant met de machtige Gulden Vlies-ridder. Weliswaar maakt Gailliard geen gewag van deze zuster, doch zijn geslachtsbomen zijn vaak onvolledig en niet altijd geheel betrouwbaar.

zeere scaerp ^r, dat weet Hij alleene die gheen dinc verborghen en es, want bij wiens rade dat soe altoos meest ghedaen hadde, die ghijnx haer of ^s ende hij en wildes hem niet meer moeyen alser niet meer ghelt en was ende die sculden vaste groot worden ende me vrouwe van haer houders vervreemt was ende ooc haer goede vrienden verwrocht ^t hadde, die metten eersten neerstelike toe zaghen ^u doe zis ghelooft waren ^v. Doe bleef soe alleene in de last ende zwaricheyt, alst wel sceen an al haer groote ziekte. Niet te min had soe haer staet te kennen ghegheven al so na als soe ghemueghen hadde hemelic haer convent, men hadse bij der gracie Gods wel gheholpen haer last draghen maer lacen haer scamel herte en coste dat niet ghedoen van vreesen van turbacie ende onghenouchte die int godshuus up gheresen mochte hebben tieghens malchandren, of so varre ghespreekt zoude worden dat in thof van Doornicke gecommen zoude hebben. Item ten laetsten so quam hier te wuenen een tafeliereghe die hiet joncfrauw Magriete vande Velde ende was van Damme. Deze moeste men altoos nauwe ware nemen om sommige zaken wille, daer omme datsou hier ghedaen was ende me vrouwe last daer of ghenomen hadde. Mette cortsten het gheschiede up Ste Claren nacht dat dese Magriete me vrouwe also groote vrees dede, dat ic duchte dat soe noyt sichtent te bet en voer ^w die tijt dat se leefde, want men zochte Magriete voorseid van snavens toten dagheraet toe; men wiste niet of soe verdroncken was of [f. 5^r] wat haer gheschiet was, want soe en was niet vroom van sinne. Also ghijnx zoe duken ende snuchtens te clocke drie so was zoe ghevonden. Het gheschieden na middewijnter daerna up den xviiisten dach van Laumaent datter eenen dachvaert was van Maergrieten angaende daer mijn heere de deken van kerstenhede mede ghemoeyt was ende quam met ander goede vrienden heten met ons pater. Na de maeltijt so begheerde mijnheere voorseid de xii ghedeputeerde te spreken, absent mer vrouwen, van saken die scoosters erve an ghinghen ende me vrouwe daer ten laetsten ontboden sijnde ghesondt na haren staet ende was al die nuchtent al so blijde ende vroylic dat

^r had het zeer schraal, was in geldelijke verlegenheid.
^s hij liet haar varen. ^t de gunst van haar vrienden verbeurd had.
^u op hun hoede waren. ^v doe zis ghelooft waren :
 toen zij afgesproken waren (betreffende de berooide toestand van de kloosterfinanciën). ^w er beter (erger?) aan toe was.

ons verwonderde hoe zoe al so haestelic mochte verhanderen. Onder hander woorden so seyde mijn heere de deken toot mer vrouwen zoeteliken daert douderinghen ^x toe hoorden ende present waren: « Me vrouwe, zeyt hij, ziet, mijn heere van Doornicke sal hier sijn tusschen nu ende vastelavent », ende dat en es hem huten hoofde niet te steken, zoe goedertierlike antwoordende: « Hij es ons wellecommen ». Haer ghedaente verhanderende in groenichede mitschaders datsoe bruunbleec was ende namt so zeere ter herten, alsoot wel sceen, want dit gheschiede sdonderdaeghs na de noene ende gheliet haer ^y zeere blijdelic al die naevent duere. Metten cortsten ghezeyt, soe wort snachs zere ziec. Me meende dat haer houde costume gheweest hadde, maer sou maectet zeere cort, want sidendaechs snuchtens so quam haer een groote flaute ende al tcovent was upghewect te clocke viere ende na de noene te clocke iii so naectet zeere haer hende. Ende men dede ons allen huut der camer gaen ende wij begonsten de zoutere met *Gloria Patri*. Met dat wij waren toot *Deus deus meus respice*, so quam een vander houdsten ende seyde dat me vrouwe overleden was; ende wij allen die in die kerke waren verhanderden zeere ende waren zeere bedruct. Lenende up die voorme ^z lazen wij devotelic die vijf salmen toot *Dns illuminacio* met *Requiem* ende ten hende *Pater noster* ende de collecte *Quesumus*; ende voort dedemen also ons ordinancie bewijst. Item des anderdaechs, ende was wonsdaechs, doe haeldemen tlijc met processien in onsen coor. Als de hoomesse ghedaen was so wilden eeneghe datmen tlijc begraven zoude, ander van me vrouwen vrienden die wilden noch verbeyden. Aldus wasser groot discoort inden achtercoor; ende wij jongheliens stonden en verbeyden wat thende wesen zoude. Then laetsten so quam mijn heere de deken haestelic ghereden van Houdenburgh ende doe was me vrouwe begraven voor eten. Met Gode moet soe leven, ende God wilt haer loonen alle den aerbeyt, alle die moeyte, alle die zorghe, alle die druc ende alle die vrees die zou voor tcovent gheleden heeft hemelic ende openbaer. Dit es ghescreven met onvulcommene woorden, ende ooc ten trooste van andre prelate die onse lieven Heere [f. 5v] visenteert met menegher andre tribulacie ende lijden also hier na volghen zal. Dit was vulscreven anno Domini 1480 up den 24 dach van Hoymaent.

^x de ouderlingen, de raadzusters.
 in het koorgestoelte (lat. *forma*).

^y gedroeg zich.

^z in

[Onderaan de blz. :] In de name ^a des Vaders, des Soons ende des Helichs Gheest. Amen. So hebbe ic meeninghe met corten woorden te overloopen de regnacie ende upvallen die me vrouwe Jacomine midts der ghehingnesse Gods bin harer tijt heeft moeten ghenieten van dat sou ghecoren was also voort navolghende van jare te jare.

[f. 6r]

Ihs

Maria

Augustinus

Int jaer ons Heeren duust iiij^e ende lxxv up *conversio sancti Pauli* so wort mijn vrouwe Jacomine Terdelants ghecoren abdesse van desen clooster van alden convente, dat was van alden ghewijlden nonen in ghetale wel toot xlii toe dier al haer consent toe droughen toot eenen toe. Item up dien dach so sanc tcovent .j. messe vanden Heleghen Gheest ende die ghesonghen zijnde so was tcovent al int capitel ghedaen gaen. Mijn heere deken quam met meer ander personen om ghetuuch te sine ende hilt die electie na sijn maniere. Ende was een die alder coutsten dach ende was een langhe vorst. Item die electie ghehouden sijnde, so seyde hij onder ander woorden so compasselicken: « Heden in achtghe so hadde ic mijn vrouwe bijder handt ende nu hebbic eenen andren bijder handt » (dat was me vrouwe voornomt houdt zijnde xxxiii jaer of meer). Item den xsten dach van Maerte, ende was doe den tweesten sondach vanden vastene, so was mijn vrouwe gheconsacreert van de suffragaan van Terrenburch ¹ — ende de cause was om dat de suffragaan van mijn here van Doornicke noch selve niet ghewiet en was — gheheeten meester Gillis de Baertmaker ². Dese consecracie van mer vrouwen was ghedaen inde presencie van mijn heere den abat vanden Doest, mijn here den abt van Zoetendale ende meer andre notable vrienden vanden clooster. Ende na dat *Te Deum* huutghesonghen was int capitel, so dede mijn vrouwe haer belofte ende daer naer wij al te male vanden houdsten toot ten joncsten beloofden mer vrouwen ghehoorsaemheyte inde presencie

a In de name enz.: onderaan de bladzijde bijgeschreven.

1. Suffragaan van Terwaan, Jacobus *electus Juli(n)ensis* (1462-1477), zie *Revue bénédictine*, XXIV (1907), blz. 72.

2. Gillis De Baerdemakere, O.F.M., bisschop van Sarepta,

hulpbisschop van Doornik (1476-1494), werd te Brugge gewijd op 30 Juni 1476, zie Dom U. BERLIÈRE, *Les évêques auxiliaires de Cambrai et de Tournai* (Brugge-Rijsel, 1905), blz. 137,

van den vicaris van mijn heere van Doornicke gheheeten meester Gillis Apostool¹ die neerstelic toe hoorde.

Dit es verscreven ^b in een lanc boucskin

[f. 6v] *Blanco*.

^b *Dit es verscreven* enz.: onder de tekst met andere inkt bijgeschreven.

1. Gillis Lapostole, doctor U.J., pastoor te Cadzand tot 1456, daarna aartsdiaken van Brugge; uit onze kroniek blijkt dat hij reeds in 1475 vicaris-generaal was van de bisschop van Doornik Ferry de Clugny (1474-1483). Hij overleed op 3 Januari 1504. Zie over hem J. Vos, *Les dignités et les fonctions de l'ancien chapitre de Notre-Dame de Tournai*, deel I (Brugge 1898), blz. 274. Vgl. A. Hocquet, *Tournai et le Tournaisis au XVI^e siècle* (Brussel 1906), blz. 78, voetnota 3; Ch. Musely en Em. Molitor, *Cartulaire de l'ancienne église collégiale de Notre-Dame à Courtrai* (Gent 1880), blz. 341.

ADDENDUM bij blz. 410. — Mevrouw Elisabeth van der Schueren, de dertiende abdis van Sint-Trudo waarvan ons de naam werd overgeleverd, volgde Mevrouw Clara Surmont op in 1445 of 1446, en overleed op 4 Januari 1459 (*Obituarium* van Zuster Spanooghe; *Gallia Christiana*, V, kol. 283). Volgens de kroniek van 1679 gingen onder haar abbatiaat vier zusters van Sint-Trudo de hervorming van Sint-Victor invoeren in een Noord-Nederlands klooster. Aldus kanunnik Van de Velde (V. VAN DE VELDE, *a. w.*, 1932, blz. 132). Wanneer we echter de bron raadplegen waaruit hij deze gegevens geput heeft, vinden we daar iets heel anders. Onder het jaartal 1458 geeft de kroniek van 1679 hieromtrent de volgende inlichtingen: « Ten tyde van de regeeringe van dezelve Abdesse vertrokken van Sint Truden vier van haere religieusen, te weten Jo^v Barbare Gressine, Joufv. Barbara Geerolffs, Jo^v Elisabeth Laris en Jo^v Catharina Maets: alle nonnen ende reysden naer Hollandt in een clooster vande Reformatie (want dit Clooster [Sint-Trudo nl.] alsdan noch niet gereformeert en was) alwaer sy gebleven ende gestorven syn. » Laten we hopen dat de Noord-Nederlandse historici van de Moderne Devotie ons hierover iets meer zullen kunnen mededelen,

Onomasticon

ABAEIARDUS 347	AMANN É. 179	AUGUSTINUS S. 5, 28, 33,
Ps. ABDIAS 228, 230 s.	ANASTASIUS II ANTIOCH.	37, 72, 77 ss., 82, 87
ABE J. 411	215	ss., 99, 103 ss., 109,
ACACIUS CONSTANT. 209	ANASTASIUS ATHORITA	118 ss., 132 ss., 138,
ACACIUS MELIT. 202	214	179, 181, 197, 201, 206
ACQUOY J. 403	ANASTASIUS AUGUSTUS	ss., 216 s. 222, 226,
<i>Acta S. Agathae</i> 232	209	339 s.
<i>Acta S. Andreae</i> 229	ANASTASIUS BIBLIOTH.	Ps. AUGUSTINUS 28, 30 s.,
<i>Acta S. Bartholomaei</i> 229	223	80 s.
<i>Acta S. Blasii</i> 250	ANASTASIUS SINAÏTA 210	AUGUSTINUS HIBERNICUS
<i>Acta S. Cyriaci</i> 259	ANATOLIUS 92	154 ss.
<i>Acta S. Dionysii</i> 230	ANATOLIUS LAODIC. 181	AURELIUS CARTHAG. 208
<i>Acta S. Marcelli Papae</i>	ANGILBERTUS CENTUL. 304	AUSONIUS 141 s.
250	ANSPACH A. E. 149 s.	AVICENNA 367 ss.
<i>Passio SS. Perpetuae et</i>	<i>Antiphonaria</i> 263, 268,	AVITUS VIENN. 217
<i>Felicitatis</i> 195 s.	271, 282, 289 ss., 296	
<i>Acta S. Procopii</i> 196	ss., 306, 322	BALLERINI 222
<i>Acta Scillitanorum</i> 195	ANTOLÍN G. 153	BARDENHEWER O. 150,
s., 231	Ps. ANTONINUS PLACENT.	214
<i>Acta S. Silvestri</i> 230	223	BARDY G. 86 ss., 194, 196
ADEODATUS 94 s.	ANTONIO N. 123, 153	s., 199, 201, 203, 218,
AENEAS PARIS. 154	ANTONIUS AEGYPT. 93	221, 228 s.
AGATHO I. 200	ANTONIUS FUSSAL. 98	BAREILLE G. 147
AGNES S. 87	ANWANDER A. 345.	BARLOW CL. W. 185 s.
ALCUINUS 114, 217, 289,	<i>Apocrypha</i> 228, 230 ss.	BASILIUS S. 104, 197, 216,
320	<i>Apophtegmata</i> 213	339 s.
ALLGEIER A. 29, 193	APPIUS 123 s.	BAUDUCCO F. 393
ALTANER B. 154, 193, 200,	ARATOR 186	BECK H. G. 214
207 s., 210, 228	ARATUS 184	BECKER G. 149, 154
ALVARUS CORDUB. 108 ss.	ARÉVALO F. 114, 122, 148	BEDA VENER. 164 s., 177,
130	ss.	182
ALYPIUS 94 ss., 100	ARISTOTELES 225	BEESON CH. 149, 152 s.
AMBROSIUS MEDIOL. 2 ^c ,	ARIUS 6	BELIAERT L. 416
65 ss., 78 ss., 82, 84,	ARMITAGE ROBINSON J.	BENEDICTUS III 180
87, 105, 107 s., 198 ss.	195	BENEDICTUS NURS. 119,
216, 340	ARNAULD A. 337	214, 339
Ps. AMBROSIUS 28, 37,	ATHANASIUS ALEX. 87,	BELLIÈRE U. 404, 421
66, 82	118, 199, 213, 216	BERNARDUS S. 331 ss,

- BERTHELMEEUS J. 405, 414
 BERTRAND F. 5
 BETHMANN L. 177, 179
 BÉTHUNE J. B. 409, 416
 BEYSSAC G. 252, 259
 BILLEN A. V. 28
 BIRTH TH. 106
 BISCHOFF B. 152 ss., 193
 BISHOP E. 304
 BLIEX M. 414
 BÖCKLER A. 30
 BOETIUS 181, 211 s., 363
 BONAVENTURA S. 349
 BONIFATIUS PAPA 148, 152
 BONNET M. 229
 BOON A. 88, 203
 BOTTE B. 183
 BOUSSET W. 213
 BRAULIO CAESARAUG. 108, 113, 115, 120 ss. 148 ss.
 BRECHTER S. 215
 BRÉHAUT E. 120
Breviarium Trev. 307
 BREYSIG A. 185
 BROU L. 8 ss., 16, 25, 247 ss.
 Brugge 402 ss.
 BRUNSCHVIG L. 332
 BRUYLANTS PL. 189
 BULHART V. 144 s.
 BURCH B. 350, 357
 BURKITT F. C. 29, 75, 81

 CAELESTIUS 209 s.
 CAESARIUS AREL. 102, 211, 296
 CALECAS M. 212
 CALLEWAERT C. 223
 CAPELLE B. 10, 28 s.
 CAPREOLUS CARTHAG. 221
 CASPAR E. 221
 CASSIANUS 10 s., 88, 103, 213, 339
 CASSIODORUS 118, 210
 CASSOMATES IOH. 207
 CATO 130, 211
 CAVALLERA F. 89
 CECILIA S. 254
 CEILLIER R. 148
 CENSORINUS 185
 CERULLI E. 231
 CHEVALIER J. 332
 CHENU M. D. 344
 CICERO 115, 117, 119 ss., 125, 211
 CILLERUELO L. 99
 CLARUS 92
 CLAUDIUS TAURIN. 150
 CLEMENS ALEX. 118
 CODRINGTON H. W. 229
 COELESTINUS PAPA 102, 208, 218
Concilium Basileense a. 1439 371
Concilium Caesariense spurium 192
Concilium Carthag. a. 256 41
Concilium Carthag. a. 416 210
Concilium Chalcedonense 7, 221
Concilium Constant. a. 553 207, 221
Concilium Constant. a. 680 200 ss.
Concilium Diospolit. 208, 219
Concilium Ephesin. 198, 200, 221
Concilium Lateranense a. 649 221.
Concilium Mettense 177, 179
 CONGAR Y. 7
 CONSTANTINA AUGUSTA 87
 CONSTANTINUS AUGUSTUS 87, 220
 CONSTANTINUS GRAMMATICUS 218
 CORBIN S. 298
 CORDOLIANI A. 190
 COREY K. Tubbs 204
 CORSSSEN P. 30 s.
 CORUS AEGYPTUS 181
 COULTON G. G. 351, 353, 357
 COURCELLE P. 89, 99, 193, 212, 232 s.
 CUMONT F. 228
 CYDONES D. 207, 210, 216
 CYDONES PR. 205, 207, 211 s.
 CYPRIANUS S. 28, 41, 57 s., 63 ss., 72, 81 ss., 119, 197 ss., 206, 216, 223
 PS. CYPRIANUS 42, 66, 81 ss., 155
 CYRILLUS ALEX. 37, 181, 202, 208, 217 ss.

 D'ACHERY L. 147 s., 152, 154
 DAIN A. 195, 224 s., 225
 D'ALÈS A. 196
 DAMASUS S. 221
 DANÉLOU J. 5
 DANTE 359
 DE ALDAMA A. 147, 149, 159, 165
 DE BAERDEMAECKERE G. 421
 DE BLASERE A., J. 409
 DE BLIC J. 335
 DE BRUYNE D. 27, 29, 99
 DE CLOEDT Ph. 402
Decretum Gelasianum 117
 DE DECKER J. 204
 DE GAIFFIER B. 228
 DEGERING H. 30
 DEKKERS E. 117, 147, 150, 193 ss. 220, 224.
 DE LABRIOLLE P. 88, 102, 119
 DE LAGARDE P. A. 197
 DELEHAYE H. 204, 215, 230
 DELISLE L. 188, 252, 257, 259
 DE MOYE A. 403, 414 s.
 DE MUENIC J. 403

- DENK J. 29
 DE PUNIET P. 189
 DE SCHREVEL A. C. 178
 DESPOIS É. 119
 DEVREESSE R. 211
 DIADOCHUS 345 s.
 DÍAZ Y DÍAZ M. C. 147 ss.
 DIDYMUS ALEX. 196, 233
 DIEKAMP FR. 206, 213 s.
 DIJKMANS M. 403 s., 414
 DILTHEY W. 339
 PS. DIONYSIUS AREOP.
 339, 362s.
 DIONYSIUS CART. 361 ss.
 DIONYSIUS EXIGUUS 177,
 181
 DIONYSIUS MEDIOL. 87
 DIOSCORIDES 183
 DOLD A. 29 s., 33, 38, 40,
 46 ss., 78, 143 ss., 167
 ss.
 DOMNINUS INTERPRES 218
 DONATUS 107
 DRACONTIUS 16
 DREXELIUS H. 337
 DUCHESNE A. 284
 DUCLOS A. 402
 DUMON A. 5

 EBBO 179
 EGGER É. 194
 EGUÍA RUIZ C. 148
 EIZENHÖFER L. 171
 ELEAZAR 111, 129, 130
 ENNODIUS TICIN. 189
 EPIPHANIUS SALAM. 226
 s.
 PS. EPIPHANIUS 429
Epistula Titi 230
 ERASMUS 205
 ERTL N. 179
 ERZ A. 207
 ETHERIA 225 s.
 EUCHARIUS LUGD. 88, 102
 ss.
Euchologium Serapionis
 226
 EUGENIUS TOLET. 128

 EULOGIUS ALEX. 202
 EULOGIUS CORDUB. 109,
 114, 118, 130
 EUSEBIUS CAES. 180 s.,
 196 s., 206, 219 s., 223
 s.
 EUSEBIUS VERCELL. 87,
 125
 EUTROPIUS VAL. 112, 125
 EUTYCHES 221
 EVAGRIUS ANTIOCH. 87 s.
 EVODIUS UZAL. 95, 98,
 100 s.

 FABRICIUS J. 214
 FAUSTINUS LUCIFERIANUS
 199
 FAUSTUS REIENS. 80, 102
 FAYEN A. 403, 411
 FEDER A. 429
 FELIX II 221
 FÉROTIN M. 296
 FERRY DE CLUGNY 417,
 422
 FESTYNS J. 409
 FEUILLET A. 12
 FILLASTRE W. 417
 FIRMICUS MATERNUS 89
 FISCHER BALTH. 6 s.
 FISCHER BON. 28 s., 134,
 151, 155
 FITA P. 150
 FLASCHE H. 331 ss.
 FLAVIANUS CONSTANT.
 223
 FLOREZ F. 110, 147
 FLORUS LUGD. 125
 FORTUNATUS A S. BONA-
 VENTURA 151
 FORTUNATUS CONSTAN-
 TIENSIS 100
 FRANCISCUS SALES. 340
 FRANK H. 137
 FRIEDRICH W. 141 s.
 FULGENTIUS MYTHOGR.
 188
 FULGENTIUS RUSP. 72, 79
 ss., 211, 232 s.

 GAILLIARD J. 409, 418
 GALBIATI G. 203
 GALERIUS MAXIMUS AUG.
 223
 GALINDO P. 148
 GALLUS MONACHUS 92
 GALLUS SCRIBA 188
 GARCÍA VILLADA Z. 151
 GARITTE G. 87
 GASTOUÉ A. 259
 GAZIER C. 333
 GEEROLFFS B. 422
 GELASIUS CAESAR. 206
 GELASIUS CYZIC. 220
 GELASIUS I PAPA 209
 GENNADIUS MASSIL. 82
 GERARDUS II CAMERAC.
 257
 GERBERT M. 173
 GERMANICUS 185
 GERONTIUS 206
 GIBIEU F. 334
 GILDAS SAPIENS 30, 46,
 50 s., 58, 63 s., 67, 82
 ss.
 GILSON É. 331 s., 349 ss.,
 355
 GODDYNS J. 405, 414
 GOOSSENS R. 219
 GRAF G. 204, 214
 GRÉGOIRE H. 206
 GREGORIUS VII ANA-
 ZARB. 197
 GREGORIUS ILLIBERIT.
 105, 112
 GREGORIUS MAGNUS. 151
 s., 194, 214 ss., 229,
 232, 303, 339
 GREGORIUS NAZIANZ. 197,
 214, 224
 GREGORIUS NYSSSEN. 339
 GREGORIUS TURON. 228
 GRESSINE B. 422
 GRUMEL V. 213
 GRUUTHOUSE 365, 372
 GUALTERUS ATREB. 257
 GUÉRANGER PR. 271
 GUEZ DE BALZAC 333

- GUILLIELMUS ANTIOCH. 215
 GUILLIELMUS A S. THEO-
 DORICO 337, 340, 354
 GUILLAUMONT A. 345

 HADRIANUS AUG. 223
 HADULPHUS S. 252
 HAHN L. 225, 232
 HALKIN F. 204
 HANSSSENS J. M. 229
 HARDWICUS CHRYSOPOLIT.
 179
 HARDY S. 337
 HARNACK A. 196 ss.
 HATCH E. 28, 41
 HEIMING O. 214
 HEINSIUS N. 142
 HELLADIUS 88
 HELLMANN S. 155
 HELM R. 188
 HENSCHEN G. 147 s., 152
 HERMANT 337
 HESBERT R. 189, 248,
 286, 302, 312
 HESODUS 122
 Ps. HESYCHIUS 429
 HIERONYMUS S. 29, 33, 87
 ss. 103, 105, 110 ss.,
 117 ss., 126 ss., 181,
 194, 204 ss., 226 s.,
 232, 429
 HILARIUS ARELAT. 102 s.
 HILARIUS PICTAV. 28, 63,
 80, 87, 90, 118
 HINCMARUS 177 ss.
 HIPPOLYTUS 118
 HOCQUET A. 422
 HOFFMANN K. 144, 333
 HOLOBOS M. 212
 HOMERUS 131
 HONORATUS AREL. 88,
 102
 HONORATUS HISPAL. 116
 HONORATUS LERIN. 103
 HONORIUS I PAPA 112, 223
 HORATIUS 106, 112, 117,
 119, 123 s. 127, 131
 HOSTE B. 405, 410
 HOSTE J. 405, 410
 HOURLIER J. 283
 HUGO A S. VICTORE 340,
 344
 HULTSCH F. 185
 HUYGHEBAERT N. 402 ss.

 INNOCENTIUS I 64 s., 69,
 77, 210
 INNOCENTIUS II 336 ss.
 IRENAEUS LUGD. 37
 IRMSCHER J. 193
 ISIDORUS HISPAL. 105,
 110, 115, 119, 122, 130
 s., 147 ss. 180 ss.
 Ps. ISIDORUS 147 ss.
 ISIDORUS MONACHUS 87

 JACCARD L. F. 334
 JACHMANN G. 142 s.
 JACOBUS TARVANN. 421
 JAHN L. 185
 JAMESON H. C. 204
 JANSEN P. 338
 JOHANNES DIACONUS 215
 s.
 JOHANNES CHRYSOST.
 217
 JOHANNES CLIMACUS 213
 IOHANNES DAMASCENUS
 197, 213
 JOHANNES HIEROSOL. 210
 217 s.
 JOHANNES HISPAL. 108
 JOHANNES RAVENNAT.
 215
 JOHANNES ὁ ῥυξάρος 229
 JOHANNES TALAIA 209
 JONES CH. W. 190
 JOTSALDUS 283, 286, 316
 JOVY E. 334 ss.
 JULIANUS AECLAN. 209 s.
 JULIANUS COSENS. 218,
 220
 JULIANUS TOLET. 105,
 107
 JULIUS AFRICANUS 196, 223
 JULIUS CAESAR 125, 211
 JULIAN C. 93
 JUNGMANN J. A. 6 ss.
 JUSTEL H. 229
 JUSTINIANUS AUG. 207
 JUSTINUS S. 125, 223
 JUVENCUS 105, 113 s.
 JUVENALIS 112, 123 s.

 KÖSTNER H. F. 183 s.
 KURFESS A. 141 ss. 220
 KRISTELLER O. 193
 KRUSCH B. 190

 LACTANTIUS 28, 54, 117,
 119, 122, 223
 LAFUMAS L. 341, 357
 LAHARGOU 102
 LAMBOT C. 99
 LAMBRECHTS P. 228
 LANZONI F. 209
 LAPEYRE G. 232
 LAPOSTOLE G. 422
 LARIS E. 442
 LASTIDIANUS 94
 LEANDER S. 112, 124
 LEBRETON J. 6
 LECLERCQ H. 189
 LEFORT T. 203, 217 s.
 LEHMANN P. 30, 130, 150
 LE MAÎTRE DE SACY 333
 s.
 LEO M. 80 s., 200 s., 207
 ss., 217 ss.
 LEONTIUS BYZANT. 213
 LEONTIUS FOROULIENS.
 88
 Lérins 88
 LEROQUAIS V. 324
 LESNE É. 178
 LETELLIER 259
Liber Pontificalis 232
 LIBERATUS 209
 LICENTIUS 94 s.
 LIETZMANN H. 193
Liturgia S. Jacobi 211
Liturgia S. Petri 229
 LIVERANI F. 137

- LÖFSTEDT E. 138
 LOENERZ R. 230
 LOSSKY V. 338, 357
 LUCANUS 118 s., 130 s.
 LUCAS TUDENS. 149
 LUCIFER CALAR. 42, 46
 ss., 56, 61, 66, 68, 71
 ss., 81 ss., 87, 134, 199
 LUCILIUS 107
 LUCRETIUS 112
 LUPUS TRECENS. 102
 LYNCH P. 126
- MAAS E. 184 s.
 MAASSEN FR. 189
 MACKINLAY A. P. 186 s.
 MACROBIUS 181
 MADDOZ J. 105 ss., 151
 MAETS C. 422
 MAGISTRETTI M. 297
 MAL A. 133
 MAIOLUS S. 253
 MALNORY A. 93, 103
 MANITIUS M. 184
 Manuale Ambrosianum
 297
 MARCELLINUS 199
 MARIUS MERCATOR 210,
 227 s.
 MARIUS VICTORINUS 51
 MAROUZEAU M. J. 195
 MARR N. 228
 MARRIER M. 284
 MARROU H. 86, 91, 95,
 99, 179
 MARSILI S. 213
 MARTIALIS 116, 119
 MARTINUS BRAC. 105
 MARTINUS MEDIOL. 202
 MARTINUS TURON. 89 ss.,
 200, 203, 254
 MASAI F. 178, 250
 MASINS A. 405, 410, 414
 MAURITIUS AUG. 215
 MAXIMUS AFRINC. 217
 MAXIMUS CONF. 339
 MAXIMUS REIENS. 102
 MEINERSMANN B. 195
- MEISTER R. 143 ss.
 MELANIA IUNIOR S. 206
 MERCATI G. 205, 207,
 211 s., 214, 216
 MERLIN N. 99
 MESNARD J. 337, 359
 MICHEL H. 177
 MILLS R. V. 338
 MINUCIUS FUNDANUS 223
 MIODÓŃSKI A. 83
Missale Bobbiense 296
Missale Gothicum 117
 MODIUS F. 150
 MOHLBERG C. 171
 MOHRMANN C. 9, 193
 MOLINIER A. 251
 MOLITOR E. 422
 MOMMSEN TH. 130, 150,
 180 s.
 MONCEAUX P. 95, 98 s.,
 195
 MORIN G. 89, 134 s., 137
 s., 150, 211, 217
 Ps. MORINUS ALEX. 181
 MOUGEL A. 362, 388
 MIRDACH H. 352
 MUSSELY C. 422
- NAVIGIUS 94
 NEBRIDIUS 95
 NERSSES LAMPRON. 214
 NESTORIUS 6, 102
 NICOLAUS I 179
 NICOLAUS V 388
 NICOLAUS CUSANUS 338,
 393, 400
 NICOLAUS DAMASC. 225
 NICOLE 336
 NIEMANS K. 405
 NINO S. 206
 NOGUERA V. 122
 NOLTE Th. 177 ss.
 NOVATIANUS 197 ss., 206
 NOVATUS SITIF. 100
- OBREEN H. 418
 ODILO CLUNIAC. 283 s.,
 287 s., 316
- OLDFATHER, W. Abboth
 204
 OLIVAR O. 133 ss.
 OPDEBRINCK J. 403
Orationale Visigothicum
 296
 ORIGENES 5, 225, 339
 OROSIUS 106, 125, 131
 181, 219
 OSSIUS CORDUB. 220
 OTT C. 296 s.
 OVIDIUS 107 s., 112, 119,
 211
- PACATUS DREPANIUS 14
 PACHOMIUS 88, 104, 225
 PACIANUS BARGIN. 81,
 106, 112, 122
 PALLADIUS 87
 PAMELIUS J. 178 s., 190
 PAPADOPOULOS-KERA-
 MEUS A. 202
 PAPIAS HIERAP. 226
 PAQUAY A. 402
 PASCAL Bl. 331 ss.
Passiones: uide Acta
 PATRICIUS S. 79
 PAULINUS MEDIOL. 202 s.
 PAULINUS Nol. 92
 PAULUS THEB. 204
 PEETERS P. 194, 197, 203,
 206, 213 s. 220, 225 ss.
 231
 PEILLON H. 189
 PEIPER H. 141 s.
 PELAGIUS 209 s.
 PELLIZER 122
 PELZER A. 188
 PERELS E. 179 s..
 PEREZ B. 153
 PÉRIER G. 345, 352, 359
 PERTUSI A. 200 ss., 211 s.
 PETRONIUS 109
 PETRUS CHRYS. 133, 137
 s., 221 s.
 PETRUS DAMIAN. 283 ss.
 PETRUS MONGUS 209
 PHILIPPEAU H. 321

- PHILO 339
 PHOTINUS SIRM. 228
 PHOTIUS 208 ss., 213, 215 s.
 PIGANOL A. 219
 PIRENNE H. 228
 PITRA J. 197
 PLANUDES M. 202, 211 ss.
 PLATO 212
 PLAUTUS 112, 117
 PLINIUS 119, 182, 219
 PLUTARCHUS 119
 PONTICIANUS 93
Pontificalia 298, 307, 321 329
 POSTHUMIANUS 203
 POSSIDIUS CALAM. 6, 100, 104, 135, 207
 POST R. 403
 POTAMIUS OLIS. 216
 POTHIER 308
 POURRAT P. 339
 PRAT F. 120
 PRIMASIUS HADRUM. 73
 PRIMS F. 410
 PRISCIANUS III
 PRISCILLIANUS 73 ss.
 PROBUS 107
 PROPERCIUS 119
Prophetæ 28 ss.
 PROSPER AQUIT. 102, 181, 208 ss.
 PS. PROSPER 54, 57, 63
 PROTERIUS 181
 PRUDENTIUS 105, 117, 132
Psalmi 5 ss.
 QUENTIN H. 221
 QUINTILIANUS 115 s.
 RACKL M. 206 ss., 211
 RA[G]NULFUS S. 252, 254
 RANKE L. 31
 RAYMOND M. 332, 357
 REDPATH H. A. 28
 REFRIGERIUS MONACHUS 92
 REICHMANN V. 194, 196
 RICHARD M. 217 ss., 221, 223
 RICHARDUS A. S. VICTORE 340
 RICHTER G. 171
 RIES J. 350
 RISCO F. 148
 ROBERT U. 28
 ROHLFS G. 195
 ROHRER R. M. 143
 ROJO ORCASO T. 153
 ROTHRADUS SUESS. 179
 ROUSSELOT 344
 RUFINUS AQUIL. 61, 89, 115, 197, 199, 206, 223 s. 227 s.
 RUFINUS SYRUS 210
 RUPPRECHT E. 196
 RUSTICIUS 94
 RUSTICUS DIAC. 202
 RUTILIUS NAMATIANUS 90
 RUUSBROEC 362 s.
 RUVOETS A. 412, 414
 SABATIER P. 28 s.
 SABINUS PRESB. 101
Sacram. Fuldense 171 ss., 295, 307
Sacram. Gelas. 171 ss., 295 s.
Sacram. Gelas. saec. VIII 171 ss.
Sacram. Gregor. 171 ss., 295 s., 297
Sacram. Paduan. 171 ss.
Sacram. Prag. 171 ss.
 SAINT-CYRAN 334, 336, 357
 SAINTE-BEUVE 334, 340
 SAINT-JURE 333
 SALAVILLE S. 207, 211
 SALONIUS GENAV. 102 s.
 SALLUSTIUS 115
 SALTET L. 199
 SALVIANUS MASSIL. 78 ss., 103
 SCHÄFER K. 28
 SCHELER M. 342
 SCHENKL H. 142
 SCHERMANN Th. 233
 SCHILDENBERGER J. 29
 SCHMITZ Ph. 97, 403
 SCHÖNBAUER 145
 SCHÖNFELDER A. 171
 SCHOLTENS H. J. J. 397
 SCHRÖRS H. 178
 SCHWARTZ E. 198, 200, 202, 220 s.
 SÉJOURNÉ P. 120 s.
 SENECA 107, 225
 SERVIUS 107
 SEVERUS ANTIOCH. 221
 SEVERUS CORNELIUS 107
 SEVERUS MILEV. 95, 100
 SIEGMUND A. 193
 SIFFRIN P. 189
 SIGEBERTUS GEMBLAC. 283
 SILVA-TAROUCA C. 220
 SILVESTRE H. 174 ss., 212
 SISEBUTHUS 112
 SKOK P. 195
 SLOOTS E. 208
 SNELL B. 141
 SOPHRONIUS 205, 227, 429
 SOZOMENUS 203 s.
 SPANOGHE C. 407
 STAERK A. 222
 STEGMÜLLER F. 230 s.
 STEINER G. 204
 STENZEL M. 27 ss.
 STEVENSON H. 188
 STOELÉN A. 361 ss.
 STRATUM L. 365, 372
 STRITTMATTER A. 229
 STROOTH R. French 205
 STROWSKI F. 334
 STUMMER F. 31
 SUCCENSUS DIOCAES. 202
 SUETONIUS 125
 SULPICIUS SEVERUS 89 ss., 104, 203 s., 213
 TACITUS 125

TAHON V. 417	VALENTINUS HADRUM. 101	PS. VIGILIUS THAPS. 28,
TAIO CAESARAUG. 127 ss.	VALERIANUS CIMIEL. 102	73, 79 s.
TARCHNISVILI M. 211	VALERIUS HIPPON. 96	VIGILIUS TRIDENT. 217
TEEUWEN P. 364	VAN AERTRYCKE P. 403	VILLAIN M. 223
TERDELANTS J. 406 s.,	ss., 415	VINCENTIUS LERIN. 103,
414	VAN BEEK C. 196	228
TERENTIUS 112, 123, 129	VANDENBROUCKE F. 5 ss.	VINX J. 415 s.
s., 142	VAN DEN GHEYN J. 174	VIRGILIUS 94, 107 ss., 112,
TERTULLIANUS 40 ss., 53,	ss., 249 s., 404, 415	119, 123 s., 182
63, 66 s., 73, 75, 79,	VAN DEN VEN P. 204 ss.	VIVES J. 116
118, 194, 196, 224, 227,	VAN DER SCHUERE E.	VOEL G. 229
231, 233, 339	410, 416, 422	VOGEL F. 189
THEASIU 100	VAN DER VLIET J. 123	VOGELS H. 51
THEODORETUS CYR. 202	VAN DE VELDE R. 411	VON ERHARDT-SIEBOLD E.
THEODORICUS REX 212	VAN DE VELDE V. 404,	184
THEODORUS MOPSUEST.	407, 416, 422	VON GEBHARDT O. 205
211	VAN DE VORST C. 219	VON SODEN H. 41, 197 s.
THEODORUS NOLAN. 209	VAN DE VYVER A. 178,	Vos J., 422
THEODOSIUS AUG. 208	212	
THEODULPHUS AUREL.	VAN MOERKERKE 411	WATSON E. W. 197
114, 232	VAN ORTROY F. 203	WEBER C. 194
THEOPHILUS ALEX., 217	VAN PRAET 411, 417	WENDEL C. 206, 211
THEOPHILUS CHRON. 182	VAN REGEMORTER B. 175	WERMINGHOFF A. 180.
THEOPHILUS ROM. 229	VAN ZEDELGHEM 405,	WEYMAN C. 116
THIELMANN PH. 51	416.	WICKERSHEIMER E. 183
THIETGALDUS TREY. 179	VARRO 120	WILLIAMS W. 338
THOMAS AQUIN. 207, 366	VAZQUEZ DE PARGA L.	WILMART A. 8 ss., 25,
ss.	114	188, 247 ss., 332
THOMAS P. 187	VEDASTUS S. 252	WILSON H. A. 171
THOMASSINUS 282	VEGA C. 150	WINNEFELD P. 143 ss.
TITUS LIVIUS 125	VENANTIUS FORTUNATUS	WUNDERER C. 83
TOURNAY R. 11 s.	155	
TOURNEUR Z. 335	VERANUS VINCEN. 102 s.	ZACHARIAS PAPA 214 ss.,
TOYS C. 402	VERSCHUEREN L. 386	231
TRAUBE L. 110, 130	VIAENE A. 408	ZARCO-CUEVAS J. 149
TRITHEMIUS 364	VICTOR CARTEN. 82	ZELLINGER J. 178
TRUDO S. 402 ss.	VICTOR TONNEN. 209	ZENO VERON. 58
TYCONIUS 27 ss., 42, 61	VICTORINUS CHRON. 182	ZIEGLER J. 28 s., 71, 83
ss., 81	VIGILIUS PAPA 232	ZILLIACUS H. 195, 229 s.
	VIGILIUS THAPS. 211, 222,	ZOSIMUS PAPA 210
ULLRICH J. B. 78	232	

ADDENDUM A LA P. 205. — La date de la traduction grecque du *De viris* de saint Jérôme a été déterminée avec plus de précision par A. FEDER, *Studien zum Schriftstellerkatalog des heiligen Hieronymus*, Fribourg, 1927, p. 73-81 : le traducteur emploie les notices biographiques des apôtres et des disciples, que composa un Pseudo-Épiphané au début du VIII^e siècle ; d'autre part, l'abréviateur de l'*Onomasticon* d'Hésychius (milieu du IX^e siècle) se sert du Ps. Sophronius. Notre traducteur appartient donc au VIII-IX^e siècle. On trouvera *ibidem*, p. 68-81 ; 206-208, de plus amples détails sur cette traduction.

Conspectus materiae

F. VAN DEN BROUCKE, O.S.B. Sur la lecture chrétienne du psautier au v ^e siècle	5-26
M. STENZEL, Die Konstanzer und St. Galler Fragmente zum altlateinischen Dodekapropheton	27-85
G. BARDY, Les origines des écoles monastiques en Occident	86-104
J. MADOZ, S.I., Citas y reminiscencias clásicas en los Padres españoles	105-132
A. OLIVAR, O.S.B., Der 186. Sermo des Pseudo-Augustinischen Anhangs	133-140
A. KURFESS, Critica Latina. I. Ad Ausonii Ludum VII Sapientum.	141-143
II. Zu den <i>Sortes Sangallenses</i>	143-146
M. C. DÍAZ Y DÍAZ, Isidoriana. I. Sobre el « liber de ordine creaturarum »	147-166
A. DOLD, O.S.B., Fragmente zweier eigentümlicher Sakramentar-Formulare aus der Epiphaniezeit	167-173
H. SILVESTRE, Notices et extraits des manuscrits 5413-22, 10098-105 et 10127-44 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles	174-192
E. DEKKERS, O.S.B., Les traductions grecques des écrits patristiques latins	193-233
C. DAMEN, O.S.B., In welk jaar stierf de H. Wigbert van Gemblours?	234-246
A. WILMART † et L. BROU, O.S.B., Un Office monastique pour le 2 novembre dans le Nord de la France au xi ^e siècle	247-330

H. FLASCHE, Bernhard von Clairvaux als Geistesahne Pascals. Ein Beitrag zur Erhellung der abend- ländischen Kultureinheit	331-360
A. STOELEN, O.Cart., De Chronologie van de werken van Dionysius de Kartuizer. De eerste werken en de Schriftuurcommentaren	361-456 123 -456
N. N. HUYGHEBAERT, O.S.B., Een Kroniek van de Sint-Trudo Abdij te Brugge over de jaren 1475- 1480	402-422
<i>Onomasticon</i>	423-429
<i>Conspectus materiae</i>	431-432

SINT PIETERSABDIJ, STEENBRUGGE

E. DEKKERS

ADIVVANTE AEMILIO GAAR VINDOBONENSI

Clavis Patrum Latinorum

SEU

Propylaeum ad Corpus Christianorum

omnes recenset scriptores christianos a Tertulliano ad Bedam eorumque opera, editiones, codices, necnon studia critica quae ad textus emendationem spectant

xxiv-462 pag. 320 b. fr.

C. CALLEWAERT

**St. Léon le Grand
et les textes du Léonien**

viii-128 pag. 80 b. fr.

F. ROMMEL

INDICES

op het

**Woordenboek der Toponymie van
Westelijk Vlaanderen, Vlaams Artesië, Guînes,
Boulogne en Ponthieu**

DOOR

K. DE FLOU

INLEIDING DOOR Dr. J. DE SMET

xx-400 pag. 320 b. fr.

SINT PIETERSABDIJ, STEENBRUGGE